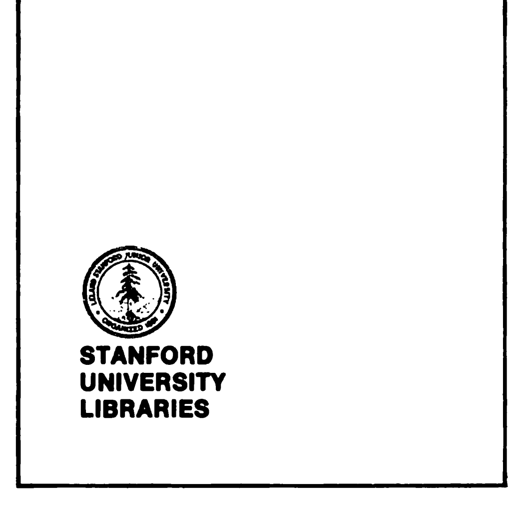
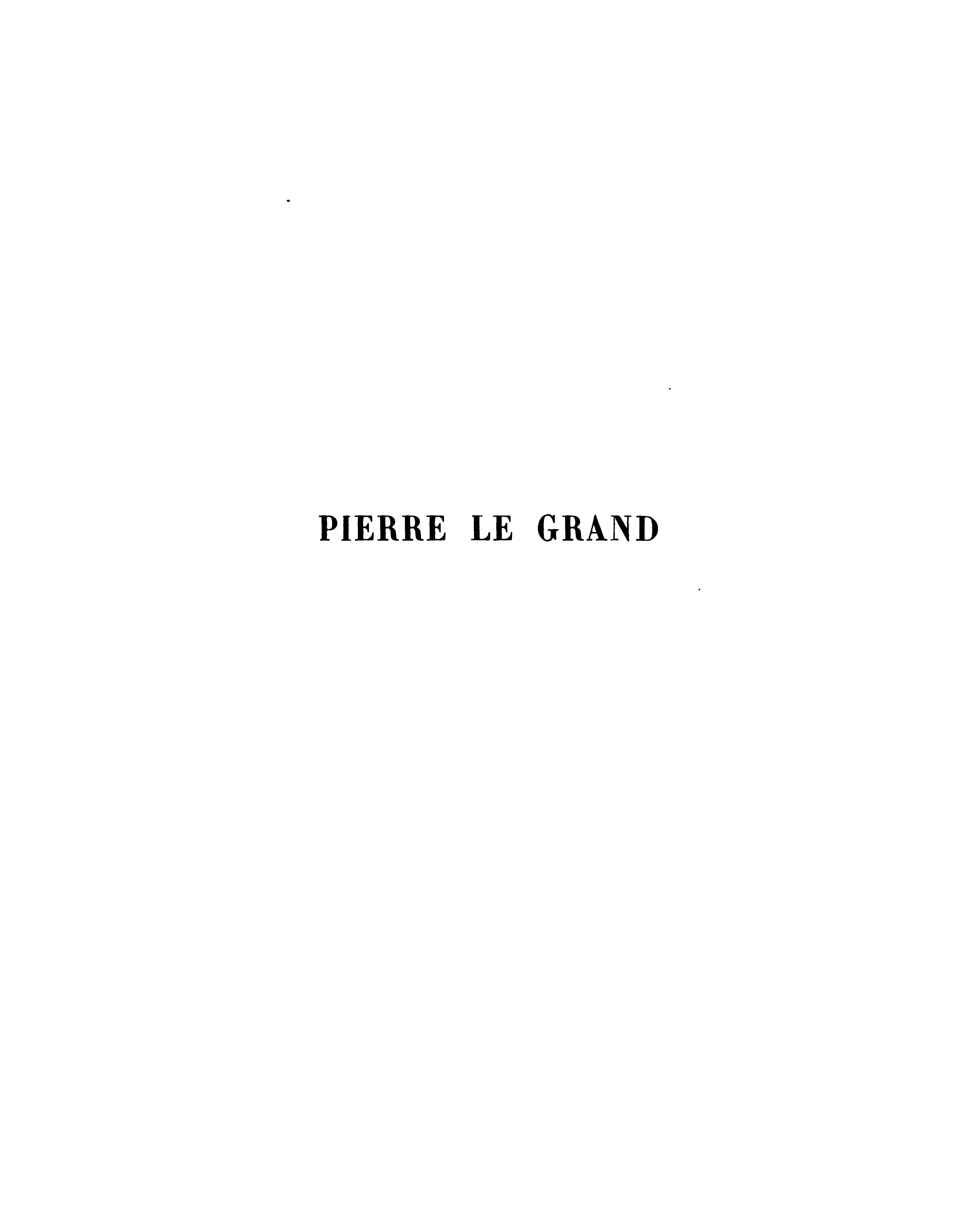



STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES


ALFRED DE BARY



PIERRE LE GRAND

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1897.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Autour d'un trône, *Catherine II de Russie.* Ses collaborateurs, ses amis, ses favoris. 5e édit. Un volume in-8° avec portrait. Prix : 8 francs.

Le Roman d'une Impératrice, *Catherine II de Russie,* d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des Archives d'État. 13e édition. Un volume in-8°, avec portrait d'après une miniature du temps. Prix : 8 francs.

(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1971.



Héliog. Dujardin — E. Plon Nourrit & Cie Edit. — Imp. Eudes

Pierre le Grand

d'après le tableau de Karl de Moor

WALISZEWSKI

BRE LE GRAND

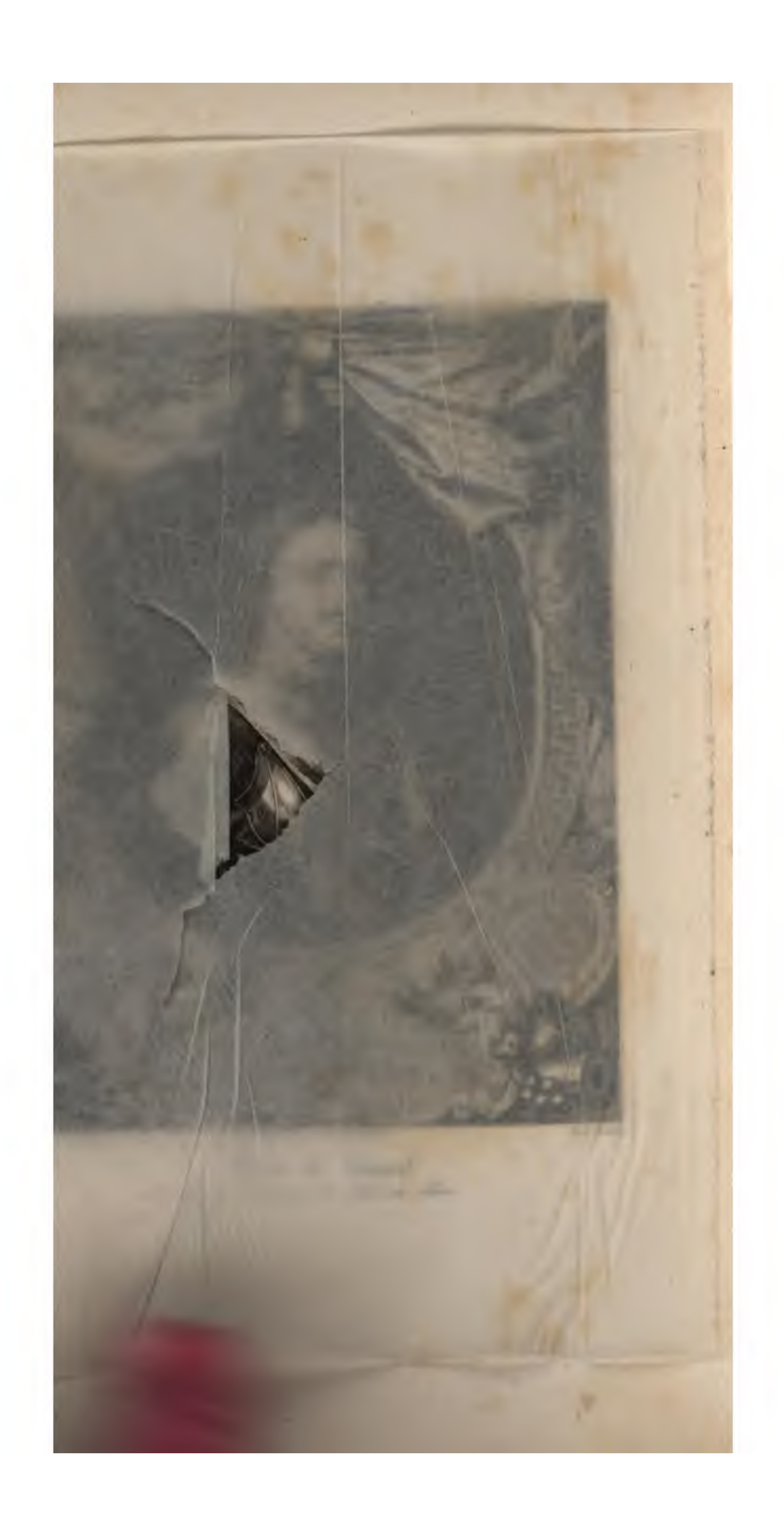
L'HOMME



PARIS

PLON

IMPRIMEURS-ÉDITEURS



K. WALISZEWSKI

PIERRE LE GRAND

L'ÉDUCATION — L'HOMME — L'ŒUVRE

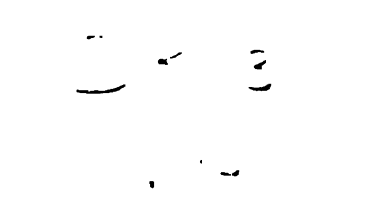
D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX,

Avec un portrait en héliogravure



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1897



AVANT-PROPOS

« Mesure tes forces sur l'entreprise, et non l'entreprise sur tes forces. » Ce conseil téméraire qu'un poète de mon pays dicta, j'ai dû presque m'en inspirer, cette fois, pour ma tâche d'historien. Dominant l'histoire et comme mêlé aujourd'hui encore à l'existence du peuple russe, l'homme qui fait le sujet de ce livre est d'un accès si redoutable !

C'est pour cela que je viens à lui si tard, remontant le cours des années, allant de la grande héritière au créateur de l'héritage.

Ai-je su, enfin, croiser mon regard avec le tien, géant de bronze qui, par les nuits crépusculaires, là-bas, sur le quai de la Néva, descends parfois, les poètes le disent, de ton socle de granit et reprends, à travers la ville endormie, l'infatigable chevauchée victorieuse de la mort? Grand revenant qui, depuis tantôt deux cents ans, hantes les lieux où tu as vécu, ainsi qu'un démon familier et terrible, ai-je trouvé la formule magique qui rend la voix aux fantômes et refait de la vie autour d'eux avec la poussière des temps passés?

J'ai cru revivre les heures défuntes; avoir la vision directe

et la sensation chaude des êtres et des choses qui les ont remplies. J'ai touché du doigt le miracle du règne légendaire, la fable réalisée du grain de blé que le yoghi indien fait germer instantanément dans le creux de sa main et s'épanouir en plante. Et l'homme du prodige m'a parlé, l'homme unique peut-être dans l'humanité. Napoléon n'est que le plus grand des Français ou des Italiens, au gré de tel historien; il n'est ni l'Italie ni la France. Pierre est toute la Russie, son esprit et sa chair, son tempérament et son génie, ses vertus et ses vices. Avec la diversité de ses aptitudes, la multiplicité de son effort, le tumulte de ses passions, il semble un être collectif. C'est comme cela qu'il est si grand, et c'est comme cela encore qu'il sort du rang des pâles trépassés que nos faibles évocations historiques disputent à l'oubli. Il n'a pas besoin d'être évoqué; il est là. Il se survit, il se perpétue, il demeure actuel. La physionomie du monde qu'il a paru tirer du néant a pu se modifier en quelques-uns de ses traits, le principe en est resté identique. Une force est là, incommensurable, qui en trois siècles de temps a défié tous les calculs, et du patrimoine des Ivan, cette misère, un coin de steppe pauvrement peuplé, a fait le patrimoine des Alexandre et des Nicolas, un empire dépassant en masse et en nombre tous ceux que l'Europe, l'Afrique et l'Asie ont connus, ceux d'Alexandre et de Rome, et ceux des kalifes et l'empire britannique d'aujourd'hui avec toutes ses colonies; vingt millions de kilomètres carrés et cent vingt millions d'hommes! Cette force s'est appelée un jour : Pierre le Grand. Elle a changé de nom, mais point de caractère. C'est l'âme d'un grand peuple, et c'est aussi l'âme du grand homme en qui la pensée et la volonté de millions d'êtres ont semblé jadis incarnées. Elle est tout entière en

lui, et il est tout entier en elle; c'est elle que j'ai voulu faire palpiter dans ces pages.

Non, certes, avec les ressources seules de mon imagination. J'ai demandé tout ce qu'il a pu me donner au document, cet unique mot de passe que nous ayons pour rouvrir les portes que chaque heure ferme derrière nous. J'espère être exact. J'ai la certitude d'être sincère. Il se peut que j'arrive ainsi à provoquer des surprises, des déceptions ou même des colères. Je prie mes lecteurs russes de bien peser leurs impressions. On doit toujours avoir le courage de ce qu'on est et même de ce qu'on a été, et quand on est la Russie, c'est d'une bravoure facile.

Ils voudront bien, au surplus, et mes autres lecteurs pareillement, ne pas se méprendre sur le but que je me suis proposé. Occupé à réunir des matériaux pour une biographie du héros national, Pouchkine parlait d'élever un monument, *ære perennius*, qu'on fût impuissant à changer de place, à traîner d'un carrefour à un autre. On en voulait, paraît-il, à l'immuabilité du chef-d'œuvre de Falconet. Communs à la plupart de mes devanciers, même ailleurs qu'en Russie, le souci et l'ambition du poète m'ont été absolument étrangers. Pierre possède déjà, sans que je m'en sois mêlé, le monument qui, croirais-je volontiers, est le mieux à sa convenance. Ce n'est pas celui de Pouchkine et pas davantage celui du sculpteur français. Au monument dont je parle il a travaillé lui-même de ses rudes mains, et ses héritiers y travailleront longtemps encore. Le *transsibérien* vient d'y ajouter une fameuse pierre.

Mon but est tout autre. Les regards du monde moderne tout entier, sympathiques ici, défiants ou hostiles ailleurs, vont depuis quelque temps à l'immense réservoir d'éner-

gies morales et physiques découvert soudain entre la vieille Europe fatiguée de vivre et la vieille Asie lasse de n'avoir pas vécu. Abîme où sombreront les communes destinées? Fontaine de Jouvence peut-être? Penchées sur l'un et l'autre bord, les foules regardent, anxieuses, scrutant les profondeurs, jetant la sonde. J'apporte simplement un renseignement à la curiosité et à l'angoisse universelles. D'histoire, mais d'actualité aussi, je l'ai dit. Pierre le Grand n'est pas mort. Regardez! Voici l'heure peut-être. L'aube du lendemain incertain blanchit l'horizon. Une nuée qui semble peuplée de fantômes monte du large fleuve. Écoutez! N'est-ce pas le sabot d'un cheval qui frappe le pavé silencieux?.....

PIERRE LE GRAND

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

D'ASIE EN EUROPE

CHAPITRE PREMIER

LE KREML (1) ET LE FAUBOURG ALLEMAND.

I. Le mariage d'Alexis. — Le choix de l'épouse. — Le diadème à la plus belle. — Le dortoir du Kreml. — Nathalie Narychkine. — Naissance de Pierre. — Paternité contestée. — Lutte des Narychkine et des Miloslavski. — L'exil. — II. Le Kreml. — Crypte, sérail et geôle. — Dix siècles d'histoire. — La Russie de Moscou et la Russie de Kief. — La conquête normande. — Splendeurs évanouies. — Les fils de Rourik. — Iaroslav le Grand et Henri Ier de France. — L'invasion mongole. — Chute dans le néant. — Relèvement. — L'hégémonie moscovite sous le protectorat mongol. — L'émancipation. — Ivan le Grand. — Aurore d'une culture nouvelle. — Influences européennes. — Polonais, Allemands, Anglais, Hollandais. — III. Le faubourg allemand. — L'Europe et l'Asie. — Un ghetto moscovite. — Travail civilisateur. — Épanouissement. — Pierre ira là. — IV. Jours d'épreuve. — Dernier essai de régime asiatique. — Mort d'Alexis et de Féodor. — Le tsarat électif. — Le rôle des patriarches. — La victoire des Narychkine. — Pierre est proclamé. — Triomphe éphémère. — La revanche des Miloslavski.

I

Pierre Aleksiéievitch est né le 30 mai 1672, — l'an 7180, d'après le calendrier alors en usage dans le pays. Deux an-

(1) C'est ainsi que le nom s'écrit et se prononce en russe; *Kremlin* est une contrefaçon d'origine polonaise.

nées et demie plus tôt, le vieux Kreml de Moscou avait été témoin d'un étrange spectacle : venues des provinces les plus reculées, tirées des milieux les plus divers, noblesse et peuple, châteaux, chaumières et monastères même, des jeunes filles, plusieurs douzaines, choisies parmi les plus belles qu'on put trouver, avaient pénétré dans le palais du Tsar au jour fixé par lui; là, réparties au hasard et à l'étroit dans six pièces affectées à leur usage, elles avaient vécu la vie coutumière des femmes moscovites de leur temps, vie cloîtrée des femmes d'Orient, vie oisive et monotone, à peine distraite par quelques travaux manuels, à peine égayée par quelques chansons; elles avaient rêvé, langui, soupiré, bâillé au récit ressassé de légendes merveilleuses et saugrenues; puis, le soir venu, oh! alors, elles avaient vite oublié les longues heures d'ennui, d'écœurement et d'attente impatiente, et bondi, l'âme en éveil, et frissonné toutes, dans la brusque secousse d'une prodigieuse aventure, dans la fièvre chaque fois renouvelée de quelques minutes d'effarement délicieux, d'angoisse et d'espoir. Sur le seuil donnant accès à l'appartement commun, converti en dortoir à la nuit tombante, des hommes avaient paru; deux d'entre eux s'étaient avancés le long des couchettes étroites occupées par les belles dormeuses, les examinant à loisir, échangeant des regards et des gestes significatifs; et l'un de ces hommes était le tsar Alexis Mihaïlovitch, oui, le Tsar en personne, accompagné de son médecin et cherchant, parmi ces inconnues, l'épouse de son choix, « la femme propre à la joie du souverain », selon la formule consacrée, celle dont, fût-elle fille du dernier de ses serfs, il ferait le lendemain une grande-duchesse d'abord, puis la Tsarine de toutes les Russies.

Coutume vieille de deux siècles déjà, empruntée à Byzance par une inspiration de haute politique, un peu par nécessité aussi. Ivan Vassilévitch (*le Grand,* 1435-1505) s'était vainement mis en quête d'une femme à choisir pour son fils parmi les princesses étrangères. Chez le roi de Danemark, chez le argrave de Brandebourg, il avait essuyé des refus humi-

liants. Et il ne voulait plus d'alliance avec les ducs russes, ses voisins et ses rivaux. Il fit venir à Moscou quinze cents jeunes filles : sinon à la plus noble, le diadème grand-ducal serait à la plus belle. Un siècle plus tard, le tsar Michel Féodorovitch, renouvelant un essai de négociation matrimoniale à l'étranger, n'y avait pas mieux réussi : le roi de Danemark allait jusqu'à refuser de recevoir les envoyés moscovites (1). Dès lors l'usage fut définitivement établi. Des seigneurs et des dames de la cour eurent mission d'examiner, à leur arrivée à Moscou, les jeunes filles répondant à l'appel. Inspection sévère et minutieuse, à laquelle les parties les plus secrètes du corps n'échappaient pas. On parvenait ainsi, par une série de sélections, à ne présenter au Tsar que de vrais morceaux de roi (2).

Il arrivait pourtant que l'usage ne fût observé que pour la forme, et tel était précisément le cas en 1670. Les belles dormeuses, cette fois, devaient vainement se mettre en frais d'imagination et de coquetterie nocturne. Le choix du souverain s'était fixé avant leur arrivée. Le tsar Alexis Mihaïlovitch avait trente-huit ans en 1667, à la mort de sa première femme, une Miloslavski, qui lui avait donné cinq fils et huit filles. Trois de ces fils étaient morts; les survivants, Féodor et Ivan, étaient maladifs; le Tsar devait naturellement songer à se remarier. Il y songea d'une manière résolue, en apercevant dans la maison d'Artamon Sierguéiévitch Matviéief, une belle brune qu'il prit d'abord pour la fille de son conseiller favori. Ce n'était qu'une pupille, Nathalie Kirillovna Narychkine, confiée par son père, pauvre et obscur gentilhomme de province, à la garde du riche et puissant boïar. L'apparition de la belle Nathalie devant les yeux éblouis du souverain n'aurait pu se produire dans une vraie maison moscovite, respectueuse des coutumes locales. La jeune fille y serait restée invisible derrière les portes impénétrables du *terem*. Mais le foyer de Matviéief s'émancipait de la règle commune; Artamon avait épousé une étrangère : une Hamilton. Foudroyant les grandes

(1) ZABIELINE, *Vie privée des tsarines*, Moscou, 1872, p. 245.
(2) *Ibid.*, p. 222.

familles jacobites, la tempête révolutionnaire en rejetait alors quelques branches jusque sous les latitudes inhospitalières du lointain et barbare empire. Alexis faisait bon accueil à ces étrangers, et Matviéief devait même en partie sa faveur à son alliance avec l'un d'eux. Il y avait gagné aussi une certaine culture; il lisait beaucoup, possédait une bibliothèque, un cabinet de physique et un petit laboratoire de chimie. Nathalie prenait place à table avec ses parents adoptifs, parfois même avec leurs invités. Alexis commença par annoncer qu'il se chargeait de lui trouver un époux, « lequel ne regarderait pas à la dot »; puis brusquement prit son parti, se déclara. Artamon Sierguéiévitch en fut plus effrayé que réjoui. Sa situation de favori lui faisait déjà assez d'ennemis. D'une famille aussi peu illustre que celle des Narychkine, il s'était poussé au premier rang, cumulait la direction de nombreux départements : affaires étrangères, monnaie, ministère de la cour, commandement des *Streltsy*, gouvernements de la Petite-Russie, de Kasan et d'Astrahan. Il demanda à être du moins couvert par les apparences. Nathalie dut paraître au dortoir du Kreml. Tous les rites furent scrupuleusement observés; l'oncle d'une belle prétendante eut même maille à partir avec la justice du Tsar, pour emploi de manœuvres frauduleuses au bénéfice de sa nièce, reçut la question ordinaire et extraordinaire par le knoute, l'estrapade et le feu (1).

Le mariage eut lieu le 22 janvier 1671, et le 30 mai (12 juin) 1672 Nathalie Kirillovna mettait au monde un fils. Ce même jour Louis XIV fournissait à Boileau la matière d'une épître célèbre, en regardant son armée passer le Rhin sous la conduite de Condé et de Turenne; ce même jour aussi, à l'autre extrémité de l'Europe, l'armée turque franchissait le Dniester, pour donner la main à celle du grand roi, à travers l'espace, et prendre l'Empire à revers. Ni de l'un ni de l'autre de ces deux événements, on ne prit grand souci à Moscou, au milieu des réjouissances provoquées par la venue au monde du Tsarevitch.

(1) Zabieline, p. 268.

La vie y restait peu ouverte aux grands courants de la politique européenne, étouffée et obscure. Obscur et contesté demeure aujourd'hui encore le lieu de naissance du plus grand homme que la Russie ait possédé. Le Kreml de Moscou? Le château voisin de Kolomenskoïé, baptisé du nom de *Bethléem* russe? Ismaïlovo peut-être? Nul témoignage absolument probant. La dispute va plus loin. Physiquement et moralement, Pierre n'a rien de ses frères et sœurs aînés, chétifs tous et malingres comme Féodor et Ivan, portant dans leurs veines un sang vicié, comme la belle Sophie elle-même. Miné déjà, lui aussi, par la maladie, destiné à une fin prochaine, Alexis a-t-il pu donner à un fils cette stature de géant, cette musculature de fer, cette abondance de sève? Qui alors? Un chirurgien allemand substituant son enfant mâle à la fille, fruit véritable des premières couches de Nathalie? Un courtisan, Tihone Nikititch Strechnief, d'humble race, récemment élevée par le mariage du tsar Michel Romanof avec la belle Eudoxie? Un jour, dans les fumées du vin, Pierre essayera — on l'a raconté — de lire dans ces ténèbres. « Celui-là, s'écriera-t-il en désignant un de ses compagnons, Ivan Moussine-Pouchkine, sait du moins qu'il est le fils de *mon* père. De qui suis-je, moi? Est-ce de toi, Tihone Strechnief? Obéis! parle sans crainte! Parle, ou je t'étrangle... » — « *Batiouchka*, grâce! je ne sais que répondre... Je n'étais pas seul (1)... »

Mais que n'a-t-on pas raconté!

La mort d'Alexis (1674) marque le commencement d'une période troublée, dont le pouvoir despotique de Pierre est sorti, orageux et sanglant comme elle. La destinée du futur Réformateur s'y marque d'une empreinte définitive. Il y devient, dès le premier jour, héros d'un drame, chef aussi, naturellement désigné, d'un parti d'opposition. Auprès du cadavre à peine refroidi de leur maître commun, une lutte acharnée

(1) Vockerodt, *Correspondance*, publiée par Herrmann, Leipsick, 1872, p. 108; Soloviev, *Hist. de Russie*, Moscou, 1864-1878, t. XV, p. 126-135; Siemievski, *Étude sur la police d'État en Russie* (*Slovo i Dielo*), Pétersbourg, 1885, p. 139; Dolgoroukof, *Mémoires*, Genève, 1867, t. I, p. 102.

met aux prises les deux familles que les deux mariages du Tsar défunt ont tirées du néant. Les Narychkine ont cru, depuis, se découvrir un berceau d'une illustration relative au sein d'une famille tchèque, les *Narisci*, ayant possédé la souveraineté d'Egra; le Tatar *Narich*, retrouvé par l'historien Müller dans l'entourage du kniaz Ivan Vassilévitch (1463), paraît plus authentique. Les Miloslavski formaient la branche moscovite d'une ancienne famille lithuanienne, les Korsak, qui subsistent en Pologne; dépossédés de leur rang et de leur influence par les nouveaux venus, ils se sentaient doublement lésés et humiliés. Le père de Nathalie, Kiril Polouïektovitch, était devenu en quelques années le plus riche seigneur du pays, conseiller de cour (*doumnyĭ dvorianine*) et grand officier de la couronne (*okolnitchyĭ*). Les cloches mises en branle pour les funérailles d'Alexis sonnent à l'oreille de ses rivaux l'heure de la revanche. Miloslavski contre Narychkine! pendant treize ans à venir ce cri de guerre poussera les destinées de la Russie, les jettera à la mêlée sanglante des partis se disputant le pouvoir. Vaincu à la première escarmouche, Matviéief, le père adoptif de Nathalie, inaugure la série des victimes; emprisonné, mis à la torture, exilé à Poustoziersk, en Sibérie, où il risque de mourir de faim (1). Un instant il est question d'enfermer Nathalie dans un cloître; on se contente de renvoyer la mère et le fils à Préobrajenskoïé, village voisin de Moscou, où Alexis s'est bâti une maison. Pierre quitte ainsi le Kreml. Il n'y reviendra plus que pour peu de temps, et pour y subir encore les plus cruelles épreuves et les plus odieux outrages, assister à l'égorgement des siens, à la chute de l'autorité souveraine précipitée dans les bas-fonds, à sa propre déchéance. Il vouera alors au sombre palais une rancune implacable. Même vainqueur et maître tout-puissant, il affectera de lui tourner le dos. Et cette rupture sera le symbole de sa vie et de son œuvre.

(1) Voy. l'*Histoire de sa captivité*, publiée par Novikof, Moscou, 1785.

II

Le Kreml actuel, pléthorique et accidentel entassement de constructions disparates sans style, pour la plupart, et sans caractère, ne peut donner qu'une idée très imparfaite de l'aspect que devait présenter, à la fin du dix-septième siècle, la demeure d'Alexis Mihaïlovitch. Les incendies de 1701 et de 1737, les reconstructions de 1752 (1), n'ont guère laissé que des débris de l'étrange Renaissance italienne introduite là, à la fin du quinzième, par la fille d'un Paléologue, élevée à Rome (2); des vestiges du génie des Fioravante, des Solari, des Alevise aux prises avec la tradition byzantine ; quelques églises, quelques tronçons de palais et l'enceinte extérieure, qui semble d'un camp fortifié plutôt que d'une demeure princière, avec son vaste développement de remparts sommaires et ses tours en briques, profilant de place en place leur grêle silhouette, ainsi que des guerriers en vigie. Au dehors, sur la *Place Rouge*, l'église de Vassili le Bienheureux évoque seule puissamment l'image du passé disparu. C'était sans doute, au dedans, la même confusion d'architectures, juxtaposant violemment l'Allemagne gothique et l'Inde, Byzance et l'Italie, le même enchevêtrement de constructions emboîtées l'une dans l'autre à la façon des casse-tête chinois, la même orgie enfin d'ornements, formes et couleurs, bizarre, folle, issue, croirait-on, de la fièvre et du délire, d'une indigestion d'idéal plastique. Chambres étroites, voûtes surbaissées, sombres couloirs, scintillements de lampes dans l'obscurité, fauves rutilations d'ocre et de vermillon sur les murs; barreaux de fer à toutes les fenêtres, hommes armés à toutes les portes; grouillante partout, une population de soldats et de moines.

(1) Zabieline, *Vie privée des Tsars*, Moscou, 1895, p. 110-118; Oustrialof, *Hist. de Pierre Ier*, Pétersbourg, 1858, t. IV, p. 33.
(2) P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1896, p. 107 et suiv.

Le palais confine à l'église et au monastère, et s'en distingue à peine. Le souverain sur son trône ressemble à la relique voisine d'un saint dans sa châsse. D'un bout à l'autre de l'étrange amoncellement d'édifices profanes et sacrés, maisons, cathédrales et couvents par trentaines, amortis, étouffés par l'épaisseur des murs, les lourdes tentures d'Orient, l'air pesant qui s'y emprisonne, des bruits circulent, se correspondent et se confondent en une vague harmonie : psalmodie de prêtres enfermés dans les temples, chants de femmes enfermées dans les *terems;* parfois une clameur plus éclatante : l'écho de quelque orgie dérobée dans un coin du palais ; un cri plus strident : la plainte de quelque prisonnier torturé dans une casemate ; mais le silence est la règle ; on parle bas dans un chuchotement, on marche avec précaution, en tâtonnant ; on s'observe, on est observé ; intérieur de crypte, de sérail et de geôle.

Ainsi fait, le Kreml n'est pas seulement la demeure du Tsar : la Russie tout entière s'y concentre et s'y résume ; une Russie étrange, vieille de près de dix siècles déjà, enfantine pourtant ; avec, derrière elle, un long passé historique, et sur elle, l'apparence d'un commencement d'histoire ; une Russie séparée de ses voisins d'Europe, ignorée par eux et ayant pourtant dans ses veines du plus pur sang européen, dans ses annales des traditions, des alliances, des parentés européennes et des destinées communes aussi, bonnes fortunes et disgrâces, victoires et désastres. Du neuvième au dixième siècle, à l'heure où les premiers rois de France, Charles le Gros et Louis le Bègue, luttaient péniblement pour la défense de leurs trésors contre les pillards normands, d'autres *rois de la mer* mettaient pied sur le rivage de la Baltique. Là-bas, le Normand Hrolf arrachait à Charles le Simple le littoral baptisé du nom de sa race ; ici, dans l'immense plaine s'étendant de la Baltique à la mer Noire, au milieu de rares populations finnoises ou slaves animant ces solitudes, le Normand Rourik et ses compagnons fondaient un empire (1).

(1) Contesté par les historiens slavophiles, le fait de cette conquête semble néanmoins constant. Voy. à ce sujet la réfutation des idées d'Ilovaïski par Solo-

Un siècle et demi plus tard, aux trois extrémités de l'Europe, trois autres chefs, trois héros affirment la suprématie de la même race dans une communauté de conquête et de gloire : en Italie, la maison Hauteville s'élève sous Robert Guiscard ; Guillaume s'établit en Angleterre, et Iaroslav règne en Russie.

Cette Russie n'est pas celle de Moscou. Moscou n'existe pas encore. La capitale de Iaroslav est à Kief, bien différente et bien autrement voisine du monde occidental. A Kief, les descendants de Rourik entretiennent des relations suivies avec la Grèce, l'Italie, la Pologne, l'Allemagne. Byzance leur donne des moines, des savants et des prélats pompeux ; l'Italie et l'Allemagne, des architectes, des artisans, des marchands et des éléments de droit romain. Vers l'an 1000, Vladimir, le « Soleil rouge » des Rapsodes, fait une loi à ses seigneurs d'envoyer leurs enfants dans les écoles créées par lui auprès des églises ; il établit des routes, dépose dans les églises des échantillons de poids et de mesures. Son fils Iaroslav (1015-1054) bat monnaie, construit des palais, orne les places de sa capitale avec des statues grecques et latines, et fait rédiger un code. Les cinq tableaux conservés au Vatican sous le nom de collection *Capponienne* nous gardent un témoignage authentique et un spécimen curieux de l'art russe tel qu'il florissait à Kief au douzième siècle (1). Exécution savante, nullement inférieure aux meilleures œuvres des primitifs italiens, d'un Andrea Rico di Candia, par exemple. Et ces prémisses de culture ne sont pas isolées à Kief ; en 1170, à Smolensk, le *kniaz* Roman Rostislavitch s'occupe de science, se donne des bibliothèques, fonde des écoles et des séminaires, où l'on enseigne les langues classiques. D'un bout à l'autre de l'immense em-

vief (vol. VII du *Recueil des sciences politiques* de Bezobrazof, 1879), et les Études du Père Martynof (*Revue des questions historiques*, juillet 1875, *Polybiblion*, 1875). — Solovief admet toutefois la donnée, consolante pour l'amour-propre national, d'une soumission volontaire des peuplades slaves à un *Kniaz* étranger, appelé par elles pour les gouverner.

(1) La collection est un don de Pierre le Grand, fait à un comte Capponi en reconnaissance de la part prise par lui à la signature d'un traité de commerce avec Gênes.

pire qui s'ébauche là, entre le Don et les Carpathes, entre le Volga et la Dvina, un commerce actif se poursuit déjà avec l'occident, le sud et le nord de l'Europe. Novgorod tient la Baltique ; à Kief, une foule bigarrée de marchands, Normands, Slaves, Hongrois, Vénitiens, Génois, Allemands, Arabes et Juifs, remplit les rues, tient boutique de toute sorte de produits. En 1028, on y compte douze marchés.

Et ces ducs de Kief ne sont pas réduits à chercher femme dans les *terems* de leurs sujets. Iaroslav prend la sienne en Suède, Ingegard, fille du roi Olaf; il marie sa sœur au roi Casimir de Pologne; un de ses fils, Vsievolod, à la fille de l'empereur Constantin Monomaque de Byzance ; un autre, Viatcheslaf, à une comtesse de Stade ; un autre, Igor, à Kunegonde, comtesse d'Orlamünde. Sa fille aînée, Élisabeth, épouse le roi Harold de Norvège; la troisième, Anastasie, le roi André Ier de Hongrie. En 1048, trois évêques, Gautier de Meaux, Gosselin de Chalignac et Roger de Châlons, viennent à Kief demander la main de la seconde, Anne, pour le roi Henri Ier de France.

Tout cela s'effondre, tout cela disparaît sans trace avant le milieu du treizième siècle. Tout cela, en effet, n'est pas devenu encore un empire véritable, un édifice établi sur des assises solides, à l'épreuve d'un choc violent. Ducs de Kief, de Novgorod ou de Smolensk, ils avaient beau, ces Rourikovitch, accoupler à leurs instincts batailleurs de remarquables facultés d'organisation, ils portaient en eux la marque de leur origine, un ferment de violence et de désordre, que le temps seul, un long assouplissement aux mœurs des sociétés policées, à la loi des États fortement organisés, se chargerait de faire disparaître. Le temps leur fait défaut. Le choc se produit en 1224, avec l'apparition des hordes mongoles de Baty. A ce moment, après un essai de concentration, au commencement du douzième siècle, sous Vladimir Monomaque, ils étaient une soixantaine, entre le Volga et le Boug, à se disputer des tronçons de pouvoir, des bribes de souveraineté. Baty et Mangou, un petit-fils de Genhis-Khan, les mettent d'accord.

Trois siècles d'efforts, de tentatives civilisatrices disparaissent dans le tourbillon de poussière soulevé sous les sabots de cent mille chevaux. De cette ancienne Russie, européanisée par la conquête, mais nullement dénationalisée grâce à la prompte absorption de l'élément normand, numériquement faible, par le milieu local, il ne reste rien. Au siècle suivant, entre 1319 et 1340, Kief et les pays environnants deviendront la proie des ducs de Lithuanie, futurs rois de Pologne. Après Giédymine, Jagellon réunira sous son sceptre, en faisant une annexe du nouvel empire polono-lithuanien, tous les lambeaux de l'empire éphémère de Monomaque, Russie Rouge, Russie Blanche, Russie Noire, Petite-Russie, — *toutes les Russies*, suivant l'expression consacrée depuis. Et il ne s'annexera guère que des déserts. A ce moment, on pourra croire que l'histoire des *Rourikovitch* n'aura pas de suite.

Elle recommence plus loin, plus à l'est de l'énorme espace marqué par la destinée pour l'habitation d'un peuple innombrable et le développement d'un incommensurable devenir. Dans le bassin supérieur du Volga, sur les bords de la Moskva, au milieu d'une rare population finnoise, une chétive bourgade, protégée par un château fort, était devenue, depuis le douzième siècle, la demeure et l'apanage d'un des descendants de Rourik. Plusieurs fois détruite, au cours de luttes incessantes avec les Rourikovitch voisins, balayée elle aussi par l'invasion mongole, elle se relevait, elle grandissait, elle formait, dès le commencement du quatorzième siècle, le noyau d'une agglomération nouvelle d'éléments normands, slaves et finnois. Adoptant pour loi une soumission docile au joug du conquérant asiatique, elle arrivait à s'en faire un instrument d'organisation, de police intérieure et d'expansion au dehors. Elle prenait sur elle, humblement, patiemment, habilement, d'être l'intermédiaire, agréé d'une part parce que très utile, subi d'autre part parce que nécessaire, dans les relations entre le conquérant et les populations conquises ; elle s'avilissait au rôle de percepteur d'impôts pour le compte du maître commun, de policier, de bourreau même, au besoin. Elle cheminait

ainsi, étendant, affermissant pas à pas l'autorité gagnée, la supériorité obtenue à ce prix, jusqu'au jour longuement attendu, industrieusement préparé, où elle se sentirait assez forte pour rompre le pacte infamant, devenu entre ses mains un instrument d'émancipation.

Cela durait près de deux siècles ; deux siècles, au cours desquels les *kniaz* voisins, ceux de Péréiaslavl, Riazan, Vladimir, Ouglitch, Halitch, Rostov, Iaroslavl, Souzdal, devenaient, un à un, petit à petit, les vassaux d'abord, puis, simplement, les premiers sujets, les *boïars* du kniaz démesurément agrandi de Moscou ; au cours desquels aussi l'hégémonie mongole, divisée elle-même et énervée par des discordes intérieures, allait en s'affaiblissant. Enfin, aux environs de 1480, les temps d'épreuve sont accomplis, et, soudain, l'Europe étonnée apprend qu'il y a, entre elle et l'Asie, quelque chose de nouveau, un nouvel empire, dont le chef a affirmé son indépendance. Il a repoussé la Horde d'or en dehors des frontières récemment tracées d'un immense territoire soumis à ses lois ; il a conquis Novgorod et Tver ; il a épousé à Rome une princesse grecque venant de Constantinople ; il a pris pour armoiries l'aigle à deux têtes ; il se nomme Ivan, et ses sujets l'ont appelé « Ivan le Grand ».

Mais cet empire nouveau n'était plus celui de Kief, et, à part l'origine dynastique de son chef, il semblait bien n'avoir rien de commun avec ce qui fit la puissance et la gloire de Iaroslav et de Vladimir. Ce *grand-duc* de Moscou avait beau s'intituler à son tour souverain de *toutes les Russies,* les provinces dont il se réclamait ainsi et qu'il disait siennes ne lui appartenaient pas. Elles étaient pour le moment à la Pologne. Ce qui lui appartenait se trouvait pour les trois quarts en dehors de l'ancienne conquête normande, et, dans sa capitale comme dans son empire, tout ou presque tout était d'origine nouvelle aussi et de caractère très différent. L'Europe n'y figurait, pour ainsi dire, pas. Le flot turano-mongol, en se retirant, avait laissé sur cette terre ari-slave, ainsi qu'un limon épais, ce qu'il portait en lui d'éléments stables : procédés

de gouvernement, mœurs, habitudes d'esprit; nulle semence de culture, par contre, et pour cause. Sauf les traditions de l'Église byzantino-russe, conservées par les prêtres et moines grecs, l'État et la société qui avaient réussi à s'organiser sous la tutelle séculaire des successeurs de Baty étaient essentiellement asiatiques et naturellement barbares. Séparés si longtemps de l'Europe, État et société étaient restés étrangers à la grande école où s'est formée l'unité intellectuelle et morale de l'Occident : le régime féodal, les croisades, la chevalerie, l'étude du droit romain, d'où l'esprit moderne est sorti à reculons, en remontant aux sources; la grande lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, d'où a pris son essor l'esprit de liberté. En repoussant l'union avec Rome, opérée par le concile de Florence et acceptée par la métropolie de Kief, celle de Moscou, récemment érigée (1325 ou 1381), avait d'elle-même et délibérément rompu avec le monde occidental. Condamné par le Pape, ce lointain et obscur schisme oriental s'était mis au ban de la chrétienté. Quand on aura été las de disputer avec lui, on le rejettera à l'oubli.

Les semences de culture reparaissaient pourtant et émergeaient lentement, perçant l'épaisse croûte du bourbier asiatique. Elles venaient d'où elles pouvaient venir, de l'Europe toujours et par la Pologne d'abord, par le canal des grands seigneurs lithuaniens, ces ci-devant Russes polonisés. Avant de se réfugier chez ses voisins, le collaborateur révolté d'Ivan le Terrible, Kourbski, correspondait avec les Czartoryski, restés, eux, Russes encore de la tête aux pieds et orthodoxes. Revenant de Pologne, après une campagne heureuse, Ivan lui-même en rapportait, butin de guerre et trophée symbolique, la première imprimerie qu'ait vue Moscou. La conquête de Novgorod (1475) avait mis d'autre part le nouvel empire moscovite en contact avec la *Hansa*. En 1553 venait la découverte de l'embouchure de la Dvina par les Anglais; voilà Arhangel fondé et le commerce des mers du Nord. Mais voici encore l'invasion, la lutte pour l'existence à recommencer. Les envahisseurs, heureusement, venaient, cette fois, d'un autre côté.

C'était le reflux de l'Europe; il s'en irait plus vite, et, en s'en allant, il laisserait autre chose que de la boue. Les armées polonaises traînaient derrière elles, dans leurs fourgons, tout l'attirail de la Rome papale : Jésuites et fils de saint Bernard, propagande catholique et science scolastique. Après les Jésuites, instruits, diserts, fins, les faux tsars, d'origine polonaise également, élégants, raffinés. La cour de Dimitri et de Marina Mniszech prend modèle sur celle de Sigismond, qui a pris leçon pour la sienne de Bone Sforza, son épouse. Un orchestre polonais y mêle ses mélodies profanes aux rites du culte orthodoxe ! Au jour même du triomphe définitif de la cause nationale, l'influence polonaise et occidentale s'affirmera jusque dans les victoires et les reprises de l'élément moscovite sur la Pologne et sur l'Occident. En prenant possession de Kief, les armées du tsar Alexis n'y retrouvent plus rien, sans doute, de ce que l'invasion mongole y avait trouvé, nulle trace des splendeurs anciennes; mieux que le vide pourtant et le néant de Moscou : des écoles encore, de fondation polonaise; une imprimerie, pour remplacer celle d'Ivan, anathématisée aussitôt là-bas, détruite déjà; une académie ecclésiastique gréco-latine, tout un petit fonds de civilisation aisément assimilable.

III

Et, dès cette époque, Moscou avait le moyen de sortir de l'Asie et de rentrer en Europe sans passer la frontière. Si, chassé du Kreml par une faction hostile, jeté, pour ainsi dire, dans la rue, Pierre n'éprouvait aucun désir de regagner la demeure familiale, c'était qu'il avait rencontré, dans un proche voisinage, un autre foyer plus attirant. En s'annexant Novgorod, la cité républicaine et difficile à soumettre, Ivan avait pris le parti d'en changer l'esprit turbulent — en changeant la population. Dix mille familles à déplacer. On a gardé,

en Russie, le secret de ces coups d'État administratifs, bons à remuer des humanités entières. Les exilés novgorodiens étaient allés à Moscou, où on leur avait fait de la place en envoyant à Novgorod autant de Moscovites fidèles et dociles, — punis pour leur docilité. Il se trouvait, parmi ces nouveaux venus, des marchands hanséates, et ceux-ci avaient formé le premier noyau d'une colonie étrangère sur les bords de la Moskva. Mais on ne tardait pas à s'y apercevoir que la présence de ces étrangers souillait la cité. Il convenait alors déjà au patriotisme local que Moscou fût ville sainte, et même la Moscovie tout entière participait, comme aujourd'hui, à cette béatification. Hors des portes enfermant la capitale, dans la partie nord-est de la ville actuelle, où, entre les rues Basmannaïa et Pokrovskaïa, se trouvent encore de nos jours la plupart des églises protestantes et catholiques, sur la rive boueuse de la Iaouza, maigre affluent de la Moskva, il y eut alors une sorte de ghetto affecté aux *Niemtsy*, gens ne parlant pas la langue du pays, muets par conséquent, *niemoï* voulant dire muet. Les marchands hanséates n'y prospérèrent pas; mais, au seizième siècle, le tsar Vassili y parqua sa garde, composée de Polonais, de Lithuaniens et d'Allemands. Les successeurs de Vassili ne se contentèrent pas de demander à l'étranger des soldats ; ils voulurent en tirer des ouvriers, des artistes et bientôt des maîtres d'école. Dans le livre curieux d'Adelung, une estampe nous montre l'aspect primitif du faubourg, où s'entassaient tous ces immigrés, que des ordonnances successives y refoulaient et y enfermaient sévèrement. Ce n'était encore qu'un village aux maisons de bois sommairement construites avec des troncs d'arbres recouverts de leur écorce, aux vastes potagers entourant les habitations. Cet aspect changeait rapidement, et aussi la qualité des habitants. Sous Alexis, la *Niemietskaïa Sloboda* n'a d'allemand que son nom, le sobriquet *Niemiets* restant pour compte aux premiers occupants du faubourg, d'origine germanique. Des Anglais et des Écossais y tiennent maintenant la première place, et, les proscriptions du protectorat cromwellien aidant, il y a parmi

eux des gens de naissance, des Drummond, des Hamilton, des Dalziel, des Crawfuird, des Graham, des Leslie et plus tard des Gordon. Pas de Français encore à cette époque. Ils sont redoutés comme catholiques, plus encore comme jansénistes. Les jacobites seuls font exception ; étant proscrits, ils paraissent sûrs. Plus tard, la révocation de l'édit de Nantes vaudra aux sujets du Roi Très Chrétien la même confiance. La population jacobite fait bande à part ; ni industrieuse, ni commerçante, elle contribue, pourtant, puissamment à la prospérité naissante de la *Sloboda ;* par son éducation et son attitude, elle impose le respect aux Moscovites. Les reîtres allemands de la première période ne leur avaient fait connaître que les mœurs des camps de Wallenstein. Dans la classe des professionnels qui s'ajoute à cette aristocratie, marchands, instituteurs, médecins, apothicaires, industriels, artistes, l'élément hollandais domine maintenant. Le contingent allemand qui s'y mêle est lui-même de meilleure qualité. Les uns et les autres apportent là et font valoir les vertus de leur race : esprit d'entreprise et persévérance, piété et amour de la vie de famille, aspiration commune à un idéal d'ordre, de paix domestique et de fructueux labeur. Les Allemands ont deux pasteurs luthériens, les Hollandais un pasteur calviniste ; mais, sous l'œil des barbares, les querelles religieuses paraissent assoupies ; la liberté règne dans la *Sloboda,* sauf pour les catholiques, auxquels il est défendu d'avoir un prêtre. Les écoles abondent. L'Écossais Patrick Gordon suit les progrès de la *Royal Society* de Londres. Les dames anglaises font venir par ballots les romans et les poésies des écrivains nationaux. Correspondance active par lettres avec l'Europe entière. Plaisirs modérés et décents. Dans les réunions allemandes, la ronde, connue sous le nom de *Grossvatertanz* (danse du grand-père), passe pour la dernière expression de la joie. Il y a un théâtre, que le tsar Alexis fréquente et où il lui arrive d'entendre *Orphée* lui faisant hommage d'un propos galant. La politique joue un rôle considérable dans la colonie ; les membres du corps diplomatique, résidents anglais, hollandais,

danois, suédois, qui en font également partie, y représentent et y agitent les intérêts et les passions des puissances protestantes. Riche, cultivé, prudent, adroit, le résident hollandais, Van Keller, jouit d'une situation hors pair, devant laquelle les Moscovites eux-mêmes s'inclinent. Expédiant tous les huit jours un courrier à la Haye, il reçoit des nouvelles de l'Occident qui font tressaillir la *Sloboda* à l'écho des grands événements où se jouent les destinées du monde politique européen (1). Le voyageur allemand Tanner, qui visite le faubourg en 1678, en emporte une impression des plus agréables (2), justifiée par une estampe datant du commencement du dix-huitième siècle. Le faubourg y paraît transformé : maisons de brique d'apparence confortable; parterres de fleurs aux abords; allées régulières plantées d'arbres; jeux d'eau sur les places. Le contraste avec les villes russes de l'époque, Moscou non exceptée, est saisissant. Il n'échappera pas à Pierre.

En dépit des influences polonaises, de ce voisinage même, qui mettait pour ainsi dire l'Europe à sa porte, Moscou restait encore, dans son ensemble, telle que l'avaient faite trois siècles d'esclavage asiatique. Quelques indices y accusaient bien une prise de contact avec le monde intellectuel de l'Occident. Des hommes y avaient paru, dépouillant, au physique comme au moral, le vieil accoutrement byzantino-tatare; des idées s'étaient fait jour, des initiatives avaient percé, où s'ébauchait tout un programme de réformes, plus étendu, on s'en apercevra un jour, que celui dont Pierre lui-même entreprendra l'exécution (3). L'aube des temps nouveaux montait à l'horizon. Mais ces clartés naissantes n'enveloppaient qu'une élite restreinte. Le tsar Alexis ne crevait plus les yeux aux artistes,

(1) Vulliemin, d'après Posselt, *Revue suisse*, t. XXIX, 325; Brückner, *Culturhistorische Studien*, Riga, 1878.

(2) Tanner, *Legatio Polono-Lithuanica in Moscoviam*, Nuremberg, 1689, p. 71 et suiv.

(3) Ce point de vue a conduit quelques historiens à des exagérations paradoxales. V. Klioutchevski, *Leçons d'histoire à l'Université de Moscou*, 1887-1889. Cours lithographié; j'en dois la communication à l'obligeance d'un jeune savant russe établi à Paris, M. Chtchoukine, qui voudra bien recevoir ici le témoignage de ma gratitude.

ainsi qu'avait fait Ivan, sous prétexte de les empêcher de recommencer ailleurs leurs chefs-d'œuvre ; mais le tsar Michel s'avisant d'engager à son service le fameux Oelschläger (Olearius), on parlait de jeter à l'eau le *sorcier;* il y avait révolte à la cour et émeute à la ville. Un autre étranger, donnant à dîner à des seigneurs de marque, les voyait avec surprise faire main basse sur la table et remplir leurs poches (1). Au Kreml, Polonais et faux tsars ayant été mis dehors, rien n'a bougé. Avant qu'on l'en chassât, Pierre n'y a jamais vu d'autres visages que ceux de son entourage intime. Allant à l'église ou au bain, une double haie de nains, porteurs de rideaux en taffetas rouge, le suivait, prison mouvante prolongeant l'autre (2). L'enfant y étouffait; il respire à Préobrajenskoïé. Un jour, rendu au grand air et au libre mouvement dans l'espace, il s'aventurera sur les bords de la Iaouza, et, quand il aura vu la *Sloboda,* il n'en voudra plus sortir. Il y appellera toute la Russie.

Mais de sombres moments l'attendent encore, l'épreuve définitive du régime asiatique.

IV

Féodor, le fils aîné et le successeur d'Alexis, meurt en 1682, sans laisser de postérité. A qui l'héritage maintenant? Depuis la mort du dernier descendant de Rourik (1598), le trône a été, presque toujours, occupé révolutionnairement. Boris Godounof l'a conquis grâce à une série d'assassinats; Dimitri, grâce aux sabres polonais. Vassili Chouïski l'a dû à une élection aristocratique, Michel Romanof, à une élection populaire. Un semblant de droit dynastique est bien sorti de cette dernière; pourtant l'avènement d'Alexis a encore été précédé, croit-on,

(1) Soloviov, t. XIV, p. 112.
(2) Kotochikhine, La Russie sous le règne d'Alexis, Pétersb., 1884, p. 19.

d'un appel aux suffrages. Des deux frères puînés de Féodor, Ivan, le fils de la Miloslavski, qui a quinze ans, est infirme, aux trois quarts aveugle et plus qu'à moitié idiot. Une relation, adressée en 1684 aux ministres de Louis XIV, parle d'une « escrescence de paupière, qui fait que le jeune prince ne saurait rien voir sans qu'on la lève ». A l'unanimité, les hauts dignitaires de la couronne se prononcent en faveur de Pierre, le fils de la Narychkine, son cadet de cinq ans. Il leur répugne, disent-ils, de convertir leurs charges en offices de garde-malade. Sans doute aussi, l'âge du second frère les flatte par une plus longue espérance d'interrègne et de pouvoir maintenu dans leurs mains. Ils entraînent les boïars qui d'aventure se trouvent au lit de mort de Féodor, le patriarche Joachim, qui l'a administré. Comme en Pologne, la vacance du trône attribue au chef de l'Église une sorte de souveraineté intérimaire. En 1598, c'est le patriache Job qui a assuré le triomphe de Boris. Rien de légal dans ce qui s'est passé alors, comme dans ce qui se passe maintenant. Un discours du prélat devant l'assemblée des officiers et des courtisans que le hasard a réunis au Kreml; un bref appel à leurs votes suivi d'une acclamation; puis une apparition des électeurs improvisés au dehors, sur l'*escalier rouge,* devant le peuple attiré par la rumeur des grands événements qui mettent le palais en émoi; un nom jeté à cette foule, et tout est dit : la Russie a un Tsar, et il s'appelle Pierre.

Nulle mention d'Ivan; nulle justification de la violence faite, en sa personne, aux lois de l'hérédité. Au fond, ce n'est qu'une victoire des Narychkine sur les Miloslavski, surpris sans doute, mis hors de défense par la soudaineté de la crise et la rapidité du dénouement. Triomphe éphémère, qui durera un mois à peine. Au lendemain de sa défaite, la faction vaincue rentre en lice, et derrière elle, auxiliaires imprévus, deux nouveaux facteurs politiques paraissent, qui vont changer la face du combat : la tsarevna Sophie et les *Streltsy* (1).

(1) SOUMAROKOF, *Der erste Aufstand der Strelitzen*, Riga, 1772, p. 10.

CHAPITRE II

LA TSAREVNA SOPHIE.

I. Le *terem* au Kreml. — Moscou et Byzance. — Une émule de Pulchérie. — Au chevet du Tsar mourant. — Ambition et amour. — Vassili Galitsine. — II. Les *Streltsy*. — Grandeur et déchéance. — Soldats et marchands. — Symptômes et causes de révolte. — Mouvements populaires. — Sophie et Galitsine veulent utiliser l'émeute pour la conquête du pouvoir. — Le Kreml assiégé. — Trois jours de carnage. — Sophie ramasse le pouvoir dans le sang. — Déchéance de Pierre. — Intronisation d'Ivan. — Le trône jumeau. — La Régente. — III. Le Régent. — Idylle et drame conjugal. — Rêves d'avenir. — L'obstacle. — IV. L'enfance de Pierre. — L'exil. — Au grand air. — Études et jeux. — L'arithmétique. — L'astrolabe. — La chaloupe anglaise. — Soldat et marin. — Le camp de Preobrajenskoïe et le lac de Péréiaslavl. — Les compagnons. — Les prémices de la réforme. — Une armée, une flotte et une société en ébauche. — V. L'adolescence. — Le mariage. — Eudoxie Lapoukhine. — Veuvage précoce. — Pierre revient à ses plaisirs. — Entraîné par le courant. — L'œuvre emporte l'ouvrier. — Instrument d'un parti. — L'opposition aristocratique. — Pierre est son chef. — Entre deux civilisations. — L'Europe romaine et l'Europe protestante. — Le choix. — Préparatifs de lutte. — La crise.

I

Il restait, en 1682, sept filles d'Alexis. Une seule, Sophie, a laissé un nom dans l'histoire. Née, comme Ivan, de la Miloslavski, elle entrait déjà dans sa vingt-sixième année. J'ai parlé de sa beauté; quelques écrivains, Soumarokof en tête, quelques étrangers même, Strahlenberg, Perry, en font grand éloge. Aucun d'eux n'a vu la Tsarevna. Le témoignage du diplomate franco-polonais La Neuville, qui a eu ce privilège, est plus probant [1]. Il gâte le roman, auquel l'enfance de Pierre paraît mêlée, mais je n'y puis rien : « Un corps difforme, d'une

[1] *Relation curieuse et nouvelle de la Moscovie*, La Haye, 1699, p. 151.

grosseur monstrueuse, une tête large comme un boisseau, du poil au visage et des loups aux jambes », voilà son signalement. L'historien petit-russien, Kostomarof, essaye de concilier les choses : laide aux yeux des étrangers, Sophie pouvait bien avoir du charme pour les Moscovites de son temps. Comme dans tout l'Orient aujourd'hui encore, l'excès de corpulence n'était pas pour leur déplaire. Mais le silence du moine Miedviédief, le confident de la Princesse, dévoué jusqu'à la mort, est bien expressif, comme son insistance à vanter les qualités morales de la Tsarevna. De ce côté, je vois tout le monde d'accord, sans excepter La Neuville : « Autant que sa « taille est large, courte et grossière, autant son esprit est « fin, délié et politique, et, sans avoir jamais lu Machiavel, « ni pris de leçons, elle possède naturellement toutes ses « maximes. »

Jusqu'en 1682 la vie de Sophie a été, en apparence du moins, celle des jeunes filles russes de son temps, aggravée pour celles de son rang par un surcroît de sévérités claustrales. Le *terem* du Kreml l'emportait à cet égard sur tous les autres : solitude, dévotion minutieuse et compliquée, jeûnes fréquents. Le patriarche et les plus proches parents étaient les seuls visiteurs du dehors. Le médecin n'était admis qu'en cas de très grave maladie. Quand il arrivait, on fermait les volets, et il ne pouvait prendre le pouls de la malade qu'à travers une étoffe. Des passages secrets conduisaient la *Tsaritsa* et les *Tsarevny* à l'église, où les inévitables rideaux de taffetas rouge faisaient leur office, interceptant la curiosité des autres fidèles. En 1674, tournant le coin d'une des cours intérieures du palais, deux jeunes seigneurs, Boutourline et Dachkof, rencontrent inopinément une voiture où se trouve la *Tsaritsa* allant en pèlerinage à un monastère. Cet accident met leurs têtes en jeu. Une enquête sévère s'ensuit, avec interrogatoires dans les chambres de question. La place des princesses n'était marquée dans aucune des solennités qui rompaient pour le restant de la cour l'affreuse monotonie des journées asservies à une immuable et rigide étiquette; elles ne paraissaient qu'aux enterrements,

suivant alors le cercueil, mais toujours sous des voiles impénétrables. Le peuple ne connaissait d'elles que leurs noms, prononcés à chaque office dans les prières qui faisaient partie de la liturgie officielle; elles ne savaient rien de lui, rien pour ainsi dire de la vie humaine en dehors du cercle étroit où les emprisonnait leur destinée. Ne pouvant épouser ni un sujet, à cause de leur rang, ni un prince étranger, à cause de leur religion, elles devaient ignorer l'amour, le mariage, la maternité. Telle était la loi.

Il est probable qu'elle se montrait susceptible, à cette époque du moins, de quelques accommodements. Sophie se fût certainement trouvée incapable, sans cela, de jouer au pied levé le rôle dans lequel nous allons la voir paraître. Pierre est proclamé Tsar le 27 avril; le 23 du mois suivant, une révolte des *Streltsy* a renversé son pouvoir unique en y associant son frère Ivan, et tous les témoignages dénoncent Sophie comme l'inspiratrice directe, voire même l'ouvrière principale de ce coup d'État.

Le *terem* a du se trouver au Kreml sous l'influence directe des idées byzantines, comprenant le mélange historique d'ascétisme et d'intrigues dont la vie du Bas-Empire s'est composée. Au chevet de leur frère malade, agonisant, Sophie et ses sœurs ont évoqué sans doute l'image de Pulchérie, la fille d'Arcadius, s'emparant du gouvernement pendant la minorité de Théodose, puis, après sa mort, régnant encore avec le concours de Marcien, le chef de la garde impériale. Frémissements d'ailes entre les barreaux de la cage, révoltes de l'âme et de la chair, rêves de liberté, de puissance, d'amour, ici comme là-bas et dans le même esprit, les révolutions de palais procèdent de ces obscurs émois.

Sophie a certainement vu au Kreml d'autres visages mâles que celui du patriarche, que ceux même de ses proches parents, les Miloslavski, hommes énergiques, mais bornés. Longtemps alité, Féodor eut besoin de soins féminins; quelqu'un se trouva dans son entourage pour le pousser à enfreindre la règle du *terem* en y cherchant une garde-malade et pour indiquer Sophie à son choix. C'était Vassili Galitsine.

L'homme est curieux à plus d'un titre ; dans l'histoire contemporaine de la Russie, dans celle de Pierre lui-même, il marque une date. Mieux que Matviéief, en traits plus saillants, il accuse cette lente préparation, cette évolution intellectuelle et morale, dont on a pu depuis exagérer l'ampleur, mais qui a certainement précédé l'apparition du grand réformateur et qui a rendu possible son œuvre. Il personnifie cette élite dont j'ai parlé, et au sein de laquelle des hommes tels que Morozof, Ordine Nachtchokine et le patriarche Nicone lui-même, inauguraient déjà, sous les règnes précédents, les temps nouveaux, l'ère révolutionnaire. Ayant depuis plusieurs années pris une part considérable au gouvernement du pays, il n'est pas resté étranger à l'abolition du *miestnitchestvo*, coutume d'essence tout à fait asiatique, d'après laquelle un sujet du Tsar ne pouvait occuper, par rapport à un autre sujet, une place inférieure à celle qu'un de ses ancêtres aurait occupée quelque jour par rapport à un ancêtre de l'autre ; obstacle infranchissable à une sélection judicieuse des capacités, source inépuisable de querelles, où s'énervait l'action du gouvernement. Il a songé à organiser une armée régulière. A en croire La Neuville, il allait beaucoup plus loin encore dans ses projets d'avenir, rêvant au delà de ce que Pierre osera tenter : les paysans affranchis et rendus propriétaires, la Sibérie civilisée et couverte de routes postales. Bien qu'empêché de se rendre en Chine, à l'époque de la toute-puissance du futur régent, retenu à Moscou, le Père Avril lui-même rend hommage à son esprit libéral. Les autres boïars ont pesé sur la décision de leur collègue, en haine du catholicisme (1). Galitsine parle le latin couramment et l'écrit avec élégance ; il fréquente au faubourg allemand et y entretient des relations intimes ; il reçoit l'Écossais Gordon à sa table et se fait soigner par le médecin allemand Blumentrost ; le Grec Spafari, que l'on aperçoit dans son entourage et qui, grâce à lui, occupe une place en vue dans le bureau des affaires étrangères (*Posolskiï Pri-*

(1) *Voyage en divers pays de l'Europe*, Paris, p. 314, 1692.

kaze), est une figure tout à fait moderne de courtier diplomatique et de routier cosmopolite, ayant couru l'Europe et visité la Chine. Il dresse des plans pour la navigation des grands fleuves de l'Asie et correspond avec le bourgmestre d'Amsterdam, Witsen. Galitsine habite un palais qui au dehors comme au dedans a toutes les apparences d'une demeure européenne de haut bord, meubles précieux, tentures des Gobelins, tableaux et hautes glaces. Il possède une bibliothèque, où figurent des livres latins, polonais, allemands, où se retrouvera plus tard le manuscrit du Serbe Krijanitch, un apôtre de réformes, dont Pierre s'est probablement inspiré. Il fait bâtir trois mille maisons à Moscou et même un pont de pierre, le premier, dont un moine polonais donne le plan. Il est un ami passionné de la France et fait porter à son fils un portrait de Louis XIV (1). Sa chute suivie de l'avènement de Pierre sera sincèrement regardée par La Neuville comme une catastrophe pour la civilisation. On le voit bien rattaché encore par certains côtés au monde qu'il travaille à faire disparaître. Il n'était pas exempt de superstition. Il faisait torturer un paysan qu'il soupçonnait d'avoir voulu lui jeter un sort (2). On l'accusera plus tard d'avoir cherché à gagner les faveurs de Sophie au moyen d'un philtre, et d'avoir fait brûler l'homme chargé de le préparer (3). Mais, à cet égard, Pierre lui-même ne sera pas exempt de quelques faiblesses d'esprit. En somme, cet adversaire du lendemain est un précurseur de la veille.

Né en 1643, Vassili Vassilevitch Galitsine avait trente-neuf ans au moment où la maladie de Féodor le rapprochait de Sophie. Il était marié et avait de grands enfants. Avec lui paraissaient aussi au chevet du moribond Simon Polotski, un prêtre petit-russien, fort instruit pour l'époque, Silvestre Miedviédief, un moine érudit, bibliographe et poète de cour, Hovanski, un homme de guerre, le favori des *Streltsy*. Un

(1) Soloviev, *Hist. de Russie*, t. XIV, p. 97; Avril, ouvrage cité, p. 296.
(2) Jeliaboujski, *Mémoires* (édition Iazykof), p. 21.
(3) Oustrialof, *Hist. de Pierre le Grand*, t. II, p. 48 et 344.

groupe politique se formait ainsi, dont les éléments s'étaient peut-être attirés antérieurement déjà et réunis dans l'ombre. Miedviédief en était l'âme, mais Galitsine y tenait, aux côtés de Sophie, la première place, et c'était l'amour qui la lui donnait. La Tsarevna avait vingt-cinq ans et en paraissait quarante aux yeux de La Neuville. Avec une nature ardente, passionnée, elle n'avait pas vécu encore, et, son esprit comme son cœur ensemble éveillés la faisaient se jeter dans la vie intrépidement, éperdument, se livrer tout entière au flot impétueux qui l'emportera. Elle devenait ambitieuse en devenant amoureuse. Naturellement, elle associait à ses ambitions l'homme sans lequel leur succès n'aurait pas de charme. Elle le poussait, plutôt que d'être poussée par lui, à l'escalade de la haute fortune à partager en commun. Lui semble personnellement timide, défiant et irrésolu, donnant tôt des signes de vertige et de détresse. Il reculerait peut-être à l'heure des résolutions suprêmes, sans Miedviédief, sans Hovanski. Miedviédief aiguillonne la bande, lui souffle sa propre passion, sa fièvre de combat; Hovanski, enfin, lui met entre les mains l'arme redoutable dont elle a besoin pour servir ses desseins.

II

Création d'Ivan le Terrible et de son compagnon d'armes, Adachef, les *Streltsy* n'ont derrière eux, en 1682, qu'un passé assez court et d'une gloire déjà obscurcie ; mais ils ont réussi à s'en faire un fonds, sur lequel ils vivent très largement. Hommes libres, soldats de père en fils, ils forment, au milieu de l'asservissement général, une caste militaire privilégiée et ayant, à raison même de ses privilèges, acquis une importance hors de proportion avec son rôle naturel et ses services. L'État les loge, les équipe et les paye, même en temps de paix, alors que les autres hommes libres sont con-

damnés à servir sans solde aucune, à leurs frais, même en temps de guerre. Ils ont une administration spéciale et un commandant à eux, qui est toujours un boïar de marque. En temps de paix, ils font la police des rues, le service des patrouilles, factions et gardes d'honneur, et éteignent les incendies. Un régiment de choix, le « régiment de l'étrier » (*stremiannyï*), accompagne le Tsar dans toutes ses sorties au dehors de la ville. En temps de guerre, ils forment l'avant-garde et le noyau de son armée. Vingt régiments à Moscou, de huit cents à mille hommes chacun, se distinguant par la couleur de leurs uniformes : caftans rouges, bleus ou verts, avec de larges ceintures rouges, des bottes jaunes et des bonnets de velours, garnis de fourrure ; un nombre incertain de régiments dans les provinces. Leur métier militaire leur laissant des loisirs, ils font aussi du commerce et de l'industrie ; ils s'y enrichissent aisément, ne payant ni patente ni impôt ; aussi arrive-t-il fréquemment que des bourgeois aisés de Moscou sollicitent la faveur d'une inscription sur leurs rôles. Mais ils sont exclusifs et se défendent contre les intrus (1).

C'est à eux qu'autrefois Boris Godounof a dû sa victoire sur le *samozvaniets* Dimitri ; ils ont opéré, sous le tsar Michel, la capture de Marina Mniszech et de Zaroutski, son dernier partisan, pris Smolensk aux Polonais sous Alexis, défendu Tchiguirine contre les Turcs sous Féodor ; pendant la longue crise intérieure et extérieure du dix-septième siècle, ils ont constamment tenu le parti du pouvoir régulier, vaincu Rasine, le Cosaque rebelle, et au demeurant sauvé la monarchie. Mais cette époque troublée a réagi sur eux, jeté dans leurs rangs des ferments d'insubordination. La vie oisive achève de les corrompre. Défenseurs naturels de l'ordre, les voici depuis quelque temps faisant cause commune avec les insurgés de toute espèce, donnant le signal des émeutes. Les émeutes sont maintenant à l'ordre du jour dans les basses classes. La

(1) Oustrialof, t. I, p. 17 et suiv.; Berg, *Le règne du tsar Féodor*, Pétersbourg, 1829, t. II, p. 36 et suiv.; Herrmann, *Geschichte Russlands*, Gotha, 1846-1860, t. IV, p. 1 et suiv.

corruption, l'avidité des fonctionnaires, les abus qni en découlent ont soulevé l'âme populaire. L'avènement de Pierre se prépare aussi là, dans cette société en ébauche devant un État en décomposition. Ayant moins à se plaindre que les autres, les *Streltsy* n'en sont pas empêchés d'élever la voix au-dessus de tous les plaignants. Soldats plus que médiocres désormais, ainsi qu'un avenir prochain le prouvera, ils se révèlent comme des braillards redoutables ; un jour d'orage en fera les plus féroces des bandits.

Des symptômes inquiétants ont paru parmi eux avant la fin de Féodor ; ceux du régiment de Siemione Griboiédof se sont soulevés contre leur colonel, l'accusant de concussion ; il leur volait leur traitement et les obligeait à travailler le dimanche à la construction d'une maison de campagne. La faiblesse du pouvoir aidant, entre un souverain agonisant et des héritiers mineurs, la contagion s'est propagée. Arrivant au pouvoir avec Pierre, les Narychkine trouvaient seize régiments en feu. Fort embarrassés, ils faisaient revenir d'exil Matviéief, le créateur de leur fortune, l'homme d'État expérimenté, et, en attendant ce sauveur, ils livraient les colonels. On leur appliquait la procédure du *pravièje*, en usage pour les débiteurs insolvables. Devant les troupes assemblées, les chefs incriminés étaient frappés de verges sur le gras des jambes, jusqu'à ce qu'ils eussent abandonné tout leur avoir, fruit de rapines réelles ou présumées. Le supplice durait de longues heures. Ils n'en mouraient pas, mais la discipline était morte, et la bête féroce démuselée dans cette troupe de prétoriens sauvages, n'attendait plus qu'une proie à sa portée pour prendre son élan et faire jouer ses griffes. Sophie et ses conseillers lui montreront les Narychkine.

Le mouvement est préparé, l'émeute organisée rapidement, tambour battant, cyniquement aussi, presque à visage découvert. L'oncle de la Tsarevna, Ivan Miloslavski, dénoncé plus tard par Pierre comme l'ouvrier principal de l'œuvre infâme, poursuivi jusque dans la tombe d'une haine farouche, s'agite violemment, colportant de fausses nouvelles, attisant

les colères. Le bruit court que les Narichkine ont empoisonné le tsar Féodor; qu'ils maltraitent le frère aîné de Pierre, le Tsarevitch dépossédé, qu'un d'eux songe à usurper le trône. Un Narychkine, suivi d'une troupe armée, est aperçu maltraitant la femme d'un *Strelets* : c'est un agent déguisé des Miloslavski. Une confidente de Sophie, Féodora Rodinitsa, court les rues, s'insinue dans les quartiers militaires, semant des paroles venimeuses, des pièces de monnaie et des promesses.

On attend l'arrivée de Matviéief; c'est le signal convenu. Les *Streltsy*, dressés, font bon accueil à leur ancien chef, endorment sa défiance; le 11 mai 1682, une députation envoyée par les vingt régiments lui porte le pain et le sel, « du miel sur la pointe d'un couteau », dira le fils du malheureux vieillard, condamné déjà, voué à la mort. Quatre jours après, à l'aube, on bat l'alarme dans tous les quartiers, les vingt régiments prennent les armes et le Kreml est assiégé. Les *Streltsy* ont mis bas cette fois les *caftans* multicolores; ils paraissent vêtus uniformément de leurs chemises rouges, les manches relevées jusqu'au coude, annonçant ainsi la besogne pour laquelle ils se sont levés de grand matin; non plus soldats, mais justiciers et bourreaux. Ils ont bu copieusement avant de se mettre en route, ivres d'eau-de-vie, avant qu'ils le soient de sang, criant affreusement et agitant leurs hallebardes. Ils croient ou feignent de croire qu'Ivan et Pierre lui-même ont été assassinés, et prétendent venger leur mort. Du haut de l'*escalier rouge* on leur montre le Tsar et le Tsarevitch sains et saufs; on essaye de les calmer; mais ils n'entendent plus rien, ne reconnaissent personne. Ils crient plus fort : A mort les assassins! Le chef de leur *prikaze* (bureau d'administration, département), le vieux Dolgorouki, s'avance sur le perron pour les rappeler à l'ordre. Aussitôt quelques compagnons plus hardis grimpent l'escalier, saisissent le vieillard, le précipitent dans le vide; d'autres tendent leurs piques : *Lioubo! lioubo!* (c'est bien, cela nous plaît) crie la foule. Le massacre est commencé; il dure trois jours. Réclamés un à un, puis poursuivis dans l'enceinte du palais, tra-

qués dans les maisons voisines, dans les églises, les conseillers et parents de Nathalie, Matviéief, les Narychkine, partagent le sort de Dolgorouki ; quelques-uns torturés d'abord longuement, traînés par les cheveux sur la place, knoutés, brûlés au fer rouge, déchiquetés enfin à coups de hallebarde. Nathalie lutte désespérément avant de livrer son frère préféré, Ivan. Il finit par se livrer lui-même, obéissant aux objurgations du vieux prince Odoievski, donnant sa tête pour le salut de ceux des siens que la fureur des *Streltsy* consent à épargner. Après avoir communié dans une des églises du Kreml, il se montre, tenant dans les mains une image sainte, suprême bouclier. On lui arrache l'*icone*, et il disparaît dans la mer de colère et de sang qui continue à battre les murs du vieux palais. Elle s'étend plus loin, elle déferle par la ville, enveloppant dans ses remous habitations privées et édifices publics, s'égarant à la recherche des complices supposés d'un crime imaginaire, tuant partout, pillant aussi. Les émeutiers s'en prennent même aux archives, ce en quoi on peut imaginer d'ailleurs qu'une pensée politique les guide, le désir de donner à leurs excès un caractère populaire. On croit qu'ils cherchent à faire disparaître les documents se rapportant à la constitution du servage.

Et Sophie? Des historiens ont essayé de dégager sa responsabilité (1). C'est une gageure contre l'évidence. Jamais meilleure occasion ne s'est présentée d'appliquer la maxime : *Is fecit cui prodest*. Dans ces journées terribles, on voit beaucoup de vaincus ; un seul vainqueur y paraît, et c'est elle. Elle tient si bien le mouvement en main qu'elle l'arrête et l'endigue, quand bon lui semble. Un comparse obscur, Tsikler, réussit avec quelques mots à persuader les plus enragés ; ce Tsikler se retrouvera au lendemain de la crise dans l'entourage intime de la Tsarevna. En même temps les postes les plus importants échoient à ses amis de la veille, à ses parents, Hovanski, Ivan Miloslavski, Vassili Galitsine. C'est la curée. Elle prend sa part

(1) Aristov, *Les troubles à Moscou sous la régence de Sophie*, Varsovie, 1871.

comme de raison. Pierre restant encore Tsar titulaire, elle s'empare du pouvoir, régente de fait, en attendant mieux. Elle paye enfin ceux qui l'ont si bien servie : les *Streltsy* reçoivent dix roubles par tête pour leur peine, et, si les biens de leurs victimes ne leur sont pas distribués, comme ils y prétendent, on s'arrange pour leur donner satisfaction par un moyen détourné; on met ces biens en vente et on leur réserve le privilège de les acheter. On les caresse, car on a encore besoin d'eux : le 23 mai, ils reparaissent devant le Kreml et réclament l'association d'Ivan à la souveraineté. Partagée ainsi, elle sera plus facilement tenue en tutelle. On s'est arrangé pour avoir le patriarche sous la main et quelques boïars; on parle de Pharaon et de Joseph, d'Arcadius et d'Honorius, de Basile et de Constantin; on oublie Michel et Philarète, dont la souveraineté jumelle a laissé de fâcheux souvenirs; on recommence un semblant d'élection, et le fameux trône à deux sièges est instauré. Ce n'est pas assez; il convient encore qu'Ivan, l'infirme, l'idiot, ait un titre de préséance. Nouvelle émeute, nouveau simulacre d'assemblée élective. Cette fois, Sophie jette tout à fait le masque : quand Ivan a été proclamé *premier Tsar*, un festin est servi aux émeutiers, et la Tsarevna en fait les honneurs. Ils ont encore les mains rouges de sang comme leurs chemises, et elle leur verse à boire. Ils lui témoignent leur reconnaissance en revenant le 29 mai pour lui décerner le titre de Régente.

III

La voici au sommet. Mais elle n'a voulu l'atteindre au prix de tant de forfaits que pour y savourer les joies du pouvoir avec l'élu de son cœur et par lui. Tout le monde lui obéit; elle veut que ce soit *lui* qui commande. Le vrai maître de la Russie, pendant les sept années que durera sa régence, le vrai régent, ce sera Vassili Galitsine.

Comme sa probité politique, la vertu de la Tsarevna a aussi trouvé des défenseurs. L'amoureuse princesse s'est chargée pourtant elle-même de nous documenter à cet égard, et de mettre historiquement les choses au point. Cinq années se sont passées; elle règne au Kreml, et Galitsine achève en Crimée une campagne désastreuse, où elle est seule à croire qu'il a recueilli des lauriers. Il doit prochainement venir la rejoindre à Moscou, et elle lui écrit :

« *Batiouchka*, mon espoir, mon tout, que Dieu te donne « de longues années. Ce jour-ci m'est grandement heureux, « parce que Dieu, notre Seigneur, a glorifié son nom ainsi « que le nom de sa mère, par toi, mon tout. Jamais la grâce « divine ne s'est manifestée d'une manière aussi éclatante; « jamais nos ancêtres n'en ont reçu d'aussi grands témoi- « gnages. Ainsi que Dieu s'est servi de Moïse pour tirer les « Israélites d'Égypte, il nous a conduits à travers les déserts « en se servant de toi. Gloire soit à lui, puisqu'il nous a mon- « tré en toi son infinie miséricorde. Comment ferai-je, ô mon « amour, pour récompenser dignement ton labeur extrême, « ô ma joie, ô bonheur de mes yeux! Puis-je vraiment croire, « ô mon cœur, que je te reverrai bientôt, ô mon monde tout « entier! Ce sera pour moi un grand jour que celui où je te « retrouverai de nouveau à mes côtés, ô mon âme! Si c'était « possible, je te ferais revenir en quelques instants par une « invocation magique. Tes lettres arrivent toutes heureuse- « ment, par la grâce de Dieu; le bulletin de la bataille de « Pérékop est arrivé le 11 ; j'allais ce jour-là en pèlerinage au « monastère de l'Exaltation de la Sainte Croix (*Vozdvijenski*), « faisant la route à pied; comme je m'approchais du cloître « de Saint-Serge, ton courrier m'a rejoint. Je ne sais plus « comment je suis arrivée au terme de ma course. Je lisais en « marchant. Comment témoigner ma reconnaissance à Dieu, « à sa sainte Mère, au miséricordieux saint Serge, auteur de « miracles! Tu me recommandes de faire des aumônes aux « cloîtres : je les ai comblés tous; à tous j'ai fait pèlerinage,

« comme à celui-ci, toujours à pied. Les médailles ne sont pas « encore prêtes; n'en ayez pas souci; sitôt prêtes, je vous les « enverrai. Tu me recommandes de prier : je le fais, et Dieu, « qui m'entend, sait aussi combien il me tarde de te voir, ô « mon monde, ô mon âme! J'ai espoir dans sa miséricorde; « elle m'accordera de te voir bientôt, ô tout mon espoir! Pour « ce qui regarde l'armée, tu peux tout décider à ta guise. « Quant à moi, je suis bien portante, grâce sans doute à tes « prières. Nous sommes tous bien portants. Quand Dieu « m'aura accordé de te revoir, je te dirai tout, ô mon monde; « tu sauras ma vie, mes occupations; mais ne tardez pas; « marchez; ne vous pressez pas trop cependant : vous devez « être fatigué. Comment ferai-je pour vous récompenser avant « tous, pour tout? Personne n'aurait fait ce que tu as fait et « tu n'as pu y parvenir qu'en te donnant tant de peine (1)!

« Sophie. »

Pour n'être pas dans le style des héroïnes de mademoiselle de Scudéri, la lettre n'en paraît pas moins concluante. A en croire La Neuville, Sophie n'aurait pas été embarrassée pour attribuer à son héros la récompense dont elle le jugeait digne, sans un obstacle qui gênait les élans de sa reconnaissance. Cet obstacle s'appelait madame Galitsine. Et malheureusement le héros se refusait à faire le nécessaire pour l'écarter, « ayant naturellement de l'honneur, joint à cela qu'il en avait « de grands biens et des enfants qui lui étaient plus chers que « ceux qu'il avait de la princesse (*la Tsarevna*), qu'il n'aimait « que par rapport à sa fortune ». — Cependant, continue le chroniqueur, « comme les femmes sont ingénieuses, elle « (Sophie) fit si bien qu'elle le persuada (Galitsine) d'engager « sa femme à se faire religieuse, moyennant quoi, selon la « religion des Moscovites, le mari, par l'excuse de la force de « son tempérament, qui ne lui permet pas de garder le céli- « bat, obtint la permission de se remarier. Cette bonne dame

(1) Publiée par Oustrialof, t. I, p. 383

« y ayant donné les mains, la princesse ne douta plus de la « réussite de ses desseins (1). »

Elle comptait sans un autre obstacle, qui, soudain, venait se dresser entre elle et la réalisation prochaine en apparence de ses suprêmes désirs.

IV

Au milieu des secousses terribles qui à plusieurs reprises ont fait vaciller sur son jeune front le lourd diadème d'Ivan le Terrible et rempli ses yeux de sanglantes visions, le fils de Nathalie Narychkine n'a joué, on le pense bien, qu'un rôle de victime passive. Des légendes complaisantes l'ont montré, il est vrai, surprenant déjà le monde par un courage au-dessus de son âge, bravant les assassins et les faisant reculer devant le feu et la majesté de son regard. En même temps, l'éclosion non moins précoce de son génie laissait loin derrière elle les prouesses de Pic de la Mirandole. A trois ans, on nous l'a montré commandant un régiment et présentant des rapports à son père. A onze ans, il a, sous la direction de l'Écossais Menesius, approfondi tous les arcanes de l'art militaire et adopté sur quelques-unes de ses applications des vues personnelles et généralement novatrices. Je fais grand cas des légendes, sans me refuser à la nécessité historique de les contredire, quand elles me paraissent se tromper. Elles se trompent ici du tout au tout. Physiquement et intellectuellement, le développement du futur grand homme paraît, au contraire, avoir été assez lent. Ce colosse a de la difficulté à se mettre sur ses pieds. A trois ans, il avait encore une nourrice ; à onze ans, il ne savait ni lire ni écrire. Le stratège en brassière et son régiment (*Pietrof-Polk*), sur lesquels un historien mieux

(1) Dépêche de l'agent français La Vie, du 10 novembre 1718, citant des paroles de Pierre lui-même qui confirment ces traits. (Aff. étr. de France.)

inspiré habituellement s'étend avec complaisance dans une étude d'ailleurs curieuse (1), sont une fiction et une naïveté. Il y a plus. Même à un âge beaucoup plus avancé, Pierre ne fera jamais preuve d'un grand courage naturel. Beaucoup trop nerveux pour cela, trop facilement impressionnable. Ses premiers débuts sur la scène du monde, qu'il doit remplir du fracas de ses exploits, n'auront rien d'héroïque. Le courage comme le savoir lui viennent tard et par le même effort d'une volonté trempée par les épreuves. Ces épreuves redoutables, ces angoisses et ces épouvantes dont son enfance a été assaillie, ont marqué, d'autre part, son tempérament et son caractère d'une tare ineffaçable, en lui laissant une disposition visible au trouble facile des facultés physiques et morales sous le coup d'un choc quelque peu violent, au recul instinctif de l'être tout entier devant le danger, à l'effarement et à l'abandon de soi-même. La volonté prendra ensuite le dessus, et le naturel, dompté, n'en obéira que mieux; mais il est tel et point autre. Naturellement, Pierre sera toute sa vie un timide, et c'est pour cela aussi qu'il sera un violent — d'une violence non pas consciente toujours et calculée souvent, comme celle de Napoléon, mais absolument irréfléchie, échappant un moment au contrôle de la volonté et de la raison. Cette tare, d'ailleurs, que j'indique, ce stigmate d'estropié, il le portera toute sa vie aussi, gravé dans sa chair, tordant d'un tic douloureux son masque impérieux et rude, en accentuant l'expression farouche. On a parlé d'une tentative d'empoisonnement ayant laissé cette trace. Poison physique ou poison moral, l'effet seul importe. Celui que les *Streltsy* ont versé dans les veines du pauvre enfant, en faisant glisser ses petits pieds dans le sang de ses oncles, me paraît plus certain.

Il a eu peur, comme tout enfant aurait eu peur à sa place; il s'est caché sans doute dans les jupes de sa mère, et il a quitté sans regret, une fois de plus, le sombre palais peuplé d'horri-

(1) Zabieline, *L'enfance de Pierre le Grand*, Moscou, 1872.

bles cauchemars. Car le triomphe de Sophie l'a encore condamné à l'exil, lui et les siens, l'a mis sinon hors la loi, du moins, et par bonheur, hors de la règle commune. L'exil pour ce souverain de dix ans, qui sera un homme si extraordinairement remuant, c'est de l'espace pour courir, de l'air pour respirer, de la santé pour l'esprit et pour le corps; l'exil, c'est la liberté.

Il en profite; il revient bien au Kreml les jours de grande cérémonie pour s'asseoir sur le trône jumeau, commandé exprès en Hollande, que l'on voit encore au musée de Moscou; mais ce ne sont que de courtes apparitions; le reste du temps il est à Préobrajenskoïé, affranchi de toutes les servitudes, de toutes les contraintes de l'étiquette et de la souveraineté, et rien ne saurait mieux lui convenir. On n'oublie pas que par sa mère il tient à un milieu d'indépendance relative. En entrant au Kreml, Nathalie a commencé par y faire scandale avec ses allures de demi-Écossaise. Ne s'est-elle pas avisée de soulever un coin du rideau baissé sur la glace de sa voiture! Pierre arrachera un jour ce rideau! L'hérédité maternelle le rattache aussi à un foyer de culture européenne; mais sa destinée veut qu'il soit tenu à l'écart de l'école gréco-latine-polonaise, dont l'influence a prévalu jusqu'à présent en Russie. Les représentants de cette école, Miedviédief en tête, appartiennent au parti de Sophie. Un précepteur, Zotof, qu'on lui a donné et qui en relève aussi, a dû fuir et n'est pas remplacé. Livré à lui-même, l'enfant s'en choisit d'autres à son gré, inclinant instinctivement du côté des étrangers. Il apprend ainsi beaucoup de choses; guère de choses se rapportant au métier des armes. Il ne sera jamais un grand soldat; d'esprit trop pratique pour cela, trop bourgeois, dirais-je volontiers. On nous l'a montré mettant de bonne heure à contribution la *Oroujennaïa palata*, le dépôt d'armes de la cour; mais cet arsenal moscovite du dix-septième siècle n'a de militaire que le nom; c'est une manière de bazar oriental; Pierre y envoie chercher des montres, dont il se divertit à démonter le mécanisme, des instruments d'horticulture, dont il se fait expliquer l'emploi. On s'est plu aussi

à exagérer la portée de ces curiosités enfantines (1). Imaginons le premier enfant venu, bien doué, cela va sans dire, à l'intelligence ouverte; supposons-le soustrait radicalement au train-train ordinaire des éducations systématiques et en même temps absolument libre de satisfaire les exigences de son esprit en éveil, de son imagination en travail naturel : il est clair que son désir instinctif de savoir se portera sur une foule d'objets. Pierre est un αὐτοδίδακτος, ainsi qu'un diplomate à son service en fera un jour la remarque dans une lettre adressée à Leibnitz (2). Il ne s'ensuit pas du tout qu'il soit un élève précoce. Nous possédons ses cahiers d'études; à seize ans, sa calligraphie restait faible, son autographe lamentable, et il en était à apprendre les deux premières règles de l'arithmétique. Son professeur, le Hollandais Franz Timmermann, avait de la peine, lui-même, à se tirer d'une multiplication comportant quatre chiffres. Il est vrai que dans les leçons ainsi données les problèmes d'arithmétique alternaient avec les théorèmes de géométrie descriptive (3).

Avec nos procédés d'entraînement scolaire, systématiquement et invariablement gradué, nous répugnons à voir ainsi interverti un ordre de progrès intellectuel auquel nous sommes habitués et qui peut pourtant n'être qu'arbitraire. Ces interversions sont fréquentes dans des milieux intellectuels moins compassés et moins astreints à la règle que le nôtre.

C'est d'ailleurs à un hasard encore que Pierre doit de s'être assez tôt intéressé à un genre d'études peu fait pour séduire les très jeunes esprits. En 1686, une conversation a accidentellement attiré sa curiosité sur un instrument merveilleux rapporté par le prince Jacques Dolgorouki d'un voyage en pays étrangers. Avec cet instrument, s'est-il laissé dire, on

(1) N. Astrof, *L'éducation première de Pierre Ier*; Archive russe, 1875, t. II, p. 470. Comp. Pogodine, *Les premières années de Pierre le Grand*, Moscou, 1875, p. 17 et suiv.

(2) Le baron Urbich, 16 nov. 1707, chez Guerrier, *Leibnitz in seinen Beziehungen zu Russland*, Leipzig, 1873, t. II, p. 71.

(3) Oustrialof, t. II, p. 439. — Cabinet de Pierre Ier, Archives de l'Empire, sect. I, liv. 38.

pouvait mesurer les distances sans bouger de place. Rien de pareil ne s'était encore vu à la *Oroujennaïa palata!* Et de réclamer l'*astrolabe*. Hélas! Dolgorouki revenait les mains vides : l'objet ne se retrouvait plus dans sa maison; on l'avait volé sans doute. Heureusement le prince allait repartir pour les pays féconds en merveilles; Sophie et Galitsine l'envoyaient auprès de Louis XIV, avec mission de solliciter un secours contre le Turc. Le Roi Très Chrétien fit à l'ambassadeur l'accueil que l'on devine, mais l'*astrolabe* fut acheté. Quand Pierre l'eut entre les mains, il commença par en être fort embarrassé : comment s'en servir? Quelqu'un parla de Timmermann, et le Hollandais qui bâtissait des maisons au *Faubourg allemand* devint précepteur de mathématiques à Préobrajenskoïé.

Pierre n'eut ni le temps, ni l'envie, ni les moyens, avec un tel maître, de pousser très avant dans cette branche du savoir. Évidemment et simplement l'*astrolabe*, entre ses mains, n'était que la manifestation accidentelle de cet instinct de touche-à-tout, qui constitue le fond de toutes les natures enfantines. Sans doute la manière dont s'accuse chez lui le prurit commun sort du commun à beaucoup d'égards, révélant non seulement un caractère particulièrement formé, incliné au sérieux, chez l'enfant lui-même, mais, au dehors, des circonstances très particulières aussi, dont son esprit subit l'influence. Sa destinée voulait que, dans le milieu où il se trouvait placé, les choses sollicitant le plus énergiquement son intelligence en quête de sensations nouvelles, les plus attractives, les plus *curieuses*, fussent aussi les plus instructives et les plus utiles; choses d'un monde nouveau et peuplé de prodiges, avec lequel ce milieu entrait en contact.

Car évidemment encore il n'est pas vraisemblable, en dépit de toutes les légendes, qu'à dix ans, ou même à seize, le futur Réformateur se soit rendu compte de l'avantage qu'aurait un jour la Russie à être gouvernée par un prince initié à la pratique de *quatorze* métiers. C'est le chiffre consacré. Pierre n'a jamais appris quatorze métiers; il en a étudié et pratiqué quelques-uns, celui de tourneur, par exemple, ou de dentiste,

sans profit apparent pour qui que ce soit. En se dispersant ainsi, il a, quelle que fût l'envergure de son intelligence éminemment compréhensive, couru le risque de rester superficiel, et il n'y a pas échappé. Plus tard, suivant en ceci la leçon de ses pairs, convertissant ses penchants naturels en aptitudes raisonnées, il s'apercevra que de dire à ses sujets, à ce peuple de paresseux, d'ignorants et de maladroits : « Faites ceci ou cela, remuez-vous, instruisez-vous », ne vaut pas l'action autrement puissante sur eux de l'exemple; par principe alors, mais toujours aussi par goût, instinct, tempérament et obéissance à la pression de l'atmosphère ambiante, il continuera à se remuer lui-même, à ramasser, de-ci et de-là et pêle-mêle et au hasard, toutes les connaissances, toutes les aptitudes, à faire partout et en tout œuvre de ses dix doigts. Et ce sont encore ces mêmes influences qui le poussent de bonne heure dans la seule voie où il parvienne à devenir un bon praticien, sinon un maître, en même temps qu'il y trouve une source inépuisable de plaisirs, sinon de bénéfices positifs et durables pour lui et son pays.

Tout le monde connaît l'histoire, amplifiée et agrémentée comme de raison, du vieux bateau anglais, trouvé au village d'Ismaïlof, dans un dépôt d'objets hors d'usage ayant appartenu au grand-oncle du jeune héros, Nikita Ivanovitch Romanof. Toujours ingénieuse, la légende veut que, enfant, Pierre ait longtemps ressenti de la répulsion pour l'élément humide, au point de pâlir et de frissonner à la vue d'un ruisseau. Il n'y a là peut-être que l'expression symbolique de la difficulté naturelle chez un terrien, habitant du plus vaste continent qui soit au monde, à entrer en intimité avec cet élément lointain, absent, ignoré, presque inabordable. Pierre donnera une flotte à la Russie avant de lui donner une mer; le caractère entier de son œuvre, avec ce qu'elle a de précipité, d'anormal et de paradoxal, s'accuse dans ce trait. Vieille chaloupe aux bois à moitié pourris, le bateau d'Ismaïlof aurait, en attirant l'attention de l'enfant, vaincu ses répugnances et déterminé sa vocation de marin.

On n'a pas assez cherché à s'expliquer la présence de cet esquif dans un village voisin de Moscou, en plein pays de terre

ferme. Quand Pierre s'est avisé plus tard d'établir un chantier de constructions navales, à quelques centaines de verstes plus loin, sur le lac de Péréïaslavl, il n'a fait que suivre une piste déjà tracée, jalonnée avant lui; il a créé cette chose bizarre : la marine sans mer; il ne l'a pas inventée. Il n'a, à proprement parler, rien inventé, on le verra plus tard, dans la série de ses réalisations multiples. Sous le règne du tsar Alexis des essais avaient déjà été hasardés dans cette direction; un yacht, l'*Aigle*, fut construit à Diedinof, sur les bords de l'Oka, avec le concours de charpentiers étrangers recrutés pour cet objet. Struys en parle longuement dans ses *Voyages* (1). L'idée flottait dans l'air, confuse encore, mais déjà nettement dirigée vers le but à atteindre.

Comme l'*astrolabe*, le bateau d'Ismaïlof passa d'abord aux yeux de Pierre pour un objet mystérieux. Des paysans avaient vu le navire, autrefois, naviguant *contre le vent*. Prodige encore ! Le mettre à l'eau, sur un étang voisin, fut vite fait. Mais comment le faire manœuvrer? Timmermann n'y entendait rien. Par bonheur, les ouvriers, Hollandais eux aussi, qui avaient travaillé à Diedinof, n'étaient par tous disparus. Quelques-uns demeuraient établis au *Faubourg*. Pierre eut ainsi deux autres précepteurs, Karschten-Brandt et Kort, deux charpentiers. Ils opinèrent pour le transport du bateau à Péréïaslavl. Il y avait là une vaste étendue d'eau. Pierre suivit leur avis et d'enthousiasme se mit à leur école.

Mais c'était, en somme, l'école buissonnière qu'il pratiquait surtout à ce moment. Il y gagnait quelques connaissances utiles, mais surtout des habitudes, des penchants, dont quelques-uns déplorables. Il y gagnait encore de la santé, de la vigueur; il se faisait des muscles d'acier, un tempérament physique d'une résistance exceptionnelle, à part et malgré ses crises nerveuses, fruit de la tare originelle ; un tempérament moral merveilleusement souple, sauf ces mêmes défaillances, robuste et entreprenant.

(1) Amsterdam, 1746.

Il se faisait aussi des amis, tout un petit peuple recueilli à l'aventure dans la nombreuse domesticité de son entourage, dans la promiscuité de son vagabondage perpétuel, grooms des écuries paternelles (*koniouhy*), montant à dos nu avec lui les petits chevaux du pays, polissons courant les rues. Il jouait *au soldat* avec eux, on l'imagine bien ; naturellement il les commandait. Le voici à la tête d'un régiment, et cette autre création grandiose, l'armée russe, est née de cette autre amusette. Oui, les jeux pseudo-marins du lac de Péréïaslavl et les jeux pseudo-militaires du champ d'exercice de Préobrajenskoïé, ce double point de départ aboutit à ce double point d'arrivée : la conquête de la Baltique et la bataille de Poltava !

Mais pour réaliser cela, pour combler la distance ainsi mesurée, il a fallu autre chose que le passage de l'enfance à l'âge mûr dans une personnalité unique, si exceptionnelle qu'on la veuille supposer; autre chose que le développement, humainement possible, d'un génie individuel ; il a fallu le concours d'immenses forces collectives accouplées à son effort, préparées à l'avance, mais immobilisées dans l'attente de l'heure propice, de l'homme propre à les mettre en valeur, et, l'heure et l'homme venus, se révélant soudain, se servant de l'individu autant qu'il se sert d'elles, le poussant en avant autant qu'il stimule leur action. L'homme n'a été lui-même qu'un produit de ces énergies latentes, et c'est pour cela qu'il s'est rencontré à propos, issu d'elles, grandi avec et par elles.

Ce n'est pas seulement une armée et une flotte, c'est une société nouvelle qui se prépare là, dans les entreprises et les liaisons tumultueuses du fougueux adolescent. Toute la vieille aristocratie, toute la hiérarchie surannée de Moscou croulera bientôt sous les pas de ces hardis compagnons, échappés d'écuries et de cuisines, dont il fera des ducs et des princes, des ministres et des maréchaux. Mais en ceci encore il reprendra seulement le fil rompu de la tradition nationale ; il n'improvisera rien ; il imitera ses ancêtres de l'époque pré-mongole, chefs d'une *droujina* (bande de compagnons), travaillant de pair avec leurs *drouhy*, buvant avec eux, la besogne achevée,

et se refusant à devenir mahométans « *parce que boire est la joie de la Russie* ».

Pierre sera toujours un bon camarade et un joyeux buveur; toujours aussi il conservera l'empreinte, déplaisante à certains égards, de ce compagnonnage sorti des bas-fonds populaires, et il en léguera quelque chose à son œuvre, à la vie nationale façonnée par lui. Les mœurs populaires de l'époque précédant son avénement ont trouvé, depuis, des apologistes passionnés. L'éloge devrait s'étendre à la personnalité intime du grand Réformateur, et ce serait entreprise hasardeuse. Habitudes sordides, façons grossières, vices dégradants, relent de cabaret et parfum de cynisme, tout ce qui y paraît de choquant est ce que Pierre a ramassé dans la rue, dans la vie commune de son pays avant la réforme. Il a eu tort d'en garder le goût, et plus encore de vouloir que son peuple le gardât.

V

La tsarine Nathalie semble s'être avisée très tard du danger créé pour son fils par ces fréquentations. Elle en avait d'autres, elle-même, qui, guère mieux choisies, l'absorbaient. L'origine des régiments « de plaisance » (*potiechnyïé*) remonte, d'après les données les plus sûres, à l'année 1682, ce qui suffit pour dépouiller cette création, à son début, du caractère sérieux qu'on a imaginé de lui prêter : Pierre avait dix ans (1). Mais en 1687 les jeux militaires du jeune Tsar commençaient à prendre des proportions qui attiraient sur eux l'attention générale. Une forteresse était bâtie à Préobrajenskoïé, sur les bords de la Iaouza, et on y tirait le canon ! L'année d'après venait la découverte de la chaloupe anglaise, et, partagé désormais entre l'eau et le feu, attiré à Péréïaslavl, Pierre échappait à

(1) Voy. OUSTRIALOF, t. II, p. 329. Comp. *Mémoires de Matviéief* (édit. Toumanski), t. I, p. 194-196.

toute surveillance. On raconte qu'il risquait sa vie dans ces exercices, où les accidents étaient fréquents. Pour y couper court, Nathalie s'avisa d'un moyen dont l'effet lui parut sûr. « Se marier, se changer », dit un proverbe russe. Elle chercha une femme à son fils. Il la laissa faire. Au contraire de son futur adversaire, l'austère Charles XII, il n'avait pour le beau sexe ni indifférence, ni mépris. Le 27 janvier 1689, il conduisait à l'autel Eudoxie Lapouhine, fille d'un boïar de marque. Mais il mettait le proverbe en défaut. Trois mois après, le couple était déjà séparé, lui courant des bordées sur le lac de Péréïaslavl, elle faisant l'apprentissage d'un veuvage qui devait durer autant que sa vie. La navigation est devenue, pour le jeune Tsar, plus qu'un goût, une passion jalouse, exclusive. Quelque obscur atavisme, héritage des Varègues lointains, s'agite dans son âme; il n'a jamais vu la mer et il ne fait qu'en rêver; il n'aura pas de repos qu'il n'y soit arrivé. Et toujours il est ainsi dans la tradition : depuis deux siècles, toutes les guerres entreprises par ses prédécesseurs ont eu ce but : atteindre la mer, soit au nord-ouest, en refoulant la Pologne ou la Suède, soit au sud-est, en faisant reculer la Turquie.

Il n'abandonnera pas pour cela ses *koniouhy;* il imagine déjà des combinaisons stratégiques, qui mettront en jeu et en concours les forces navales et les forces terrestres dont il dispose. Et ces forces ont grandi avec l'adolescent, dont la taille est déjà celle d'un géant. Le jouet est devenu presque une arme. En septembre 1688, le jeune Tsar a réquisitionné pour ses amusements guerriers tous les tambours et tous les fifres d'un régiment d'élite des *Streltsy;* en novembre, au grand mécontentement du prince Vassili Galitsine, il enlève à un autre régiment les deux tiers de son effectif et puise dans le dépôt du *Koniouchennyï Pricaze* (bureau des écuries) les attelages nécessaires à son artillerie « de plaisance ». Un véritable bureau de recrutement est installé à Préobrajenskoïé, et ce ne sont plus seulement des palefreniers et des marmitons qui viennent s'y faire inscrire sur les rôles. Parmi les recrues de

1688 paraissent des représentants des plus illustres familles moscovites, un Boutourline, un Galitsine.

La présence de ces aristocrates est d'ailleurs un contresens, une de ces ironiques surprises qui abondent dans l'histoire. Ouvrier inconscient encore d'une grande rénovation politique et sociale, ne sachant où il va, si ce n'est qu'il va à ses plaisirs, Pierre est devenu, sans s'en douter, l'instrument d'un parti qui poursuit un but très différent. Son œuvre se trouve confisquée momentanément au bénéfice de tendances diamétralement opposées. Parmi ces nouveaux venus, qui tout à l'heure pousseront le futur Réformateur à la revendication de ses droits usurpés, oui, dans leurs rangs, se recrutera aussi un jour l'armée des adversaires les plus résolus de la réforme. La réforme n'est pas en cause pour le moment, et il s'agit de tout autre chose. Les moyens dont les Miloslavski, et Sophie à leur suite, se sont servis pour assurer ou conquérir leur pouvoir, l'abolition du *miestnitchestvo,* puis l'appel à l'insurrection populaire, ont solidarisé leur cause avec celle des classes inférieures. Atteinte dans ses prérogatives, dans ses habitudes séculaires, la haute noblesse, celle du moins qui demeure la plus réfractaire aux idées de progrès, a naturellement aussi tendu à se grouper autour de Matviéief d'abord et de Nathalie, puis autour de Pierre. En sorte que l'arme avec laquelle Pierre se plaît à jouer est, dans la pensée de ceux qui viennent maintenant l'aider à en forger la lame et à en aiguiser le tranchant, destinée à hâter la revanche des idées conservatrices, anti-européennes, contre l'homme le plus européen qu'il y ait jamais eu à Moscou. « A bas Vassili Galitsine! » sera leur cri de guerre. Préobrajenskoïé est simplement devenu un centre de ralliement naturel pour les mécontents de toute provenance, parmi lesquels les réactionnaires, étant les plus importants, prennent naturellement la première place. Blessé lui-même, outragé et dépouillé par le régime transitoire dont ils attendent impatiemment la fin, Pierre est leur chef désigné, le vengeur futur, ils l'espèrent du moins, des injures communes.

De ceci il n'a cure. Il s'amuse. Il se divertit, sur les eaux de

Péréïaslavl, à faire voguer des bateaux dont nul souffle réformateur n'enfle encore les voiles. Sous le couvert de son nom et avec son concours, une lutte se prépare entre le Kreml silencieux et le bruyant campement où il déploie sa fougue juvénile; mais dans cette partie, dont sa fortune et celle de la Russie font l'enjeu, le seul gain qu'il aperçoive et qu'il convoite est d'une plus large marge pour ses fantaisies d'écolier. Des années se passeront encore avant qu'il découvre sa véritable voie, insoucieux jusque-là de la chercher et docile à ses guides de rencontre. Au jour marqué par eux, il marchera à l'assaut du pouvoir à reconquérir et leur abandonnera les bénéfices essentiels de la victoire.

Il entre ainsi dans l'histoire à reculons, tournant le dos à sa destinée et à sa gloire.

La crise éclate en juillet 1689.

CHAPITRE III

LE MONASTÈRE DE LA TROITSA.

I. Le gouvernement de la Régence. — Ses mérites. — Causes de faiblesse. — Les déceptions et les rancunes. — Dans le vide. — La diversion à l'extérieur. — Les campagnes de Crimée. — Désastres. — Retour de Galitsine. — Soulèvement de l'opinion. — Le parti de Pierre en profite. — Le Kreml et le camp de Préobrajenskoïé. — Sophie tient tête à l'orage. — Le conflit. — II. La nuit du 7 août. — Attentat ou ruse de guerre? — Fuite de Pierre. — Le monastère de la *Troïtsa*. — L'archimandrite Vincent. — Boris Galitsine. — Organisation de la lutte. — III. Pourparlers et manœuvres. — A qui l'armée? — Vaillance de Sophie. — Défaillance de Vassili Galitsine. — La défection. — Soumission du régent. Il vient à la *Troïtsa*. — L'exil. — Interrogatoires et supplices. — Sophie se reconnaît vaincue. — Le cloître. — Le nouveau régime. — Les compagnons de Pierre au pouvoir. — La réaction. — L'avenir.

I

Justifiée, sinon motivée directement par le jeune âge de Pierre, la régence de Sophie pouvait, en 1689, se promettre quelques années encore de durée plus ou moins légitime. Pierre entrait seulement dans sa dix-huitième année, et aucune loi en Russie n'a, comme celle de Charles V en France, avancé pour les souverains l'heure de la maturité politique. D'impatientes ambitions brusquent la marche du temps. Ce ne sont pas celles de Pierre lui-même. Impatient et ambitieux de pouvoir, il l'est si peu encore que l'événement ne changera rien de longtemps à ses occupations antérieures.

Inaugurateur d'une gynécocratie, destinée à devenir avant peu le régime à peu près constant en Russie, pendant près d'un siècle, — de Catherine première à Catherine seconde, — le gouvernement de Sophie et de son corégent ne me paraît

avoir mérité ni les critiques, ni les éloges, également excessifs, dont il a été l'objet. Ni Voltaire après Neuville, en faisant de la Tsarevna une autre Lucrèce Borgia, ni Karamzine après Lévêque et Coxe la proclamant « une des plus grandes femmes qui aient paru sur la scène du monde (1) », ne lui ont fait justice, à nos yeux. Muller, dans sa critique des aperçus de Voltaire (2), et, parmi les anciens historiens russes, Boltine, dans ses *Notes* sur l'histoire de Leclerc (3), et surtout Emine (4); parmi les modernes, Aristof (5), ont essayé, sans y réussir pleinement, de ramener au point ces exagérations contradictoires. Ç'a été, me semble-t-il, dans son ensemble un gouvernement d'allure encore très byzantine. Intrigues de cour, luttes de partis, révoltes de prétoriens, contestations liturgiques pour savoir comment il convient de croiser les doigts en priant, combien de fois il sied de dire *alleluia*, et si d'aventure la Trinité ne devrait pas être quadruple, avec un trône à part pour le Sauveur du monde, — rien n'y manque. D'autres éléments pourtant y paraissaient mêlés et en relevaient le niveau : continuation du renouveau économique, inauguré déjà sous le règne d'Alexis, commencement de renouveau intellectuel. Galitsine bâtissait des maisons à Moscou, et Sophie composait des pièces de théâtre ; elle les faisait jouer au Kreml; elle y jouait elle-même, disent quelques-uns. La politique de la Régence ne manquait, soit au dedans, soit au dehors, ni d'énergie ni d'habileté. Elle combattait hardiment les fauteurs de querelles religieuses succédant aux émeutiers de la veille et, venant au palais, comme les *Streltsy* y sont venus, pour y chercher le patriarche et disputer avec lui. Nikita, le chef des *raskolniks,* était exécuté. Elle prenait avec vigueur la défense de l'ordre, et, les *Streltsy* s'attribuant le privilège de le troubler, elle ne craignait pas de frapper jusqu'à

(1) Karamzine, *Œuvres,* t. VII, p. 293; Lévêque, *Hist. de Russie,* Paris, 1799, t. IV, p. 204-234.
(2) *Études,* 1755-1764.
(3) Pétersbourg, 1788.
(4) *Biographie des souverains russes,* Pétersb., 1767-1769.
(5) *Les émeutes à Moscou sous le règne de Sophie,* Varsovie, 1871.

ces alliés de la veille. Contre la milice rebelle elle faisait appel à la nation; menacée au Kreml, elle en retirait le trône et le mettait à l'ombre protectrice de l'autel. En octobre 1682, Sophie et Galitsine cherchaient refuge au monastère de la *Troïtsa*.

Asile traditionnel de la maison souveraine aux heures de danger, la « Trinité », à dix lieues environ de Moscou, gardait à cette époque le caractère commun des grands *obitiels* russes : petites villes fortifiées avec une population de moines, de novices et de serviteurs, qui se chiffrait par milliers, des églises qu'on comptait par dizaines, et aussi des boutiques, des ateliers, des industries variées. Boris Godounof s'y est abrité, et l'on y montre aujourd'hui encore avec orgueil la trace des balles polonaises qui ont marqué leur impuissance sur les remparts du saint lieu. Pierre y viendra, tout à l'heure et à son tour, demander aide et protection.

L'appel du gouvernement intérimaire était entendu et lui donnait une armée. Attiré dans un guet-apens à Vosdvijenskoïé, à mi-chemin de Moscou et de la *Troïtsa*, Hovanski, le chef hostile maintenant des *Streltsy*, y laissait sa tête. Son fils subissait le même sort. Décapitée avec eux, la rébellion mettait bas les armes.

Au dehors, Galitsine se montrait, sur le terrain diplomatique tout au moins, un représentant fidèle et heureux de la politique traditionnelle d'expansion territoriale, qui progressivement avait reculé au sud et à l'ouest les frontières de la Moscovie. Mettant habilement à profit les embarras dans lesquels, en dépit des victoires de Sobieski, leur longue guerre avec la Turquie jetait les Polonais, il leur arrachait Kief. En juin 1685, un nouveau métropolite installé dans l'antique capitale consentait à recevoir son investiture du patriarche de Moscou : c'était un pas décisif dans le chemin qui devait aboutir à la reprise des territoires petits-russiens et au partage de la République.

Ces succès étaient compromis, malheureusement, par le contre-coup néfaste de causes qui tenaient à l'origine même

du pouvoir détenu par la Régence. En réprimant les partisans du désordre et de l'anarchie, Sophie et Galitsine se tournaient contre leurs auteurs. Entre les déceptions qu'ils créaient de ce côté et les rancunes qu'ils avaient provoquées de l'autre, leur politique rencontrait le vide. Elle s'y débattait bientôt misérablement. Dès l'année suivante elle en était aux expédients. Les boïars maltraités et mécontents paraissaient-ils relever la tête, un rassemblement se formait sur la *Loubianka*, la place populeuse de la capitale. Un écrit anonyme venait d'y être ramassé ; il engageait le peuple à courir en foule à l'église de Notre-Dame de Kasan, où, derrière l'image de la Vierge, était caché un autre papier, qui indiquerait ce qu'il y avait à faire. On y allait et on trouvait un pamphlet contre Sophie et un appel au peuple pour massacrer les boïars qui soutenaient la Tsarevna. Le pamphlet était une comédie et avait pour auteur Chaklovityï, un nouveau conseiller que Sophie s'était donné, un représentant de la vieille Moscovie, dans le plus pur style byzantin, un intrigant féroce et sournois. La Tsarevna faisait l'effrayée, et le bon peuple de l'acclamer, en offrant de la débarrasser de ses ennemis (1).

Et voici qu'au dehors même la chance tournait. Ayant promis à la Pologne, en échange de Kief, le concours de troupes moscovites contre le Turc, le Régent allait à deux reprises en Crimée. C'était aussi le chemin traditionnel. Entre Moscou et Constantinople les Tatares de Crimée demeuraient une barrière que la Russsie mettra un siècle encore à renverser. Mais Galitsine n'avait rien d'un grand capitaine ; à chaque campagne il ensevelissait dans les steppes une armée, un matériel immense et ce qui lui restait de réputation. En partant pour sa seconde expédition, il avait trouvé devant la porte de son palais un cercueil avec cette inscription comminatoire : « Tâche d'être plus heureux (2). » Quand il reparaissait à Moscou, en juin 1689, une clameur formidable, huées et menaces de mort, saluait son retour. On l'accusait publiquement

(1) Dépositions de Chaklovityï chez Oustrialof, t. II, p. 39.
(2) Avril, *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie*, p. 315.

de s'être laissé corrompre. On avait vu des barils remplis de louis d'or français entrer sous sa tente ! Le camp de Préobrajenskoïé s'agrandissait de jour en jour par l'affluence de nouvelles recrues, et Sophie voyait fondre autour d'elle les rangs de ses partisans. Vaillamment, elle tenait tête à l'orage. Son ambition comme son amour en étaient précisément à leur apogée. Elle avait profité de la conclusion de la paix avec la Pologne pour se faire proclamer *Samodierjitsa* (autocratrice) au même rang que ses frères. Le titre figurait désormais dans tous les documents officiels, et, dans les cérémonies publiques, la Tsarevna prenait place à côté de ses frères, ou plutôt de l'aîné, car Pierre n'y paraissait guère. Elle faisait graver en Hollande son portrait avec la couronne de Monomaque sur la tête. En même temps, et bien que, à en croire certains témoignages, elle eût donné à Galitsine absent un rival obscur dans la personne de Chaklovityï (1), elle poursuivait avec une ardeur croissante le but suprême de ses premiers rêves : son mariage avec le Régent et le trône à occuper en commun. Pour y parvenir, elle avait élaboré un plan très compliqué, dans lequel le Pape lui-même était appelé à intervenir. On marierait Ivan, on donnerait un amant à sa femme pour qu'il eût des enfants; Pierre se trouverait ainsi mis à l'écart; on s'arrangerait pour s'en défaire; puis, moyennant l'appât d'une réunion tout au moins projetée, négociée, de l'Église orthodoxe avec Rome, le Pape serait engagé à proclamer l'illégitimité des enfants d'Ivan, et, la place ainsi nettoyée, Sophie et Galitsine n'auraient plus qu'à la prendre. En attendant, la Tsarevna voulait payer d'audace. Pendant que Chaklovityï, ramené par le retour du Régent au rôle subalterne de séide et de policier, poursuivait les rares partisans de Pierre, qui osaient déjà lever le masque, et leur donnait discrètement la question dans un coin de bois écarté aux environs de Moscou, elle jetait un défi à l'opinion en décidant une distribution de récompenses aux compagnons d'armes de Galitsine qu'elle s'obstinait à proclamer victorieux.

(1) Archives Kourakine, Pétersbourg, 1890-1895, t. I, p. 55.

Bien conseillé par son entourage, Pierre refusait sa sanction. Elle passait outre : c'était le conflit ouvert. Généraux et officiers, comblés d'honneurs et de pensions, allaient à Préobrajenskoïé pour remercier le Tsar; il refusait de les recevoir : c'était la rupture.

II

Vient la nuit historique du 7 au 8 août 1689; une lumineuse nuit d'été que les contradictions de l'histoire et de la légende ont malheureusement obscurcie. Voici ce qui y paraît de plus clair. Pierre est tiré brusquement du sommeil par des transfuges échappés du Kreml, qui viennent l'avertir que la Tsarevna a réuni une troupe armée pour l'assaillir à Préobrajenskoïé et le mettre à mort. Rien n'est moins prouvé que la réalité de cet attentat, rien n'est même moins probable. Des documents réunis par le mieux informé des historiens russes, Oustrialof (1), l'évidence semble au contraire ressortir que Sophie ne songeait ni ne pouvait même songer, en ce moment, à une attaque sur le camp de Préobrajenskoïé. Elle le savait bien gardé, tenu sur un pied de guerre, à l'abri de toute surprise. Elle redoutait plutôt ou peut-être feignait de redouter un mouvement offensif des « régiments de plaisance », très entraînés, très ardents, brûlant de se distinguer par un coup de main hardi. C'était, nous le savons, son habitude de feindre la frayeur, pour donner aux *Streltsy* ou à la populace de Moscou l'envie de la défendre. Elle était si peu disposée à agir qu'elle ignora jusqu'au matin l'avertissement porté nuitamment à son frère et ses conséquences. Depuis longtemps, Préobrajenskoïé et le Kreml étaient ainsi de part et d'autre sur le qui-vive, se surveillant, se soupçonnant et s'accusant d'attentats imaginaires. Le mois d'avant, visitant Pierre dans

(1) Voy. t. II, p. 56.

« son camp », à l'occasion de la bénédiction des eaux de la Iaouza, Sophie s'était fait accompagner par trois cents *Streltsy;* quelques jours après, Pierre venant au Kreml, pour souhaiter une bonne fête à sa tante Anna, Chaklovityï apostait cinquante hommes sûrs près de l'*escalier rouge*, en vue de parer à tout événement.

Il y eut, en cette nuit fatidique, une troupe en armes réunie au Kreml. Dans quel but? Pour l'accompagner au matin dans un pèlerinage, assura plus tard Sophie. Dans les rangs de ces soldats, plusieurs centaines, choisis parmi les plus dévoués à la cause de la *Tsarevna,* il s'en trouva *cinq* pour laisser entendre des menaces contre Pierre et contre sa mère. Deux autres, dont les noms ont passé à la postérité, Mielnof et Ladoguine, jugèrent l'occasion bonne pour déserter, passer au camp de Préobrajenskoïé et s'y faire bien venir, en qualité de donneurs d'alarme. Quelques historiens ont deviné en eux de faux zélateurs, ayant obéi à un mot d'ordre émanant du parti qui poussait Pierre à l'action (1). Il se peut. Arrivons au résultat, qui est constant.

Pierre commence par la fuite; sans songer à vérifier la réalité du péril qui le menace, il saute à bas de son lit, court droit aux écuries, en chemise, les jambes nues, enfourche un cheval et se cache dans la forêt voisine. Quelques *koniouhy* viennent l'y rejoindre, lui apportent des vêtements. Suivent des officiers, des soldats en petit nombre encore. Dès qu'il se voit entouré, pourvu d'une escorte suffisante, sans se donner encore le temps d'avertir sa mère, sa femme, ses autres amis, il pique des deux et court à bride abattue dans la direction de la *Troïtsa.* Il y arrive à six heures du matin, le corps rompu, l'âme en défaillance. On lui offre un lit; il est incapable de prendre du repos; il s'inonde de larmes et pousse des gémissements, effaré, inquiet, demandant à vingt reprises à l'archimandrite Vincent s'il peut compter sur lui pour le protéger. Ce moine était depuis longtemps son partisan dévoué, et

(1) Pogodine, *Les premières années de Pierre*, p. 183-226.

même son bailleur de fonds, dans les moments critiques que la parcimonie calculée de Sophie lui faisait traverser (1). Ses paroles affectueuses et fermes finissent par rassurer le jeune Tsar. Boris Galitsine, un cousin du Régent, Boutourline et les autres grands chefs du camp de Préobrajenskoïé, qui rejoignent les fugitifs à la *Troïtza,* font mieux. Ce qui suit comme ce qui précède semble prouver à l'évidence, et qu'on avait pris ses mesures de longue main, dans l'entourage de Pierre, pour la lutte maintenant engagée, et que lui-même était incapable d'y figurer dans un rôle d'initiative personnelle et de direction. Il s'en remettait à ses amis et songeait surtout à son lac de Péréïaslavl et aux bateaux qu'il y ferait voguer, quand il serait en mesure d'en construire à sa guise. Il les laisse maintenant encore maîtres de la situation créée par eux.

Avant la fin de la journée, le monastère est envahi; les tsarines Nathalie et Eudoxie, les *Potiechnyïé,* les *Streltsy* du régiment de Souharef, gagnés depuis longtemps à la cause du tsar cadet, arrivent les uns derrière les autres. Pour avoir si vite trouvé son chemin, tout ce monde devait être, à l'avance, disposé à le prendre. Nulle trace d'improvisation dans les mesures, dont Boris Galitsine assume aussitôt la responsabilité. Tout semble s'exécuter et se combiner d'après un plan préconçu, et la fuite soudaine du Tsar paraît elle-même un événement prévu (peut-être préparé aussi, par conséquent), comme le signal devant marquer l'ouverture des hostilités entre les camps ennemis. Quant à l'objet des hostilités, il est sous-entendu. On juge inutile d'en parler. On se battra, si on doit se battre, pour savoir qui sera le maître.

(1) Archives Kourakine, t. I, p. 53.

III

On parlemente d'abord, Pierre écrivant à Sophie pour lui demander des explications sur les armements nocturnes du Kreml, et la Tsarevna envoyant une réponse ambiguë. On cherche de part et d'autre à gagner du temps; un facteur important restait dégagé de la lutte ainsi entamée : l'armée indigène et étrangère, le gros des *Streltsy* et les régiments de Gordon et de Lefort, qui n'avaient pas bougé. Il s'agit de savoir qui les enrôlera à son service. Le 16 août, Pierre prend les devants : une *gramota* (message) du Tsar convoque pour le surlendemain des détachements de toutes ces troupes, dix hommes par régiment. Riposte vigoureuse de Sophie : des émissaires à elle, postés aux bons endroits, arrêtent les messagers du Tsar, en même temps qu'une autre *gramota*, signée par la Régente, interdit aux soldats et aux chefs de quitter leurs quartiers. Peine de mort pour les contrevenants. La mesure paraît efficace d'abord : les détachements convoqués ne répondent pas à l'appel; le bruit court que la *gramota* de Pierre a été falsifiée. Lentement pourtant, insensiblement, les quartiers se vident, en même temps que l'affluence de soldats et d'officiers de toutes armes augmente à la *Troïtsa;* parmi ceux mêmes qui tiennent de plus près à la Tsarevna, des symptômes de défaillance paraissent. Vassili Galitsine, tout le premier, en donne l'exemple. Il a songé, croit-on, un instant à passer en Pologne, pour en revenir avec une armée de Polonais, de Tartares et de Cosaques, et faire ainsi face aux événements. Sophie l'aurait détourné de ce projet qui la séparait de son amant. Il l'abandonne alors à sa destinée et s'abandonne lui-même, se retirant dans sa maison de campagne de Miedviedkof, à trois lieues de Moscou, prétendant ne se mêler de rien. Aux officiers étrangers qui viennent prendre ses ordres,

il ne répond que par des paroles évasives. C'est le signal irrémédiable de la défection.

Mais la Régente elle-même ne donne pas encore partie gagnée à son frère. Elle sait ce qu'elle a à attendre de lui. Déjà les chefs des *raskolniks* insurgés lui ont crié en envahissant le Kreml : « Il est temps pour vous de prendre le chemin du cloître. » Elle aimerait mieux la mort ! Elle dépêche à la *Troïtsa* des messagers de paix ; elle y envoie le patriarche. L'auguste parlementaire juge l'occasion bonne pour y signer sa paix particulière, et paraît aux côtés du Tsar à une réception solennelle des officiers et soldats déserteurs, dont le nombre augmente chaque jour. Elle se décide à risquer son va-tout et y va elle-même. A mi-chemin, au village de Vosdvijenskoïé, témoin sept années plus tôt du guet-apens dans lequel est tombée la tête de Hovanski, Boutourline l'arrête. Défense d'aller plus loin. Et une troupe armée qui suit le boïar apprête ses mousquets. Elle bat en retraite, mais tient bon encore, prodiguant des caresses aux *Streltsy*, dont le plus grand nombre, retenus par la complicité du passé, la crainte de représailles, l'appât de récompenses nouvelles, lui demeurent fidèles. Ils font serment de mourir pour elle, mais, toujours turbulents et indisciplinés, ils paraissent le 6 septembre devant le Kreml, réclamant, pour le livrer à Pierre, Chaklovityï, le confident, le bras droit et l'amant intérimaire de la Tsarevna. Ils prétendent en faire un bouc émissaire, une victime expiatoire, dont le châtiment apaisera la colère du Tsar, et mettra tout le monde d'accord. Après une belle résistance, elle finit par céder, et désormais il est clair qu'elle ne peut plus compter sur rien ni sur personne.

Chaklovityï aux mains de Pierre est une arme terrible. Mis à la question, il fournit, sous les coups du knoute, tous les éléments désirables du réquisitoire dont les partisans du Tsar ont besoin contre Sophie et ses adhérents. L'écho de ses dépositions tire Vassili Galitsine lui-même de sa retraite et le conduit à la *Troïtsa*, soumis et repentant. C'est la fin. Pierre refuse de le voir ; mais, l'intervention de Boris aidant, il consent à ne pas se montrer trop sévère. On exile l'ex-Régent à

Kargopol, sur la route d'Arhangel, puis à Iarensk, plus au nord, un village perdu, où, ses biens confisqués, il aura un rouble par jour pour vivre avec sa famille composée de cinq personnes. Il y traînera jusqu'en 1715. Mais la demi-clémence du Tsar s'arrête à lui. Chaklovityï et ses complices, vrais ou supposés, sont condamnés à mort. Enfermé d'abord dans un cloître, après avoir subi les plus effroyables tortures, Miedviédief finit par avoir le même sort. C'est l'égalité de l'échafaud pour tous.

Pour Sophie, c'est, comme elle l'a prévu, le cloître, avec quelques mesures de précaution qui augmentent la rigueur du châtiment. Pierre se met d'abord en règle avec son frère. Dans une lettre composée avec soin, il lui dénonce les méfaits de leur sœur, mais se défend d'avoir voulu, en revendiquant contre elle ses droits usurpés, attenter à ceux de son aîné. Il se dit, au contraire, disposé à respecter son titre de préséance. Il l'aimera et le considérera toujours à l'égal d'un père. Il néglige toutefois de prendre son avis en ce qui concerne le traitement à appliquer à l'usurpatrice. Un messager, un compagnon de la première heure, Ivan Troïékourof, est chargé directement de mettre la Tsarevna en demeure de faire choix d'un monastère. Après une courte hésitation, elle se soumet, elle aussi, et désigne le couvent récemment bâti de la Vierge (*Novodiévitchyï*), à proximité de Moscou. Le nouveau régime est fondé.

C'est encore un régime intérimaire. Entre Ivan qui se tait, accepte les faits accomplis, continue à ne compter que dans les cérémonies d'apparat, et Pierre qui, aussitôt la crise passée, s'efface derrière ceux qui l'ont aidé à la traverser victorieusement, en retournant à ses divertissements, le pouvoir échoit aux véritables vainqueurs du moment. Boris Galitsine, un Moscovite de vieille roche, une antithèse vivante de son cousin Vassili, en a d'abord la plus grande part ; puis, le secours prêté au parent coupable l'ayant compromis, éveillé la colère des Narychkine, les Narychkine eux-mêmes et les autres parents de la Tsarine mère.

L'heure du grand homme futur n'a pas sonné. La lutte sérieuse, à laquelle il s'est laissé momentanément entraîner, ne l'a pas fait sortir encore de l'ère juvénile des armées de plaisance et des combats pour rire. Cette lutte ne laisse pourtant pas, même en dehors de ses résultats immédiats, d'avoir sur la destinée de Pierre, sur le développement de son caractère et de ses aptitudes, une influence capitale. Le jeune Tsar abandonne les affaires à ses compagnons de la veille, mais il vient de s'en trouver d'autres, encore des nouveaux venus, qui rapidement prennent dans son cœur la place de ceux-là et sont appelés, sinon à faire avec lui l'histoire du grand règne, du moins à lui montrer le chemin qui l'y conduira et à y guider ses pas.

LIVRE II

A L'ÉCOLE DU MONDE CIVILISÉ

CHAPITRE PREMIER

EN CAMPAGNE. — L'APPRENTISSAGE DE LA GUERRE. — LA CRÉATION DE LA MARINE. — LA PRISE D'AZOF.

I. Les nouveaux compagnons de Pierre. — Patrick Gordon. — Francis Lefort. — Le caractère de leur influence. — La maison de Lefort à la *Sloboda*. — Un casino moscovite. — Les belles dames du faubourg. — Le Tsar s'amuse. — Le gouvernement des boïars. — Esprit réactionnaire. — Les divertissements du Préobrajenskoïé. — Jeux guerriers, plaisirs et bouffonneries. — Le roi de Presbourg et le faux roi de Pologne. — Le lac de Péréïaslavl. — Une flotte d'eau douce. — En route pour Arhangel. — La mer. — Mort de la tsarine Nathalie. — Deuil de peu de durée. — Pierre retourne à ses plaisirs. — II. Situation précaire de la Russie. — Lassitude du Tsar. — Diversions et distractions cherchées. — Projet de voyage à l'étranger. — Pierre veut d'abord se distinguer à la guerre. — Nouvelle campagne contre les Turcs. — Première tentative sur Azof. — Échec complet. — Le génie de Pierre se révèle. — Persévérance. — III. La grandeur de Pierre et la grandeur de la Russie. — Fruit de la conquête mongole. — Effort redoublé. — La deuxième tentative. — Une répétition du siège de Troie. — Le succès. — Pierre peut se montrer à l'Europe. — Le voyage est décidé.

I

On a diversement épilogué sur les compagnons d'origine étrangère qui paraissent maintenant dans l'entourage de Pierre. On a confondu aussi assez communément, à ce propos, les faits et les dates, jusqu'à mettre Patrick Gordon, bien avant la chute de Sophie, parmi les confidents et les éducateurs du

jeune Tsar, jusqu'à faire de Lefort l'organisateur et l'ouvrier principal du coup d'État de 1689. En réalité, l'un et l'autre n'ont pris contact avec Pierre que pendant son séjour à la *Troïtsa ;* ils ne sont arrivés à pénétrer dans son intimité et à y jouer un rôle important que bien plus tard. Gordon appartenait à Vassili Galitsine ; Lefort n'avait d'importance nulle part.

Né vers 1635 en Écosse, d'une famille de petits lairds, royaliste et catholique, Patrick Gordon végétait depuis trente ans en Russie dans des grades inférieurs et ne s'y plaisait guère. Il avait déjà, avant d'y venir, servi l'Empereur, les Suédois contre les Polonais et les Polonais contre les Suédois. « *He was dearly a genuine Dugald Dolgetty* », disent ses biographes anglais (1). Son savoir se réduisait aux souvenirs d'une école de village fréquentée dans son pays natal aux environs d'Aberdeen ; son passé militaire en Allemagne et en Pologne, au commandement d'un régiment de dragons. Alexis en 1665, Sophie en 1685, s'avisèrent de lui demander des services diplomatiques ; il alla deux fois en Angleterre avec des commissions relatives aux privilèges des marchands anglais, s'en tira à son honneur, mais n'y gagna qu'une *tcharka* (gobelet) d'eau-de-vie que Pierre, alors âgé de quatorze ans, lui servit au retour de son second voyage. Il se jugea méconnu, sollicita son congé, ne put l'obtenir et inclina désormais à faire cause commune avec les mécontents. Il prit part cependant aux désastreuses campagnes de Crimée et y obtint le grade de général. Mais naturellement intelligent, actif, bien apparenté dans son pays, il croyait pouvoir prétendre à une plus haute situation. Personnellement connu des rois Charles et Jacques d'Angleterre, cousin du duc de Gordon, qui fut gouverneur d'Édimbourg en 1686, il était le chef reconnu de la colonie écossaise et royaliste de la *Sloboda*. Parlant le russe, ne boudant pas devant une bouteille de vin, il jouissait parmi les Moscovites eux-mêmes d'une certaine popularité. Par sa vivacité d'esprit, ses dehors d'homme civilisé et son apparence

(1) Leslie Stephen et Sidney Lee, *Dictionary of national biography*.

d'énergie, il devait attirer l'attention de Pierre. Celui-ci aura toujours une prédilection pour les hommes de tempérament robuste comme le sien. Patrick Gordon souffrait bien d'une maladie d'estomac, qui finit par l'emporter; mais en 1697, à soixante-quatre ans, il terminait son journal (1) sur cette phrase : « Ces jours-ci j'ai éprouvé pour la première fois une diminution sensible de santé et de forces. »

Francis Lefort était venu à Moscou en 1675, avec quinze officiers étrangers en quête de fortune comme lui. Suisse d'origine, il appartenait à une famille qui, à l'époque de la réformation, avait quitté la ville de Coni où elle s'appelait Lifforti, pour s'établir à Genève. Son père était droguiste : haut commerce. Vers 1649, les femmes de cette classe avaient obtenu de la Chambre de réformation le droit de porter « des robes de taffetas double à fleurs ». A dix-huit ans, Francis partait pour la Hollande avec soixante florins et une lettre du prince Charles de Courlande le recommandant à son frère Casimir. Charles habitait Genève; Casimir servait les Hollandais avec un corps de troupes. Il fit du jeune homme son secrétaire, lui donnant comme appointements sa défroque, qui valait 300 écus, et l'argent des cartes, qui en valait 50 par jour (2). Le bénéfice était grand, mais peu sûr. Deux années plus tard, Lefort s'embarquait pour Arhangel. Sa première idée en mettant pied en Russie fut de s'en aller. Mais on ne quittait pas alors l'empire des Tsars quand et comme on voulait; les étrangers y étaient étroitement surveillés, les partants passant pour des espions. Il resta deux années à Moscou, pensant y mourir de faim; songea à se perdre dans la suite d'un des membres, relativement respectés, du corps diplomatique, vagabonda des antichambres de l'envoyé danois aux cuisines de l'envoyé anglais, ne put se caser nulle part. Des amis pourtant lui étaient venus peu à peu parmi les habitants de la *Sloboda*, des

(1) Non publié encore, sauf dans une traduction allemande; l'original est aux Archives du Ministère de la guerre, à Saint-Pétersbourg; des fragments ont paru en 1859 à Aberdeen (publication du *Spadling Club*).

(2) VULLIEMIN, *Revue suisse*, t. XXIX, p. 330.

protecteurs secourables, et même une jolie protectrice, veuve d'un colonel étranger et fort riche. En 1678, il prenait définitivement le parti de se fixer dans le pays et commençait par s'y marier. C'était une condition préalable à remplir; il fallait avoir une famille et une maison pour désarmer la défiance. Il épousa Élisabeth Souhay, fille d'un bourgeois de Metz, catholique, assez bien dotée, avec de belles relations. Deux frères de madame Souhay, deux Bockkoven, Anglais de naissance, avaient de hautes charges dans l'armée; Patrick Gordon était le gendre de l'un d'eux. Lefort fut engagé par là sans doute à adopter également la carrière des armes, pour laquelle il n'avait d'ailleurs ni goût ni aptitudes (1).

Ce n'est évidemment pas à l'école de ces deux étrangers que Pierre le Grand et son armée ont appris ce qu'il leur fallait apprendre pour arriver à Poltava. Ainsi que je l'ai indiqué par avance, l'influence de l'un et de l'autre sur l'œuvre immense de progrès, de réformes et de civilisation, à laquelle le fils de Nathalie Narychkine a attaché son nom, n'a-t-elle été aussi que très indirecte. A l'heure où cette œuvre en sera à sa première ébauche, tous deux se suivront de près dans la tombe. Et, pour le moment, Pierre a d'autres soucis en tête, et les leçons qu'il prend du vieil Écossais et du jeune Genevois n'ont rien de commun avec la science de Vauban, ni avec celle de Colbert.

Lefort est propriétaire maintenant, sur les bords de la Iaouza, d'une maison spacieuse et élégamment meublée dans le goût français, qui, depuis quelques années déjà, est devenue le rendez-vous favori des habitants du *Faubourg*. Même en son absence, on a pris l'habitude d'y venir pour boire et fumer. Une loi d'Alexis a proscrit l'usage du tabac; mais, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, le *Faubourg* est terre d'asile. Comme organisateur de parties de plaisir, le Genevois n'a pas

(1) Korb, *Diarium itineris in Moscoviam*, Vienne, 1700, p. 214. — Comp. Oustrialof, t. II, p. 13; Alex. Gordon, *History of Peter the Great*, t. I, p. 136; t. II, p. 154; Soloviev, *Hist. de Russie*, t. XIV, p. 142. — *La biographie de Posselt*, transcrite en français par Vulliemin (*Der General und Admiral Franz Lefort*, Francfort, 1866), est riche en renseignements curieux, mais dépourvue de critique.

son pareil. Gai, l'imagination toujours en éveil, les sens jamais lassés, il possède au suprême degré l'art de mettre tout le monde à son aise; c'est un sympathique. Les banquets auxquels il convie ses amis durent habituellement trois jours et trois nuits, Gordon en sortant malade chaque fois et Lefort ne paraissant s'en ressentir d'aucune façon. Au cours du premier voyage de Pierre à l'étranger, il étonnera les Allemands et les Hollandais eux-mêmes par ses capacités de buveur. En 1699, ayant bu plus qu'à l'ordinaire, il imaginera d'achever le festin en plein air, au mois de février! Cette folie lui coûtera la vie; mais un pasteur venant lui offrir les consolations suprêmes, il le congédiera gaiement, demandera du vin encore et des musiciens, et expirera doucement, aux accords de l'orchestre (1). C'est le type accompli du viveur à grande allure, d'une espèce à peu près disparue aujourd'hui, mais ayant fait souche durable en Russie. Presque aussi grand de taille que Pierre, plus vigoureux encore, il excelle à tous les exercices du corps, bon cavalier, tireur merveilleux, même à l'arc, chasseur infatigable. Avec cela une jolie figure et des manières gracieuses; une instruction très rudimentaire, mais des talents de polyglotte : il parle l'italien, le hollandais, l'anglais, l'allemand et le slavon. Leibnitz, qui cherche à gagner sa faveur pendant son séjour en Allemagne, dit qu'il boit comme un héros, mais ajoute qu'on lui trouve beaucoup d'esprit (2). Sa maison n'est pas seulement un rendez-vous de gais compagnons; des dames y viennent aussi, des Écossaises au fin profil, des Allemandes aux yeux rêveurs et de plantureuses Hollandaises. Les unes et les autres ne ressemblent en rien aux recluses des *terems* moscovites, inabordables derrière les barreaux de fer ou les *fatas* (voiles) de taffetas; elles paraissent à visage découvert, vont et viennent, rient et causent, chantent les chansons de leurs pays et s'abandonnent aux bras des danseurs. Dans leurs costumes plus simples, dégageant mieux la taille, elles paraissent plus jolies. Quelques-unes sont de mœurs peu sévères. C'est

(1) Korb, p. 119; Oustrialof, t. III, p. 262-263.
(2) Guerrier, *Leibnitz in seinen Beziehungen zu Russland*, p. 12.

tout cela qui attire d'abord et captive le futur Réformateur.

Pendant les sept années de la Régence, en dépit des tendances communes à Sophie et à Vassili Galitsine, l'histoire de la civilisation en Russie n'a eu en somme que peu de jours à marquer d'une pierre blanche. Ce gouvernement mal à son aise dans une situation précaire, tracassé, harcelé, luttant pour l'existence du premier au dernier jour, n'était guère à même de prendre un autre souci que celui de sa propre conservation. Mais, depuis le coup d'État de 1689 et pendant les sept années qui suivent, c'est bien pis. Je l'ai laissé entendre : c'est la réaction antiprogressiste, franchement rétrograde même. Pierre n'y est pour rien, mais il n'empêche rien non plus. Il n'est pour rien dans l'oukase qui chasse les Jésuites, ni dans l'arrêt en vertu duquel le mystique Kullmann est brûlé vif sur la *Place Rouge*. C'est le patriarche Joachim qui impose ces exécutions, et, en fait, jusqu'en mars 1690, date de sa mort, c'est son autorité qui prévaut dans le gouvernement. Dans son testament, ce prélat recommande au jeune Tsar de ne pas donner de commandements dans l'armée à des hérétiques et de détruire les églises protestantes de la *Sloboda* (1). Pierre n'a nulle envie de lui obéir; il songe même à lui donner, dans la personne du métropolite de Pskof, Marcel, un successeur plus libéral. Mais il n'est pas le maître. Marcel n'a pas été agréé, dira-t-il plus tard, pour trois raisons : 1° parce qu'il parle des langues barbares (le latin et le français); 2° parce que sa barbe n'a pas la longueur voulue; 3° parce qu'il met son cocher sur le siège de sa voiture, au lieu de lui faire monter un des chevaux de l'attelage. Il n'est pas le maître. En juillet 1690, Gordon écrit à un de ses amis de Londres : « Je suis encore à cette Cour, ce qui me « cause beaucoup de dépenses et d'inquiétudes. On m'a « promis de grandes récompenses, mais je n'ai rien reçu « jusqu'à présent. Quand le jeune Tsar prendra lui-même le « gouvernement, je ne doute pas que je recevrai satisfac-

(1) Oustrialof, t. II, p. 467.

« tion. » Le jeune Tsar ne se hâte pas de prendre le gouvernement. Et d'abord il n'est jamais là où l'intérêt du gouvernement voudrait qu'il fût. Où est-il? Très fréquemment à la *Sloboda* depuis 1690, et très particulièrement dans la maison de Lefort. Souvent il y dîne, jusqu'à deux et trois fois par semaine. Souvent aussi, passant la journée entière chez son nouvel ami, il s'attarde dans sa compagnie jusqu'au lendemain. Peu à peu il y introduit ses autres compagnons de plaisir. Bientôt eux et lui s'y trouvent à l'étroit, et alors un palais de brique remplace l'ancienne maison en bois du favori. On y voyait une salle de bal pour quinze cents personnes, une salle à manger tendue en cuir de Cordoue, une chambre à coucher en damas jaune « avec un lit haut de trois aunes et une garniture de rouge éclatant », et jusqu'à une galerie de tableaux (1).

Tout ce luxe n'était pas pour Lefort seul, ni même pour Pierre, qui s'en souciait médiocrement. Le jeune Tsar inaugurait dès à présent un système auquel il demeurera fidèle toute sa vie. A Pétersbourg, plus tard, ayant une cabane pour logis, il voudra que Menchikof ait un palais plus somptueux encore, mais prétendra se décharger sur lui et sur sa demeure de toutes les réceptions et fêtes de Cour. Le palais de Lefort devenait, de la même manière, une succursale de l'établissement fort indigent conservé par le souverain à Préobrajenskoïé, en même temps qu'une sorte de Casino. Les derniers jardins de la *Sloboda* touchent au village où Pierre et sa fortune ont grandi. A la *Sloboda*, chez Lefort, on danse; à Préobrajenskoïé, on brûle des feux d'artifice : une nouvelle passion du jeune Tsar. Plus tard, il cherchera à justifier les excès auxquels il arrivait dans la pratique de ce divertissement, dont Gordon, ayant quelques notions en matière de pyrotechnie, a été l'inspirateur. Il s'agissait pour lui, dira-t-il, de familiariser ses Russes avec l'odeur et le bruit de la poudre. Après Poltava, ce souci aurait dû paraître superflu. Pierre continuera pourtant, et

(1) Vulliemin, p. 590.

toujours avec la même ardeur, à lancer des fusées et à composer des *pièces* emblématiques. La vérité est qu'il y prend et y prendra toujours un plaisir énorme. C'est et ce sera son sport favori. Il n'est pas chasseur. En 1690 déjà, le rendez-vous préféré de ses prédécesseurs pour les parties de vénerie, à Sokolniki, tombe en ruine. Il a le goût du tapage, comme l'aura son petit-fils, le malheureux époux de la grande Catherine. Et il est excessif en tout. Ce sport, auquel il donne maintenant une bonne partie de son temps, ne va pas, tant il y met peu de mesure, sans danger pour lui et pour les siens. Le 26 février 1690, Gordon mentionne dans son journal la mort d'un gentilhomme tué par une fusée de cinq livres. L'accident se reproduit le 27 janvier de l'année suivante.

Les feux d'artifice alternaient avec les manœuvres des *Potiechnyté*, auxquelles Gordon présidait également et qui n'étaient pas, elles aussi, exemptes de risques graves. Le 2 juin 1690, dans un assaut simulé, Pierre était brûlé au visage par une grenade, plusieurs officiers recevaient à ses côtés des blessures sérieuses. A quelque temps de là, Gordon lui-même était blessé à la jambe. En octobre 1691, Pierre conduisant en personne une charge l'épée nue, officiers et soldats, excités par ce spectacle, en venaient aux mains pour de bon ; le prince Ivan Dolgorouki était tué dans la mêlée (1).

En elles-mêmes la violence et la rudesse de ces jeux guerriers n'avaient rien d'absolument insolite; elles étaient dans les mœurs du temps. Tout à l'heure, se préparant à sa carrière de batailleur enragé, Charles XII renchérira encore, à cet égard, sur son futur adversaire. Un trait particulier et caractéristique paraît pourtant dans la petite guerre dont Pierre fait ses délices : c'est la note comique, bouffonne, qui s'y mêle toujours, accusant dans l'esprit du jeune homme une tendance particulière aussi et destinée à un développement considérable. La forteresse construite sur les bords de la Iaouza est devenue une petite ville fortifiée. On y trouve une garnison à

(1) Oustrialof, t. II, p. 186.

demeure, une flottille, une cour de justice, des bureaux d'administration et un métropolite, qui est l'ancien précepteur du jeune Tsar, Zotof, créé plus tard *Pape* ou *Patriarche des fous*. On y trouve même un roi. C'est Romodanovski qui tient le rôle, prenant le titre de roi de Presbourg (nom donné maintenant à la ville), et, en cette qualité, faisant campagne contre le roi de Pologne, que Boutourline est chargé de figurer. En 1694, le roi de Pologne a mission de défendre une place, dûment mise en état de défense, contre une armée d'assiégeants dirigée par Gordon. A la première attaque, sans attendre l'effet, escompté d'avance, des procédés indiqués par la science, lignes de circonvallation, approches et mines, la garnison et son chef mettent bas les armes et prennent la fuite. Colère de Pierre; ordre aux fuyards de rentrer dans la forteresse et de s'y défendre à toute extrémité; terrible dépense de coups de canon, qui, pour n'être pas chargés à mitraille, arrivent pourtant à blesser et même à tuer du monde. Finalement, le « roi de Pologne » est fait prisonnier et conduit dans le camp de son vainqueur, les mains liées derrière le dos (1).

On se trouve à ce moment, ne l'oublions pas, en paix avec la Pologne et même en alliance, et le vrai roi de cette nation amie, acclamé par toute l'Europe, s'appelle Jean Sobieski! On s'en moque. Dans la série de manœuvres exécutées en 1692, je vois des exercices de cavalerie, auxquels prend part *un escadron de nains*. En 1694, des chantres d'église faisant partie de nouvelles formations militaires combattent, sous le commandement du fou de cour Tourguénief, contre les scribes de l'armée.

Pierre s'amuse. Une fête continuelle, une orgie de mouvement et de bruit, s'accompagnant de quelques exercices instructifs, tombant plus souvent aux puérilités et aux pires licences, c'est dans cette période transitoire, qui dure près de six années, tout ce qui paraît de la vie du futur héros. Tantôt il

(1) Jeliaboujski, *Mémoires*, p. 39.

apprend à jeter des bombes et à grimper au haut des mâts; tantôt il chante à l'église avec une profonde voix de basse; puis, quittant le service divin, va s'enivrer jusqu'au lendemain en joyeuse compagnie. L'envoyé suédois, von Kochen, parle d'un yacht construit tout entier, de la poupe à la proue, par l'élève de Karschten-Brandt, et un autre étranger fait mention d'un billet par lequel le Tsar s'invite chez lui, en le prévenant qu'il passera la nuit à boire (1). Dans la liste des objets qu'on fait venir de Moscou à Préobrajenskoïé pour l'usage du souverain, je vois des mortiers, des outils d'ingénieur, des munitions d'artillerie et des cages de perroquet. Dans la forteresse de Presbourg, des officiers de génie, des pyrotechniciens, des ouvriers habiles en toute sorte de métiers, coudoient des *douraks* (fous de cour), qui tuent des soldats en guise de divertissement et ne sont pas punis (2). Les formations militaires ont, depuis longtemps déjà, un côté qui échappe ou devrait échapper à la plaisanterie. En 1690, un régiment de garde, le *Préobrajenski,* est mis sur pied, avec un Courlandais, Georges von Mengden, comme colonel. Le Séimionovski suit de près, tous deux avec des effectifs garnis pour un tiers de protestants français (3). Mais la prochaine campagne d'Azof fera voir au jeune Tsar ce que vaut cette troupe d'apparence si belliqueuse et ce qu'il en coûte de ne pas faire sérieusement les choses sérieuses.

Sur le lac de Péréiaslavl, — le *Pletchéiévo-Oziéro,* — Pierre se donnait beaucoup de mal pour construire une flottille, mais il ne faisait pas qu'y travailler. L'endroit est joli; une route agréablement accidentée y conduit de Moscou, à travers une suite de vallons et de collines boisées. La claire Viksa, sortant de l'extrémité ouest du lac, traverse le lac voisin de Somino et va se perdre dans le Volga. A l'est, la ville de Péréiaslavl-Zaleski dresse les coupoles dorées de ses vingt églises groupées autour de la grande cathédrale de la Transfiguration. Pierre

(1) Oustrialof, t. II, p. 360.

(2) Archive russe, 1875, t. III, p. 221.

(3) Des détails sur la constitution primitive de ces régiments destinés à jouer un rôle si important dans l'histoire du pays se trouvent dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, avril 1778.

s'est fait construire là une maison en bois, sans étage. Les fenêtres avaient des vitres de mica; une aigle à deux têtes placée au-dessus de la porte d'entrée et sommée d'une couronne en bois doré faisait tout l'ornement de l'humble demeure. Mais on y passait de gais moments. Le chantier était à quelques pas; il n'est pas probable que Pierre y travaillât pendant les fréquents séjours qu'il faisait en plein hiver sur les bords de sa « petite mer ». En février 1692, on avait toutes les peines du monde à l'en faire revenir pour une audience à donner à l'envoyé du schah de Perse (1). C'est sans doute que, l'endroit étant écarté, à l'abri de la surveillance maternelle, d'autres curiosités moins bienveillantes, il s'y trouvait plus à son aise pour d'autres passe-temps. Ceux-ci étaient partagés par de nombreux compagnons, fréquemment conviés de Moscou. Leurs équipages croisaient, sur la route, des caravanes portant des tonneaux de vin, de bière, d'hydromel, ou des barils d'eau-de-vie. Il venait aussi des dames. Au printemps, sur le lac rendu à la navigation, les travaux et les exercices reprenaient; guère sérieux toujours. Un an avant la campagne d'Azof, Pierre ne sait pas encore où il utilisera sa future flotte de combat, sur quelle mer et contre quels ennemis; mais il sait déjà que Lefort, qui n'a jamais été marin, en sera l'amiral; que le vaisseau sur lequel il hissera son pavillon s'appellera l'*Éléphant;* que ce vaisseau aura beaucoup de dorures, d'excellents matelots hollandais et un non moins bon capitaine, qui sera Pierre lui-même (2).

Le dernier voyage du jeune Tsar à Péréiaslavl a lieu en mai 1693; il ne doit revoir son lac et son chantier que trente ans plus tard, en 1722, sur le chemin de la Perse. La flottille d'eau douce, qui lui a donné tant de peine et tant de joie, et qui n'a jamais servi à rien, lui apparaît alors dans un délabrement complet, bois et gréements pourris, hors d'usage. Il se fâche : ce sont des reliques ! Il donne des ordres

(1) GORDON, *Journal*, 16 février 1692.
(2) POSSELT, *Der General und Admiral Franz Lefort*, Francfort, 1866, t. II, p. 313-315.

sévères pour leur conservation. Peine perdue! En 1803, un seul bateau demeure sur les lieux, abrité par un pavillon, qui, lui aussi, tombe déjà en ruine. De la maison habitée jadis par Pierre plus de trace. Tout a disparu, jusqu'aux bouleaux à l'ombre desquels l'apprenti charpentier se reposait de son labeur (1).

En 1693, il a fini par se sentir à l'étroit sur le *Pletchéiévo-Oziéro*, comme autrefois sur les étangs de Préobrajenskoïé; il a arraché à sa mère un consentement longtemps refusé; il part pour Arhangel. Il verra enfin la vraie mer! Il a dû promettre de ne point s'embarquer; de seulement regarder les vaisseaux, sans quitter le rivage. On pense bien qu'il a tôt fait d'oublier ses serments. Il risque pour de bon de se noyer en allant sur un méchant yacht, à la rencontre d'un navire acheté à Amsterdam. C'est un vaisseau de guerre, mais on y trouve autre chose que des canons : de beaux meubles, des vins français, des singes et des chiens bolonais. En mettant pied à bord, Pierre est transporté : « Tu le commanderas, écrit-il à « Lefort, et j'y serai simple soldat. » Et au bourgmestre Witsen, qui a fait l'emplette du navire : « *Min her,* je ne puis « vous écrire par la présente que ceci, c'est que Jean Flamm « (le pilote) est arrivé en bon état, portant quarante-quatre « canons et quarante matelots. Saluez les nôtres. Je t'écrirai « plus au long par l'ordinaire, car en cette heure de bonheur « je ne me sens pas en disposition d'écrire, mais bien plutôt « de rendre honneur à Bacchus, qui de ses pampres se plaît « à fermer les yeux de qui voudrait t'écrire une lettre plus « circonstanciée. »

Il signe :

« *Schiper Fon schi*
p santus profet
ities. »

Ce qui a la prétention de vouloir dire : « Capitaine du *Saint-*

(1) Oustrialof, t. II, p. 146.

Prophète (1). » Il a maintenant vingt et un ans, mais il traitera toujours l'orthographe en écolier facétieux, et il en fait autant, pour le moment, de la marine. Il joue au matelot, comme naguère au soldat ou à l'homme civilisé. Chez Lefort, il s'habillait à la française ; dans les rues d'Arhangel, il promène un costume de capitaine hollandais. Il est tout à la Hollande ; il adopte son pavillon, rouge, blanc et bleu, en changeant seulement l'ordre des couleurs, et, dans les cabarets, on le voit attablé et vidant force bouteilles avec les compatriotes de Tromp et de Ruyter.

En janvier 1694, nous le retrouvons à Moscou, auprès du lit de mort de Nathalie. Il montre beaucoup de chagrin au moment du dénouement fatal, pleure abondamment ; mais le troisième jour il est déjà à festoyer chez Lefort. Sans cœur? Incapable de tendresse? Pas absolument. Il n'a que de bons procédés pour Ivan, et jusqu'à la fin du malheureux souverain, en 1696, il agit à son égard en frère affectueux. Catherine trouvera un jour en lui mieux encore qu'un amant passionnément épris, un ami et plus tard un époux, non pas sans reproche, certes, mais sûr, à toute épreuve, très attaché, sinon très délicat et entièrement fidèle. Il est jeune pour le moment et sera toujours rebelle à toute contrainte. Il se console vite de la perte de sa mère, qui le gênait dans la liberté de ses allures, comme il a vite oublié l'existence de sa femme.

Le 1er mai, il repart pour Arhangel et y reprend son existence de marin fantaisiste. Il distribue des grades dans la flotte, comme tantôt il en distribuait dans l'armée ; Romodanovski, Boutourline et Gordon deviennent : amiral le premier, vice-amiral le second, et contre-amiral le troisième, sans jamais avoir vu la mer (les deux premiers du moins), ni être montés sur le pont d'un vaisseau. Pierre reste simple capitaine, comme il a été simple bombardier dans les troupes de terre. On s'est obstiné à découvrir des intentions profondes dans ce parti pris de modestie apparente et d'effacement, per-

(1) *Ecrits et Correspondance*, t. I, p. 23.

pétué plus tard, érigé en système. Je crois vraiment que les dates, les circonstances, les origines même et les premières manifestations du phénomène ne permettent d'y voir qu'un écart de fantaisie ayant, comme tous les écarts de cette espèce, une explication logique dans un trait de caractère. C'est toujours la timidité constitutionnelle du sujet qui se trahit de la sorte, masquée, transfigurée, idéalisée par les dehors contradictoires d'une nature forte, volontaire, exorbitante, par l'éclat illusionnant d'une carrière prestigieuse. Non, il n'y a rien de profond ni de très sérieux dans tout ce qui constitue l'existence présente du futur grand homme; mais tout cela, plaisirs, études, fréquentations nouvelles de l'étranger, le casino de la *Sloboda,* le camp de Préobrajenskoïé et les cabarets d'Arhangel, Lefort, Gordon et les matelots hollandais, tout cela, dis-je, a certainement pour effet de le jeter violemment et radicalement en dehors de l'ornière où s'est enlisée la vie de ses ancêtres, en dehors du passé, sur un chemin dont on ne peut encore deviner l'aboutissement, mais qui paraît déjà précipité vers un avenir plein de surprises.

II

Que devenait cependant la Russie pendant que son maître attitré se démenait ainsi au gré de son humeur capricieuse et vagabonde? La Russie, pour autant qu'elle était susceptible de comprendre ce qui lui arrivait et d'en raisonner, commençait à trouver qu'elle n'avait pas gagné au coup d'État de 1689. Elle avait vu sans trop de dégoût ni trop d'effroi les liaisons contractées par son jeune souverain avec des *Niemtsy,* ses assiduités à la *Sloboda.* Alexis y avait habitué son monde. Mais le penchant du Tsar défunt pour les choses de l'Occident, sans aller si loin, se traduisait en résultats plus séduisants : conquêtes industrielles, réformes législatives, progrès véritables réalisés et portant leurs fruits. Les feux d'artifice et

les jeux guerriers de Pierre ont fait quelques morts et beaucoup d'éclopés : c'est tout leur bénéfice apparent. D'ailleurs, si le nouveau Tsar allait de l'avant du côté de l'Europe dans ses divertissements, les boïars, qui gouvernaient à sa place, avaient plutôt tendance à revenir en arrière dans les choses sérieuses. Et, d'autre part, ils gouvernaient détestablement. Galitsine avait mal réussi contre les Tatars ; du moins s'était-il fait battre par eux loin des frontières du pays, dans les steppes du Pérekop ; les voici qui envahissent le territoire de la sainte Russie ! Nouvelles alarmantes, demandes de secours, bulletins de défaites arrivaient maintenant de tous côtés. Mazeppa se disait menacé en Ukraine. Dosithée, patriarche de Constantinople, se faisait l'écho de rumeurs sinistres : un envoyé de France s'était rencontré à Andrinople avec le han de Crimée et avec le grand vizir ; il avait donné dix mille ducats au premier, soixante-dix mille au second, contre la promesse de céder aux Français la garde des Saints Lieux. Le marché avait déjà été exécuté en partie ; les prêtres catholiques avaient repris aux moines orthodoxes le Saint Tombeau, la moitié du Golgotha, l'église de Bethléem et la Sainte Grotte ; ils y avaient détruit les icones, et le nom russe était devenu pour les sujets du Sultan et pour lui-même un objet de mépris. Écrivant à tous les souverains pour leur faire part de son avènement, il avait négligé les deux tsars de Russie (1) ! De Vienne, où l'envoyé russe avait acheté le traducteur du département des affaires étrangères, Adam Stille, on apprenait que les ministres de l'Empereur, l'envoyé du roi de Pologne et celui du Sultan étaient en conférence perpétuelle, sans que la Russie en sût quelque chose. Elle était mise à l'écart, et risquait de se trouver seule en présence du Turc et du Tatar.

Ainsi justifiés, les symptômes d'inquiétude et de mécontentement s'accentuaient dans le public, et, en même temps, Pierre en arrivait, de son côté, à se lasser de ses amusements. La rade d'Arhangel et les eaux de la mer Blanche, inaccessi-

(1) Archives du Ministère des aff. étr. à Moscou ; lettre du 18 mars 1690. (Affaires grecques.)

bles pendant sept mois sur douze, étaient d'une pauvre ressource. Il avait songé à chercher, à travers l'océan du Nord, un passage qui lui ouvrît la route de la Chine et des Indes; les moyens de tenter une pareille entreprise manquaient trop visiblement. Rien à faire du côté de la Baltique : les Suédois y étaient et ne paraissaient pas faciles à déloger. Lefort mettait en avant un autre projet, et c'est maintenant surtout, à ce tournant scabreux où est arrivée la vie du jeune héros, que l'influence de l'aventurier genevois acquiert une portée considérable. Sa situation est, depuis plusieurs années, devenue sans rivale. Il ouvre une série qui, se continuant par les Ostermann, les Bühren, les Münich, mettra la Russie, pendant près d'un siècle, aux mains de grands parvenus d'origine étrangère. Douze hommes montent la garde devant son palais, et les premiers seigneurs du pays y font antichambre. Pierre lui témoigne en toute occasion des égards qui ne sont plus d'un souverain pour un sujet; publiquement il châtie de sa main, par quelques vigoureux soufflets, son propre beau-frère, Abraham Féodorovitch Lapouhine, qui, s'étant pris de querelle avec le favori, a endommagé sa perruque (1). Absent, il lui écrit des lettres où se traduit une tendresse presque suspecte; il en reçoit de lui qui marquent moins d'affection encore que de sans-gêne familier (2). En 1695, le Genevois s'avise du plaisir qu'il aurait à rendre ses compatriotes, ses amis de Suisse et de Hollande témoins de sa prodigieuse fortune. Pierre a déjà eu l'idée d'envoyer à l'étranger quelques-uns de ses jeunes compagnons. Pourquoi ne les suivrait-il pas lui-même, pour voir et étudier de près les merveilles dont Zimmermann et Karschten-Brandt ne lui ont fourni que des images réduites et tronquées? Quelle joie pour ses yeux! quelle distraction à son ennui naissant! quels spectacles instructifs et aussi quels plaisirs nouveaux! Mais une objection se présente : quelle figure ferait en Europe le souverain de toutes les Russies? Il y porterait en ce moment

(1) Pylaief, *Le vieux Moscou*, Pétersbourg, 1891, p. 491.
(2) *Écrits et Correspondance de Pierre*, t. I, p. 754. — Comp. Oustrialof, t. IV, 1re partie, p. 553-611.

un nom inconnu ou humilié par d'anciens et de récents échecs, n'ayant rien fait personnellement pour le relever! C'est en y réfléchissant sans doute que Pierre en arrive à faire un retour sur lui-même, sur les occupations et les distractions qui ont absorbé jusqu'à présent son activité, et à en reconnaître le néant. Une lueur traverse son esprit : avant de se montrer à ces hommes de l'Occident qu'il imagine si grands, ne faudrait-il pas qu'il se haussât à leur niveau, qu'il mît dans son bagage de voyageur autre chose que le souvenir de quelques prouesses d'écolier? Mais comment y arriver? Sur ce point, l'imagination en travail du jeune Tsar se rencontrait avec l'esprit en détresse des boïars auxquels il avait abandonné jusqu'à présent le souci des affaires. Eux aussi sentaient le besoin de faire quelque chose pour sortir de la fâcheuse posture dans laquelle les avaient mis, à l'intérieur et à l'extérieur, la nonchalance et la maladresse de leur politique livrée aux hasards de l'inspiration journalière. C'est sous l'impulsion de ces motifs divers qu'est décidée vraisemblablement, à cette époque, la première tentative sur Azof.

Le génie intuitif du futur vainqueur de Poltava, auquel on a fait crédit et grand honneur du plan de campagne élaboré à cette occasion, y est resté, je crois, tout à fait étranger. Il n'a pas eu besoin, d'ailleurs, de se mettre en frais : le plan était tracé d'avance et depuis longtemps, traditionnel et classique dans l'histoire des relations de la Russie avec ses redoutables voisins du Sud. Bathory, le grand homme de guerre emprunté par la Pologne à la Transylvanie, l'indiquait au tsar Ivan en 1579 (1). L'ancienne Tanaïs d'avant Jésus-Christ, l'ancienne Tana du moyen âge, comptoir commerçant des Génois conquis en 1475 par les Turcs et converti en forteresse, Azof, à quinze kilomètres de l'embouchure du Don, constituait depuis longtemps le point naturel d'attaque et de défense pour les deux peuples en présence et en litige séculaire dans ces parages : clef de l'embouchure du fleuve d'un côté, clef de la mer Noire de

(1) P. Pierling, *Papes et Tsars*, Paris, 1890, p. 204.

l'autre. Ce n'était pas là d'ailleurs que devait se porter le grand effort de l'armée moscovite. Emmenant avec eux le gros des forces disponibles, toute la vieille armée de l'empire, celle qui avait accompagné Galitsine dans ses néfastes entreprises contre les Tatars, les boïars suivraient simplement la trace de ses pas et recommenceraient sa campagne, — avec le même succès. La tentative sur Azof n'était qu'une pointe accessoire, un coup de main isolé, où l'initiative du jeune Tsar devait se donner carrière. On était content, dans l'énorme camp qui s'acheminait d'autre part vers la Crimée, d'être quitte de sa présence, et on le laissait faire. Il ne se mettait pas non plus en grande dépense de préparatifs. Dans sa pensée, qu'accuse nettement une de ses lettres écrite au début de l'expédition (1), celle-ci ne serait qu'une suite des grandes manœuvres dont la forteresse de Presbourg avait été le centre. Il comptait prendre la ville par surprise. Il se retenait, toutefois, de confier ses régiments « de plaisance » aux chefs improvisés qu'il leur avait imposés naguère dans les combats burlesques livrés sur les bords de la Iaouza. Ces combats l'avaient convaincu apparemment qu'il était arrivé à posséder, dans les troupes qui y avaient pris part, une force militaire sérieuse, susceptible d'affronter la grande guerre; mais apparemment aussi il avait eu conscience que l'aventure à courir, étant autre cette fois, réclamait d'autres précautions. Il avait donc donné congé aux *rois de Presbourg et de Pologne;* mais, en même temps, fidèle à des errements abandonnés depuis longtemps dans l'art militaire de l'Occident, il avait voulu diviser le commandement suprême. Son corps d'armée, où figuraient tous les régiments de formation nouvelle, ceux de la garde, celui de Lefort, avec quelques détachements de miliciens, milice urbaine et milice de cour, *Streltsy* et *Tsaredvortsy,* en tout trente et un mille hommes, possédait trois généraux en chef, Golovine, Gordon et Lefort (2).

(1) 16 avril 1695, à Apraxine. *Écrits et Correspondance*, t. I, p. 28.

(2) Petrof, *La force armée de la Russie*, Moscou, 1892 (ouvrage publié sous les auspices du Ministère de la guerre), t. II, p. 4.

Ainsi organisée, l'expédition ressemble encore de très près à une partie de plaisir. Les généraux, dont un au moins, Lefort, n'avait aucune idée de la guerre, inaugurent leur commandement en se disputant, et le jeune Tsar plaisante toujours, continuant son jeu favori de mascarade et de pantalonnade bouffonne, se mêlant de tout, donnant des ordres à tort et à travers, mais s'affublant du pseudonyme de Pierre Alexiéief et du grade de capitaine, pour parader en tête de sa compagnie de bombardiers. Il a dépouillé Romodanovski de ses attributions, mais il lui a conservé son titre et il lui écrit en plein cours de campagne :

« *Min Her Kenich*, la lettre de Votre Majesté, datée de Votre
« capitale de Presbourg, m'a été rendue, pour laquelle grâce
« de Votre Majesté je suis tenu de verser mon sang jusqu'à la
« dernière goutte, ce pourquoi je me mets en chemin. —
« Bombardier Peter (1). »

La fin est celle qu'on peut attendre. Pierre se voit réduit, comme naguère Sophie et Galitsine, à donner le change à l'opinion avec des triomphes imaginaires. On chante le *Te Deum* à Moscou pour la prise de deux fortins insignifiants ; mais tout le monde y est averti que deux assauts dirigés contre la forteresse elle-même ont été également meurtriers et inefficaces. L'épreuve a été faite de la nouvelle armée et de son jeune créateur, et elle semble décisive. Sept années d'improvisations juvéniles, sur la valeur desquelles on pouvait hésiter à se prononcer, aboutissent ici au plus piteux, au plus humiliant résultat. — C'est ici que commence l'histoire de Pierre le Grand.

III

Pierre n'est pas seulement un très grand homme ; il est encore d'un grand peuple la personnification la plus complète

(1) 19 mai 1695. *Écrits et Correspondance*, t. I, p. 29.

peut-être, la plus compréhensive et la plus diversifiée qui ait jamais paru. Jamais, croirais-je volontiers, une collectivité humaine ne s'est vue identifiée à ce point, dans ses qualités comme dans ses défauts, dans les hauts et les bas de son niveau moral, dans tous les traits de sa physionomie, à une individualité chargée de la représenter dans l'histoire. Ce que Pierre révèle à ce moment de ressources insoupçonnées dans son esprit et dans son âme, ce qu'on le voit faire soudain et ce par quoi on le voit grandir, la Russie le montrera de jour en jour, d'année en année, pendant l'espace de deux siècles, et c'est ainsi qu'elle fera sa grandeur comme il a fait la sienne. Battue par le Turc, battue par le Suédois, envahie par l'Europe comme autrefois par l'Asie, après vingt défaites, vingt traités de paix imposés par ses vainqueurs, elle continuera à reculer ses frontières à leurs frais, elle démembrera la Turquie, la Suède et la Pologne, et elle en viendra à dicter des lois au continent européen, parce qu'elle aura persévéré.

Persévérer, s'obstiner vers le but poursuivi, même inaccessible en apparence; dans la voie choisie, même hasardeuse; dans les moyens adoptés, même défectueux; doubler seulement, tripler l'effort, le rude *ahan* du bûcheron; multiplier les coups et attendre l'heure, résolument, patiemment, stoïquement, tout son secret est là, oui, dans son âme seule, dur métal forgé par des siècles d'esclavage et des siècles de travail rédempteur. La grandeur de Pierre, la grandeur de la Russie, c'est la conquête mongole qui les a faites et le génie patient des *kniaz* de Moscou, trempé sur l'enclume où s'est usé le marteau des conquérants!

Au lendemain de cette première campagne désastreuse, les frondeurs de Moscou ont beau jeu à rappeler les paroles prophétiques du patriarche Joachim, ses anathèmes contre les soldats étrangers commandés par des généraux hérétiques; et voici Pierre multipliant au contraire ses appels à la science et à l'industrie étrangère, demandant des ingénieurs à l'Autriche et à la Prusse, des matelots et des charpentiers à la Hollande, à l'Angleterre. La flottille du lac de Péréiaslavl n'a été d'aucun

usage ; il va en construire une autre à Voronèje, dans le bassin même du Don. Il se heurte à des difficultés énormes, impossibles à vaincre, croirait-on. Les ouvriers embauchés à l'étranger sont longs à arriver et se sauvent quand ils ont vu le pays et la besogne à faire; les ouvriers indigènes gâchent l'ouvrage, n'entendent rien à ce qu'on leur demande et, maltraités, désertent, eux aussi, en masse; les forêts, que l'on met à contribution pour les bois de charpente, brûlent par centaines de lieues carrées; les collaborateurs d'ordre plus élevé, officiers, ingénieurs, médecins, imitent, en les exagérant, les écarts de conduite dont le maître donne encore l'exemple. Scènes d'orgie, querelles, rixes sanglantes. Le général et grand amiral Lefort est mis en demeure, par courrier, de rendre compte de certains détails se rapportant à l'administration de son département, et il commence ainsi son rapport : « Aujourd'hui, le « prince Boris Alexiéiévitch (Galitsine) dînera chez moi et nous « boirons à Votre santé. Je crains qu'à Voronèje Vous ne man- « quiez de bonne bière ; je Vous en apporterai, ainsi que du « vin de muscat (1). » Il n'importe ! Les travaux ont été commencés en automne 1696; le 3 mai de l'année suivante, vingt-trois galères et quatre brûlots sont mis à flot et descendent le cours du Don, en route pour la mer. En tête, sur la galère *Principium*, construite par lui en grande partie, le capitaine Pierre Alexiéieff fait office de pilote. Suivent, à bord des autres bâtiments, le grand amiral Lefort, le vice-amiral Lima, un Vénitien et le contre-amiral Balthazar de L'Osière, un Français. La flotte russe est créée pour de bon cette fois.

Je dois dire de suite qu'elle ne brille pas encore, et l'armée de terre avec laquelle elle doit coopérer pour une nouvelle tentative sur Azof ne s'illustre pas davantage sous le commandement de son nouveau généralissime, le boïar Cheïne. Les régiments « de plaisance » ont trop pris, décidément, l'habitude de plaisanter; quant aux *Streltsy*, ils ne sont plus bons qu'à assiéger des palais : un coup de canon les met en déroute.

(1) Solovief, t. XIX, p. 227. — Comp. Oustrialof, t. IV, 1re partie, p. 585 et suiv.

Pierre, en les voyant faire, médite sans doute, là déjà, sous les murs de la forteresse imprenable, le sort qu'il leur réservera dans un avenir prochain. L'aspect et les façons de tout ce monde, avant la venue tardive des hommes d'art promis par l'Empereur, évoquent les souvenirs du siège de Troie : les généraux perdant la tête et Gordon, le plus habile de tous, ayant en vain essayé d'ouvrir une brèche, tous les corps de troupes, officiers et soldats, sont réunis en conseil de guerre, appelés à donner leur avis sur les opérations à tenter. Un *Strelets* suggère l'idée d'une levée de terre à dresser contre les remparts ennemis, de manière à les dominer, puis à les ensevelir. Vladimir le Grand s'est, paraît-il, servi de cet expédient pour réduire Kherson (1). On adopte d'enthousiasme la stratégie de Vladimir, mais on ne réussit qu'à effrayer un peu les Turcs et à faire sourire les ingénieurs allemands, quand ils arrivent enfin à destination. Pierre lui-même est charmant d'entrain, de gaieté, de hardiesse juvénile. A sa sœur Nathalie qui s'inquiète des dangers auxquels elle le suppose exposé, il écrit plaisamment : « Je ne cours pas après les balles ; ce sont « elles qui courent après moi ; veux-tu leur dire de n'en rien « faire ? » Mais, déjà très ferme dans les résolutions à longue échéance, il est, lui tout le premier, également susceptible de trouble et de découragement momentané, très facile à déconcerter. Le 20 mai, ayant tenté une reconnaissance de la flotte turque, à laquelle il s'agit d'interdire l'accès du Don et le ravitaillement de la forteresse, on le voit épouvanté soudain par son apparence formidable, battant précipitamment en retraite avec ses galères. Le lendemain, à dix heures du matin, il paraît chez Gordon, sombre, abattu, prévoyant le pire ; à trois heures de l'après-midi, il revient rayonnant de joie : sans en avoir reçu l'ordre de qui que ce soit, n'obéissant qu'à leur courage, ses Cosaques, montés sur leurs *tchaïki,* frêles nacelles en cuir, volant sur l'eau comme l'oiseau auquel elles empruntent leur nom (*tchaïka,* mouette), ont attaqué la

(1) Petrof, t. II, p. 6.

veille au soir les grands vaisseaux du Sultan et les ont mis en fuite, leur infligeant de grosses pertes (1). C'est une occasion de se distinguer pour l'artillerie de Gordon ; car, si elle ne parvient pas à jeter une seule bombe dans la place, les pointeurs manquant leur but à chaque coup, elle fait une furieuse consommation de poudre en salves triomphales. Arrivée d'un nouveau détachement de troupes, prise d'une redoute ou d'une chaloupe ennemie, tout est prétexte à canonnade.

Il n'importe ! l'effort, cette fois, est si grand, la volonté de vaincre si acharnée, que Cosaques et ingénieurs allemands aidant, on vient à bout de l'entreprise. Le 16 juillet, des batteries, enfin mises à point par les artilleurs de l'Empereur, ouvrent un feu efficace ; le 17, un hardi coup de main des *Zaporojtsi* (Cosaques du Dniéper), opérant sur terre aussi hardiment que sur mer, les rend maîtres d'une partie des ouvrages avancés de la forteresse, et, le 18, Pierre écrit à Romodanovski :

« Votre Majesté apprendra avec joie que Dieu a béni ses « armées, les prières et le bonheur de Votre Majesté ayant « amené hier les gens d'Azof à se rendre. »

Le jeune Tsar victorieux peut se montrer maintenant à ses voisins de l'Occident. Et il s'est laissé persuader, par une rude expérience, qu'il a tout encore à apprendre d'eux. Son esprit paraît maintenant à la fois élargi et illuminé par des clartés nouvelles. En même temps qu'il conçoit un vaste plan de politique maritime, il prévoit la part que l'élément étranger doit avoir dans son exécution et lui donne bonne mesure. Se proposant de réunir le Don au Volga par une combinaison de canaux, il n'entend plus s'engager aveuglément dans une telle entreprise. Ce n'est pas assez d'embaucher des constructeurs à Venise, en Hollande, en Danemark, en Suède ; et pas assez encore de faire partir pour l'étranger cinquante officiers de sa chambre, vingt-huit pour l'Italie, vingt-deux pour la Hollande et l'Angleterre (2) ; il faut les suivre, se mettre per-

(1) Gordon, *Journal*, 10 mai 1696.
(2) Soloviev, t. XIX, p. 238.

sonnellement à l'école et sans plus rire cette fois, sérieusement, laborieusement, dans la sueur du front. Il y a bien encore un peu d'enfantillage dans cette soif de savoir et cette ardeur de travail; dans les poursuites studieuses du futur élève des charpentiers saardamois paraîtra plus d'une puérilité ; mais le but est marqué, l'élan pris. Le grand voyage, le grand tour d'Europe, va inaugurer une des plus merveilleuses carrières de l'histoire.

CHAPITRE II

EN VOYAGE. — L'ALLEMAGNE, LA HOLLANDE. — L'ANGLETERRE. — LE RETOUR.

I. Les précédents. — L'incognito du Tsar. — Premier déguisement. — La grande ambassade. — Pierre Mihaïlof. — Impression à Moscou et en Europe. — Départ retardé. — Une conjuration. — Fantômes sanglants. — La cognée du bûcheron et la hache d'Ivan le Terrible. — En Suède. — Riga. Accueil froid. — Un *casus belli* futur. — En Allemagne. — Kœnigsberg. — Curiosité et excentricité. — Le diplôme d'artilleur. — Koppenbrugge. — Rencontre avec Sophie-Charlotte de Prusse. — Les débuts mondains de Pierre. — Leibnitz. — II. En Hollande. — Zaandam. — La légende et l'histoire. — La maison du Krimpenburg. — La belle Hollandaise. — Amsterdam. — Commencement d'études sérieuses. — Le charpentier et le souverain. — Bizarreries et faiblesses. — Le Bacchus russe. — III. En Angleterre. — Une chambre mal habitée. — Pierre à Kensington-Palace. — Jugements défavorables. — Burnet. — Encore la légende. — A Londres et à Deptford. — Labeurs et divertissements. — L'actrice Cross. — Initiation universelle. — IV. En route pour Vienne. — Une entrée manquée. — La morgue autrichienne. — Une leçon de diplomatie. — Dépression morale. — Au château de la Favorite. — Le Tsar et l'Empereur. — Les inconvénients de l'incognito. — Échec diplomatique. — Voyage manqué à Venise. — Nouvelles alarmantes de Russie. — « La semence des Miloslavski. » — Retour précipité. — Entrevue avec Auguste II à Rawa. — La fin du voyage.

I

Pour trouver dans l'histoire de la Russie un précédent à ce voyage, il faut remonter jusqu'au onzième siècle. En 1075, le grand-duc de Kief, Izaslaf, visita à Mayence l'empereur Henri IV. Encore une tradition que Pierre vient renouer, inconsciemment à coup sûr. Depuis Ivan le Terrible, le désir seul de visiter les pays étrangers a passé, chez les sujets du Tsar, pour un acte de haute trahison. Sous le règne de Michel, un prince Hvorostinine était, de ce chef, l'objet d'une pour-

suite sévère. Il avait, devant des amis, parlé d'une excursion en Pologne et à Rome qu'il eût été tenté d'entreprendre « pour trouver avec qui causer ». Un peu plus tard, le fils du conseiller le plus écouté d'Alexis, Ordine-Nachtchokine, ayant clandestinement passé la frontière, il fut question de le faire tuer à l'étranger (1).

Pierre lui-même n'ose braver l'opinion au point de donner à son départ un caractère officiel. C'est une escapade presque clandestine qu'il se permet, et l'on trouve quelque chose de naïvement sauvage dans les précautions qu'il prend pour s'assurer le bénéfice d'un incognito, dont avec sa pétulance naturelle il sera le premier à trahir constamment le secret. Une grande ambassade est mise sur pied, avec mission de solliciter tour à tour de l'Empereur, des rois d'Angleterre et de Danemark, du Pape, des États de Hollande, de l'Électeur de Brandebourg et de la République de Venise, de l'Europe entière, moins la France et l'Espagne, le « renouvellement d'anciens liens d'amitié, en vue de l'affaiblissement des ennemis du nom chrétien ». Les ambassadeurs sont au nombre de trois; Lefort prend le pas, en qualité de premier envoyé, sur ses collègues, Golovine et Voznitsine. Ils ont dans leur suite cinquante-cinq gentilshommes et « volontaires », dont un sous-officier du régiment Préobrajenski, répondant au nom de Pierre Mihaïlof : le Tsar. Pendant toute la durée du voyage, les lettres destinées au Souverain devront porter cette simple adresse : « Rendre à Pierre Mihaïlof. » Ce n'est qu'enfantin ; mais voici qui est touchant : le sceau dont le prétendu sous-officier va se servir pour sa correspondance représente un jeune charpentier entouré d'instruments propres à la construction de navires, avec cette inscription : « Mon rang est celui d'un écolier, et j'ai besoin de maîtres (2). »

A Moscou, on avait d'autres présomptions sur le but réel du voyage. On y supposait généralement que le Tsar allait à l'étranger pour y faire ce qu'il avait fait jusqu'à présent à la

(1) SOLOVIEF, t. IX, p. 461 ; t. XI, p. 93.
(2) OUSTRIALOF, t. III, p. 18.

Sloboda, c'est-à-dire pour s'amuser (1). Pierre percevait-il lui-même dès à présent les horizons lointains auxquels devait aboutir sa course? Cela est douteux. En traversant la Livonie, il parlait bien déjà de couper les barbes et de raccourcir les vêtements de ses sujets (2); mais, à voir les figures et les accoutrements de ses compagnons de route, on pouvait croire que c'étaient propos en l'air. Lefort paraissait vêtu à la tatare, et le jeune prince d'Imérétie étalait à ses côtés un superbe costume persan.

Le voyage est loin, du reste, d'avoir eu à son début, soit au point de vue russe, soit au point de vue européen, l'importance que les événements lui ont depuis attribuée. Il ne faisait pas précisément sensation. J'ai le regret de contredire, à cet égard, une légende de plus, maternellement caressée par l'amour-propre national. En Russie, on s'était habitué déjà à voir le Souverain courant les grands chemins, ou plutôt à ne pas le voir du tout; en Europe, les esprits étaient occupés ailleurs. L'heure choisie par Pierre pour lier connaissance avec ses voisins de l'Occident et s'offrir à leur curiosité était solennelle pour eux. Le congrès de paix de Ryswick allait se réunir. L'attention du monde politique, commercial, intellectuel, était absorbée de ce côté. Je n'en veux qu'un témoignage: on peut consulter au quai d'Orsay les huit volumes comprenant la correspondance de Louis XIV avec les plénipotentiaires chargés, en 1697, de défendre ses intérêts au sein de la grande assemblée diplomatique; je gage qu'on n'y trouvera pas le nom de Pierre prononcé plus d'une fois, et encore d'une façon toute banale. Interrompant ses travaux et ses poursuites scientifiques, le Tsar vient d'Amsterdam à la Haye, où une réception officielle lui est préparée; les plénipotentiaires mentionnent le fait, et c'est tout. Ils sont pendant de longs mois ses proches voisins, eux en résidence à Delft, lui en séjour d'études à Amsterdam, et ils paraissent ne pas soupçonner son existence. Savent-ils seulement comment il se

(1) Oustrialof, t. III, p. 640.
(2) Blomberg, *An account of Livonia*, Londres, p. 332 (édit. française, 1705).

nomme? Même à propos des affaires de Pologne, dont ils ont l'occasion de s'occuper fréquemment, ils n'en font aucune mention. Évidemment ils ne se doutent pas du rôle que le futur allié d'Auguste II prétend, dès à présent, y jouer.

L'apparition du souverain moscovite hors des frontières de son empire, assez peu connues généralement, n'éveillait quelque intérêt que dans un milieu très spécial. L'année suivante, elle fournira au corps enseignant de Thorn la matière d'une dispute publique (1). Les savants avaient commencé, depuis quelque temps déjà, à s'occuper de la *Moscovie*. En Angleterre, Milton avait écrit un livre sur le grand empire du Nord et suscité toute une littérature consacrée au même objet. En Allemagne, Leibnitz exprimait récemment l'opinion que les Moscovites seuls seraient capables d'affranchir l'Europe du joug ottoman. Mais aussi était-ce avec le monde scientifique surtout que Pierre Mihaïlof se souciait pour le moment d'entrer en relation, et, à ce point de vue, après la grande crise qui avait mis Louis XIV en présence de la plus formidable des coalitions, et avant la crise prochaine de la succession d'Espagne, dans le bref intervalle de répit et de détente que l'épuisement de la France accordait à l'Europe, le moment était propice pour une tournée d'étude ou de plaisir à travers le vieux continent européen.

Annoncé pour le mois de février 1697, le départ se trouvait retardé par la découverte d'un complot contre la vie du Tsar. A la tête des conjurés, nous retrouvons une vieille connaissance, Tsikler, l'ancien comparse de Sophie, un rallié, dont les dédains de Pierre ont fait un mécontent. Quant à ses complices, on les devine : encore et toujours les *Streltsy !* Pierre les verra donc éternellement devant lui, haineux et menaçants ! L'incident était, d'ailleurs, rapidement vidé ; quelques têtes à couper, et l'on partait, enfin, le 10 mars. Mais une ombre avait été jetée sur la joie du voyage, et dans l'âme du jeune souverain un supplément de rancune terrible.

(1) *Conjecturæ aliquot politicæ de susceptis magni Moscoviæ Ducis... itineribus.* Thorunii, 1698. (Bibliothèque de Saint-Pétersbourg.)

Encore eux et avec eux, l'hallucination perpétuée des fantômes sanglants qui ont entouré son berceau !

Eh bien, ils auraient la guerre, puisqu'ils l'avaient voulu ! A la première occasion on leur réglerait leur compte. Et, dès à présent, il convenait de se mettre sur ses gardes, d'opposer le glaive au glaive, au complot perpétuel la perpétuelle inquisition, au poignard toujours levé dans l'ombre l'échafaud toujours dressé sur la *Place Rouge*. Ce serait pour le moment l'affaire des amis et des collaborateurs les plus éprouvés du souverain, en attendant que, revenu, il fît lui-même la besogne. Mais il aiguillonnerait de loin le zèle de Romodanovski. En Allemagne, en Hollande, en Angleterre, partout, à travers les spectacles nouveaux, les étonnements, les éblouissements qui l'attendent, il emporterait et garderait dans ses yeux la vision troublante, le cauchemar angoissant des périls mortels qui semblent attachés à sa destinée. Et c'est ainsi que le génie ombrageux, farouche et implacable de ses ancêtres revivra et grandira en lui, associant à l'éclat d'une œuvre civilisatrice l'ombre sanglante d'un épouvantable carnage. Avec la cognée, il prendra aussi en main la hache, bûcheron et bourreau.

La marche de l'ambassade fut lente. Il y avait deux cent cinquante personnes à déplacer. La suite de Lefort seul comprenait onze gentilshommes, sept pages, quinze valets de chambre, deux orfèvres, six musiciens et quatre nains. A Riga, en terre suédoise, réception courtoise, mais froide. Le gouverneur, Dahlberg, se disait malade, ne paraissait pas. Pierre prétendra plus tard s'en faire un *casus belli,* invoquera des insultes personnelles. Dans les emprunts faits à la civilisation occidentale, il n'aura pas trouvé la bonne foi. Officiellement, sa personne n'a pu être en jeu. A Riga, comme ailleurs, le mot d'ordre donné par les ambassadeurs était de traiter d'invention ridicule la présence parmi eux du jeune souverain. On devait croire qu'il était à Voronèje, occupé à la construction de sa flotte. Dahlberg mettait peut-être un peu de malice à tenir cette affirmation pour exacte, et les Moscovites,

suivant à cet égard un penchant qui, je le crains bien, est devenu héréditaire, mettaient, de leur côté, trop de sans-façon à réclamer les droits d'une hospitalité trop exigeante. Pierre ne s'avisait-il pas de vouloir lever de sa main les plans de la forteresse ! On lui barrait le passage. Il semble bien qu'on n'eût pas tort : son père y avait mis le siège ! Les torts, s'il y en a eu, ont été tout au moins réciproques.

La mauvaise humeur des voyageurs se passait à Mittau ; le duc actuellement régnant, Frédéric-Casimir, était pour Lefort une ancienne connaissance. Il faisait à l'ambassade un accueil cordial et magnifique. Pierre en oubliait son incognito et surprenait ses hôtes par l'imprévu de ses discours, plaisantant les mœurs, les préjugés, les lois barbares de son pays. L'Occident a commencé de le saisir. Mais c'est toujours le même jeune homme d'allure fantasque et extravagante. A Libau, il voit pour la première fois la Baltique, la mer des Varègues, et, le mauvais temps l'empêchant de poursuivre sa route, il séjourne dans les *Weinkeller* avec les marins du port, trinquant et badinant avec eux, et s'obstinant, cette fois, à se faire passer pour un simple capitaine chargé d'armer un corsaire pour le service du Tsar. Le voici à Kœnigsberg ; il y a devancé son ambassade, la laissant suivre la voie de terre, tandis qu'il coupait court par l'autre voie sur un bâtiment marchand. Il refuse de se laisser saluer par le prince de Holstein-Beck que l'Électeur de Brandebourg a envoyé à sa rencontre, fait affirmer, par le patron du navire, qu'il n'a à bord aucun passager de distinction, s'y attarde jusqu'à la nuit, et se décide, à dix heures du soir seulement, à accepter le logement qu'on lui a préparé. Il y trouve le maître de cérémonies du souverain, Jean de Besser, un homme de cour accompli, savant et poète par-dessus le marché. Il fonce sur lui, arrache sa perruque et la jette dans un coin.

— Qui est-ce ? demande-t-il aux siens.

On lui explique comme on peut les fonctions du personnage.

— C'est bien ; qu'il m'amène une fille.

J'accorde que, rapportée pourtant par un historien sérieux

et point malveillant, il s'en faut (1), l'anecdote soit suspecte. La multiplicité de traits analogues, recueillis par la tradition, ne laisse aucun doute sur la réalité de l'impression générale qui s'en dégage. Le futur Réformateur n'est encore qu'un jeune sauvage, cela est clair. Il va, le lendemain, voir l'Électeur, s'entretient avec lui en mauvais allemand, boit beaucoup de vin de Hongrie, mais refuse sa visite : il est redevenu Pierre Mihaïlof. Il se ravise plus tard et prépare une réception qu'il juge magnifique, l'ayant agrémentée d'un feu d'artifice de sa composition. Au dernier moment, l'Électeur se fait excuser. Gare aux porteurs de cette mauvaise nouvelle, deux seigneurs d'importance, le comte de Kreyzen et le prévôt de Schlacken ! Pierre est à table en compagnie de Lefort et d'un de ses nains. Lefort a la pipe à la bouche ; le Tsar paraît ivre et en accès de tendresse pour son favori, se penchant de temps en temps pour l'embrasser. Il invite les messagers à prendre place à son côté, puis soudain, frappant la table d'un coup de poing : « L'Électeur est bon, mais ses conseillers sont des diables. *Gehe! Gehe!* (Allez-vous-en !) » Il se lève, prend l'un des Brandebourgeois à la gorge et le pousse vers la porte : « *Gehe! Gehe!* »

Quand il sort, à Kœnigsberg, courant les rues en simple touriste, c'est un sauve-qui-peut général, pour éviter une rencontre avec son humeur fertile en saillies peu agréables. Croisant une dame de la cour, il l'arrête avec un geste brusque et un éclat de sa voix de tonnerre : « *Halt!* » Il prend la montre qu'il aperçoit à son corsage, regarde l'heure et s'en va (2).

L'Électeur n'en était pas détourné de faire bon visage et grand accueil à son hôte ; son goût pour les cérémonies et l'apparat se trouvait flatté par la présence de cette ambassade extraordinaire, et il avait en vue la conclusion d'une alliance

(1) BERGMAN, *Peter der Grosse als Mensch und Regent*, Riga, 1823, t. I, p. 256. (Édition russe, t. I, p. 223, note.)

(2) POSSELT, ouvrage cité, t. II, p. 407, 600, 601; THEINER, *Monuments historiques*, Rome, 1859, p. 369; HERRMANN, *Geschichte Russlands*, t. IV, p. 67.

défensive contre la Suède. Il lui en coûtait cent cinquante mille écus ; argent perdu ! Pierre se dérobait, l'esprit distrait, occupé ailleurs. En fait de politique, son attention, ou plutôt celle de ses conseillers, était absorbée par les affaires de Pologne, où la mort de Sobieski a mis en présence les candidatures rivales de l'Électeur de Saxe et du prince de Conti. Pierre tenait pour Auguste contre son compétiteur, c'est-à-dire contre la France, cette alliée de la Turquie. Écrivant de Kœnigsberg aux seigneurs polonais, il annonçait catégoriquement l'intention d'intervenir dans la lutte. Une armée, commandée par le prince Romodanovski, s'approcherait des frontières de la Lithuanie. Il menaçait déjà !

L'ambassade s'attarda à Kœnigsberg, dans l'attente des événements, Pierre en profitant d'ailleurs pour donner satisfaction à ses curiosités, ses impatiences de savoir toujours aussi vives. Il en aurait eu de très singulières parfois, comme de vouloir assister au supplice de la roue, qu'il rêvait apparemment d'introduire dans la procédure criminelle de son pays, pour en varier le répertoire. On s'excusait sur l'absence momentanée de tout condamné ayant mérité ce châtiment. Il s'étonnait : quoi ? tant de façons pour un homme à faire mourir ! Que n'en prenait-on un parmi les gens de sa suite (1) ! Il travaillait pourtant aussi avec le maître d'artillerie, Sternfeldt, et en recevait, au bout de quelques semaines, un diplôme en règle, qu'on a eu tort de prendre trop au sérieux. Trois années plus tard, Pierre se trouvant au château de Birzé, en Lithuanie, avec le roi de Pologne, les deux souverains, également épris d'originalité, se divertiront au tir à la cible, avec des canons. Auguste touchera le but deux fois, Pierre pas une (2).

Le jeune Tsar est déjà, à ce moment, l'être bizarre que le monde européen apprendra à connaître plus tard et dont il gardera longtemps l'étonnement et la frayeur; incomparablement actif, remuant, fureteur ; gai habituellement, plein d'entrain et de verve plaisante, de bonhomie même, avec des

(1) Pöllnitz (baron Charles-Louis), *Mémoires*, Berlin, 1791, t. I, p. 179.
(2) Oustrialof, t. IV, p. 90.

brusques sautes de caractère, des retours subits d'humeur sombre, des accès de violence ou de mélancolie ; génial et fantasque, inquiet et inquiétant. Un soir qu'il soupe avec l'Électeur dans une salle basse parquetée de marbre, un des servants laisse tomber une assiette. Aussitôt Pierre de se lever en sursaut, hagard, les traits bouleversés, tirant son épée et portant des coups, qui heureusement ne blessent personne. Rassuré, il réclame impérieusement la punition du coupable. On s'en tire en faisant donner le fouet sous ses yeux à un pauvre diable condamné pour une autre peccadille(1).

Dans les premiers jours de juillet, Auguste paraissant définitivement prendre le dessus en Pologne, l'ambassade se remit en route. Vienne était le but qu'elle se proposait d'abord, en vue d'un traité d'alliance à négocier ; mais l'envoyé du Tsar, Nefimof, a tenu à y prendre les devants, ou du moins à s'en donner l'apparence. L'alliance défensive et offensive était faite, à l'en croire. Lefort, d'autre part, insistait pour qu'on poussât droit du côté de la Hollande, sans que son zèle, assez tiède, de calviniste y fût pour quelque chose, ainsi qu'on l'a supposé. Il y a eu beaucoup plus de hasard qu'on n'a communément imaginé dans l'orientation du voyage et même dans la tournure générale que les circonstances lui ont donnée.

Il est singulier que, sur le chemin de la Hollande, Pierre ne se soit pas arrêté à Berlin. Il n'a fait que traverser rapidement la ville. La future capitale du grand Frédéric lui semblait de peu de ressource pour sa curiosité. Il eut la bonne fortune de rencontrer ailleurs ce que la Prusse entière pouvait lui offrir de plus attrayant, et d'y faire connaissance en même temps avec l'Allemagne policée et cultivée dans une de ses manifestations les plus séduisantes. L'Électrice de Brandebourg, la future reine Sophie-Charlotte de Prusse, n'avait pas accompagné son mari à Kœnigsberg ; elle avait profité de son absence pour visiter sa mère, l'Électrice Sophie de Hanovre.

(1) Pöllnitz, *Mémoires*. Pöllnitz est un témoin sujet à caution.

La venue du souverain un peu fabuleux encore de la mystérieuse Moscovie ne l'avait cependant pas laissée indifférente. La mère et la fille comptaient parmi les femmes les plus instruites de leur temps. Destinée autrefois au duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, Sophie-Charlotte avait fait un séjour de deux ans à la cour de Versailles. Elle restait très Française. Agée de vingt-neuf ans à peine maintenant, elle passait pour la plus jolie et la plus spirituelle femme de son pays. Son cercle intime était une élite intellectuelle. Leibnitz en faisait partie et l'obligeait à se ressentir du très vif intérêt dont l'événement qui mettait Kœnigsberg en rumeur l'avait personnellement pénétré, ouvrant devant son mobile esprit des horizons nouveaux, tout un programme d'études : ethnographie, linguistique, archéologie ; tout un plan de vastes entreprises scientifiques, dans l'exécution duquel, avec le concours du souverain moscovite, le rôle du plus grand savant de l'Allemagne paraissait indiqué. Il apprenait déjà l'histoire et la langue du pays. Il lui était arrivé, autrefois, de parler de la Pologne comme du rempart naturel de la chrétienté contre les *barbares* de tout acabit, Turcs ou Moscovites. C'était oublié. Pierre était peut-être un barbare, mais un barbare de grand avenir, et Leibnitz s'en réjouissait, tout en le mettant sur le même rang avec Kam-Ki-Amalogdo-Khan, le souverain de la Chine, et Yasok-Adjam-Nugbad, le roi d'Abyssinie, ses contemporains, qui, eux aussi, paraissaient méditer de grandes œuvres (1). Sophie-Charlotte s'était fait envoyer des rapports circonstanciés sur le séjour du Tsar à Kœnigsberg. Ils ne lui avaient pas donné une idée très avantageuse du degré de culture et de bonne éducation qu'elle pouvait s'attendre à trouver chez l'auguste voyageur, mais n'avaient pas diminué son désir de l'apercevoir. Elle correspondait activement, à ce sujet, avec le ministre d'État Fuchs ; elle lui écrivait en mai 1697 : « Je « voudrais qu'on lui persuadât de passer ici, non pas pour « voir, mais pour être vu, et nous épargnerions avec plaisir

(1) Guerrier, *Leibnitz in seinen Beziehungen zu Russland*, p. 8-20.

« ce qu'on donne pour les bêtes rares, pour l'employer en « cette occasion. » Et un mois après : « Quoique je sois « ennemie de la malpropreté, la curiosité l'emporte pour le « coup (1). »

Intéressé à son tour, entraîné sans doute par les souvenirs que lui avaient laissés les Allemandes aimables de la *Sloboda*, Pierre se prêta de bonne grâce à une rencontre, qui eut lieu à Koppenbrügge, dans le grand-duché de Zelle, un fief de la maison de Brandebourg appartenant au prince de Nassau. Le jeune souverain fut d'abord effrayé par le nombre de personnes qu'il y aperçut, les deux Électrices ayant négligé de l'avertir qu'elles amenaient toute leur famille. Il faisait mine de se dérober, quittait précipitamment le village, et l'on était obligé de parlementer pendant une heure pour le faire revenir. Il paraissait enfin au château ; mais au compliment que les deux princesses lui adressaient, il ne répondait que par des gestes, se couvrant le visage de ses mains et répétant : « *Ich kann nicht sprechen*... (2). » Sauvagerie, mais aussi timidité constitutionnelle, je maintiens le trait, et je le vois confirmé par la suite de l'entrevue ; car le jeune souverain ne tarde pas à revenir de son émoi et s'apprivoise assez vite. Au souper, il laisse voir encore un peu de gaucherie et commet quelques incongruités, s'embarrasse de sa serviette, dont il ignore l'emploi, et mange malproprement. Il oblige tout le monde à demeurer quatre heures à table pour boire, en se levant chaque fois, des toasts sans fin à sa santé, mais arrive, malgré tout, à ne pas produire une mauvaise impression. Il paraît simple avec beaucoup d'esprit naturel, répond promptement aux questions qu'on lui fait et, une fois lancé, soutient sans embarras les plus longues conversations. On lui demande s'il aime la chasse, et il répond en montrant ses mains de travailleur couvertes de calus ; il n'a pas le temps de chasser ! Après le souper, il consent à danser, non sans demander que les deux princesses lui

(1) Varnhagen von Ense, *Leben der Königin von Preussen, Sophie-Charlotte*, Berlin, 1837, p. 74, 76.

(2) Je ne sais pas parler.

en donnent préalablement l'exemple. Il veut mettre des gants, mais on n'en trouve pas dans ses effets. Les seigneurs de sa suite prennent les corsets garnis de baleines de leurs danseuses pour des attributs naturels et font tout haut l'observation que les dames allemandes ont des dos durs en diable. Il fait venir un de ses fous, et, comme on ne paraît pas goûter les ineptes facéties du personnage, il s'arme d'un énorme balai pour le mettre dehors. Mais encore une fois, tout compte fait, il séduit encore plus qu'il n'étonne. C'est un aimable sauvage. Mieux que cela, « c'est, écrit l'Électrice mère, un homme tout à fait « extraordinaire. Il est impossible de le décrire et même de « s'en faire une idée, à moins de l'avoir vu. » Les quatre heures du souper n'ont pas paru trop longues, ni à la mère ni à la fille; toutes deux y seraient restées plus longtemps encore, « sans éprouver un moment d'ennui ». Rendant compte à Fuchs de ses impressions, la fille termine même sa lettre sur cette phrase inachevée et très suggestive : « En voilà assez pour vous lasser; mais je ne saurais qu'y faire; j'aime à parler du Tsar, et, si je m'en croyais, je vous dirais plus que... Je reste bien affectionnée à vous servir (1). »

Leibnitz n'a pas été malheureusement de la fête. Il a compté sur le passage de l'ambassade à Minden et esquissé à la hâte un plan de travaux et de réformes à présenter au Tsar. Il n'est parvenu à voir qu'un neveu de Lefort, qui l'a éconduit poliment. Pierre est resté inaccessible; les savants qui ne construisaient pas de navires et n'entendaient rien à la préparation des feux d'artifice ne l'intéressaient pas encore. Il était pressé de voir la patrie de Karschten-Brandt et de Kort. Sur la route d'Amsterdam, à Schenkenschen, ville hollandaise de la frontière, une femme demande aux voyageurs s'ils sont chrétiens. Le bruit circulait que les Moscovites allaient se faire baptiser à Clèves!

(1) Ermann, *Mémoires pour servir à l'histoire de Sophie-Charlotte*, Berlin, 1861, p. 116-120. Les détails de l'entrevue sont empruntés à la *Correspondance des deux princesses avec Fuchs*.

II

Saardam ou Zaandam et la maison du Tsar-charpentier, but de pèlerinage aujourd'hui dans la charmante petite ville néerlandaise, ne sont devenus célèbres qu'à la fin du dix-huitième siècle. Consacrant cinq pages à la description de ce coin de pays, dans ses *Mémoires*, écrits en 1726, le baron de Pöllnitz ne fait pas mention de l'hôte illustre auquel il a dû, depuis, sa renommée. Parlant du séjour de Pierre en Hollande, le célèbre Wagenaer ne fait pas mention de Zaandam (1). C'est, dans cette page d'histoire, un curieux exemple du travail marginal de l'imagination populaire. Historiquement, cela est certain, la plupart des détails consacrés par la tradition, comme se rapportant au séjour de Pierre dans le voisinage d'Amsterdam, n'ont rien de réel. Il n'est pas sûr qu'il ait jamais habité la maisonnette pieusement conservée aujourd'hui. D'après Scheltema, qui s'est rapporté au journal encore inédit de Noomen, la demeure appartenait à un forgeron du nom de Guerrit Kist; le journal de la communauté luthérienne du lieu indique un autre propriétaire, Boij Thijsen. Toutes les maisons ouvrières en bordure du petit canal tributaire de l'Y se ressemblant à une tuile de toit près, il a pu y avoir confusion. Voltaire et ses émules ont bien suivi pas à pas et heure par heure la vie de l'héroïque apprenti au cours de sa légendaire équipée; ils l'ont vu se préparant un lit dans l'humble cabane, y faisant sa cuisine, construisant de ses mains un modèle de vaisseau, puis un modèle de moulin à vent, l'un et l'autre larges de quatre pieds. Il ajoute un mât à un bateau, destiné à ses promenades; passe de longues journées sur les chantiers, la hache ou le rabot à la main, et, sans être absorbé par

(1) Wagenaer, *Histoire d'Amsterdam*, Amsterdam, 1750, p. 721. Voy. aussi *Vaderlandsche, Historie*, Amsterdam, 1757, t. XVI, p. 377-379.

ces occupations multiples, il visite des scieries, des pressoirs, des filatures, des fabriques de compas, des ateliers de serrurerie ; il entre dans une papeterie, s'y empare de l'appareil à tirer les feuilles et s'acquitte à merveille de cette besogne délicate. Combien lui a-t-il fallu de temps pour faire tout cela ? Près de deux ans, répond Voltaire (1). Il est resté à Zaandam huit jours !

Comment y est-il venu ? Un peu par l'effet du hasard et beaucoup par l'effet de l'ignorante naïveté qui l'accompagnera constamment dans ce premier tour d'Europe. Zaandam était à cette époque un centre de constructions navales assez considérable ; on y comptait jusqu'à cinquante chantiers ; mais au point de vue soit de l'importance, soit de la perfection des travaux, ces établissements ne pouvaient soutenir aucune comparaison avec ceux d'Amsterdam. Abandonnant à Koppenbrügge le gros de ses compagnons de voyage, se faisant suivre par une dizaine seulement de « volontaires », Pierre brûlait la grande métropole et poussait droit à la petite bourgade voisine. Pourquoi ? Parce que, parmi les charpentiers hollandais, d'ordre inférieur naturellement, qu'il avait employés à Préobrajenskoïé, à Péréiaslavl et à Voronèje, les meilleurs s'étaient trouvés par aventure originaires de Zaandam. Il en avait conclu qu'il lui fallait aller là, et non ailleurs, pour voir de beaux navires et bien apprendre à les construire.

Il descend à l'auberge ; cédant à sa manie de travestissement, il se fait en toute hâte apporter pour lui et pour les siens des vêtements de bateliers indigènes, camisole rouge aux gros boutons, veste courte et larges culottes, et les voici déambulant par les rues dans cet accoutrement, visitant les chantiers, pénétrant dans les maisons ouvrières à la grande stupéfaction des habitants. Ces maisons ressemblent fort à celles que Pierre a toujours occupées dans son propre pays ; il en trouve une à son gré et s'y établit. Il fait l'emplette d'un *boeijer*, petit bâtiment à voiles, y adapte un mât brisé, invention nouvelle alors,

(1) Voltaire s'est quelque peu contredit lui-même à ce sujet. Comp. *Œuvres*, édit. de 1853, t. IV, p. 576 et 663.

et passe son temps à essayer le navire sur le golfe. Au bout de huit jours, il en a assez. Les vaisseaux qu'il a aperçus sur les eaux de l'Y ou dans les chantiers ne sont que des bâtiments marchands de tonnage médiocre, et sa présence a jeté le trouble dans la paisible population du lieu, mettant les autorités locales dans l'embarras et lui causant à lui-même des ennuis. Son travestissement n'a évidemment trompé personne; son arrivée était annoncée à l'avance et son signalement donné à un ouvrier du pays par un de ses parents employés en Russie : « La taille élevée, la tête tremblante, le bras droit en « mouvement continuel et une verrue sur le visage. » Des enfants qu'il a bousculés lui ont lancé des pierres; il s'est fâché et a aussitôt oublié son incognito, se réclamant très haut de sa qualité. On lui donne à entendre qu'on serait bien aise de le voir parti, et, comme son ambassade vient d'arriver à Amsterdam, il se décide à l'y rejoindre.

Il est resté huit jours à Zaandam; il s'y est promené en bateau et a courtisé une fille d'auberge à laquelle il a donné cinquante ducats (1); mais il a frappé les esprits par ses allures excentriques et son déguisement de carnaval, il a mis au nid, dans ce coin de pays ignoré, la couvée d'anecdotes pittoresques, et la légende va naître. Joseph II, Gustave III et le grand-duc Paul de Russie avant la fin du dix-huitième siècle, Napoléon et Marie-Louise au commencement du dix-neuvième, visiteront la demeure, authentique ou non, où se sera fixé le culte posthume d'une tardive religion. Napoléon est, paraît-il, un visiteur distrait, et Marie-Louise éclate de rire en voyant la pauvreté du lieu (2); mais Alexandre Ier y fait placer en 1814 une plaque de marbre blanc commémorative; accompagnant le futur empereur Alexandre II, le poète Joukovski y écrit au

(1) Meermann, *Discours sur le premier voyage de Pierre le Grand*, Paris, 1812, p. 59 et suiv.; Nartof, *Anecdotes sur Pierre le Grand*, Pétersbourg, 1891, p. 5-7; *Journal inédit de Noomen*, dans la Bibliothèque d'Utrecht. M. Kort, professeur à Dorpat (actuellement Iourief), en prépare la publication. Scheltema s'y est fié aveuglément. Noomen était marchand drapier à Zaandam.

(2) Scheltema, *Anecdotes historiques sur Pierre le Grand*, Lausanne, 1842, p. 409.

crayon sur le mur des vers enthousiastes qui saluent le berceau de la Russie sous l'humble toit d'ouvrier, et, à côté d'un portrait du grand homme, les touristes y peuvent lire ce distique :

Nichts is
den grooten man
te Klein.

Située sur le Krimp, dans la partie occidentale et assez écartée de la ville, la maison est en bois sur un pied de maçonnerie en briques. Guerrit Kist, ou Boij Thijsen, la partageait en 1697 avec une veuve, et celle-ci céda son corps de logis à Pierre pour un loyer de sept florins qu'il négligea de payer. Il avait de ce côté l'oubli facile. Une seule chambre, pourvue d'une cheminée en forme de hotte avec jambages et chambranle en bois, d'une espèce d'armoire en bois avec porte à deux vantaux grillés en fil de laiton et munis de rideaux pour recevoir le matelas (*betsteede*), et d'une échelle pour monter au grenier. Plus de meubles aujourd'hui ayant pu servir au locataire de 1697. L'impératrice Élisabeth en a fait l'achat et opéré le transport en Russie. La maison, habitée depuis par plusieurs générations d'artisans, a été oubliée pendant longtemps. Il est possible qu'on soit arrivé à la reconnaître. Une espèce de hangar à arcades construit par le roi de Hollande entoure et conserve aujourd'hui ce qui en reste : l'aile gauche avec deux pièces surmontées d'un grenier et à moitié effondrées sous le poids d'un toit en ruine. L'aile droite a disparu, ainsi que la cheminée. Le gouvernement hollandais a cédé récemment ces reliques au gouvernement russe, qui a pris, pour leur conservation, de nouvelles mesures, assez offensantes pour les amateurs de pittoresque, mais peut-être indispensables. J'y ai vu installer jusqu'à un calorifère !

Au palais de Montplaisir, à Peterhof, un tableau de l'école flamande, représentant un homme en camisole rouge qui serre de près une fille aux plantureux appas, a passé longtemps pour une évocation des souvenirs laissés par le grand homme à Zaandam. La toile est maintenant à l'Ermitage, mais

n'a certainement pu être peinte d'après nature, l'auteur, I.-I. Horemans, étant né en 1715. Nartof, qui fut plus tard un des intimes de Pierre, fait mention de la fille, qui, dit-il, ne s'est laissé aimer qu'après s'être convaincue par un regard jeté dans la bourse de l'étranger qu'elle n'avait pas affaire à un vulgaire batelier, et, dans un fragment de lettre recueilli par Leibnitz sans indications de provenance, je lis à la date du 27 novembre 1697 ces lignes : « Le Tsar a rencontré une « paysanne à Saardam qu'il trouve à son gré et où il va seul « en sa barque faire l'amour les jours de repos, à l'exemple « d'Hercule (1). »

Pierre avait mieux à faire à Amsterdam. Un ami l'y attendait, presque un collaborateur, le bourgmestre de la ville, Nicolas Witsen. Ayant visité la Russie sous le règne d'Alexis, auteur d'un livre célèbre sur la Tartarie de l'Est et du Sud, correspondant de Lefort et intermédiaire de son maître pour les commandes de vaisseaux et autres emplettes faites en Hollande, celui-ci ne pouvait manquer de faire grand accueil au voyageur. Il se hâta de lui ouvrir l'accès des grands chantiers de la Compagnie des Indes orientales. Le travail sérieux et le voyage utile de Pierre commencent là.

Il y paraît bien le même toujours, avec ses manies, ses bizarreries, ses grimaces et ses tics, prétendant se dissimuler sous le nom de « maître Pierre » (*Peterbas*) ou « charpentier Pierre de Zaandam », faisant le sourd si on l'interpelle autrement, et n'arrivant qu'à mieux se donner en spectacle. Son ambassade allant à la Haye, pour s'y faire recevoir en audience solennelle, il refuse de se joindre à elle, mais annonce le désir d'assister à la séance dans une salle contiguë. Comme il y vient du monde, il veut partir; mais ayant à traverser pour cela la salle d'audience, il demande que les membres des États se tournent contre le mur pour ne pas être vu d'eux (2). Il est arrivé dans la ville à onze heures du soir; à l'hôtel

(1) Guerrier, *Correspondance de Leibnitz*, Pétersbourg, 1873, p. 31.
(2) Scheltema, p. 140-142.

d'Amsterdam, où on l'a conduit d'abord, il a refusé le beau lit qu'on lui offrait dans la meilleure chambre, et a voulu grimper sous les toits pour s'y choisir un étroit cabinet; puis, se ravisant, il s'est décidé à chercher gîte ailleurs. C'est ainsi que l'auberge du *Vieux Doelen* a eu l'honneur de l'héberger. Un de ses domestiques s'y trouvait déjà, dormant dans un coin sur sa peau d'ours. D'un coup de pied il l'a mis debout : « Je veux ta place (1). »

Entre Amsterdam et la Haye, il a fait vingt fois arrêter sa voiture pour mesurer la largeur d'un appontement, visiter un moulin en passant à travers un pré défoncé, où il s'est mis dans l'eau jusqu'aux genoux, entrer dans une maison bourgeoise, dont il a fait préalablement sortir tous les habitants. Il promène ainsi partout son insatiable curiosité et sa fantaisie. Il manque de s'estropier en provoquant l'arrêt d'une scierie de bois; il se cramponne à la roue motrice d'une fabrique de soieries, au risque de se faire enlever par une des roues secondaires; il étudie l'architecture avec Simon Schynvoet, de Leyde; la mécanique avec Van der Heyden; l'art des fortifications avec Coehorn, qu'il essaye d'engager à son service; l'imprimerie avec un des frères Tessing; l'anatomie avec Ruysch; l'histoire naturelle avec Leuwenhoek. Il conduit des seigneurs de sa suite dans le théâtre anatomique du célèbre Boerhaave, et, comme ils témoignent du dégoût pour les préparations qu'ils y voient, il les oblige à mordre à pleines dents dans un cadavre en dissection. Il apprend à manier le compas, la scie, le rabot et aussi les instruments d'un arracheur de dents qu'il aperçoit opérant en plein vent sur une place publique. Il bâtit une frégate, se confectionne un lit, construit pour son usage un bain à la russe et prépare lui-même ses aliments (2). Il prend aussi des leçons de dessin et de gravure sur cuivre, fréquente l'atelier de Jeanne Koerten Block, pose pour un portrait qu'elle fait de lui, s'inscrit dans son album et grave lui-même une planche, où l'on voit le

(1) Scheltema, p. 140-142.
(2) Meermann, p. 60.

triomphe de la religion chrétienne sur la foi de Mahomet (1).

Il y a évidemment dans tout cela plus de fièvre que d'application réfléchie, beaucoup de caprice et même un peu de folie. Les notions de science et d'art qu'il a ramassées de la sorte sont déconcertantes : « Si vous voulez faire un vaisseau », lisons-nous dans un de ses cahiers d'étude datant de cette époque, « commencez, ayant pris la largeur superficielle, par faire aux bouts des angles droits (2)... » Avec toute l'universalité de son génie, le plus étendu et le plus compréhensif que le monde moderne ait connu, Napoléon ne prétendra jamais être un grand médecin, ni faire des eaux-fortes; il spécialisera ses connaissances pratiques. Pourtant, en agissant ainsi qu'il fait, Pierre suivait un instinct qui ne le trompait pas; il se préparait admirablement pour la vraie besogne qui l'attendait et qui devait être, non pas la construction d'un vaisseau, d'une usine ou d'un palais, — les spécialistes étrangers s'en chargeraient toujours, — mais l'installation d'une civilisation tout entière. Au fond, il ne faisait que continuer ce qu'avaient commencé déjà ses premiers tâtonnements à travers les trésors exotiques de la *Oroujennaïa Palata* : l'inventaire hâtif, et sommaire comme de raison, du bric-à-brac industriel, scientifique, artistique, dont il s'était proposé de faire l'emprunt au monde occidental. Seulement, le champ de sa curiosité s'était agrandi, et, son esprit s'élargissant en proportion, l'enfant insoucieux, l'adolescent distrait de tantôt se révélait de plus en plus souverain. A Péréiaslavl ou à Arhangel il lui était arrivé fréquemment d'oublier Moscou et le reste de son empire. Ce n'était plus cela maintenant. Si éloigné qu'il fût de sa capitale et des frontières de son pays, il voulait qu'on le tînt au courant des moindres détails se rapportant à cette gestion des affaires publiques dont il avait fait volontiers naguère un si complet abandon; il entendait savoir jour par

(1) Scheltema, *La Russie et les Pays-Bas*, Amsterdam, 1817, t. I, p. 221; F. Müller, *Essai d'une bibliographie néerlando-russe*, p. 164-165; Piekarski, *La science et la littérature en Russie*, Pétersbourg, 1862, t. I, p. 9. La gravure est au musée d'Amsterdam.

(2) Oustrialof, t. III, p. 93.

jour ce qui s'y passait. Il s'y passait beaucoup de choses. Le transport, même momentané, de son énergique activité dans ce domaine avait produit ses fruits. Près d'Azof on construisait les forts d'Alexis et de Pierre ; à Taganrog, les forts de la Trinité et de Saint-Paul. On y creusait un port. Sur le Dniéper on repoussait victorieusement les attaques des Turcs contre les forts de Kazykermen et de Tavan. La construction de navires faisait des progrès rapides. Le roi de Suède avait envoyé trois cents canons pour les armer. Il n'imaginait pas encore qu'ils pussent servir contre lui, ou, héroïquement, n'en prenait pas souci. Auguste se fortifiait en Pologne. Pierre était instruit de tout cela. Il correspondait activement avec ceux qu'il avait chargés de le suppléer, pendant son absence, à la tête du gouvernement. Romodanovski lui donnait des nouvelles des *Streltsy,* et Vinius lui demandait des armuriers hollandais. Il faisait mieux que de lui en envoyer ; il s'occupait de recruter tout un personnel, extrêmement nombreux et varié, qui devrait le seconder dans l'œuvre de transformation dont le plan se dessinait de plus en plus nettement dans sa pensée : un maître d'équipage habile, le Norvégien Cornélius Cruys, dont il faisait un amiral, plusieurs capitaines de vaisseau, vingt-trois commandeurs, trente-cinq lieutenants, soixante-douze pilotes, cinquante médecins, trois cent quarante-cinq matelots, quatre cuisiniers. Ces hommes auraient besoin d'un matériel approprié ; il prenait soin de le recueillir et de l'expédier : deux cent soixante caisses, marquées au chiffre P. M. (Pierre Mihaïlof), partaient pour Moscou, emportant fusils, pistolets, canons, toile à voiles, compas, scies, ébénisterie, baleines, lièges, ancres. Un des envois comprenait huit blocs de marbre, destinés sans doute à provoquer l'inspiration des artistes à venir. La future école des beaux-arts s'y annonçait. Une caisse renfermait un crocodile empaillé. C'était un commencement de musée (1). Il y avait bien quelques arrêts dans cette merveilleuse activité ; dans la correspondance du

(1) Oustrialof, t. III, p. 104-110.

souverain avec ses mandataires, des interruptions se produisaient; Pierre restait parfois en retard d'une réponse. Il s'en excusait bientôt, non sans embarras, avec humilité presque : c'était la faute de *Hmielnitski,* le Bacchus russe (1). L'élève de Lefort n'a pas dépouillé encore, ne dépouillera jamais, à cet égard, le vieil homme, le convive quotidien des banquets organisés à la *Sloboda*. Mais, en somme, dans l'espace de quatre mois que dure son séjour en Hollande, il trouve moyen d'accomplir une tâche immense.

Il a tout le loisir de s'y appliquer. Il a révolutionné pendant huit jours le bourg de Zaandam; à Amsterdam, le premier moment de surprise passé, sa présence reste presque inaperçue. Plus tard seulement, la grandeur du rôle qui lui écherra et la fréquence de ses apparitions en Europe rappelleront l'attention publique sur ces débuts relativement obscurs. Et alors, prise au dépourvu, ne retrouvant pas la trace de son héros dans le tumulte de la grande cité maritime, la légende ira chercher ses points de repère en un endroit plus modeste, et se fixera à Zaandam. L'impression immédiate laissée sur les lieux par le passage de Pierre Mihaïlof et de ses bruyants compagnons se traduit avec précision dans ces deux extraits de la chronique contemporaine :

Le journal de la Communauté luthérienne de Zaandam :

« Il est venu incognito avec une suite peu nombreuse, a « habité huit jours au Krimpenburg, chez un forgeron du nom « de Boij Thijsen, puis est allé à Amsterdam où est venue sa « grande ambassade. Il a sept pieds, a porté le costume des « paysans de Zaandam, a travaillé au chantier de l'amirauté « et est un amateur des constructions navales. »

Et le journal de Noomen :

« C'est ainsi que l'État et notre petite ville de Westzaandam « furent délivrés et déchargés de cette visite si célèbre, si nom- « breuse, si distinguée, si extraordinaire et si dispendieuse. »

(1) Hmielnitski a été au dix-septième siècle le chef victorieux des Cosaques dans leur lutte contre la domination polonaise. En russe et en polonais, *hmiel* veut dire *houblon* et aussi *ivresse*.

Une *résolution* des États généraux, portant la date du 15 août 1698, nous apprend que l'entretien de l'ambassade a occasionné une dépense de cent mille florins. Ni dans ce document ni dans les autres *résolutions* se rapportant au séjour des ambassadeurs à Amsterdam, il n'est fait aucune mention de Pierre (1).

III

Les constructeurs de navires amsterdamois jouissaient, au dix-septième siècle, d'une renommée justifiée; mais c'étaient des praticiens plutôt que des savants. Les procédés qu'ils mettaient en usage variaient d'un chantier à l'autre, sans aucune liaison théorique, sans aucune justification raisonnée des proportions et des méthodes traditionnellement employées. En avançant dans l'étude du métier, Pierre s'en aperçut et s'en chagrina. Le pourquoi des choses lui échappait, et par cela même le moyen de s'en approprier le principe. Un Anglais, qu'il rencontra à la maison de campagne du marchand drapier Jean Tessing, lui vanta, à cet égard, les établissements similaires de sa patrie : la théorie y était au niveau de la pratique. C'est ainsi qu'en janvier 1698, le jeune Tsar fut amené à entreprendre la traversée de la Manche.

Il avait rencontré déjà Guillaume III à Utrecht et à la Haye, et s'était assuré un accueil courtois. Un yacht de la marine royale vint le prendre à Amsterdam avec une escorte de trois vaisseaux de ligne. Le vice-amiral Mitchel et le marquis de Caermarthen, ce dernier un original et un buveur de brandy presque aussi *héroïque* que Lefort, furent attachés à sa personne. Il y a incertitude sur la maison habitée par le Tsar à Londres, les uns tenant pour le n° 15 de Buckingham-Street,

(1) Archives de la Haye. Outre les sources déjà citées, voyez pour le séjour de Pierre le Grand en Hollande : A. [illegible], *Pierre le Grand à Zaandam et à Amsterdam*, Berlin, 1872.

au Strand, où une inscription commémorative est aujourd'hui placée; les autres pour Norfolk-Street. En pénétrant dans la chambre dont Pierre avait fait choix pour lui et où il couchait avec trois ou quatre de ses domestiques, le Roi fut sur le point de se trouver mal : l'air y était irrespirable. On se trouva obligé d'ouvrir les fenêtres, en dépit du froid. Pourtant, à Kensington-Palace, où il rendit à Guillaume sa visite, Pierre faisait preuve de progrès très apparents en matière de sociabilité; il s'entretenait longuement en hollandais avec le souverain, se montrait empressé auprès de la princesse Anne, l'héritière du trône, et avait si fort à se louer de sa conversation que, écrivant à un de ses amis, il l'appelait : « Une vraie fille « de notre Église. » Dans le cabinet du Roi, il s'intéressait à un appareil propre à constater la direction du vent. Mais il n'avait qu'un regard distrait pour les merveilles d'art qui remplissaient le palais, et, finalement, il perdait ses frais; l'effet produit n'était pas ici des plus favorables. Dans ce milieu de culture et d'élégance raffinées, on se montrait plus difficile qu'à Koppenbrugge. Un peu plus tard, Burnet, écrivant ses *Souvenirs*, aura presque l'air de s'excuser auprès de ses lecteurs de les entretenir d'un aussi triste personnage (1). Un homme, cela, apte à gouverner un grand empire? Il en doute. Un futur bon charpentier, peut-être. On ne l'a pas vu occcupé d'autre chose, et, à cet égard encore, il se perdait dans le détail. Le grand historien whig touchera ainsi du doigt, avec sûreté, le côté faible d'un merveilleux génie, sans en soupçonner les points de force que j'essayerai de mettre en lumière plus tard. Il n'enregistrera pas, d'ailleurs, des impressions tout à fait fraîches, et, à distance, elles paraîtront déformées chez lui par une illusion d'optique analogue à celle dont nous avons constaté les effets en Hollande. Pierre a séjourné en Angleterre presque aussi longtemps que là-bas. Il s'y est également occupé de beaucoup de choses. Il a fait avec sa curiosité, sa minutie et son esprit pratique habituels, la tournée des établissements

(1) Tome II, p. 221 et suiv.

publics propres à lui fournir des données utiles pour ses créations à venir : l'Hôtel des monnaies, l'Observatoire, la Société royale des sciences. S'il ne s'est pas pâmé d'admiration devant les peintures de Kensington-Palace, il s'est laissé peindre par Kneller, l'élève de Rembrandt et de Ferdinand Bol. Le portrait, conservé à Hampton-Court, est un des meilleurs qu'on ait de lui. Il s'est diverti enfin, donnant licence à ses vingt-cinq ans et s'initiant pratiquement aussi aux mœurs locales. Il a remplacé la servante d'auberge de Zaandam par l'actrice Cross, qui a eu à se plaindre, paraît-il, de sa parcimonie. Mais il a vertement repris ceux qui se sont avisés de le chapitrer à ce propos : « Au prix de cinq cents guinées, je trouve des hommes pour « bien me servir avec leur esprit et leur cœur; cette fille m'a « médiocrement servi avec ce qu'elle a à donner et qui vaut « moins (1). » Il a regagné ses cinq cents guinées dans un pari tenu chez le duc de Leeds pour un grenadier de sa suite contre un boxeur célèbre du pays. Sur les trois mois ainsi employés, il a pris six semaines pour poursuivre, à Deptford, village de la banlieue aujourd'hui englobé dans la capitale, des études dont les chantiers d'Amsterdam n'ont pu lui fournir le complément. Il s'est encore plu à y jouer son rôle d'apprenti ouvrier, traversant les rues la hache sur l'épaule et allant boire de la bière et fumer sa courte pipe hollandaise dans un cabaret qui, jusqu'en 1808, a gardé le nom de « Taverne du Tsar » et le portrait du souverain comme enseigne. Il a ainsi fourni à la légende un nouveau cadre dont elle n'a pas manqué de s'emparer, et où Burnet lui-même a égaré sa vision habituellement si nette et sa mémoire si fidèle.

Quant au logis que Pierre a occupé à Deptford, il se trouve d'aventure soustrait à toute incertitude : son identité a fait l'objet d'une constatation judiciaire. En rentrant en possession de sa demeure cédée au souverain moscovite, le propriétaire, l'amiral John Evelyn, l'a vue dans un état à faire croire que Baty-Han en personne y avait passé : portes et fenêtres en-

(1) [illegible], p. 9. L'expression y est plus crue encore.

levées ou brûlées, tentures arrachées ou salies, tableaux de prix entièrement perdus, les cadres en morceaux. Il a réclamé et obtenu du trésor le remboursement de sa perte (1). A moitié ruinée aujourd'hui, comprise dans les docks et occupée par la Police et les bureaux de la comptabilité, la maison — *Says Court* — n'en garde pas moins le souvenir de l'hôte illustre qu'elle a abrité. La rue qui y conduit s'appelle toujours Czars-Street.

Pierre a sérieusement travaillé à Deptford sous la direction du célèbre Antoine Dean, dont le père s'était rendu impopulaire en passant en France pour y enseigner son art de constructeur. Dans une lettre datée du 4 mars 1698, à propos d'un excès dont un de ses remplaçants provisoires s'était rendu coupable à Moscou en état d'ivresse, il disait, non sans une pointe de mélancolique regret : « Nous ne risquons pas ici d'en faire « autant, étant sans répit plongés dans l'étude. » Mais à Deptford même il ne s'est plus laissé absorber par son labeur d'apprenti, ni par sa passion pour les choses de la mer; il a, comme en Hollande, universalisé ses études et ses préoccupations; il a poursuivi le recrutement de ses futurs collaborateurs : ouvriers et contremaîtres pour ses mines de l'Oural, ingénieurs pour le percement d'un canal de communication entre la Caspienne et la mer Noire par le Volga et le Don; il a négocié avec le marquis de Caermarthen la concession à un groupe de capistalistes anglais du monopole des tabacs en Russie, moyennant l'assez modique somme de quarante-huit mille roubles, dont il a eu besoin pour équilibrer le budget chancelant de son ambassade. Burnet a oublié tout cela. La légende, elle, s'est souvenue d'un diamant brut enveloppé dans un morceau de papier sale, présent symbolique dont Pierre aurait, à son départ, gratifié son royal hôte. A Kœnigsberg déjà, s'il fallait en croire les conteurs d'anecdotes, il y a eu l'aventure d'un énorme rubis jeté à table dans le corsage de l'Électrice (2) — qui ne s'y trouvait pas.

(1) Choubinski, *Esquisses historiques*, Pétersbourg, 1893, p. 30.
(2) Coxe, *Travels*, Londres, 1874, t. IV, p. 87; Niestroief, *Séjour de*

IV

A la fin d'avril, Pierre est de retour en Hollande et bientôt en route pour Vienne. La demande de secours contre le Turc présentée aux États généraux par ses envoyés n'a pas reçu un accueil favorable; les États en sont, au contraire, à proposer au roi d'Angleterre une médiation entre la Porte Ottomane et l'Autriche, pour mettre celle-ci en mesure de faire face à la France avec toutes ses forces, dans la nouvelle lutte dont la menace grandit à l'horizon. La santé de Charles II d'Espagne va déclinant rapidement. Il s'agit de parer le coup. Malheureusement, la trop nombreuse ambassade du souverain moscovite est lente à se mouvoir; il lui faut trois semaines pour atteindre la capitale du Saint-Empire. D'après les sources officielles allemandes, son train est composé comme il suit : 1 maître de cour, 1 écuyer, 1 majordome, 4 chambellans, 4 nains, 6 pages, 6 joueurs de trompette, 1 échanson, 1 cuisinier, 1 fourrier, 12 laquais, 6 cochers et postillons, 24 valets de chambre, 32 valets de pied, 22 chevaux d'attelage, 32 voitures à quatre chevaux, 4 fourgons à six chevaux pour les bagages, 12 chevaux de selle (1). Par contre, Pierre ne veut faire son entrée dans la capitale de Léopold qu'à onze heures du soir et *dans le quatrième carrosse*, pour mieux passer inaperçu. Au dernier moment, le plan est déçu et les choses tournent mal pour tout le monde : l'ambassade tout entière et son interminable cortège se morfondent pendant une journée aux abords de la ville, sans pouvoir y pénétrer : le passage est obstrué par un défilé de troupes, qui ne se dérangent pas pour si peu. Pierre n'y tient pas, et, sautant dans une carriole de poste avec un seul domes-

Pierre le Grand en Hollande et en Angleterre, *Messager universel*, 1871.
(1) Weber, *Archiv für Sachsische Geschichte*, Leipzig, 1873, t. XI, p. 338.

tique, il prend les devants. Mais l'incident ne laisse pas de lui donner beaucoup de mauvaise humeur et tout autant de malaise. Il paraît décontenancé, et ce qu'il voit de la résidence impériale ne fait qu'augmenter cette impression. L'endroit lui impose visiblement, avec tout ce qu'il y devine de morgue implacable, d'étiquette hautaine et d'inaccessible majesté. Engagés déjà à fond avec la Hollande et l'Angleterre, les ministres impériaux cherchent des prétextes pour retarder l'audience sollicitée par ses ambassadeurs; il veut couper court en demandant une entrevue personnelle avec l'Empereur et se heurte à un refus sec : — « A quel titre? » Pierre Mihaïlof prend ici sa première leçon de diplomatie et commence à comprendre l'inconvénient des travestissements. Il revient trois fois à la charge. On lui envoie enfin le vice-chancelier de Bohême, comte Czernini. — « Que voulez-vous? » — « Voir l'Empereur, pour lui parler d'affaires urgentes. » — « Quelles affaires? Les ambassadeurs de votre pays ne sont-ils pas là pour cela? » Le pauvre Tsar déguisé bat en retraite : il ne parlera d'aucune affaire. On lui indique un rendez-vous au château de la Favorite; il entrera par un escalier intérieur, un petit escalier en colimaçon qui communique avec le parc. Il accepte tout. Mis en présence de Léopold, il s'oublie au point de vouloir baiser la main de ce chef d'empire, devant lequel il se sent évidemment très inférieur, très petit. D'un geste nerveux il ôte, remet et ôte encore son chapeau, ne se décidant pas à le garder sur la tête, malgré les instances réitérées de l'Empereur. L'entretien dure un quart d'heure et se passe en banalités, Lefort servant d'interprète, car Pierre n'ose plus faire usage de son mauvais allemand. En sortant seulement, il se ressaisit et en un instant redevient lui-même, avec toute la gaie exubérance de son tempérament. Apercevant dans le parc un bateau amarré sur un petit étang, il s'y précipite, et de ramer à perte d'haleine. On dirait d'un écolier échappé à l'épreuve d'un examen difficile (1).

(1) Archives de Vienne, Ceremonial-Protocolle. Comp. OUSTRIALOF, t. III, p. 126-127; THEINER, ouvr. cité, p. 372.

Mais l'entrevue n'a pas de suite. L'Empereur est décidé à respecter l'incognito de *Pierre Mihaïlof*. Au banquet qui suit l'audience enfin accordée à ses ambassadeurs, le jeune souverain, revenu à sa manie, veut se tenir debout derrière le fauteuil de Lefort. On le laisse faire. Ce qu'il a à proposer s'accorde peu avec les intentions bien arrêtées de cette cour. Elle veut la paix avec le Turc, à tout prix. Pierre se donne pourtant beaucoup de mal pour réussir dans ce nouveau milieu. Il s'observe plus qu'ailleurs. Il visite — toujours à la Favorite et toujours presque à la dérobée — l'Impératrice et les princesses impériales, et s'applique de son mieux à paraître aimable. Il risque même des avances à l'Église régnante, au point de donner des espérances aux catholiques, comme il en a donné, du reste, aux protestants. Le jour de la fête de saint Pierre, il assiste avec toute son ambassade à un service solennel dans l'église des Jésuites ; il y écoute un sermon prêché en slavon par le Père Wolff, et s'entend dire que « les clefs seront données une seconde fois à un autre Pierre pour ouvrir une autre *porte* ». Il compose et allume lui-même un feu d'artifice pour la fête que ses ambassadeurs offrent ce même jour à la haute société viennoise, et qui, au témoignage du Tsar, se termine un peu à la façon de celles de la *Sloboda*. « On a beaucoup bu, écrit-il à Vinnius, et plusieurs couples se sont mariés dans les jardins (1). » A son tour, l'Empereur convie les ambassadeurs à un bal masqué, où Pierre revêt le costume d'un paysan frison. L'Empereur et l'Impératrice paraissent en hôtelier et hôtelière. La *Wirthschaft* (hôtellerie) est en vogue à ce moment, comme le seront tantôt les bergerades. Mais le divertissement n'a aucun côté officiel. A souper, Pierre prend place entre la freiline de Turn, qui fait la paire avec lui en paysanne de la Frise, et la maréchale de Staremberg en paysanne de Souabe. Quelques jours plus tard, c'est le départ. Le but diplomatique du voyage a nettement été manqué, et Pierre n'a pas trouvé à Vienne, en fait de ressources scienti-

(1) *Écrits et Correspondance*, t. I, p. 263.

fiques, de quoi compenser ce mécompte. Il veut aller à Venise, où il étudiera un genre nouveau pour lui de constructions navales : les galères à rames, appelées à jouer un si grand rôle dans l'avenir de la marine russe. Hélas ! ses préparatifs de voyage déjà faits, il est obligé de tourner court : des nouvelles graves lui arrivent de Russie.

« La semence des Miloslavski a germé encore une fois », ainsi qu'il le dit dans son langage pittoresque. Les *Streltsy* sont une fois de plus en révolte. Vite il a pris son parti, changé son itinéraire du sud à l'est. Quelques jours plus tard, il est à Cracovie. « Vous me reverrez plus tôt que vous ne pensez », écrit-il à Romodanovski, qu'il accuse de faiblesse et de pusillanimité ! Des bulletins plus rassurants, pourtant, l'attendent dans l'ancienne capitale polonaise : le généralissime Cheïne a vaincu les rebelles ; Moscou est à l'abri. Il ralentit un peu sa course, s'arrête à Rawa et y passe trois jours avec Auguste II. L'histoire de cette entrevue, dont la guerre du Nord doit sortir, appartient à un autre chapitre de ce livre. Le voyage d'études de Pierre s'est terminé à Vienne, et, avant d'en faire voir les conséquences immédiates ou lointaines, c'est-à-dire la création, aux confins de la vieille Europe, d'une nouvelle puissance politique, sociale, économique, et la transformation politique, sociale, économique, d'une partie de l'ancien continent européen, j'ai à mettre en lumière l'instrument de cette révolution. L'œuvre va commencer, j'essayerai d'abord de montrer l'ouvrier.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME

LIVRE PREMIER

LA CHAIR ET L'ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

PORTRAIT PHYSIQUE. — TRAITS DE CARACTÈRE.

I. Portraits au pinceau et à la plume. — Kneller et de Moor. — Saint-Simon. — Vigueur et nervosité. — Tics. — Étrangetés de costume. — Le mannequin du Palais d'hiver. — La vraie défroque du héros. — Bas rapiécés et souliers ressemelés. — La *doubina*. — II. Tempérament. — « La joie de l'action. » — Une audience à quatre heures du matin. — Quatorze heures de travail par jour. — Ubiquité et universalité. — Homme d'État et tambour-major, maître de danse, pompier, maître d'hôtel, médecin. — Le Tsar et son négrillon. — L'homme et la race. — La paresse russe. — Pierre est pourtant de son pays. — Concordance des phénomènes physiques et moraux. — Longs hivers et printemps hâtifs. — Périodes d'inertie et retours d'activité fiévreuse. — Les héros de la légende nationale. — III. Pierre est-il courageux? — Narva et Poltava. — L'idée du devoir. — Contradictions. — Énergies et défaillances morales. — Inconstance et versatilité dans les détails, esprit de suite et persévérance dans l'ensemble. — Pierre est un impulsif. — Traits de caractère national. — Le cerveau et le cœur. — Insensibilité. — Humeur gaie et sociable. — Gaminerie. — Pourquoi il n'est pas aimé. — Violence et emportements fréquents. — Coups d'épée et coups de canne. — IV. Excès de boisson. — Scène de carnage au monastère des Pères Basiliens. — Le Tsar a bu. — Ivrognerie habituelle. — Conséquences. — V. Mœurs grossières. — Banquets et orgies. — Ivresses féminines. — Une biberonne de premier ordre. — Controverses théologiques à table. — Le rôle des verres d'eau-de-vie. — Goûts de cabaret et d'office. — Est-il cruel? Justicier et bourreau. — La raison d'État. — Idéalisme et sensualité. — L'esclavage de la loi.

I

C'est un beau jeune homme que Gottfried Kneller a peint en 1698, à Londres : physionomie gracieuse et héroïque, traits

fins et réguliers, expression noble et fière, avec un rayonnement d'intelligence et de beauté dans les yeux bien ouverts et le pli souriant des lèvres un peu fortes. La note réaliste discrètement accusée sur la joue droite — la verrue du signalement envoyé à Zaandam — donne créance au témoignage de l'artiste. Très contredit, pourtant, ce témoignage. Sans parler de l'horrible figure de cire qui déshonore la galerie du Palais d'hiver à Saint-Pétersbourg, Leroi et Caravaque sont beaucoup moins flatteurs, comme aussi Dannhauer et même Karl de Moor, dont Pierre lui-même s'est reconnu satisfait, au point d'avoir fait envoyer le portrait de la Haye à Paris, en 1717, pour en imposer la reproduction à la manufacture des Gobelins (1). Les portraits peints sur place, à la même époque, par Nattier et Rigaud lui agréaient moins. Un peu mièvres, en effet, ceux-ci, ne traduisant rien de la farouche puissance du modèle que Moor a su mettre en valeur, mais dans un masque si épais! Entre Kneller et Moor, il est vrai, vingt années, et de quelle vie ! ont passé sur cette figure. Mais Noomen a vu le grand homme avant Kneller, et, dans son journal, je trouve cette silhouette fruste, d'une si évidente franchise : « Grand et « robuste, d'une corpulence ordinaire, alerte, vif et adroit « dans tous ses mouvements, le visage rond, l'expression un « peu dure, les sourcils bruns, ainsi que les cheveux courts et « frisés... marche d'un pas allongé, branlant les bras et tenant « à la main un manche de hache neuf. » Voilà le héros évanoui. Je lis encore, toujours à la même date : « Dans sa per- « sonne et dans son aspect, de même que dans ses manières, « il n'y a rien qui le distinguerait et annoncerait en lui un « prince. » Ceci est de la main du cardinal Kollonitz, primat de Hongrie, qui s'est trouvé à Vienne au passage du Tsar en 1698, et a été un témoin plutôt bienveillant (2). On connaît le portrait de Saint-Simon ; j'inclinerais à en adopter la note

(1) Rovinski, *Dictionnaire des portraits gravés*, p. 1572. On ne sait ce que l'original de ce portrait est devenu.

(2) Treiner, ouvr. cité, p. 372. Comp. la *relation de Ruzini, envoyé de Venise à Vienne; Fontes rerum Austriacurum*, Vienne, 1867, 2e partie, vol. XXVII, p. 429.

moyenne, car les documents contemporains que j'ai pu recueillir s'accordent avec elle sur les points essentiels. En voici deux versés au dossier des affaires étrangères de France pendant le séjour du Tsar à Paris. Nous sommes en 1717 :

« Il avait les traits du visage assez beaux ; il y paraissait « même de la douceur, et, à le voir, on n'eût point jugé « qu'il s'exerçât quelquefois à couper la tête de ceux de ses « sujets dont il n'était pas content. C'eût été un prince fort « bien fait, s'il n'avait eu mauvais air ; il était voûté en mar- « chant, plus mal qu'un matelot hollandais, dont il semblait « copier l'allure. Il avait de grands yeux, la bouche et le nez « bien faits, le visage agréable, quoique un peu pâle, les « cheveux d'un châtain clair et assez courts. Il faisait beau- « coup de grimaces. Un mouvement qui lui était familier « était de regarder son épée en essayant de pencher sa « tête par-dessus son épaule, et de lever et d'étendre une « des jambes en arrière. Il tournait quelquefois sa tête, « comme s'il avait voulu mettre son visage au-dessus du « milieu de ses épaules. Les personnes qui étaient auprès de « lui prétendaient qu'il était affecté de cette sorte de con- « vulsions quand il pensait avec beaucoup d'application à « quelque chose (1). »

Et encore :

« Le Tsar est de la plus grande taille, un peu courbé, la « tête penchée pour l'ordinaire. Il est noir et a quelque chose « de farouche dans la physionomie ; il paraît avoir l'esprit vif « et la conception aisée, avec une sorte de grandeur dans les « manières, mais peu soutenue (2). »

Les divergences au sujet de la couleur des cheveux peuvent être mises à la charge des perruquiers, Pierre ayant adopté le complément capillaire du costume européen de l'époque. Il y a unanimité en ce qui concerne les grimaces, les tics nerveux, le tremblement perpétuel de la tête, le dos voûté que les

(1) *Mémoires et Documents* (Russie), t II, p. 117.
(2) Dépêche de M. de Liboy, envoyé au-devant du Tsar à Dunkerque, 23 avril 1717.

ministres de l'Empereur observent en 1698 — à vingt-quatre ans! — et l'expression farouche du regard. Admis à baiser la main d'Ivan et de Pierre, lors du duumvirat des deux frères, l'archevêque de Novgorod, Ianovski, n'avait éprouvé aucun embarras à aborder l'aîné des souverains; mais, en rencontrant le regard de l'autre, il a senti ses jambes se dérober sous lui. Il eut toujours, depuis, le pressentiment qu'il recevrait la mort de cette autre main, à peine effleurée par ses lèvres glacées.

« On a su, rapporte Staehlin, que ce monarque, encore « jeune et jusqu'à sa mort, fut sujet à de fréquents et courts « accès d'un spasme assez violent dans le cerveau. C'étaient « des espèces de convulsions, qui le jetaient pour un certain « temps, souvent même pendant des heures entières, dans un « état si fâcheux qu'il ne pouvait souffrir personne, pas même « ses meilleurs amis. Ce paroxysme s'annonçait toujours par « une forte contorsion du cou vers le côté gauche et par une « violente contraction des muscles du visage (1). » De là l'emploi continuel de remèdes parfois bizarres, comme certaine poudre préparée avec l'estomac et les ailes d'une pie (2). De là aussi l'habitude de dormir les deux mains accrochées aux épaules d'un officier d'ordonnance (3). On a voulu y voir la source des suppositions malveillantes dont les mœurs intimes du souverain ont été l'objet. L'explication n'est malheureusement pas suffisante. En 1718, se trouvant à table avec la reine de Prusse, Pierre se met à faire avec une de ses mains — celle qui tient le couteau — des mouvements si violents que Sophie-Charlotte prend peur et veut se lever. Pour la rassurer, il lui saisit le bras, mais en la serrant si fort qu'elle pousse un cri. Il hausse les épaules : « Catherine a les os moins délicats. » C'est la remarque qu'on l'entend faire à haute voix (4).

(1) *Anecdotes* (trad. Richou), Strasbourg, 1787, p. 80.
(2) Scherer, *Anecdotes*, Paris, 1792, t. II, p. 82.
(3) Nartof, ouvrage cité, p. 29.
(4) *Mémoires de la margrave de Baireuth*, t. I, p. 43.

Ces traits de nervosité maladive se retrouvent chez Ivan le Terrible, avec la même cause probable : une enfance éprouvée par de trop violentes secousses. C'est le legs que la vieille Russie, représentée par les *Streltsy* et condamnée à périr, fait à son réformateur. En même temps que le poison, par bonheur, elle lui donne aussi l'antidote : une œuvre immense à accomplir, où se purifiera son sang et se retremperont ses nerfs. Ivan n'a pas eu la même fortune.

Au demeurant, Pierre est, physiquement, un bel homme, de très haute taille, — 2^m,045 exactement (1), — brun, « extrêmement brun, comme s'il était né en Afrique », affirme un contemporain (2), très robuste, de grand air, avec certains défauts de tenue et une pénible infirmité qui déparent l'ensemble. Il s'habille mal, met ses vêtements de travers, paraît débraillé et variant souvent ses accoutrements militaires ou civils, en choisit parfois de très grotesques. Il n'a aucun sentiment de la décence. A Copenhague, en 1716, il se montre aux Danois coiffé d'un bonnet vert, le cou serré dans une cravate noire de soldat, le col de la chemise fermé par un gros bouton d'argent garni de pierres fausses, comme en portent ses officiers. Un surtout brun à boutons de corne, un gilet de laine, des culottes brunes trop étroites, de gros bas de laine rapiécés et des souliers très sales complètent le costume (3). Il consent à porter perruque, mais la veut très courte, de façon à pouvoir la mettre en poche, et ses cheveux, qu'il néglige de couper, dépassent. Il les a très longs et très abondants; en 1722, pendant sa campagne de Perse, s'en trouvant incommodé, il les livre aux ciseaux; mais, pour ne rien perdre, étant très économe, il exige qu'on lui en fasse une perruque nouvelle : c'est celle qui figure sur le mannequin du Palais d'hiver. Il n'y a guère que cela d'ailleurs qui y soit vrai. Le visage en cire avec

(1) Deux archines et quatorze verchoks. (Golikof, *Histoire de Pierre le Grand*, Moscou, 1842, t. X, p. 170.)
(2) Louville, *Mémoires*, Paris, 1818, t. II, p. 239.
(3) Lundblad, *Vie de Charles XII* (trad. allem. de Jenssen-Tuch), Hambourg, 1837, t. I, p. 86.

les yeux en verre a été modelé sur un masque pris après la mort, et la pression du plâtre sur les chairs en décomposition a donné des creux et des saillies à contresens. Il avait les joues pleines et rondes. Il n'a porté qu'une fois l'habit en gros de Tours bleu clair bordé d'argent dont on l'a affublé ici, ainsi que le ceinturon brodé de même et les bas rouges ponceau à coins d'argent : à Moscou, en 1724, le jour du couronnement de Catherine. Elle avait travaillé de ses mains à la splendeur du costume, et il a consenti à s'en revêtir pour cette occasion. Mais il a gardé ses souliers de la veille, vieux et ressemelés. Le reste de sa défroque authentique et familière est à côté dans deux armoires encadrant le trône, — également faux, — sur lequel on a assis le mannequin : habit de gros drap montrant la corde, chapeau sans galon troué d'une balle à Poltava, bas de laine grise couverts de reprises. Dans un coin, la fameuse *doubina*, rotin assez gros avec pomme en ivoire, avec lequel nous ferons meilleure connaissance.

L'entourage intime du souverain l'a vu aussi, souvent, en manches de chemise. Car s'il a trop chaud, il ne se gêne pas pour ôter son habit, même à table. Il ne souffre aucune gêne.

II

The souls joy lies in doing : le plus grand poète du Nord a deviné le héros de la grande épopée dont j'essaye d'évoquer l'image, et l'a résumé en quelques mots, avec son tempérament, son caractère et presque tout son génie. *In Thatendrange war sein wahrcs Genie,* a dit aussi Posselt. Oui, ç'a été sa force, sa grandeur et son succès, cette énergie vitale qui a fait de lui, physiquement et moralement, l'homme le plus remuant, le plus dur à la fatigue, le plus sensible à la « joie de l'action », qu'on ait vu sur la terre. Que la légende ait songé à faire de lui un enfant supposé, fils de parents étrangers, rien de plus naturel : il

paraît tellement et sur tant de points en contradiction avec le milieu où il est né! Il est sans préjugés, et ses Moscovites en sont pleins; eux fanatiquement religieux, lui presque libre penseur; eux se défiant de toutes les nouveautés, lui insatiable d'innovations; eux fatalistes, lui homme d'initiative; eux épris des formes et des cérémonies, lui en poussant le mépris jusqu'au cynisme; enfin, et surtout, eux indolents, paresseux, immobiles, comme figés dans un hiver ou endormis dans un rêve éternel, lui secoué par la fièvre de mouvement et de travail que l'on sait, et les tirant violemment de cette torpeur et de cette inertie, à coups de bâton, à coups de hache.

Il serait curieux d'établir, ne fût-ce que pour quelques mois, le tracé graphique de ses allées et venues continuelles. Qu'on jette les yeux seulement sur la table de sa correspondance avec Catherine, deux cent vingt-trois lettres en tout, publiées en 1861 par le ministère des Affaires étrangères : à les voir datées de Lemberg en Galicie, de Marienwerder en Prusse, de Tsaritsine sur le Volga au sud de l'empire, de Vologda au nord, de Berlin, de Paris, de Copenhague, la tête tourne. Tantôt il est au fond de la Finlande à visiter des forêts, tantôt dans l'Oural inspectant des mines; le voici en Poméranie, où il prend part à un siège; en Ukraine, où il s'occupe de l'élevage des moutons; à la cour brillante d'un prince allemand, où il fait son propre ambassadeur; et tout à coup dans les montagnes de la Bohême, où il paraît en simple touriste. Le 6 juillet 1715, je le trouve à Pétersbourg prenant la mer avec sa flotte; le 9, il est de retour dans sa capitale, envoyant aux Monténégrins une lettre de consolation au sujet des excès commis chez eux par les Turcs, signant une convention avec le ministre de Prusse et donnant des instructions à Menchikof pour la conservation des bois de construction dans les environs de la ville; le 12, il est à Revel; le 20, il a rejoint sa flotte à Kronstadt et s'est derechef embarqué avec elle (1). Et c'est comme cela d'un bout de l'année à l'autre et d'un bout

(1) Golikof, t. VI, p. 33, 35, 321.

à l'autre de sa vie. Il est toujours pressé. En voiture, il va au galop ; à pied, il ne marche pas, il court.

A quel moment, à quelles heures prend-il du repos? Il est assez difficile de l'imaginer. Le verre à la main, il lui arrive bien de prolonger ses veillées tard dans la nuit, mais alors encore il discute, il pérore, il met ses convives à l'épreuve avec ses brusques alternatives de gaieté ou de mauvaise humeur, ses saillies, ses facéties de mauvais goût et ses éclats de colère, et il donne ses audiences à quatre heures du matin! En 1721, après la conclusion de la paix avec la Suède, c'est pour cette heure qu'il convoquait, avant de les envoyer à Stockholm, Ostermann et Boutourline, ses deux ambassadeurs. Il les recevait vêtu d'une robe de chambre courte, qui laisse à découvert ses jambes nues, coiffé d'un gros bonnet de nuit garni de linge intérieurement (car il transpire beaucoup), et ses bas tombant sur ses pantoufles. Au dire de son officier d'ordonnance, il se promenait depuis longtemps dans cet appareil, en attendant ses mandataires, et aussitôt il les empoigne, les presse de questions, les tourne et les retourne pour se convaincre qu'ils savent bien leur affaire, puis les renvoie, s'habille lestement, avale un verre de *vodka,* et court aux chantiers de la marine (1).

Les distractions mêmes qu'il se donne, banquets, illuminations, mascarades, sont pour lui un surcroît de travail ; il y prend plus de peine encore que de délassement, tirant lui-même les feux d'artifice, faisant manœuvrer les cortèges, battant la grosse caisse, car il est aussi tambour-major, conduisant les danses, car il a également étudié la chorégraphie. En 1722, à Moscou, au mariage d'un comte Golovine avec la fille du prince Romodanovski, il fait office de maître d'hôtel ; comme on est incommodé par la chaleur, il se fait apporter des outils de serrurier pour ouvrir une fenêtre et s'y emploie pendant une demi-heure ; il va et vient portant gravement le bâton qui est l'insigne de sa fonction, fait des pirouettes devant

(1) SCHERER, t. III, p. 267.

la mariée, se tient debout pendant le repas, surveillant le service, et ne mange qu'après (1). Un négrillon, qui lui sert de page, a le ver solitaire ; il s'occupe de l'en débarrasser et y travaille de ses doigts (2).

Son divertissement préféré, d'ailleurs, aux heures de récréation, c'est encore et toujours le travail. C'est pour cela qu'il est graveur sur cuivre et tourneur en ivoire. En mai 1711, l'envoyé de France, Baluze, ayant obtenu de lui une entrevue à Jaworow, en Pologne, le trouve au jardin en galante compagnie : il fait sa cour à une aimable Polonaise, madame Sieniawska, en s'occupant avec elle, scie et rabot en main, à la construction d'une barque (3).

Pour qu'il s'arrête, ou tout au moins consente à se restreindre dans cette furieuse dépense de lui-même, il faut qu'il soit malade à ne pouvoir bouger. Et comme il s'attriste alors et se désole, et s'excuse auprès de ses collaborateurs ! « Qu'ils n'imaginent pas que ce soit paresse de sa part, il ne peut vraiment pas, il est à bout de forces ! » Et, pendant qu'il se plaint ou s'irrite de son inaction forcée, en 1708, par exemple, au cours d'un violent accès de fièvre scorbutique, je le vois dirigeant personnellement la répression d'une révolte de Cosaques sur le Don, l'approvisionnement de ses armées, les constructions mises en train dans sa capitale, une foule de détails (4).

Pas un détail qui lui échappe. A Arhangel, sur la Dvina, il s'avise de visiter une à une les barques qui conduisent au marché la poterie rustique fabriquée dans le voisinage ; il se démène tant et si bien qu'il finit par dégringoler à fond de cale, mettant en pièces sous son poids une cargaison entière de la fragile marchandise (5). En janvier 1722, à Moscou, après une nuit de carnaval, qu'il a passée à courir en traîneau

(1) Bergholz, *Journal*, *Büschings-Magazin*, t. XX, p. 462 ; Hmyrof, *La comtesse Golovkine*, Pétersbourg, 1867, p. 102 et suiv.

(2) Voyez l'anecdote, avec des détails malpropres, chez Pouchkine, *Œuvres*, édit. de 1878, t. V, p. 278.

(3) Dépêche de Baluze au Roi, 12 mai 1711. Aff. étr. de France.

(4) Golikof, t. III, p. 301.

(5) Staehlin, *Anecdotes*, p. 110.

de maison en maison, chantant des noëls à la manière du pays et récoltant de menues pièces de monnaie, vidant aussi force verres de vin, de bière et de *vodka,* il apprend au matin qu'un incendie a éclaté dans un quartier éloigné; il y vole et, pendant deux heures, fait la besogne d'un pompier, après quoi on le revoit dans son traîneau, courant encore, comme s'il voulait crever les chevaux. Notons qu'à ce moment il est occupé d'un grave remaniement dans la haute administration de son empire; il s'apprête à casser son « Conseil de revision », dont les attributions passeront au Sénat, et il va tantôt donner des ordres pour l'enterrement d'un major de régiment (1)!

En 1721, ayant entrepris la rédaction de son « Règlement maritime », il se prescrivait à lui-même un mode d'emploi de son temps, dont il suivrait ponctuellement l'application; d'après son journal, le travail de plume y figurait pour quatre jours par semaine à quatorze heures par jour : de cinq heures du matin à midi et de quatre heures à onze heures. Et cela durait de janvier à décembre 1721 (2). Le manuscrit du « Règlement », entièrement de sa main et couvert de ratures, est aux Archives de Moscou. Des brouillons de sa main sont là aussi pour témoigner que la partie la plus essentielle d'un grand nombre de documents diplomatiques se rapportant à la guerre du Nord et portant la signature du chancelier Golovine, est sortie directement de son inspiration et de sa plume. Et il faut en dire autant pour la plupart des mémoires et des dépêches importantes signées par ses collaborateurs politiques ordinaires : Golovine, Chérémétief, le général Weyde, et autant encore pour toute l'œuvre législative et administrative de son règne : création de l'armée et de la flotte, développement du commerce et de l'industrie, établissement de fabriques et d'usines, organisation de la justice, répression de la corruption parmi les fonctionnaires, constitution de l'épargne nationale. Il a écrit les minutes, s'y reprenant parfois à plusieurs fois, préparé les

(1) Bergholz, *Journal*, *Büschings-Magazin*, t. XX, p. 360. *Écrits et Correspondance*, t. I, p. 811.
(2) Golikof, t. IX, p. 27.

projets, souvent en plusieurs rédactions, et cela ne l'a pas empêché de s'occuper aussi par le menu du gouvernement de sa maison, voire même de la maison de ses parents, et de fixer par exemple la quantité et la qualité des eaux-de-vie qui devaient être fournies à sa belle-sœur, la tsarine Prascovie (1).

Eh bien, avec tout cela et à cause de cela précisément, il est bien de son pays et de sa race, et je cautionnerais volontiers son acte de naissance. Il correspond à une phase de la vie nationale, qui, sous ces latitudes, paraît influencée elle-même par les conditions particulières de la vie physique. Après les longs et durs hivers, des printemps tardifs et brusques, couvrant instantanément de verdure la terre réveillée, en une violente poussée de sève. L'âme des hommes habitant la contrée a aussi de ces réveils printaniers et de ces explosions d'énergie. En les condamnant à l'oisiveté, la durée et la rigueur des hivernages les rendent bien paresseux, sans les amollir pourtant, comme dans les contrées chaudes de l'Orient, trempant au contraire leur esprit et leur chair par la lutte obligatoire contre la nature inclémente et ingrate. Au retour du soleil, il faut se hâter pour suivre le travail hâtif des éléments, faire en quelques semaines la besogne de plusieurs mois; des habitudes morales et physiques en résultent, des aptitudes aussi; Pierre n'en est que l'expression particulièrement puissante, et ce qu'il y a en lui d'exceptionnel à cet égard n'est encore que la survie de ces forces sauvages, élémentaires, qui paraissent dans les héros épiques de la légende russe, géants surhumains eux aussi, portant comme un lourd fardeau un excès de vigueur dont ils ne savent faire emploi, languissant d'être si forts! Pierre disparu, il y aura encore les *raskolniks*, qui, pour se soulager de ce même poids, iront pieds nus et en chemise galoper dans les froides nuits de janvier et se rouler dans la neige (2).

(1) Siémievski, *La tsarine Prascovie*, Pétersbourg, 1883, p. 58, note.
(2) Voy. Soloviev, *Histoire de Russie*, t. XIII, p. 166 et suiv.

III

Le courage est-il chez lui à la hauteur de son énergie et de son génie entreprenant, aventureux même? Il ne recherche pas le danger, comme son adversaire suédois ; n'y trouve pas son plaisir. Au début, il s'est donné même tous les airs d'un franc poltron. On n'a pas oublié sa fuite précipitée dans la nuit du 8 août 1689 et son apparition peu héroïque à la *Troïtsa*. Il recommence en 1700 sous les murs de Narva. En dépit des explications et apologies les plus ingénieuses, le fait brutal est là : à la nouvelle de l'approche inattendue du roi de Suède, il quitte son armée, abandonnant le commandement à un chef non encore éprouvé, engagé de la veille, et le munissant d'une instruction qui, au dire de tous les juges compétents, accuse autant de désordre d'esprit que d'ignorance. « Ce n'est pas un soldat », dit brutalement le général saxon Hallard qui le voit à ce moment dans la tente du nouveau commandant, le prince de Croy, « consterné et à moitié fou », se lamentant et buvant rasades sur rasades d'eau-de-vie, pour se remettre, oubliant de dater son instruction et d'y faire apposer le sceau de sa chancellerie (1). Dans son journal, Pierre donne à entendre qu'il a ignoré la marche rapide de Charles XII, et ce mensonge flagrant vaut un aveu.

A Poltava, pourtant, il fait bravement son devoir, payant de sa personne au plus fort de la mêlée (2). Il s'y est préparé à l'avance, ainsi qu'à une redoutable et pénible épreuve, sans

(1) Documents publiés par Herrmann, dans son *Histoire de Russie*, t. IV, p. 116. Vockerodt (Journal publié par Herrmann, *Russland unter Peter d. G.*, 1872, p. 12) et [illegible] *[illegible]*, 1875, t. II, p. 156 sont également affirmatifs dans le même sens.

(2) Les historiens suédois eux-mêmes le reconnaissent. Voy. Lundblad, t. II, p. 141.

élan, mais sans faiblesse, froidement, tristement presque. Rien du paladin chez lui, aucune trace d'esprit chevaleresque, et en cela encore il est bien Russe. Malade et alité au commencement de l'année, c'est sur un ton de mélancolie qu'il a demandé à Menchikof de le prévenir quand il y aurait certitude d'une rencontre décisive, « ce jeu ne devant pas lui être épargné ». Une fois qu'il a pris son parti, les risques personnels à courir dans l'aventure lui apparaissent confondus avec les autres, sur le même plan; il les calcule avec le même sang-froid et les accepte, s'il y a lieu, avec la même hauteur d'âme. En 1713, le vice-amiral Cruys voudrait qu'il ne s'exposât pas personnellement dans une croisière périlleuse; il invoque des catastrophes récentes, l'exemple d'un amiral suédois qui a sauté avec son bâtiment. Pierre écrit en marge du rapport : « *L'okolnitchyï* Zassiékine s'est étranglé avec une « oreille de porc... Je ne conseille ni n'ordonne à personne de « courir les hasards; mais prendre de l'argent et ne pas servir « est une honte. » C'est toujours l'idée du service dû, du *devoir* qui le guide, ainsi qu'un jalon planté devant ses yeux, et lui fait gravir la pente escarpée des mâles vertus et des héroïques sacrifices; mais toujours il lui faut du temps pour se hisser au sommet, et cet homme, un des plus intrépides à la longue, des plus résolus et des plus obstinés, est aussi un des plus prompts à se décourager sur le moment et des plus pusillanimes à certaines heures critiques. Napoléon, cet autre grand nerveux, aura aussi de ces défaillances subites et momentanées, sous le coup d'une défaite, et de ces retours d'âme, lui rendant avec la possession de soi-même l'emploi de ses facultés exaltées encore et de ses ressources décuplées; mais chez Pierre le phénomène prend des proportions plus accentuées. En apprenant la défaite de son armée sous les murs de Narva, il se déguise en paysan, pour échapper sans doute plus facilement à la poursuite de l'ennemi qu'il croit déjà sur ses talons; il verse des torrents de larmes et tombe dans un tel état de prostration que personne n'ose plus l'entretenir des choses de la guerre. Il est prêt à subir les conditions de paix les plus

humiliantes (1). Deux années après, il est devant Notebourg, une bicoque, dont il a entrepris le siège avec toute son armée. Un assaut qu'il conduit en personne n'a pas tout d'abord le succès qu'il s'en est promis; vite, il ordonne la retraite. — « Dites au Tsar qu'à cette heure je n'appartiens plus à Pierre, mais à Dieu », répond un lieutenant-colonel, Michel Galitsine, commandant un détachement du *Siemionovski*. D'après d'autres témoignages, l'ordre envoyé par le Tsar ne parvient pas à destination, mais, avec ou sans ordre, et peut-être sans le mot héroïque recueilli par la légende, Galitsine poursuit l'attaque et emporte la place (2).

Beaucoup plus tard encore, et même après Poltava, Pierre restait le même à cet égard; l'aventure du Pruth, sur laquelle j'aurai à revenir, en est une preuve. Il y a eu en lui un mélange presque paradoxal de vigueur et de faiblesse, où semble s'accuser le conflit d'éléments constitutifs contradictoires. Si fermement attaché aux grandes lignes d'une vie et d'une œuvre dont l'unité et la suite sont une des merveilles de l'histoire, il était dans le détail l'inconstance, la versatilité personnifiée. Ses idées et ses résolutions changeaient comme son humeur, brusquement, en coup de vent. C'est essentiellement un impulsif. Pendant son voyage en France, en 1717, un concert de plaintes s'élèvera, parmi tous ceux qui auront à le servir, sur le continuel changement de ses projets. On ne saura jamais ce qu'il s'avisera de faire demain, dans une heure, où il voudra aller, et comment. Pas un séjour dont la durée pourra être fixée, pas une journée dont le programme se laissera arrêter à l'avance. Le trait est bien dans le caractère slave, produit composite d'origines, de cultures, d'influences diverses et extrêmes, asiatiques et européennes; la race lui doit peut-être, en partie, la résistance, le *fond* extraordinaire dont elle fait preuve dans les entreprises de longue haleine. Une détente fréquente soulage le ressort et en empêche l'usure. Mais ce

(1) Vockerodt, qui peint la scène, y met peut-être un peu d'exagération; mais la multiplicité des traits analogues me paraît concluante.
(2) Oustrialof, t. IV, p. 197-202.

mélange de souplesse et de rigidité peut aussi être individuel ; on le retrouve chez quelques-uns des émules historiques du grand Réformateur, providentiellement destiné, pourrait-on croire, à ménager l'économie de leurs forces. Pierre était servi par lui jusque dans le domaine des intérêts les plus graves. La facilité avec laquelle il changeait de front, tournant le dos à la Turquie pour faire face à la Suède, abandonnant ses projets sur la mer d'Azof pour se rejeter sur la Baltique, mais s'engageant à fond toujours et partout, sans jamais disperser son effort, en procédait assurément. Et de même sa facilité très grande à reconnaître, sur des points de détail toujours, une erreur de jugement personnelle, une faute commise. En 1722, révoquant l'oukase par lequel il avait introduit dans le Sénat, assemblée législative, les présidents des collèges d'administration, il le qualifiait sans embarras de « mesure inconsidérée ». Cela ne l'empêchait pas de tenir bon, dans d'autres occasions, contre toutes les opinions et contre toutes les influences, contre vent et marée. Nul homme ne sut mieux vouloir ni mieux se faire obéir. L'inscription : « *Facta puto quæcumque jubeo* », qu'un lecteur d'Ovide a placée sur une des médailles commémoratives des grands événements de son règne, pourrait être choisie, entre toutes, pour sa devise.

Il est à observer que, dans ses erreurs comme dans ses défaillances, c'est toujours le cerveau seul qui est en cause ; le cœur n'y a aucune part. Pierre n'est sentimental à aucun degré. Ses faiblesses les plus choquantes pour Menchikof, pour d'autres favoris, paraissent simplement le produit d'un calcul mal établi peut-être. Il plaçait très haut le niveau intellectuel de tel ou tel de ses collaborateurs et très bas le niveau moral de tous. Menchikof était bien un coquin à ses yeux, mais un coquin de génie. Avec les autres, qui n'avaient pas de génie assez pour compenser leurs peccadilles, il se montrait, comptassent-ils parmi ses plus intimes amis, très capable de fermeté, de dureté même. Tranquillement il annonçait à l'un d'eux, André Vinius, qu'il lui avait enlevé l'administration des postes,

parce qu'il s'était convaincu que l'administrateur y gagnait et faisait perdre à l'État plus que de raison. Et ce n'était pas un changement de faveur. « Je n'ai pas de favoris pour me conduire par le nez », affirmait-il à cette occasion (1).

A ce point de vue, je ne vois guère d'autre exemple d'une insensibilité également absolue. Au cours du procès de son fils Alexis, dont les péripéties avaient de quoi pourtant l'émouvoir, il gardait la force, le loisir et le goût de se donner à la fois, et à d'autres affaires réclamant toute sa présence d'esprit, et à ses distractions habituelles. Un grand nombre d'*oukases* concernant la protection des forêts, l'administration de la monnaie, l'organisation de divers établissements industriels, les douanes, le *raskol*, l'agronomie, portent des dates qui sont aussi celles des plus lugubres épisodes du terrible drame judiciaire. En même temps, aucun des anniversaires que le Tsar avait coutume de célébrer pompeusement et bruyamment n'était oublié ni négligé. Banquets, mascarades et feux d'artifice allaient leur train.

Il y avait en lui un fonds de gaieté inaltérable, comme aussi de très large sociabilité. Par certains côtés de son caractère et de son tempérament, il restait enfant jusque dans l'âge mûr, avec l'allégresse naïve, le besoin d'épanchement et la simplicité du jeune âge. A chaque événement heureux qui lui arrivait, il ne pouvait se retenir de faire aussitôt part de sa joie à tous ceux qu'il supposait devoir s'y intéresser. Il écrivait ainsi d'un coup jusqu'à cinquante lettres, pour un fait d'armes d'importance médiocre, la prise de Stettin, par exemple, en 1713 (2). Toujours facile à amuser, on le voit à Dresde, en 1711, montant sur des chevaux de bois, criant : « Plus vite! plus vite! » et riant aux larmes quand la rapidité de la course a désarçonné quelques-uns de ses compagnons (3). En 1720, au milieu des réjouissances populaires qui suivent la conclusion de la paix de Nystadt, il a l'air d'un écolier en vacances;

(1) Lettre du 16 avril 1701. *Écrits et Correspondance*, t. I, p. 444.
(2) GOLIKOF, t. V, p. 543.
(3) *Archiw für Sächsische Geschichte*, t. XI, p. 345.

il gambade et gesticule au milieu de la foule ; il saute sur les tables et chante à gorge déployée. Il est gamin et taquin jusque dans les dernières années de sa vie, épris des grosses plaisanteries, disposé aux farces. En 1723, il fait sonner le tocsin pendant la nuit, tire de leurs lits tous les habitants de Pétersbourg — les incendies y sont fréquents et terribles — et ne se possède pas de joie quand, affolés et courant dans la direction du sinistre présumé, ils arrivent sur une place où des soldats, ayant allumé un brasier par son ordre, leur disent en riant : « Premier avril (1). » Un jour, attablé avec le duc de Holstein, il vante les vertus curatives des eaux d'Olonets, dont il fait emploi depuis plusieurs années. Bassewitz, le ministre du duc, manifeste l'intention d'en user aussi. Un coup de poing sur le dos gros et rond du diplomate l'interrompt : « De l'eau à mettre en futaille, allons donc ! » Mais Bassewitz insiste : « Vénus l'a mis dans le cas de préférer l'eau au vin. » Et Pierre de s'esclaffer (2).

Comment, avec ce naturel, inspire-t-il plutôt de la crainte que de l'affection ? Comment sa mort est-elle une délivrance pour son entourage, la fin d'une obsession angoissante, d'un régime de terreur et de contrainte ? Cela tient d'abord à ses façons habituelles, qui se ressentent de la société au milieu de laquelle il a vécu depuis l'enfance et des occupations auxquelles il s'est toujours livré avec le plus de plaisir. A la rudesse d'un *barine* russe, il joint la grossièreté d'un matelot hollandais. Mais il est, de plus, violent et fréquemment emporté, comme il lui arrive d'être pusillanime, et par l'effet de la même cause, du même vice capital de sa constitution morale : le défaut d'empire sur lui-même. L'énergie de sa volonté est souvent inférieure à la fougue de son tempérament ; maîtresse toujours obéie au dehors, il advient qu'elle n'ait pas de prise suffisante sur le tumulte intérieur de ses instincts et de ses passions. L'attitude trop servile de son monde contribuait encore à développer en lui cette disposition innée. « Son tem-

(1) Bergholz, *Journal*, *Büschings-Magazin*, t. XXI, p. 238.
(2) *Ibid.*, t. XX, p. 387.

« pérament n'a jamais été des plus polis », note le ministre saxon, Lefort, dans son journal, en mai 1721 ; « mais il devient « de jour en jour plus insupportable; bien heureux celui qui « n'est pas obligé d'être autour de lui (1). » La progression est à peine sensible. En septembre 1698, au milieu d'un banquet offert à l'envoyé de l'Empereur, Guarient, le Tsar s'emporte contre le généralissime Cheïne, à raison de certaines promotions dans l'armée qu'il juge injustifiées ; avec son épée nue il frappe la table, criant : « Je couperai ainsi en « morceaux ton régiment tout entier, et je te ferai tirer la « peau par-dessus les oreilles ! » Romodanovski et Zotof essayant d'intervenir, il se jette sur eux ; l'un a les doigts de la main à moitié coupés, l'autre reçoit plusieurs blessures à la tête. Lefort seul — Menchikof, disent d'autres témoignages — réussit à le calmer (2). Mais, à peu de temps de là, soupant chez le colonel Tchambers, il renverse ce même Lefort et le piétine, et Menchikof s'avisant, dans une fête, de danser avec l'épée à son côté, il le soufflette si fort que le favori saigne du nez (3). En 1703, il trouve à redire aux paroles que lui adresse publiquement le résident de Hollande et témoigne aussitôt son mécontentement par un coup de poing et plusieurs coups de plat d'épée (4). L'affaire n'a pas de suites; le corps diplomatique a dû, depuis longtemps, se faire une raison dans la capitale des Tsars. Dans la maison des barons de Raab, en Esthonie, on conserve une canne avec laquelle, ne trouvant pas de chevaux au relais de poste voisin du château, Pierre aurait passé sa colère sur le dos du châtelain. Son innocence prouvée, le châtelain a été autorisé à garder la canne en guise de dédommagement (5). Il y a mieux : Ivan Savitch Brykine, l'aïeul du célèbre archéologue Snéguiref, racontait qu'en sa

(1) *Recueil de la Société impériale d'histoire russe* (Sbornik), t. III, p. 333. Ce Lefort ne doit pas être confondu avec le favori, dont il est question plus loin. La parenté entre les deux personnages est discutée.

(2) Oustrialof, t. III, p. 625; t. IV, p. 211.

(3) Korb, p. 84, 86.

(4) Dépêche de Baluze du 28 nov. 1703. Aff. étr. de France.

(5) *Archive russe*, t. II, p. 249 et 390.

présence le Tsar avait *tué* à coups de canne un domestique coupable d'avoir mis trop de lenteur à se découvrir devant lui (1).

Même la plume à la main, il arrivait que le Souverain s'emportât et perdît toute mesure, s'en prenant, par exemple, au compétiteur malheureux d'Auguste II, le roi Leszczynski, et le traitant de traître et de « fils de voleur », dans une lettre qui avait toutes les chances pour ne pas rester confidentielle (2).

IV

Les excès de boisson auxquels il se livrait très habituellement étaient pour beaucoup dans la fréquence de ces incartades. « Il ne passe pas un seul jour sans être pris de vin », affirme le baron Pöllnitz en racontant le séjour du Souverain à Berlin, en 1717 (3). Le matin du 11 juillet 1705, visitant le monastère des Pères Basiliens à Poloçk, Pierre s'arrête devant la statue de l'illustre martyr de l'Ordre, le Bienheureux Josaphat. On l'a représenté avec une hache enfoncée dans le crâne. Il demande des explications. — « Qui a mis ce saint homme à mort? » — « Les schismatiques. » Ce seul mot suffit pour le mettre hors de lui. Il frappe de son épée le Père Kozikovski, supérieur, et le tue; les officiers de sa suite se jettent sur les autres moines; trois sont également frappés à mort; deux autres, grièvement blessés, expirent quelques jours après; le monastère est livré au pillage; l'église, dévastée, sert de magasin aux troupes du Tsar. Un récit, envoyé sur le moment de Poloçk à Rome et publié dans les églises uniates, donna d'autres détails horribles et répugnants : le Tsar y fut représenté appelant son chien anglais pour lui faire étrangler une pre-

(1) Popof, *Tatichtchef et son temps*. Moscou, 1861, p. 531.
(2) A Mazeppa, 24 oct. 1705. *Écrits et Correspondance*, t. III, p. 474.
(3) *Mémoires*, t. II, p. 66.

mière victime ; ordonnant de couper les seins à des femmes qui n'ont commis d'autre crime que d'avoir assisté à cette scène de carnage et de s'en être montrées émues. Il y eut là une part certaine d'exagération. Mais les faits que j'ai rapportés plus haut demeurent avérés. Le *Journal de la guerre de Suède* contenait, dans une première rédaction, due au secrétaire du Souverain, Makarof, cette mention laconique : « Le 30 juin (11 juillet), entré dans l'église uniate de Poloçk et tué cinq uniates pour avoir traité nos généraux d'hérétiques. » Pierre a souligné l'aveu, en l'effaçant de sa main. Et toutes les relations de l'incident s'accordent sur un point : en se rendant chez les Basiliens, Pierre était ivre ; il sortait d'une orgie nocturne (1).

Il n'a pas manqué, du reste, une fois à jeun, de regretter le mal commis et de chercher à le réparer. Il avait, à cet égard, le repentir aussi facile que la colère prompte. En mai 1703, je trouve sous sa plume, dans un billet adressé à Féodor Apraxine, ces lignes significatives : « Comment je vous ai « quitté, je ne saurais le dire, car j'étais trop comblé par les « présents de Bacchus. Aussi je vous demande à tous de me « pardonner si j'ai pu faire de la peine à quelques-uns d'entre « vous... et d'oublier ce qui s'est passé. »

Il buvait souvent outre mesure et voulait qu'on en fît autant quand on avait l'honneur d'être à table avec lui. A Moscou, à Pétersbourg plus tard, le corps diplomatique ne cessait de faire entendre des plaintes à ce sujet : il y allait de la vie ! Dans l'entourage du Tsar, les femmes elles-mêmes étaient assujetties à la règle commune, et, pour les engager à lui tenir tête le verre à la main, Pierre avait des arguments sans réplique. La fille de son vice-chancelier Chafirof, un Juif baptisé, refuse une *tcharka* d'eau-de-vie ; il lui crie : « Méchante « engeance hébraïque, je t'apprendrai à obéir ! » Et il ponctue l'interjection avec deux vigoureux soufflets (2).

Il donnait l'exemple toujours ; mais telle était la robus-

(1) Voy. à ce sujet : Theiner, *Monuments*, p. 412 ; dom Guépin, *Vie de Josaphat*, Paris, 1874, t. II, p. 430 ; Oustrialof, t. IV, p. 373.
(2) Weber, *Correspondance*, publiée par Herrmann, 1880, p. 173.

tesse de son tempérament, qu'en ruinant sa santé à la longue, ces excès le laissaient souvent indemne de corps et d'esprit, alors qu'autour de lui les jambes vacillaient et les raisons s'égaraient. Une légende s'en est encore suivie : dans cette débauche perpétuelle et en quelque sorte systématique, le grand homme n'aurait cherché qu'un instrument de gouvernement, un moyen de pénétrer les pensées les plus secrètes de ses convives. Expédient scabreux, à le supposer réel ! En tout autre pays, le Souverain eût risqué à ce jeu son autorité et son prestige. Et en Russie même le bénéfice politique à en retirer n'eût pas compensé le coût moral : l'avilissement de toute une société ! Les mœurs locales en portent aujourd'hui encore la trace. On connaît l'histoire du toast : « A toi, France ! » porté devant Louis XV par un convive qu'entraîne le laisser aller d'un festin trop familier. — « Messieurs, voilà le Roi ! » riposte le monarque, rappelé au sentiment de sa dignité. Et il ne recommence pas. Pierre se laissait tutoyer tous les jours au milieu de parties semblables sans cesse renouvelées. Si on allait trop loin et s'il lui convenait de s'en apercevoir, l'unique moyen de répression qu'il voulût employer était une énorme rasade de *vodka* que le coupable devait vider aussitôt d'un trait. Après quoi on était sûr d'avoir coupé court à ses incartades, car, généralement, il roulait sous la table (1).

Qu'il y ait eu dans tout cela trace d'une pensée profonde et d'un dessein intelligent, j'aurais trop de peine à en convenir. Je n'aperçois rien qui puisse m'y engager. Je vois, par contre, que, vers la fin du règne surtout, le retour de plus en plus fréquent des orgies prolongées et effrénées où se complaisait le Souverain, ne laissait pas d'apporter à la conduite de ses affaires un préjudice considérable. « Le Tsar garde la chambre « depuis six jours », mande le ministre saxon Lefort, à la date du 22 août 1724, « étant indisposé des débauches qui se sont « faites à la *Tsarskaïa-Mysa* (le Tsarskoïe-Sielo d'aujourd'hui), « à l'occasion d'une église qui a été baptisée avec trois mille

(1) SCHERER, t. V, p. 28.

« bouteilles de vin, ce qui retarde le voyage de Kronstadt (1). » En janvier 1725, les négociations engagées pour la conclusion de la première alliance franco-russe s'arrêtaient brusquement; l'envoyé français, Campredon, s'inquiétait, pressait le chancelier Ostermann et finissait par lui arracher cet aveu expressif : « Il n'y a pas moyen pour le moment d'entretenir le Tsar de « choses sérieuses ; il est tout entier à ses amusements, qui « sont d'aller tous les jours dans les principales maisons de la « ville, suivi de deux cents personnes, musiciens et autres « qui chantent sur toute sorte de sujets et se divertissent à « boire et à manger aux dépens des personnes qu'ils visi- « tent (2). » Même à une époque antérieure, dans la période la plus active et la plus héroïque de sa vie, Pierre a eu de ces désertions momentanées, où se trahissait le vice de son éducation première. En décembre 1707, au moment où Charles XII préparait la campagne décisive qui devait le conduire au cœur de la Russie, la défense du pays se trouvait paralysée, parce que le Tsar était à Moscou et s'y amusait. Menchikof lui envoyait courriers sur courriers pour le décider à rejoindre l'armée ; il laissait les paquets non décachetés et continuait la fête (3). Il se reprenait vite, à vrai dire, et savait rattraper le temps perdu. Mais ce n'était pas pour faire sa police, évidemment, qu'il avait oublié ainsi, pendant de longues semaines, de faire la guerre à son terrible adversaire.

V

Des goûts grossiers vont naturellement de pair avec ces mœurs de cabaret. Dans la société des femmes, où il ne laisse

(1) [illegible], t. III, p. 382.
(2) Dépêche du 9 janvier 1725. Aff. étr. de France. — En ce sens aussi une lettre du résident hollandais de Bie au secrétaire des États généraux, Fagel, du 5 décembre [illegible]. Archives de la Haye.
(3) [illegible] *[illegible] de Menchikof*. Archive russe, 1875, p. 32.

pas de se plaire, Pierre semble apprécier surtout la débauche vulgaire, et très particulièrement la joie de voir ivres les compagnes qu'il se donne. Catherine elle-même est « une biberonne de premier ordre », au témoignage de Bassewitz, et doit à cette qualité une bonne part de son succès. Les jours de gala, on séparait habituellement les sexes, Pierre se réservant le privilège de pénétrer dans la salle des dames, où la Tsarine présidait au festin et où rien n'était négligé par elle pour ménager au maître un spectacle récréatif. Mais dans les réunions plus intimes on faisait table commune, et c'étaient alors des fins de repas absolument sardanapalesques. Le clergé avait aussi sa place marquée dans les banquets et n'y était pas épargné. Pierre affectionnait, au contraire, d'y voisiner avec les dignitaires ecclésiastiques, mêlant aux libations les plus copieuses les discussions théologiques les plus inattendues, et appliquant aux erreurs de doctrine qu'il cherchait à surprendre l'amende réglementaire du grand verre d'eau-de-vie à vider. Après quoi la controverse avait chance de se terminer par quelque pugilat, à sa grande satisfaction. Ses convives de prédilection, capitaines de vaisseau et marchands hollandais, n'étaient pas encore, parmi ceux avec lesquels il s'attablait et trinquait familièrement, au rang le plus bas. A Dresde, en 1711, à l'hôtel du *Goldene Ring*, son séjour préféré est dans la chambre des valets; il déjeune avec eux dans la cour (1).

Rien de délicat chez lui, rien de raffiné. A Amsterdam, lors de son premier voyage, il se prend d'enthousiasme pour le célèbre bouffon Testje-Roen, qui opère en plein vent et dont les farces triviales sont l'amusement de la plus vile populace. Il veut l'emmener en Russie (2).

C'est un rustre. A certains égards, il ne perd rien, jusqu'à la fin, de sa sauvagerie native. Est-ce un sauvage cruel? On l'a dit. Rien de mieux établi en apparence que sa réputation de férocité. C'est à voir pourtant. Il assiste fréquemment dans les chambres de torture, aux interrogatoires où l'estrapade

(1) *Archiw für Sächsische Geschichte*, t. XI, p. 345.
(2) SCHELTEMA, anecdotes, p. 157.

et le knout font leur besogne, comme aussi sur les places publiques aux exécutions où se déploie l'appareil des supplices les plus révoltants. On croit même qu'il n'y paraît pas toujours en simple témoin. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point, à propos des scènes terribles qui ont marqué la fin des *Streltsy*. Mais la discussion soulevée à ce sujet me semble oiseuse. Qu'il fasse à l'occasion le métier du bourreau, pourquoi pas? Il fait bien ceux du matelot, ou du menuisier, et il ne sent pas, il ne peut pas sentir la différence. Il est l'homme qui cumule le plus de fonctions dans un pays où le cumul des fonctions est d'ordre public, et son exécuteur des hautes œuvres à Saint-Pétersbourg figure aussi sur la liste des fous de cour (1)! Pierre coupe donc des têtes? C'est possible. Et il trouve du plaisir à le faire? C'est probable, comme à faire n'importe quoi : le plaisir de l'action. Mais c'est tout. Je ne crois pas un mot de l'anecdote contée par le grand Frédéric à Voltaire sur le repas dans lequel, en présence du baron de Printzen, envoyé du roi de Prusse, le Tsar se serait diverti à décapiter vingt *Streltsy*, en vidant autant de verres d'eau-de-vie, et aurait engagé le Prussien à suivre son exemple (2). Il y a ainsi, autour de chaque trait de ce caractère et de chaque chapitre de cette histoire, une foule de récits qu'il convient d'écarter *a priori,* sans autre raison que celle de leur évidente absurdité. Pour les autres, un choix s'impose. J'ai déjà indiqué mon guide habituel : la concordance de données, même diversifiées dans le détail, mais fournissant des indications dans un sens constant et précis. Or, je ne vois rien qui permette de relever chez Pierre la marque authentique des vrais fauves : l'âpre volupté des souffrances infligées, le goût du sang. Nulle trace de sadisme chez lui et pas même l'apparence habituelle de l'emportement sanguinaire. Il est dur, rude et insensible. La souffrance n'est à ses yeux qu'un phénomène, comme la maladie ou la santé, et ne l'émeut pas davantage. C'est pour cela que je l'imagine volontiers, d'après la légende, poursuivant

(1) Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 262.
(2) Voltaire, *Œuvres,* t. X, p. 71.

ses condamnés jusque sur l'échafaud avec des reproches et des invectives, raillant leur agonie et leur mort (1). Mais s'il est inaccessible à la pitié, quand il se juge dans son droit, il l'est aussi, et très fort, aux scrupules, quand la raison d'État ne lui paraît pas en cause. Le fameux axiome de droit criminel, dont on a fait tant honneur à Catherine II : « Mieux vaut libérer dix coupables que condamner à mort un innocent », n'appartient pas à l'héritage historique de la grande souveraine. Pierre l'a tracé avant elle de sa main, et dans un règlement militaire encore (2)!

Des contemporains ont reconnu, il est vrai, l'impossibilité d'expliquer un grand nombre de ses actions autrement que par le plaisir qu'il aurait trouvé à faire faire aux autres des choses déplaisantes, ou même, simplement, à leur faire du mal. On cite l'exemple de l'amiral Golovine, un favori pourtant, refusant de manger de la salade, parce que le vinaigre lui fait horreur et l'incommode. Pierre lui en vide aussitôt un grand flacon dans la bouche, au risque de l'étrangler (3). Je tiens l'anecdote pour vraie, parce qu'on m'en a conté beaucoup d'autres semblables. Des jeunes filles délicates obligées à boire la ration d'eau-de-vie d'un grenadier ; des vieillards décrépits condamnés à gambader dans les rues en costumes de saltimbanques, c'est l'histoire de tous les jours pendant toute la durée du règne. Mais le fait est susceptible d'une autre interprétation. Pierre a adopté une façon de se vêtir, de se nourrir et de se divertir qu'il a jugée convenable et qui, par cela même qu'elle lui convient, doit convenir à tous. C'est sa façon d'interpréter et sa fonction d'autocrate et son rôle de Réformateur. Il s'y tient. Le vinaigre fait partie de la loi d'État, et ce qui a lieu pour ce condiment avec Golovine se répète, avec d'autres, pour

(1) Siémievski, ouvrage cité, p. 260.

(2) Rosenheim, *La législation militaire en Russie*, Pétersbourg, 1878, p. 155. Voy. aussi à ce sujet : Filippof, *La réforme de Pierre le Grand et la loi pénale*, p. 143 et suiv.

(3) Korb, ouvrage cité, p. 88.

le fromage, les huîtres, l'huile d'olive, Pierre ne perdant aucune occasion d'en bourrer tous ceux chez lesquels il surprend de la répulsion pour ces nouveautés gastronomiques (1). De même, ayant placé sa capitale dans un marais et l'appelant « son paradis », il veut que tout le monde y bâtisse des maisons et s'y plaise ou ait l'air de s'y plaire autant que lui.

Évidemment, il n'est pas très tendre. En janvier 1694, voyant sa mère gravement malade, déjà, en péril de mort, il s'impatiente d'être retenu à Moscou, ne peut y tenir et annonce son départ. Elle entre en agonie à l'heure qu'il a fixée pour se mettre en route, et il a vite fait de l'enterrer. Je n'ai garde aussi d'oublier le fantôme sanglant d'Alexis, l'ombre éplorée d'Eudoxie. Encore faut-il tenir compte des circonstances faisant corps, au point de vue moral, avec le personnage et des autres traits de sa physionomie, je veux dire des fatalités inséparables d'une période révolutionnaire, des instincts rebelles chez cet homme à toute contrariété, sans oublier l'intransigeance de sa politique, la plus personnelle et la plus volontaire qui fut jamais. Il a adoré son second fils, et sa correspondance avec Catherine, si affectueuse en ce qui la concerne, est remplie d'expressions témoignant de la plus constante sollicitude pour la santé et le bonheur de ses deux filles, Anne et Élisabeth, qu'il traitait plaisamment de « voleuses », parce qu'elles lui prenaient son temps, mais qu'il appelait aussi « ses entrailles (*Eingeweide*) ». Il allait tous les jours dans leur chambre d'étude et surveillait leurs leçons.

Il ne craignait pas d'entrer dans la cellule d'un prisonnier, qui la veille était un favori, pour lui annoncer qu'à son grand regret il se voyait obligé de lui faire couper la tête le lendemain. C'est le cas de Mons, en 1724. Mais tant que ses amis lui paraissent dignes de son amitié, je le trouve non pas seulement affectueux avec eux, mais câlin et caressant, même à l'excès. En août 1723, à la fête commémorative de la création

(1) [illegible], p. 18.

de sa marine, en présence de l' « aïeul » (*diédouchka*) de sa flotte, — la chaloupe anglaise trouvée en 1688 dans un grenier, — ayant bu, il est vrai, il embrasse le duc de Holstein sur le cou, sur le front, sur la tête, — après lui avoir enlevé sa perruque, — et même et enfin, rapporte Bergholz, « entre les dents et les lèvres (1) ».

Tous ces traits ne permettent pas d'apercevoir en lui, même au point de vue qui nous occupe en ce moment, la simple contrefaçon d'un despote asiatique. Soit comme souverain, soit comme homme privé, il vaut mieux; il est *autre* en tout cas; en dehors de l'humanité commune à beaucoup d'égards, au-dessus ou au-dessous, mais point inhumain d'instinct ou de parti pris. Une série d'oukases portant sa signature montrent un esprit, sinon un cœur, ouvert à des idées, sinon à des sentiments, de mansuétude. Dans l'un d'eux il revendique le titre de protecteur des veuves, des orphelins et des gens sans défense (2). Aussi bien c'est du côté du cerveau qu'il faut chercher le centre de gravité morale dans ce grand idéaliste inconscient, qui fut aussi un grand sensuel, — le cas n'est pas unique, — mais qui, avec toute la fougue de son tempérament, sut en somme et le plus souvent subordonner ses sensations à cette loi commune, dont il s'est proclamé le premier esclave, croyant ainsi s'acquérir le droit d'y assujettir toutes les volontés, toutes les intelligences, toutes les passions, indistinctement, implacablement.

(1) *Büschings-Magazin*, t. XXI, p. 301.
(2) *Recueil des lois*, p. 337, 462, 777, 839, 3279, 3290, 3298, 3608

CHAPITRE II

TRAITS INTELLECTUELS. — PHYSIONOMIE MORALE.

I. Capacité cérébrale. — Puissance et élasticité. — Comparaison avec Napoléon Ier. — *L'acceptivité* slave. — Rapports avec les quakers. — Law. — Curiosité et impatience de savoir. — Une séance de nuit dans un musée. — Caractère incohérent et rudimentaire des connaissances et des aptitudes acquises. — La diplomatie de Pierre. — Est-il un grand capitaine ? — Défaut de mesure. — Mélange de sérieux et de puérilité. — Pierre chirurgien et dentiste. — Créations scientifiques et artistiques. — Pierre et l'abbé Bignon. — II. Clarté et netteté de son esprit. — Style épistolaire. — La note orientale. — Projet de reconstruction du colosse de Rhodes. — Traits contradictoires. — Générosité et mesquinerie. — Loyauté et fourberie. — Modestie et vantardise. — Leur concordance. — L'histoire et la tradition. — L'esprit chevaleresque en Occident et l'esprit byzantin en Russie. — Jeanne d'Arc et la reine Olga. — Bayard et saint Alexandre Nevski. — La morale de Pierre. — Absence de scrupules et mépris des convenances. — Causes et résultats. — III. Puissance et étroitesse de vue. — Myopie intellectuelle. — Défaut de sens psychologique. — Inaptitudes aux conceptions abstraites. — Inintelligence des éléments idéaux de la civilisation. — Comment est-il pourtant un idéaliste. — IV. Goût des travestissements. — Bouffonnerie. — Débauche d'esprit ou arrière-pensée politique. — Les fous de cour. — Façons populaires. — Le Tsar s'amuse. — Le côté scabreux de ces délassements. — Mélange de mascarade et de vie sérieuse. — Un bouffon gardien des sceaux. — Une délibération de sénateurs masqués. — V. Le *faux Patriarcat*. — Son but. — Pape ou Patriarche ? — Pierre a-t-il voulu ridiculiser son clergé ? — Origines et développement de l'institution. — Le faux Pape et son conclave. — Cérémonies et cortèges grotesques. — Le froc du Père Galliaud. — Le mariage du Knès-papa. — La princesse-abbesse. — Synthèse et explication du phénomène. — Causes locales et influences étrangères. — L'ascétisme byzantin et les pratiques sataniques en Occident. — Compression morale et réaction. — Originalité, fantaisie despotique et tendance niveleuse. — Pierre et Ivan le Terrible. — Louis XI et Falstaff.

I

Ce cerveau est un organisme assurément phénoménal. La nature et la puissance de son jeu évoquent forcément aujourd'hui une comparaison avec Napoléon Ier. Même continuité de

l'effort sans lassitude apparente. Même vigueur élastique et souple. Même pouvoir de se porter à la fois sur un nombre indéfini d'objets, les plus dissemblables, les plus inégaux en importance, sans aucune dispersion sensible des facultés mentales, sans aucun affaiblissement de leur prise sur chaque objet en particulier. En 1698, à Stockerau, aux environs de Vienne, pendant que ses ambassadeurs sont en conflit avec les fonctionnaires impériaux, discutant les détails de leur entrée solennelle dans la capitale, *Pierre Mihaïlof,* tout en intervenant dans ces débats qui l'irritent, s'occupe, en écrivant à Vinius, de la construction d'une église russe à Pékin ! Dans une de ses lettres à l'amiral Apraxine, datée de septembre 1706, je trouve des ordres pour la campagne en cours, des instructions pour la traduction d'un lot de livres latins, des recommandations pour l'éducation d'un couple de jeunes chiens, avec le détail de tout ce qu'ils doivent apprendre : « 1° rapporter; 2° ôter le chapeau; 3° présenter les armes; « 4° sauter par-dessus un bâton; 5° rester assis et demander à « manger. » Le 15 novembre 1720, écrivant à Iagoujinski, envoyé en mission à Vienne, il l'entretient de la rétrocession du Sleswig au duc de Holstein; du portrait d'une fille à *groin de truie* que Pierre Alexiéiévitch Tolstoï a rapporté de son voyage : où est cette fille, et ne pourrait-on la voir? de deux ou trois douzaines de bouteilles de bon tokay qu'il serait désireux de posséder; mais il veut savoir le prix et les frais d'envoi (1).

C'est un foyer intellectuel ouvert à toutes les perceptions, avec, poussée à l'extrême, cette faculté éminemment slave que Herzen désignait sous le nom d'*acceptivité*. Il n'a peut-être pas entendu parler des quakers ni de leur doctrine avant son arrivée à Londres; le hasard veut qu'il y soit logé dans la maison que le célèbre William Penn avait habitée à un moment critique de son orageuse existence, alors qu'il était poursuivi comme conspirateur et traître; c'est assez pour qu'on

(1) *Écrits et Correspondance,* t. I, p. 253; GOLIKOF, t II, p. 296; t. VIII, p. 120.

voie le Tsar en relations presque intimes et avec ce même Penn et avec d'autres coreligionnaires, Thomas Story, Gilbert Mollyson, se laissant offrir leurs brochures, écoutant dévotement leurs sermons. Dix-neuf ans plus tard, arrivant à Friederichstadt, en Holstein, avec un corps de troupes qui devait prêter main-forte aux Danois contre les Suédois, sa première question était pour demander s'il y avait des quakers dans la ville. On lui indiquait le lieu de leurs réunions, et il y allait (1). Il n'entend pas grand'chose au système de Law, ni même aux finances en général; l'homme, son système et sa destinée n'en manquent pas moins, aussitôt qu'il en a pris connaissance, de lui inspirer le plus vif intérêt. Il correspond avec l'aventureux banquier; il le suit d'un regard curieux, émerveillé d'abord, indulgent plus tard et toujours sympathique, même à l'heure des pires disgrâces (2).

Dès qu'il s'agit de voir ou de savoir quelque chose, sa vivacité et son inquiétude d'esprit sont telles que Napoléon sera un homme patient en comparaison. Arrivant à Dresde le soir, après une journée de voyage qui a mis tout son monde sur les dents, il n'a pas plus tôt soupé qu'il veut être conduit à la *Kunstkamera*, le musée du lieu; il y pénètre à une heure du matin et y passe la nuit, promenant sa curiosité à la lueur de torches (3). Cette curiosité est d'ailleurs, on l'a vu déjà, aussi universelle et infatigable que dépourvue de choix et de mesure. La tsarine Marthe Apraxine, veuve de Féodor, venant à mourir, en 1715, à l'âge de cinquante et un ans, il veut vérifier le bien fondé d'une opinion accréditée dans le public, à raison de l'état maladif du défunt et des mœurs austères de la défunte; pour cela il imagine de faire lui-même l'autopsie du cadavre, et en tire des conclusions satisfaisantes, paraît-il, pour la vertu de sa belle-sœur (4).

Sans cesse augmenté de la sorte, son bagage de connais-

(1) CLARKSON, *Life of William Penn*, 1813, p. 253.
(2) Archive russe, 1874, p. 1578.
(3) *Archiv fur Sachsische Geschichte*, t. XI, p. 345.
(4) DOLGOROUKOF, *Memoires*, t. I, p. 14.

sances et d'aptitudes, avec une prodigieuse variété, conserve quelque chose d'incohérent et de rudimentaire. Il ne parle bien que le russe et ne sait causer en hollandais qu'avec les gens de mer et des choses de la mer. En novembre 1721, ayant à entretenir secrètement l'envoyé de France, Campredon, qui avait séjourné en Hollande et s'était rendu familière la langue du pays, il se trouvait obligé de recourir à un interprète et faisait un choix assez malheureux (1). Il était peu au courant, il est vrai, des méthodes en honneur dans la diplomatie occidentale; en mai 1719, le résident français à Saint-Pétersbourg, La Vie, observait qu'il avait laissé engager les conférences d'Aland sans exiger « des points préliminaires », ce qui avait permis aux Suédois de lui donner le change par un semblant de négociation très compromettant et ne conduisant qu'à le séparer de ses alliés. Il mettait au service de sa politique étrangère des procédés de son cru ou du cru de son pays, des finesses de Slave doublées de rouerie asiatique, jetant ses partenaires étrangers hors de garde avec des façons à lui, des familiarités, des brusqueries et des caresses imprévues, leur coupant la parole avec un baiser sur le front, leur tenant tout haut des discours auxquels ils ne comprenaient pas un mot et qui étaient pour la galerie, puis les congédiant avant toute explication (2).

Il a passé et passe encore, même aux yeux de certains historiens militaires, pour un grand capitaine. Des idées nouvelles et heureuses sur le rôle des réserves, celui de la cavalerie, le principe du soutien mutuel que doivent se donner les corps isolés, la simplicité des formations, l'emploi des fortifications improvisées, lui ont été attribuées. La bataille de Poltava a offert un exemple unique, affirme-t-on, — et admiré par Maurice de Saxe, — de l'*emploi des redoutes pour l'offensive*. Ces redoutes seraient de son invention. Il a conduit personnellement la plupart des opérations de siège, très nombreuses pendant la guerre du Nord, et toujours son intervention

(1) Dépêche de Campredon du 1er décembre 1721. Aff. étr. de France.
(2) De Bie aux États généraux, 3 mai 1712. Archives de la Haye.

directe en a assuré le succès (1). Je n'ai pas qualité pour entrer en controverse à ce sujet, et je serais tout disposé à m'en rapporter au témoignage admiratif de Maurice de Saxe. Un témoignage contradictoire m'arrête : le *Journal de la guerre du Nord*, que j'ai mentionné déjà. Pierre, qui en a dirigé la rédaction, ne me semble y briller ni comme historien, ni comme stratège. Les descriptions de batailles que j'y trouve, et on n'y trouve guère autre chose, sont, en général, ou déplorablement insignifiantes, c'est le cas pour celle de Narva, ou, quand elles entrent dans le détail, notoirement inexactes. Je ne saurais dire si le grand homme a inventé les redoutes qui ont fait si bonne figure à Poltava; mais tout le monde sait qu'il s'est contenté d'y figurer lui-même à la tête d'un régiment, abandonnant, comme toujours, le commandement en chef à ses généraux. Il a apporté quelque application à l'étude du génie militaire et s'est occupé de mettre en état de défense ses nouvelles acquisitions du littoral de la Baltique ; mais la forteresse de Saints Pierre et Paul, à Pétersbourg, pourrait difficilement passer pour un chef-d'œuvre, et, des autres ouvrages de ce genre entrepris sous sa direction, pas un, de l'aveu même de ses plus grands admirateurs, n'a été achevé (2). Quant aux sièges, dont le succès peut être mis à son actif, je les vois aboutissant invariablement à un assaut, où s'affirment, seules, les qualités brillantes de la nouvelle armée russe, son courage et sa discipline. Ces qualités me sembleraient aussi l'unique appoint indiscutable dont aurait à s'augmenter, de ce côté, la gloire du grand créateur. Il a créé presque de toutes pièces, je le montrerai ailleurs, l'instrument merveilleux qui a assuré la puissance et le prestige de son pays ; il a été un organisateur hors pair, et je veux bien même, avec quelques-uns de ses apologistes, qu'il ait devancé son temps, en matière de recrutement par exemple, dans l'application de certains principes, théoriquement affirmés et proclamés bien avant lui en Occident, mais

(1) PÉTROF, ouvrage cité, t. II, p. 84 et suiv.
(2) *Ibid.*

écartés par la routine du domaine des expériences pratiques.

Pour acquérir une maîtrise réelle dans une branche quelconque du savoir, non seulement le sentiment de la mesure lui a manqué, mais encore un autre, à défaut duquel je le vois, pendant toute sa vie, plaisantant avec les choses sérieuses et faisant sérieusement des choses puériles. Je n'en veux d'autre exemple que ses études et ses prétentions en matière d'art chirurgical ou dentaire. Depuis son retour de Hollande, il portait constamment une trousse sur lui et ne perdait pas une occasion de s'en servir. Les desservants des hôpitaux de Saint-Pétersbourg avaient pour devoir de le prévenir toutes les fois qu'il se présentait un malade intéressant à opérer; il assistait alors presque toujours à l'opération et prenait souvent en main le bistouri. Il enlevait, un jour, vingt livres d'eau à une femme hydropique, — qui en mourait quelques jours après. La malheureuse s'était défendue comme elle avait pu, sinon contre l'opération, du moins contre l'opérateur. Il allait à son enterrement. Le musée des Arts, à Saint-Pétersbourg, conserve un sac plein de dents arrachées par l'auguste élève du praticien ambulant d'Amsterdam. Une des manières les plus appréciées de faire sa cour au souverain a été de réclamer ses services pour l'extraction d'une molaire. Il lui arrivait d'en arracher de parfaitement saines. Son valet de chambre, Polouboïarof, se plaint devant lui de sa femme qui, sous prétexte d'une dent malade, se refuse depuis longtemps à ses devoirs conjugaux. Il fait venir la rebelle, l'opère séance tenante, en dépit de ses larmes et de ses cris, et l'avertit que les deux mâchoires y passeront en cas de récidive. Il est juste pourtant de rappeler que Moscou lui doit, en 1706, son premier hôpital militaire, auquel sont ajoutés successivement une école de chirurgie, un cabinet d'anatomie et un jardin botanique, où il plante lui-même un certain nombre d'essences. La même année, des pharmacies sont établies par ses soins à Pétersbourg, Kazan, Glouhof, Riga et Revel (1).

(1) Choubinski, *Esquisses hist.*, p. 11 et suiv.

Études et créations scientifiques ou artistiques ne sont, d'ailleurs, pas chez lui simple affaire d'agrément ou d'inclination naturelle. Il n'a notoirement aucun sentiment de l'art, nul goût soit pour la peinture, soit même pour l'architecture. Sa maisonnette en bois de Préobrajenskoïé, si basse et bientôt si enfoncée dans le sol qu'il pouvait en toucher le toit avec la main, avait de quoi satisfaire amplement ses convenances personnelles. Longtemps il n'en voulut pas d'autre à Pétersbourg même. Il jugeait à propos pourtant d'y faire bâtir des palais, qui seraient la demeure de ses collaborateurs. Mais les constructions languissaient; il voyait la nécessité de payer d'exemple une fois de plus; il finissait alors par avoir lui-même son palais d'Hiver et son palais d'Été. Il y faisait une imitation assez gauche des modèles occidentaux, car il entendait aussi être son propre architecte. Les corps de logis se querellaient avec les ailes et faisaient des angles disgracieux, et il avait soin de mettre des plafonds doubles dans les pièces qui lui étaient réservées, pour s'y ménager l'illusion d'habiter encore une cabane en bois. Mais l'élan était donné, et, avec le temps, l'architecte français Leblond, engagé aux gros appointements de quarante mille livres par an, réussissait à corriger les erreurs passées, en imprimant à la nouvelle capitale l'aspect monumental et décoratif qui lui convenait. Pierre se préoccupait également d'augmenter le petit fonds de musée artistique recueilli pendant son premier voyage en Hollande. Quand il reparut à Amsterdam en 1717, il sut prendre les airs d'un amateur éclairé; il arriva à posséder des Rubens, des Van Dyck, des Rembrandt, des Jean Stein, des Wan der Werf, des Lingelbach, des Bergheim, des Mieris, des Woowermann, des Breughel, des Ostade, des Van Huyssen. Il eut un choix de marines à son palais d'Été; toute une galerie à son château de Péterhof. Un dessinateur et graveur de valeur, Picard, et un conservateur, le Suisse Gsell, ex-brocanteur en Hollande, furent attachés au service de ces collections, les premières que la Russie ait connues.

Tout cela, sans aucune part d'intérêt personnel. On peut

douter qu'il en ait pris beaucoup à sa correspondance avec l'abbé Bignon, bibliothécaire du Roi et membre de l'Académie des sciences, dont il est devenu membre titulaire depuis son séjour à Paris, en 1717. En 1720, il envoyait à l'abbé son bibliothécaire, — car il s'est donné aussi une bibliothèque, — l'Allemand Schuhmacher, le chargeant d'un manuscrit en lettres d'or sur vélin, trouvé à Siémipalatinsk, en Sibérie, dans les caveaux d'une église en ruine. Il s'agissait de déchiffrer le document et d'abord de savoir en quelle langue il était écrit, et Pierre paraissait enchanté quand, après avoir mis à contribution le traducteur attitré du Roi, Fourmont, l'abbé lui eut révélé que l'idiome mystérieux était celui des Tangouts, ancienne peuplade kalmouque. Après sa mort seulement, deux Russes qu'il a envoyés à Pékin pour y étudier le chinois et qui y ont fait un séjour de seize années, s'avisent d'entreprendre la revision de ce procès scientifique et font une découverte compromettante pour la réputation des orientalistes parisiens : le manuscrit est mandchou, et son texte absolument différent de celui que Fourmont a indiqué (1). Mais Pierre est mort avec la conviction d'avoir élucidé un point important de la paléographie et de l'ethnographie nationales, et d'avoir fait consciencieusement son métier de souverain.

Parmi les curiosités qu'il a réunies dans son musée d'art et d'histoire naturelle, les contemporains mentionnent quelques sujets vivants de l'espèce humaine : un homme affligé d'une infirmité monstrueuse et répugnante, des enfants mal conformés (2). Le grand homme a cru aussi servir la science avec ces exhibitions.

II

C'est un esprit clair, net, précis, allant droit au but, sans hésitation ni écart, ainsi qu'un outil manié par une main sûre.

(1) Golikof, t. VIII, p. 84.
(2) *Büschings M.*, t. XIX, p. 115.

Sa correspondance est caractéristique à cet égard. Il n'écrit pas de longues lettres, comme fera son héritière, Catherine II. Il n'a pas le temps. Pas de phrases, pas de rhétorique et pas davantage de calligraphie ni d'orthographe. Son écriture habituelle est presque aussi illisible que celle de Napoléon. Des lettres manquent dans la plupart des mots. Il commence ainsi un billet à l'adresse de Menchikof : « *Mei hez brude in Kamamara,* ce qui veut dire : *Mein Herbruder und Kamarad* » (Mon frère de cœur et camarade). Jusque dans sa signature « Пе͠ръ », il introduit une abréviation fantaisiste empruntée à l'alphabet slavon. Mais il dit vite et bien ce qu'il a à dire, trouvant du coup et sans effort l'expression juste, le mot qui porte et qui résume sa pensée. Il affectionne pourtant le mode plaisant et il se peut que la grande Catherine l'ait simplement imité à cet égard. Il écrit par exemple à Menchikof au nom d'un dogue favori. Très souvent il a des boutades, des saillies d'une licence de pensée et de forme excessive, mais, plus souvent encore, il est incisif et mordant. Le vice-amiral Cruys lui adresse un rapport où il se plaint de ses officiers, en ajoutant des compliments pour le Tsar : « Homme de mer accompli Pierre sait mieux que personne combien la discipline est nécessaire dans la marine. » Il répond : « Le vice-amiral a lui-même fait choix « de ses subordonnés ; il ne doit s'en prendre qu'à lui-même de « leurs défauts. Dans une occasion récente il a paru moins con- « vaincu des qualités qu'il attribue actuellement au souverain. « Ses critiques comme ses louanges ont dû être faites après boire : « elles ne tiennent pas debout. *Il faut me rayer du nombre des « marins habiles ou ne plus dire blanc quand je dis noir* (1). »

La note orientale s'accuse dans le tour naturellement imagé et plastique de son style. A propos de son alliance avec le Danemark et des mécomptes qu'elle lui donne, je trouve sous sa plume cette réflexion : « Deux ours s'accommodent mal dans une tanière » ; et cette autre : « Notre alliance est comme une paire de jeunes chevaux attelés à une voiture (2). » S'agit-il de

(1) Oustrialof, t. IV, p. 272.
(2) 1712 et 1716. Lettres à Catherine Ire, édit. de 1861, p. 29 et 49.

a Pologne, où les esprits sont en fermentation continuelle : « Les affaires y vont comme de la jeune trempe (boisson d'orge et de millet). » Un homme qui tient des propos inconsidérés est comparé à « un ours qui parle de faire couper une jument ». Même comme législateur, il lui arrive de parler cette langue. Créant le poste de procureur général auprès du Sénat, il dit « vouloir empêcher qu'on joue aux cartes avec les lois en faisant des combinaisons de couleurs ». Le procureur sera « son œil ».

Historien nul au point de vue de l'art, il ne manque pas de sens historique. Il décrit mal les événements, mais il en comprend bien le sens et la portée. Il les commente avec justesse, même dans ses causeries épistolaires avec Catherine où parait le plus grand abandon. Évidemment il se rend un compte très exact de ce qu'il fait et de ce qui lui arrive.

Il a l'imagination naturellement inclinée au grand et même à l'énorme, très orientale sur ce point encore. Dans les dernières années il médite une reconstruction du colosse de Rhodes, entre Kronstadt et Kronsloot, une tour immense à cheval sur le détroit, qui donnerait passage en bas aux plus grands navires et porterait en haut une forteresse et un phare, On en commence déjà les fondations en 1724(1). Il est exalté fréquemment, épique ou tragique, avec des saillies d'excentricité et des taches de grossièreté qui ont dérouté de très bons juges. Je trouve des traits shakespeariens dans quelques-unes de ses inspirations. En 1697, au moment où son départ pour le premier tour d'Europe est retardé par la découverte du complot de Tsikler, percevant un lien de solidarité criminelle entre le présent et le passé, il fait déterrer le cadavre d'Ivan Miloslavski, mis au tombeau depuis douze ans, déjà rongé par les vers. On en amène les débris à Préobrajenskoïé sur un traineau attelé de douze porcs, et on les place dans un cercueil ouvert *sous l'échafaud*, où Tsikler et son complice, Sokovnine, doivent mourir lentement, dépiécés, taillés en

(1) Golikof, t. X, p. 425.

petits morceaux. A chaque coup de couteau, le sang des suppliciés coulera en cascade vengeresse sur ce qui reste de l'ennemi détesté, arraché à la paix de la mort pour subir les tragiques représailles de son vainqueur (1). En 1723, Préobrajenskoïé voit un autre spectacle, moins hideux, mais tout aussi étrange. Pierre y fait brûler sa maison de bois, qu'on a rétablie par ses ordres sur son ancien emplacement, car elle avait voyagé. Les habitations, à cette époque, font partie du mobilier dans ce pays si voisin encore de la vie nomade. Incendie commémoratif et symbolique. C'est dans cette maison — il en fait la confidence au duc de Holstein — que Pierre a conçu le projet de son terrible duel, maintenant terminé, avec le Suédois, et, tout à la joie de la paix enfin conquise, il veut effacer jusqu'à ce souvenir des angoisses passées. Mais, pour donner plus de solennité à la démonstration pacifique, il imagine d'en relever l'éclat par un feu d'artifice; il allume les solives à moitié pourries de sa cabane avec des chandelles romaines et en fait flamber le toit en girandoles multicolores, battant lui-même du tambour pendant toute la durée de l'autodafé (2).

Par moments, même dans une sphère de conceptions et de sentiments beaucoup plus élevée, il semble monter sans effort et planer de niveau avec la grande élite historique d'âmes au haut vol et à large envergure. En 1712, Étienne Iavorski, le moine petit-russien qu'il a fait venir de Kief à Moscou pour en faire un évêque, le prend publiquement à partie dans un sermon, fulminant contre les époux qui abandonnent leurs femmes et les hommes qui ne respectent pas les jeûnes. Il y a crime de lèse-majesté, et un rapport est adressé en ce sens au souverain. Pierre se contente d'écrire en marge : « D'abord en tête à tête, puis devant témoins. » Et, comme Iavorski parle de se retirer dans un monastère, il s'y oppose, mais se fait envoyer par le patriarche de Constantinople une dispense qui le met en règle avec les

(1) JELIABOUJSKI, *Mémoires*, p. 112; GORDON, *Journal*, 4 mars 1697; OUSTRIALOF, t. III, p. 22.
(2) BERGHOLZ, *Büschings M.*, t. XXI, p. 202.

exigences du carême orthodoxe (1). Un fanatique tente de l'assassiner en lui tirant successivement deux coups de pistolet pendant son sommeil. L'arme ayant raté chaque fois, l'homme est pris d'épouvante et réveille le Tsar pour lui dire ce qui est arrivé. Dieu a dû l'envoyer pour donner au monarque un signe miraculeux de sa protection. « Tuez-moi maintenant », ajoute-t-il. — « On ne tue pas les envoyés », répond Pierre tranquillement, et il laisse partir l'assassin (2). L'anecdote n'est peut-être pas très authentique, et je ne vois pas trop Pierre laissant échapper ainsi un bon régal judiciaire avec enquête, recherche des complices et séances dans la chambre de question. Passe pour Iavorski, seul en cause notoirement. Mais, probablement inventée de toutes pièces ou tout au moins arrangée, l'aventure correspond à une attitude qui est bien celle du souverain, dans sa dernière manière surtout. Je l'aperçois très souvent se donnant dans les circonstances les plus variées des apparences d'esprit supérieur, des airs de philosophie hautaine à l'égard de sa propre personne. Venant à Varsovie après sa désastreuse campagne du Pruth, comme on le complimente sur son heureux retour : « Mon bonheur, réplique-t-il, consiste en ce que, au lieu de cent coups de bâton, je n'en ai reçu que cinquante. » Puis, comme se parlant à lui-même : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu... » Il se reprend : « Pas tant ! pas tant ! » Niéplouïef, un de ses élèves favoris, arrive en retard à un rendez-vous matinal qu'il lui a donné dans un atelier de constructions navales. Le Tsar est déjà là. Niéplouïef s'excuse : il s'est attardé dans la nuit chez des amis. — « C'est bien ; tu es pardonné, parce que tu as dit la vérité, et puis », — ici Pierre semble faire un retour sur lui-même en appliquant à l'incident un proverbe du pays, — « quel homme n'est-il pas le petit-fils d'une femelle ? » (*Kto babié nié vnouk*) (3).

Ces façons de penser, de parler et d'agir sont-elles spontanées, naturelles chez lui ? Correspondent-elles réellement

(1) Soloviev, t. XVI, p. 324.
(2) Golikof, t. X, p. 176.
(3) Niéplouief, *Mémoires*, Pétersb., 1893, p. 106.

à des traits innés d'esprit ou de caractère? Ne sont-elles pas plutôt une pose qu'il prend et qu'il lui arrive de quitter par inadvertance, caprice ou défaillance? Le doute est admissible, tant il les dément souvent et les contredit. Faisant son entrée à Derbent, en 1723, on l'entend dire : « Alexandre a construit « cette ville et Pierre la prend. » Sur un des arcs de triomphe qui poussent en forêt à Moscou, bien avant Poltava, il fait, au retour de sa campagne persane, commenter ainsi cette conquête facile :

Struxerat fortis, sed fortior hanc cepit urbem.

Il a oublié évidemment ce jour-là d'être modeste. A la prise de Narva, en 1704, il oublie d'être généreux, souffletant le commandant Horn, coupable uniquement de s'être trop bien défendu, et faisant jeter à l'eau le cadavre de sa femme tuée pendant l'assaut (1). A la prise de Wiborg, en 1710, il accorde aux assiégés les honneurs de la guerre, puis, la capitulation signée, il retient la garnison prisonnière. Le fait se reproduira à Derpt et à Riga (2). C'est le même homme qui, après la bataille de Twaermynde (juillet 1714), embrasse le capitaine de frégate Ehrenskold et se proclame fier d'avoir eu à combattre un tel adversaire. Il exécute loyalement, en 1721, les conditions de la paix signée avec la Suède, mais la manière dont il a engagé les hostilités a été un modèle de fourberie. En mai 1700, revenant de Voronėje à Moscou, il faisait amicalement reproche au résident suédois Kniperkron des alarmes dont sa fille, en villégiature à Voronėje, avait paru pénétrée au sujet de l'imminence d'un conflit entre les deux pays. Il s'était efforcé de la calmer. « Sotte enfant, lui avait-il dit, « comment peux-tu croire que je veuille commencer une « guerre injuste et rompre une paix que j'ai jurée éternelle? » Il embrassait Kniperkron devant témoins et lui prodiguait aussi les protestations les plus rassurantes. « Si le roi de Po-

(1) [illegible] Hist. milit. de Charles XII, Paris, [illegible] p. 224.

(2) [illegible] t. III, p. 79, 80. — [illegible] p. 86 et 111.

« logne prenait Riga, lui, Pierre, reprendrait la ville pour la » rendre aux Suédois. » A ce moment, il avait déjà lié partie avec Auguste contre la Suède, combiné le plan d'attaque à frais communs et fait le partage du butin à venir. Le 8 août suivant, ayant reçu d'Oukraïntsof, son envoyé à Constantinople, la nouvelle de la signature de la paix avec la Porte qu'il attendait pour lever le masque, il met ses troupes en marche du côté de Narva; mais, à la même heure, son autre envoyé, le prince Hilkof, recevant audience de Charles XII, continue à lui garantir les dispositions pacifiques de son maître (1).

La tendance essentiellement pratique de son esprit ne laissait pas de le rendre parfois étroit et mesquin. Leibnitz lui proposant d'instituer dans toute l'étendue de son empire des observatoires magnétiques, il fut sur le point de perdre la bonne opinion qu'il s'était faite du grand savant (2). Cela ne l'empêchait pas de s'occuper de la découverte du détroit qui portera le nom de Behring : il y avait là une voie commerciale en vue et un bénéfice apparent. Il était économe jusqu'à la parcimonie. Il se servait des instruments de mathématiques qu'il portait constamment sur lui pour évaluer, jour par jour, les brèches faites au fromage qu'on lui servait, et, pour compenser la maigreur des appointements qu'il donnait à son chef de cuisine, Velten, il imaginait de convertir en pique-niques, à un ducat par tête, les repas auxquels il conviait ses amis (3). Il servait volontiers de parrain, car c'était son goût de se mêler de tout et de tout le monde; mais le présent qu'il faisait à l'accouchée, en lui donnant l'accolade suivant l'usage du pays, n'allait jamais au delà d'un ducat glissé sous l'oreiller, si c'était la femme d'un officier, ou d'un rouble, si c'était la femme d'un simple soldat (4). Au pilote Timofeï Antip, qui lui sauve la vie en 1694, dans une tempête essuyée sur la mer

(1) Oustrialof, t. III, p. 369; t. IV, 2e partie, p. 159-161; Fryxell, *Hist. de Charles XII*, traduct. de Jenssen, Brunswick, 1861, t. I, p. 78.

(2) Baer, *Peters Verdienste un die Erweiterung der geographischen Kentnisse*, Pétersb., 1868, p. 56.

(3) Scherer, t. III, p. 254.

(4) *Ibid.*

Blanche, il donne trente roubles (1), et c'est de sa part un grand effort de générosité.

Eh bien, je le crois, toujours et partout, parfaitement sincère avec lui-même et parfaitement naturel dans ses contradictions. Il est naturellement divers, pour des raisons sur lesquelles j'aurai à revenir, et sa constitution comme son éducation morale sont très différentes de celles dont nous avons l'habitude. N'oublions pas le sol sur lequel il est né, la race à laquelle il appartient, la tradition dont il procède. Rourik, Oleg, saint Vladimir, Sviatopolk et Monomaque, ces héros de l'histoire et de la légende russe, sont de grandes figures assurément, mais qu'il faut se garder de confondre avec les illustrations historiques et légendaires du vieux monde européen. Ils s'en distinguent par leur caractère autant que par leurs noms. Ils n'ont rien d'un Bayard ou d'un François I[er]. Avec leurs mœurs patriarcales, ils évoquent plutôt l'image morale des rois bibliques. Les Russes d'aujourd'hui voudront bien ne pas voir dans cette constatation une offense gratuite, ni un déni injustifié d'esprit chevaleresque en ce qui les concerne. Autant vaudrait nier l'instruction très variée ou l'éducation parfaite de beaucoup d'entre eux. Il n'en est pas moins vrai que, du temps de Pierre, la plupart ne savaient pas lire, et que nul chevalier n'ayant jamais rompu de lances dans leur patrie, elle a traversé le moyen âge sans rien savoir de la chevalerie, comme plus tard la Renaissance, sans savoir grand'chose de l'art grec ou romain (2). Elle a pu, depuis, regagner la distance et le temps perdus, mais elle est restée longtemps étrangère, cela est certain, à cette brillante et généreuse école qui, de Roland à Bayard, a rendu en Occident le mot honneur synonyme de la fidélité à la parole donnée; elle a subi, par contre, l'influence de l'empire grec, recevant de lui arts,

(1) Oustrialof, t. II, p. 367.

(2) « Le souffle chevaleresque n'a jamais remué les couches profondes de la Russie. » (P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, p. 189.) Le chapitre du livre si intéressant du Père Pierling, intitulé : *La Renaissance à Moscou*, est absolument concluant dans mon sens.

sciences, mœurs, religion et politique, avec ses traditions d'astuce et de fraude. Le type légendaire de la femme n'a lui-même, chez elle, rien d'héroïquement idéal. Ce n'est pas Jeanne d'Arc, comme en France, la vierge inspirée, poussant un peuple à la victoire par l'élan de sa foi; ni, comme en Pologne, Wanda, la douce martyre, préférant la mort à une union avec un prince étranger dont s'offense l'instinct national; c'est Olga, une gaillarde, qui chasse, bataille, fait le commerce, triomphe de ses ennemis autant par la ruse que par la force, et, l'Empereur grec voulant l'épouser contre son gré, éconduit supérieurement ce prétendant. Pierre est de cette lignée, comme l'était Alexandre Newski, cet « Ulysse des saints », ainsi que l'a appelé Custine (1), prince plus sage que vaillant, modèle de prudence, mais non de générosité ni de bonne foi; et c'est pourquoi, parlant d'un des collaborateurs du Tsar, l'envoyé français Campredon a pu écrire en 1725 : « Il a peu de droiture, et c'est l'endroit qui lui avait acquis « la confiance du défunt souverain (2). »

Les mêmes contradictions apparentes se retrouvent chez Pierre en matière de morale courante et de religion. Est-il croyant? On peut en douter encore, tant il met parfois de sans-façon à traiter les cérémonies et les ministres d'un culte qu'il pratique à d'autres moments avec ferveur. Je l'aperçois auprès du lit de sa sœur Marie qui est à l'agonie, chassant des moines qui viennent se livrer à des pratiques consacrées par la tradition; ils apportent à la moribonde des mets et des boissons variés, et lui demandent sur un ton plaintif « si elle « veut quitter la vie pour n'y avoir pas abondance de vic- « tuailles ». Au diable les momeries! Soit, il s'en tient à la foi simple et condamne les superstitions. Mais je vois qu'il a l'habitude de noter les rêves qu'il fait (3), et, dans sa dépêche du 25 mars 1712, l'envoyé anglais Whitworth parle d'un combat victorieusement livré, *en dormant*, à un tigre, qui a

(1) *La Russie*, t. I, p. 265.
(2) 3 mai 1725. Sbornik, t. LVIII, p. 255.
(3) Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 273 et suiv.

fortifié le Tsar dans ses dispositions belliqueuses (1). En même temps, convenances, bonnes ou mauvaises mœurs, civilité ou décence, tout cela semble pour lui lettre morte. En 1723, Iagoujinski, un des parvenus dont il s'est entouré, s'avise de vouloir quitter sa femme, à qui il n'a rien à reprocher et dont il a de grands enfants, pour épouser la fille du chancelier Golovkine. Comme madame Iagoujinska d'un côté et le chancelier de l'autre font opposition à ce projet, Pierre, auquel il agrée parce qu'il rabaisse la vieille aristocratie au bénéfice de la nouvelle, n'hésite pas à intervenir : la femme est jetée dans un couvent, le père mis en demeure de donner son consentement; le Tsar déclare le premier mariage dissous et prend à sa charge les frais du second. Voilà le cas qu'il fait de la famille; on juge de ses égards pour le reste (2). A Berlin, en 1718, visitant un cabinet de médailles et de statues antiques, son attention est attirée par une divinité en posture obscène, une de celles dont les Romains se plaisaient à décorer les chambres nuptiales. Il appelle l'Impératrice et lui enjoint de baiser la figurine; comme elle fait mine de s'en défendre, il lui crie brutalement : « *Kop ab !* » (Tête à bas !) lui donnant à entendre ce qu'elle risque en cas de désobéissance. Après quoi, il demande au Roi, son hôte, de lui céder cette pièce rare, et aussi plusieurs autres curiosités et encore un cabinet en ambre qui a coûté des sommes immenses, au dire de la margrave de Baireuth. A Copenhague, ayant pareillement remarqué une momie dans le musée d'histoire naturelle, il manifeste l'intention de se l'approprier. L'inspecteur royal en réfère à son maître, qui répond par un refus poli : la momie est exceptionnellement belle et grande; on n'en trouve pas de pareille en Allemagne. Pierre revient au musée, s'en prend à la momie, lui arrache le nez et la mutile de toutes façons, puis s'en va, disant : « Vous pouvez la garder maintenant (3). » A Dresde,

(1) Sbornik, t. LXI, p. 167.
(2) Dépêche de Campredon du 22 mars 1723. Aff. étr. de France. Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 17.
(3) Scherer, t. II, p. 15.

en 1711, en quittant l'hôtel de l'*Anneau d'or,* il enlève de ses mains et veut mettre dans ses bagages, malgré l'opposition des serviteurs, des rideaux de prix que la cour saxonne avait envoyés pour décorer son appartement. A Dantzick, en 1716, se trouvant dans une église où un courant d'air froid arrive à l'incommoder, il étend la main sans mot dire, enlève la perruque du bourgmestre qui se tient à son côté et s'en coiffe (1).

Je ne crois pas du tout que le baron de Printzen se soit vu dans le cas de grimper au haut d'un mât pour présenter ses lettres de créance au souverain moscovite, celui-ci se trouvant occupé à accommoder des cordages et ne consentant pas à interrompre sa besogne. Cette autre anecdote, dont le grand Frédéric a régalé Voltaire (2), me paraît même indiquée pour surprendre l'un des conteurs — je ne sais lequel — en flagrant délit de mensonge. L'arrivée de M. de Printzen en Russie correspond à l'année 1700. A ce moment, Pétersbourg, où pareille réception lui aurait été faite, n'existait pas; les constructions navales n'y étaient inaugurées qu'en 1704, époque à laquelle Printzen avait déjà un successeur, dans la personne de Keyserling. De plus, ayant quitté Berlin le 12 octobre, l'envoyé de l'Électeur de Brandebourg, plus tard premier roi de Prusse, a dû joindre son poste au cœur de l'hiver, c'est-à-dire pendant une saison qui, en Russie, impose un chômage forcé à tous les accommodeurs de cordages travaillant en plein vent. Par contre, Campredon me paraît digne de foi quand, rendant compte d'une audience qu'il a sollicitée du Tsar en 1721, à l'occasion des négociations pour la paix avec la Suède, il affirme que, pour le recevoir, Pierre est venu de l'amirauté en casaque de matelot (3).

Cette absence de scrupules, ce dédain des règles de conduite usuelles, ce mépris des bienséances se rencontraient

(1) Polevoï, t. IV, p. 4. L'anecdote a eu plusieurs versions; voy. Scherer, t. II, p. 77.
(2) Voltaire, *Œuvres*, t. X, p. 71.
(3) Dépêche du 14 mars 1721. Aff. étr. de France.

pourtant dans le même homme avec le sentiment très profond et le respect absolu du devoir, de la loi, de la discipline. Pourquoi et comment? Sans doute parce qu'il convient d'y voir autre chose qu'une négation irréfléchie des fondements nécessaires de tout édifice social. Avec une part de caprice et de fantaisie, à laquelle tient un grand nombre d'inconséquences, un mobile plus valable y paraît. Pierre a entrepris de réformer la vie d'un peuple, auquel les scrupules et les préjugés tenaient lieu, pour une bonne moitié, et de religion et de morale. Avec assez de justesse il a vu en eux l'obstacle principal à tout acheminement dans la voie du progrès, et, avec beaucoup de logique, il ne perdra pas une occasion de les prendre à partie. En 1699, pilotant sur le Don sa flottille de galères, il voit un marin hollandais qui se délecte avec une fricassée de tortues pêchées dans la rivière. Il en parle à ses Russes qui poussent des cris d'horreur : pareille nourriture est à leurs yeux un objet de dégoût et de scandale. Aussitôt il donne des ordres à son cuisinier, et, sous couleur de poulet, fait servir à sa table le plat damnable. Cheïne et Saltykof, qui y dînèrent, se trouvèrent mal quand, sur un ordre du maître, on leur présenta le plumage du volatile dont ils avaient cru manger.

Pierre se sentait appelé à débarrasser la conscience nationale de ces scories que des siècles d'ignorance barbare y avaient déposées. Mais, pour opérer avec discernement un triage indispensable, il apportait au travail entrepris trop de fougue, trop de grossièreté personnelle, et encore, et surtout, trop de passion. Il frappait à tort et à travers. Et c'est ainsi que, tout en corrigeant, il dépravait, et ce grand éducateur a été aussi un des plus grands démoralisateurs de l'espèce humaine. Avec toute sa grandeur la Russie moderne lui doit la plupart de ses vices.

III

Son génie incontestable ne donne pas, si étendue que soit l'aire où il se meut, l'impression du coup d'œil unique embrassant les vastes espaces et les grands ensembles. On dirait plutôt, tant il a l'intelligence et la passion du détail, d'une multitude de petits regards fixés simultanément sur autant de petits points. Aussi bien ses idées générales, quand on en découvre chez lui, paraissent toujours un peu vagues et inconsistantes, ses desseins et ses combinaisons manquent le plus souvent et de justesse et de précision, et, quand il regarde au loin, sa vue est trouble. C'est un myope intellectuel. La création de Saint-Pétersbourg en fournirait, à elle seule, une preuve éloquente. On commence là par l'exécution; les plans viendront après, et l'on arrive à avoir des quartiers sans rues, des rues sans issues et un port sans eau. Agir d'abord, sauf à réfléchir plus tard, sans prendre le temps de discuter ni les projets, dès qu'ils paraissent séduisants, ni les moyens, dès qu'on en trouve à portée de sa main, telle est la manière habituelle de cet esprit fulgurant. Son aptitude à reconnaître la valeur des collaborateurs qu'il se donnait, poussée jusqu'à la divination d'après ses panégyristes, est un de ses mérites les plus contestables. Les procédés dont il usait à cet égard, comme de relever la tête des nouveaux sujets qui se présentaient à son choix en les empoignant par les cheveux, et de les regarder un instant dans le blanc des yeux, ces façons sommaires qui font l'admiration d'un juge aussi sérieux que Solovief (1), ne sont que pour prouver une fois de plus cette superficialité que j'ai dénoncée déjà comme l'essence de toutes ses connaissances et de toutes ses aptitudes. Il n'est pas psycho-

(1) *Etudes*, 1882, p. 205.

logue pour un liard. Il trouve chez un maître d'école une servante qui lui plaît; il prend la servante pour maîtresse, en attendant qu'il en fasse une impératrice, et il imagine aussitôt de faire du maître d'école le fondateur de l'enseignement national. C'est l'histoire de Catherine et de Gluck. La femme roule d'abord dans les camps, se partageant entre les soldats et les officiers de son futur époux. L'homme, humble pasteur dans une bourgade de Livonie, commence par dresser les petits Moscovites qui lui sont confiés à l'harmonie des psaumes luthériens. Quand le Tsar s'en aperçoit, il ferme l'école et renvoie le maître, mais l'enseignement national reste en route.

Un jour, assistant au lancement d'un nouveau vaisseau, spectacle qui avait toujours pour effet d'exalter sa pensée, Pierre se mettait en frais de philosophie historique. Rappelant le chemin parcouru en Europe par la culture civilisatrice, son berceau grec, puis son épanouissement italien, il en arrivait à exprimer la conviction que le tour de la Russie était venu. « Espérons, disait-il, que d'ici quelques années nous serons à « même d'humilier les pays voisins en plaçant le nôtre au plus « haut point de la gloire. » L'idée qu'il se faisait de la civilisation elle-même se trahissait ainsi : c'est celle d'un fabricant en concurrence avec l'usine d'en face. Il était trop peu cultivé pour analyser et comprendre les éléments dont se composait la supériorité de ces émules étrangers qu'il jalousait et prétendait dépasser; il n'en percevait que le côté extérieur, et c'est pourquoi il l'estimait au-dessous de son prix. Son intelligence, si vaste et si compréhensive, paraît d'ailleurs bornée et murée d'un côté, radicalement inaccessible aux conceptions abstraites; et c'est pourquoi encore il est très malhabile pour juger un certain enchaînement de choses, déduire les conséquences d'un point de départ et enfin remonter des effets aux causes. Il saisit vite les avantages pratiques de la civilisation, mais ne soupçonne même pas les prémisses nécessaires de tout travail civilisateur. Il lui arrive de vouloir bâtir en commençant par le toit ou de travailler à la fois aux fondations et au faîte de

l'édifice. D'être un bon charpentier ou même un ingénieur naval passable ne lui a pas suffi pour mettre en mouvement organique les forces morales de son peuple.

Pour tout dire, il semble plus ingénieux encore que vraiment génial. Sa manière de gouverner est elle-même plutôt d'un artisan que d'un artiste, d'un employé actif que d'un homme d'État. Remueur extraordinaire d'hommes et de choses, il fait preuve à les manier, d'une dextérité surprenante, comme aussi d'une merveilleuse faculté d'assimilation, celle que l'on aperçoit aujourd'hui encore, à un degré moindre, chez le premier Russe venu, quittant la rive du Don où il n'a jamais vu une machine ni une fabrique, et, en quelques semaines passées dans un centre industriel de l'Occident, se mettant au courant des derniers perfectionnements de l'outillage moderne et en mesure de les appliquer là-bas. Mais il n'a pas une idée qui soit son bien propre, et il fait bon marché de l'originalité chez les autres. Il n'essaye même pas de mettre en œuvre, d'une façon personnelle, les éléments plastiques tirés du dehors ou du dedans, dont il fait emploi pour ses essais de construction politique ou sociale. Il se borne à un travail de marqueterie et de placage. Et l'imitation de l'étranger n'est elle-même pas de son invention en Russie, puisque depuis Boris Godounof on n'y a pas fait autre chose. Au courant d'importation d'origine polonaise, mince filet d'eau s'infiltrant lentement dans le sol aride du pays, il substitue le torrent, la cataracte, l'avalanche des produits allemands, hollandais, anglais, français, italiens. Travail mécanique, superficiel toujours et combien inintelligent parfois, attaché à la poursuite des fins extérieures, sans aucun souci des possibilités intérieures; travail entrepris avec une inconscience trop grande de la nature et de la valeur intime des matériaux ouvrés, pour que l'objet et le but de l'ouvrage n'échappassent pas à l'intelligence et à la conscience du peuple auquel il était imposé; travail hétérogène, disparate et mal asorti, inutile sur un grand nombre de points, parfaitement nuisible sur d'autres; la flotte hollandaise, l'armée allemande et le gouvernement suédois, les

mœurs de Versailles et les lagunes d'Amsterdam figurant dans la même série d'emprunts; aucune entente du côté idéal de l'œuvre poursuivie, mais un asservissement constant à la tyrannie des idées faites. On lui dit que les canaux qu'il a fait creuser dans l'île de Saint-Basile (*Vassili-Ostrof*), le seul coin de terre ferme qu'il possède dans sa nouvelle capitale, sont hors d'usage, trop étroits pour servir à la circulation; sa première pensée est de courir chez le résident hollandais pour lui demander un plan d'Amsterdam, et, compas en main, comparer les dimensions !

J'ai dénoncé pourtant en lui un idéaliste; je ne m'en dédis pas; il l'est dans cette portion de lui-même qui échappe aux hasards et aux incohérences de son inspiration journalière; il l'est à sa manière par la subordination générale de sa pensée et l'immolation constante de sa personne à un but qui n'a rien de matériel et d'immédiatement tangible : la destinée grandiose qu'il croit dévolue à son pays. Non pas qu'à travers l'emportement et le tumulte perpétuel de sa carrière, et dans la courte portée de son rayon visuel, ce but ait pris jamais des contours très précis. Le fameux testament qui a tant défrayé l'ingéniosité des politiciens n'est, je le montrerai plus tard, qu'une mystification à laquelle il est resté tout à fait étranger. L'horizon lointain auquel tend sa course garde à ses yeux, précisément parce qu'il est si lointain, des aspects incertains, des lignes confuses, quelque chose de flottant entre un camp en marche rempli par le fracas des armes et une ruche en activité féconde, un foyer de vie industrielle, intellectuelle, artistique même. Il rêve donc, oui, mais les yeux grands ouverts; donnant satisfaction, même sur ce point, à son esprit positif, ce rêve, ce fantôme de puissance et de gloire, il arrive à l'étreindre presque et à le posséder par la vigueur de son effort et l'énergie de sa foi. Il fait plus : cette hallucination du devenir lointain, prodigieux, il en assure la continuité en l'imposant à ses sujets; despote sublime, il la fait entrer, à coups de bâton et à coups de hache toujours, dans la moelle de leurs os. D'un peuple de brutes il fait un peuple d'illuminés. Il laisse

après lui plus qu'une légende, — une religion, qui, au rebours des autres religions, se spiritualise, au lieu de se matérialiser dans les consciences naïves où elle a été déposée. La *Sainte Russie* d'aujourd'hui, pratique comme lui, brutale comme lui et mystique par-dessus le marché, que l'on voit, Messie polycéphale, disposée à régénérer la vieille Europe en la submergeant, est fille de ses œuvres.

Oui, c'est un idéaliste; oui, c'est un rêveur; oui, c'est un grand poète en action, ce bûcheron aux mains calleuses, comme le sera Napoléon, ce soldat mathématicien, avec moins d'extravagance dans les conceptions (je parle de Pierre), une conscience plus judicieuse des possibilités et une prise plus réelle sur l'avenir.

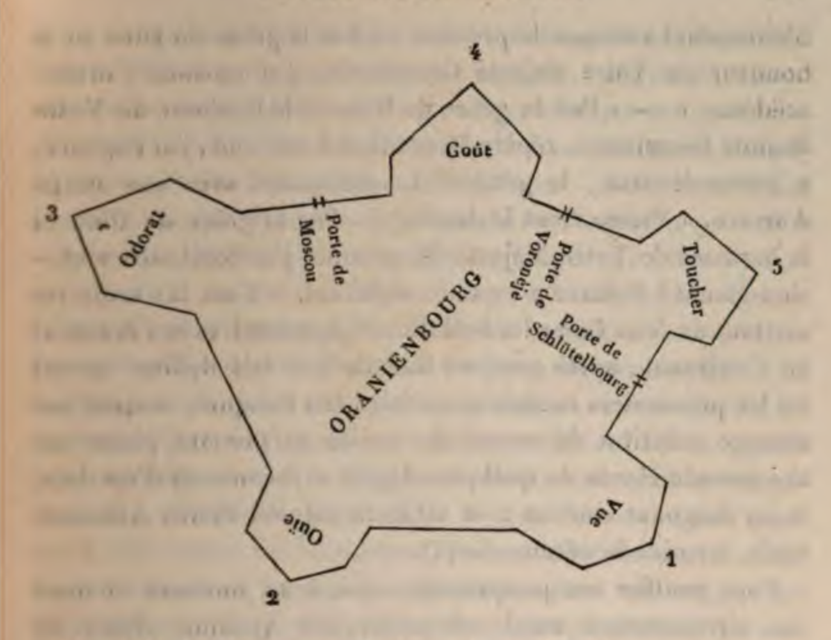
IV

Caractéristique et singulier entre tous, dans cette physionomie qui, vue par certains côtés, apparaît presque difforme à force de contrastes, est le trait de bouffonnerie énorme et constante, coiffant d'un bonnet d'arlequin cette tête impérieuse, mettant une grimace de pitre sur ce masque sévère, et partout, toujours, à travers les vicissitudes d'une carrière si remplie de grands événements et de grandes actions, mêlant le grotesque au sérieux et la farce au drame. Cela commence très tôt, à l'aube même du règne, par les travestissements que le jeune maître adopte pour lui-même et qu'il impose à ses amis et à ses collaborateurs de la première heure. En 1695 déjà le prince Féodor Romodanovski joignait au titre de généralissime celui de *roi de Presbourg*, et, en lui écrivant pour l'entretenir des choses les plus sérieuses, Pierre ne manquait pas de l'appeler *Min Her Kenich*. Il signait : « De Votre Majesté le très obéissant esclave, *Knech Piter Komondor* », ou « *Ir Daheleix Kneh* », ce qui avait un sens intelligible pour lui seul. Il annonçait, à tout propos, la résolution de verser jus-

qu'à la dernière goutte de son sang pour le service de ce souverain de fantaisie. En même temps, Zotof, son ancien précepteur, était créé archevêque de Presbourg, patriarche des rives de la Iaouza et du *Koukouï* entier (surnom d'origine incertaine donné au quartier du *faubourg allemand*); Tihon Nikititch Strechnief devenait Pape; on lui écrivait : « Très Saint Père » et « Votre Sainteté », et on exigeait que les réponses fussent dans le même style, eussent-elles le caractère de lettres d'affaires ou de rapports officiels. Romodanovski adressait les siennes « à Monsieur le bombardier Pierre Aléxiéiévitch », et terminait, de souverain à sujet, par une simple formule de bienveillance. En mai 1703, après la prise de Nienschanz, Pierre, servant de secrétaire au feld-maréchal Chérémétief, rédigeait de sa main un rapport « au Roi », c'est-à-dire à Romodanovski, pour lui annoncer que lui et Menchikof avaient été, sauf l'approbation de « Sa Majesté », promus par le feld-maréchal au grade de chevaliers de Saint-André. Et le parti pris est si absolu qu'il survit aux acteurs de la burlesque comédie ; en 1719, Féodor Romodanovski venant à mourir, titre et privilèges de sa royauté imaginaire passent à son fils Ivan, et, félicitant par une lettre de sa main le capitaine Siéniavine d'une victoire remportée sur mer, Pierre se dit assuré de la satisfaction qu'en éprouvera « Sa Majesté (1) ».

Le 3 février 1703, il écrit à Menchikof, en l'appelant « mon cœur », pour lui faire part de l'inauguration d'un fort, construit dans une terre dont il lui a récemment fait présent et baptisé du nom d'Orenienbourg. C'est maintenant Ranenbourg, dans le gouvernement de Riazan. Le métropolite de Kief a présidé la cérémonie. Ce prétendu métropolite n'était qu'un des compagnons de plaisir du vrai souverain et non pas l'un des moins débauchés, Moussine-Pouchkine. Un plan de la forteresse est joint à la lettre avec l'indication, faite comme il suit, des noms donnés aux bastions :

(1) Golikof, t. VII, p. 264.



Pour le baptême, on s'est servi, au bastion numéro un, d'eau-de-vie; au numéro deux, de limonade; au numéro trois, de vin du Rhin; au numéro quatre, de bière; au numéro cinq, d'hydromel. Les assistants au nombre d'une vingtaine, dont les envoyés de Prusse et de Pologne, Keyserling et Koenigseck, le marchand anglais Stiles et plusieurs Moscovites de marque signent cette lettre en substituant à leurs noms des sobriquets plaisants, et Menchikof y répond sur un ton très sérieux, car on a le Suédois sur les bras et on ne peut pas rire tous les jours, mais non sans remercier son auguste ami pour l'honneur qu'il lui a fait en s'enivrant chez lui (1).

En 1709, quand il s'agit de célébrer à Moscou la victoire de Poltava, un énorme palais en bois est construit sur le *Tsaritsine Lougue*. Dans la salle d'audience Romodanovski prend place sur un trône, entouré des principaux dignitaires de la cour, et convie les chefs d'armée victorieux à lui présenter leur rapport sur les péripéties et l'issue heureuse du combat.

(1) *Écrits et Correspondance*, t. II, p. 126.

Chérémétief s'avance le premier : « Par la grâce de Dieu et le bonheur de Votre Majesté Césarienne, j'ai anéanti l'armée suédoise. » — « Par la grâce de Dieu et le bonheur de Votre Majesté Césarienne, répète Menchikof à son tour, j'ai capturé, à Pérévolotchna, le général Loewenhaupt avec son corps d'armée. » Pierre vient le dernier : « Par la grâce de Dieu et le bonheur de Votre Majesté Césarienne, j'ai combattu victorieusement à Poltava avec mon régiment. » Tous les trois remettent au faux César les bulletins réglementaires et s'écartent en s'inclinant ; après quoi on introduit et fait défiler devant lui les prisonniers suédois stupéfaits. Un banquet, auquel cet étrange substitut du souverain assiste en prenant place sur une estrade élevée de quelques degrés et recouverte d'un dais, et en daignant convier à sa table le colonel Pierre Aléxiéiévitch, termine la cérémonie (1).

Pour justifier ces pasquinades, qui, à un moment et dans des circonstances aussi solennels, ont quelque chose de révoltant, on a essayé de diverses interprétations : c'est le principe de la subordination que Pierre aurait voulu inculquer à ses sujets en payant d'exemple ; c'est le souvenir du *miestnitchestvo* qu'il aurait cherché à anéantir par cette confusion de tous les rangs et de toutes les préséances. Il est possible qu'il ait songé, en effet, à tout cela. On aperçoit chez lui une intuition profonde de ce qui fait le fond de toute discipline : obéir pour être obéi, servir pour être servi. « Je sers... « depuis que je suis dans le service », sont des expressions qu'il employait constamment. Et non moins apparente et constante était sa préoccupation de rendre familier à ses sujets, de mettre dans leurs yeux et dans leurs âmes l'idéal supérieur auquel il sacrifiait sa vie et auquel tout devait être sacrifié, qui exigeait tout de tout le monde et devant qui rien ne comptait, — pas même le Tsar ! Ces arrière-pensées sont probables au fond des mises en scène pareilles à celle que je viens de montrer ; mais les moyens dont Pierre usait pour les

(1) Golikof, t. XI, p. 567 et suiv.

faire valoir procédaient directement et uniquement de sa fantaisie, de son goût pour le travestissement, la farce et la mystification, d'une licence d'imagination enfin que nul sentiment de convenance ou de respect et pas même le respect de soi-même n'était susceptible de réprimer. Les mascarades étaient fort en honneur à ce moment, ne l'oublions pas, chez ses voisins de l'Occident ; et depuis longtemps elles avaient acquis droit de cité en Russie. Ivan le Terrible en raffolait. Pierre n'a fait à cet égard que suivre la mode courante, en l'exagérant, comme le voulait l'espèce de mégalopsie et de mégalogénésie inhérente à son génie, et, ainsi outrés, les moyens dépassaient notoirement les intentions en se retournant contre elles. Il a fallu la docilité extrême d'un tempérament national plié à toutes les formes du despotisme pour que l'idée même de la souveraineté ne sombrât pas au fond des consciences à travers ces épreuves ; alors surtout que les déguisements les plus imprévus, les moins justifiables du souverain allaient jusqu'à ravaler en lui la dignité humaine elle-même au niveau des plus honteuses abjections. En 1698, au retour de son premier voyage à l'étranger, je le vois dans un cortège où le pseudo-patriarche Zotof, coiffé d'une mitre sur laquelle est figuré un Bacchus obscène, conduit une troupe de bacchantes débraillées, portant sur leurs têtes, en guise de pampres, des paquets de tabac allumé (1). Je saisis bien là une allusion au monopole dont le marquis de Caermarthen vient de se rendre l'acquéreur, et par conséquent une intention politique ; le procédé choisi pour le faire valoir paraîtra choquant. La même année, au lendemain d'un jour d'exécution, cent cinquante *Streltsy* ayant expiré la veille dans des supplices effroyables, Pierre est encore en gaieté ; il retient à dîner l'envoyé de Brandebourg qu'il a reçu en audience de congé, et, au dessert, le régale d'une scène de bouffonnerie, dans laquelle, après avoir distribué ses bénédictions aux assistants avec deux pipes mises en croix, le faux patriarche donne le signal des

(1) Korb, p. 115.

danses. Le tsarévitch Alexis et sa sœur Nathalie assistent à ce divertissement derrière une tenture que l'on entr'ouvre pour leur en donner le spectacle (1).

Vingt ans plus tard, ce seront les mêmes jeux. Pendant le carnaval de 1724, une bande de soixante à soixante-dix individus, gentilshommes, officiers et prêtres, y compris le confesseur du Tsar Nadajinski, bourgeois et gens du peuple, dont un matelot qui marche la tête en bas en faisant des grimaces et contorsions burlesques, accompagne le souverain à travers les rues. Ces gens, choisis parmi les plus grands ivrognes et les plus vils débauchés du pays, constituent une confrérie régulière, se réunissant à jours fixes, sous le nom de « concile étranger à la tristesse » (*bezpiétchalnyï sobor*), et se livrant à des orgies qui se prolongent parfois pendant vingt-quatre heures. Des dames étaient conviées parfois à ces réunions, et les plus hauts fonctionnaires, ministres, généraux, des hommes de poids et d'âge, étaient fréquemment tenus de prendre part aux plaisirs qu'on s'y donnait. En janvier 1725, un octogénaire d'illustre famille, Mathieu Golovine, doit par ordre figurer dans un cortège, costumé en diable. Comme il s'y refuse, sur un mot de Pierre, on s'empare de lui, on le déshabille complètement, on le coiffe d'un bonnet à cornes en carton, et on le tient assis, une heure durant, sur la glace de la Néva. Il en gagne une fièvre chaude et meurt (2).

Pas un événement pendant tout le cours du règne qui ne soit prétexte au retour de scènes pareilles, la paix de Nystadt aussi bien que le mariage d'un nain favori. Le nain venant à mourir, Pierre met des masques derrière son cercueil comme il en a mis autour de son lit nuptial. Tous les nains de Pétersbourg paraissent ainsi en 1724 à l'enterrement de l'un d'eux, vêtus de noir et suivant un minuscule corbillard attelé de six petits chevaux espagnols. La même année, pendant une mascarade qui dure huit jours, défense est faite aux sénateurs d'ôter leurs masques même dans la salle de leurs

(1) Korb, p. 118.
(2) Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 136.

séances et pendant les heures consacrées à l'expédition des affaires (1).

Pierre a possédé un nombre considérable de fous de cour. Strahlenberg (2) cite une liste dans laquelle figurent des noms illustres à d'autres titres : Zotof, Tourguénief, Chanskoï, Lanine, Chahofskoï, Tarakanof, Kirsantiévitch et Ouchakof, le plus apprécié de tous. Ces noms s'expliquent : Flogel, dans son histoire des fous de cour (3), en distingue dans l'entourage du Tsar quatre catégories : 1° les fous par infirmité naturelle, dont le souverain se fait un amusement ; 2° les fous par punition, condamnés à exercer la folie pour avoir manqué de sagesse dans leurs fonctions antérieures ; c'est le cas d'Ouchakof, qui, capitaine dans un régiment de garde et envoyé de Smolensk à Kief avec des dépêches urgentes, arrive la nuit devant la ville, trouve les portes fermées, et, comme on tarde à les lui ouvrir, tourne bride, refait mille kilomètres et vient se plaindre de sa déconvenue ; 3° les fous par simulation, jouant la folie pour échapper à la mort après avoir été impliqués dans quelque complot ; Pierre s'avise parfois du stratagème, mais juge suffisante la peine que les misérables ont choisie ; 4° les fous par insuffisance d'instruction ; envoyant à l'étranger un grand nombre de jeunes gens, Pierre leur demande compte à leur retour des études qu'ils ont dû y faire ; ceux qui ne gagnent pas des boules blanches à cet examen échappent à des châtiments plus sévères en prenant la marotte en main. A l'époque du grand règne, ces bouffons attitrés avaient aussi, il est vrai, un rôle et une importance politiques ; ils complétaient la police du Tsar. A table, ils racontaient à voix haute et impunément les méfaits de ses ministres, disaient leurs vols et leurs concussions. Pierre les chargeait même parfois d'en tirer vengeance ; ils prenaient soin alors d'enivrer le coupable au milieu d'un banquet, lui cherchaient querelle quand il avait suffisamment bu,

(1) Bergholz, *Büschings M.*, t. XXII, p. 436 et suiv.

(2) *Das Nord und Oestliche Theil von Europa und Asia*, Stockholm, 1730, p. 235.

(3) *Geschichte der Hofnarren*, Liegnitz, 1789, p. 409.

et le rouaient de coups (1). La liste de Strahlenberg ne contient pas les deux noms les plus fameux de la burlesque et lamentable légion : celui du Russe Balakiref et du Portugais d'Acosta, un parent sans doute du célèbre converti Uriel. A ce dernier Pierre a confié les fonctions de directeur général, organisateur des bouffonneries et chef du personnel qui y est employé. En 1713 il l'a créé comte par-dessus le marché et han des Samoyèdes. Cette dernière promotion donna lieu à toute une série de cérémonies burlesques, dans lesquelles figurèrent plusieurs familles de vrais Samoyèdes, tirés du fond de la Sibérie pour la circonstance. Déguisé en Samoyède, coiffé d'une paire de bois de cerf immenses et ceint d'un ruban jaune auquel pendait une médaille avec le nom d'Actéon gravé sur une de ses faces, un cuisinier de l'Impératrice y parut aussi. Pierre en faisait occasionnellement un émule d'Ouchakof et Balakiref, et très fréquemment son souffre-douleur préféré. Le pauvre diable ayant une femme qui passait pour légère, le Tsar ne manquait jamais, dès qu'il le voyait devant témoins, de lui mettre deux de ses doigts au-dessus du front, en un geste symbolique (2).

En elles-mêmes, ces façons de se divertir, si grossières qu'elles semblent, aujourd'hui surtout, pourraient échapper à la critique ; elles étaient la contre-partie naturelle et pour ainsi dire nécessaire d'une existence vouée à un labeur qui, sans elles, eût excédé la limite des forces humaines, même dans une nature aussi exceptionnellement robuste que celle de Pierre. Le grand homme y a cherché instinctivement une détente pour ses nerfs surmenés, et, excessif en tout, n'a pas su y éviter les pires excès. On peut juger même qu'il en a racheté le côté déplaisant, cynique ou inhumain, par la joyeuse désinvolture et la large bonhomie qu'il y a habituellement apportées. Un demi-siècle plus tard, Christian VII de Danemark faisait juger et condamner à mort un comte Brandt qui, pris à partie à raison de ses infortunes conjugales, s'était emporté

(1) Archives du prince Kourakine, t. I, p. 73.
(2) Scherer, t. III, p. 56; Bergholz, *Büschings M.*, t. XIX, p. 87

jusqu'à lever la main sur le souverain. Pierre essuie sans broncher les coups de poing du maître queux de Catherine quand celui-ci, d'aventure, n'est pas d'humeur à se laisser plaisanter (1). On pensera qu'il aurait pu prendre ses sujets de plaisanterie ailleurs que dans les cuisines. Mais c'est sa manière. Il n'est pas aristocrate. Très peuple, au contraire, par certains traits de rusticité, de verve humoristique et d'enfantine gaieté qui le rapprochent de la plèbe de tous les pays, autant que la tendance générale de son esprit et de son caractère le distingue de l'élément plébéien local et l'en écarte ; très initié par ses premiers compagnons, les *koniouhy,* aux mœurs et aux façons populaires, et devant en partie à cette initiation sa science des masses et sa maîtrise pour les gouverner. Je l'ai montré pendant les fêtes de Noël s'adonnant à la pratique du *slavlénié* (de *Christa slavit*, louer le Christ), traditionnelle dans les basses classes ; chantant les louanges du Seigneur aux portes des maisons et réclamant les gratifications usuelles. Un jour, le plus riche marchand de Moscou, Filadief, refuse de faire preuve à cette occasion d'une générosité suffisante ; Pierre ameute aussitôt tout un quartier devant sa demeure et lui impose une rançon d'un rouble par tête de manifestant (2). Une part de son génie apparaît là, dans cette aptitude à remuer la foule, — en faisant appel à ses instincts les plus bas.

Le côté vraiment scabreux de ces plaisirs et de ces délassements s'accuse, d'autre part, dans la confusion volontaire que Pierre y a maintenue entre la folie et la raison, la mascarade et la vie sérieuse. Comtes et patriarches pour rire, bouffons et arlequins cumulaient et mêlaient couramment leurs dignités et leurs attributions carnavalesques avec d'autres titres et d'autres fonctions qui en faisaient ou auraient dû en faire des personnages très graves. Zotof était garde des sceaux ! Ivan Golovine, qui n'entendait rien à la marine, bien qu'il eût accompagné Pierre en Hollande, était nommé, *pour cette raison*, chef de l'amirauté. Le souverain et ses amis y trou-

(1) BERGHOLZ, *Büschings M.*, t. XIX, p. 87.
(2) KORB, p. 101.

vaient un agréable prétexte à quolibets ; mais la flotte, qu'il était usuel parmi eux de désigner comme la *famille* d'Ivan Mihaïlovitch, en buvant à sa santé, ne s'en portait pas mieux.

Il n'y a pas de justification ni d'excuse pouvant servir à ces égarements ; ils se révèlent nettement comme le point faible d'un esprit supérieur, jeté trop en dehors des voies communes, trop dépourvu du contrepoids que l'éducation, la tradition, le milieu social maintiennent habituellement dans les natures les plus indépendantes, pour garder l'équilibre dans le vide au sein duquel il se meut et se trace lui-même sa voie.

V

L'institution publique, officielle, du faux Patriarcat, à laquelle j'ai déjà fait allusion, a-t-elle eu pour but, comme on l'a prétendu, de préparer la suppression du vrai? J'y consentirais volontiers ; mais combien périlleux encore ce chemin détourné! Pierre ne risquait-il pas d'y laisser, dans quelque ornière, la dignité du clergé tout entier et l'idée même de la religion? Il ne s'agissait, a-t-on dit, que d'une parodie de la papauté. J'en doute. Je vois Zotof désigné alternativement sous le nom de *Knes-papa* et de *Patriarche*. Et, en mettant à côté de lui le faux César Romodanovski, quel titre, quel rang, quelle fonction Pierre a-t-il cherché à ridiculiser et à avilir? J'aime mieux croire qu'il a poursuivi surtout l'amusement d'un esprit prédisposé aux fantaisies et aux excentricités en vertu de certains germes ataviques de despotisme oriental, de certains vices de constitution et de certaines lacunes d'éducation première. Que des intentions plus sérieuses se soient parfois mêlées, qu'elles aient même servi de point de départ à cette truculente et licencieuse débauche d'imagination, je n'y veux point contredire, mais elles ont vite disparu,

emportées, noyées par son flot tumultueux et bourbeux.

Ce n'est pas l'avis d'un apologiste récent, assez convaincu pour s'étonner que personne ne se soit avisé, avant lui, de la profondeur réelle et continue des desseins et des calculs mis ainsi en jeu par le grand souverain. Comment n'a-t-on pas vu qu'il s'agissait pour lui de cacher à ses ennemis le secret des forces préparées dans l'ombre contre eux et le travail de sa pensée appliqué à leur anéantissement? Ivres pendant le jour ou se donnant l'air de l'être, le *Knes-papa* et son conclave employaient la nuit à un labeur acharné. La correspondance du faux pontife avec son *diacre* (Pierre lui-même prenait ce dernier titre) n'était, avec ses divagations apparentes et ses plaisanteries ordurières, qu'un artifice cryptographique. Ainsi dans la lettre de Zotof au Tsar, portant la date du 23 février 1697, le *Carnaval* avec ses compagnons : *Ivachka* (l'ivrognerie) et *Iéremka* (la débauche), dont Pierre était engagé à se défier, servaient à indiquer l'astucieuse et servile Pologne, ainsi que ses alliés, l'hetman des Cosaques et le han des Tartares (1). L'interprétation n'est même pas ingénieuse. Imagine-t-on Pierre et ses collaborateurs prenant tant de peine, en 1697, pour convaincre Suédois ou Polonais de la pauvreté de leurs ressources! Celle-ci n'était que trop apparente à ce moment, et c'est une tout autre erreur d'optique qu'ils auraient eu intérêt à produire. Quant à concevoir les nuits laborieuses d'un Zotof, mon imagination s'y refuse absolument. Je lis dans une dépêche de l'envoyé français Campredon, à la date du 14 mars 1721 : « Le *Patriarche* dont j'ai parlé ci-dessus et qu'on appelle ici *Knes-papa* est un ivrogne de profession que le Tsar a choisi lui-même pour tourner en ridicule son clergé. » Voilà la note vraie, en ce qui concerne du moins l'identité morale du personnage, bien qu'il s'agisse ici d'un successeur donné à Zotof. Pour le reste, la discussion reste ouverte. Tourner en ridicule son clergé, Pierre y a-t-il vraiment songé? Avilir le Patriarcat, comme autorité rivale de la sienne, oui,

(1) Voy. l'étude de M. Ivan Nossovitch, dans l'*Antiquité russe,* 1874, p. 735.

peut-être. L'usage a voulu jusqu'à présent que le jour des Rameaux, à Moscou, le Tsar parût dans une procession solennelle, conduisant par la bride la mule du Patriarche. La suprématie du pouvoir ecclésiastique, consacrée par le rôle prépondérant du patriarche Philarète au côté du premier des Romanof, s'est ainsi affirmée d'année en année. Pierre remplace la procession par le cortège burlesque de son *Knes-papa*, monté sur un bœuf et suivi d'une foule de voitures traînées par des porcs, des ours et des boucs (1). L'intention politique est ici manifeste. Mais, manifestement aussi, elle s'obscurcit rapidement et se dégrade à travers les avatars successifs de l'énorme et irrévérencieuse parodie, qui ne permettaient à un témoin très avisé, tel que Vockerodt, d'y apercevoir autre chose que pure débauche d'esprit et de corps (2). Le phénomène réclame pourtant une autre explication. Il a trop d'étendue, de profondeur et de durée pour que je le suppose émanant d'une inspiration individuelle, si fantaisiste et licencieuse soit-elle. Et je trouve en effet que l'ironie, la satire, la mise en scène comique ou caricaturale de tous les actes importants de la vie faisaient partie d'une tendance très générale à l'époque qui précède immédiatement l'avènement de Pierre. Peut-être faut-il y voir une contre-partie du courant ascétique dont j'ai parlé, et que j'ai montré aboutissant à la négation de toutes les manifestations de la vie sociale (3). Quant à la forme particulière que Pierre donne à cette tendance, ou qu'il contribue peut-être seulement à lui donner, n'a-t-elle pas un lien de parenté avec les excès auxquels en d'autres temps, — mais nous retardons ici de cent ans au moins, — sous l'action de prétendues influences démoniaques, l'imagination et la passion populaires se sont livrées en d'autres pays? On se rappelle les orgies des sabbats nocturnes et des messes noires, si répandues en France au commencement du dix-septième siècle (4),

(1) Bergholz, *Büschings M.*, t. XIX, p. 128.
(2) Vockerodt, d'après Herrmann, p. 19.
(3) Zabieline, *Vie des Tsarines*, p. 426.
(4) Voy. Michelet, *Hist. de France*, édit. Flammarion, t. XI, p. 54.

et dont les mystifiantes inventions des occultistes modernes ne sont qu'un pâle reflet. L'analogie des causes semble confirmer sur ce point l'analogie des faits. Une révolte, ici et là, de l'esprit et de la chair, que comprime et meurtrit pareillement le train-train ordinaire de la vie et qui, de même façon, en quête d'un soulagement momentané, s'échappent, se précipitent au dehors du réel, au dehors de la loi, de la religion et de la société. L'étrange est que Pierre ait présidé à ces saturnales. Mais n'avait-il pas les mêmes besoins, subissant la commune loi, consentant lui aussi, et tout le premier, à s'enfermer dans le terrible cercle de fer forgé par ses oukases?

Je dois, d'ailleurs, en venir aux faits qui paraîtront concluants, je pense.

L'origine de la mise en scène profanatrice dans laquelle le pape ou patriarche Zotof et ses successeurs ont figuré, remonte, je l'ai dit, aux premières années du règne; mais le décor s'en est développé successivement. Après avoir créé un pontife, Pierre arrivait à lui adjoindre des cardinaux, un conclave. C'était le *Vsiéchoutchieĭchyĭ* ou *Vsiépiianieĭchyĭ* Sobor, conclave ou concile *des plus fous* ou *des plus ivrognes*, une institution fixe, officielle presque. Il en complétait d'année en année l'organisation, inventant, rédigeant de sa main statuts et règlements, y travaillant jusqu'à la veille de la bataille de Poltava (1)! Comme membres, les plus crapuleux de ses compagnons de plaisir, auxquels il adjoignait quelques hommes d'esprit sérieux et de mœurs austères, soit par caprice brutal de despote, soit pour mieux avoir ces derniers dans la main en les avilissant. Les élus devaient d'abord se rendre à la maison du *Knes-papa*, appelée *Vaticanum*, pour lui présenter leurs hommages et leurs remerciements. Quatre bègues, conduits par un valet de chambre du Tsar, leur servaient de truchements pour cette cérémonie, au cours de laquelle on les revêtait de la robe rouge qu'ils devaient porter désormais. Ainsi accoutrés,

(1) Voy. l'étude de J. Nosovitch. Comp. Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 281.

ils pénétraient dans une salle dite du *Consistoire*, dont tout le mobilier se composait de futailles rangées autour des murs. Au fond, sur un entassement d'objets emblématiques, barriques, verres et bouteilles, le trône du *Knes-papa*. Un à un, les cardinaux défilaient devant lui, recevaient un verre d'eau-de-vie et entendaient cette formule : « *Reverendissme,* ouvre la bouche, avale ce qu'on te donne, et tu nous diras de belles choses. » Après quoi, tous ayant pris siège sur les futailles, la séance était ouverte et se prolongeait pendant de longues heures en un mélange de libations et de quolibets. Le conclave se tenait dans une maison voisine, où l'on se rendait processionnellement, le *Knes-papa* ouvrant la marche, à cheval sur un tonneau que traînaient quatre bœufs. De faux moines l'entouraient, Jacobins, Cordeliers. Le froc du Père Cailleau, un Cordelier français établi à Moscou, a servi de modèle pour leur déguisement. Pierre aurait même voulu avoir le moine lui-même dans son cortège, et n'a cédé que devant l'opposition énergique du ministre de France. Vêtu en matelot hollandais, il en dirigeait habituellement la marche. Une galerie spacieuse garnie d'étroites couchettes attendait les membres du conclave. Dans les ruelles, encore des futailles sciées par le milieu et destinées moitié pour les provisions de bouche, moitié pour le soulagement des besoins naturels. Défense aux prétendus cardinaux de quitter leurs couchettes avant le terme du conclave. Des conclavistes attachés à chacun d'eux avaient pour mission de les faire boire, de les exciter aux plus folles extravagances, aux facéties les plus ordurières, et aussi, dit-on, de les faire parler à cœur ouvert. Le Tsar était là, écoutant, et prenant des notes sur ses tablettes. Le conclave durait trois jours et trois nuits. Quand on ne s'y occupait pas d'élire un nouveau Pape, le temps était employé en discussions portant par exemple sur la qualité d'un vin déclaré mauvais par l'un des cardinaux.

En 1714, pour varier la monotonie de ce programme, Pierre imaginait de marier le *Knes-papa* Zotof, vieillard de quatre-vingt-quatre ans et père de fils servant avec distinction dans

l'armée. L'un d'eux adressait en vain une supplique au Tsar, pour que cette honte fût épargnée à la vieillesse de son père. La fiancée était une noble dame, Anna Pachkof, qui approchait de la soixantaine. D'immenses préparatifs furent faits pour la célébration de ces noces sans précédent. N'oublions pas que la guerre du Nord sévit toujours à ce moment avec son cortège lugubre de deuils quotidiens et de sacrifices épuisant les ressources du pays. Et voici que quatre mois à l'avance ordre était envoyé à tous les seigneurs et dames de la cour de se préparer à jouer un rôle dans la cérémonie en vue et d'envoyer au chancelier, comte Golovkine, une description détaillée des déguisements adoptés, afin qu'il ne s'en trouvât pas plus de trois semblables. Figurants et costumes étaient passés deux fois en revue, le 12 décembre 1714 et le 15 janvier 1715, par Pierre en personne. Il écrivait de sa main toutes les instructions et dispositions ayant trait au cérémonial imaginé pour la circonstance. Au jour fixé, sur un signal donné par le canon de la forteresse de Saint-Pétersbourg, hommes et femmes devant faire partie de la mascarade se réunissaient, les premiers dans la maison du chancelier, les secondes dans celle de la *princesse-abbesse*. Car il y avait maintenant aussi une *princesse-abbesse,* madame Rjevski, « agile et complaisante, mais toujours ivre commère », ainsi que l'appelle un contemporain. Celle-ci, après sa mort, sera remplacée par la princesse Anastasie Galitsine, fille du prince Prozorovski, une grande amie de Pierre, traitée par lui comme une sœur, — jusqu'à ce qu'il la fasse fouetter publiquement dans la cour de l'hôtel de la haute police à Préobrajenskoïé. Elle sera accusée alors de complicité avec Alexis, après avoir été chargée de le surveiller et de l'espionner. Elle rentrera en grâce en acceptant la succession de madame Rjevski (1).

Le cortège se forme devant le palais du Tsar, et, traversant la Néva sur la glace, va joindre, sur l'autre rive, l'église des Saints Pierre et Paul, où un prêtre nonagénaire, qu'on est allé

(1) Dolgoroukov, *Mémoires*, t. I, p. 75.

chercher jusqu'à Moscou, attend les mariés à l'autel. En tête vient Romodanovski, le faux César, en *roi David*, portant une lyre recouverte d'une peau d'ours. Quatre ours sont attelés à son traîneau, et un cinquième se tient derrière, en guise de valet. Frappés à tour de bras sur tout le parcours, ces animaux poussent des cris affreux. Sur leur traîneau très élevé, les mariés, qui suivent, entourés de Cupidons, ont par devant, sur le siège du cocher, un cerf porteur d'énormes cornes, et un bouc par derrière. Le faux Patriarche a endossé le costume pontifical. Tout ce qu'il y a de grand dans la capitale, ministres, aristocratie, corps diplomatique, le prince Menchikof, l'amiral comte Apraxine, le général Bruce, le comte Vitzthum, envoyé d'Auguste II, en bourgmestres de Hambourg jouant de la vielle; le chancelier, les princes Jacques et Grégoire Dolgorouki, les princes Pierre et Dimitri Galitsine, en Chinois jouant du chalumeau; le résident de l'Empereur, Pleyer, le ministre de Hanovre Weber, le résident de Hollande, de Bie, en pâtres allemands jouant de la cornemuse, sont là, quelques-uns honteux et contraints, mais Pierre n'en a cure. Quelques seigneurs, Michel Glebof, Pierre et Nikita Hitrof, ont été dispensés de paraître avec un instrument de musique, « parce que leur vieillesse trop avancée les rend incapables de se servir de leurs mains ». Mais ils ont dû faire acte de présence. Le Tsarevitch, en chasseur, joue du cor. Catherine est en Finlandaise avec huit dames de sa suite; la vieille tsarine Marfa, veuve du tsar Féodor, en Polonaise; la princesse d'Ost-Friesland en vieux costume allemand, toutes jouant du chalumeau. Pierre, en matelot comme à l'ordinaire, bat du tambour. Vénitiens tirant des sons aigus de leurs sifflets, sauvages du Honduras agitant des lances, Polonais raclant des violons, Kalmouks pinçant la *balabaïka* (guitare russe), paysans norvégiens, pasteurs luthériens, moines, évêques catholiques coiffés de cornes de cerf, *raskolniks*, pêcheurs de baleines, Arméniens, Japonais, Lapons, Toungouses l'entourent d'une foule bigarrée et tapageuse. Le bruit des instruments, les cris des ours, le son des cloches

mises en branle dans toutes les églises, les exclamations de milliers de spectateurs se confondent en une infernale cacophonie. Et les spectateurs crient : « Le Patriarche (*sic*) se « marie! Vivent le Patriarche et sa femme! » Un banquet, tournant à l'orgie, comme on imagine, clôture la cérémonie, des octogénaires mal à l'aise sur leurs jambes y faisant office d'échansons. La fête continue le lendemain et se prolonge jusqu'en février (1).

J'aurais mauvaise grâce pourtant à oublier un détail : le jour même du mariage, entre la mascarade et le banquet, Pierre, sans ôter son costume de matelot, trouvait le moyen de donner audience au comte Vitzthum, auquel, après l'avoir entretenu de matières fort graves, il remettait une lettre pour son maître, datée de ce même jour et ayant trait aux affaires de Pologne. Il recevait aussi Bassewitz et lui parlait des affaires du duc de Holstein (2). Le trait est admirable à coup sûr, mais ce que les circonstances dans lesquelles je le trouve placé ont de révoltant n'en paraît pas diminué.

Zotof venant à mourir en 1717, Pierre compose pour l'élection de son successeur un règlement nouveau, tout un petit volume, où il s'épuise en inventions grotesques et obscènes, insistant particulièrement sur la vérification du sexe du candidat, d'après l'usage établi à Rome depuis la fameuse papesse Jeanne. N'oublions pas encore qu'à ce moment il attend le retour de son fils Alexis et s'apprête à commencer le terrible procès qui jettera une ombre si douloureuse sur les dernières années de sa vie. Il n'y paraît pas. Le candidat s'appelle Pierre Ivanovitch Boutourline. Il a porté jusqu'à présent le titre d'archevêque de Pétersbourg, dans le diocèse des ivrognes, des goinfres et des fous. Il appartient à une des plus illustres familles du pays. Pierre s'est réservé cette fois le rôle de protodiacre dans la réunion du *conclave*, dont les membres vont

(1) Golikof, t. VI, p. 279-290. Lettre de de Bie au secrétaire des États généraux, Pétersbourg, 1er février 1715. Archives de la Haye. Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 141.
(2) Golikof, *ibid.*

chercher leurs bulletins de vote entre les mains de la princesse-abbesse, en *lui baisant les seins*. Ces bulletins étaient figurés par des œufs... Je passe sur des détails impossibles à reproduire, ou insipides (1). Quelques mois après, le malheureux Alexis agonise sous le fouet dans les chambres de question, et cependant je vois son père s'attablant avec le nouveau *Knes-papa*, « le Patriarche ou plutôt la pasquinade du Patriar- « che », comme l'appelle Vockerodt, et présidant à des scènes de crapuleuse et répugnante débauche : « Par une puante « force le Patriarche s'étant à la fin trop rempli le ventre, en « fit du haut de son trône une liquide décharge sur les perru- « ques et habits de ceux qui étaient au pied de sa table, ce qui « divertit la compagnie à merveille (2). »

En 1720, on imagine de faire épouser à Boutourline la veuve de Zotof, et voilà Pierre en frais encore de drôleries, d'obscénités et de profanations inédites. Un lit est dressé à l'intérieur d'une pyramide qu'on a élevée en 1714 devant le palais du Sénat, en commémoration d'une rencontre heureuse avec les Suédois. Il faut bafouer jusqu'à la victoire, jusqu'au sang versé pour la défense du pays, jusqu'à sa propre gloire! On couche les mariés après les avoir rendus ivres morts et on les fait boire encore dans des verres dont la forme même est un outrage à la pudeur; puis, par des ouvertures pratiquées dans les parois de la pyramide, on donne à la foule le spectacle que Louis XV se donnait, dit-on, au mariage de ses enfants. Le lendemain, le nouveau *Knes-papa* inaugure son pontificat en distribuant des bénédictions, *à la manière des prêtres russes,* à un cortège de masques qui viennent le visiter dans sa demeure (3).

Ce pontificat est de courte durée, et, à la date du 10 septembre 1723, je lis dans une dépêche de Campredon : « La « cérémonie d'installation du nouveau *Patriarche* se fera à

(1) Siémievski, *Slovo i Dielo,* p. 281 et suiv.; Scherer, t. II, p. 163.

(2) Relation attribuée par Herrmann à Mardefeld, envoyé de Prusse, 7 mai 1718. *Peter d. Grosse und der Tsarevitch Alexei,* Leipzig, 1880, p. 211.

(3) Dépêche de la Vie, résident français, Pétersbourg, 4 octobre 1720. Aff. étr. de France. Bergholz, *Büschings M.,* t. XIX, p. 127.

« Moscou. Le lieu du conclave est une petite île voisine de « Préobrajenski, où il y a une maison de paysan. Les pré- « tendus cardinaux s'y assembleront le jour qui leur sera indi- « qué ; on les fera boire pendant vingt-quatre heures du vin « et de l'eau-de-vie sans leur permettre de dormir, et, après « cette belle préparation, ils nommeront leur Patriarche (1). »

Il ne peut y avoir deux manières de juger ces turpitudes et ces aberrations. On peut différer seulement sur la façon de les expliquer. Je m'en tiens à celle que j'ai indiquée déjà. Pierre est le représentant d'une société en voie de formation, dans laquelle les prémisses historiques et son initiative personnelle ont introduit et maintiennent des ferments divers et opposés ; dans laquelle il n'y a rien de stable, de consacré, rien de sacré aussi par conséquent. Depuis Ivan le Terrible, tous les hommes marquants y ont été des excentriques, des *samodoury,* selon le terme expressif de la langue du pays, le trait s'expliquant par l'absence d'un fonds commun de culture nationale. Pierre en est aussi ; mastodonte humain, il a, moralement, les proportions colossales et monstrueuses de la flore et de la faune antédiluviennes. Des forces et des instincts élémentaires s'agitent en lui. Il est l'homme primitif, touffu comme une forêt vierge, abondant de sève et divers à l'infini ; l'homme non singularisé encore par un long travail de sélection, en un type particulier de l'espèce humaine ; ne ressemblant à personne et évoquant les ressemblances les plus disparates, puissant et capricieux, tragique et bouffon, parent de Louis XI et cousin de Falstaff. Très plébéien aussi, je l'ai dit, très voisin des bas-fonds, d'où lentement émerge autour de lui une élite sociale, choisissant ses collaborateurs et ses amis dans la foule des petites gens, s'occupant de son ménage comme un boutiquier, battant sa femme comme un paysan, et cherchant ses plaisirs où la foule a coutume de les trouver. Ajoutons dans son esprit le heurt constant d'idées et d'inspirations souvent contradictoires, mais aboutissant gé-

(1) Aff. étr. de France.

néralement à un parti pris de bouleversement et de nivellement universels; dans sa volonté la conscience du plus absolu pouvoir sur les hommes et les choses qu'homme ait jamais possédé; dans son âme, enfin, ce besoin, dont j'ai parlé, d'échappées violentes hors du réel, le réel devenant à la longue insupportable même pour un homme comme lui, et ce côté de sa physionomie morale paraîtra, je pense, éclairé d'un jour suffisant.

CHAPITRE III

IDÉES, PRINCIPES ET PROCÉDÉS DE GOUVERNEMENT.

I. Abondance d'idées. — Procédés mnémotechniques. — Ces idées sont surtout des suggestions. — Obsession des choses de l'Occident. — Insuffisance de certaines notions essentielles. — Justice, religion, morale. — Incohérence intellectuelle. — Esprit utilitaire. — II. Conception générale du rôle du souverain. — Principes contradictoires qui s'y trouvent mêlés. — Abnégation individuelle et absorption de la vie commune. — Introduction du principe social dans l'organisation du pays et adoption de ses conséquences extrêmes. — *Le premier serviteur de l'Etat.* — Pierre fait abandon à l'État des richesses amassées par ses prédécesseurs. — Le patrimoine des Romanof. — La solde de *Pierre Mihaïlof.* — Son livre de dépenses. — 366 roubles par an. — Le revers de la médaille. — Fantaisie et despotisme. — Le serviteur lève la main sur le maître. — III. Causes de cette contradiction. — Caractère révolutionnaire de la réforme. — Adjonction d'éléments asiatiques. — Régime terroriste aggravé par leur influence. — Solidarités historiques. — L'arbitraire et l'inquisition. — Le dilettante tortionnaire. — Espionnage universel. — « Les langues. » — La chancellerie secrète et les tribunaux de la Convention. — Durée de ce régime et docilité du pays à le subir. — Appropriation aux mœurs locales. — IV. Le système de la menace perpétuelle. — Exécutions sommaires. — La *doubina.* — Sous la hache du bourreau. — Les désertions. — Pénalités pour les réprimer. — La marque. — La mise hors la loi. — Insuffisance de ces mesures. — Sauve-qui-peut général. — « Près du Tsar, près de la mort. » — Absentéisme des grandes familles. — Les parvenus. — Ils sont une surcharge à l'oppression du système. — Le favoritisme. — Les traditions ancestrales. — Leur rôle dans la réforme et leur influence sur sa portée.

I

En parlant des dons intellectuels du grand Réformateur, j'ai dû déjà les montrer en action, car chez lui tout est action ; il me reste pourtant à les faire voir plus directement aux prises avec les réalités de la vie et la pratique du gouvernement. Pierre a plus d'une idée par jour. Les procédés mnémotechniques dont il usait pour assurer contre les défaillances de sa

mémoire le produit quotidien de cette fécondité cérébrale témoignent de son abondance. Il portait toujours sur lui et tirait constamment de sa poche des tablettes qu'il couvrait de notes rapides. Les tablettes se remplissant trop vite à son gré, il se servait du premier bout de papier venu, de la moindre place vacante qu'il apercevait sur un document à portée de sa main, le contenu n'en eût-il aucun rapport avec l'objet momentané de sa préoccupation. C'est ainsi qu'en marge d'un rapport concernant l'établissement projeté de l'Académie de Saint-Pétersbourg, faisant suite à des notes qui ont trait à cette création, on peut lire, tracées également par sa main, ces lignes : « Il faut expédier à Roumiantsof, en Ukraine, « l'ordre d'échanger les bœufs qu'il pourra tirer de sa province « contre des brebis et des moutons, et d'envoyer quelqu'un à « l'étranger pour y apprendre les soins à donner à cette sorte « d'animaux, comment on les tond et comment on en ap« prête la laine (1). »

Ces idées, à les bien examiner, sont plutôt des suggestions venant directement du dehors, et très peu modifiées par un travail intellectuel intérieur, et leur amplitude n'égale pas leur nombre. Pierre pense, comme il voit les choses, en détail, et son esprit est surtout un réflecteur merveilleux. Encore le miroir en paraît brisé en facettes trop multiples et bizarrement disposées; une partie des objets environnants échappent à sa perception, et ce sont souvent les objets les plus proches. Vivant à côté d'un Possochkof, Pierre ignore l'existence de ce penseur original et profond. Il manquait probablement au pauvre philosophe d'être un Hollandais ou un Allemand. Il avait beau adresser au souverain quelques-uns de ses écrits, son traité de la pauvreté et de la richesse, vaste et surprenante encyclopédie politique; même se recommander à son attention dans ce domaine des réalisations pratiques si particulièrement apprécié de lui. N'était-il pas le premier fondateur, en Russie, d'une fabrique de salpêtre? Le prince Boris Galit-

(1) Staehlin, p. 170.

sine lui donnait *quatorze* roubles pour sa découverte, et c'était tout son bénéfice. Quand on s'avisera de lire ses ouvrages, bien après la mort de Pierre, on le mettra en prison et il y mourra. Il ne trouvera un éditeur qu'un demi-siècle plus tard, en 1799. Pierre n'a que faire de son savoir et de ses talents : pendant son premier séjour à la Haye, il s'est adressé au secrétaire des États généraux, Fagel, pour avoir un homme qui se chargeât d'organiser et de diriger chez lui une chancellerie d'État (1), — un contremaître hollandais en plus pour dresser et mettre en mouvement une autre machine. Un peu plus tard, à Londres, il a, pour le même objet, pris l'avis d'un ecclésiastique protestant. Les Απολειπομενα de Francis Lee (2) contiennent des traces de cette consultation, et, à côté d'une dissertation profonde sur le plan de l'arche de Noé, quelques lecteurs y ont découvert le principe des futurs collèges administratifs, dont le grand homme fera la cheville ouvrière de son gouvernement. Invariablement, le foyer de son miroir apparaît tourné du côté de l'Occident. Les Mémoires d'Ostermann, encore inédits, contiennent bien, paraît-il, cette boutade attribuée au grand homme : « L'Europe nous est nécessaire pour quelques dizaines d'années ; après cela, nous lui tournerons le dos (3). » Je n'ai pas été à même de contrôler la citation ; mais, fût-elle exacte, elle ne me garantirait pas l'authenticité du propos. Sauf vérification, j'inclinerais plutôt à y reconnaître la marque d'un slavophile moderne.

L'action, chez cet homme toujours en mouvement, précédant souvent la pensée, ou tout au moins la suivant immédiatement, il a plus encore des procédés à lui que des idées. Quelques notions essentielles lui font défaut absolument, en matière de justice par exemple. En 1715, des vaisseaux hollandais sont brûlés par ses marins, qui les prennent pour des vaisseaux suédois. Il déclare que c'est à la Suède de payer le dommage, parce que la chose s'est passée dans le voisinage

(1) Scheltema, *La Russie et les Pays-Bas*, t. I, p. 175-183.
(2) Londres, 1752.
(3) Archive russe, 1874, p. 1579.

d'Helsingfors, et qu'Helsingfors est terre suédoise. Et il se croit absolument dans son droit. Pour avoir la somme, il oblige le chancelier Piper, son prisonnier depuis Poltava, à signer une traite de trente mille écus sur Stockholm, et, le gouvernement suédois s'opposant au payement, il fait jeter le signataire dans une casemate, où, âgé de soixante-dix ans et malade, le malheureux meurt l'année suivante (1). J'ai dit déjà ce que ses façons d'agir ont d'inconséquence et indiquent de confusion dans son esprit en matière de religion. Les *registres de confession,* dont Catherine fera plus tard mystère devant Voltaire, sont de son invention, et aussi les pénalités pour les réfractaires. Il chante au lutrin dans les églises, et chacune de ses victoires y est célébrée par un service qui ne dure pas moins de cinq heures. On en met sept pour Poltava, afin de faire bonne mesure au Dieu des armées. Dans les églises qu'il fréquentait plus habituellement, des troncs étaient placés pour recueillir les amendes qu'il infligeait aux assistants surpris en flagrant délit d'attitude inconvenante, causant ou dormant, et au couvent de Saint-Alexandre Nevski on a conservé un carcan de fer que la sévérité du souverain réservait aux récidivistes. Au prochain dimanche, ils entendaient la messe attachés par le cou à un des piliers du temple (2).

A d'autres moments ses paroles et ses actes même le faisaient passer pour inclinant au protestantisme. Il s'entourait de calvinistes et de luthériens, entamait avec eux des discussions dogmatiques où son orthodoxie paraissait fort compromise, et écoutait avec recueillement des sermons qui sentaient le fagot d'une lieue. Une ordonnance, rendue en 1706 avec son aveu, accordait à tous les protestants le libre exercice de leur culte. Mais Theiner a publié une série de pièces témoignant des espérances qui, soit avant, soit même après cette décision, ont été nourries à Rome au sujet de la possibilité d'une réunion des deux Églises, et par moments il arrivait au souverain de se montrer accueillant même envers les Jésuites.

(1) Bergholz, *Büschings M.*, t. XIX, p. 67.
(2) Scherer, t. III, p. 238.

Il commençait, à vrai dire, par les mettre dehors, en 1689; et en 1698, à Vienne, il exprimait à leur égard des opinions peu avantageuses. « L'Empereur, l'entendait-on dire, ne peut ignorer que ces gens-là sont plus riches que lui; pourtant pendant sa dernière guerre avec les Turcs il n'en a tiré ni un homme ni un sol! » Cela n'empêche pas que, huit ans plus tard, je voie les Pères en possession d'un collège non seulement à Moscou, mais encore à Pétersbourg et à Arhangel. Ils y restent jusqu'en 1719. Puis, brusquement, nouvel ordre d'expulsion. Qu'est-il arrivé? Une brouille avec la cour de Vienne, protectrice naturelle des fils de Loyola. Ne pouvant atteindre l'Empereur, Pierre passe sa colère sur ses protégés. Tous ses principes de religion et de politique sont à l'avenant (1).

Et les Juifs? A l'égard de ceux-ci, il semble bien y avoir eu parti pris de sa part. Il ne les pouvait souffrir. Il n'en voulait dans son empire à aucun prix. Mais quoi? J'aperçois un *Meyer* dans son entourage, d'origine très authentique, lequel, avec son beau-frère, Lups, le sert dans diverses opérations ayant trait aux finances et aux fournitures de l'armée. Je retrouve ce traitant à ses côtés jusque dans les séances du Sénat, siégeant à sa droite, entouré de prévenances et d'égards (2).

Par-dessus tout et en tout, il est *utilitaire*, et c'est ainsi qu'en matière de morale ses opinions comme sa ligne de conduite aboutissent le plus habituellement au cynisme pratique. L'infanticide est puni de mort par sa législation, mais le législateur s'étonne que Charles-Quint ait appliqué la même peine à l'adultère : « Est-ce qu'il avait trop de sujets (3)? » Un jour qu'il est à Vichnyï-Volotchok, dans le gouvernement de Novgorod, pour une inspection de canaux en construction, il aperçoit, dans la foule, une jeune fille dont le joli visage et l'attitude embarrassée le frappent en même temps. Il l'appelle; elle vient, mais toute honteuse et se cachant la figure dans les mains. Il parle de la marier; d'autres jeunes filles qui sont là

(1) Golikof, VII, p. 237, 431; Weber, *Dernières Anecdotes*, p. 348.
(2) Staehlin, p. 333
(3) *Ibid.*

éclatent de rire. Que veut dire cela? On lui explique que la malheureuse s'est oubliée avec un officier allemand qui lui a laissé un enfant sur les bras. Le grand crime! Vertement, il gourmande les rieuses, demande à voir l'enfant, et se réjouit d'avoir en lui, un jour, un bon soldat. Il embrasse la mère et lui laisse une poignée de roubles avec la promesse de la revoir (1). Il donne dix mille ducats au président de son collège de commerce, Tolstoï, et un ordre d'expulsion pour l'aider à se défaire d'une courtisane italienne; mais, pour que l'argent ne soit pas tout à fait perdu, il imagine une négociation secrète que la belle sera chargée d'amorcer à Vienne et à Rome (2).

II

Il a, je l'ai montré, une conception générale de son rôle et de ses devoirs, comme des droits qui en font partie; mais inconsciemment encore il y mêle deux principes qui se contredisent radicalement, sans qu'il s'en soucie ou s'en doute même. Il part de l'abnégation individuelle la plus absolue au bénéfice de l'intérêt commun, pour aboutir à l'absorption la plus complète de la communauté par un moi exorbitant. Laissant Louis XIV bien loin derrière lui, ce n'est pas seulement l'*État* avec le *Souverain*, mais la vie nationale tout entière, passée, présente et future, qu'il prétend identifier avec la sienne. Il croit fermement que le renouveau intellectuel et économique auquel il préside, mais qui procède de causes antérieures et indépendantes en partie de son action, est son œuvre personnelle, sa création, sa chose, n'ayant en dehors de lui ni raison ni même possibilité d'être. Sans doute il croit aussi au prolongement de cette œuvre par delà le terme probable de son existence; il ne travaille même que pour ce devenir; mais, au

(1) Staehlin, p. 233.
(2) Dépêche de Campredon du 17 août 1722. Aff. étr. de France

fond, il ne l'*imagine pas* sans sa participation. De là son indifférence en matière dynastique. Ce n'est pas le déluge qu'il voit après lui, c'est presque le néant.

Ses droits et ses devoirs, comme il les comprend, sont en Russie une nouveauté. L'organisation tout entière du pays, vie politique comprise, a reposé jusqu'à lui sur l'idée de famille. Le tsar Alexis, son père, n'était encore que le chef d'une race et d'une maison. Pas de société ; aucun soupçon de droits et de devoirs réciproques. C'est la notion et la manière d'être orientale. Pierre arrive de l'Occident, portant dans son bagage un principe *social* qu'il fait valoir avec son parti pris d'outrance habituel. Il se proclame le premier serviteur de son pays et pousse cette idée jusqu'à des conséquences extrêmes et bizarres. En 1709, il écrit au feld-maréchal Chérémétief, lui demandant son appui auprès du *Souverain*, c'est-à-dire de Romodanovski, pour le grade de contre-amiral, plaidant sa cause avec humilité, exposant ses états de service. En 1714, il reçoit et accueille sans regimber une réponse négative du collège de l'Amirauté, auquel il s'est adressé pour monter à un grade supérieur. En 1723, étant à Revel avec sa flotte, il se fait donner un certificat de médecin pour obtenir du grand amiral la permission de coucher à terre (1). S'étant fait bâtir une maison de campagne près de Revel, *Catharinenthal* (la vallée de Catherine), il s'étonne, à la première visite qu'il y fait, d'en trouver le parc désert. Imagine-t-on qu'il a fait travailler tant de monde et dépensé tant d'argent pour lui seul? Le lendemain, les habitants de Revel apprennent par la voix du crieur public que le parc est à eux, et qu'ils peuvent s'y promener à leur aise (2). Aussitôt après son avènement, il a fait deux parts des biens très considérables amassés par son père et son grand-père. A la faveur des privilèges et monopoles attribués au Souverain, le tsar Alexis était arrivé à posséder jusqu'à 10,734 diessiatines de terre cultivée et 50,000

(1) Sbornik, t. XXV, p. 152; Golikof, t. V, p. 257; Bergholz, *Büschings M.*, t. XXI, p. 281.
(2) Scherer, t. III, p. 65.

maisons avec un revenu de 200,000 roubles. Pierre n'en a rien voulu garder pour lui; faisant abandon à l'État de toute cette richesse, il ne s'est réservé que le modeste héritage des Romanof : 800 âmes dans le gouvernement de Novgorod (1). Aux revenus de ce domaine, il n'a ajouté que les appointements ordinaires correspondant aux grades successivement occupés par lui dans l'armée ou dans la flotte. Des reçus avec sa signature ont été conservés, qui portent quittance d'une somme de 366 roubles, montant de son traitement annuel en qualité de maître charpentier. Nous avons aussi son livre de comptes, assez peu régulièrement tenu, mais abondant en détails curieux : « En 1705, gagné 366 roubles pour mon travail aux « chantiers de Voronèje et 40 roubles pour mon service comme « capitaine. En 1706 : 156 roubles en tout, touchés à Kief. « En 1707, traitement de colonel touché à Grodno : 460 rou- « bles. — Dépenses : en 1707, donné à Vilna pour un monas- « tère, 150 roubles; pour des étoffes achetées en cette même « ville, 39 roubles; à Anisia Kirillovna pour un vêtement, « 26 roubles ; au prince Georges Chahofskoï pour un vêtement, « 41 roubles ; à l'aide de camp Barténief pour une course très « nécessaire, 50 roubles (2)... » Visitant un jour les forges d'Istié, dans le gouvernement de Riazan, il se mêlait aux ouvriers, travaillait pendant plusieurs heures le marteau à la main, puis faisait son calcul : il avait gagné 18 *altines* (monnaie de 3 copecks) pour autant de pouds de fonte sur lesquels s'était exercée la vigueur de ses bras ; il touchait l'argent et annonçait avec satisfaction qu'à son retour à Moscou il irait aux *riady* (sorte de bazar) et y emploierait son gain à l'achat d'une paire de souliers, car celle qu'il avait aux pieds était hors d'usage (3).

Cette attitude est touchante et imposante à la fois ; mais elle a son revers. Il y entrait d'abord beaucoup de fantaisie, et le grand homme s'en rendait bien compte. En 1713, il écrivait d'Helsingfors à Catherine : « Le 6 de ce mois, l'amiral

(1) Karnovitch, *Les grandes fortunes en Russie,* Pétersb., 1885, p. 27.
(2) Cabinet, s. I, l. 64. *Écrits et Correspondance,* t. III, p. 31.
(3) Nartof, p. 55.

« m'a élevé au grade de général, ce dont je félicite aussi « madame la générale. Chose étrange ! j'ai reçu le rang de « contre-amiral pendant une campagne dans les steppes, et « voici que je deviens général alors que je suis en mer (1). » L'histoire, contée par Nartof, de sa rencontre avec Romodanovski sur le chemin de Préobrajenskoïé met plaisamment en lumière cette perpétuelle équivoque, qu'il lui plaisait de maintenir entre la réalité et la fiction de son rang et de son rôle. Pierre en modeste cabriolet, à son ordinaire, salue le faux souverain, en lui donnant son titre : « *Mein gnädiger Her Kaiser* », mais en oubliant de se découvrir. Romodanovski, en grand équipage, entouré d'une suite nombreuse, précédé d'un courrier qui écarte la foule à grands coups de fouet et à grands cris : « Rangez-vous ! chapeau bas ! » passe comme une trombe en lançant au vrai souverain un regard de colère. Une heure après, il mande chez lui *Pierre Mihaïlof,* et, sans se lever ni le faire asseoir, l'interpelle brutalement : « Depuis quand s'avise-t-il de ne pas ôter son chapeau en le saluant ? » — « Je n'ai pas reconnu *Votre Majesté* sous son costume tatare », réplique Pierre (2). Et *Sa Majesté* n'insiste pas. Il lui souvient sans doute de certaine lettre reçue de *Pierre Mihaïlof*, à la suite d'une plainte de Jacques Bruce, et commençant par ces mots : « Bête féroce (*zvier !*), jusqu'à quand continueras-tu à « maltraiter ainsi les gens ? Il m'en arrive jusqu'ici (Pierre est « alors en Hollande) que tu as estropiés ! Renonce à ton inti- « mité trop grande avec *Ivachka* (l'ivrognerie) ; elle donne à « ceux qui s'y laissent aller la g… d'un imbécile (3). »

Mais voici qui est beaucoup plus grave : toute cette fausse humilité et toute la très réelle abnégation qui s'y joint n'empêchent point que le même homme ne soit, vis-à-vis de ce peuple même qu'il prétend servir, pour lequel il se dépouille et auquel il fait le sacrifice entier de sa vie, d'être, dis-je, non

(1) *Corresp.*, édit. de 1861, p. 34.
(2) NARTOF, p. 93.
(3) *Correspondance*, 22 décembre 1697, t. I, p. 226. Comp. OUSTRIALOF, t. III, p. 95.

pas seulement le plus exigeant, ce qui pourrait se justifier encore, mais le plus arbitraire des despotes. Évidemment, services et sacrifice sont rapportés par lui à cet idéal supérieur et infiniment exigeant dont tout le monde relève avec lui; encore devrait-il tenir compte des défauts naturels d'aptitude, des faiblesses, des insuffisances, des incapacités individuelles. Il n'en admet aucune. Quiconque ne prend pas dans le rang la place qu'on lui indique et n'y accomplit pas la tâche qu'on lui assigne est traître, relaps et, comme tel, mis hors la loi. A-t-il des biens, on les met sous séquestre, car, n'étant bon à rien, il ne doit rien posséder. On lui accorde sur le revenu une pension alimentaire; le reste passe à ses parents, et une simple déclaration de ces derniers, présentée au Sénat et homologuée par lui, suffit pour opérer le transfert. Est-il en âge de se marier, on lui défend de prendre femme, car ses enfants lui ressembleraient sans doute, et l'État n'a que faire de pareilles recrues (1). En décembre 1704, Pierre passe lui-même, à Moscou, l'inspection de son personnel disponible, *boïars*, *stolniks*, *dvorianines* et autres titulaires d'un *tchine* quelconque. A côté de chaque nom il inscrit de sa main une attribution d'emploi (2). Si le fonctionnaire ne répond pas aux exigences de la fonction ou s'y dérobe, c'est la mort civile, à moins que ce ne soit l'autre.

Sa tâche remplie, le tâcheron est-il libre au moins? Non pas! car le principe en vertu duquel il a été réquisitionné le réclame tout entier; il veut son corps et son âme, toutes ses pensées, toutes ses occupations et jusqu'à ses plaisirs. Et c'est ici que la confusion entre l'idée et l'homme qui la représente apparaît tout entière avec ses conséquences. Il n'y a qu'un but et qu'un chemin pour y arriver; le Tsar marche en avant, et il faut le suivre. Il faut faire ce qu'il fait, penser comme il pense, croire ce qu'il croit et s'amuser quand et comme il s'amuse. Il faut se passer de ponts pour traverser la Néva, parce qu'il aime à faire cette traversée en bateau. Il faut se

(1) Oukase du 6 décembre 1722. Golikof, t. IX, p. 83.
(2) Golikof, t. II, p. 513.

couper la barbe parce qu'il a la sienne rare. Il faut s'enivrer s'il s'enivre, se costumer en cardinal ou en singe si cela lui agrée, bafouer Dieu et ses saints si la fantaisie lui en prend, sauf à passer sept heures en dévotions le lendemain. En cas de résistance, de défaillance, ou simplement de défaut de compréhension, si les forces trahissent l'effort, si l'écœurement l'emporte sur la volonté d'obéir ou si l'esprit simplement n'arrive pas à saisir la consigne, c'est le bâton, le fouet ou la hache. Le prétendu *serviteur* lève la main sur le maître, et le frappe ou le tue. En mars 1704, le prince Alexis Bariatinski reçoit le fouet sur la place publique pour avoir soustrait à l'inspection quelques recrues qu'il devait amener ; mais la même année, Grégoire Kamynine subit la même peine pour avoir refusé de prendre part aux réjouissances du *slavlénié* (1).

III

La contradiction est flagrante, mais elle s'explique. Pierre est un réformateur violent ; sa réforme a un caractère révolutionnaire ; par suite, son gouvernement participe des conditions d'existence et d'action qui, dans tous les pays et à toutes les époques, ont été inséparables de l'état politique et social ainsi déterminé. D'autre part, ce gouvernement reste aussi, quoi qu'il en ait, tributaire, dans une certaine mesure, des errements du passé : histoire, traditions, mœurs. Pierre lui-même en a conscience. Sur un des arcs de triomphe dressés à Moscou en 1721, à l'occasion de la paix avec la Suède, l'effigie du Tsar régnant est accolée à celle d'Ivan le Terrible. Une inspiration du duc de Holstein. L'oncle approuve le neveu et saisit cette occasion pour revendiquer une solidarité historique que ses façons d'être et de faire affirment, en effet, à tout

(1) Jeliabouiski, *Mémoires*, p. 214 et 225.

instant (1). Les principes ont beau différer, la pratique donne à chaque pas un démenti à la théorie. La théorie, c'est parfois le libéralisme le plus accentué ; la pratique, c'est presque toujours le despotisme, l'arbitraire, l'inquisition, la terreur. Oui, ce gouvernement est terroriste, comme le sera celui de Robespierre, comme l'a été celui de Cromwell, avec un cachet particulier de férocité dérivant de ses origines asiatiques. En 1691, le malheureux associé politique de Sophie, Basile Galitsine, est l'objet, dans son lointain et terrible exil, d'une nouvelle poursuite criminelle. Un *tcherniets* (moine) a entendu l'ex-régent annoncer la mort prochaine du Tsar ; mis à la question à plusieurs reprises, il a maintenu sa dénonciation. La preuve semble faite ; pourtant, l'enquête finit par établir que le moine n'a jamais vu l'exilé, n'a jamais fait le voyage de Iarensk, où celui-ci se trouve interné ; il a tout inventé *ot bezoumia,* par égarement d'esprit, espèce de folie aussi commune sous le règne d'Ivan que sous celui de Pierre, ébranlement cérébral particulier produit par la hantise perpétuelle du tribunal de haute police et des chambres de torture. Le système est dans la tradition nationale. Un proverbe du pays en contient la consécration et l'apologie : « Le knoute n'est pas un ange, mais il apprend à dire la vérité ! » Pierre en a la conviction ; inquisiteur passionné lui-même, dilettante de l'art monstrueux, réglant par des notes manuscrites la marche des interrogatoires, y intervenant souvent personnellement et entrant alors dans les plus petits détails, appuyant sur chaque mot, épiant les moindres gestes. Il fait venir à son palais, pour l'interroger, un simple joaillier, soupçonné d'un détournement de bijoux, le soumet à deux reprises et pendant une heure chaque fois au supplice combiné de l'estrapade et du knoute, et, le soir, conte gaiement au duc de Holstein les péripéties de la séance (2). Ayant à ses ordres une armée d'enquêteurs et d'espions, il supplée à leur zèle, écoutant aux portes, circulant entre les tables, dans les banquets, quand les libations

(1) Staehlin, p. 217.
(2) Siémievski, *L'impératrice Catherine I*, Pétersb., 1884, p. 154.

obligatoires ont échauffé les têtes et délié les langues. Auprès des fonctionnaires ou des chefs militaires soustraits par l'éloignement à sa surveillance personnelle, il place des commissaires, agents de contrôle, avec lesquels il correspond directement et dont les pouvoirs sont fort étendus. Chargé de réprimer une révolte à Astrahan, le feld-maréchal Chérémétief a auprès de lui, dans ce rôle, un simple sergent de la garde, Chtchépotief; le baron de Schleinitz, ministre à Paris, est surveillé par un expéditionnaire de ses bureaux, Iourine (1). On reconnaît le procédé. Ce sera, à près d'un siècle de distance, l'histoire de Bellegarde, Dubois et Delmas, représentant la Convention au camp de Dumouriez.

Les révolutions se suivent et se ressemblent. Pour un contemporain, auteur de *Mémoires*, l'histoire d'une année du grand règne se bornait à peu près à une énumération de supplices (2). L'arrestation d'un inculpé en entraînait dix, vingt, cent autres. On commence par mettre l'homme à la torture pour lui faire désigner ses complices; il dit des noms, au hasard le plus souvent; quand il n'en trouve plus, on lui met sur la tête une sorte de cagoule en toile grossière et on le promène dans les rues, en quête des passants qu'il pourra désigner au bourreau. Un cri retentit alors, plus sinistre que l'appel « Au feu! » et fait un désert des quartiers populeux : « La langue! la langue! » Le populaire désignait ainsi l'agent involontaire, mais docile habituellement, de cette chasse aux inculpations. Et c'est un sauve-qui-peut général (3). Les dénonciations abondaient; une série d'oukases y a pourvu, offrant des encouragements et des primes aux dénonciateurs et menaçant des plus terribles châtiments ceux qui, en possession d'un renseignement intéressant la sûreté du Tsar ou de l'Empire, hésiteraient à le fournir (4). La prime habituelle

(1) Golikof, t. VIII, p. 406.
(2) Jeliaboujski, p. 26.
(3) *Ibid.*, p. 274. Note de l'éditeur.
(4) 1er novembre 1705; 2 mars 1711; 25 août et 25 octobre 1715; 25 janvier et 26 septembre, 24 décembre 1716; 16 et 19 avril 1717; 19 janvier 1718; 16 avril 1719; 9 février et 22 juillet 1720; 19 février 1721; 11 janvier 1722.

était de dix roubles, mais des circonstances spéciales la faisaient monter à un taux beaucoup plus élevé. En 1722, sur une place de Moscou, à côté d'une lanterne, dix sacs contenant chacun cent roubles étaient déposés, le contenu, suivant un avis affiché au même lieu, devant revenir à qui dénoncerait l'auteur d'un pamphlet contre le Tsar ramassé dans une des églises du Kreml. Une dotation en terres et une charge étaient en outre promises au dénonciateur. Le premier venu, en prononçant la formule consacrée : *Slovo i dielo* (mot à mot : Parole et action), et en attestant ainsi la connaissance ou le soupçon d'un fait justiciable de la haute police, pouvait provoquer une instruction criminelle. Et il ne lui fallait pas grand'chose pour justifier la prévention : un mot imprudent, moins que cela encore. Un paysan était mis à la torture, puis condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour avoir, en état d'ivresse, salué le Tsar d'*une façon inaccoutumée*. Un autre subissait le même sort pour n'avoir pas su que le Tsar prenait maintenant le titre d'Empereur. Un prêtre a parlé de la maladie du souverain et paru admettre la possibilité de sa mort : envoyé aux galères en Sibérie. Une femme a vu dans sa cave, sur un tonneau de bière, des lettres tracées par une main inconnue et en une langue inconnue; interrogée, elle n'a pas su en indiquer la signification : morte sous le knoute. Une autre femme étant à l'église a troublé l'office par des cris et des mouvements désordonnés; elle est aveugle et probablement épileptique, mais peut-être aussi a-t-elle voulu délibérément causer du scandale : mise à la question. Un étudiant pris de vin a prononcé des paroles malsonnantes : trente coups de knoute, les narines arrachées, puis les travaux forcés à perpétuité. Je cite des documents officiels, les procès-verbaux de la chancellerie secrète (1), et, sauf le knoute, je risquerais de les confondre avec ceux des tribunaux présidés par les Couthon et les Saint-Just.

Pierre n'est sans doute pas tout à fait étranger aux idées de

(1) Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 51.

clémence. En cela il se montre supérieur aux révolutionnaires du type commun, et en cela aussi il justifie l'idée que je me suis faite de son caractère. En 1708, il recommande à Dolgorouki d'user d'indulgence avec ceux des participants à l'insurrection de Boulavine qui se seront soumis. Dolgorouki s'étonnant, le Tsar insiste : il faut savoir distinguer les cas où la rigueur est indispensable de ceux où elle ne l'est pas. Mais l'étonnement de Dolgorouki prouve combien le parti pris de la rigueur prévaut dans le régime.

Ce régime dure autant que le règne de Pierre. Comment peut-il être supporté si longtemps? Il est supporté parce qu'il correspond aux mœurs du pays. Tout le monde en est complice. Aucun sentiment de réprobation ne s'attache, dans le public, à l'acte ou à la personne d'un délateur. Un siècle et demi plus tard, cet état d'âme subsistera encore à peu près intact. Les vers les plus populaires peut-être du plus populaire des poètes nationaux racontent la course à travers la steppe d'un Cosaque portant une dénonciation au Tsar (1)!

IV

Un trait caractéristique de la manière de faire du grand Réformateur est qu'il a constamment la menace à la bouche. Niéplouief, envoyé comme résident à Constantinople, l'appelle en prenant congé de lui du nom de « père » ; il l'interrompt : « Je serai un père pour toi si tu te conduis bien, sinon un justicier impitoyable (2). » Il donne des ordres au général Repnine pour empêcher l'entrée à Riga des bois venant de Pologne, et il ajoute : « Si une seule bûche passe, je le jure sur Dieu, vous aurez la tête coupée (3). » Et sa menace n'est pas un arti-

(1) Pouchkine, *Poltava*, chant Ier, *Œuvres*, édit. de 1887, t. III, p. 118.
(2) Golikof, t. VIII, p. 132.
(3) 19 mai 1705. *Écrits et Correspondance*, t. III, p. 346.

fice de rhétorique. Quand, en 1696, il écrit à son ami Vinnius, à propos d'un correspondant négligent : « Dites-lui que ce qu'il ne mettra pas sur le papier, je le lui ajouterai sur le dos (1) », on sait qu'il n'use pas d'une métaphore. Très fréquemment il fait venir dans son cabinet les fonctionnaires dont il a à se plaindre, les plus haut placés comme les plus infimes, et leur témoigne son mécontentement par une volée de sa *doubina*. C'était d'ailleurs un traitement de faveur. Le souverain tenait alors à ce que la faute comme la punition restassent secrètes. L'exécution n'avait pour témoins que des serviteurs intimes, tels que Nartof, et les patients s'appliquaient à se composer, en sortant, un maintien qui n'annonçât rien de ce qui venait de se passer. Généralement aussi ils étaient invités à dîner pour le jour même. Mais il arrivait également que la *doubina* fonctionnât en public, dans les bureaux de quelque *collège* administratif, ou même dans la rue. Parfois le souverain se déchargeait sur un tiers du soin d'administrer la correction extrajudiciaire; c'était alors pour celui qui en était chargé une grande preuve d'estime et d'amitié. Le capitaine Siéniavine a capturé deux vaisseaux suédois, les premiers qui soient tombés en mains russes ; il est devenu de ce chef grand favori du moment. Pierre le mande et lui dit : « Vous dînerez demain « chez un tel, vous lui chercherez querelle pendant le repas « et vous lui donnerez, en ma présence, cinquante coups de « canne bien comptés. » Voilà un homme puni et un autre récompensé par une participation à la vindicte souveraine, que le souverain évidemment juge très glorieuse (2). Pendant la campagne de Perse, Wolynski, un autre favori du jour, est accosté un soir aux abords de la tente impériale et assailli, sans explication préalable, par une volée de coups. Soudain, le Tsar s'arrête; l'obscurité et une ressemblance fortuite l'ont induit en erreur : il y a maldonne. Mais il se contente de dire tranquillement : « Cela ne fait rien, tu mériteras un jour ou « l'autre ce que tu as reçu aujourd'hui; tu n'auras qu'à me

(1) 15 juillet 1696. *Écrits et Correspondance,* t. I, p. 90.
(2) *Mémoires,* publiés par le prince Galitsine, Paris, 1862, p. 133.

« faire souvenir alors que c'est payé. » Et l'occasion d'un règlement de compte ne tarde guère, en effet (1).

L'irascibilité du maître et ses emportements habituels jouent certainement un rôle dans ces exécutions sommaires, mais il y entre aussi une part de système et de volonté réfléchie. Pénétrant inopinément un jour dans la cabine d'un capitaine de vaisseau, Pierre voit entre ses mains un livre ouvert que l'officier essaye en vain de soustraire à son attention ; il regarde la page et y lit tout haut cet aphorisme : « Le Russe « est comme la morue ; s'il n'est battu souvent, on n'en fait « rien de bon. » Il sourit et sort en disant : « Vous faites des « lectures utiles ; c'est bien, vous aurez de l'avancement (2). »

La *doubina* n'est, je l'ai dit, que pour ceux que l'on aime et que l'on tient à épargner. Les autres relèvent d'une justice distributive autrement armée. L'uniformité des peines est un des traits caractéristiques de la législation criminelle du temps. Le législateur ne mesure pas sa sévérité au degré de culpabilité que les fautes à réprimer peuvent avoir en elles-mêmes, mais simplement à l'intérêt que leur répression présente à ses yeux. Or, cet intérêt, qui est celui de l'État, n'admettant pour ainsi dire pas de gradation, les peines n'en comportent pas davantage. Les oukases et règlements d'ordre civil confondent leurs rigueurs avec celles des règlements militaires. La mort pour le soldat qui, marchant à l'assaut, poussera des « cris sauvages » ou s'arrêtera pour ramasser un blessé, « fût-ce son propre père », et la mort pour le clerc de bureau qui n'expédiera pas une affaire dans le temps prescrit par la loi (3). La mort, la mort presque toujours !

Vers la fin du règne, dans l'entourage du Tsar, une réciprocité s'est créée de crainte et de méfiance universelle, qui rend la vie vraiment intolérable à ceux qui en font partie. Comme il observe tout le monde, tout le monde l'observe et s'observe,

(1) Scherer, t. III, p. 32.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 15.
(3) *Écrits et Correspondance de Pierre*, t. III, p. 77 ; Filippof, *Pierre le Grand et la loi pénale*, p. 283 et suiv.

du même œil soupçonneux et inquiet. Il cache ses moindres projets, et tous l'imitent. Pas d'affaire, négociation diplomatique ou autre, qu'on ne cherche à entourer d'un mystère impénétrable. On ne se parle qu'à l'oreille. On ne s'écrit qu'à mots couverts. En février 1723, à une réunion chez le prince Dolgorouki, Ostermann aborde Campredon, l'attire insensiblement et avec mille précautions dans l'encoignure d'une fenêtre : il a à l'entretenir de la part du Tsar. Campredon est tout oreilles, mais, brusquement, la confidence attendue s'arrête sur les lèvres du chancelier. Il n'en sort plus que des paroles insignifiantes. Un tiers s'est trop approché, croit-il. Survient le Tsar en personne. Familièrement, il fait asseoir le ministre de France à son côté, lui prodigue force compliments; mais l'envoyé essayant d'entrer en matière, il fait semblant de ne pas l'entendre, couvre sa voix par des exclamations bruyantes, puis le quitte sur ces mots jetés dans un murmure : « Je vais donner des ordres pour qu'on traite avec vous. » Il s'agit du mariage de la grande-duchesse Élisabeth avec le duc de Chartres, et le premier rendez-vous qu'Ostermann donne par la suite à Campredon, pour en causer avec lui, est à six heures du matin (1) : on a plus de chance ainsi d'éviter les indiscrets.

Deux années plus tôt, au milieu des négociations engagées en décembre 1721 pour la garantie de sa succession, les entrevues du Tsar avec Campredon avaient eu lieu chez Jagoujinski, à l'insu d'Ostermann. Et, pour commencer, Pierre déclarait vouloir être éclairci sur un point d'une importance capitale pour lui, quoique entièrement étranger à l'affaire en cours. Pendant son séjour à Paris, il a entamé et suivi personnellement d'autres négociations; le secret en a été trahi; comment et par qui? Campredon était mis en demeure d'envoyer un courrier au Régent pour avoir promptement une réponse à ce sujet. Suivant son habitude, le Régent avait soin de communiquer la dépêche de son agent au roi d'Angleterre,

(1) Dépêche de Campredon du 12 fév. 1723. Aff. étr. de France.

qui, sans s'émouvoir, écrivait en marge : « Tout ceci me per-« suade que les ministres du Tsar, qui cherchent à se détruire, « ont trouvé le moyen de lui inspirer des soupçons sur « quelques-uns d'entre eux, et qu'il meurt d'envie d'avoir « un prétexte pour les faire empaler au plus tôt. Je crois « que c'est l'unique objet de sa curiosité. » Et plus loin : « Ceci me confirme que le Tsar veut faire empaler quel-« qu'un (1). »

Un fait singulier, c'est que toute la rigueur des pénalités mises en jeu par l'implacable justicier pour assurer cette universalité de *service* qu'il entendait imposer à ses sujets, ne parvenait pas à prévenir les désertions très nombreuses et qui allaient en grandissant. Il avait beau riposter par un redoublement de sévérité. Pour le service militaire, un règlement de la Chancellerie de guerre a introduit, en 1712, l'usage de marquer les recrues, ainsi que des forçats. Une légende a été même créée à ce propos, d'après laquelle, contempteur des anciennes croyances, le Tsar aurait imposé ainsi à ses soldats le signe de l'Antéchrist. La marque adoptée était, en effet, une croix dessinée sur la main gauche par un procédé de tatouage : le dessin piqué sur la peau et recouvert d'une pincée de poudre qu'on fait flamber. Il est à remarquer qu'une lettre de Pierre faisant allusion à cette mesure barbare est remplie d'autre part de prescriptions témoignant de la plus grande sollicitude pour le bien-être des pauvres tatoués pendant les étapes qu'ils ont à faire pour gagner les lieux de dépôt (2). Le génie pratique du Réformateur s'accuse dans cette contradiction. Il lui suggérait, pour l'utilisation des forces humaines disponibles, l'emploi des méthodes les plus saines et propres à lui en assurer le rendement le plus élevé; seulement son esprit outrancier le poussait à en abuser. En ce qui concerne le service civil, la désertion, je l'ai dit déjà, était punie d'infamie et de mise hors la loi. « Si, dit un oukase publié en 1722, « quelqu'un vole un de ces déserteurs, le blesse ou le tue, le

(1) Dépêche de Campredon, 21 décembre 1721.
(2) Archive russe, 1873, p. 2067 et 2296.

« fait ne peut donner lieu à aucune poursuite. » Les noms des *out-laws* ainsi créés étaient portés à la connaissance du public par voie d'affichage sur des potences. Une moitié de leurs biens était promise à qui les appréhenderait au corps, « l'homme opérant la capture fût-il un serf du capturé »; l'autre moitié revenait au Trésor (1). Et les désertions ne s'arrêtaient pas encore!

« Près du Tsar, près de la mort », dit un proverbe du pays. On aime mieux se mettre à l'abri n'importe comment. La présence dans l'entourage de Pierre des parvenus de basse extraction en si grand nombre, Menchikof, Loukine, Troïékourof, Vladimirof, Sklaief, Pospiélof, s'explique aussi, en dehors de ses préférences personnelles, par le sauve-qui-peut général des grandes familles (2). Et le rôle de ces parvenus dans le système politique dont ils faisaient partie intégrante en constituait encore une aggravation sensible. Le gouvernement personnel de Pierre est souvent la plus dure, la plus obsédante, la plus inquiétante des réalités, mais il devient souvent aussi une simple fiction, et l'on ne gagne pas au change. Le Tsar ne peut pas, quelque dépense prodigieuse de travail et d'énergie qu'il fasse et quelque mouvement qu'il se donne, tout voir par ses yeux et tout tenir dans la main. Quand il est absent, retenu à l'armée, en voyage à l'étranger, ou en course à travers l'immensité de ses provinces, le pouvoir passe aux mains des Menchikof; ils en usent à leur façon, en mésusent la plupart du temps, sont appelés périodiquement à rendre des comptes que le bourreau est souvent chargé de régler; mais, vivant comme tout le monde du jour au lendemain, dans l'angoisse commune et l'universel effarement, ils profitent largement des brèves heures de licence dont ils disposent et augmentent encore ainsi le poids déjà si lourd et l'étreinte si brutale de l'effroyable machine appelée à les broyer tôt ou tard. Le favoritisme, qui a coûté à la Russie tant d'or, de larmes et de sang, n'est certes pas une création de Pierre; mais c'est encore un

(1) Golikof, t. IX, p. 48.
(2) Voy. à ce sujet Strahlenberg, p. 238 et suiv.

legs du passé qu'il n'a pas su répudier, dont il a consacré, au contraire, et développé la tradition.

Héritier et continuateur des traditions ancestrales, il l'est, à certains égards, jusque dans le domaine du régime économique si entièrement bouleversé en apparence par lui. Il a eu beau renoncer au système des monopoles et des privilèges régaliens qui faisaient de ses prédécesseurs les premiers marchands du pays. En septembre 1713, ayant à se faire envoyer une somme d'argent de Lubeck à Pétersbourg, il recommandait de compléter le chargement de la galiote qui devait en opérer le transport avec des marchandises que l'on pourrait revendre à bon compte à Pétersbourg (1). C'est tout à fait dans la note des anciens maîtres du Kreml, grands accapareurs de bénéfices en tout genre et ne méprisant pas les petits profits. A la mascarade qui fait partie des fêtes de la paix données à Moscou en 1722, je vois un Neptune barbu qui a un rôle très particulier : les sujets fidèles du Tsar sont invités à attacher des ducats d'or aux poils de cette barbe symbolique, destinée à tomber sous les ciseaux d'un barbier, lequel sera Pierre lui-même. Un capitaine de la garde accompagné d'un scribe suit à travers les rues la promenade du dieu marin, et tient registre des ducats offerts et des noms des donateurs (2).

Il n'y a pas jusqu'à son art supérieur de mise en scène qui ne tienne par un côté à l'esprit des temps passés. « Lorsqu'on « a remporté le plus léger avantage », observe en 1700 le résident hollandais Van der Hulst, « on en fait ici un tel bruit « qu'il semble qu'on vient de renverser le monde entier. » Salves de canon, feux d'artifice, promotions extraordinaires d'officiers, distributions de récompenses se suivaient sans interruption pendant la plus désastreuse période de la guerre suédoise. Sans doute on cherchait par là, et dans un but louable, à donner le change à l'opinion pour la défendre contre le découragement, peut-être aussi à se donner du

(1) Golikof, t. V, p. 536.
(2) Bergholz, *Büschings M.*, t. XX, p. 385.

cœur à soi-même; mais c'est tout à fait la manière de Sophie, c'est tout à fait l'esprit oriental. Invité en 1705 à la table du Tsar, l'envoyé anglais Whitworth est mis en présence d'un soldat russe mutilé, à ce qu'il prétend, par les Suédois, avec quarante-quatre compagnons, prisonniers comme lui. Pierre en prend texte pour déclamer longtemps sur la barbarie de ses adversaires, dépassant de beaucoup celle qu'ils prêtent à la nation dont il est le chef. Jamais prisonnier suédois n'a été traité de la sorte en Russie! Les quarante-cinq mutilés seront répartis entre ses régiments pour servir d'avertissement aux camarades, qui sauront ainsi ce qu'ils ont à attendre d'un ennemi déloyal. Le coup porte à faux, Whitworth demeurant convaincu qu'on s'est moqué de lui (1), d'autant qu'il n'a rien compris, comme de raison, au récit fait en russe par le soldat; mais le trait est de la pure école byzantine.

Et c'est tout cela, en partie, toutes ces attaches intimes et fortes à l'âme et à la chair de son peuple, à son passé et son présent, qui ont permis à Pierre d'entrer dans sa vie d'une façon si profonde et si durable. Plus logique, moins influencé par l'air du pays, son despotisme eût exercé une action plus courte. Ce sont les contradictions du Réformateur qui ont fait un peu la portée de sa réforme.

(1) Dépêche du 2 mai 1705. Sbornik, t. XXXIX, p. 79.

CHAPITRE IV

TRAITS INTIMES.

I. La maisonnette de Saint-Pétersbourg. — Le diner du pilote. — Katia. — Palais et maisons de campagne. — Le tilleul de Strielna. — Péterhof. — Tsarskoïe-Sielo. — Revel. — II. La journée du grand homme. — Le lever. — Travail matinal. — A table. — Repas intimes et diners de cérémonie. — La cuisine de Catherine. — Ce que Pierre mange et ce qu'il boit. — Luxe de cour et simplicité domestique. — Les carrosses de Menchikof et le cabriolet du Tsar. — Comment il s'habille. — Rusticité et habitudes sordides. — Les blattes. — III. Divertissements. — Ni chasseur ni joueur. — Son plaisir favori : sur l'eau. — Navigation hivernale. — Tout Pétersbourg en mer. — Les bêtes. — Finette et Lisette. — Le rôle politique d'une chienne. — IV. En société. — Une rencontre avec la margrave de Baireuth. — Au faubourg allemand. — Compagnons de plaisirs. — Le coucher. — L'oreiller du Tsar. — Entourage intime. — Les *dienchtchiks*. — Le mariage d'un favori. — Mademoiselle Matviéief.

I

En novembre 1703, le premier vaisseau marchand, une galiote hollandaise venant du Vriesland avec un chargement de sel et de vin, pénétrait dans l'embouchure de la Néva. Un banquet fut offert au capitaine dans la maison du gouverneur de Pétersbourg; on le combla de présents, lui et ses hommes (1); mais auparavant il dut accepter l'hospitalité du pilote, qui avait guidé son entrée dans le port. Il dîna avec lui et sa femme dans une humble maisonnette baignée par le fleuve, fut régalé d'un menu national agrémenté de quelques friandises empruntées à son propre pays, et, au dessert, ne voulut pas demeurer en reste de politesse et de générosité : il tira de

(1) Oustrialof, t. IV, 1re partie, p. 252.

sa sacoche un fromage onctueux, puis une pièce de toile, et les offrit à la maîtresse du logis, en lui demandant la permission de l'embrasser.

— Laisse-toi faire, Katia, dit le pilote ; la toile est bonne, et tu en auras des chemises comme jamais dans ta jeunesse tu n'as imaginé en mettre sur le dos.

A ce moment, le Hollandais entendit une porte s'ouvrir derrière lui, se retourna et faillit tomber à la renverse : un homme était sur le seuil, un grand personnage évidemment, chamarré d'or, constellé de décorations, et il s'inclinait jusqu'à terre en répondant aux paroles de bienvenue que lui adressait l'époux de Katia.

J'ai peur que cette histoire ne soit pas vraie ; elle devrait en tout cas être reportée à une date postérieure : en 1703, Catherine ne semble pas avoir pris place encore au foyer de son futur mari. Mais, à cela près, le récit est vraisemblable ; il place bien Pierre intime dans son cadre familier. Piloter des vaisseaux, hollandais ou autres, en accueillir les capitaines à sa table, et les mystifier par la simplicité de son entourage et de ses allures, a toujours été dans ses habitudes. Quant à la maisonnette du quai de la Néva, on peut la voir encore à Saint-Pétersbourg. Elle a été construite par des ouvriers hollandais sur le modèle de celles que le voyageur de 1697 avait vues à Zaandam. Une charpente de troncs d'arbres sommairement équarris supporte une toiture basse, où les bardeaux en bois résineux ont remplacé les belles tuiles rouges de là-bas. Un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier comprend deux chambres de proportions modestes, séparées par un étroit couloir, et une cuisine. Sept fenêtres en tout. L'extérieur est peint dans le goût hollandais en rouge et en vert. Au sommet du toit et aux deux angles, on aperçoit un supplément de décoration militaire : un mortier et des bombes enflammées, le tout en bois ; à l'intérieur, de la toile blanche sur les murs et des bouquets de fleurs peints sur l'encadrement des portes et des fenêtres. La pièce de droite servait de salle de travail et de salon de réception ; celle

de gauche, de salle à manger et de chambre à coucher (1).

Une chapelle est établie aujourd'hui dans cette dernière, et les fidèles viennent y prier et y allumer des cierges devant une image du Sauveur, au bas de laquelle Élisabeth a tracé les premières paroles du *Pater*. J'y ai toujours vu une foule compacte. Dans l'autre pièce on a réuni quelques souvenirs : meubles en bois, façonnés par le grand homme et, hélas ! *embellis* en 1850, une armoire, deux commodes, une table, un escabeau sur lequel il avait coutume de s'asseoir devant sa porte pour prendre le frais et regarder son pavillon flottant en face sur les remparts de la *Pétropavloskaïa Kriépost ;* des ustensiles encore, des outils dont il s'est servi.

Mesurant dix-huit mètres sur six à peine, si peu spacieuse et si peu luxueuse, la maisonnette était chère à son maître. Quand il crut devoir la quitter pour se loger dans un palais, très modeste encore, ainsi que je l'ai dit, il la regretta. S'il aimait d'ailleurs à bâtir des villes, il ne se plaisait guère à y habiter. En 1708, il en vint à se chercher une résidence plus champêtre dans les environs peu séduisants de la capitale de son choix. Il commença par jeter son dévolu sur un endroit écarté au bord de la Strielka, petite rivière aux eaux fraîches et rapides ; s'y construisit en une saison, mettant lui-même la main à la besogne, un logis plus confortable déjà, avec deux salles et huit chambres : Catherine était là maintenant, et les enfants venaient. Il n'en reste plus aucune trace. Mais on voit à côté un énorme tilleul, dans les branches duquel un berceau était établi ; on y montait par un escalier, et Pierre y allait fumer et boire du thé dans des tasses hollandaises, en faisant chanter un *samovar* rapporté aussi de Hollande, car cet ustensile, nationalisé depuis et répandu en Europe sous son nom pittoresque (2), est venu de là-bas avec le reste. On n'a fait en Russie qu'y substituer le chauffage par la braise, plus économique, au chauffage par l'esprit-de-vin pratiqué dans le pays

(1) Boulhakovski, *La maison de Pierre*, Pétersb., 1891 ; Roubane, *Description topographique de Saint-Pétersbourg*, Pétersb., 1779.

(2) *Samovar* veut dire en russe : qui bout tout seul.

d'origine. Voisinant avec le tilleul, des chênes majestueux portent le nom de nourrissons du Tsar (*Piétrovskiïé Pitomtsy*). Il les a plantés. Il a fait pousser aussi, avec de la graine par lui recueillie dans les montagnes du Hartz, les pins qui, non loin de là, ombragent les abords du château. Car il y eut aussi un château dans cet ermitage baptisé du nom de Strielna. Catherine devenant impératrice, il avait fallu pourvoir aux exigences nouvelles de sa situation, loger une cour. Mais alors Pierre avait soudain pris en dégoût sa villégiature. Elle devenait trop peuplée et trop bruyante. Il s'en débarrassa en en faisant cadeau à sa fille, la grande-duchesse Anne (1722), et s'en fut à Péterhof (1). Hélas ! la cour impériale et les courtisans l'y suivirent. Péterhof à son tour vit s'élever un palais de plus en plus somptueux, avec un parc à la française et des fontaines imitées de Versailles. Du moins Pierre se refusa à y loger lui-même ; il eut à proximité sa maison hollandaise, qui porte aujourd'hui encore ce nom. Très simple toujours, éloignée quand même, elle aussi, de la rusticité première, parée d'un peu de luxe flamand. La chambre à coucher, fort étroite, a, sur ses murs blancs, un revêtement de carreaux en terre cuite, proprement vernis ; le plancher est couvert d'une toile cirée à fleurs, et la cheminée s'embellit avec les plus magnifiques échantillons de porcelaine de Delft. De son lit, Pierre pouvait apercevoir Kronsloot, et y compter les bâtiments de sa flotte. En quelques pas il gagnait un petit port, d'où sa chaloupe le conduisait par un canal jusqu'à l'embouchure de la Néva.

Les habitudes nomades du Tsar aidant, ses maisons de campagne se multiplièrent. Il en eut une à Tsarskoïe-Sielo, en bois comme les autres, avec six chambres qu'il partagea parfois avec Catherine. Une légende assez suspecte veut que le nom de cette localité, rendue plus tard si célèbre, vienne d'une dame Sarri, chez laquelle Pierre serait venu de temps à autre boire du lait. *Saari-mojs*, nom finnois du lieu, voulant dire : « village supérieur » ou « exhaussé », semble fournir

(1) Pylaïef, *Le passé oublié des environs de Saint-Pétersbourg*, Pétersbourg, 1889, p. 210.

une étymologie plus certaine. A Revel, une maisonnette, en bois encore, précéda le lourd et disgracieux palais construit vers la fin du règne. Pierre évita autant qu'il put le palais. La maisonnette, qui s'est conservée, contient une chambre à coucher, une chambre de bain (*bania*), une salle à manger et une cuisine. Dans la chambre à coucher, on voit un lit pour deux, passablement étroit, avec, à son pied, une sorte d'estrade, où s'allongeaient trois *dienchtchiks* (ordonnances) veillant sur le sommeil des maîtres.

II

Pierre n'a pas été, on le sait, un grand dormeur. Je le trouve habituellement levé à cinq heures ; une ou deux heures plus tôt si les affaires pressent, s'il y a un conseil secret à tenir, un courrier à expédier promptement, ou un ambassadeur en partance à munir d'un supplément d'instructions. En quittant le lit, le Tsar se promène pendant une demi-heure dans sa chambre, vêtu d'une robe de chambre courte qui laisse ses jambes nues à découvert et coiffé d'un bonnet de coton blanc garni de rubans verts. Il rumine sans doute à ce moment et prépare dans sa tête le travail de la journée. Quand il a fini, son secrétaire, Makarof, entre et lui fait lecture des rapports quotidiens présentés par les chefs de service. Puis il déjeune rapidement, copieusement tout de même, et sort à pied, s'il fait beau, ou dans un cabriolet très simplement attelé d'un cheval. Il va aux chantiers de la marine, visite les bâtiments en construction, puis, invariablement, fait aboutir ses courses à l'Amirauté. A ce moment il avale un verre d'eau-de-vie, mange un craquelin en guise de *zakouska*, et travaille encore jusqu'à une heure, c'est-à-dire jusqu'au dîner. Dans le petit palais qu'entoure aujourd'hui le jardin d'été de Saint-Pétersbourg, la cuisine avoisine la salle à manger, avec un guichet

de communication pour le passage des plats. Pierre ne souffrait pas, en effet, la présence à table de nombreux domestiques, et ce trait est bien hollandais encore. Quand il mangeait en tête-à-tête avec sa femme, cas le plus habituel, le service était fait par un seul page choisi parmi les plus jeunes et par la femme de chambre la plus affidée de l'Impératrice. Si la table s'augmentait de quelques convives, le chef de cuisine Velten présentait lui-même les plats avec l'aide d'un ou deux *dienchtchiks*. Enfin, le dessert servi et une bouteille ayant été placée devant chaque convive, ordre était donné à tous de se retirer (1).

Ces dîners sont sans cérémonie. On n'en donne jamais d'autres dans la maison du Tsar. Les jours de gala, on dîne chez Menchikof, qui préside alors des repas somptueux, où figurent deux cents services préparés par des cuisiniers français, avec une profusion de vaisselle d'or et de porcelaine de prix. Le grand palais d'été a deux salles à manger : une au rez-de-chaussée, une autre au premier étage, et aussi deux cuisines attenantes. Pierre a trouvé moyen, en 1714, de s'occuper avec un soin méticuleux de l'aménagement de ces cuisines. Il les a voulues assez spacieuses, relativement, et garnies de carreaux de faïence sur les murs, afin, disait-il, que la *haziaïka* (maîtresse de maison) y fût à son aise pour surveiller le fourneau et préparer, à l'occasion, des plats de sa façon (2). Sans être un cordon bleu, — elle passe pour s'être plutôt occupée de la lessive dans la maison de ses anciens maîtres, — Catherine a des talents culinaires.

Pierre, lui, est très gros mangeur. En octobre 1712, à Berlin, il soupe chez le prince royal, après avoir soupé déjà chez son chancelier, Golovkine, et mange de grand appétit aux deux tables. Racontant le second de ces repas, le ministre du roi de Pologne, Manteuffel, fait l'éloge du Tsar, qui « s'est surpassé », car « il n'a ni roté, ni p..., ni ne s'est curé les dents, au moins je ne l'ai vu ni entendu ». Et, pour donner

(1) Staehlin, p. 109; Nartof, p. 53.
(2) Golikof, t. V, p. 570, note.

la main à la Reine, il s'est même ganté, « d'un gant assez sale (1) ».

Le Tsar porte avec lui son couvert : une cuiller en bois avec une garniture d'ivoire et le couteau et la fourchette en fer avec des manches en os vert. Il affectionne les mets simples du pays, le *chtchi*, le *kacha*, le pain noir, ne mange jamais de plats sucrés ni de poissons, son estomac ne s'en accommodant pas. Les jours de grand jeûne, il se nourrit de fruits et de farineux. Pendant les trois dernières années de sa vie, cédant aux instances de ses médecins, il s'interdit de temps en temps l'usage ou tout au moins l'abus du vin. De là une réputation de sobriété, dont quelques voyageurs venus en Russie à cette époque, Lang, entre autres, qui accompagna le souverain pendant la campagne de Perse, se sont faits les propagateurs. Il boit alors du *kislyië-chtchi* (kvass aigrelet), aromatisé avec du baume d'Angleterre, mais ne résiste pas à la tentation d'y ajouter quelques verres d'eau-de-vie. Ces périodes d'abstinence sont d'ailleurs courtes ; vite il retourne à ses habitudes, évitant seulement le mélange des boissons alcoolisées, s'en tenant aux vins du Médoc et de Cabors. En dernier lieu, sur les conseils du médecin écossais Ereskins, qui le soigne pour une diarrhée, il adopte le vin de l'Ermitage (2).

Le service de ses écuries n'est pas compliqué. Je vois dans les remises du palais deux carrosses à quatre places pour l'Impératrice, le cabriolet, que nous connaissons déjà, pour l'Empereur, et c'est tout. Ce cabriolet était peint en rouge et très bas ; un petit traîneau le remplaçait en hiver. Jamais Pierre ne monte dans un carrosse, si ce n'est quand il s'agit de faire honneur à quelque hôte de distinction ; et alors ce sont les équipages de Menchikof qui servent. Le favori en avait de superbes. Même quand il sortait seul, six chevaux habillés de harnais en velours cramoisi avec des ornements en argent et en or le traînaient dans une voiture toute dorée en forme d'éventail ; ses armes étaient sur les panneaux, une couronne

(1) Lettre au comte Flemming, SBORNIK, t. XX, p. 59.
(2) STAEHLIN, p. 272 et suiv.

de prince resplendissait au sommet ; des coureurs et des laquais en riche livrée allaient devant, des pages et des musiciens venaient derrière, vêtus de velours, chamarrés d'or ; six gentilshommes de chambre se tenaient aux portières, et un piquet de dragons complétait le cortège (1).

Pierre reste étranger à tout ce luxe. Son costume habituel, quand il ne revêt pas l'uniforme, est presque celui d'un paysan ; en été, un caftan de gros drap sombre de la fabrique de Serdioukof protégée par lui, un gilet de taffetas, des bas de laine habituellement reprisés comme on sait, de gros souliers à semelles épaisses, talons très hauts et boucles en acier ou en cuivre ; sur la tête un chapeau de feutre à trois cornes ou une casquette de velours. En hiver, la casquette était remplacée par un bonnet en peau de mouton ; les souliers par des bottes molles en peau de cerf, poil en dehors ; le caftan recevait une doublure de fourrures : zibeline sur le devant, petit-gris au dos et à l'intérieur des manches. L'uniforme, qu'il ne porte qu'en campagne, est celui de colonel du régiment de garde Preobrajenski : habit en drap vert de Hollande peu fin, doublé de taffetas de même couleur (qui paraît de nuance bleue aujourd'hui), avec un mince galon d'or en bordure et de grands boutons de cuivre ; veste en très grosse peau de daim. Le chapeau est sans galon, l'épée a garde de cuivre sans dorure avec un fourreau noir, le col de simple cuir noir. Pierre aimait pourtant le linge blanc et fin, comme on en fabriquait en Hollande, et c'était le seul point sur lequel il consentît à transiger avec son parti pris de simplicité, auquel des idées d'économie inspirées de très haut, peut-on croire, n'étaient pas étrangères. Quand Catherine étale devant lui le superbe costume de couronnement dont j'ai parlé déjà, il a un mouvement de colère, et son geste emporté, saisissant et secouant l'étoffe brodée d'argent, en fait tomber à terre quelques paillettes.

— Regarde, Katinka, dit-il alors, on va balayer cela, et c'est presque la solde d'un de mes grenadiers (2) !

(1) [illegible], p. 379.
(2) *Ibid.*

La Hollande n'a pas réussi à lui communiquer ses goûts et ses traditions de propreté et d'ordre domestique. A Berlin, en 1718, la Reine faisait démeubler la maison — Monbijou — qui lui était destinée, et la précaution ne se trouvait pas inutile. Le logis lui-même était presque à rebâtir après son départ. « La désolation de Jérusalem y régnait », dit la margrave de Baireuth. En un détail seulement, ses répugnances instinctives s'accordaient mal avec les sordides accoutumances par lesquelles l'Orient voisin se perpétuait dans son intérieur: il avait l'horreur de certains parasites, qui, alors comme aujourd'hui, hélas! pullulaient trop fréquemment dans les demeures moscovites. La vue d'une blatte (*cafard*) le faisait presque défaillir. Un officier, chez lequel il s'est invité à dîner, lui en montre une, qu'il a, croyant ainsi être agréable à son hôte, clouée au mur en un endroit apparent. Pierre se lève de table, tombe sur le malheureux officier à grands coups de sa *doubina,* et prend la porte.

III

Ses plaisirs sont comme ses goûts. On y voit peu d'élégance. Il n'aime pas la chasse, à l'encontre de ses ancêtres, grands tueurs d'ours et de loups, fauconniers passionnés. Cette image de la guerre offense son esprit pratique. Il n'aime la vraie guerre, ou plutôt ne s'y résigne que pour les profits qu'on en peut tirer. Une fois pourtant, au début de son règne, on l'entraîne à une chasse au lévrier; mais il fait ses conditions : il ne veut ni piqueurs ni valets de chiens figurant en tiers dans la partie. On obéit, et c'est un mauvais tour qu'il joue à ses amis, en se donnant la joie de leur faire sentir le côté conventionnel de leur divertissement. Piqueurs et valets renvoyés, les chiens sont en révolution, se jetant entre les jambes des chevaux, tirant sur leurs laisses de façon à désarçonner les cavaliers; en un instant la moitié de la compagnie est par terre, et

la chasse prend fin dans une confusion générale. C'est Pierre qui propose le lendemain de recommencer, et les chasseurs pris au piège qui s'y refusent, très maltraités d'ailleurs pour la plupart, obligés de garder le lit (1).

Il déteste les cartes, amusement de filous, dit-il. Dans ses armées de terre et de mer, défense est faite, sous les peines les plus sévères, de perdre plus d'un rouble par soirée. Quelquefois, pour complaire à des marins étrangers, ses hôtes, il consent à faire une partie de *gravias* hollandais. Il joue volontiers et bien aux échecs. Il fume et prise. A Koppenbrügge, en 1697, il fait échange de tabatières avec l'Électrice de Brandebourg. Son plaisir par excellence, sa passion maîtresse, — c'est d'être sur l'eau. A Pétersbourg, quand la Néva était déjà aux trois quarts prise, n'y restât-il que cent pieds carrés d'élément liquide, il s'obstinait à y naviguer dans la première barque venue. Souvent aussi, au plus fort de l'hiver, il faisait pratiquer dans les glaces un étroit chenal et s'y livrait à son sport favori (2). En 1706, arrivant dans sa capitale, il trouve les rues submergées et deux pieds d'eau dans les chambres où il doit loger; il bat des mains comme un enfant (3). Il ne se sent vraiment à son aise qu'à bord d'un navire quelconque. Pour le faire coucher à terre, quand un port est à proximité, il faut une maladie grave. Encore prétend-il mieux se soigner en prenant la mer, et à Riga, en 1723, sous le coup d'une violente attaque de fièvre tierce qui l'a d'abord engagé à débarquer, il fait porter son lit à bord d'une frégate, y surmonte son mal et attribue sa guérison à cet expédient. Vers la fin, même pour sa sieste de l'après-dîner, il va s'étendre au fond d'une barque qu'habituellement il trouve partout à sa disposition.

Tous les habitants de Saint-Pétersbourg étaient d'ailleurs pourvus, à son exemple et par ses soins, de moyens de locomotion aquatique. Aux fonctionnaires de premier rang, il a

(1) Golikof, t. I, p. 28.
(2) Pylaief, p. 379.
(3) Archive russe, 1875, t. II, p. 47.

attribué un yacht avec deux chaloupes à douze et quatre rames; des embarcations moins importantes aux autres, suivant leur *tchine*. Il a écrit de sa main un règlement pour l'usage de ces bâtiments. A des jours fixés d'avance, le pavillon du Tsar ayant été hissé aux quatre coins de la ville, la flottille entière devait, sous peine d'une forte amende pour les absents, se réunir dans le voisinage de la forteresse. Au signal donné par une salve de canons, on partait, l'amiral Apraxine ouvrant la marche sur son yacht pavoisé de rouge et de blanc; la chaloupe du Tsar suivait, Pierre, en costume blanc de matelot, tenant le gouvernail. Catherine l'accompagnait habituellement. Quelques-unes des embarcations, richement décorées, avaient des musiciens à bord. On allait ainsi à Strielna, à Péterhof, à Oranienbaum, où un banquet attendait les promeneurs (1).

Comme le sera la grande Catherine plus tard, Pierre est un grand ami des bêtes, des chiens en particulier. En 1708, un pauvre prêtre de campagne, du nom de Kozlovski, est mis à la torture au *Préobrajenski Prikaze* pour avoir tenu des propos inconvenants sur la personne du Tsar; des témoins l'ont entendu recontant qu'il avait vu le souverain à Moscou embrasser une chienne (2). Le fait est reconnu pour exact; l'infortuné pope a eu la malechance de passer dans une rue au moment où la chienne favorite du Tsar, Finette, se précipitait dans la voiture de son maître et frottait son museau à ses moustaches, sans qu'il s'y opposât. Finette, appelée Lisette par quelques contemporains, qui ont sans doute fait confusion avec une jument très en faveur, elle aussi, avait pour concurrent un gros dogue danois, qui figure, empaillé, parmi les souvenirs pieusement conservés dans la galerie du Palais d'hiver. La jument, un cadeau du shah de Perse, petite de taille, mais avec des muscles d'acier, partage cet honneur. Pierre l'a montée à Poltava. Finette passe pour avoir joué à un moment un rôle politique. Défense ayant été faite, sous peine de mort, de présenter des placets au Tsar, les amis d'un fonctionnaire

(1) Pylaief, p. 210.
(2) *Documents de la chancellerie secrète de Préobrajenskoïé*, a. 1708.

condamné au supplice du knoute pour prévarication s'avisèrent d'attacher au collier du gracieux animal un appel ingénieusement rédigé à la clémence du souverain. Le succès ayant couronné le stratagème, l'exemple fut suivi, mais Pierre eut vite fait de décourager les imitateurs (1).

IV

Le grand homme prend souvent ses plaisirs et ses distractions en assez mauvaise compagnie; il est vrai qu'il n'a guère les usages de la bonne. La margrave de Baireuth est une affreuse commère et la plus méchante langue du dix-huitième siècle; il doit y avoir cependant une part de vérité dans le récit assez plaisant qu'elle fait de sa rencontre avec le Tsar pendant le séjour du souverain à Berlin, en 1718. Pierre avait eu déjà l'occasion de la voir cinq années auparavant; en la reconnaissant, il se précipite, la saisit à bras-le-corps et lui écorche le visage avec des baisers furieux. Elle se débat, le frappe au visage, il ne lâche pas prise. Elle se plaint, on lui dit d'en prendre son parti, et elle se résigne, mais se venge en daubant sur la compagne du brutal monarque et sur sa suite : « Elle avait avec elle « quatre cents soi-disant dames. C'étaient, pour la plupart, des « servantes allemandes, qui faisaient les fonctions de dames, « de femmes de chambre, de cuisinières et de blanchisseuses. « Presque toutes ces créatures portaient chacune un enfant « richement vêtu sur leurs bras, et lorsqu'on leur demandait « si c'étaient les leurs, elles répondaient en faisant des salamalecs à la russienne : « Le Tsar m'a fait l'honneur de me « faire cet enfant. »

D'un ordre relativement relevé, par rapport au niveau social de la vieille Moscovie, les habitudes et les intimités contractées

(1) SCHERER, t. III, p. 294.

par Pierre au faubourg allemand n'ont pas été pour lui donner le ton des cours et des cercles élégants de l'Occident. Or il n'abandonna jamais ces anciennes fréquentations. En janvier 1723, se trouvant à Moscou, il partage ses soirées entre sa vieille amie, la femme du maître de poste Fadenbrecht, chez laquelle il se fait apporter à manger et à boire, le docteur Bidlau, l'apothicaire Gregori, les marchands Tamsen, Konau et Meyer, sans oublier mademoiselle Ammon, qui entre dans sa seizième année et chez laquelle on danse jusqu'à cinq heures du matin (1). Et c'est encore une société de choix.

Le 24 mars 1706, jour de Pâques, écrivant à Menchikof, Pierre fait signer et apostiller sa lettre par les amis qu'il a réunis autour de lui en ce jour solennel, et je trouve dans ce cénacle intime un simple soldat, deux *dienchtchiks*, un paysan enfin qui, ne sachant pas écrire, remplace sa signature par une croix, en y faisant ajouter cette mention « qu'il a reçu la « permission de s'enivrer pendant trois jours (2) ».

Pierre ne couche jamais seul; habituellement Catherine partage son lit; il est rare qu'il y introduise une maîtresse. Il se met au lit pour dormir. Il est sensuel, mais point voluptueux, et il expédie ses amours comme ses autres affaires, à la hâte. J'ai expliqué plus haut (p. 114) sa répugnance pour le sommeil solitaire, et, au défaut de sa femme, il prend pour compagnon de nuit le premier *dienchtchik* venu, qui a pour consigne de se tenir bien coi, sous peine d'être roué de coups. Pierre a généralement le réveil mauvais. En campagne, à l'heure de la sieste, il fait coucher un de ces *dienchtchiks* par terre et se sert de son ventre en guise d'oreiller : l'homme doit être à jeun ou n'avoir pas la digestion laborieuse, car, au moindre mouvement, le Tsar se relèvera d'un bond et l'assommera (3).

Cela n'empêche qu'il ne soit, au fond, très indulgent en ce qui concerne son service personnel. Nartof nous a conté l'his-

(1) Bergholz, *Büschings M.*, t. XXI, p. 183.
(2) Golikof, t. III, p. 94.
(3) Scherer, t. II, p. 81.

toire de certaines armoires imaginées par le souverain pour y mettre sous clef, avec leurs lits, ses ordonnances qui, au mépris d'ordres et de menaces réitérés, persistaient à passer les nuits dehors, courant le guilledou. Il gardait les clefs sous son oreiller et se levait passé minuit pour inspecter, en compagnie de Nartof, le dortoir cellulaire de son invention. Il trouve une nuit toutes les cellules vides. Stupéfaction et colère terrible : « Les coquins ont donc des ailes! Je les leur couperai demain « avec ma *doubina*. » Le jour venu et les coupables paraissant devant lui, il se contente pourtant de leur promettre, en cas de récidive, une prison mieux gardée et moins confortable (1).

Son personnel domestique se composait de six *dienchtchiks,* au nombre desquels on voit un Tatichtchef, un Orlof, un Boutourline, un Souvarof; deux courriers pour les messages lointains; un valet de chambre, Polouboiarof; un secrétaire, Makarof, et deux sous-secrétaires : Tcherkassof et Pamiatine. Nartof en faisait aussi partie, en qualité d'auxiliaire du Tsar pour son travail de tourneur en ivoire et en bois, auquel il donnait fréquemment plusieurs heures par jour. Tout ce monde fait exception à la règle générale, qui veut que les personnes ayant affaire au souverain de près ou de loin le détestent autant qu'elles le craignent. Toujours comme la grande Catherine plus tard, Pierre le Grand est adoré de ses serviteurs intimes.

Il en va autrement avec ses collaborateurs qui sont aussi habituellement ses favoris, mais, sauf Menchikof, ne conservent pas longtemps ce dernier titre. Pour ceux-ci, des phases de condescendance, de faiblesse même poussée à l'extrême, aboutissent invariablement à de brusques changements d'humeur et à de terribles retours de fortune. Pendant que cela va bien, ils sont de vrais enfants gâtés; Pierre prend soin de leur santé et de leur bien-être avec une sollicitude de tous les

(1) *Mémoires,* p. 36. La partie personnelle des souvenirs de Nartof mérite une certaine créance; le reste est une compilation postérieure n'ayant que la valeur, très équivoque en général, des diverses sources anecdotiques auxquelles elle a été puisée.

jours; il s'occupe même de les marier. Quand la catastrophe du malheureux Alexis a mis en faveur un des sbires chargés de la capture du Tsarévitch, Alexandre Roumiantsof, un boïar offre à ce dernier sa fille assez richement dotée. Fils d'un petit gentilhomme du gouvernement de Kostroma, Roumiantsof est pauvre.

— As-tu vu la fille? lui demande Pierre.

— Non, on dit qu'elle n'est pas sotte.

— C'est quelque chose; mais je veux la voir.

Il va le soir à une réunion où la jeune personne doit se trouver, se la fait montrer aussitôt qu'il est entré, hausse les épaules, dit en se parlant à lui-même, mais très haut : « *Nitchémou nie byvate!* » (Rien à faire!) tourne les talons et prend la porte. Le lendemain, en apercevant Roumiantsof, il répète : « *Nitchémou nie byvate!* » puis ajoute : « Je te trouverai autre chose, et pas plus tard que ce soir; sois là à cinq heures. » Exact au rendez-vous et invité par le Tsar à prendre place avec lui dans son cabriolet, Roumiantsof n'est pas médiocrement surpris en voyant la voiture s'arrêter devant la maison du comte Matviéief, un des plus nobles et des plus opulents sujets de l'Empire. Pierre aborde familièrement le comte en l'embrassant, et, à brûle-pourpoint :

— Tu as une fille à marier; voici le mari.

Sans autre préliminaires, mademoiselle Matviéief devient madame Roumiantsof. A en croire certains témoignages, elle aurait été déjà — à dix-neuf ans — la maîtresse du souverain, et une maîtresse volage. L'ayant surprise peu de temps auparavant en flagrant délit d'infidélité, Pierre aurait choisi ce moyen de constituer un gardien à sa vertu trop fragile, non sans avoir préalablement administré à la belle une solide correction *manu propria* (1).

Mais les chapitres suivants renseigneront mieux le lecteur sur ce qu'il est possible historiquement d'apercevoir de certain ou de probable dans ce coin obscur de son intimité.

(1) Pylaief, *La vieille Moscou*, p. 52.

LIVRE II

L'ENTOURAGE

CHAPITRE PREMIER

COLLABORATEURS, AMIS ET FAVORIS.

I. L'aristocratie et l'élément populaire. — L'école des *diëtatiels*. — Les grands favoris. — Romodanovski. — Le *Prince-César*. — Le bureau de la haute police. — La *Place Rouge* de Moscou. — La vieille Russie. — Un ours faisant office de maitre d'hôtel. — Loyauté, énergie et férocité. — Souplesse orientale. — Chérémétief. — Un pauvre capitaine et un beau soldat. — Menchikof. — Le garçon pâtissier. — Le menin du Tsar. — Indifférence de Pierre pour les propos qui circulent à ce sujet. — *Alexachka* devient prince. — Profusion de titres et de fonctions. — Omnipotence. — Abus de pouvoir. — Le chef militaire. — L'administrateur. — Qualités et défauts. — L'apologie du vol. — L'indulgence de Pierre lassée. — Demi-disgrâce. — II. Les collaborateurs de second plan. — Golovine. — Amiral sans être marin et ministre des affaires étrangères sans être diplomate. — Marins russes et étrangers. — Apraxine et Cruys. — Politiciens et policiers. — Golovkine. — Tolstoï. — Le diplomate russe grand seigneur de la nouvelle école : Boris Kourakine. — Les *diëtatiels* de grande marque. — Néplouief et Tatichtchef. — Le confesseur du Tsar : Nadajinski. — Un match avec le secrétaire de l'abbé Dubois. — III. Les « faiseurs » de second ordre. — Iagoujinski, Chafirof. — Les Juifs polonais. — Les Viesselevski. — Une création du nouveau régime : les *prybylchtchiks*. — Kourbatof, Solovief. — Le premier économiste russe : Possochkof. — La fortune des Démidof. — Lomonossof. — IV. Collaborateurs étrangers. — Ils font souvent toute la besogne, mais restent dans l'ombre. — Chérémétief et Ogilvy. — Vinnius. — Jacques Bruce. — Ostermann. — Le Juif portugais : Devier. — Un maitre de police bâtonné. — Aboutissement uniforme des brillantes carrières. — La culbute finale. — Les Français. — De Villebois. — Un drame dans le lit de l'Impératrice. — Les Anglais. — Perry, Fergusson. — Le nègre ; un ancêtre de Pouchkine : Abraham Hannibal. — V. Bilan général. — Comparses et utilités. — La personnalité du grand Réformateur est exclusive des grandeurs rivales. — Pierre et Leibnitz. — Le rôle posthume du grand Allemand.

I

« Notre Tsar est presque seul, lui dixième, à tirer en haut; des millions d'individus tirent en bas. » En peignant ainsi, dans son langage imagé, l'isolement de Pierre et les difficultés qu'il rencontre pour faire prévaloir sa réforme, Possochkof exagère bien un peu. L'avènement même du grand Réformateur a été, je l'ai montré, le triomphe d'un parti; ses premières tentatives révolutionnaires lui ont été également inspirées par son entourage, et, depuis, il se serait certes trouvé impuissant à accomplir en vingt ans le travail de plusieurs siècles sans une somme assez considérable d'intelligences et d'énergies lui prêtant leur concours. Le sol qu'il frappe de son pied dominateur et qu'il arrose de la sueur de son front se montre fertile, au contraire, en capacités disponibles, grossières sans doute, mais vaillantes. Après les ouvriers de la première heure, les Lefort et les Narychkine, d'autres surgissent, étrangers ou indigènes, ni grands capitaines sans doute ni politiques très profonds, mais hommes d'action comme lui; comme lui sommairement et superficiellement instruits, mais susceptibles de développer, dans les directions les plus diverses, une force d'initiative, une abondance de ressources, une puissance d'effort remarquables. Quand il lui en manque dans le camp de la vieille aristocratie, et c'est bientôt le cas (alarmée par la hardiesse de ses mesures, suffoquée par la rudesse de ses manières, essoufflée par la rapidité vertigineuse de ses allures, la vieille aristocratie demeurant en arrière ou se dérobant), il descend plus bas, jusqu'aux plus profondes couches populaires, et, en échange d'un Matviéief ou d'un Troubetzkoï, y trouve un Démidof ou un Iagoujinski. Une école se forme ainsi autour de lui d'hommes d'État portant une marque spéciale, prototypes des *diélatiels*

(faiseurs) d'une époque plus récente, tour à tour soldats, diplomates ou économistes, sans spécialité définie, un peu dilettantes, sans préjugés et sans scrupules, sans peur sinon sans reproche, marchant devant eux sans regarder en arrière, toujours prêts à tailler dans le vif, merveilleusement propres à faire vite toutes les besognes et à endosser hardiment toutes les responsabilités. Ils sont comme Pierre les veut et comme il faut qu'ils soient pour ce qu'ils ont à faire ensemble. Il ne leur demande pas, et il a raison, d'être des parangons de vertu. En 1722, Campredon mande au cardinal Dubois : « J'ai « l'honneur de représenter à Votre Éminence que, si elle ne « joint pas à des pouvoirs les moyens de distribuer de l'argent « aux ministres russes, il ne faut pas espérer de réussir, « quelque avantage que le Tsar puisse trouver dans une « alliance avec la France, parce que si ses ministres n'y trou- « vent pas le leur particulier, leurs intrigues et inimitiés « secrètes feront échouer les négociations les plus utiles et les « plus glorieuses à leur maître. Je vois tous les jours des « expériences de cette vérité (1). » Ces ministres s'appellent Bruce et Ostermann, et les *expériences,* peut-être très réelles, dont l'envoyé français se prévaut à leur égard, n'empêchent pas que l'année d'avant, à Nystadt, ils aient renchéri sur Pierre lui-même pour la défense de ses intérêts, et obtenu des conditions de paix qu'il n'osait se promettre.

Trois hommes dans tout ce personnel contemporain du grand règne sont à tirer hors pair : Romodanovski, Chérémétief et Menchikof. Les deux premiers ont joui seuls d'un privilège refusé à Catherine elle-même : de pénétrer à toute heure chez le Souverain sans se faire annoncer. En les congédiant, Pierre les reconduisait jusqu'à la porte de son cabinet.

De toutes les familles princières issues de Rourik, aucune, dans les premières années du dix-huitième siècle, n'égalait en influence et situation acquise celle des Romodanovski. Au siècle d'avant, elle ne comptait pourtant encore que parmi les

(1) 24 juillet 1722. Aff. étr.

familles de second rang, venant après les Tcherkaski, Troubetzkoï, Galitsine, Repnine, Ouroussof, Chérémétief, Saltikof, et sur un pied d'égalité avec les Kourakine, Dolgorouki, Volkonski, Lobanof (1). Rameau cadet d'une des branches cadettes de la grande maison du chef normand, celle des princes de Starodoub, elle a tiré son nom, au quinzième siècle, de la terre de Romodanof, dans le gouvernement de Vladimir. Elle s'est poussée depuis au premier rang par une attribution en quelque sorte héréditaire d'emploi, qui, ailleurs, ne lui eût pas constitué un titre de gloire. Lors de la création par le tsar Alexis d'un bureau de haute police à Préobrajenskoïé, avec cachots souterrains et chambres de question, la direction en a été confiée au prince Georges (ou Iouri) Ivanovitch Romodanovski. Son fils, après sa mort, est devenu titulaire du poste et l'a transmis encore à son héritier.

Ce fils de Georges Ivanovitch est le *Prince-César* que l'on connaît déjà.

C'est en 1694, semble-t-il, et en récompense de la victoire remportée par lui sur le faux roi de Pologne figuré par Boutourline, que Pierre a eu l'idée de l'affubler de ce titre. Ce n'était qu'une plaisanterie, mais on sait comment le plaisant et le sérieux se sont mêlés dans les fantaisies du grand homme. Il est plus difficile d'imaginer comment l'homme que paraît être le prince Féodor Iouriévitch a pu se prêter, sa vie durant, à cette comédie. Il n'a rien d'un bouffon, ni l'humeur folâtre, ni la docilité. Peut-être, avec la naïveté d'un barbare, ne s'est-il pas avisé de la réalité injurieuse et dégradante, si apparente pourtant sous la dérision de sa *majesté*. Aux yeux de Pierre, il a évidemment représenté une transaction suprême avec le régime condamné par lui. C'est pour cela que le Réformateur tolère ses moustaches et son costume tatare ou polonais ; mais, en même temps que Pierre élève et consacre au culte du passé cette espèce d'idole commémorative et expiatoire, il bafoue et honnit en elle et ce passé détesté et tout ce

(1) Kotochikhine, *Mémoires,* Pétersbourg, 1884, p. 25 et suiv.

qu'il parvient à y associer d'idées et de souvenirs offensants pour lui : le vieux Kreml de Moscou et la pompe semi-asiatique des Tsars, ex-vassaux du grand Han, dont le lourd appareil a pesé sur ses jeunes années ; la vieille Burg de Vienne et la majesté des Césars romains, dont il a aussi senti le poids à une heure, jamais oubliée, de ses débuts sur la scène du monde. C'est tout cela qu'il entend tourner en risée et précipiter dans le néant.

Le personnage choisi pour ce rôle équivoque a ses mérites. Placé, en apparence du moins, au-dessus de toute atteinte, il se met très réellement au-dessus de tout soupçon. Il est à toute épreuve : loyal, probe et implacable, cœur de roche et main de fer. Au milieu de toutes les intrigues, de toutes les bassesses, de toutes les avidités qui se donnent carrière dans l'entourage du Souverain, il reste droit, hautain, pur, et, une émeute venant à gronder à Moscou, il l'arrête net avec un expédient de sa façon : deux cents émeutiers pris dans la foule et suspendus par les côtes à des crochets de fer sur la *Place Rouge,* ainsi bien nommée, de l'antique capitale. Il a des cachots et des instruments de torture jusque dans sa propre maison, et Pierre, qui est alors en Hollande, venant à lui reprocher un abus de son terrible pouvoir, commis en état d'ivresse, il répond vertement : « C'est à ceux qui ont des « loisirs et vont les employer en pays étrangers de fréquenter « *Ivachka ;* nous autres avons mieux à faire que d'ingurgiter « du vin ; *nous nous lavons tous les jours dans du sang* (1). »

Un certain genre de souplesse n'est pourtant pas tout à fait étranger à son caractère : il tient de trop près à l'Orient. Il lui arrive bien de contrarier le Souverain à la dérobée, parfois même de le fronder ouvertement, et, en 1713, écrivant à l'amiral Apraxine, le volontaire despote semble ne plus savoir comment se tirer d'affaire avec « ce diable d'homme qui n'agit qu'à sa guise ». Romodanovski a l'air de prendre très au sérieux sa souveraineté et de n'entendre pas raillerie à

(1) *Écrits et Correspondance de Pierre*, t. I, p. 226 et 671.

ce sujet. Chérémétief, en lui annonçant le gain de la bataille de Poltava, l'appelle *Sire* et *Votre Majesté*. On ne pénètre dans la cour de son palais qu'à pied et chapeau bas; Pierre lui-même laisse son cabriolet à la porte. On se prosterne jusqu'à terre en l'abordant. Il a un luxe de monarque asiatique et des fantaisies personnelles à l'avenant. Sa suite, quand il va à la chasse, se compose de cinq cents personnes, et les visiteurs de tout rang qui se présentent chez lui sont tenus de vider en entrant un énorme verre d'eau-de-vie grossière assaisonnée de poivre, qu'un ours apprivoisé leur sert en grognant. Si on fait mine de refuser, l'ours lâche le plateau et empoigne le visiteur (1). Mais le même homme n'a garde d'oublier que le parvenu Menchikof est grand amateur de poissons, et il prend soin de lui envoyer les meilleurs produits de son vivier, en même temps que des barils de vin et d'hydromel au *dienchtchik* Pospiélof, grand ivrogne et grand favori du Tsar (2).

Chérémétief est, lui aussi à sa manière, un représentant du passé. A Narva, il perd la tête, comme tout le monde; à Poltava, il fait bravement son devoir, comme tout le monde; dans son testament, rédigé en 1718, il confie son âme pécheresse au Tsar (3), et ce trait le peint tout entier. Il est simple, candide et ignorant.

— Quel grade aviez-vous avant de venir ici? demande-t-il à un sous-officier qui arrive d'Allemagne.

— Capitaine d'armes.

— *Arm*, cela ne veut-il pas dire pauvre en allemand? Vous étiez dans votre pays un pauvre capitaine; eh bien, vous serez capitaine chez nous et riche par-dessus le marché (4).

Mais c'est un superbe soldat; toujours le premier au feu, gardant sa tranquille sérénité sous les balles, adoré de ses hommes. Dans les rues de Moscou, s'il aperçoit quelque officier ayant servi sous ses ordres, il ne manque pas de descendre

(1) Hmyrof, *La comtesse Golovkine et son temps*, p. 76 et suiv.
(2) Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 55.
(3) Archive russe, 1875, t. I, p. 86.
(4) Bruce, *Mémoires*, Londres, 1782, p. 113.

de son carrosse, aussi doré que celui de Menchikof, pour serrer la main du vieux compagnon. Le cœur sur la main, généreux et hospitalier, nourrissant une armée de mendiants et tenant table ouverte de cinquante couverts tous les jours, il offre à la vue un des derniers spécimens de l'ancien boïar moscovite, dans ce que le type a eu de sympathique.

Alexandre Danilovitch Menchikof en personnifie un autre, bien différent. Il ouvre en Russie la série des grands parvenus, créatures du caprice souverain. Une légende veut que dans sa jeunesse il ait été garçon pâtissier. Son diplôme de prince le fait descendre d'une ancienne famille lithuanienne. A la rigueur, les deux versions peuvent s'accorder. Le fils d'un petit gentillâtre des environs de Smolensk a pu vendre des gâteaux dans les rues de Moscou ; un chevalier de Saint-Louis en vendait bien à Versailles du temps de Sterne (1). Son père, en tout cas, n'a pas franchi le grade de caporal dans le régiment Préobrajenski, et il y débutait lui-même aux environs de 1698 comme sergent. Peut-être cumulait-il à ce moment cet emploi avec le colportage des *pirogui*. Même dans les régiments de nouvelle formation mis sur pied par Pierre, les traditions léguées par les *Streltsy* ont longtemps perpétué un élément d'industrialisme fort curieux. Mais à cette époque déjà le jeune homme passait pour être très avant dans les bonnes grâces du Tsar, qui se servait pour le désigner du diminutif caressant d'*Alexachka* et lui prodiguait en public des témoignages d'une tendresse presque passionnée (2). On se souvient du rôle que des rapports, d'ailleurs contestés, lui font jouer dans une scène de violence chez le général Cheïne, où Pierre a eu besoin d'être rappelé à la raison (3). L'origine de sa faveur est attribuée par d'autres récits à une intervention autrement salutaire et importante dans la destinée du souverain. Se rendant à dîner chez un boïar, Pierre est accosté par le *pirojnik ;* sa figure lui plaît, et il l'emmène, le faisant

(1) *Sentimental Journey*. Chapitre du pâtissier.
(2) Voy. SoloviEF, t. XIV, p. 267.
(3) Voy. ci-dessus, p. 128.

se tenir derrière sa chaise pendant le repas. A un moment, alors qu'il étend la main pour se servir d'un plat, un geste du pâtissier et des paroles prononcées à voix basse arrêtent le Tsar. Quelques heures auparavant, le *pirojnik* a pénétré dans les cuisines du boïar et a surpris les apprêts d'une tentative d'empoisonnement. Le plat servi séance tenante à un chien prouve la réalité de l'attentat, le boïar et ses complices sont arrêtés, et *Alexachka* a débuté dans sa carrière prestigieuse (1).

Né en 1673, une année avant Pierre, grand, bien fait, avec un visage agréable, il se distingue de son maître et de la plupart des Russes, ses contemporains, par un grand souci de propreté et même d'élégance personnelle. Le rôle représentatif qui lui échoit plus tard tient, dans une certaine mesure, à cette particularité. Il n'a pourtant aucune éducation. Il ne saura jamais ni lire ni écrire et apprendra seulement à signer son nom (2). S'il faut en croire Catherine II, qui a eu les moyens d'être bien renseignée, il ne serait pas arrivé davantage à posséder « une idée claire sur quoi que ce soit (3) ». Mais à l'exemple de Pierre, bien que d'une manière très inférieure, il s'approprie des notions sommaires sur toutes choses, en y comprenant les façons du grand monde. Il est l'ombre du génial souverain. Il l'accompagne sous les murs d'Azof et partage sa tente ; il le suit à l'étranger et participe à ses études ; il prend part à la répression des *Streltsy* et se vante, dit-on, d'avoir abattu de sa main vingt têtes de rebelles ; après s'être laissé couper la barbe par Pierre lui-même, il fait office de perruquier auprès des membres de la municipalité de Moscou, et les amène ainsi accommodés devant le Tsar, symbolisant sa coopération future à l'œuvre du grand règne. Dès l'année 1700 il paraît exercer dans la maison du souverain les fonctions de

(1) BRUCE, *Mémoires*, p. 76.

(2) Les exemples cités par OUSTRIALOF, t. IV, p. 210, à l'appui d'une assertion contraire, de signatures auxquelles le favori aurait ajouté des apostilles comme *vzial* (a reçu), ou *prinial i spisalsia* (a reçu et fait réponse), ne sont pas concluants. Le témoignage de Catherine l'est bien davantage. Voy. aussi ESSIPOF, *Biographie*, Archive russe, 1875, t. II, p. 569 ; KOURAKINE, Archives, t. I, p. 76.

(3) Lettre à Grimm du 20 janvier 1776 (Sbornik).

majordome, et avoir pris dans son cœur une place tout à fait à part. En lui écrivant, Pierre l'appelle : *min Herzenskind* (enfant de mon cœur), *min bester Frint* (mon meilleur ami), ou même *min Bruder,* qualificatifs dont il ne s'est jamais servi pour personne d'autre. Les réponses du favori sont d'un ton également familier, et, détail significatif, il n'ajoute aucune formule de respect à sa signature, alors que Chérémétief lui-même signe : *Naïposliédnieichyï rab tvoï* (le dernier de vos esclaves) (1).

L'opinion générale des contemporains veut que cette liaison ne soit pas de simple amitié, Pierre montrant d'ailleurs une indifférence singulière pour ce genre d'imputations. En 1702, un capitaine d'armes du régiment Préobrajenski, convaincu de s'être laissé aller à des propos très libres sur ce thème scabreux, est simplement renvoyé dans une garnison éloignée, et le fait se reproduit à plusieurs reprises (2).

Le favori a pourtant pour maîtresses les deux sœurs Arsénief, Daria et Barbe, demoiselles de cour de la tsarevna Nathalie, sœur préférée du souverain, auxquelles il écrit en commun : elles jugent à propos de faire épargne de sentiments jaloux. Il finira par épouser l'aînée, vis-à-vis de laquelle Pierre semble avoir eu des obligations personnelles d'un caractère énigmatique. En conduisant Daria à l'autel, Menchikof obéira à une sorte de mise en demeure de la part de son auguste ami, inspirée, celle-ci, par des scrupules mystérieux, un cas de conscience inexpliqué. Confus et noyé d'ombre, un coin de la vie intime du héros transparait là, avec des dessous louches et des promiscuités étranges, qui sollicitent et découragent les investigations.

En 1703, les deux amis sont nommés le même jour chevaliers de Saint-André, « quoique indignes », affirme Pierre dans une lettre à Apraxine (3). Puis la grande féerie du favoritisme commence pour *Alexachka.* En 1706, il devient prince

(1) *Ecrits et Correspondance de Pierre,* t. III, p. 780-782.
(2) Archive russe, 1875, t. II, p. 236.
(3) *Ibid.*

du Saint-Empire ; l'année suivante, après sa victoire sur le général suédois Mardefeldt (à Kalisz, 18 octobre 1706), il prend le rang de prince russe souverain (*vladietielnyĭ rousskiĭ Kniaz*), au titre de *duc d'Ijora*, avec toute l'Ingrie comme apanage héréditaire ; il est aussi comte de Doubrovna, de Gorki et de Potchep, souverain héréditaire d'Oranienbaum et de Batourine, généralissime, membre du conseil supérieur, maréchal de l'Empire, président du collège de la guerre, amiral du *pavillon rouge*, gouverneur général de Saint-Pétersbourg, lieutenant-colonel du régiment Préobrajenski, lieutenant-colonel des trois régiments des gardes du corps, capitaine de la compagnie des bombardiers, chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre, de l'Éléphant, de l'Aigle blanc, de l'Aigle noir...

Il n'est pas satisfait. En 1711, il négocie avec la duchesse douairière de Courlande le rachat de son titre et de son duché, se croit près de réussir l'année suivante et se fait déjà prêter serment par les fonctionnaires du pays (1). Forcé de remettre à un autre temps une prise de possession définitive qui offusque la Pologne, il n'y renonce pas, et se venge sur les seigneurs polonais en les forçant à lui céder à vil prix des domaines immenses. Il ajoute ainsi à ses splendeurs une richesse énorme. En Ukraine il fait marché avec Mazeppa pour le district entier de Potchep, et s'empare des biens qui y appartiennent aux officiers cosaques. Un poteau à ses armes dressé dans un village équivaut à un titre de propriété ; au besoin il y ajoute une potence. Il a recours aussi à des spéculations, qui, fondées sur la mise en valeur de son pouvoir presque absolu, ne peuvent être que lucratives. Avec Tolstoï, avec le Juif Chafirof, il crée des fabriques qu'il dote de privilèges arbitraires (2).

Son pouvoir n'est limité que par les repentirs périodiques du souverain, suivis de mesures de répression contre les abus

(1) Dépêche de de Bie aux États généraux, 26 avril 1712. Archives de la Haye.
(2) Karnovitch, *Les grandes fortunes*, p. 120 et suiv.

commis ; à part cela, la dictature qu'il exerce est, dans un sens, plus entière que celle de Pierre, car le favori ne la limite lui-même par aucune considération d'ordre supérieur. A en croire, d'ailleurs, le résident impérial Pleyer, il en arrivait à contremander les ordres du Tsar ; en sa présence il maltraitait le tsarevitch, le prenait par les cheveux et le jetait à terre ; les tsarévny se prosternaient devant lui (1).

Que vaut l'homme et que fait-il pour être et avoir tout cela ?

Au point de vue militaire, il ne faut lui demander ni science ni même bravoure. « Sans expérience, savoir, ni courage », dit Whitworth (2). Mais il montre de l'endurance dans la mauvaise fortune, de l'élan dans le succès, de l'énergie toujours. « Actif, entreprenant », dit Campredon, en ajoutant : « Peu discret, enclin au mensonge, fera pour de l'argent tout ce qu'on voudra (3). » Le bizarre mélange d'esprit sérieux et de puérilité, qui paraît dans la manière d'être et de faire de Pierre, s'accuse également chez son *alter ego* en traits presque aussi saillants. En août 1708, au passage de la Bérézina et à la veille d'une rencontre que cherchent les Suédois et qu'il essaye d'éviter, je le trouve occupé d'une livrée nouvelle pour des domestiques allemands qu'il envoie à sa femme. Il semble attacher à ce détail une importance énorme. Pendant qu'il mesure les galons et dessine les basques, Charles XII manœuvre de façon à rendre la bataille inévitable. L'issue n'en est pourtant pas aussi désastreuse pour les troupes russes que l'on aurait pu s'y attendre. Elles soutiennent le choc avec une fermeté qui déjà présage les victoires futures. Le favori s'est ressaisi.

Patiomkine sera plus tard de cette école.

A Poltava, vingt-quatre heures sont perdues par lui avant la poursuite, qui, succédant de plus près à la déroute des Suédois, aurait infailliblement mis Charles entre ses mains avec les débris de l'armée vaincue. Quand il arrive à rejoindre Loewenhaupt sur les bords du Dniéper, le Roi a eu le temps

(1) Oustrialof, t. IV, 2e p., p. 613, 623, 656.
(2) Dépêche du 17 sept. 1708. Sbornik, t. L, p. 64.
(3) 3 mai 1725. Aff. étr. de France.

de gagner l'autre rive, et le favori, n'ayant avec lui qu'un gros détachement de cavalerie, se trouve en assez mauvaise posture. Son heureuse étoile et son audace l'aident à se tirer de ce mauvais pas : il fait comme si toute l'armée victorieuse marchait sur ses talons ; les vaincus, démoralisés, s'en laissent imposer, et Loewenhaupt capitule.

Comme administrateur, ses talents servent surtout à l'enrichir. Il vole effrontément, et impunément la plupart du temps. En 1714, il est vrai, l'excès de ses déprédations amène une enquête qui se prolonge indéfiniment. Mais il est retors ; il exhibe de vieux comptes qui le rendent de son côté créancier du Trésor pour des sommes plus fortes que celles qu'on lui réclame, et quand, au bout de quatre années, une dénonciation nouvelle le trouve à court d'arguments, il se rend auprès de Pierre et lui tient à peu près ce langage :

« Enquêteurs et dénonciateurs ne savent ni ce qu'ils disent, « ni ce qu'ils font. Ils s'embarrassent de vétilles. S'ils pré« tendent qualifier de vol l'attribution que j'ai pu faire à mon « usage personnel de sommes dont j'ai eu la disposition, ils « sont loin de compte. Oui, j'ai volé les cent mille roubles dont « parle Nieganovski ; j'ai volé bien autre chose ! Je ne saurais « moi-même dire combien. Après Poltava j'ai trouvé dans le « camp suédois des sommes considérables, j'en ai distrait pour « moi vingt mille et quelques écus ; votre intendant Kour« batof, homme probe, m'a remis à diverses reprises d'autres « sommes puisées dans votre caisse, argent monnayé et « lingots ; à Lubeck, je me suis fait donner cinq mille ducats ; « à Hambourg, le double ; dans le Mecklembourg et les pos« sessions suédoises d'Allemagne, douze mille thalers ; à « Dantzig, vingt mille. J'en oublie. J'ai usé à ma façon de « l'autorité que vous m'avez donnée. J'ai fait en grand ce que « d'autres autour de vous font en petit. Si j'ai eu tort, j'au« rais dû être averti plus tôt... »

Pierre fut désarmé. Il se sentait complice. Une fois de plus il passa l'éponge. Mais les dénonciations se multipliaient. Un crédit de 21,000 roubles avait été assigné en 1706 pour une

remonte de chevaux de guerre; il avait disparu; le voleur était toujours le même. Le cas relevait cette fois de la justice militaire; elle condamnait le favori à la privation de ses fonctions et grades. Pierre faisait grâce. L'enquête continuait; d'autres enquêtes se greffaient sur elle, provoquées par les prévarications du menin impérial en Pologne, en Poméranie, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, partout où il avait la main, et il n'était guère de province ni de département administratif qui lui échappât. Le Tsar finissait par s'en lasser. L'avidité insatiable de son ami menaçait de créer au souverain des difficultés diplomatiques. Le gouverneur de Revel, Zotof, était accusé par le résident hollandais de pressurer les marchands de son pays, en partageant avec Menchikof le produit de ses exactions. Les sentiments du maître pour le favori se refroidissaient d'année en année; l'ancienne familiarité disparaissait peu à peu de leurs relations. Pierre en venait un jour, dans un mouvement de colère, à menacer l'incorrigible voleur de lui faire reprendre son ancien état. Le soir, il le voyait entrer en costume de pâtissier portant une manne sur la tête et criant : « Je vends des *piroguis* cuits au four. » Il riait. Le traître avait plus d'une corde à son arc. Il avait l'appui constant, invariablement fidèle, de Catherine. Elle avait été sa maîtresse, et s'en souvenait. Il exploitait aussi l'affection passionnée du Tsar pour le fils de sa seconde femme, le petit Pierre Pétrovitch; il avait soin, pendant les absences du souverain, de lui envoyer fréquemment des nouvelles du « trésor sans prix », racontant comment il jouait au soldat, répétant ses mots, s'extasiant sur ses gentillesses. Mais surtout il restait l'homme de la situation, celui sur lequel, en mettant l'honnêteté hors de cause, Pierre pouvait le plus sûrement compter pour le seconder ou le suppléer par une vigueur, un esprit de résolution et d'initiative, une abondance de ressources qui ne se démentaient jamais. Envoyé en Finlande avec un corps d'armée, Apraxine risque d'y mourir de faim. Pierre est absent. Le Sénat appelé à intervenir ne décide rien. Les marchands refusent de rien livrer sans argent, et le trésor est vide. Men-

chikof donne l'ordre d'enfoncer les portes des magasins, fait main basse sur les provisions qu'il y trouve et les envoie à Abo. On crie à l'accaparement; les sénateurs, intéressés dans le commerce du blé, font mine de vouloir arrêter le favori. Il tient tête à l'orage, et, au retour du Tsar, n'a pas de peine, cette fois, à se justifier. Son coup d'État a sauvé les troupes de Finlande.

Il avait enfin pour lui l'indignité de ses accusateurs. L'un d'eux, Kourbatof, était convaincu de fraude lui-même, en 1721, et condamné au payement d'une amende.

Il se soutient ainsi jusqu'à la fin, de plus en plus menacé, mais surnageant toujours. En 1723, Catherine prenant pour la vingtième fois la défense de son protégé, Pierre l'interrompt brusquement : « Menchikof est venu au monde comme il vit; « sa mère lui a donné le jour dans le péché, et il mourra dans « la friponnerie; s'il ne s'amende, il aura la tête coupée. » L'ancienne tendresse a vécu. Son esprit même, qui tant de fois a forcé l'indulgence du Tsar en l'égayant, ne sert plus le favori comme par le passé. Entrant dans le palais du fastueux parvenu, Pierre en voit les murs nus, les salons démeublés. Que veut dire cette désolation?

— J'ai dû vendre tentures et meubles pour payer les amendes qui m'ont été imposées.

— Eh bien, rachetez ce que vous avez vendu; sinon, je doublerai les amendes.

Le charme est rompu. On enlève à Menchikof la présidence du collège de la guerre; on lui reprend 15,000 âmes volées dans les anciens domaines de Mazeppa (1). La mort de Pierre le trouve dans une demi-disgrâce. Il en sort à l'avènement de Catherine pour retrouver une situation et un pouvoir encore agrandis, faire monter à sa fille les marches du trône, puis, à la veille de ce triomphe suprême, voir crouler sa fortune et finir ses jours en exil avec quelques copecks par jour pour

(1) Voy. pour sa biographie Essipof, *loc. cit.*; Soloviev, t. XVI, p. 231 et suiv.; Golikof, t. VI, p. 407 et suiv.; Nartof, p. 47 et suiv; Posselt, t. I, p. 545 et suiv.

vivre. Cette seconde moitié de sa carrière sort de mon cadre actuel; j'aurai peut-être l'occasion d'y revenir.

Quoi qu'on ait pu imaginer et avancer à ce sujet, ce collaborateur n'est pas une grande intelligence; c'est une force, qu'il serait malséant de méconnaître ou de déprécier. Mise entre les mains de Pierre au service de la plus puissante volonté que l'histoire moderne ait connue avant Napoléon, précipitée dans une poussée formidable à travers l'immense steppe inculte qu'est alors la Russie et employée à son défrichement, elle a sa valeur; elle renverse les obstacles, brise les résistances; c'est un fleuve impétueux aux eaux troubles, charriant des germes féconds dans de la fange.

Hautain, brutal, cupide et féroce, l'homme n'était pas aimable ni aimé. Quand, en 1706, sa maison de Moscou brûlait, toute la ville était en allégresse (1). Pierre ne s'en émut pas. Il a eu toujours des préférences secrètes pour ceux de ses serviteurs qui, en dehors de lui, ne pouvaient compter sur rien ni sur personne.

II

J'arrive aux collaborateurs de second plan. Quelques-uns appartiennent à la vieille noblesse; ce ne sont pas les plus intéressants. Appelé, après la mort de Lefort, à la direction de l'Amirauté et à celle du Bureau des envoyés étrangers (*Posolskoï Prikaze*), le ministère des affaires étrangères de l'époque, Féodor Aléxiéiévitch Golovine n'est ni marin ni diplomate. Il marie son frère, Alexis, à une sœur de Menchikof; il a pour mignon Iagoujinski, dont Pierre à son tour appréciera les qualités; il porte majestueusement le *compas*, signe distinctif de sa charge : c'est tout son mérite. Apraxine, qui lui succède en 1706 comme grand amiral, est plus sérieux déjà, mais doit

(1) Archive russe, 1875, 2e p., p. 49 (Essipof).

encore une bonne part de sa supériorité et de ses succès à la présence, dans les bureaux de la marine, du Norvégien Cruys. Aussi jalouse-t-il ce rival subalterne et saisit avec un honteux empressement, en 1713, l'occasion de s'en débarrasser. A la suite de la perte d'un navire causée par un signal mal interprété, un conseil de guerre, présidé par le grand amiral, condamne à mort l'étranger. Pas chevaleresque non plus ce chef d'une famille dont certains généalogistes contestent, à vrai dire, les prétentions aristocratiques ! Ayant eu sa peine commuée par Pierre en exil perpétuel, Cruys en revient avant peu : depuis son départ tout est allé de travers à l'Amirauté.

La direction du *Posolskoï Prikaze*, avec le titre de chancelier, échoit après Golovine à Gabriel Ivanovitch Golovkine ; encore une nullité décorative. Inaugurant un système auquel Catherine II donnera un plus grand développement, Pierre séparait volontiers le titre de la fonction, ce qui lui permettait de satisfaire plus facilement son goût pour les favoris de basse extraction. Réduisant le ministre titulaire à un rôle de figuration, il se trouvait pour le service effectif de sa politique extérieure, des Ostermann et des Iagoujinski. Compagnon d'enfance du souverain, plus tard un de ses compagnons de plaisir et de débauche les plus habituels, son parent aussi par les Narychkine, Gabriel Ivanovitch avait encore à son actif une grande aptitude à prendre le ton du maître, auquel il écrivait dans une lettre officielle : « Votre Majesté a daigné faire mention de ma goutte « comme venant de l'abus des plaisirs de Vénus ; je dois à Votre « Majesté de lui faire connaître la vérité à cet égard, qui est que « le mal provient plutôt chez moi d'un excès de boisson. » Comme probité, il était au niveau commun : il passait pour recevoir une pension de Mazeppa, et, en décembre 1714, Pierre lui faisait reproche, en plein Sénat, des fraudes qu'il était convaincu d'avoir commises dans les fournitures de l'armée, en concurrence avec Menchikof (1).

La vieille aristocratie avait mieux que cela à offrir à Pierre,

(1) De Bie aux États généraux, 21 décembre 1714. Archives de la Haye.

au point de vue de l'intelligence tout au moins. Tolstoï, qui en est, justifie ce propos du Tsar : « Quand on a affaire à lui, il « faut mettre une pierre dans sa poche pour lui casser les « dents avant qu'il soit trop tard. » Et cet autre, avec une caresse sur le front du redoutable politicien : « O tête, tête, si « je ne te savais si habile, il y a longtemps que je t'aurais fait « couper. » Diplomate à Vienne et à Constantinople, argousin aux trousses du malheureux Alexis, Tolstoï gagne par des services, honteux quelquefois, mais toujours mettant en lumière des ressources remarquables, le cordon bleu, un siège au Sénat et de vastes domaines. On ne lui cassera les dents qu'après la mort de Pierre : à quatre-vingt-deux ans, entraîné dans un conflit avec Menchikof, il fera connaissance, lui aussi, avec les amertumes de l'exil et avec les rivages inhospitaliers de la mer Blanche (1).

Dans les rangs de l'aristocratie, Boris Ivanovitch Kourakine est, au seuil du dix-huitième siècle, la première et déjà très séduisante incarnation du diplomate russe grand seigneur, que l'Europe a connu depuis ; rusé comme un Oriental, souple comme un Slave, épris de littérature comme un intime de l'hôtel de Rambouillet et passionné pour toutes les élégances comme un habitué de Versailles. Entré dans la famille du Tsar par son mariage avec Xénia Lapouhine, sœur de la première femme de Pierre, il sait, pendant qu'il en est temps, tirer parti de cette parenté et la faire oublier après. Représentant la Russie à Londres d'abord, auprès de la reine Anne, puis au Hanovre, auprès du futur roi d'Angleterre, à Paris enfin sous la Régence et pendant les premières années du règne de Louis XV, très jeune d'âge et d'expérience à ses débuts, — il n'a pas cinquante ans à sa mort en 1727, — on le voit très embarrassé parfois de sa personne comme diplomate, mais gardant son rang comme grand seigneur, soutenant celui de son pays et couvrant ses maladresses par un mélange de fierté et de grâce qui ne se dément jamais.

(1) Nil Popof, *Étude sur Tolstoï, Ancienne et nouvelle Russie,* 1875.

Je dois me borner dans mon énumération. La personnalité la plus intéressante du groupe apparaît en ce Basile Nikititch Tatichtchef, qui a fait souche d'hommes remuants comme lui et dont la famille remonte à Rourik par les princes de Smolensk. Celui-ci est le *diéiatiel* par excellence, le meilleur élève aussi de Pierre — et d'une école dirigée à Moscou par un Français. En en sortant, il fit partie avec Niéplouief d'une troupe de jeunes gens envoyés par Pierre à l'étranger pour y achever leur éducation. Quelques-uns, et de ce nombre Niéplouief lui-même, étaient déjà mariés. Par Revel, Copenhague, Hambourg, ils gagnèrent Amsterdam et y trouvèrent toute une colonie d'étudiants russes. Vingt-sept d'entre eux furent alors expédiés à Venise, où ils devaient prendre service sur les flottes de la République. Niéplouief participa ainsi à une expédition dans l'île de Corfou. Sur tout le littoral de la Méditerranée et même de l'Atlantique, de Cadix à Gênes, on trouvait alors de ces étudiants apprentis d'origine moscovite. Des agents spéciaux, Béklémichef pour le sud de l'Europe, le prince Ivan Lvof pour la Hollande et un des Zotof pour la France, étaient chargés de surveiller et de diriger leurs travaux et leurs pérégrinations. Au retour, Pierre les attendait dans son cabinet, et à six heures du matin, une chandelle à la main, car on était en plein hiver et le soleil n'avait pas paru, il vérifiait sur une carte leurs connaissances en matière de géographie, les secouant rudement si l'épreuve ne tournait pas à leur avantage et leur montrant ses mains calleuses, « qu'il a voulues ainsi pour donner l'exemple à tous (1) ».

Niéplouief se prépara de la sorte à servir son pays tour à tour comme diplomate en Turquie, chef d'administration en Petite-Russie, directeur des mines dans l'Oural. Tatichtchef l'emporte sur lui en variété d'aptitudes, appropriation facile de ses facultés à tous les emplois, activité infatigable. Élève modèle, il passe sa vie à réciter une leçon bien apprise : toujours en mouvement à l'exemple du maître et touchant à tout,

(1) NIÉPLOUIEF, *Mémoires*, p. 103 ; PIÉKARSKI, *La science et la littérature en Russie*, p. 141-142.

guerre, diplomatie, finances, administration, science, industrie; comme lui ardent au travail et pénétré du sentiment de sa responsabilité; comme lui sans cesse agissant et poussant les autres à l'action, faisant table rase du passé et créant l'avenir; comme lui universel, superficiel et minutieux; comme lui tenant à l'Orient par des liens encore intimes, mais tournant délibérément son visage et son esprit du côté opposé. Il assiste en 1704 à la prise de Narva, et en 1711, accompagnant Pierre sur la route fatale qui doit les conduire au bord du Pruth, il se livre à des recherches et des fouilles archéologiques pour découvrir la tombe d'Igor, ce fils légendaire de Rourik. Reprenant ensuite le chemin de l'étranger, il fait un séjour de plusieurs années à Berlin, Breslau et Dresde, appliqué à de nouvelles études, occupé de se composer une bibliothèque. Un peu plus tard je le retrouve faisant office de diplomate au congrès des îles d'Aland. Puis le voici cartographe, engagé dans une vaste entreprise, dont la composition d'un atlas général de la Russie est l'objet. Mais à quelque temps de là, partant pour sa campagne de Perse, Pierre reçoit comme lecture de voyage une « Chronique de Mourom », qui porte la signature du *diéiatiel :* Tatichtchef se revèle historien. Ce n'est pas assez. On a besoin de lui dans l'Oural, où la recherche des mines de cuivre se poursuit sans un succès décisif. Il part, signale des vices choquants dans l'administration locale, dénonce l'oppression dont les peuplades indigènes ont à souffrir du fait des agents du pouvoir central, fonde la ville d'Ekatierinebourg, destinée à un avenir si important dans le développement de l'industrie minière, inaugure des écoles populaires et trouve du temps pour apprendre le français avec le secours d'une grammaire, qu'il s'est procurée pendant son séjour à Aland!

Jeune encore à la mort de Pierre, il continuera à payer de sa personne sur les champs d'action les plus divers, et, à sa mort, il laissera une œuvre littéraire considérable, dont Muller s'est fait l'éditeur : trois volumes d'*Histoire de Russie,* complétés plus tard par deux autres, grâce à une découverte de

Pogodine; un dictionnaire encyclopédique conduit jusqu'à la lettre *L*. Œuvre vivement attaquée par les historiens du dix-huitième siècle, Schlözer en tête, fort réhabilitée depuis.

Il n'échappe d'ailleurs pas à la loi commune, bâtonné en 1722 par son maître à la suite d'une plainte portée contre ses concussions par Nikita Demidof, mourant en exil comme les autres, plus stoïquement toutefois. A soixante-dix ans, sentant sa fin approcher, il monte à cheval, se rend à l'église paroissiale, entend la messe, va au cimetière, y marque sa place et commande le pope pour le lendemain. Il rend le dernier soupir à l'heure prévue, pendant qu'on l'administre (1).

C'est la gloire et le bonheur singulier de Pierre d'avoir eu un homme de cette valeur et de cette trempe morale dans son entourage, en même temps qu'un Zotof ou un Nadajinski, ce confesseur auquel il baisait la main en sortant de la messe et donnait des nasardes l'instant d'après (2), et qu'il s'occupait à Paris de *matcher* avec un secrétaire en soutane de Dubois, buveur renommé. Au bout d'une heure, l'abbé roulait sous la table, et Pierre se jetait au cou du vainqueur, le félicitant d'avoir « sauvé l'honneur de la Russie ». Ce Nadajinski laisse une fortune énorme; d'autres que lui ont heureusement aidé Pierre à faire celle de la Russie.

III

Par son caractère autant que par son origine, Tatichtchef occupe une place à part dans la catégorie des « faiseurs » contemporains du grand règne. Fils d'un maître d'école organiste au service de la communauté luthérienne de Moscou, Iagoujinski débute par l'emploi de cireur de bottes, cumulé avec

(1) Nil Popof, *Tatichtchef et son temps;* Bestoujef-Rioumine, *Étude* dans l'*Ancienne et nouvelle Russie*, 1875.
(2) Pöllnitz, *Mémoires*, 1791, t. II, p. 66.

d'autres fonctions, au sujet desquelles la décence, dit Weber, lui interdit de s'expliquer (1). C'est ainsi qu'il donne au comte Golovine, l'un de ses maîtres, l'idée de le placer auprès de Pierre pour balancer la faveur de Menchikof. Le nouveau venu a une supériorité sur le favori : voleur comme lui, il ne fait pas mystère de ses rapines et y met aussi plus de mesure. Le souverain parlant devant lui de faire pendre tous les concussionnaires, il a la réplique célèbre :

— Votre Majesté veut donc rester sans sujets!

Fidèle aussi à sa manière, il ne trahit pas la cause dont son protecteur l'a fait champion; il combat résolument Menchikof et ne craint pas d'entrer en lutte ouverte avec Catherine elle-même, comme protectrice du favori. Son courage est au-dessus de ses talents, qui paraissent médiocres, et lui vaut seul la place de procureur général, où il fait preuve, en effet, de beaucoup d'énergie et d'une sévérité pour les faiblesses d'autrui égale à l'indulgence qu'il réclame pour les siennes. Mais, entamé par lui dans son omnipotence, le favori aura sa revanche, et, Pierre disparu, Iagoujinski sera vu en état d'ivresse — car il pratique toutes les débauches — se couchant sur un cercueil fermé de la veille, lacérant avec ses ongles le drap funéraire et évoquant l'ombre vengeresse du grand mort.

Comme lui, Chafirof (Pierre Pavlovitch) est d'origine polono-lithuanienne, mais avec des antécédences plus lointaines et plus compliquées. Établi à Orcha, dans la province de Smolensk, son grand-père s'appelait *Chafir*, portait le surnom de *Chaïa* ou *Chaïouchka*, très commun aujourd'hui encore parmi ses congénères, et tenait cet emploi de *faktor* (courtier) qui, pour la plupart des gentilshommes ruraux du pays, reste un complément indispensable de leur entourage familier. Il portait aussi la longue houppelande crasseuse, uniforme révélateur de ses attributions et de sa race. Pierre Pavlovitch n'a plus la houppelande, mais garde tous les autres traits distinctifs du type. Le Tsar l'a pris dans la boutique d'un marchand de

(1) H. Herrmann, *Peter d. Grosse und der Tsarevitch Aelexei*, 1880, p. 178.

Moscou, et l'a donné comme adjoint à Golovkine, qui en avait besoin pour le service de sa correspondance. Le Juif de Pologne ou d'ailleurs est aisément polyglotte. Après Poltava, Golovkine devenant chancelier, son second monte en grade avec lui, vice-chancelier maintenant, de commis drapier qu'il était naguère. En réalité, il a la direction des relations extérieures. Et il y brille! Dans l'affaire périlleuse du Pruth, ses talents de courtier vont jusqu'au miracle et sauvent, ou peu s'en faut, le Tsar et son empire. Le voici au pinacle. Il s'est enrichi, cela va sans dire; il est devenu baron, comme de raison; et il a marié cinq de ses filles aux premiers seigneurs du pays : à un Dolgorouki, à un Golovine, à un Gagarine, à un Hovanski, à un Soltykof! Soudain, un coup de vent, et tout s'effondre. Menchikof, auquel il a coupé l'herbe sous le pied avec ses rapines; le chancelier Golovkine, dont il a trop ouvertement convoité la succession; Ostermann, un autre parvenu qui a convoité la sienne, ont profité d'une absence prolongée de Pierre pour conspirer sa perte. Le 15 février 1723, je le retrouve sur l'échafaud, la tête déjà posée sur le billot et « les valets du bourreau lui tirant les pieds pour qu'il touche la terre avec son gros ventre (1) ». Il en échappe. Un secrétaire de Pierre arrive à temps avec une lettre de grâce commuant sa peine en un exil perpétuel. Il va au Sénat pour l'entérinement de la lettre et, « tremblant encore, la mort dans les yeux », reçoit, raconte un témoin, les félicitations et les serrements de main des membres de l'Assemblée, ses collègues, qui l'ont condamné à l'unanimité! Il s'arrange, bien entendu, pour ne pas aller en Sibérie, se fait emprisonner à Novgorod, et y attend patiemment la mort de Pierre, pour retrouver aussitôt après sa liberté, rentrer aux affaires comme président du Collège de commerce et refaire sa fortune confisquée, au moyen de nouveaux trafics.

Une sœur de son père a épousé un autre Israélite baptisé, qui, sous un nom d'emprunt, fait souche à son tour d'une

(1) *Büschings M.*, t. XXI, p. 195; Soloviev, t. XVIII, p. 141.

famille de faiseurs très en vue dans l'histoire diplomatique du règne : les Viesselovski.

Une catégorie particulière de *diéiatiels* est évoquée autour du Réformateur par l'institution des *prybylchtchiks*, agents spéciaux du fisc, inventeurs de ressources nouvelles à son profit (*prybylé :* bénéfice). Kourbatof en est le représentant le plus éminent. Nouvelle en Russie et même en Europe, sa figure est déjà tout à fait celle du financier moderne, âpre au gain, mais préoccupé pourtant d'une juste pondération des exigences fiscales. Pierre lui-même ne sait pas toujours se mettre au niveau de cet avocat de formules économiques savantes, et le sacrifie un jour à la rancune de Romodanovski, le farouche inquisiteur, dont Kourbatof réprouve les excès sanguinaires. L'homme n'est pas sans reproche assurément, et, relégué à Arhangel dans le poste effacé de vice-gouverneur, il arrive parfois à justifier sa disgrâce; il n'en apparaît pas moins comme une victime de ce combat entre deux mondes, deux conceptions de l'État et deux consciences de la vie sociale, où le grand souverain lui-même n'a pas toujours su garder le bon côté.

D'une manière plus saillante encore et plus dramatique, elle s'accuse, cette lutte, dans l'histoire du malheureux Joseph Aléxiéiévitch Solovief, fils d'un marchand arhangelois, dont Pierre fait d'abord un directeur de douanes, puis son agent commercial et son banquier en Hollande. Enveloppé, en 1717, dans la disgrâce d'un frère qui occupe un modeste emploi dans la maison de Menchikof, Solovief, dont les opérations ont pris un développement considérable, est poursuivi, extradé, livré à la chancellerie secrète, puis reconnu innocent. Mais il a eu les bras et les jambes brisés dans les chambres de question, et ses capitaux, un million de roubles environ, ont disparu.

Solovief n'est qu'un manant; Possochkof, qui en est un autre, met plaisamment et tristement en lumière la condition commune des gens de sa classe, dans leurs rapports avec les puissants du jour. Voici comment il conte ses démêlés avec le prince Dimitri Mihaïlovitch Galitsine, dont il a sollicité,

en 1719, l'autorisation pour l'établissement d'une brandevinerie. A ce moment, possesseur de quelque bien et de relations influentes, associé de Kourbatof pour diverses entreprises industrielles, le Montesquieu russe est devenu déjà une manière de personnage. Il n'y paraît pas à la réponse que lui vaut son placet. Sans autre explication, on lui met la main au collet et on le jette en prison. Il s'étonne, se lamente, finit, au bout de huit jours, par se rappeler au souvenir distrait du boïar : « Pourquoi suis-je en prison? » — « Pourquoi diable cet homme est-il en prison? » demande Galitsine. Et, comme on ne sait que lui répondre, il signe un ordre d'élargissement.

Dans l'emploi de ces procédés sommaires, dans le mépris hautain des droits individuels, l'esprit de la vieille Russie s'accorde, je l'ai montré déjà, avec les tendances révolutionnaires de l'esprit nouveau. Et Possochkof lui-même en est solidaire. Grand partisan des réformes inaugurées par Pierre, il l'est aussi des moyens violents mis en œuvre par le Réformateur pour en assurer le succès. Volontiers, il renchérirait encore sur leur âpre implacabilité. Théoricien de l'école économique, dont les *prybylchtchiks*, Kourbatof en tête, sont les applicateurs pratiques, il inclinerait à mettre au service des idées communes l'intransigeance, la précipitation, l'outrance chères à tous les sectaires. Sa destinée est aussi celle dont ses pareils font habituellement l'expérience. Le sol natal en jachère, couvert de ronces, réclame, croit-il, l'emploi du fer et du feu, et la terrible défricheuse, qu'il contribue à mettre en mouvement, le broie en passant. Mais comment n'arrive-t-il pas, même temporairement, à se rapprocher de Pierre, alors qu'il le côtoie en quelque sorte, d'un bout à l'autre de sa carrière, par le solitaire effort d'une pensée si évidemment puisée aux mêmes sources d'inspiration? A cet égard, son cas est spécial : il tient boutique d'idées, et Pierre a le parti pris de faire ailleurs que parmi les siens provision de cette denrée. Car, d'autre part, la tendance générale du règne est égalitaire, on le sait, et le grand homme n'eût pas répugné à faire d'un

moujik son collaborateur, voire son compagnon. La fortune contemporaine des Demidof en fournit la preuve.

On en connaît les débuts légendaires, l'anecdote, suspecte, du pistolet avec la marque célèbre alors de Kuchenreiter, confié aux mains de l'ouvrier de Toula, qui se charge d'y faire une réparation, et le colloque du Tsar avec le jeune armurier :

Le Tsar. — Ah! si nous étions capables de fabriquer de pareilles armes!

L'armurier. — La belle affaire!

Le Tsar (*avec un juron et un soufflet*). — Fais l'ouvrage d'abord, brigand, et vante-toi après!

L'armurier. — Regarde bien d'abord, *batiouchka*, ce que tu as à voir. Ce pistolet que tu admires est de ma façon. Voici l'autre.

L'armurier s'appelait alors Antoufief. Son père, Demid Grigorévitch, paysan de la couronne et maréchal ferrant au village de Parchimo, dans le district d'Alexine, province de Toula, est venu vers 1650 s'établir au chef-lieu. Le fils, Nikita, approchait de la quarantaine en 1694, date attribuée à cette première rencontre avec le souverain, dont la richesse proverbiale des Demidof et le développement actuel de l'industrie minéralurgique en Russie passent pour être sortis (1). Il était marié, et, après lui avoir fait ses excuses, Pierre, dit-on encore, s'est invité à dîner chez sa femme. Le repas fut gai, et une concession de terrains dans le voisinage de Toula pour l'exploitation du minerai de fer en paya l'écot. Ce n'était qu'un commencement. Avec le temps, toutes les mines de l'Oural seront ouvertes à l'activité et à l'esprit d'entreprise de Nikita et de son fils Akinfy (Hyacinthe). En 1707, Nikita recevait le droit de noblesse personnelle sous le nom de Demidof, puis en 1720 la noblesse héréditaire; mais il gardait ses vêtements de paysan, et, tout en le traitant avec les plus grands égards, Pierre continuait à l'appeler du sobriquet familier et rustique de *Démidytch*. L'homme ne se faisait pas seulement

(1) Archive russe, 1878, t. II, p. 120; Karnovitch, *Les grandes fortunes*, p. 163 et suiv.

apprécier comme industriel et brasseur d'affaires hors pair, comme fondateur de vingt usines : à Chouralinsk, Vynorsk, Vierchniétagilsk, Nijniétagilsk, Douhomsk ; un naturel gai et jovial, un tour d'esprit satirique et mordant en faisaient un émule de Lefort. Il mourut à Toula, en 1725, à l'âge de soixante-huit ans, laissant une fortune immense et, chose prodigieuse pour le lieu et l'époque, unique presque, une réputation de probité intacte. L'industrie russe a plus lieu de se glorifier de cet ancêtre que la marine russe de celui qu'il a plu à Pierre de lui attribuer en la personne de Golovine.

Un autre nom de paysan se présente ici sous ma plume, un des plus grands noms de l'histoire moderne en Russie, disputé à la littérature par la science, mais rappelant aussi des poursuites et des conquêtes industrielles. En disant de Lomonossof que, historien, rhétoricien, mécanicien, chimiste, minéralogiste, artiste et poète, il a été la *première université russe,* Pouchkine n'a pas dit encore assez. Né en 1711, Lomonossof n'est pas, par la période active de sa vie, contemporain du grand règne ; il lui appartient pourtant ; il en est l'issue directe et le fruit savoureux ; il en personnifie le génie tout entier avec ses vertus civilisatrices, ses lacunes et ses contradictions. Nullement oublieux de son origine, s'en faisant un titre de gloire au contraire, il n'en est pas retenu de louer, dans l'œuvre du Réformateur, jusqu'à la loi du servage, dont elle a augmenté la rigueur, et de réclamer, lui paysan, *deux cents âmes* paysannes pour le service — à perpétuité — d'une usine fondée par ses soins. Fils du peuple, il ne se souvient des chants, des cérémonies et des légendes populaires que comme d'une chose lointaine, ayant vécu, d'un intérêt purement historique. Une des formes les plus profondes et les plus expressives de la poésie nationale, les *bylines,* dont les débris demeurent aujourd'hui encore perceptibles dans certaines provinces du Nord, a échappé entièrement à ce poète. Il n'avait d'oreille et d'âme que pour la poésie classique de l'Occident, avec ses formes propres, bientôt surannées : l'ode, le panégyrique, le poème héroïque, la tragédie, l'épître didactique.

Homme de lettres ou homme de science, il était bien près de considérer son activité dans cette voie double comme un emploi au service du Tsar, la tâche d'un fonctionnaire. L'espèce de réquisitionnement et d'enrégimentement universel, auxquels le système inauguré par Pierre a abouti dans le domaine des consciences et des énergies individuelles, s'accuse d'une manière saillante dans ce trait.

Lomonossof n'en tient pas moins une place considérable dans l'œuvre de transformation générale et précipitée dont la Russie moderne est sortie. Il ajoute une poussée puissante et définitive à l'effort colossal qui a ressoudé les anneaux d'une chaîne brisée au treizième siècle et rattaché ainsi son pays au patrimoine intellectuel des peuples civilisés (1).

IV

Les colloborateurs étrangers de Pierre sont pour la plupart des sous-ordres, en apparence du moins. Ils font souvent toute la besogne, mais restent au second plan. Pierre était incapable de commettre la faute dont l'impératrice Anne assumera plus tard l'écrasante responsabilité, en mettant son pays directement sous la coupe d'un Bühren. Lui régnant, l'Écossais Ogilvy peut bien dresser les plans des batailles, qui finissent par mettre en échec la fortune de Charles XII, mais c'est Chérémétief qui les gagne.

Écossais, Allemands ou Hollandais, ils s'assimilent, d'ailleurs, au milieu local, se russifient avec une facilité prodigieuse. Ce sol mouvant et éminemment perméable absorbe rapidement tout ce qu'ils apportent d'originalité native. Fils, né en Russie, d'un émigré hollandais, André Vinnius ne se distingue plus guère de son entourage moscovite que par une

(1) Biliarski, *Matériaux pour la biographie de Lomonossof*, Pétersb., 1865; Lamanski, *M. V.*; Lomonossof, *Étude biographique*, Pétersb., 1864.

éducation supérieure; il professe la religion du pays; il parle sa langue; il a épousé ses habitudes morales. Mieux que Menchikof, il s'entend à fondre des canons et à fabriquer de la poudre; mais pour emplir ses poches il le vaut, à peu de chose près. Et ses émules, dans cette immigration tumultueuse d'aventuriers exotiques à laquelle Pierre ouvre les portes, appartiennent généralement à la même école. Ils ont les tares professionnelles. Les germes de corruption et d'avilissement déposés dans la conscience nationale par la conquête tatare n'ont fait que se développer à leur contact.

L'Écossais Jacques Bruce, qui passe à la cour pour un chimiste et un astronome de génie et à la ville pour un sorcier, n'a rien d'un Newton ou d'un Lavoisier, mais beaucoup de parties d'un simple filou. Des procès sans nombre, pour abus de pouvoir, détournements de fonds, fraudes dans les fournitures de son département, — il est grand maître de l'artillerie, — le mettent aux prises avec la justice du Tsar. Le Tsar finit toujours par pardonner. Le savoir du brigand a un caractère d'auto-didactisme et de dilettantisme qui, aux yeux de Pierre, constituait une séduction irrésistible et qui, eu égard au milieu local, avait son prix. Une légende était créée autour de la lumière que l'on voyait briller pendant les longues nuits d'hiver aux fenêtres de son laboratoire de la *Tour Souharef*. Les découvertes astronomiques qu'il y faisait participaient surtout de l'astrologie, et son fameux calendrier publié en 1711 ressemblait à un conte bleu; mais Bruce organisait et dirigeait des écoles de navigation, d'artillerie, de génie militaire; il présidait le collège des Manufactures et celui des Mines; il inspirait la correspondance scientifique que Pierre se donnait l'air d'entretenir avec Leibnitz, et, au traité de Nystadt, il se montrait diplomate de grande ressource.

Ainsi sont-ils presque tous : bons à tout faire; faisant médiocrement beaucoup de choses utiles; brillant surtout par des qualités de finesse et d'énergie.

A Nystadt, Bruce, auquel son succès vaut le titre de comte et le grade de maréchal, a pour collègue Ostermann, un West-

phalien, auquel deux années de sejour à l'Université d'Iéna font aussi une réputation de savant. Campredon établit ainsi qu'il suit, en 1725, le bilan de ses capacités : « Sait l'alle« mand, l'italien et le français, et se rend par là indispen« sable; à part cela, sa principale habileté consiste dans la « chicane, la subtilité et la dissimulation. » Il ne lui en fallait pas davantage pour recueillir, en 1723, la succession de Chafirof et devenir vice-chancelier dans un pays où le chancelier s'appelait Golovkine. Campredon oublie toutefois une remarquable puissance de travail à l'actif de ce mercenaire. Pour flatter les instincts de méfiance qu'il connaissait à son maître, Ostermann chiffrait et déchiffrait lui-même ses dépêches, passant des journées et des nuits entières à cette besogne, sans sortir, sans quitter une légendaire robe de chambre en velours rouge, — qu'il portera encore le 18 janvier 1724, en montant à l'échafaud, comme y est monté son prédécesseur. Gracié comme lui, il finira ses jours en exil.

A côté de Chafirof, Juif polonais, j'aperçois la silhouette falote du Juif portugais Devier. Pierre a ramassé celui-ci en Hollande, où il l'a trouvé, en 1697, mousse à bord d'un navire marchand. En 1705, je le vois officier de la Garde; en 1709, général de camp. En 1711, songeant à se marier avantageusement, il jette son dévolu sur une sœur de Menchikof, vieille et laide. A sa demande, qu'il prend pour un outrage, le favori répond par un ordre donné à ses valets de fouetter l'insolent. Trois jours plus tard, le petit Juif conduit à l'autel la fiancée de son choix. Il s'est tiré, on ne sait comment, de ce mauvais pas, la peau très endommagée, mais la vie sauve, et, tout sanglant, est allé porter plainte au Tsar, qui a fait justice. Ses qualités d'astuce, de souplesse, d'humeur drolatique et de servilité à toute épreuve, ne le défendent d'ailleurs pas contre de nouvelles disgrâces. Il a une peau prédestinée. En 1718, je le retrouve premier titulaire du poste, nouvellement créé à Pétersbourg, de maître de police générale, et, en cette qualité, accompagnant Pierre dans une tournée d'inspection à travers les rues de la capitale. Un pont endommagé (Pierre consent à

avoir des ponts pour la traversée des canaux multiples dont il a sillonné sa ville) arrête la voiture du Tsar. On descend; on envoie chercher de quoi réparer le dégât. Pierre se met lui-même à la besogne; puis, le travail achevé, sans mot dire, il quitte ses outils, prend sa *doubina* et administre une maîtresse volée à son maître de police. Quand il a fini, il regagne sa voiture, invite Devier à y reprendre sa place — « *Sadis, brat* » (Prends place, frère) — et revient tranquillement à une conversation interrompue par l'incident. D'autres coups attendent encore ce dos couturé de cicatrices; en 1727, après la mort de Pierre, Menchikof y inscrira en sillons sanglants sa vengeance de beau-frère malgré lui. Au bas d'un décret vouant à l'exil le maître de police disgracié, il ajoutera cette apostille : « *Bit knoutome* » (Faire donner le *knoute*) (1).

On remarquera l'aboutissement uniforme et monotone de toutes ces brillantes destinées : la culbute finale inévitable, où, au-dessus de mesquines rancunes et revanches individuelles, quelque haute vindicte historique semble s'affirmer. Pareils tous, sans foi ni loi, sans autre principe et règle de conduite que leur ambition et leur intérêt, d'où qu'ils viennent et quelque chemin qu'ils prennent, ils arrivent au même abîme.

Ils viennent de partout. Le Bavarois Münich, qui commence sa prodigieuse carrière comme constructeur du canal de Ladoga, coudoie, dans l'aventureux troupeau, le gentilhomme bas breton François Guillemotte de Villebois, qui a débuté en France comme contrebandier. Les mémoires de ce dernier, remplis d'extravagances et de mensonges avérés (2), n'offrent, soit pour l'histoire de Pierre, soit pour la sienne propre, qu'une source de très douteuse valeur. Ayant, s'il fallait l'en croire, sauvé d'un naufrage le navire qui a conduit le Tsar de Hollande en Angleterre et déterminé ainsi le souverain moscovite, « qui aimait les gens extraordinaires », à réclamer ses

(1) Choubinski, *Esquisses historiques*, p. 77; Loupakof, *Monographie*, dans le *Journal de l'Exposition polytechnique de Moscou*, 1872, n° 99.

(2) Publiés avec des omissions par la *Revue rétrospective*, 3e série, t. XVIII, p. 351 et suiv. Le manuscrit est à la Bibliothèque nationale de Paris.

services, Villebois est devenu aussitôt aide de camp et capitaine de vaisseau de bas officier qu'il était auparavant. Je ne me chargerais pas de raconter après lui et avec le même détail l'aventure qui, deux années plus tard, lui vaut une condamnation aux galères; comment, envoyé, par un temps très froid, de Strelna à Kronstadt avec un message de Pierre pour sa femme, et ayant bu en route beaucoup d'eau-de-vie pour se réchauffer, il s'est trouvé, en pénétrant dans la chambre à coucher de l'Impératrice, surpris par un brusque changement de température, au point d'en avoir la tête troublée; comment, en y voyant un lit défait et une femme à demi nue et belle, à ce qui lui parut, dans le lit, il a perdu le gouvernement de ses sens et le contrôle de ses actions, et quelles ont été, malgré les cris de la souveraine et la présence de ses dames d'honneur dans une chambre voisine, les conséquences de cet égarement. Catherine aurait eu à souffrir, dans cette circonstance, non seulement de l'outrage en lui-même, mais d'un excès qui s'y serait rencontré, à raison de particularités physiologiques établissant un trait de ressemblance entre l'ex-contrebandier et un roi galant homme, notre contemporain. Quant à Pierre, bien que l'intervention d'un chirurgien eût été rendue nécessaire pour réparer les dégâts ainsi occasionnés, il aurait envisagé la catastrophe assez philosophiquement : « Cet animal a agi inconsciemment, il est donc innocent; il faut pourtant un exemple; qu'on le mette à la chaîne pendant deux ans. »

La chaîne est le seul point de certitude historique dans tout ce récit. Villebois ne semble pourtant pas l'avoir portée plus de six mois; gracié au bout de ce temps, marié même par les soins du Tsar à mademoiselle Glück, fille de l'ancien pasteur de Marienbourg, et rattaché ainsi aux deux souverains par un lien intime. Sous le règne d'Élisabeth, on le voit contre-amiral et commandant du port de Kronstadt.

Deux autres Français de bonne maison, André et Adrien de Brigny, figurent dans l'armée du Tsar à côté de ce flibustier; mais aussi braves que dépourvus de l'esprit d'intrigue nécessaire pour s'y faire valoir, ils végètent dans des postes infé-

neurs. Très exigeants, peu accommodants, dépourvus de souplesse, les Anglais sont en minorité dans cette foule bigarrée d'étrangers, dont Pierre prétend se servir pour inoculer à son peuple le vaccin de la culture occidentale. Le célèbre Perry, engagé comme ingénieur et bientôt découragé, n'y coudoie que pendant quelques années son « compagnon d'infortune », Fergusson. On a appelé celui-ci à diriger une école de mathématiques, et il n'arrive pas à obtenir un copeck pour ses services (1). Mais à part cela, aucun mélange n'y manque. Vous y découvrirez jusqu'à un nègre.

Né vers 1696, enlevé de son pays à l'âge de sept ans et amené à Constantinople, où, en 1705, le comte Tolstoï, ambassadeur du Tsar, en fait l'acquisition, ce naturel de la côte d'Afrique, voué à une destinée singulièrement mouvementée, conservera toute sa vie dans les yeux une vision douloureuse : sa sœur bien-aimée, Lagane, se jetant à la mer et suivant longtemps, longtemps, à la nage le vaisseau qui l'emporta. Il a reçu sur les bords du Bosphore le surnom d'Ibrahim; en 1707, pendant le séjour du Tsar à Vilna, on le baptise, Pierre lui servant de parrain et la reine de Pologne de marraine, et il s'appellera désormais Abraham Pétrovitch Hannibal. Il débute comme page du souverain, fait, en cette qualité, une connaissance intime avec la *doubina*, mais gagne la faveur du maître, autant par sa gentillesse que par son intelligence singulièrement éveillée. C'est un négrillon prodige. En 1716, on décide de l'envoyer à Paris pour compléter son éducation. Il a déjà beaucoup travaillé, et, prenant aussitôt du service dans l'armée française, il s'y fait apprécier. Il gagne le grade de lieutenant pendant la campagne de 1720 contre les Espagnols, où il reçoit une blessure à la tête. Revenu à Paris, il se voit entouré d'une certaine célébrité; les salons le recherchent, et il y fait, paraît-il, des conquêtes. Mais ses goûts sérieux l'éloignent de la vie frivole; il entre à l'école des ingénieurs et n'en sort, en 1726, avec le rang de capitaine,

(1) PERRY, *Etat présent de la Russie*, p. 257 (édit. française), Amsterdam, 1718.

que pour revenir en Russie, y trouver une place de lieutenant dans la compagnie de bombardiers dont Pierre a été le chef et se marier. Sa femme, fille d'un négociant grec, très belle personne, accouche d'une fille *blonde;* il l'oblige à prendre le voile, fait élever avec soin la petite Polyxène, la marie, la dote, mais ne veut jamais la voir. Il est très jaloux, très violent, très loyal, très probe et très avare. Après la mort de Pierre, il a maille à partir avec Menchikof comme tout le monde, est exilé comme à peu près tout le monde, et ne revient de Sibérie que sous le règne d'Élisabeth, pour devenir général en chef et mourir en 1781, à l'âge de quatre-vingt-treize ans (1).

Son nom et son histoire ont acquis, depuis, une illustration nouvelle dans les lettres russes : il a été l'arrière-grand-père maternel de Pouchkine.

V

Au fond, tout cet entourage d'étrangers ou d'indigènes n'est guère composé que d'utilités et de comparses. Pas un nom vraiment grand et pas une grande figure n'en ressortent. Le personnage de l'acteur principal et son rôle ont tenu peut-être trop de place sur la scène pour qu'il en fût autrement. Je me sens confirmé dans cette opinion par ce que je vois des relations du souverain avec le seul homme à sa propre mesure avec lequel il lui soit arrivé de frayer au milieu du monde européen contemporain. J'ai déjà eu l'occasion de mentionner les premières tentatives de Leibnitz auprès du souverain et les espérances qui s'y rattachaient dans son imagination de

(1) HELBIG, *Russische Günstlinge*, Tübingen, 1809, p. 135; BANTICH-KAMIENSKI, *Dictionnaire biographique ;* D. I. IAZYKOF, *Encyclop. lexic.,* 1838, t. XIV, p. 289; LONGUINOF, Archive russe, 1864, p. 180, 181; OPATOVITCH, *La première femme de A. Hannibal,* Antiquité russe, 1877, t. XVIII, p. 69; POUCHKINE, *Généalogie des Pouchkine et des Hannibal, OEuvres,* t. V, p. 148 (édit. de 1887).

savant enthousiaste. Ce commerce, quand il est arrivé à l'établir, n'a porté de bonheur ni à l'un ni à l'autre : tous deux y ont paru amoindris.

A partir du jour où, en traversant l'Allemagne, Pierre s'est révélé à l'Europe, Leibnitz semble en proie à une véritable monomanie. Il ne parle plus que de la Russie et de son Tsar; il s'agite et forme des projets sans nombre, moins raisonnables les uns que les autres et tendant tous à un seul but : se faire connaître et apprécier du souverain. Il y a une explication naturelle à cette fièvre. Le grand savant, on ne l'ignore pas, se réclamait d'une origine slave, d'une communauté ancienne de nom et d'illustration avec la famille polonaise des comtes Lubieniecki. Dans une note autobiographique, il insérait ces lignes : « *Leibnitiorum, sive Lubenecziorum, nomen slavonicum, familia in Polonia.* » Brouillé avec la ville de Leipzig, il publiait à son adresse cette protestation : « Que l'Allemagne « soit moins fière ; ce n'est pas un génie exclusivement alle« mand que j'apportais en naissant; c'était le génie de la race « slave qui s'éveillait en moi dans la patrie de la scolastique. » A l'entendre, c'est à ce lien de consanguinité lointaine qu'il aurait aussi fait appel en abordant Pierre à Torgau en 1711 : « Notre point de départ est commun, Sire, lui aurait-il dit. « Slaves tous deux, appartenant à cette race dont personne ne « peut encore prévoir les destinées, tous deux aussi nous « sommes initiateurs de siècles à venir... (1). » La conversation tournait court, malheureusement, et la suite des relations ainsi nouées s'égarait sur des terrains beaucoup moins élevés. En 1697, méditant un plan de campagne scientifique dans le Nord, Leibnitz demeurait encore à la hauteur voulue; il en descend précisément en 1711, occupé principalement à ce moment de se faire agréer comme représentant du Tsar à la cour du Hanovre. Le goût de la diplomatie est une faiblesse

(1) Une lettre du comte Jean Lubieniecki, publiée récemment par la Revue polonaise « Kraj » (1896, n° 32), confirme, d'après les données fournies par des papiers de famille, la réalité de cette origine que les éditeurs allemands des *OEuvres* du grand savant, Klopp, Guhrauer, Pertz, n'ont eux-mêmes pas songé à contester.

chez lui, on le sait encore, qui s'accentue à mesure qu'il avance en âge. Et le voici multipliant démarches et intrigues, harcelant le ministre de Pierre à Vienne, baron Urbich, obsédant le duc Antoine-Ulrich de Wolfenbüttel, dont la petite-fille vient d'être fiancée au tsarévitch Alexis. La promesse d'un [illegible] et d'une pension est tout le bénéfice qu'il retire de ces efforts. L'effet s'en faisant attendre, il revient à la charge en 1712, à Carlsbad, offrant à la fois ses bons offices pour un accommodement de la Russie avec l'Autriche, un globe magnétique du monde, confectionné à l'intention du Tsar, et un instrument pour projeter des fortifications. Il emporte cette fois le titre de conseiller intime et un cadeau de cinq cents ducats, et s'en contente jusqu'en 1714, époque à laquelle une vacance du poste diplomatique à Vienne le rend à ses agitations. En 1716, je le vois aux eaux de Pyrmont, où il a rejoint le souverain moscovite, une liasse de mémoires mi-scientifiques, mi-politiques dans une main, dans l'autre un appareil en bois pour le bras du Tsar, qui souffre d'une attaque de paralysie locale; rappelant sa pension, qui n'a jamais été payée et « dont le bruit pourtant s'est répandu dans toute l'Europe », multipliant les témoignages d'admiration et de dévouement, insupportablement quémandeur et invraisemblablement piteux. Je vois aussi Pierre toujours presque indifférent au rayonnement de cette vaste intelligence, qui semble ne pas parvenir à prendre contact avec la sienne (1). Quelques mois après, Leibnitz est mort.

La tradition lui a attribué une part considérable dans l'établissement de l'administration collégiale en Russie. Une lettre dont le contenu a servi effectivement de base à cette organisation, a passé longtemps pour être sortie de sa plume. Rien n'est moins prouvé. L'original, conservé aux archives de Moscou, n'est pas de sa main. Ses autres écrits authentiques n'en font aucune mention. Trois autres pièces du même dos-

(1) Voy. la préface du *Recueil de Guerrier*, Pétersb., 1873, p. 23. Comp. Foucher de Careil, *Pierre le Grand et Leibnitz*. (Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques, 1874, juin.)

sier, qu'on lui a également attribuées, ne sont pas de lui certainement. Il est également demeuré étranger, quoi qu'on en ait dit, à la fondation de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Pour organiser et diriger cet établissement, Pierre a songé à un autre Allemand, Christian Wolff, mais s'est heurté de ce côté à un refus. Cet émule de Leibnitz trouvait le climat de Saint-Pétersbourg trop froid et les fonctions de directeur d'Académie insuffisamment rétribuées. Il se prononçait d'ailleurs pour le remplacement de l'Académie par une Université. « Berlin a son Académie des sciences », disait-il; « il n'y manque que des savants (1). » Se dérobant lui-même, il s'est contenté de recommander au Tsar quelques-uns de ses amis, Bernoulli, Bülfinger, Martini, élite laborieuse, sinon transcendante, dont le berceau de la science en Russie s'est trouvé entouré à son grand avantage.

C'est un rapport de Fick, personnage obscur, ancien secrétaire du duc de Luxembourg, qui a servi de base au plan définitivement adopté par Pierre pour son Académie. Les projets de Leibnitz allaient beaucoup trop loin pour lui, dépassaient la portée de son regard et probablement aussi la mesure des possibilités, eu égard au temps et au milieu. En réalité, Pierre n'a adopté aucune des vues très larges, trop larges, du grand savant. Absorbé jusqu'en 1716 par les préoccupations de sa lutte avec la Suède, il n'a prêté à toutes ses propositions qu'une oreille distraite. Un semblant d'intimité intellectuelle et de correspondance scientifique entretenue avec le concours de Bruce lui a suffi. Peut-être aussi s'est-il senti indisposé et mis en garde contre ce collaborateur par ce qu'il a aperçu d'équivoque et de peu digne dans son attitude. Le courtisan et le solliciteur ont masqué à ses yeux l'homme génial.

Le grand semeur d'idées que fut Leibnitz n'a pourtant pas passé en vain dans le sillon tracé par la charrue du grand Réformateur; le grain jeté à poignée par sa main prodigue a bien paru emporté par le vent et égaré dans l'espace; il se

(1) Briefe von Christian Wolff, Pétersbourg, 1860; Piekarski, *Histoire de la science et de la littérature en Russie*, t. I, p. 33.

retrouvera en bonne place. Dans les travaux accomplis beaucoup plus tard, sous les auspices du gouvernement russe, pour l'étude des langues slaves, j'en reconnais la trace féconde, et dans ses recherches sur le magnétisme terrestre poursuivies à travers la Russie jusque dans l'Asie centrale, Alexandre Humboldt se réclamera de cet illustre prédécesseur. L'action des hommes de l'envergure morale d'un Leibnitz ou d'un Pierre le Grand ne se mesure pas aux limites de leur vie.

CHAPITRE II

LES FEMMES.

I Maîtresse du Roi et maîtresse du Tsar. — Le donjuanisme de Pierre. — Un souverain peu soucieux des convenances. — Un oncle entreprenant. — L'entourage féminin. — La princesse Galitsine. — Brutalité et cynisme. — Débauche et bestialité. — L'autre face de ces relations avec le monde féminin. — II. Le début. — Le mariage. — Eudoxie Lapouhine. — La lune de miel. — Les dissentiments. — Un ménage mal assorti. — La séparation. — Le cloître. — Le roman de la recluse. — Le major Glebof. — Correspondance amoureuse. — L'enquête. — Le procès. — Le supplice de l'amant. — Le châtiment de l'amante. — Catherine jalouse. — En prison. — La revanche d'Eudoxie. — III. La première favorite. — Anna Mons. — Les prodigalités de Pierre. — Trompé! — Les consolations. — Le gynécée de Menchikof. — Les sœurs du favori. — Les demoiselles Arsénief. — Catherine Vassilevska. — IV. Les demoiselles d'honneur. — Madame Tchernichof. — Eudoxie « la bataille ». — Marie Matviéief. — *Terem* et *harem*. — Marie Hamilton. — L'amant et le bourreau. — Un cours d'anatomie au pied de l'échafaud. — La dernière rivale de Catherine : Marie Kantémir. — Triomphe de l'épouse et de la souveraine. — Une amie. — La Polonaise. — Madame Sieniawska. — V. Le rôle des femmes dans la vie de Pierre et son rôle dans la destinée de la femme russe. — L'esprit russe au dix-septième siècle. — La haine de la femme. — Causes et effets. — Le génie national et les influences étrangères. — L'Orient et Byzance. — Le courant ascétique. — La vie de famille. — Le mariage. — Le *domostroï*. — Mœurs barbares. — Femme sacrifiée, homme avili. — Le courant émancipateur. — La réforme de Pierre. — Ses défaillances. — Importance de son œuvre. — Un Rédempteur.

I

Le Roi. — Ah! mon frère, j'apprends que vous aussi, vous avez une maîtresse.

Le Tsar. — Mon frère, mes p...... ne me coûtent pas grand'-chose ; mais la vôtre vous coûte des millions d'écus que vous pourriez mieux employer.

La scène se passe en 1716, à Copenhague, où Pierre est

venu visiter son bon allié, le roi de Danemark; elle nous est contée dans un grave document diplomatique (1); elle semble, à première vue, donner une idée juste de la place que l'éternel féminin a tenue dans la vie du grand Réformateur. Il est trop occupé, trop grossier aussi, pour faire un amant digne de ce nom, ou même simplement un époux convenable. Il fixe *à un copeck pour trois accolades* le prix des faveurs que les belles de Pétersbourg accordent à ses soldats et donne un ducat à Catherine, la future Impératrice, après une première entrevue (2). Non pas qu'il soit tout à fait incapable de goûter dans la compagnie du beau sexe des charmes plus délicats. N'oublions pas que la *société féminine* est encore en Russie une de ses créations. La présence des *dames* aux réunions de la *Sloboda* en a constitué pour lui le premier et le plus puissant attrait. En 1693, un soir de gala chez Lefort, deux d'entre les belles invitées s'avisant de quitter la fête à la dérobée, il les fait ramener de force par ses soldats (3). En 1701, les soins donnés à sa marine naissante le retenant à Voronèje, un grand nombre de ces dames viennent l'y rejoindre pour les fêtes de Pâques, et il leur fait l'accueil le plus gracieux. Quelques-unes se trouvant indisposées, il retarde galamment son retour à Moscou (4). Si, pour faire l'intérêt historique de ce chapitre, il n'y avait pourtant que le souvenir de pareilles galanteries, je n'hésiterais pas à le supprimer, par respect pour la femme et pour l'histoire. Il y a autre chose. Dans une figure comme celle de Pierre, d'une complexité morale si grande, chaque coin devient un nid à surprises. L'apparence extérieure avec laquelle il se présente de ce côté n'est, en dépit de sa sociabilité, que celle d'un rustre et d'un débauché cynique. Il n'a, dans l'amour, ni le souci de la dignité féminine, ni même celui de la sienne propre, et il manque trop de tenue pour avoir le souci des convenances. Voyez cette anecdote contée par le

(1) Dépêche de Loss à Manteuffel, Copenhague, 14 août 1716; Sbornik, t. XX, p. 62.
(2) Duclos, *Mémoires* (édit. de 1839), p. 615.
(3) Korb, p. 77.
(4) Oustrialof, t. IV, 2e partie, p. 555, 562.

baron de Pöllnitz sur le séjour du souverain à Magdebourg, en 1717 : « Comme le Roi (de Prusse) avait ordonné qu'on lui « rendît tous les honneurs imaginables, les différents collèges « d'État furent le complimenter en corps, leurs présidents « portant la parole. M. de Cocceji, frère du grand chancelier, « à la tête de celui de la Régence, étant venu saluer le Tsar, le « trouva appuyé sur deux dames russes et promenant ses « mains sur leurs seins, ce qu'il continua à faire pendant « qu'on le haranguait (1). » Et cette autre, décrivant sa rencontre à Berlin avec la duchesse de Mecklembourg, sa nièce : « Le Tsar courut au-devant de la princesse, l'embrassa ten-« drement, et la conduisit dans une chambre où, l'ayant cou-« chée sur un canapé, sans fermer la porte et sans considéra-« tion pour ceux qui étaient demeurés dans l'antichambre, « ni même pour le duc de Mecklembourg, il agit de manière « à faire juger que rien n'imposait à sa passion (2). » Pöllnitz, qui dit tenir ces renseignements de deux témoins oculaires et du Roi lui-même, y ajoute des détails non moins expressifs sur l'attitude du grand homme dans ses rapports habituels avec le personnel féminin de sa cour : « La princesse Galitsine lui « servait de *doura* ou de folle... C'était à qui la tourmente-« rait. Comme elle mangeait souvent avec le Tsar, ce prince « lui jetait à la tête les restes de son assiette. Il la faisait lever « pour lui donner des croquignoles. » A en croire d'autres témoignages, la princesse aurait d'ailleurs justifié, dans une certaine mesure, l'ignominie de ces traitements par des vices honteux. Une relation de l'envoyé prussien Mardefeld met curieusement en cause, à ce propos, les *duchesses de France* et les pages dont elles font leur agrément, en les félicitant de s'en contenter. La princesse n'avait pas de page ; je ne me hasarderai pas à répéter comment, au dire de Mardefeld, elle le remplaçait (3).

D'après Nartof, témoin généralement assez sûr pour les

(1) *Mémoires* 1791, t. II, p. 65.
(2) *Ibid.*
(3) Herrmann, *Peter d. Grosse und d. Tsarévith Alexei*, p. 209.

choses de l'intimité du Tsar, Pierre fut grand amateur de cotillon, mais jamais pour plus d'une demi-heure. Faire violence aux femmes n'était pas dans ses habitudes, mais aussi, jetant communément son dévolu sur de simples servantes, il trouvait peu de rebelles. Nartof cite, entre autres, une blanchisseuse. Bruce met cependant en scène, de façon plus dramatique, la fille d'un marchand étranger de Moscou, réduite, pour échapper aux entreprises amoureuses du souverain, à fuir la maison de ses parents et à se cacher dans une forêt (1). Un des documents publiés par le prince Galitsine montre le Tsar aux prises, en Hollande, avec un jardinier qui se serait servi de son râteau pour éloigner le souverain d'une ouvrière dont il gênait le travail. Ces rustiques amours ont passé même pour lui avoir légué les germes d'une maladie qui, insuffisamment guérie, hâtera sa mort (2). Mais madame Tchernichof a été aussi mise en cause à ce propos, et une dépêche de Campredon engage nettement sa responsabilité, en parlant d'une indisposition que Catherine elle-même aurait contractée, en 1725, après après avoir partagé le lit de son mari. Encore ces détails qu'on m'excusera de rappeler, — je crois être ici pour tout dire, — ces traits répugnants ne vont pas au plus bas. Nous descendons quelques degrés avec Menchikof, et le favori n'était pas seul ! Bergholz parle en termes peu équivoques d'un ex-lieutenant, joli garçon, que le Tsar a auprès de lui « *zu seinem Plaisir* » (3). En 1722, le peintre saxon Dannenhauer est chargé par le souverain de faire le portrait d'un de ses *dienchtchik*, en le peignant tout nu (4). Villebois s'étend sur les « accès de « fureur amoureuse » du Tsar, dans lesquels « tout sexe lui « devient indifférent ». Dans sa dépêche du 6 mars 1710, l'envoyé danois, Juel, demande à son maître s'il ne consentirait pas à anoblir un de ses sujets qui est auprès de Menchikof et qui, ayant une jolie figure, pourrait rendre des services en

(1) *Mémoires*, p. 93.
(2) Galitsine, *Mémoires*, p. 127.
(3) *Büschings M.*, t. XIX, p. 95.
(4) *Ibid.*, t. XX, p. 556.

très haut lieu (1). Cet autre trait échappe donc au doute. « Il faut que Sa Majesté ait dans le corps une légion de dé- « mons de luxure », dit en parlant du souverain un des médecins qui le soignent dans sa dernière maladie (2).

Mais *il y a autre chose,* et, dans une physionomie si abondante en aspects divers et en contrastes, les apparences comptent pour peu; il faut aller au delà; il faut fouiller l'âme et la chair, en sonder les moindres plis et replis, et pour cela, sans plus insister sur des écarts par trop scabreux, il faut suivre le personnage jusque dans cette peu attrayante carrière d'amoureux, dût notre admiration y sombrer çà et là dans le dégoût. Il se peut que là même, à un détour inattendu de son donjuanisme brutal ou ordurier, il arrive à forcer mieux encore que notre admiration.

II

Le début de cette carrière est banal : un mariage précoce, quelques années d'assez bon ménage, puis l'attiédissement progressif du nid conjugal. On se voit rarement, sitôt la lune de miel passée, le Tsar étant presque toujours en voyage ; mais on s'écrit des lettres assez tendres, où ne font même pas défaut les sobriquets caressants chers aux amants. *Lapouchka* (petite patte) est celui que Pierre reçoit et accepte de bon cœur. Il ne sera pas le dernier à le porter. Deux enfants viennent aussi, Alexandre, mort en bas âge, puis l'autre, né sous une mauvaise étoile, Alexis. Les choses se gâtent après la mort de Nathalie, en 1694. A ce moment, marié depuis cinq ans déjà, Pierre n'a pas été sans contracter, à la *Sloboda* ou ailleurs, quelques liaisons extraconjugales ; mais il y a mis une certaine retenue. Fils respectueux, il a eu, en Nathalie, une mère vigilante. Cette influence est remplacée maintenant par celle de

(1) Archives de Copenhague.
(2) VILLEBOIS, *Mémoires*.

Lefort, et en même temps deux figures féminines se détachent du groupe des beautés, peu farouches sans doute les unes et les autres, dont le jeune souverain s'est trouvé entouré dans les réunions du *Faubourg*, et montent comme des étoiles à l'horizon du nouveau règne : deux bourgeoises, la fille de l'orfèvre Bötticher, puis celle du négociant en vin Mons. Des dissentiments d'ordre politique contribuaient aussi à rompre la bonne harmonie entre les deux époux : Eudoxie tenait à une famille de conservateurs farouches; inclinant à faire opposition au nouveau régime qui commençait déjà de s'esquisser, ses parents, les Lapouhine, tombaient en disgrâce, perdaient leurs charges, subissaient toute sorte de mauvais traitements. L'un d'eux, le propre frère de la Tsarine, qui osait insulter le favori, était bâtonné publiquement par le Tsar; un autre était mis à la torture, et l'on cite des détails atroces sur les supplices qu'il aurait endurés : après l'avoir inondé d'esprit-de-vin, Pierre, affirme-t-on, l'a fait flamber en sa présence. Il est mort en prison, cela est certain (1). Le Tsar partant pour son premier tour d'Europe, le père d'Eudoxie et ses deux frères étaient expédiés dans des provinces éloignées, avec des charges de gouverneurs qui en faisaient des exilés. En voyage, Pierre cessait d'écrire à sa femme; et soudain, de Londres, il chargeait deux de ses confidents, L.-K. Narychkine et T.-N. Strechnief, d'une commission qui expliquait son silence : Eudoxie devait être engagée par eux à prendre le voile (2). C'est l'expédient usuel dans les ménages mal assortis de l'époque, et Pierre semble y avoir définitivement arrêté son esprit. Le contact qu'il a pris avec l'Occident a décidé du sort de la pauvre abandonnée. Elle appartient à un autre monde, condamné à disparaître.

Elle n'est pourtant pas sans agréments. Peu jolie sans doute; encore est-il assez difficile d'en juger. Nous inclinerions à tenir Catherine elle-même, sa future rivale, pour un monstre de laideur, sur la foi des portraits, sans doute flattés,

(1) Jeliaboujski, *Mémoires*, p. 40; Solovief, t. XIV, p. 6. Annexes.
(2) Oustrialof, t. III, p. 189.

que nous connaissons d'elle et qui faisaient apparemment sur Pierre une tout autre impression. Elle n'est pas une sotte. Quand elle reparaît à la cour après la mort de son terrible époux, elle fait l'effet d'une aimable vieille, passablement instruite des choses pouvant l'intéresser, point étrangère même aux affaires de l'État (1). Sa correspondance avec Glébof, dont on lira plus loin quelques extraits, révèle une âme tendre, passionnée, sachant aimer. Intellectuellement, elle ressemblait à la généralité des femmes moscovites de l'époque, ayant grandi dans le *térem :* ignorante, simple d'esprit et superstitieuse. Là aussi se trouvait l'écueil contre lequel devait se briser sa destinée. Évidemment elle n'était pas la compagne qui convînt à Pierre, capable de le comprendre, de le suivre, de partager sa vie.

Au retour du grand voyage, arrivant à Moscou le 26 août 1698, à six heures du soir, Pierre va trouver quelques amis, Gordon entre autres, puis fait une visite à la famille Mons. Il ne voit pas sa femme. Quelques jours après seulement, il consent à la rencontrer en lieu tiers, dans la maison du maître de poste Vinnius; mais ce n'est que pour lui confirmer la décision dont il a fait part à Narychkine et à Strechnief. La réponse d'Eudoxie est celle qu'on peut attendre : un refus péremptoire. Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel arrêt ? Que lui reproche-t-on? En effet, il ne semble même pas qu'elle ait été soupçonnée d'une participation quelconque aux intrigues politiques, dans lesquelles la tsarevna Sophie et les autres sœurs du Tsar sont simultanément impliquées. La révolte des *Streltsy,* que Pierre se dispose à noyer dans une mer de sang, a éclaté sans qu'elle y ait mis le plus petit bout de complicité, même morale. Mais il a pris son parti. Le prétexte lui faisant défaut, il s'en passera. Il repousse avec colère une intervention du patriarche en faveur de l'épouse légitime, et, après trois semaines de pourparlers, il tranche le nœud : une voiture couverte à *deux chevaux* (la chronique insiste sur ce détail, la

(1) Lettres de lady Rondeau (*Lettres d'une dame anglaise*), 1776.

cruauté et l'injustice du procédé en paraissant injurieusement aggravées dans un pays où, pour sortir de chez lui, le moindre seigneur met toute une cavalerie en mouvement), un *fiacre,* comme nous dirions aujourd'hui, enlève la pauvre Eudoxie et la conduit à Souzdal, où les portes du cloître de l'Intercession de la Sainte Vierge (*Pokrovskiï Diévitchyi Monastyr*) se ferment sur elle.

Innocente, elle était plus sévèrement traitée que celles qui avaient failli. A ses sœurs, dont la connivence avec les rebelles avait été pourtant reconnue, sinon prouvée, Pierre, en les enfermant aussi, laissait une pension et un certain train de maison. A sa femme, rien. Elle n'est plus sa femme, elle n'est plus Tsarine; elle perd jusqu'à son nom. Elle est la nonne Hélène ; elle n'a auprès d'elle qu'une domestique, et, pour ne pas mourir de faim, elle est réduite à faire appel à la charité de ses parents. Elle écrit à son frère Abraham : « Je n'ai pas « besoin de grand'chose, mais encore faut-il manger ; je ne « bois ni vin ni eau-de-vie, mais je voudrais pouvoir of- « frir... » Le trait est curieux, mettant en lumière d'une façon expressive un des côtés les plus séduisants de l'ancienne vie patriarcale du pays. Manquer de tout n'est encore qu'un demi-malheur ; mais ne pas pouvoir exercer l'hospitalité coutumière, voilà la suprême disgrâce. Elle continue : « Il n'y a rien ici ; « tout est pourri ; je sais que je vous importune, mais que faire ? « Pendant que je suis en vie, de grâce nourrissez-moi, donnez- « moi à boire, donnez des vêtements à la mendiante (1). »

Elle a vingt-six ans, et pendant vingt ans encore les murs de sa cellule de recluse, sépulcre rempli de vie et de passion, emprisonneront sa détresse et ses révoltes, et, quand elle en sortira, jeunesse flétrie, cœur meurtri, ce sera pour aller à une pire destinée.

Vingt ans plus tard, en 1718, le procès du tsarévitch Alexis met en verve le génie inquisitorial de Pierre. Parmi les influences qui ont pu pousser son fils dans la voie de la rébellion,

(1) OUSTRIALOF, t. III, p. 187 et suiv. Comp. KORB, p. 74.

celle d'Eudoxie lui paraît indiquée. Descente au monastère et enquête. La haute police fait buisson creux de ce côté, mais sa déconvenue est compensée par une autre découverte : toujours innocente politiquement, Eudoxie est soupçonnée, puis reconnue coupable d'une liaison criminellement amoureuse avec le major Glébof. Oui, elle a succombé ; dans sa déchéance, dans sa misère, elle a cherché une consolation. Envoyé à Souzdal pour une opération de recrutement, le major Glébof s'est intéressé à son infortune. Elle souffrait du froid dans sa cellule : un envoi de fourrures provoquant une lettre de reconnaissance émue a entraîné une dangereuse intimité. Il est venu pour recevoir ses remerciements, revenu encore, et ils se sont aimés, d'un amour exalté chez elle, fougueux et absorbant tout son être, beaucoup plus réservé chez lui, avec des arrière-pensées équivoques. Très ambitieux probablement, ce jeune homme ; escomptant peut-être un retour de fortune lointain, songeant à changer de carrière, à se pousser dans la politique. Il a aussi à lutter avec des difficultés d'argent. Il est marié enfin de son côté et embarrassé de sa femme. Elle, la pauvre amante, voudrait lui faire quitter le service pour l'avoir plus près d'elle et tout à elle, s'ingéniant pour satisfaire à des besoins et remédier à une gêne qu'elle devine, toujours prête à disposer en sa faveur des maigres ressources qu'elle arrache à la parcimonie ou à la pauvreté des siens. Qui donc refuserait de lui venir en aide? Voici de l'argent ; lui en faut-il plus ? plus encore ? « Où est ton esprit, mon *batko* « (forme plus caressante de *batiouchka*, petit père), là est aussi « le mien ; où est ta parole, là est ma tête ; toujours toute « dans ta volonté. »

Mais, retenu par ses devoirs militaires ou conjugaux, peut-être aussi lassé déjà, *batko* espace ses visites. Alors ce sont des cris de désespoir, des appels éperdus : quoi ? elle est donc oubliée déjà ? Si vite ? Elle n'a donc pas su lui plaire ? Elle n'a pas assez fait pour cela, pas assez arrosé de ses larmes son visage, ses mains et tous les membres de son corps et toutes les jointures de ses pieds et de ses mains ? Elle a un langage

à elle d'un lyrisme exubérant, où se traduisent des sentiments bizarres et incohérents parfois, mais toujours évidemment sincères, d'un style étrangement imagé, où l'Orient mêle sa palette rutilante au coloris rustique du terroir moscovite :

« Ma lumière, mon *batiouchka*, mon âme, ma joie! L'heure « exécrable de la séparation aurait-elle vraiment sonné déjà? « J'aimerais mieux voir mon âme séparée du corps! O ma « lumière, comment ferais-je pour rester sur la terre séparée « de toi? Comment ferais-je pour rester en vie? Voici long-« temps que mon cœur maudit a pressenti ce moment. Voici « longtemps qu'il a pleuré tout entier. Et le moment est venu, « et je souffre, et Dieu seul sait combien tu m'es cher! Pour-« quoi t'aimé-je tant, mon adoré, que la vie m'est devenue « indifférente sans toi? Pourquoi, ô mon âme, as-tu eu de la « colère contre moi, oui, de la colère jusqu'à ne pas m'écrire? « Porte du moins, ô mon cœur, la bague que je t'ai donnée « et aime-moi un peu, un peu. J'en ai fait faire une pareille « pour moi. Mais quoi? C'est toi qui as voulu t'éloigner « de moi. Ah! voici longtemps déjà que j'ai vu changer ton « amour : pourquoi, ô mon *batko?* Pourquoi ne viens-tu plus « chez moi? T'est-il arrivé quelque chose? T'a-t-on dit du « mal de moi? O mon ami, ô ma lumière, ma *lioubonka* (de « *lioubit*, chérir), aie pitié de moi! Pitié, ô mon seigneur, et « viens me voir demain! O mon monde entier, mon adoré, « ma *lapouchka* (on se rappelle ce sobriquet donné autrefois « par elle à un autre), réponds-moi. Ne me laisse pas mourir de « chagrin. Je t'ai envoyé une cravate, porte-la, ô mon âme : « tu ne portes rien de ce qui vient de moi! Est-ce un signe « que je ne te suis pas agréable?... Mais oublier ton amour? « je ne saurais! Je ne saurais continuer à vivre sans toi! »

Batko demeure insensible, et elle se lamente de plus en plus douloureusement; on croirait entendre la plainte continue et monotone d'une bête blessée :

« Qui m'a fait ce tort, à moi pauvre? qui m'a volé mon « trésor? Qui a enlevé la lumière de devant mes yeux? Pour « qui m'abandonnes-tu? A qui me livres-tu? Comment n'as-tu

« pas eu pitié de moi? Est-ce possible que tu ne doives plus « me revenir? Qui, pauvre moi, m'a séparée de toi? Qu'ai-je « fait à ta femme? Quel tort lui ai-je causé? En quoi vous ai-je « offensés? Pourquoi, ô chère âme, ne m'avoir pas dit en « quoi j'ai pu déplaire à ta femme, et pourquoi l'avoir écoutée? « Pourquoi m'avoir abandonnée? Assurément je ne t'aurais « pas séparé de ta femme! Et tu l'écoutes! O ma lumière, « comment ferai-je pour être sans toi? Comment ferai-je pour « rester dans ce monde? Pourquoi m'as-tu mise dans cette « détresse? Ai-je été coupable en quelque chose, sans le sa- « voir? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ma faute? Tu pouvais me « frapper pour me punir, me châtier je ne sais comment pour « cette faute que je ne connais pas! Au nom de Dieu, ne « m'abandonne pas! Arrive ici! Je meurs d'être sans toi! »

Et quelques jours plus tard :

« Que ne suis-je morte! Que ne m'as-tu plutôt mise en « terre avec tes mains!... Pardonne, pardonne, ô mon âme... « ne me laisse pas mourir! Je me tuerai!... Envoie-moi, ô « mon cœur, envoie-moi la veste que tu aimes à porter. Pour- « quoi m'as-tu abandonnée? Envoie-moi un morceau de pain « dans lequel tu auras mordu. Comme tu m'as abandonnée! « Comment ai-je pu t'offenser assez pour que tu me laisses « ainsi orpheline, malheureuse... »

Neuf de ces lettres ont figuré au dossier de l'enquête. Elles ne sont pas de la main d'Eudoxie. L'ex-Tsarine les a dictées à la nonne Kaptelina, sa confidente, qui, de son côté, les apostillait, en essayant d'apitoyer l'infidèle sur les souffrances de la *matouchka*. Mais sur chaque feuillet l'imprudent Glébof a apposé de sa main un certificat d'origine : « Lettre de la tsarine Eudoxie. » Les deux bagues pareilles ont été aussi retrouvées en possession des coupables. Les dépositions des nonnes et domestiques du monastère, interrogés en grand nombre, ont été absolument concluantes : Glébof venait sans cesse chez Eudoxie, de jour et de nuit; ils s'embrassaient devant tout le monde, puis, éloignant les témoins, restaient seuls pendant de longues heures. Enfin, Eudoxie a tout avoué.

Et Glébof? La légende lui a prêté une attitude héroïque : au milieu des plus atroces tortures, prenant délibérément à sa charge toute espèce d'autres crimes, allant jusqu'à confesser des forfaits imaginaires, offrant vingt fois sa tête au bourreau, il a refusé jusqu'à la fin de mettre en cause l'honneur de sa complice (1). Hélas ! les procès-verbaux de l'enquête conservés aux archives de Moscou (2) disent précisément le contraire : muet sur tous les autres chefs d'accusation, Glébof n'aurait avoué que cela précisément, cette liaison amoureuse, contractée huit ans auparavant. Eudoxie avait alors trente-huit ans.

Je me hâte de le dire : aveux ou dépositions ne prouvent ici absolument rien. Le juge instructeur envoyé par Pierre à Souzdal, Skorniakof-Pissaref, y a fait fouetter cinquante nonnes, dont quelques-unes sont mortes sous le fouet. Elles ont dit ce qu'il a voulu leur faire dire. Eudoxie et Glébof ont été interrogés également dans la chambre de question ; les tortures infligées au malheureux officier ont été si effroyables que sa mise à mort est décidée le 16/27 mars 1718, sur l'avis des médecins, affirmant qu'ils ne sauraient *le prolonger* plus de vingt-quatre heures (3). On a parlé, entre autres, d'un cachot pavé avec des pointes en bois très dur, sur lesquelles l'infortuné était contraint de marcher pieds nus. Pour l'expiation suprême, Pierre a choisi le pal. Comme il gèle à trente degrés, on couvre le malheureux d'une pelisse, on le chausse de bottes fourrées et on le coiffe d'un bonnet bien chaud, pour faire durer le supplice. Commençant à trois heures de l'après-midi, il ne prend fin que le lendemain à sept heures et demie du soir (4). Le

(1) Allainval, *Anecdotes,* 1745, p. 31. Les relations des diplomates étrangers présents à Moscou, simple écho de l'opinion en cours, sont aussi en ce sens : Herrmann, *Peter d. Grosse und d. Tsarevitch Alexei,* p. 135 et 207; dépêche de de Bie à Fagel du 28 mars 1718 (Archives de la Haye); *Mémoires et documents,* aux Aff. étr. de France, t. I, p. 129 et suiv.; *Relations manuscrites de la Bibliothèque de Gotha,* etc.

(2) Publiés en partie par Oustrialof, t. VI, p. 469 et suiv.

(3) Dépêche citée de de Bie.

(4) *Ausfürliche Beschreibung der in der Hauptstadt Moscou... vollzogenen*

récit d'après lequel Pierre se serait approché du supplicié ayant déjà quelques heures de pal, aurait essayé de le confesser encore, et n'aurait reçu pour réponse qu'un crachat au visage (1), ne mérite aucune créance.

Eudoxie a la vie sauve ; mais on choisit maintenant pour elle un cloître plus isolé, sur les bords du lac Ladoga, où on l'entoure d'une surveillance plus étroite. D'après un témoignage, avant d'y être enfermée, elle a subi la peine du fouet en vertu d'un jugement rendu par une assemblée d'évêques, d'archimandrites et d'autres ecclésiastiques, et exécuté en plein chapitre par deux moines (2).

A quel sentiment Pierre a-t-il pu obéir en engageant ce procès et surtout en lui imprimant un caractère aussi féroce? On ne l'imagine pas jaloux de cette épouse répudiée, oubliée et vieillie sous son voile de nonne, et on le sait si indulgent habituellement pour les défaillances de ce genre, pour toutes celles même où sa politique n'est pas intéressée. Or celle-ci a bien paru hors de cause en cette affaire. La correspondance d'Eudoxie avec son amant n'a pu, sur ce point, qu'attester leur parfaite innocence : il n'y est question que d'amour. L'ex-Tsarine avait bien cédé à la tentation de reprendre ses vêtements mondains, et s'était aussi laissé entretenir par son entourage dans l'espoir d'un retour plus ou moins prochain aux splendeurs d'autrefois ; mais de part et d'autre on n'était pas allé au delà de l'espoir (3). Eudoxie n'a-t-elle pas été en cette circonstance victime d'une autre jalousie et d'une autre haine? Laissons passer encore sept années : Pierre est mort, et cet événement, que l'on pouvait croire heureux pour la recluse, devient le signal d'une nouvelle aggravation dans

grossen Execution, Riga, 1718. Voy. encore pour le roman d'Eudoxie et de Glébof : Siémievski, *Eudoxie Lapouhine*, *Messager russe*, 1859, t. XXI, p. 219 265; même *Recueil*, 1860, t. XXX, p. 559-599; 1859, t. XXIII, p. 299-300. (Etude de Sniégiref.)

(1) Dolgoroukof, t. I, p. 32; lady Rondeau, p. 32.

(2) Affaires étrangères de France, *Mémoires et documents*, t. I, p. 129.

(3) De Bie parle bien d'un complot et d'une correspondance chiffrée dont Glébof aurait refusé de livrer le secret; mais il ne fait que répéter des *on dit*

son sort : on la retire de son couvent, on la conduit à la forteresse de Schlusselbourg et on la plonge dans un cachot souterrain peuplé de rats. Malade, elle n'a pour la soigner qu'une vieille naine, qui elle-même a besoin d'être assistée et servie. On la tient là deux années. Qui fait cela? Celle qui règne maintenant : Catherine *première*. Et voici peut-être qui répond également à la question que j'ai posée plus haut. Au bout de ce temps, nouveau changement : brusquement, ainsi que dans un rêve, la porte du cachot s'ouvre, des personnages en grand costume paraissent sur le seuil et, s'inclinant jusqu'à terre, invitent la captive à les suivre ; guidée par eux, elle pénètre dans un appartement luxueusement décoré, qu'on lui dit avoir été préparé pour elle chez le commandant de la forteresse. Pour elle ce lit garni de fine toile de Hollande, après la paille humide du grabat qu'elle vient de quitter ; pour elle ces étoffes précieuses sur les murs, cette vaisselle d'or, ces dix mille roubles qu'elle trouve dans une cassette, ces gentilshommes de cour qu'elle voit dans son antichambre, ces équipages qui attendent ses ordres... Qu'est-il arrivé ? Catherine *première* est morte à son tour, et le Tsar qui lui a succédé sous le nom de Pierre II est le fils d'Alexis, le petit-fils d'Eudoxie. Elle va à Moscou, la pauvre grand'mère, dont les cheveux ont blanchi dans les prisons, pour assister au couronnement du nouveau souverain ; elle y paraît prenant le pas sur les autres princesses, environnée de pompe, entourée d'égards. Trop tard ! Sa vie est brisée, et d'elle-même elle revient au cloître ; elle terminera ses jours en 1731 dans ce *Novodiévitchyï Monastyr*, asile des grandes infortunes, où Sophie a vécu après l'écroulement de ses ambitions. Une tradition veut qu'elle ait fait aussi séjour à ce moment dans la résidence familiale des Lapouhine, à Sérébrianoïé ; mais là encore une galerie la mettait en communication avec le cloître voisin de Saint-Georges (1). Son tombeau est au monastère de Moscou, et sa mémoire est restée vivante jusqu'à nos jours dans les légen-

(1) Archive russe, 1873, p. 652.

des et les chants populaires (1). Après toutes ses déchéances et toutes ses disgrâces, elle n'a gardé que ce patrimoine de douloureuse sympathie parmi d'humbles âmes, auxquelles les grandes souffrances sont familières.

III

Pour Pierre, après le premier internement d'Eudoxie, l'heure a sonné de la première favorite en titre. Anna Mons ou Monst ou Munst, *domicella Monsiana*, comme l'appelle Korb, occupe l'emploi. Avant de venir à Moscou, son père a exercé à Minden la profession de négociant en vins, ou de joaillier selon d'autres témoignages; la famille est d'origine westphalienne, par conséquent, bien qu'elle se soit cherché plus tard des ancêtres dans les Flandres, en ajoutant particule et prédicat à son nom : Mons ou Moëns de la Croix (2). Maîtresse de Lefort d'abord, la demoiselle monte rapidement en grade en abandonnant le favori pour le maître ; elle prend rang à côté du souverain jusque dans les cérémonies publiques ; elle s'affiche et il l'affiche. Parrain au baptême d'un fils de l'envoyé danois, il la réclame comme marraine (3). Il fait construire pour elle, dans le *faubourg*, un élégant *palazzo*, et les lugubres archives du *Préobrajenski Prikaze* ont enregistré les étonnements, trop haut témoignés, du tailleur allemand Flank devant les splendeurs d'une chambre à coucher qui faisait le plus bel ornement de la demeure et qu'on savait fréquentée par le Tsar (4). En 1703, non sans regret, à vrai dire, et non sans quelques

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences* de Pétersbourg, 1864, vol. V, liv. II, p. 206. (M. Podsossof.)
(2) Mordovtsef, *Les femmes russes*, Pétersbourg, 1874, p. 3. Cabinet de Pierre, carton LXXXVI. Les documents de la municipalité de Minden conservés dans ce carton donnent diversement l'orthographe du nom.
(3) Korb, p. 84.
(4) N°s 1243, 1258.

remords, il lui donne la terre de Doubino, un domaine considérable, dans le district de Kozielsk. Elle est très quémandeuse. A tout instant elle sollicite la générosité peu spontanée du souverain par des billets qu'elle fait rédiger par un secrétaire, les apostillant seulement en mauvais allemand. Elle va jusqu'à invoquer, dans ses requêtes, un patronage des moins attendus : « Par l'amour de votre fils Alexis Petrovitch, donnez-moi cette terre (1). » Alexis, on ne l'oublie pas, est l'enfant d'Eudoxie. Elle y joint parfois de modestes présents : *quatre citrons* et autant d'oranges qu'elle envoie à Azof, au moment du siège. Il songe sérieusement à l'épouser, tout en entretenant un commerce équivoque avec une amie de la favorite, Hélène Fademrecht, dont il reçoit aussi des lettres adressées : « A mon univers, mon petit soleil chéri, mon adoré aux yeux « noirs et aux sourcils de la même couleur. » Le roman, très banal, durera jusqu'en 1703 et se terminera d'une façon qui ne l'est pas moins : dans la poche de l'envoyé saxon Königseck, qui, entré récemment au service du Tsar, se noie accidentellement au début de la campagne, on trouve un certain nombre de billets, dont Pierre n'a aucune difficulté à reconnaître l'écriture et le style. Il a la naïveté de se fâcher; la *domicella Monsiana* va en prison, s'en tire à force d'insistance et de rouerie, mais ne recouvre la liberté que pour devenir la maîtresse de l'envoyé prussien Keyserling, qui finira par l'épouser. Elle a du goût pour la diplomatie, et pas assez de retenue pour ménager sa fortune. Elle revient en prison, ne conserve de toutes les libéralités du souverain que quelques maigres épaves, y compris son portrait, dont elle défend âprement la possession, — *à cause des diamants,* croit-on. Et la rancune de Pierre est longue : en 1707, l'enquête ordonnée à raison de cette vulgaire aventure durait encore, et Romodanovski gardait sous clef trente prisonniers qui s'y trouvaient impliqués, ils ne savaient trop comment, ni lui non plus. Une année plus tard, Keyserling, déjà marié, profite d'un moment où il voit le Tsar

(1) Voy. les extraits de cette *Correspondance* chez MORDOVTSEF, p. 10-11.

en gaieté, pour intercéder en faveur d'un frère de l'ex-favorite, qui sollicite un emploi. Il tombe mal; Pierre l'interrompt avec brusquerie, et s'explique avec sa franchise ordinaire : « J'ai élevé la Mons pour moi, avec l'intention de l'épouser; « vous l'avez séduite, gardez-la, mais ne me parlez jamais ni « d'elle, ni des siens. » Le Prussien insistant, Menchikof intervient à son tour : « Votre Mons est une p..... ; je l'ai eue « comme vous et comme tout le monde; laissez-nous tran- « quille avec elle. » La scène, il convient de le dire, se passe à une fête donnée par un seigneur polonais aux environs de Lublin, et on est après souper. Elle a un dénouement fâcheux pour Keyserling : bourré de coups de poing par Pierre et Menchikof, le Prussien est jeté dehors, précipité au bas d'un escalier. Il se plaint; on lui donne tort, et l'affaire se termine par des excuses — de sa part (1).

Devenue veuve en 1711, Mme Keyserling survit de quelques années seulement à son mari, non sans avoir inspiré une nouvelle passion à un officier suédois du nom de Miller (2).

Pierre était un amant rancunier, mais point inconsolable. Menchikof, qui avait remplacé maintenant Lefort dans son intimité, se montrait tout aussi apte que le Genevois à lui fournir des consolations. Il avait son personnel féminin, comme l'autre le sien : ses deux sœurs d'abord, Marie et Anne, placées par ses soins auprès de la sœur préférée de Pierre, Nathalie; puis les deux demoiselles Arssénief, Daria et Barbe, qui appartenaient aussi à la cour de la Tsarevna, une cour ressemblant de très près à un harem. Une demoiselle Tolstoï complétait ce groupe, et, à partir de 1703 précisément, une sixième recrue y paraissait, qui devait prendre dans la vie du

(1) Sbornik, t. XXXIX, p. 410 (dépêches de Whitworth); Siémievski, *L'Impératrice Catherine*, Pétersb., 1884, p. 33 et suiv. (dépêches de Keyserling); Essipof, *Biographie de Menchikof*, Archive russe, 1875; Kostomarof, *Histoire russe en biographies*, Pétersbourg, 1881, t. II, p. 618; Oustrialof, t. IV, p. 145 et suiv.; Solovief, t. XVI, p. 67; lady Rondeau, p. 11. — Kostomarof est le plus près de la vérité, bien qu'il se trompe sur la date de la mort de Königseck. (Voy. Lettre de Pierre à Apraxine, 17 avril 1703; *Écrits et Correspondance*, t. II, p. 152.)
(2) Siémievski, *ibid.*, p. 60.

souverain une place à part et donner à l'histoire si triviale jusqu'à présent de sa jeunesse amoureuse une tournure inattendue. Le nom de cette fille est entouré d'incertitude comme son origine. Les premiers documents authentiques qui en fassent mention l'appellent tantôt Catherine Troubatchof et tantôt Catherine Vassilevska, ou Catherine Mihaïlof. Menchikof l'a eue d'abord pour maîtresse, tout en courtisant Daria Arssénief, alors que Pierre jetait son dévolu sur l'autre sœur, Barbe, dont le favori comptait faire une Tsarine pour devenir ainsi beau-frère du Tsar. Il soignait, dans ce but, l'éducation de la nouvelle favorite : « Au nom du ciel, écrivait-il à Daria, « engage ta sœur à apprendre sans cesse le russe et l'allemand ; « elle n'a pas de temps à perdre ! » Villebois fait de cette Barbe un laideron, mais avec beaucoup d'esprit et tout autant de méchanceté. Il raconte ainsi les débuts de sa faveur : dînant avec elle et ses compagnes, Pierre lui dit : « Je ne crois « pas que personne se soit jamais avisé de t'en conter, ma « pauvre Barbe, tant tu es peu jolie ; mais comme je ne me « plais qu'aux exploits extraordinaires, je ne veux pas que tu « meures sans avoir été troussée. » Et, la culbutant sur un canapé séance tenante, sans nul souci des spectateurs, il joint l'action à la parole. Les mœurs de tout ce monde permettent de tenir le récit pour vraisemblable. J'ai déjà indiqué ce qu'on y aperçoit d'équivoque dans les rapports établis entre amants et amantes ; quelle étrange confusion et communauté de sentiments et de liens intimes ! Pierre et Menchikof y paraissent à chaque instant substitués l'un à l'autre ou cumulant des droits qu'on pourrait croire exclusifs de tout partage. Sont-ils absents, l'indivision se perpétue en des messages collectifs, où tendres ressouvenirs et appels caressants vont pêle-mêle de l'un à l'autre groupe, avec les cadeaux qui y sont fréquemment joints : cravates, chemises, robes de chambre façonnées par ces dames. Daria Arssénief ajoute à sa signature : « La sotte » ; Anne Menchikof : « La toute maigre. » Quant à Catherine, elle met, en 1705 : « Avec deux autres », ce qui s'explique par ce passage de la lettre commune : « Pierre et Paul vous

« saluent et demandent votre bénédiction. » Pierre et Paul sont les enfants qu'elle a déjà du Tsar.

En 1706, le Tsar réunissait toute la compagnie à Narva, où l'on passait ensemble les fêtes de Pâques, puis se faisait suivre par elle à Pétersbourg, d'où il écrivait à Menchikof qu'il était « au paradis » avec ces dames. Mais Menchikof, qui se trouvait retenu dans le Sud avec l'armée et qui s'y ennuyait, aurait voulu sa part de paradis : quand Pierre quitterait Pétersbourg, il n'aurait que faire, en voyage, de ce gynécée, et ferait bien, alors, de l'envoyer à son ami. Pierre en décidait autrement; traînant après lui toute la petite troupe de Pétersbourg à Smolensk et de Smolensk à Kief, en août seulement il donnait rendez-vous au favori dans cette dernière ville et lui réservait une surprise : Menchikof a promis le mariage à Daria Arssénief, il faut qu'il tienne son engagement, Pierre étant décidé à remplir un jour celui qu'il a pris, de son côté, à l'égard de la mère des « deux autres » . Au favori de s'exécuter le premier, et on ne quittera pas Kief que ce ne soit fait. Après la cérémonie, il y avait partage du bien commun : Pierre, reprenant le chemin de Pétersbourg, emmenait avec lui Catherine Vassilevska et Anisia Tolstoï ; Menchikof restait à Kief avec sa femme, sa sœur Anne et sa belle-sœur Barbe (1).

IV

Catherine Vassilevska a droit à un chapitre à part de ce livre ; on m'en voudrait de la confondre, dans celui-ci, avec les maîtresses d'un jour qui sont encore légion dans l'histoire intime du grand homme. Même après son mariage et son élévation au trône, l'élue aura à lutter tous les jours avec des rivales, dont quelques-unes la menaceront jusque dans son rang

(1) Essipof, *loc. cit.*, p. 244 et suiv. ; *Écrits et Correspondance de Pierre*, t. III, p. 283, 322, 540, 770, 816, 1058 ; Soloviief, t. XVI, p. 68.

d'épouse et de souveraine. Ce sera, en 1706, pendant le séjour du Tsar à Hambourg, la fille d'un pasteur luthérien, à laquelle, son père refusant de la livrer, on promettra le mariage et la répudiation de Catherine. Chafirof aura déjà reçu l'ordre de préparer le contrat. Malheureusement pour elle, la trop confiante fiancée consentira à un acompte sur les joies de l'hyménée devant que les flambeaux soient allumés, et on la congédiera aussitôt avec mille ducats (1). Ce sera encore l'héroïne d'une fantaisie moins passagère, qui, croit-on, a approché de très près le triomphe définitif et le rang suprême. Fille d'un des premiers partisans de Pierre, quoique d'une famille dévouée à Sophie, famille ancienne et partageant avec les Taticlrtchef une illustre origine, Eudoxie Rjevski était jetée dans le lit du Tsar alors qu'elle n'avait pas quinze ans. A seize ans, Pierre la mariait à Tchernichof, un officier en quête d'avancement, et la gardait. Elle avait de lui quatre filles et trois fils; du moins passait-il pour être le père de ces enfants; mais les mœurs de vivandière qu'on attribuait à la mère rendaient cette attribution de paternité plus que douteuse, en compromettant les chances de la favorite. Elle n'arrivait, s'il faut en croire la chronique scandaleuse, qu'à provoquer l'ordre célèbre « d'aller fouetter Eudoxie », donné à son mari par son amant, malade et soupçonnant la belle d'y être pour quelque chose. Pierre l'appelait communément : *Avdotia boï baba*, Eudoxie « la bataille ». Sa mère est la fameuse *Princesse Abbesse* (2).

Son cas ne serait guère intéressant en lui-même, s'il était isolé. Malheureusement, et c'est là qu'il faut prendre l'intérêt, fort triste, de cette page d'histoire, sa figure légendaire est également typique; elle représente une époque et une société. Son aventure est à peu près celle de Marie Matviéief, fille d'un des plus grands seigneurs du temps. J'ai dit (p. 217) comment celle-ci est devenue la femme d'un Roumiantsof. Aussi belle

(1) Relation du comte Rabutin, envoyé de l'Empereur, *Büschings M.*, t. XI, p. 490.
(2) DOLGOROUKOF, *Mémoires*, t. I, p. 175.

qu'Eudoxie Rjevski, plus aimable, très spirituelle et charmante de tous points, Marie Matviéief a pris place, comme elle, parmi les demoiselles de cour de l'Impératrice. Ce rang, si honorable aujourd'hui, constituait alors presque une vocation au déshonneur. L'entourage féminin de Catherine avait remplacé celui de Nathalie. On ne voyait plus de *térem* dans les palais impériaux; le *harem* restait, comme un legs du passé oriental. Les maris débonnaires faisaient suite aux pères complaisants. Au moment de la mort de Pierre, madame Roumiantsof sera encore enceinte d'un fils, qui deviendra le héros du futur grand règne, le général victorieux de Catherine II, et en qui tout le monde reconnaîtra le sang du grand Tsar.

La postérité illégitime de Pierre équivaut en nombre à celle de Louis XIV. Peut-être la légende y a-t-elle mis quelque exagération. La bâtardise des trois fils de madame Strogonof, pour ne parler que de ceux-là, n'est pas une certitude historique. La mère, née Novossiltsof, n'a été qu'une compagne d'orgie, d'humeur plaisante et buvant sec.

Nous revenons à l'histoire commune avec Marie Hamilton, encore une demoiselle de cour. Il va sans dire que le roman à tournure sentimentale, où l'imagination de quelques écrivains s'est égarée à sa suite, n'est qu'un roman. Elle paraît avoir été une créature assez vulgaire, et Pierre ne s'est pas démenti en lui parlant d'amour à sa façon. On sait déjà qu'une branche de la grande famille écossaise, rivale des Douglas, s'est établie en Russie, à une époque précédant, croit-on, la grande émigration du dix-septième siècle, et remontant ainsi à Ivan le Terrible. Apparentée à plusieurs grandes familles du pays, elle paraît déjà à peu près russifiée bien avant l'avènement du Tsar réformateur. Petite-fille d'Artamon Matviéief, le père adoptif de Nathalie Narychkine, Marie Hamilton va à la cour comme ses pareilles, et, assez jolie, partage leur destinée. Mais elle n'inspire à Pierre qu'une passion des plus éphémères. Culbutée entre deux portes et abandonnée aussitôt, elle se console avec les *dienchtchiks* du Tsar, devient grosse à plusieurs

reprises et fait disparaître ses enfants. Pour s'attacher un de ces amants trop volages, le jeune Orlof, un assez triste personnage qui la maltraite et la rançonne, elle vole l'argent de l'Impératrice et ses bijoux. Un hasard amène la découverte de tous ces crimes petits et grands. Un document de quelque importance est égaré dans le cabinet du Tsar; le soupçon tombe sur Orlof, qui en a eu connaissance et a passé la nuit dehors. Mis en présence du souverain et interrogé, il se trouble, imagine qu'on en veut à sa liaison avec la Hamilton, tombe à genoux, en criant : *Vinovat !* (pardon) et confesse tout, larcins dont il a profité et infanticides dont il a eu connaissance. Enquête et procès. L'infortunée Marie y est convaincue, en plus, d'avoir tenu des propos malveillants sur le compte de la souveraine, en plaisantant l'aspect trop fleuri de son visage. Crime capital ! Catherine, quoi qu'on en ait dit, fait preuve, cette fois, d'un assez bon caractère. Elle intercède pour la coupable et fait agir même en sa faveur la tsarine Prascovie, dont le crédit est considérable et dont l'intervention a d'autant plus de poids qu'on la sait peu disposée habituellement à l'indulgence. Dans l'esprit de la vieille Russie, l'infanticide est un crime très accessible aux circonstances atténuantes, et la tsarine Prascovie est, à beaucoup d'égards, une Russe de vieille roche. Mais le souverain se montre inexorable : « Il ne veut être ni Saoul ni Ahab, en violant la loi divine par excès de bonté. » A-t-il un si grand respect des lois divines ? Je crois bien qu'il s'en moque ; mais il imagine qu'on lui a volé plusieurs soldats, et c'est une faute impardonnable à ses yeux. Après avoir subi plusieurs fois la question en présence du Tsar, et avoir refusé jusqu'à la fin de livrer le nom de son complice, alors que celui-ci n'a songé qu'à s'innocenter en la chargeant — pas brillant, cet ancêtre des futurs favoris de la grande Catherine ! — Marie Hamilton monte à l'échafaud, le 14 mars 1719, « en robe de soie blanche garnie de rubans noirs », raconte Staehlin. Grand amateur des mises en scène théâtrales, Pierre n'est sans doute pas resté étranger à ce dernier artifice de funèbre coquetterie. Il a le courage d'assister au supplice, et,

comme il ne peut être passif nulle part, d'y jouer un rôle. Il embrasse la condamnée au pied de l'échafaud, l'exhorte à prier, la soutient dans ses bras, pendant qu'elle s'incline, défaillante; puis il s'écarte : c'est le signal. Quand elle relève la tête, le bourreau a remplacé le Tsar. Scherer ajoute des détails atroces : le Tsar reparaît quand la hache a fait son œuvre; il ramasse la tête sanglante qui a roulé dans la boue et, tranquillement, commence un cours d'anatomie, indiquant aux assistants le nombre et la qualité des organes que le fer a atteints, insistant sur la section de la colonne vertébrale. Quand il a fini, il approche ses lèvres des lèvres blêmies qui ont eu de lui jadis d'autres baisers, laisse retomber la tête, fait le signe de la croix et s'en va (1).

Je doute fort que Menchikof ait jugé à propos, ainsi qu'on l'a affirmé, d'intervenir dans la mise en jugement et la condamnation de la malheureuse pour sauvegarder les intérêts de Catherine, sa protectrice. Cette rivale n'était guère dangereuse. La Livonienne couronnée a eu à peu de temps de là une alerte plus sérieuse. Je lis dans une dépêche de Campredon, du 8 juin 1722 : « La Tsarine appréhende que si la princesse accouche d'un fils, le Tsar, à la sollicitation du prince de Valachie, ne répudie sa femme pour épouser sa maîtresse (2). »

Il s'agit de Marie Kantémir.

Allié de Pierre pendant la malheureuse campagne de 1711 contre les Turcs, le prince Dimitri Kantémir avait perdu sa souveraineté au traité du Pruth. Hospitalisé à Saint-Pétersbourg, il s'y morfondait en attendant la compensation qu'on lui avait fait espérer. Assez longtemps sa fille sembla lui en promettre une. Au moment du départ de Pierre pour la campagne de

(1) Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 185; Korobanof, *Étude* dans l'*Antiquité russe*, 1871, t. III, p. 465; Golikof, t. VI, p. 68; Tatichtchef, Notice sur le *Soudiébnik* (Code) d'Ivan Vassilévitch; Herrmann, *Peter d. Grosse und d. Tsarévitch Alexei*, p. 207; Mordovtsef, *Les femmes russes*, p. 57; Scherer, t. II, p. 272. Le récit de Lubomirski (*Tsar, archiduchesses*, etc.) est une œuvre d'imagination.

(2) Affaires étrangères de France.

Perse, en 1722, cette nouvelle intrigue amoureuse durait depuis plusieurs années et paraissait proche d'un dénouement fatal pour Catherine. Les deux femmes accompagnèrent le Tsar. Mais Marie fut obligée de s'arrêter à Astrahan : elle était grosse. La confiance de ses partisans ne s'en trouvait que fortifiée. Après la mort du petit Pierre Pétrovitch (1719), Catherine n'avait plus de fils dont Pierre pût faire son héritier ; si, au retour de son expédition, la Kantémir lui en donnait un, on estimait généralement qu'il n'hésiterait pas à se débarrasser de sa seconde femme comme il avait fait de la première. A en croire Scherer (1), les amis de Catherine s'arrangèrent pour écarter ce péril : Pierre, en revenant, trouva sa maîtresse au lit après une fausse couche qui mettait ses jours en danger. Catherine triomphait, et le roman qui avait failli compromettre sa fortune paraissait désormais destiné avec les autres à la même fin vulgaire. Peu avant la mort du souverain, un complaisant, émule des Tchernichof et des Roumiantsof, s'offrait, comme épouseur, « pour la forme », de la princesse toujours courtisée, mais déchue de ses espérances ambitieuses (2).

La fortune de la Livonienne sort victorieusement de toutes les épreuves ; un couronnement solennel la met hors de toute atteinte. L'amante réhabilitée par le mariage, l'épouse gardienne vigilante du foyer conjugal, la souveraine associée à tous les honneurs du rang suprême, l'emporte définitivement et se fait une place à part dans cette cohue féminine, où les servantes d'auberge coudoient les filles de lairds écossais et les princesses moldo-valaques. Et voici que j'y découvre une figure encore moins attendue : l'amie chaste et respectée. Oui, jusqu'à cette fleur délicate éclosant dans ce bourbier ! Celle qui paraît dans ce rôle est la séductrice par excellence, la grande dame polonaise, Slave par le sang, Latine par l'éducation. J'ai déjà montré Pierre dans les jardins de Jaworow en compagnie de madame Sieniawska (p. 119) : longues heures employées en commun à la construction d'une barque, promenades sur

(1) T. III, p. 259.
(2) Affaires étr. de France, *Mémoires et documents*, t. I, p. 119 et suiv.

l'eau et causeries : une idylle. Femme du grand général de la couronne, un partisan résolu d'Auguste contre Leszczynski, Élisabeth Sieniawska, née princesse Lubomirska, passe dans la vie tumultueuse du conquérant brutal en défiant la médisance. Pierre goûte en elle moins sa beauté, assez médiocre, que son esprit, qui est rare. Il se plaît dans sa société. Il écoute ses conseils, qui sont parfois embarrassants, car elle tient pour Leszczynski, contre le protégé du Tsar et contre son propre mari. Il l'entretient du dessein qu'il a formé de congédier tous les officiers étrangers engagés à son service, et elle s'avise de lui faire la leçon en renvoyant le chef allemand d'un orchestre de musiciens polonais, qui aussitôt donne à entendre des sons suffisamment discordants pour blesser jusqu'à l'oreille peu sensible du Tsar. Il parle devant elle de faire un désert des provinces, russes ou polonaises, que Charles XII aura à traverser pour arriver à Moscou, et elle l'interrompt en lui contant l'histoire d'un gentilhomme qui, pour punir sa femme, a imaginé de se faire eunuque (1). Elle est charmante, et il subit son charme, fasciné, dompté, ennobli en sa présence, et comme transfiguré au contact de cette nature pure et fine, caressante et ferme.

V

Le rôle joué par les femmes dans la vie de Pierre a donc été considérable et assez divers ; mais autrement important, au point de vue historique, apparaît le rôle qu'il a joué lui-même dans la destinée de la femme russe en général. Et pour faire au grand homme une mesure équitable, il faut sommairement le rappeler ici.

Dans son château de Kolomenskoïe, aux environs de Moscou, le tsar Alexis recevait un jour en audience de grand appa-

(1) Staehlin, p. 119 et suiv.

rat l'ambassadeur d'une puissance étrangère. Une porte entre-bâillée, derrière laquelle se laissaient entendre un murmure de voix douces et un bruissement d'étoffes soyeuses, attira l'attention du diplomate. La cérémonie avait des spectatrices invisibles, des habitantes du *térem* mystérieux, que la curiosité entraînait à une demi-violation de leur consigne. Soudain, la porte céda à une violente poussée, et une belle brune, accompagnée d'un petit garçon se cachant dans ses jupes, parut et disparut aussitôt, confuse et rougissante, au milieu de l'effarement général des courtisans. La belle brune était la tsarine Nathalie, et le petit garçon, âgé de trois ans, et déjà impétueux dans ses mouvements au point d'enfoncer les portes entr'ouvertes, devait un jour faire crouler les murs mêmes du *térem*. On a vu plus tard un présage dans cette scène pittoresque (1).

L'esprit russe au dix-septième siècle est tourné à la défiance et presque à la haine de la femme. Les proverbes populaires en témoignent : « Les cheveux de la femme sont longs, son « entendement est court... L'esprit de la femme est comme « une maison sans toit... Il faut fuir la beauté de la femme « comme Noé a fui le déluge... Le cheval doit être conduit par « le mors, la femme par la menace... La femme que l'on voit « est de cuivre, celle que l'on ne voit pas est d'or... »

Les historiens russes modernes inclinent à reconnaître dans ce trait la marque d'une origine étrangère et contraire à la tendance naturelle du génie national. Celui-ci serait porté plutôt à proclamer l'égalité des sexes. En fait, la législation russe actuelle, aussi bien que les mœurs du pays, répugnent à l'espèce de sujétion qui s'est perpétuée dans les lois et les coutumes occidentales. En dehors de toute stipulation contractuelle, la femme mariée reste, en Russie, maîtresse de sa fortune. Les idées ayant cours avant l'avènement de Pierre, ainsi que les institutions et les coutumes correspondantes, le *térem* y compris, seraient d'importation byzantine, issues du

(1) Oustrialof, t. I, p. 10 et 261.

grand courant d'ascétisme religieux, monacal, qui a laissé sur le développement intellectuel et moral du pays une empreinte si forte. Le *térem* n'est pas le *harem*. Le confinement de la femme dans cette prison procède d'un sentiment très différent, dicté non par la jalousie, mais par la crainte du péché et du scandale, par une conception religieuse de la vie qui aboutit à faire du cloître un idéal, la façon de vivre la plus agréable à Dieu. Si le *térem* n'est pas venu directement de Byzance comme *forme,* il en est venu certainement comme *idée* (1). Telle est la thèse.

Quoi qu'il faille en penser, la prison est une prison, et sévèrement gardée. La femme, la jeune fille surtout y sont vraiment captives. Elles végètent, privées d'air et de lumière, en des chambres dont l'apparence tient de la cellule et du cachot, dont les petites fenêtres ont d'épais rideaux et dont les portes ont des cadenas. Pas d'issues indépendantes : pour sortir, il faut passer par la chambre du père ou du mari, qui met les clefs dans sa poche ou sous son oreiller. Les jours de grande réception, quand les convives sont à table et que les « *piroqui ronds* » ont fait leur apparition, la femme du maître de la maison se laisse voir pendant quelques instants sur le seuil du gynécée. Les hommes se lèvent alors et vont l'embrasser. Mais elle se retire aussitôt. Quant aux filles non mariées, nul regard d'homme ne doit pénétrer jusqu'à elles avant le mariage, et les épouseurs ne font pas exception. On épouse sans avoir vu, sans être vu aussi. Les fiançailles ressemblent au jeu de la main chaude. Il y a bien l'intervention de la *smotriltchitsa*, la voyeuse. C'est d'ordinaire une parente du prétendant. Elle examine la fiancée, et fait son rapport. Mais elle n'agit qu'au bénéfice du futur. De savoir comment ce futur lui-même est fait compte parmi les curiosités qu'une jeune fille doit s'interdire. En lui apprenant qu'on va la marier, son père lui montre un fouet, emblème de l'autorité qu'il va transmettre à l'époux. C'est tout ce qu'elle en aperçoit

(1) ZABIELINE, *Vie privée des tsarines russes,* p. 83 et suiv.; KOSTOMAROF, *Hist. de Russie,* t. II, p. 475.

avant d'aller à l'autel. Il est d'usage que le chef de la famille en fasse à ce moment un dernier et le fiancé un premier emploi. L'épousée se rend à l'église, couverte d'un voile épais, et silencieuse. Pas un geste, pas une parole, sauf pour répondre au prêtre. Pour la première fois alors, l'époux entend le son de sa voix. Au repas qui suit la cérémonie, un rideau sépare encore le couple. Après le premier service seulement, la vie conjugale doit commencer pour la mariée. Les filles de la noce la conduisent alors dans la chambre nuptiale, la déshabillent et la mettent au lit. Puis on attend que le marié soit suffisamment ivre. Quand ils le voient en point, les garçons de la noce lui font prendre le même chemin, portant des flambeaux qu'ils déposent autour du lit, dans des tonneaux remplis de froment, d'orge et d'avoine. Le lit est dressé sur des gerbes de seigle. C'est l'instant solennel. La mariée va enfin se montrer à visage découvert. Pour souhaiter la bienvenue à son nouveau maître, elle se lève, s'enveloppe d'une simarre fourrée de martre, fait quelques pas au-devant de lui, respectueusement inclinée, puis laisse tomber son voile...

Il se peut qu'elle soit bossue, infirme ou très laide, alors que celui qui l'a choisie a cru épouser une beauté. A supposer même que la « voyeuse » ait fait consciencieusement son devoir, elle a eu chance d'être trompée, d'avoir été mise en présence d'une autre jeune fille. Le cas n'est pas rare. L'époux mystifié n'a alors d'autre ressource que d'engager séance tenante la compagne mal assortie à le débarrasser de sa personne en prenant le voile. Mais, ayant la vue troublée par le vin, il peut bien n'y pas regarder de si près, et c'est pour cela qu'à tout hasard on l'a fait boire. Il ne s'apercevra que plus tard de sa mésaventure, et alors il y aura mariage consommé et acceptation de sa part du fait accompli.

Que sera ce mariage, on le devine. La chronique scandaleuse et judiciaire du temps abonde en renseignements à cet égard : maris quittant le foyer conjugal et cherchant eux-mêmes refuge dans la paix du cloître; femmes poussées à bout par les mauvais traitements et s'armant du fer ou du

poison pour secouer un joug insupportable. La peine prévue pour ce dernier cas de criminelles représailles, si terrible qu'elle soit, ne parvient pas, semble-t-il, à en prévenir la fréquence, tant on la voit souvent figurée sur les gravures de l'époque. C'est l'enterrement à mi-corps jusqu'à ce que mort s'ensuive, les condamnées attendant parfois dix jours la fin de leur supplice, torturées par la faim et la soif, déjà rongées par les vers (1).

S'il n'y a pas eu de fraude ni de déception, si l'époux demeure satisfait, il renvoie le lendemain aux parents de l'épousée la chemise nuptiale. On en fait une exposition pour les parents et les amis de la famille. Dans le peuple, le spectacle est même public, et la marieuse, la *svaha*, étend sous ses pieds le linge hyménéen pour exécuter un pas de danse en chantant un air d'allégresse. Si la chemise ne se trouve pas, d'aventure, en l'état requis, les jeunes gens vont barbouiller avec du goudron la porte du domicile conjugal, puis entraînent le couple au dehors, et, après l'avoir attelé à une charrette, le promènent à travers le village au milieu des quolibets et des injures (2).

Tout cela fait partie d'un état social dont le pope Sylvestre, confident d'Ivan le Terrible pendant les dernières années de sa vie, a, sinon écrit, du moins rédigé définitivement le code; tout cela tient au *Domostroï* (c'est le titre de l'ouvrage), ou en dérive (3); tout cela, d'origine tatare, byzantine ou indigène, porte une marque certaine et commune : la barbarie. La femme y paraît sacrifiée et l'homme avili. Pour se distraire de leur claustration, les dames de haut rang se parent comme des châsses, se peignent comme des icones, se mettent du

(1) Voy. les illustrations du livre de Korb; voy. aussi la relation de Weber chez HERRMANN, *Peter d. Grosse*, p. 98 (13 août 1717).

(2) OLEARIUS, *Voyage*, Amsterdam, 1727, p. 236-244; KORB, p. 210 et suiv.; KOTOCHIHINE, *Mémoires*, p. 167 et suiv.; JEREBTSOF, *Hist. de la civilis. en Russie*, Paris, 1858, t. I, p. 410; BRCNKEÜR, *Die Frauen-Frage in Russland*, *Revue russe*, t. XV, p. 106 et suiv.

(3) D'après M. NEKRASSOF (*Sur l'origine du Domostroï*, Moscou, 1872), quelques parties du livre seulement peuvent être attribuées à Sylvestre. Le manuscrit n'a été publié qu'en 1849 par GOLOHVASTOF.

blanc et du rouge jusque dans les yeux, et s'enivrent. Quand, en 1630, une ambassade vient à Copenhague, négocier le mariage de la princesse Irène, fille du tsar Michel Féodorovitch, avec le prince de Danemark, les envoyés font valoir cette particularité que la Tsarevna *ne boit pas d'eau-de-vie*. A défaut de parure, la femme du peuple a aussi la boisson. Et ces épouses sont également des mères ! C'est tout cela que Pierre se propose de faire disparaître. Et d'y avoir réussi aurait suffi à sa gloire.

Avant lui, il est vrai, une brèche, qui va en s'élargissant, était faite déjà dans la tradition. Le second mariage, quelque peu romanesque, d'Alexis indique un flux d'idées nouvelles et de sentiments nouveaux. Auprès de cet époux qu'elle a personnellement conquis par sa beauté et sa grâce, Nathalie n'est plus la Tsarine d'autrefois, figée en une pose hiératique, isolée dans un pompeux ennui. Elle prend part, dans une certaine mesure, à la vie extérieure de son mari ; elle l'accompagne parfois à la chasse ; elle assiste à des spectacles que des acteurs étrangers, attirés par Matviéief. viennent donner dans les murs étonnés du vieux Kreml. Il lui arrive même de sortir avec le Tsar en voiture découverte, et c'est presque une révolution ! Sous le règne du faible et maladif successeur d'Alexis, le courant émancipateur s'accentua encore. Les Tsarevny, sœurs de Féodor, ne se faisaient pas faute de mettre à profit la débilité de son gouvernement, et le désarroi général qui en résultait. Enfin, Sophie arrive au pouvoir et inaugure l'ère de la gynécocratie dans ce pays d'esclavage féminin.

Pierre fera plus et mieux. Il essaye, du moins. Par ses oukases sur le mariage, il s'attaque en bas, dans le peuple, à des abus de pouvoir et des vices d'organisation domestique intolérables. Les noces, dans la conclusion des mariages, ont, jusqu'ici, suivi communément les fiançailles à l'intervalle de quelques jours, de quelques heures parfois ; il sépare les deux actes par un délai d'au moins six semaines, pour donner aux futurs époux le temps de faire connaissance. Le remède n'est sans doute pas d'une efficacité absolue et immédiate ; il y a quelques

dizaines d'années encore, le roman de Mielnikof, *Dans les forêts*, signalait une survie des traditions anciennes se perpétuant, à cet égard, dans certains milieux, avec une ténacité désespérante. Un immense progrès a été réalisé pourtant. Dans la législation antérieure à Pierre, un droit de justice, — de justice basse, tout au moins, — était formellement reconnu à l'homme, père ou époux, sur la femme, fille ou épouse. Pour se soustraire à ses conséquences, une grande dame, la princesse Saltykof, née Dolgorouki, belle-sœur de la tsarine Prascovie, était amenée, après un long martyre, battue, torturée par le froid et la faim, à se réfugier dans la maison de son père. Une enquête constatait qu'elle y était arrivée à demi morte, le corps couvert de plaies. Pourtant, son mari, son bourreau, la réclamant, tout ce qu'elle pouvait obtenir, après un long procès, était la permission de s'enterrer pour le restant de sa vie dans un cloître (1). On imagine comment les choses se passaient dans les classes inférieures. C'est sur ce point aussi que la résistance de l'ancien régime se montre la plus forte. La tradition autoritaire, despotique, est si profondément enracinée dans les mœurs du pays que Pierre lui-même n'ose y porter atteinte directement ; il a l'air même de la consacrer par certaines de ses dispositions (lois de mars-octobre 1716); mais l'esprit nouveau qu'il porte avec lui et répand autour de lui y est tellement contraire que peu à peu l'inique loi se prescrit, devient caduque, puis disparaît de la législation écrite. Le *Svod Zakonov* n'en fait plus mention, et, récemment, la Cour de cassation a pu, par un arrêt décisif, la proclamer abolie à tout jamais (2).

En haut, au sein des classes supérieures de la société, Pierre prend, pour ainsi dire, la femme par la main, l'introduit dans le cercle de la vie commune, mondaine ou sociale, et y marque sa place. Il veut qu'elle figure désormais dans les réunions, y déployant ses charmes, causant, dansant, faisant de la musique. Dès le mois de décembre 1704, Moscou voit cette chose inat-

(1) Mordovtsef, p. 133.
(2) 1869. Affaire Sokolowski.

tendue et énorme : des jeunes filles figurant dans un cortège qui traverse les rues à l'occasion d'une réjouissance publique. Elles jettent des fleurs et chantent des cantates (1).

Le Réformateur songea même à faire pour les filles de ses boïars ce qu'il faisait pour leurs fils : les envoyer à l'étranger pour y achever leur éducation. Il dut reculer devant l'opposition des parents, trop violente sur ce point. Du moins se préoccupait-il de leur assurer le bénéfice d'une instruction quelconque, prêchant d'exemple ici encore : ses filles, Anne et Élisabeth, avaient une institutrice française ; il assistait parfois à leurs leçons ; il veillait à ce qu'elles prissent, elles aussi, un air européen, jusque dans leurs robes et leurs coiffures copiées sur des modèles parisiens. Sa belle-sœur Prascovie critiquant ces innovations, il appelait sa maison « l'asile des sots et des pauvres d'esprit », et finissait par l'entraîner à sa suite. Cette veuve du tsar Ivan est arrivée ainsi à personnifier, dans l'histoire de la femme russe, un type transitoire, produit direct de la réforme. Elle donne des maîtres français à ses filles, travaille elle-même avec un précepteur allemand, mais avec le costume russe elle garde des instincts sauvages. Elle bat ses demoiselles d'honneur, et, pour tirer d'un serviteur l'aveu d'une peccadille, elle lui fait arroser la tête avec une bouteille d'eau-de-vie qu'elle a toujours dans sa voiture, y met le feu, puis frappe le malheureux avec sa canne sur les horribles plaies que la flamme lui a faites (2).

Pierre avait trop de chemin devant lui dans cette voie pour atteindre lui-même le but qu'il s'était sans doute proposé. Pour tout dire encore, il n'était pas précisément, avec sa rudesse native et sa dépravation, le guide qu'il y aurait fallu. Il s'oubliait en route, perdait de vue le terme de sa course, et ses écarts étaient ici funestes. Après avoir créé des salons et en avoir ouvert les portes aux recluses du *térem*, il y étalait trop fréquemment à leurs yeux des mœurs de corps de garde. La physionomie morale de la femme russe gardera longtemps la

(1) Golikof, t. II, p. 512.
(2) Siémietski, *La tsarine Prascovie*, p. 151.

trace de cette initiation à la vie sociale due à cet initiateur (1).

Mais l'œuvre tout entière du grand homme est solidaire du même reproche, qui en réduit assurément le mérite et la gloire. En révolte plus ou moins légitime aujourd'hui encore, et ailleurs même qu'en Russie, contre les injustices et les cruautés plus ou moins réelles de sa destinée, le monde féminin n'en est pas moins tenu de le compter parmi ses rédempteurs les plus efficaces, comme la civilisation, en général, parmi ses ouvriers les plus puissants. Ce cynique et ce brutal a vu dans la femme autre chose que de la chair à plaisir. Il a eu de son rôle, dans la famille et dans la société, une conception suffisamment haute pour paraître rapprochée de l'idéal moderne. Et voilà de quoi racheter bien des fautes, quand même il n'aurait pas eu dans son entourage féminin celle dont je vais parler maintenant.

(1) Voy. l'étude de M. N..., *La femme russe au temps de Pierre le Grand*, Novosti, 1872, n° 152.

CHAPITRE III

CATHERINE.

I. L'arrivée en Russie. — La prise de Marienbourg. — Les origines. — La famille du pasteur Glück. — Dans le camp de Cheremetief. — Dans la maison de Menchikof. — Le gynécée. — Catherine [illegible]. — La mère de [illegible]. — Le mariage. — L'ex-servante devient souveraine. — II. Jugement des contemporains. — Le baron de Pöllnitz. — La margrave de Bayreuth. — L'impression. — Les portraits de la galerie Romanof. — Ni jolie ni distinguée. — Tempérament énergique. Esprit équilibré. — Femme d'officier. — Son influence sur Pierre. — La charmeuse et la dompteuse. — Leur correspondance. — L'intimité conjugale. — Le rôle politique de la souveraine. — Ses mérites et ses écarts. — Trafic d'influence. — Visages à l'horizon domestique. — III. Catherine parvient à [illegible]. — Marche ascendante de sa fortune. — Mort d'Alexis. — La mère de [illegible]. — Elle impose sa famille. — Le pavillon de la [illegible] de Riga. — La fille de joie de Reval. — Le [illegible]. — Titres pompeux et grandes espérances. — Le sommet. — Le couronnement. — L'héritage de la couronne. — La mort de [illegible]. — Une liaison criminelle. — Le chambellan Mons. — Le supplice. — Surprises et menaces. — Réconciliation douteuse. — Mort de Pierre et victoire définitive. — Catherine en [illegible]. — La servante reparaît. — Un règne de seize mois. — Une œuvre d'inertie.

I

En juillet 1702, au début de la guerre suédoise, le général Cheremetief, chargé d'occuper la Livonie et de s'y établir solidement, a mis le siège devant Marienbourg. Au bout de quelques semaines de vaillante défense, la ville est à toute extrémité, et le commandant a résolu de se faire sauter avec la forteresse. Il convoque quelques-uns des habitants et leur fait part en secret de sa décision, les engageant à décamper au plus tôt, s'ils ne veulent partager son sort et celui de sa troupe. Le pasteur luthérien de l'endroit est au nombre des avertis. Il part avec sa femme, ses enfants et sa servante, emportant

pour tout bagage une bible slavonne, qui, espère-t-il, lui servira de sauf-conduit auprès des assiégeants. Arrêté aux avant-postes, il brandit son livre, fait valoir ses talents de polyglotte en en récitant quelques passages, s'offre comme interprète. C'est bien ; on l'enverra à Moscou avec sa famille. Mais cette fille ? Chérémétief a jeté un coup d'œil sur la servante, et l'a trouvée jolie. Une blonde plantureuse. Il sourit. La fille restera au camp, et les régiments n'en seront pas fâchés. Pierre n'a pas encore songé, comme il y arrivera plus tard, à proscrire le beau sexe du milieu de ses armées. L'assaut est pour demain, et, en attendant, on peut se divertir un peu. Voici la nouvelle venue à table avec les compagnons qu'on vient de lui donner. Elle est gaie, d'humeur point farouche, et on lui fait grand accueil. Les joueurs de hautbois entament un air. On va danser. Soudain une explosion formidable fait chavirer les danseurs, coupe la ritournelle, et laisse la servante pâmée d'effroi dans les bras d'un dragon. Le commandant de Marienbourg s'est tenu parole, et c'est ainsi, avec ce bruit de tonnerre et cette étreinte de soldat, que Catherine *première* fait son entrée dans l'histoire de Russie.

La servante, c'est elle (1).

Elle ne s'appelle pas encore Catherine à ce moment, et on ne sait pas au juste quel nom elle porte, ni d'où elle vient, ni comment elle s'est trouvée à Marienbourg. Dans l'histoire comme dans la légende, elle a plusieurs familles et plusieurs pays. Documents plus ou moins authentiques et traditions plus ou moins dignes de crédit ne s'accordent, à son sujet, que dans l'affirmation générale de la plus prodigieuse destinée qu'une femme ait jamais vécu. Ce n'est plus le *roman d'une Impératrice;* c'est un conte des *Mille et une Nuits*. Je vais essayer de dire non pas ce qui est sûr, — il n'y a presque rien de sûr, — mais ce qui est au moins probable dans cette aventure unique.

Elle est née dans un bourg livonien. Livonie polonaise,

(1) Weber, *Mémoires du règne de l'impératrice Catherine,* 1728, p. 605-613; Oustrialof, t. IV, p. 128 et suiv.; Grot, *Étude sur les origines de l'impératrice Catherine,* dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg,* 1877, vol. 18.

Livonie suédoise, on ne sait; bourg de Vychki-Oziero aux environs de Riga, bourg de Ringen dans l'arrondissement de Derpt, le Iourief d'aujourd'hui, on doute (1). En 1718, le 11 octobre, jour anniversaire de la prise de Notebourg, ville suédoise, Pierre écrira à celle qui est devenue sa femme : « *Katérinouchka,* salut! salut à l'occasion du jour heureux auquel la Russie a pris pied sur *vos* terres. » Elle semble bien pourtant tenir à la Pologne. Ses frères et sœurs retrouvés plus tard s'appellent Skovorochtchenko ou Skovorotski, dont par euphonie, sans doute, on a fait Skovronski (2). Une famille d'émigrés peut-être, de simples paysans en tout cas, ayant fui, peut-on supposer, la loi du servage trop dure dans le pays natal, pour en chercher ailleurs une plus douce. Elle a dix-sept ans et elle est orpheline. Sa mère a appartenu, croit-on, à un noble livonien du nom d'Alvendhal, qui en a fait sa maîtresse. Elle est le fruit de cette liaison, peut-être passagère. Ses père et mère légitimes étant morts, son père naturel l'abandonnant, elle a été recueillie, encore enfant, par le pasteur Glück. Elle a appris le catéchisme, mais point l'alphabet. Plus tard elle saura seulement signer son nom. Elle a grandi dans cette maison d'asile, arrivant avec l'âge à se rendre utile, participant aux soins du ménage, gardant les enfants. Glück ayant des élèves étrangers chez lui, elle a aidé à les servir. Deux d'entre eux raconteront plus tard qu'elle leur faisait habituellement des beurrées trop petites. Elle aura toujours le goût de l'économie. Très libérale de bonne heure sous un autre rapport, disent certains témoignages. Un gentilhomme lithuanien, du nom de Tiesenhausen, d'autres pensionnaires du pasteur, passent pour avoir eu ses faveurs. Elle aurait même accouché, à cette époque, d'une fille, qui serait morte au bout de quelques mois. Peu de temps avant le siège, son maître aurait jugé à propos de couper court à ces irrégularités

(1) Une étude, publiée en 1857 dans le *Westermann's illustrirte Monatschrift,* a pour objet de prouver que Catherine est née à Riga, dans la famille Badendik, dont descend l'auteur, M. Iversen.

(2) Arsséniief, *Règne de Catherine,* t. I, p. 74-75; Andréief, *Les représentants de l'autorité en Russie après Pierre Ier.* Pétersbourg, 1870, p. 5.

de conduite en la mariant. Le mari, ou le fiancé, il y a encore incertitude, un traban suédois, du nom de Kruse, disparaît après la prise de la ville, prisonnier, lui aussi, des Russes et envoyé au loin, ou, d'après une version plus accréditée, ayant échappé à la catastrophe, grâce à une dislocation de troupes qui l'a fait aller avec son régiment du côté de Riga, avant ou après la consommation du mariage. Catherine, devenue impératrice, retrouvera plus tard sa trace et lui servira une pension (1).

En attendant, elle fait les délices du corps d'armée russe engagé dans la campagne de Livonie, maîtresse d'un bas officier d'abord, qui la bat, puis du général en chef lui-même, qui s'en lasse vite. Comment arrive-t-elle dans la maison de Menchikof, c'est encore un point sur lequel les témoignages varient. D'aucuns veulent que le favori l'ait d'abord engagée à son service pour blanchir ses chemises. Dans une de ses lettres à Pierre, elle semble, alors qu'elle est déjà devenue sa femme, faire allusion à ce trait de son passé : « Bien que vous « ayez sans doute auprès de vous d'autres blanchisseuses, « l'ancienne ne vous oublie pas. » Pierre réplique, d'ailleurs, galamment : « Vous vous trompez ; vous pensez sans doute à « Chafirof, qui confond ses amours avec les soins à donner à « son linge ; je ne suis pas ainsi fait, et du reste je deviens « vieux. » Le certain est qu'elle a commencé par occuper auprès de son nouveau protecteur une situation assez inférieure. En mars 1706, mandant à sa sœur Anne et aux deux demoiselles Arssénief de venir le rejoindre à Witebsk, pour les fêtes de Pâques, Menchikof prévoit qu'elles pourront être retenues d'obéir à son vœu par la crainte des mauvaises routes ; en ce cas, il les prie de lui envoyer du moins *Catherine Troubatchof* avec deux autres filles (2). Le nom de *Troubatchof* est

(1) Arssénief, Archive russe, 1875, t. II, p. 240.

(2) Oustrialof se refuse à admettre qu'il s'agisse dans cette lettre de la future Impératrice, invoquant le témoignage de Gordon, au dire duquel l'ex-servante aurait porté le nom de *Catherine Vasilevna* jusqu'au moment de sa conversion à la religion grecque, puis celui de Catherine Aléxiéiévna ; mais Pierre lui-même, ainsi que d'autres contemporains dans des documents absolument authentiques,

peut-être une allusion au mari ou au fiancé de la belle, *trouba* voulant dire trompette en russe.

Pourtant un événement considérable a déjà traversé, à cette époque, l'existence de celle dont on dispose aussi cavalièrement : Pierre l'a aperçue et n'est pas resté indifférent à ses charmes. Cette première rencontre a fait encore l'objet de récits divers. Se trouvant chez Menchikof après la prise de Narva, le Tsar s'étonne de l'air de propreté qui paraît autour du favori et sur sa personne. Comment fait-il pour avoir une maison aussi bien tenue et du linge frais sur le corps? Pour toute réponse, Menchikof ouvre une porte, et le souverain aperçoit une belle fille, en tablier, une éponge à la main, sautant de chaise en chaise et de fenêtre en fenêtre et frottant vigoureusement les carreaux (1). Le tableau est piquant; il n'y a qu'un malheur : Narva est prise en août 1704, et, à cette date, Catherine a été grosse au moins une fois déjà du fait de Pierre. Au mois de mars de l'année suivante, elle a un fils de lui, le petit *Piétrouchka*, dont Pierre parle dans une de ses lettres ; huit mois après, elle en a deux (2).

Ces enfants sont chers au grand homme, puisqu'il a une pensée à leur donner au milieu des terribles soucis qui l'absorbent à ce moment. La mère semble lui être encore passablement indifférente. On a épilogué de façon variée sur les circonstances qui ont accompagné son passage de la maison du favori dans celle du Tsar. On les a dramatisées ingénieusement. Après un accord entre les deux amis et une cession formelle de droits, Catherine, en s'installant dans sa nouvelle demeure, y aurait aperçu des bijoux magnifiques. Aussitôt, fondant en larmes, elle aurait interrogé son nouveau protecteur :

— Qui a mis ici ces parures? Si elles viennent de l'*autre*, je n'en veux garder que cette petite bague; si elles sont de vous,

l'ont désignée sous des noms différents et très divers. L'argument n'a conséquemment aucune valeur. (Oustrialof, t. IV, 2e partie, p. 329; comp. *Écrits et Correspondance de Pierre*, t. III, p. 816.)

(1) *Mémoires et documents*, t. I, p. 163 et suiv. Aff. étr. de France.

(2) Voy. plus haut la lettre où elle signe : « Catherine et deux autres », en octobre 1705; voy. aussi : *Écrits et Correspondance*, t. III, p. 283.

comment avez-vous pu penser que vous en aviez besoin pour me plaire ?

Les choses se sont passées vraisemblablement avec beaucoup plus de simplicité. Difficilement pourrais-je me les imaginer, elle aussi désintéressée et lui aussi prodigue. La scène est d'ailleurs placée, comme de raison, à l'époque où un double lien familial a rattaché la belle Livonienne à son auguste amant. Or, pendant les années qui suivent je n'aperçois aucun changement sensible dans l'humble et équivoque situation qu'elle continue à occuper parmi ses compagnes du gynécée commun, dont Pierre et Menchikof font, tour à tour ou ensemble, leur amusement. Elle est tantôt avec le Tsar et tantôt avec le favori. A Pétersbourg, elle habite avec toutes ces dames la maison de Menchikof. Elle reste la maîtresse obscure et complaisante. Pierre en a d'autres, sans qu'elle s'avise de trouver à y redire. Elle fait même volontiers du proxénétisme, s'ingéniant à excuser les défauts et jusqu'aux infidélités de ses rivales, compensant l'inégalité de leurs humeurs par sa gaieté inaltérable. C'est ainsi que, peu à peu et sans qu'il y paraisse, elle entre de plus en plus avant dans le cœur du souverain et surtout dans ses habitudes ; elle s'y installe, s'y fortifie, devient indispensable. Un moment, en 1706, il a l'air de craindre qu'elle ne lui échappe, comme la Mons. Il commence à se préoccuper des inconvénients que peut avoir, à ce point de vue, la promiscuité dans laquelle lui et Menchikof ont jusqu'à présent confondu leurs plaisirs et leurs droits. Il laisse voir d'obscures inquiétudes de conscience, qui peuvent bien n'être que des éveils inconscients de jalousie. Il a plaisanté sans doute longtemps et tenu pour non avenue la promesse de mariage faite par le favori à Anne Arssénief ; il l'estime valable maintenant et sacrée, et il écrit à son *alter ego* : « Pour Dieu, pour mon « âme, rappelez-vous votre serment et soyez-y fidèle (1). »

Menchikof s'exécute, et Pierre fait comme lui, mais beaucoup plus tard. Dès à présent, il est vrai, Catherine passe pour unie

(1) Archive russe, 1875, t. II, p. 245.

à lui par un mariage secret. A partir de 1709, elle ne le quitte plus. En Pologne, en Allemagne, accompagnant le Tsar, elle est traitée presque à l'égal d'une souveraine. Deux autres enfants, deux filles, viennent resserrer encore les liens qui l'attachent à son amant. Mais officiellement elle n'est toujours que la favorite. En janvier 1708, quittant Moscou pour rejoindre son armée et prendre part à une campagne qui s'annonce comme décisive, Pierre laisse ce billet : « Si par « la volonté de Dieu il m'arrivait un accident, ordre de re-« mettre les 3,000 roubles qui se trouvent dans la maison de « Menchikof à Catherine Vassilevska et à sa fille. — PITER(1). »

Ils ne sont pas encore très loin, lui et elle, du ducat de la première nuit.

Quand et comment en est-il venu définitivement à cette résolution impossible en apparence, extravagante, folle, de faire de cette fille une épouse plus ou moins légitime et une Impératrice? En 1711, a-t-on dit, après la campagne du Pruth. Par son dévouement de tous les instants, sa vaillance, sa présence d'esprit aux heures critiques, Catherine a vaincu alors ses dernières hésitations. Il a été conquis, en même temps qu'il apercevait le moyen de rendre excusable aux yeux de son peuple le choix d'une telle compagne et d'une telle souveraine. Un désastre irréparable, une honte ineffaçable ont été épargnés à l'armée russe et à son chef par l'intervention de l'ex-servante. En la conduisant à l'autel, en ceignant son front du diadème impérial, Pierre ne fera qu'acquitter une dette commune. Il le dira très haut dans un manifeste adressé à ses sujets et à l'Europe.

Ce n'est, hélas! encore qu'une hypothèse ingénieuse, avec laquelle les faits et les dates sont en contradiction. Très contesté et très contestable, le rôle libérateur joué par Catherine sur les bords du fleuve moldavien, où l'armée russe s'est laissé cerner par les Turcs et les Tatares, correspond au mois de juin 1711. A cette époque, Pierre a *depuis six mois* reconnu

(1) *Archive russe*, 1875, t. II, p. 58.

la Livonienne comme sa femme. Son fils, Alexis, séjournant alors en Allemagne, en a eu la nouvelle dès les premiers jours de mai, et a écrit à *sa belle-mère* une lettre de félicitations (1).

Le grand Réformateur n'était pas homme à chercher des excuses plus ou moins valables à ses décisions et à ses actes. Plus tard, il est vrai, *dix ans plus tard*, au moment du couronnement de l'ancienne servante, il jugera à propos d'évoquer le souvenir, déjà lointain, du péril conjuré en 1711, grâce à son concours. Mais il s'agira alors pour lui, a-t-on pu croire, d'indiquer le sens et la portée de cette cérémonie inusitée, où, en l'absence d'héritier de la couronne, il voudra faire voir une sorte d'investiture de son héritage; il s'agira de garantir, *après sa mort*, l'exécution d'une volonté qui, lui vivant, n'a de comptes à rendre à personne. C'est aussi à ce moment que se place la publication du manifeste auquel j'ai fait allusion plus haut. Pierre aurait consenti à y compter avec ceux qui lui survivront.

Je dois ajouter que le fait même du mariage a été nié (2). Mais à cet égard nous possédons un témoignage suffisamment probant dans la dépêche de l'envoyé anglais Whitworth, écrivant de Moscou, le 20 février (2 mars) 1712 :

« Hier le Tsar a publiquement célébré son mariage avec sa « femme Catherine Aléxiéievna. L'hiver dernier, deux heures « avant son départ de Moscou, il a fait venir l'Impératrice « douairière, sa sœur, la tsarevna Nathalie, et deux autres « demi-sœurs, auxquelles il a déclaré que cette dame était son « épouse et qu'elles devaient la respecter en cette qualité. Elles « devaient aussi, au cas où il lui arriverait malheur pendant « la campagne à venir, lui remettre le rang, priviléges et reve- « nus habituellement attribués aux autres douairières, car « elle était sa véritable femme, bien qu'il n'ait pas eu le temps « d'accomplir la cérémonie conformément aux usages du pays, « ce qui serait fait le plus tôt possible... Maintenant les prépa- « ratifs ont duré quatre ou cinq jours, après quoi, le 18 cou-

(1) Oustrialof, t. VI, p. 312; Juel, *En Rejse til Rusland*, Copenhague, 1893, p. 422.
(2) Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 38.

« rant, M. Kikine, un des chefs de l'amirauté, et le lieute-
« nant général Iagoujinski, deux personnes jouissant d'une « grande faveur, ont été envoyés pour inviter la compagnie à « l'*ancien* mariage de Sa Majesté (car ce sont les termes dont « ils ont reçu l'ordre de se servir). Le Tsar a été marié en sa « qualité de contre-amiral, et, pour cette raison, les officiers « de sa flotte ont été appelés à jouer les premiers rôles dans la « cérémonie, à l'exclusion des ministres et des représentants de « la noblesse. Le vice-amiral Cruys et un contre-amiral ont paru « comme parrains, et l'Impératrice douairière et la femme du « vice-amiral comme marraines. Les propres filles de l'impé- « ratrice Catherine ont fait office de demoiselles d'honneur, « âgées l'une de cinq, l'autre de trois ans... Le mariage a été « célébré en particulier (*privately*), à sept heures du matin, dans « une petite chapelle appartenant au prince Menchikof. Il n'y « a eu d'autres assistants que ceux qui étaient obligés de se « trouver présents, à raison de leurs emplois (1). »

Il y a eu pourtant, dans la journée, dit Whitworth, grande réception au palais, dîner de gala, bal et feu d'artifice. Le résident hollandais, de Bie, parle, de son côté, d'une fête donnée à cette occasion par le prince Menchikof (2). La cérémonie a reçu ainsi un caractère suffisant de publicité.

Les mobiles auxquels Pierre a obéi, ainsi que la progression d'idées et de sentiments qui l'ont conduit au dénouement extraordinaire de son roman, me semblent d'autre part suffisamment indiqués dans le document anglais, si on le rapproche de ceux que j'ai cités précédemment. Il a eu souci notoirement d'assurer l'avenir de sa compagne et celui de ses enfants, et il s'est fait de ses devoirs, à cet égard, une idée d'année en année plus grande, à mesure sans doute que grandissaient son affection pour eux, sa tendresse et son estime pour elle. Avant la campagne de 1708, comme avant celle de 1711, il a cherché simplement à se mettre en règle avec sa conscience, sans se préoccuper de l'effet à produire. La première fois, un

(1) Record-Office, à Londres.
(2) Dépêche du 5 mars 1712. Archives de la Haye.

don de 3,000 roubles lui a paru suffisant; la seconde, il a cru devoir aller jusqu'aux bénéfices d'un mariage putatif. Puis, se jugeant sans doute engagé, il a (après avoir encore laissé passer une année et subi vraisemblablement quelque obsession, aussi bien de la part de Catherine elle-même que de la part de quelques-unes des personnes mises dans la confidence de ce drame intime, parmi lesquelles la Livonienne a bien su trouver des amis), il a, dis-je, fait honneur à sa parole, sans donner toutefois à l'événement un grand éclat.

On a observé que nulle autorité ecclésiastique n'ayant rompu la première union de Pierre avec Eudoxie, et celle-ci demeurant en vie, ces secondes noces se sont trouvées entachées d'une nullité radicale. J'en conviens, mais Catherine n'en passe pas moins pour dûment mariée. Voyons ce que le monde contemporain pense et dit de cette nouvelle Impératrice.

II

Le baron de Pöllnitz, qui la voit en 1717, en fait le portrait suivant :

« La Czarine était à la fleur de son âge, et n'avait rien qui « témoignât qu'elle pût avoir été belle. Elle était grande et « puissante, extrêmement brune, et l'aurait paru davantage, « si le rouge et le blanc, dont elle se masquait, n'eussent « éclairci l'ombre de son teint. Ses manières n'avaient rien « de déplaisant, et l'on était tenté de les trouver bonnes lors- « qu'on pensait à l'origine de cette princesse. Il est certain « que si elle avait eu une personne raisonnable auprès d'elle, « elle se serait formée, ayant un grand désir de bien faire ; « mais il n'y avait peut-être rien de plus ridicule que les « dames de sa suite. On disait que le Tsar, prince extra- « ordinaire en tout, avait trouvé plaisir à les choisir telles, « afin de mortifier d'autres dames de sa cour, plus dignes « d'être produites... On pourrait dire que si cette princesse

« n'avait pas tous les charmes du sexe, elle en avait la dou-
« ceur... Pendant le séjour qu'elle fit à Berlin, elle témoigna
« de grandes déférences pour la Reine et fit connaître que sa
« haute fortune ne lui faisait pas oublier la différence qu'il y
« avait entre cette princesse et elle. »

La margrave de Baireuth, dont les souvenirs sont postérieurs d'une année, montre, comme on peut s'y attendre, moins d'indulgence :

« La Czarine était petite et ramassée, fort basanée, et
« n'avait ni air, ni grâce. Il suffisait de la voir pour deviner
« sa basse extraction. On l'aurait prise, à son affublement,
« pour une comédienne allemande. Son habit avait été acheté
« à la friperie ; il était à l'antique et fort chargé d'argent et
« de crasse. Le devant de son corps de jupe était orné de
« pierreries. Le dessin en était singulier : c'était un aigle
« double, dont les plumes étaient garnies du plus petit carat
« et tout monté (*sic*). Elle avait une douzaine d'ordres et
« autant de portraits de saints et de reliques attachés tout le
« long du parement de son habit, de façon que lorsqu'elle
« marchait, on aurait cru entendre un mulet. »

Mais la margrave est une vipère. Campredon, qui n'est pas un modèle d'indulgence, accorde pourtant à la Tsarine de la pénétration et de l'esprit politique. Si elle n'a pas sauvé l'armée pendant la campagne du Pruth, elle a eu le même mérite pendant celle de Perse. L'aventure, comme il la conte, ne montre pas Pierre sous un jour très flatteur. Pendant les grandes chaleurs, le Tsar donnait à ses troupes l'ordre de se mettre en marche, puis s'endormait. Au réveil, il trouvait parfois que pas un homme n'avait bougé, et « demandant
« qui avait été le général qui donnait des contre-ordres : C'est
« moi, disait cette princesse en se présentant, parce que vos
« gens seraient crevés de chaleur et de soif (1). »

J'ai dit que les portraits de la Livonienne conservés à la galerie Romanof du palais d'Hiver ne fournissent aucun ren-

(1) 6 janvier 1723. Aff. étr. de France.

seignement sur les charmes qui ont fait sa fortune. La beauté n'y paraît pas, et pas davantage la distinction. Un gros visage, rond et commun, un nez vilainement retroussé, des yeux à fleur de tête, une gorge opulente, l'aspect général d'une servante d'auberge allemande. La vue de ses souliers, conservés pieusement à Peterhof, inspirera à la comtesse de Choiseul-Gouffier cette réflexion que la Tsarine a vécu dans ce monde *sur un bon pied* (1). L'histoire doit chercher ailleurs le secret de sa destinée. Cette maritorne d'apparence peu séduisante a possédé un tempérament physique dont la vigueur, la résistance à la fatigue ont égalé presque ce que nous avons vu, à cet égard, chez Pierre lui-même, et un tempérament moral beaucoup mieux équilibré. De 1704 à 1723, elle donnait à son amant devenu son mari onze enfants, morts la plupart en bas âge, et ces grossesses multiples passaient presque inaperçues, ne l'empêchaient pas de suivre le souverain dans toutes ses pérégrinations. Elle est la vraie femme d'officier, *pahodnaïa ofitserskaïa jéna*, selon l'expression locale, capable de faire campagne, coucher sur la dure, habiter une tente et accomplir à cheval double et triple étape. Elle se rase la tête pendant la campagne de Perse et se coiffe avec le bonnet d'un grenadier. Elle passe des revues ; elle parcourt les rangs avant le combat, distribuant des paroles réconfortantes et des rasades d'eau-de-vie. Une balle qui frappe un des hommes de sa suite ne l'émeut pas (2). Après la mort de Pierre, les escadres combinées de l'Angleterre et du Danemark menaçant Revel, elle parlera de s'embarquer sur un bâtiment de sa flotte pour les repousser.

Elle n'était pas sans coquetterie ; elle teignait en noir ses cheveux qu'elle avait naturellement blonds, pour mieux faire ressortir l'éclat de son teint qui était fort vif ; elle interdisait aux dames de sa cour d'imiter ses toilettes ; elle dansait à merveille, et exécutait en virtuose les pirouettes les plus compliquées, surtout quand elle avait le Tsar lui-même pour par-

(1) *Réminiscences*, 1862, p. 340.

(2) Pylaief, *Le passé oublié*, p. 441 ; *Mémoires et documents* des Aff. étr. de France, t. II, p. 119.

tenaire. Avec les autres danseurs, elle se contentait généralement d'indiquer les pas. Son caractère est un mélange de féminité fort subtile et d'énergie presque masculine. Elle savait être aimable avec ceux qui l'approchaient et s'entendait aussi à réprimer les sauvages emportements de Pierre. La bassesse de son extraction ne lui causait aucun embarras ; elle s'en souvenait et en parlait volontiers avec ceux qui l'avaient connue avant son élévation, avec un précepteur allemand employé par Glück à l'époque où elle servait dans la maison du pasteur (1), avec Whitworth, qui se vante peut-être en donnant à entendre qu'il l'avait approchée de très près, mais qu'elle invite un jour à danser, en lui demandant « s'il n'a pas oublié la *Katiérinouchka* d'autrefois (2) ».

L'influence, très considérable, qu'elle exerçait sur son mari, tenait en partie, d'après les contemporains, au pouvoir qu'elle avait de le calmer dans ses moments d'irritation nerveuse, qu'accompagnaient des maux de tête intolérables. Tour à tour abattu ou furibond, il semblait alors côtoyer la folie, et tout le monde fuyait sa présence. Elle l'abordait sans crainte, l'interpellait dans un langage à elle, fait de câlinerie et de fermeté, et sa voix agissait déjà sur lui d'une façon apaisante. Elle lui prenait ensuite la tête et doucement le caressait en passant les doigts dans ses cheveux. Bientôt il s'assoupissait, reposant sur son sein. Elle demeurait alors immobile pendant deux ou trois heures, attendant l'effet bienfaisant du sommeil. Au réveil, il était frais et dispos.

Elle s'appliquait aussi à réprimer les excès de toute nature auxquels il se livrait, les orgies de nuit, la boisson. En septembre 1724, le lancement d'un navire servant de prétexte, comme d'habitude, à un banquet interminable, elle va à la porte de la cabine où Pierre s'est enfermé avec ses intimes pour s'enivrer à son aise, et lui crie : « *Pora domoï, batiouchka.* » (Il est temps de rentrer, petit père.) Il obéit, et s'en va avec elle (3).

(1) Coxe, *Travels*, 1785, t. I, p. 511.
(2) Whitworth, *Un account of Russia*, Londres, 1771, préface, p. xx.
(3) *Büschings M.*, t. XXII, p. 492.

Elle paraît vraiment aimante et dévouée, bien que la mise en scène quelque peu théâtrale de sa douleur, après la mort du grand homme, jette une ombre sur la sincérité de ses sentiments. Villebois parle de deux Anglais qui, pendant six semaines, s'en donnent journellement le spectacle dans la chapelle où est exposé le corps du défunt, et lui-même déclare y avoir ressenti le même genre d'émotion qu'à une représentation d'*Andromaque*. Ce qui n'empêche pas la Tsarine de revendiquer en même temps l'héritage du Tsar avec une grande vigueur et une entière présence d'esprit. L'affection de Pierre est moins suspecte; de trame un peu grossière, mais solide. Les lettres qu'il lui adresse pendant les rares moments où ils sont séparés, expriment avec une sincérité évidente l'attachement profond du *vieillard*, comme il s'appelle volontiers, pour sa *Katiérinouchka,* pour l' « amie de son cœur » (*drouh serdechnioukiï*) (*sic*), pour la mère du cher *Chichenka* (le petit Pierre). Un tour gai et plaisant y est habituel. Pas de grandes phrases; des mots simples venant du cœur. Pas de passion; de la tendresse. Pas de flamme; une chaleur douce et égale. Jamais une note discordante, et toujours le désir de retrouver le plus vite possible la femme aimée et plus encore l'amie, la compagne, auprès de laquelle on se trouve bien. Il lui tarde de la rejoindre, écrit-il en 1708, parce que c'est triste sans elle, et qu'il n'y a personne pour soigner son linge. Elle imagine, dans sa réponse, qu'il doit être bien mal peigné en son absence. Il réplique qu'elle a deviné juste; mais elle n'a qu'à venir, on trouvera bien un vieux peigne pour remettre les choses en ordre. En attendant, il lui envoie une boucle de ses cheveux. Comme jadis, les cadeaux accompagnent fréquemment ses lettres : une montre achetée à Dresde en 1711, des dentelles de Malines en 1717, un renard et deux paires de colombes venant du golfe de Finlande. En 1723, écrivant de Kronstadt, il s'excuse de ne rien envoyer : il n'a pas d'argent. De passage à Anvers, il expédie un paquet couvert de cachets à ses armes et adressé *à Sa Majeste la tsarine Catherine Aléxiéievna*. La boite ouverte, la mère de

Chichenka n'y trouve qu'un bout de papier avec ces mots en majuscules : « Ier avril 1717. » Catherine a aussi de menus présents à envoyer, des boissons le plus souvent, des fruits, un gilet chaud. En 1719, Pierre termine une de ses lettres en exprimant l'espoir que cet été sera le dernier qu'ils auront passé loin l'un de l'autre. A quelque temps de là, il lui envoie un bouquet de fleurs séchées avec une coupure de journal, où se trouve rapportée l'histoire d'un couple de vieillards ayant atteint, le mari cent vingt-six ans et la femme cent vingt-cinq ans. En 1724, arrivant à Saint-Pétersbourg en été et n'y trouvant pas Catherine, qui est à une des résidences de campagne, à Péterhof ou à Revel, il fait aussitôt partir un yacht qui doit la ramener, et il lui écrit : « Quand je suis « entré dans mon appartement, j'ai voulu me sauver de suite : « tout est si vide sans toi ! »

Elle semble, à dire vrai, également affectée de son absence. En juillet 1714, la princesse Galitsine, qui est auprès d'elle à Revel, adresse au souverain ce billet expressif : « Sire, mon « cher *batiouchka*, nous désirons votre retour auprès de nous « au plus tôt, et, si Votre Majesté tarde, en vérité mon exis- « tence deviendra difficile. La Tsarine ne daigne jamais « s'endormir avant trois heures du matin, et je me tiens tou- « jours inséparablement auprès de Sa Majesté, et Kirillovna, « debout auprès de son lit, sommeille. La Tsarine daigne « dire de temps à autre : — *Tiétouchka* (petite tante), tu dors? « Elle répond : — Non, je ne dors pas ; je regarde mes pan- « toufles. Et Maïa va et vient dans la chambre et fait son lit « au milieu de la chambre, et Matréna parcourt les chambres « et se querelle avec tout le monde, et Krestianovna se tient « derrière la chaise et regarde la Tsarine. Ton arrivée me « délivrera de la chambre à coucher (1). »

De la première époque de leur liaison, il n'y a de conservées que les lettres adressées en commun par le souverain à elle et à Anisia Kirillovna Tolstoï, à laquelle il donnait le surnom de

(1) Cabinet de Pierre, c. II, l. 20.

« tante ». Catherine était la « mère ». Il écrivait : *Muder*, en hollandais, en employant des lettres russes. Elle garde ce surnom jusqu'en 1711, époque à laquelle les termes dont Pierre se sert pour la désigner deviennent de plus en plus familiers, affectueux et personnels : *Katiérinouchka*, *Herzensfreundchen*, etc. Elle ne s'enhardira à l'imiter, à cet égard, que beaucoup plus tard, continuant jusqu'en 1718 à lui donner de la *Majesté;* après quoi il devient lui aussi son *Herzensfreundchen*, son *batiouchka*, ou plus simplement : *mein Freund* (mon ami). Une fois, elle va jusqu'à contrefaire ses façons badines, et adresse sa lettre « à Son Excellence, le très illustre et très « éminent Prince-Général, Inspecteur général et cavalier du « compas et de la hache couronnés » (en allemand).

Cette correspondance n'a jamais été publiée intégralement, et n'a pu l'être; elle contient une part d'érotisme trop grossier, Pierre s'y aventurant sans scrupule et Catherine l'y suivant sans embarras, jusqu'à des cynismes de pensée et de langage qui défient l'impression : « Si vous étiez auprès moi, je vous ferais bien vite un autre *Chichenka* », écrit-elle dans un des moments de séparation. C'est le ton ; mais les expressions ont souvent beaucoup moins de réserve (1).

En 1724, pour l'anniversaire de son mariage, qu'il célébrait à Moscou, Pierre composait lui-même le feu d'artifice qui devait être tiré sous les fenêtres de l'Impératrice. On y voyait leurs chiffres entrelacés dans un cœur que surmontait une couronne et entouraient les emblèmes de l'amour. Une figure ailée qui représentait Cupidon porteur d'une torche avec ses autres attributs, moins le bandeau, traversait l'espace et allait allumer les fusées. Le Cupidon qui paraît habituellement en tiers dans le commerce des deux amants n'a guère d'ailes; mais leur tendresse, pour terre à terre qu'elle soit et même fangeuse par endroits, n'en présente pas moins un aspect sympathique et touchant. Un air de bonhomie rustique et savoureuse la pénètre. Après la paix de Nystadt, Pierre plaisante sa

(1) Voy. à ce sujet SIÉMIEVSKI, *L'impératrice Catherine*, p. 89; BRÜCKNER, *Peters d. Grossen Briefwechsel mit Catharina* (Baumers Taschenbuch, 5ᵉ série)

femme sur son origine livonienne : « Aux termes du traité, je dois rendre au roi de Suède tous les prisonniers ; je ne sais ce qui adviendra de toi. » Elle lui baise la main et répond : « Je suis votre servante, faites ce que vous voudrez ; je ne crois pourtant pas que vous soyez disposé à me rendre. » — « Je vais tâcher, réplique-t-il, de m'entendre avec le Roi (1). » Comme détail, l'anecdote est peut-être dans la fiction ; comme fond, elle est certainement dans la vérité de leurs relations. Catherine pourtant semble bien y avoir mis de son côté plus de malice et un peu d'astuce féminine. On veut que, pendant un séjour en commun à Riga, elle se soit arrangée pour montrer au souverain, sur un vieux parchemin tiré des archives de la ville, une prophétie d'après laquelle les Russes ne devaient prendre possession du pays qu'après un événement qui a passé pour improbable : un Tsar épousant une Livonienne. Souvent aussi je la vois attirant son attention sur ce que rien ne lui a réussi avant qu'il l'ait connue. Depuis, il a marché de succès en succès. Elle entrait là dans la réalité historique, et le fait plus que la prophétie était de nature à faire impression sur l'esprit du rude batailleur.

Non, certes, il ne voulait pas rendre sa conquête de Marienbourg ! Elle avait mille façons de se rendre agréable, utile, indispensable. Comme par le passé, elle suivait, d'un œil point jaloux, mais vigilant, les caprices amoureux du maître, attentive seulement à en prévenir les conséquences trop graves, intervenant au bon moment. Nartof cite l'aventure d'une blanchisseuse originaire de Narva — une payse — auprès de laquelle les assiduités du souverain sont devenues à un moment assez inquiétantes. Pierre fut surpris de trouver un jour cette fille dans l'appartement de l'Impératrice. Il fit mine de ne pas la connaître. D'où venait-elle ? Et Catherine de répondre tranquillement : « On m'a tant vanté sa beauté et son esprit que je me suis décidée à la prendre à mon service, sans vous consulter. » Il ne répondit mot et chercha ailleurs de nouvelles distractions.

(1) Oustrialof, t. IV, p. 132.

Avec cela aucune prétention d'intervenir dans les affaires de l'État, nul esprit d'intrigue. « Pour ce qui est de la Tsarine, « écrit Campredon en mars 1721, quoique le Tsar ait toujours « pour elle beaucoup de complaisance et une grande ten- « dresse pour les princesses, ses filles, elle n'a aucun pouvoir « par rapport aux affaires, dont elle ne se mêle point. Elle « met toute son application à se conserver les bonnes grâces « du Tsar, à le détourner autant qu'elle peut des excès de « vin et autres débauches, qui ont beaucoup affaibli sa santé, « et à modérer sa colère lorsqu'elle est prête à éclater contre « quelqu'un. »

Son intervention dans la catastrophe du Pruth, à la supposer réelle, a été un accident isolé. Sa correspondance avec son mari prouve qu'elle était au courant de ses préoccupations, mais très en gros. Il s'adresse à elle pour des commissions de peu d'importance, un achat de vin et de fromage pour des présents qu'il veut faire, un embauchage d'artistes et d'artisans à opérer à l'étranger. Souvent il lui parle sur un ton de confidence, mais toujours dans un ordre d'idées générales, sans entrer dans le détail. En 1712, il lui écrit : « Nous « sommes, Dieu merci, bien portants, mais c'est une vie dure ; « je ne puis faire grand'chose avec ma main gauche, et la « droite doit tenir à la fois une épée et une plume; or tu sais « sur combien de personnes je puis compter pour m'aider. »

Elle a su se faire une part et assumer un office, dont le choix indique chez cette paysanne un instinct merveilleux de sa situation. Le diplomate français y fait allusion dans le texte que je viens de citer. Elle a compris qu'à côté du grand Réformateur jouant à outrance son rôle de justicier implacable, il y avait un rôle accessoire et nécessaire de pitié et de miséricorde ; que celui-ci était bien pour elle, l'humble serve ayant connu toutes les misères de la vie ; qu'en le prenant, en obtenant le plus de pardons qu'elle pourrait pour les autres, elle se ferait plus facilement pardonner son élévation ; qu'enfin, au milieu des rancunes et des haines soulevées autour du souverain par l'œuvre violente de la réforme, un cercle de sympa-

thies reconnaissantes environnant la souveraine pourrait un jour la protéger contre un retour de fortune et lui servir d'asile.

Elle en a eu besoin et elle y a trouvé mieux qu'un abri après la mort de Pierre.

Comme Lefort jadis, mais avec bien plus d'esprit de suite et de tact, elle intervenait sans cesse dans le conflit sanglant que l'œuvre par lui poursuivie ouvrait entre le Tsar et ses sujets, et que la hache, la potence ou le knoute étaient appelés à trancher de jour en jour. Pierre en arrivait à lui cacher parfois les châtiments qu'il ordonnait (1). Malheureusement, elle ne sut pas se contenter, paraît-il, du bénéfice à longue échéance que cette ligne de conduite lui promettait. Avec le temps elle en vint à lui demander des profits plus immédiats. Elle imagina, ou on lui fit entendre, qu'elle avait besoin d'asseoir sa fortune sur une base pécuniaire solide. Elle crut, ou on la persuada, qu'il lui faudrait un jour de l'argent, beaucoup d'argent, pour payer les concours nécessaires, prévenir les défaillances probables. Et elle se mit alors à rançonner sa clientèle. Pour frapper à sa porte avec chance d'échapper à l'exil ou à la mort, il fallut se présenter un sac à la main. Elle amassa ainsi de gros capitaux, qu'à l'imitation et sans doute sur le conseil de Menchikof, elle plaça à Amsterdam et à Hambourg sous des noms supposés (2). Ce manège n'échappa pas longtemps à la clairvoyance de Pierre, et la découverte qu'il en fit ne fut probablement pas étrangère aux nuages qui, vers la fin, obscurcirent la sérénité de l'horizon conjugal. En 1718, Catherine s'entremettait pour sauver de la potence le prince Gagarine, qui s'était rendu coupable de concussions énormes, comme gouverneur général de la Sibérie. Elle tirait de lui des sommes considérables, et en employait une partie à corrompre le prince Volkonski, chargé de l'enquête, vieux soldat mutilé, que son passé glorieux ne défendait pas contre ce genre de tentations. Arrêté à son tour, Volkonski alléguait, pour sa défense, qu'il aurait craint, en repoussant les avances de la

(1) Affaires étr. de France; *Mémoires et documents*, t. II, p. 119.

(2) *Büschings M.*, t. XI, p. 481 et suiv.; SCHERER, t. IV, p. 61.

Tsarine, de la brouiller avec le Tsar. La réplique qu'on attribue à Pierre est bien dans son caractère et dans son style :

— Imbécile! tu ne nous aurais pas brouillés; j'aurais seulement administré à ma femme une bonne correction conjugale; elle l'aura, et toi, tu seras pendu (1).

III

La fin tragique de la querelle qui met le Tsar aux prises avec son fils aîné est pour la belle-mère du malheureux Alexis une victoire suprême, une brusque poussée vers la cime vertigineuse où s'est acheminé son destin. Il est naturel aussi qu'on lui ait attribué une part, plus ou moins directe, dans la préparation de ce dénouement. J'aurai à revenir sur ce point. C'est son fils à elle qui devient ainsi l'héritier présomptif de la couronne, et c'est un lien de plus entre elle et le père de cet enfant. Elle en arrive à lui imposer, dans une certaine mesure, sa famille tenue à l'écart jusqu'à présent, son obscure famille de serfs lithuaniens. Un hasard, paraît-il, lui vient en aide à cet égard. Sur la route de Pétersbourg à Riga un postillon maltraité par un voyageur protestait, se réclamant d'une auguste parenté. On l'arrêtait, on prévenait le Tsar; il ordonnait une enquête et se trouvait inopinément en possession de toute une tribu de beaux-frères et de belles-sœurs, de neveux et de nièces. Catherine les avait un peu trop facilement oubliés. Le postillon, Féodor Skovronski, était son frère aîné. Marié à une paysanne, il en avait trois fils et trois filles. Un autre frère, encore célibataire, était employé aux travaux des champs. L'aînée des sœurs s'appelait Catherine; la cadette, aujourd'hui élevée sur le trône sous ce nom, ayant autrefois porté celui de Marthe. Cette Catherine exerçait, dit-on, à Revel un métier

(1) Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 83.

infâme. Une troisième sœur, Anne, était la femme d'un honnête serf, Michel-Joachim; une quatrième avait épousé un paysan libéré, Simon-Henri, qui s'était établi à Revel comme cordonnier.

Pierre fit venir le postillon à Pétersbourg, le mit en présence de sa sœur, dans la maison du dienchtchik Chépiélof, et, après constatation de son identité, le renvoya à la campagne avec une pension. Il prit des mesures pour assurer aux uns et aux autres de ces parents une existence modeste, et s'arrangea de façon à ne plus en entendre parler. La belle-sœur de Revel, trop compromettante, fut mise sous clef. Catherine devra attendre la mort du Tsar pour en faire davantage. Ex-postillon, ex-cordonnier, paysans et paysannes paraîtront alors à Pétersbourg méconnaissables sous des noms, des titres et des costumes d'apparat. Simon-Henri deviendra le comte Simon Léontiévitch Hendrikof. Michel-Joachim s'appellera le comte Michel Efimovitch Efimovski; et ainsi de suite. Tous richement dotés (1). Un comte Skovronski fera grande figure sous le règne d'Élisabeth et mariera sa fille à un prince Sapieha, d'une illustre famille polonaise très connue en France.

En attendant, la fortune de Catherine continue sa marche ascendante. Le 23 décembre 1721, un vote du Sénat et du Synode réunis lui confère le titre d'Impératrice. Deux années plus tard, c'est le couronnement de l'ancienne servante décidé par Pierre lui-même. La cérémonie est une nouveauté en Russie, et les circonstances lui attribuent en outre une portée considérable. Il n'y a dans l'histoire du pays qu'un précédent à cet égard : le couronnement de Marina Mniszech avant son mariage avec Dimitri. Mais il s'agissait alors de consacrer préventivement les droits de l'altière fille du magnat polonais, que la politique un moment victorieuse des Waza prétendait imposer à la Russie. Soutenu par les armes de la République, comme et parce que époux de Marina, Dimitri ne venait qu'en seconde ligne. Depuis, les Tsarines n'ont été que les épouses des Tsars, sans aucune investiture

(1) Karnovitch, *Les grandes fortunes en Russie*, p. 179.

ni prérogative politiques. Mais la mort de l'unique héritier de la couronne a soulevé, en 1719, la question successorale. Elle est à l'ordre du jour pendant les années suivantes. Après la paix de Nystadt (1721) qui donne des loisirs au souverain, elle prend un instant la première place dans ses préoccupations. Par ses ordres, Chafirof et Ostermann ont à ce sujet plusieurs entretiens secrets avec Campredon, auquel ils proposent une alliance avec la France, sur la base de la garantie de la succession du trône demandée à cette puissance. Au profit de qui? Campredon imaginait que Pierre avait en vue sa fille aînée, à laquelle il aurait voulu faire épouser un de ses sujets et de ses parents, un Narychkine par exemple. Chafirof le confirmait dans cette opinion (1). Dans le public les suppositions les plus diverses circulaient à ce sujet, jusqu'au couronnement. A ce moment, la nouveauté de l'événement sembla, aux yeux du plus grand nombre, trancher la question en faveur de Catherine. Campredon lui-même partagea cet avis (2).

La couronne, commandée exprès, dépasse en magnificence toutes celles qui ont servi aux anciens Tsars. Ornée de diamants et de perles, avec un énorme rubis au sommet, elle pèse quatre livres, et on en évalue le prix à un million et demi de roubles. Elle est l'œuvre d'un joaillier russe de Saint-Pétersbourg. La robe de l'Impératrice n'a pu être confectionnée dans la nouvelle capitale. Elle vient de Paris et coûte quatre mille roubles. Pierre dépose lui-même la couronne sur la tête de sa femme. Agenouillée devant l'autel, Catherine pleure et veut embrasser les genoux du Tsar. Il la relève en souriant et lui remet le globe, emblème de la souveraineté (*dierjava*); mais il garde le sceptre, insigne du pouvoir. En sortant de l'église, l'Impératrice monte dans un carrosse, de provenance parisienne comme la robe, tout en dorures et en peintures et surmonté d'une couronne impériale (3).

(1) Dépêches de Campredon des 29 octobre, 17 et 21 novembre 1721. Aff. étr. de France.

(2) Dépêche du 26 mai 1724.

(3) *Büschings M.*, t. XXII, p. 447, 463; Golikof, t. X, p 64.

La cérémonie a eu lieu le 7/19 mai 1724. Une demi-année après, un drame se joue au palais d'Hiver, qui met la souveraine ointe et couronnée au bord d'un abîme. Au retour d'une excursion à Revel, Pierre a été averti d'une intimité suspecte qui depuis quelque temps déjà s'est établie entre Catherine et un chambellan de son service. Il est étrange que l'avertissement ne lui soit pas venu plus tôt, car, au dire de témoins dignes de foi, la liaison de l'Impératrice avec le jeune et beau William Mons était publique depuis longtemps (1). Pour savoir à quoi s'en tenir, Pierre n'aurait même eu besoin que de consulter, par l'entremise de son cabinet noir, la correspondance du chambellan. Il y aurait trouvé des lettres signées par les plus grands personnages du pays, ministres, ambassadeurs, évêques, tous s'adressant à ce jeune homme sur un ton qui indiquait clairement la place qu'ils lui assignaient dans la maison du souverain (2). Mais la politique inquisitoriale du grand homme porte à cette heure ses derniers fruits, la conséquence et la peine de ses excès : l'universel espionnage a engendré l'universelle mise en défense contre les espions. Comme on est gardé, on se garde, et, pour avoir voulu trop bien savoir ce qui se passe chez les autres, Pierre en est venu à ignorer ce qui se passe chez lui.

Ce Mons est un frère de l'ancienne favorite. Il appartient à la lignée des aventuriers de grand air et de haut vol, dont Lefort a été l'ancêtre historique en Russie. Très sommairement instruit, mais intelligent, adroit, joyeux compagnon et poète à ses heures. Très superstitieux, il portait aux doigts quatre bagues, d'or pur, de plomb, de fer et de cuivre, qui lui servaient de talismans : la bague d'or était pour l'amour. Une autre de ses sœurs, Modeste (en russe : *Matréna*), était mariée à Féodor Nikolaiévitch Balk, d'une branche de l'ancienne maison livonienne des Balcken, établie depuis 1650 en Russie. Ce Balk avait le grade de général-major et les fonctions de gouverneur de Riga, et sa femme s'était aussi poussée très

(1) Campredon, dépêche du 9 décembre 1724. Aff. étr. de France.
(2) Siémievski, *L'impératrice Catherine*, p. 109.

avant dans la faveur de Catherine, dame à portrait depuis le couronnement et confidente intime. Elle soignait la fortune de son frère et arrangeait les rendez-vous. Mais son rôle ne s'arrêtait pas là. Avec une madame Iouchkof, Anna Féodorovna, autre grande favorite de l'Impératrice, avec la princesse Anne de Courlande et quelques dames encore, elle était arrivée à constituer une espèce de camarilla, tripotant, intriguant et entourant peu à peu le souverain d'une marée de sable mouvant, influences occultes et obscures machinations, dans laquelle, affaiblie par la maladie qui le minait, énervée par les obsessions qui l'entouraient, son énergie paraissait comme enlizée. William Mons était l'âme de cette coterie, prenant lui-même le nom d'une femme pour correspondre avec une madame Soltykof, qui en faisait partie (1).

C'est l'ère de la gynécocratie qui déjà commence.

L'inquisiteur et le justicier sont ainsi simultanément et pareillement mis en défaut chez Pierre. Il a longtemps ignoré ce qu'il lui importait tant de savoir, et, même prévenu, il ne saura pas frapper et se faire justice à lui-même de la plus impardonnable des injures. L'avertissement lui vient d'une source anonyme. On a imaginé à ce propos un guet-apens préparé de longue main : Catherine s'oubliant par un beau clair de lune au fond d'un berceau de son parc, devant lequel madame Balk monte la garde, et Pierre venant l'y surprendre (2). Il est regrettable que cette mise en scène ne puisse s'accorder avec le calendrier, et qu'il faille, historiquement, la placer en *novembre,* par vingt degrés de froid, probablement!

D'après les documents officiels de la chancellerie secrète, Pierre a été mis au fait le 5 novembre. Il fit arrêter le dénonciateur, vite reconnu, un subalterne de l'entourage de Mons, mena personnellement une enquête rapide dans la chambre de torture de la forteresse Saints Pierre et Paul; mais, contre l'attente générale, il n'agit pas avec la rapidité foudroyante qui était dans ses habitudes. Son honneur et sa vie même sont en

(1) Mordovtsef, p. 130.
(2) Scherer, t. IV, p. 78.

jeu, car la dénonciation a parlé d'un complot et d'un attentat en préparation, et il a l'air d'hésiter; il dissimule sa colère; on dirait qu'il cherche, lui l'impatient et l'impulsif par excellence, à gagner du temps! Le 20 novembre, il rentre au palais, sans rien laisser paraître sur son visage de ses impressions, soupe avec l'Impératrice comme à l'ordinaire, s'entretient longuement et familièrement avec Mons et finit par le rassurer, lui et tout le monde. D'assez bonne heure seulement il se dit fatigué, demande l'heure. Catherine consulte sa montre à répétition — le cadeau envoyé de Dresde — et répond : Neuf heures. Il a alors un mouvement brusque, le premier, prend la montre, ouvre le boîtier, donne trois tours aux aiguilles, et de ce ton qu'on lui a si longtemps connu et qui n'admet pas de réplique : « Vous vous trompez; il est minuit, et tout le monde doit aller se coucher. »

Le lion s'est retrouvé, avec son rugissement et sa griffe puissante, le dominateur commandant au temps comme à tout et à tous.

On se sépara, et quelques instants après Mons était arrêté dans sa chambre, Pierre s'instituant, dit-on, lui-même son geôlier et son juge d'instruction. Mais dans les interrogatoires qu'il lui faisait subir le nom de Catherine n'était pas prononcé. Délibérément, il la mettait hors de cause. L'enquête a permis de faire valoir contre l'inculpé d'autres chefs d'accusation, abus d'influence et trafics criminels dans lesquels Matréna Balk était aussi impliquée. Deux jours de suite, le 13 et le 14 novembre, par la voix d'un crieur parcourant les rues de Saint-Pétersbourg, les donneurs de pots-de-vin furent invités à en faire déclaration, sous peine des châtiments les plus sévères. Mais Mons lui-même y suppléait. Comme Glébof, il passa plus tard pour avoir stoïquement mis à couvert l'honneur de sa maîtresse, en prodiguant les autres aveux. L'héroïsme, à le supposer réel, n'eût pas été de très bon aloi : même sous le règne de Pierre, on risquait moins à passer pour concussionnaire que pour le rival du Tsar. La fin atroce de Glébof en avait fourni la preuve. Et le beau William ne paraît

avoir eu rien d'un héros. A en croire les procès-verbaux de ses interrogatoires, mis en présence du Tsar après son arrestation, il a commencé par s'évanouir; il a avoué ensuite tout ce qu'on a voulu. Il faut, en effet, qu'on n'ait pas eu de peine à le confesser, puisque, détail significatif, il n'a pas été mis à la question. Quant à madame Balk, après avoir montré d'abord quelque résistance, elle a faibli au premier coup de knoute.

Mons fut décapité le 28 novembre 1724. Au rapport du résident saxon, Pierre est allé le voir avant l'exécution, pour lui exprimer le regret qu'il avait à se séparer de lui. Le jeune homme sut du moins faire bonne figure sur l'échafaud. Comme y réussira plus tard un autre gouvernement de terreur, le grand règne a appris aux hommes à mourir. Le récit d'après lequel il aurait demandé au bourreau de retirer de sa poche un portrait encadré de diamants, en lui disant de garder le cadre et de détruire l'image, — celle de Catherine (1), — est de notoire et maladroite invention. Les prisonniers étaient vraisemblablement fouillés dans les prisons du temps. Madame Balk reçut onze coups de knoute, n'en mourut pas, ce qui prouve qu'elle avait la vie dure, fut envoyée en Sibérie à perpétuité, et en revint après la mort de Pierre. Il n'y avait rien de perpétuel à cette époque. Du moment qu'on emportait la vie sauve, on avait grande chance de remonter du fond des abîmes les plus profonds. Sur des poteaux entourant le lieu de l'expiation, une pancarte fut affichée avec les noms de tous les clients auxquels Mons et sa sœur avaient eu affaire. La hiérarchie entière du *tchine* y était représentée, avec le grand chancelier Golovkine en tête. Le prince Menchikof, le duc de Holstein et la tsarine Prascovie Féodorovna y figuraient aussi (2) !

Catherine montra, au milieu de cette épreuve, une vaillance qui a quelque chose de terrifiant. Le jour de l'exécution, elle affectait la plus grande gaieté. Le soir, elle faisait venir les princesses accompagnées de leur maître de danse et étudiait avec elles des pas de menuet. Mais je lis dans une dépêche de

(1) Crusenstolpe, *Der russische Hof*, Hambourg, 1857, p. 68.
(2) Mordovtsef, p. 48-49.

Campredon : « Quoique cette princesse dissimule son chagrin « autant qu'il lui est possible, on le voit peint sur son visage... « en sorte que tout le monde est attentif sur ce qui pourra lui « arriver (1). »

Il lui arriva ce jour même une surprise assez pénible : un oukase de la main du Tsar, adressé à tous les collèges, leur défendit, à raison de l'abus qui en avait été fait *sans la connaissance de la souveraine,* de recevoir à l'avenir aucun ordre ou recommandation de sa part. En même temps, les bureaux ayant la gestion de sa fortune personnelle furent frappés d'interdit; on y mit les scellés, sous prétexte d'un contrôle administratif à exercer, et elle se trouva tellement gênée que pour donner mille ducats à un *dienchtchik,* Vassili Pétrovitch, qui avait pour le moment l'oreille du Tsar, elle dut avoir recours aux dames de son entourage (2).

Autre désagrément le lendemain. Le Tsar, raconte-t-on, sortit en traîneau avec sa femme, et on vit le couple impérial passer à côté de l'échafaud où le corps de Mons était encore exposé. La robe de l'Impératrice frôla le cadavre. Catherine ne détourna pas la tête et continua à sourire. Pierre insista alors : par ses ordres la tête du supplicié fut mise dans un bocal rempli d'esprit-de-vin et placée en évidence dans l'appartement de l'Impératrice. Elle s'accommoda de ce terrible voisinage et conserva son calme. Vainement il s'emportait. D'un coup de poing, raconte-t-on encore, il brisait en sa présence une superbe glace de Venise.

— Ainsi ferai-je de toi et des tiens !

Elle répliquait sans paraître émue :

— Vous venez de détruire un des ornements de votre demeure; en a-t-elle plus de charme?

Elle le domptait et le maîtrisait ainsi; mais les relations demeuraient extrêmement tendues. Le 19 décembre 1724, Lefort note dans sa dépêche : « L'on ne parle presque plus

(1) Pétersbourg, 9 décembre 1724. Aff. étr.

(2) *Büschings M.,* t. XI, p. 494. (Relation de Rabutin, envoyé de l'Empereur.)

« ensemble, l'on ne mange plus ensemble, ni ne couche ensem-« ble. » En même temps, Marie Kantémir rentrait en scène de façon à attirer l'attention générale. Pierre allait la voir tous les jours. Et c'est à ce moment, croit-on, qu'il sut la vérité sur ce qui s'était passé à Astrahan, où, on se le rappelle, les espérances de la princesse et peut-être celles de son amant avaient été anéanties par une fausse couche suspecte. Le médecin qui soignait la jeune fille, un Grec du nom de Palikala, avait été soudoyé. Par qui ? La réponse vint d'elle-même sur les lèvres de l'époux outragé.

Dans l'opinion générale, Catherine était perdue. Villebois parle d'un procès *à la Henri VIII* que Pierre aurait médité. Il temporisait seulement pour assurer préalablement le sort des enfants nés de l'épouse infidèle. Il pressait le mariage de sa fille aînée, Anne, avec le duc de Holstein. Des tentatives avaient été faites pour unir la seconde, Élisabeth, à un prince français, ou même au roi de France en personne. Mais précisément ce projet, qui paraissait prendre tournure et gardait d'irrésistibles séductions, fournissait aussi pour la défense de Catherine un argument tout-puissant. Tolstoï et Ostermann, en pourparlers avec Campredon, le faisaient valoir avec autorité : difficilement le roi de France pouvait être engagé à épouser la fille d'une seconde Anne de Boleyn (1) !

L'heureuse étoile de la Livonienne devait finir par l'emporter. Le 16 janvier 1725, un commencement de réconciliation était observé entre les époux, assez maussade encore de la part de Pierre et peut-être simulé, mais pourtant significatif. Lefort écrit : « La Tsarine a fait un long et ample *fuss-« fall* (génuflexion) près du Tsar pour la rémission de ses « fautes ; la conversation dura près de trois heures, et l'on « soupa pourtant ensemble, après quoi l'on se sépara. » Moins d'un mois après, Pierre n'était plus, emportant dans la tombe le secret de sa rancune et d'une vengeance peut-être

(1) Voy. pour tout cet épisode : Soloviev, t. XVIII, p. 245 ; Scherer, t. IV, p. 18 et suiv. ; Sbornik, t. III, p. 90 (Lefort) ; *Büschings M.*, t. XI, p. 490 et suiv. (Rabutin) ; Villebois, *Mémoires*. (Manuscrit de la Bibliothèque nationale.)

gardée en réserve et préparée dans l'ombre. Je n'ai pas à dire ici comment Catherine sut mettre à profit cet événement au point de vue politique. Sa conduite privée ne justifia que trop, par la suite, les jalouses préoccupations qui avaient empoisonné les derniers jours du grand homme. Après vingt années d'un effort continu, d'un contrôle incessant de toutes ses facultés, concentrées et tendues avec à peine quelques défaillances vers un but unique enfin atteint, il y eut chez elle à ce moment, peut-on supposer, une brusque détente du ressort moral, en même temps qu'un ressaut d'instincts longtemps comprimés : sensualité grossière, goûts de débauche vulgaire, basses inclinations de l'esprit et de la chair. Après avoir tant fait pour mettre son mari en garde contre les orgies nocturnes, c'est elle maintenant qui en perpétuera la tradition, s'enivrant jusqu'à neuf heures du matin avec ses amants d'une nuit, Loewenwalde, Devier, le comte Sapieha. Son règne, qui, heureusement pour la Russie, n'a que seize mois de durée, équivaudra à une mise en coupe du pouvoir souverain au profit de Menchikof et des favoris de passage lui en disputant tour à tour les miettes. Et la compagne dévouée, secourable, héroïque parfois du grand Tsar ne sera plus guère, à cette heure, qu'une héroïne d'opérette, une paysanne qu'une aventure invraisemblable a placée sur le trône et qui s'y divertit à sa façon.

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

LIVRE PREMIER

LA LUTTE A L'EXTÉRIEUR. — GUERRE ET DIPLOMATIE.

CHAPITRE PREMIER

DE NARVA A POLTAVA (1700-1709).

I. Double programme traditionnel de politique intérieure et extérieure. — Pierre commence par le dehors. — Oscillation séculaire des ambitions et des entreprises conquérantes entre le Sud et le Nord. — La défection de l'Empereur engage Pierre à choisir le Nord comme point d'attaque. — L'entrevue de Rawa. — Liaison avec Auguste. — La quadruple alliance. — Patkul. — Pierre se décide à faire cause commune avec la Saxe et le Danemark contre la Suède, mais attend la signature de sa paix avec la Turquie. — Le traité de Préobrajenskoïe. — Les nouvelles de Constantinople. — En marche sur Narva. — L'arrivée de Charles XII. — La fuite de Pierre. — Le désastre. — II. Détresse et pusillanimité du Tsar. — En s'avançant en Pologne, Charles lui donne le temps de se ressaisir et cimente son alliance avec Auguste. — Nouveaux préparatifs de guerre. — Entrevue de Birzé. — Nouveaux revers et premiers succès. — Pierre à l'embouchure de la Newa. — « La clef de la mer. » — Pétersbourg. — Pierre s'établit en Ingrie et en Livonie, Auguste perd la Pologne. — Préparatifs pour la lutte décisive. — III. Campagne diplomatique. — A la recherche d'une médiation. — Le prince Galitsine à Vienne. — Matviéief à la Haye et à Paris. — Le prince Dimitri Galitsine à Constantinople — « L'eau turque. » — Négociation d'alliance à Berlin. — La carrière et la fin de Patkul. — Triomphe du Suédois sur le Livonien. — Arved Horn. — Altranstadt. — La défection d'Auguste. — Duplicité diplomatique. — Bataille de Kalisz. — Tentatives des deux souverains pour obtenir une paix séparée. — Aurore de Koenigsmarck dans le camp de Charles XII. — Envoyés et émissaires de Pierre dans les cours européennes. — Résultat négatif. — Pierre reste seul en face de Charles. — Il se décide à combattre dans ses foyers. — IV. Plan de campagne de Charles. — Mazeppa. — Vastes combinaisons. — Premier obstacle. — Les hésitations du hetman. — Retard dans la marche de Loewenhaupt. — L'été se passe. — Perspective d'une campagne d'hiver. — V. Marche de Charles vers le sud. — Victoire de Holovtchine. — Désastre de Loewen-

haupt à Liesna. — La famine. — Mazeppa prend parti. — Trop tard! — L'Ukraine lui échappe. — Siège de Poltava. — Il faut y entrer ou mourir. — Démoralisation de l'armée suédoise. — Charles est blessé. — Pierre augmente ses chances de victoire. — La rencontre. — La défaite des Suédois. — Ses conséquences. — Les ruines du passé et la Russie de l'avenir.

I

Héritier et continuateur, incomparablement supérieur assurément, mais incomplet à certains égards, de prédécesseurs dont on a trop oublié le mérite, Pierre a reçu d'eux l'héritage d'un double programme : de réformes à l'intérieur et d'expansion au dehors. C'est par le dehors qu'il a commencé. Dans la distribution de matières adoptée pour cette partie de mon livre je n'ai pourtant pas obéi, on s'en doutera, à une simple préoccupation d'exactitude chronologique. La plupart des grandes réformes qui ont donné à la Russie du dix-huitième siècle une physionomie nouvelle au point de vue politique, économique et social, sont contemporaines des dernières années du règne; leur importance n'en prime pas moins, aux yeux de l'historien, et la victoire de Poltava et même la conquête de la Baltique, et la minutie des dates compte ici pour peu. J'ai dû m'inspirer d'une autre considération. Je ne crois pas du tout que les réformes de Pierre aient eu, ainsi qu'on l'a souvent avancé, pour condition préalable et nécessaire cette longue suite de combats et de négociations qui jusqu'en 1721 ont presque entièrement absorbé l'activité du Réformateur; je crois par contre, et je m'appliquerai à le prouver, qu'elles en ont procédé, ainsi qu'une conséquence indirecte, mais fatale, ou, si l'on aime mieux, providentielle. Autrement dit, les réformes, pour être, n'ont pas réclamé la guerre; mais la guerre, pour subsister, a réclamé les réformes, et j'ai mis simplement la charrue derrière les bœufs.

De 1693 à 1698, en Hollande et en Angleterre, comme à Voronèje ou à Arhangel, Pierre s'est occupé surtout de devenir

un homme de mer accompli, pilote, charpentier et artilleur. Pourquoi? Parce que cela l'amusait, d'abord. Ceci est notoire. Il a joué au marin et au soldat. Peu à peu des idées plus sérieuses, la conscience des traditions ancestrales et des devoirs par elles imposés se sont associées à ce divertissement, et la réalité a fini par l'emporter sur la fantaisie. Mais la réalité alors, c'est la guerre. De 1700 à 1709, il s'agit pour lui de vaincre ou de mourir en combattant Charles XII, et il ne peut être question d'autre chose. De 1709 à 1721, il devra lutter encore, sans trêve ni répit, autant pour conquérir une paix avantageuse que pour se tirer des difficultés et des périls nouveaux dans lesquels un excès de présomption et de confiance l'aura précipité. Seulement, voici ce qui arrive alors : en suivant cette voie, après s'y être engagé très à la légère, le souverain a été amené à solliciter de son pays un concours qui dépasse de beaucoup ses ressources disponibles, celles que sa constitution présente, politique, économique et sociale, le mette à même de fournir. Surchargées d'un côté, minées de l'autre par l'énorme poids qu'on leur a imposé et l'énorme effort qu'on a exigé d'elles, les vieilles assises de l'édifice moscovite se rompent et s'effondrent. Un vide se produit, qui veut être comblé sur l'heure et n'importe comment, la guerre n'attendant pas; et le batailleur devient organisateur, réformateur par conséquent, presque inconsciemment et presque malgré lui. Ses réformes sont des munitions improvisées, dont il charge ses canons, quand le parc d'artillerie a été épuisé.

J'insisterai plus tard sur ce point de vue, qui est capital pour l'intelligence de son œuvre.

N'ayant aucune compétence en matière d'art militaire, je ne me donnerai pas le ridicule d'entreprendre un tableau complet ou une critique raisonnée des campagnes qui, de 1700 à 1721, ont fait perdre à la Suède et gagner à la Russie leur situation européenne. Aussi bien le cadre de cet ouvrage ne s'y prêterait pas. J'essayerai uniquement de dégager le sens historique des événements, d'ailleurs très universellement connus, qui ont marqué cette époque, en m'en servant pour

mieux mettre en lumière ce qui fait le seul objet de mon étude: la physionomie du grand homme esquissée dans les pages précédentes et celle de son règne dont j'aborde maintenant l'examen.

Il semble que ce soit à Vienne seulement, en 1698, que Pierre ait conçu l'idée de s'attaquer à la Suède. Jusque-là ses velléités guerrières avaient pris plutôt la direction du sud. Il en voulait toujours au Turc seul; mais à Vienne, l'Empereur dont il escomptait le concours s'est dérobé, et aussitôt l'esprit mobile du jeune Tsar a fait volte-face. Ne lui faut-il pas une guerre de toute façon et n'importe où pour employer sa jeune armée? Les convoitises et les instincts belliqueux de ses prédécesseurs ont d'ailleurs toujours oscillé et pivoté ainsi du sud au nord, sollicités tour à tour par la mer Noire, la Baltique ou les provinces limitrophes de la Pologne. Poussée de croissance naturelle chez un peuple jeune et fort, bien inutilement idéalisée depuis et dogmatisée sous les apparences d'une œuvre d'*unification*. Tous les peuples, il est vrai, ont de tout temps prétendu ainsi à des *reprises* de patrimoine national aux frais de leurs voisins, et l'heureuse étoile de Pierre voulut qu'il restât encore à cet égard dans une certaine mesure de justice, de logique et de vérité. Absorbé et bientôt épuisé par l'effort immense que va exiger de lui la guerre engagée au nord, il négligera ou laissera péricliter au sud et même à l'ouest une bonne part du legs d'ambition conquérante recueilli dans la succession d'Alexis; et, en restant sur les positions déjà conquises du côté de la Pologne, en reculant du côté de la Turquie, il exercera au nord-ouest, en matière de *reprises*, la revendication relativement la plus justifiable.

Au nord-ouest, de l'embouchure de la Narva (ou Narova) à celle de la Siestra, le littoral maritime arrosé par la Voksa, la Néva, la Ijora, la Louga, a fait réellement un jour partie intégrante du patrimoine russe; il a formé un des cinq arrondissements (*piatiny*) du territoire de Novgorod; il demeure couvert de villes portant des noms slaves : Koréla, Ojéchek, Ladoga, Koporié, Iamy, Ivangrod. C'est en 1616 seulement que le tsar

Michel Féodorovitch, aux prises avec Gustave-Adolphe, a définitivement abandonné le rivage de la mer pour garder Novgorod. Mais l'espoir de regagner le terrain perdu est resté si vivace dans le cœur des siens, que sous le règne d'Alexis, après une tentative infructueuse du côté de la Livonie, le boïar Ordine-Nachtchokine s'est occupé, à Kokenhausen sur la Dvina, de construire un certain nombre de bâtiments de guerre destinés à la conquête de Riga (1). De ces précédents historiques Pierre aura un sentiment confus, mais puissant. Il le prouve par la direction qu'il fait prendre à ses armées, après avoir jeté le gant à la Suède. Il s'égarera ensuite en route, cédera à des entraînements irréfléchis, mais reviendra toujours au but indiqué par la tradition : l'accès à la mer, un port sur la Baltique, *une fenêtre ouverte sur l'Europe*.

Son entrevue à Rawa avec Auguste II fixe définitivement l'aimant dans sa boussole un moment désorientée. Les *pacta conventa* signés par le roi de Pologne à son avènement au trône l'obligent, lui aussi, à revendiquer contre la Suède des territoires ayant anciennement appartenu à la République. On est à peu près sûr d'avoir le Danemark avec soi : le traité de Roeskilde (1658) imposé à Frédéric III pèse à ses successeurs, et le Holstein, proie offerte aux convoitises après la mort de Christian-Albert (1694), menace, depuis ce temps, de mettre aux prises les voisins. Le Brandebourg s'annonce aussi comme un allié probable ; en s'unissant avec la France de Louis XIV et de madame de Maintenon, la Suède a bien abandonné, au profit de la Prusse, son rôle historique en Allemagne ; mais elle y a conservé pied ; elle y demeure une rivale, et à Kœnigsberg déjà l'Électeur s'est offert. Personnellement, d'ailleurs, Auguste exerce sur Pierre une séduction, qui prouverait à elle seule ce que l'apprenti charpentier a conservé encore de naïveté, d'inexpérience et de légèreté puérile dans son esprit à peine dégrossi. Grand, beau, fort, adroit à tous les exercices du corps, chasseur, buveur et coureur de cotillons infatigable,

(1) VIESSIÉLAGO, *Précis d'une histoire de la flotte russe*, t. I, p. 7.

ce souverain royalement débauché lui plaît et lui impose. Facilement il lui accordera du génie par-dessus le marché, et inclinera à lier sa fortune à la sienne. Au bout de quatre jours passés à banqueter sans interruption, ils ont partagé les dépouilles de la Suède et fait échange, en attendant, d'armes et de vêtements. Le Tsar paraîtra, quelques semaines plus tard, à Moscou, portant sur ses épaules la veste et à son côté l'épée du roi de Pologne (1). On ne s'est pourtant arrêté encore à aucun plan déterminé d'alliance et de campagne; les deux amis et alliés futurs sont pour le moment trop occupés chez eux pour commencer de courir des aventures au dehors. Ses Polonais ingouvernables donnent de la tablature à Auguste, qui n'en a pas fini avec les partisans du prince de Conti, et Pierre a des têtes à couper : les *Streltsy* ont choisi ce moment pour se révolter.

L'appel aux armes décisif ne viendra ni de l'un ni de l'autre; ni l'un ni l'autre n'aura le mérite de donner corps à la triple et quadruple coalition qui, à deux ans de là, dressera devant l'épée de Charles XII son appareil formidable. Ceci sera l'œuvre d'un Suédois, d'un sujet de la Suède tout au moins. L'entrevue de Rawa a eu lieu en août; en octobre 1698, Jean Reinhold Patkul entre en scène. Né vers 1660 en prison (à la suite de la livraison de Wolmar aux Polonais, son père était arrêté à cette époque avec sa mère et incarcéré à Stockholm sous l'inculpation de haute trahison), ce gentilhomme livonien semble marqué dès le berceau pour une tragique destinée. Esprit hardi et ambitieux, nature ardente et passionnée, il a, du reste, tous les traits d'un héros de drame. Une rivalité d'amour l'a mis de bonne heure aux prises avec le gouverneur suédois de sa province, Helmersen. Peu de temps après, sa rancune personnelle y aidant sans doute, il s'est fait le champion de l'aristocratie livonienne contre les entreprises de Charles XI. Il est de ceux qui habillent leurs passions et se font illusion sur la sincérité du déguisement. Poursuivi et condamné à mort par contumace en 1696, il a cherché un refuge en

(1) Oustrialof, t. III, p. 622.

Suisse, à Prangins, d'où Flemming, le ministre favori d'Auguste, l'a attiré à Varsovie. Il y est arrivé avec son plan de coalition tout dressé, mettant en ligne contre la Suède le Brandebourg, le Danemark, la Russie et la Pologne, et offrant à cette dernière la Livonie pour prix de son concours. La Russie aura sa part dans les autres provinces du littoral, et le Livonien s'est appliqué à circonscrire minutieusement cette part. Il se défie et se défiera toujours de cette alliée, recommandant « de bien lui lier les mains pour qu'elle ne dévore pas le morceau cuit par nous (1) ».

Auguste se laisse aisément entraîner ; Frédéric IV de Danemark, les yeux fixés sur le Holstein, n'attend qu'un encouragement ; on achète le primat de Pologne, Radziejowski, avec cent mille ducats, et le plat est mis en feu. Un article secret du traité, signé par Patkul au nom de la noblesse de son pays, garantit à Auguste et à ses héritiers la possession de la Livonie, même pour le cas où ils cesseraient de régner en Pologne. Radziejowski ne voit pas cet article (2). Le général saxon Karlowicz est envoyé à Moscou pour lier partie définitivement avec le Tsar, et Patkul l'accompagne sous un faux nom. Ils se rencontrent avec les ambassadeurs du nouveau roi de Suède, Charles XII, qui sont venus demander la confirmation de la paix de Kardis (1660). Pierre a fait bon accueil à ces derniers, laissant cependant entendre quelques plaintes, formulées officiellement pour la première fois, au sujet de mauvais traitements infligés à ses ambassadeurs lors de leur passage à Riga. Il en est évidemment à chercher un prétexte de rupture, et n'attend plus pour lever le masque que de s'être mis à couvert du côté de la Turquie. Signé le 26 janvier 1699, en dépit des efforts de l'envoyé français Chateauneuf, le traité de Karlowitz, en réconciliant la Porte avec l'Empire et la Pologne, n'a abouti, pour la Russie, qu'à une amnistie de deux ans. Un plénipotentiaire du Tsar, Oukraïntsof, est chargé d'en poursuivre à Constantinople la

(1) *Patkuls Berichte*, Berlin, 1802. BERNOULLI, *Mémoires* du 1er janvier et 7 avril 1699.
(2) SZUJSKI, *Histoire de Pologne*, t. IV, p. 169.

conversion en une paix définitive. Le 11 novembre 1699, confiant dans le résultat de cette négociation, Pierre attire les ministres de Pologne et de Danemark dans sa petite maison de Préobrajenskoïe et y signe avec eux un traité secret d'alliance offensive et défensive, Auguste n'y figurant, d'ailleurs, que comme Électeur de Saxe; mais il continue à caresser les Suédois. Oukraïntsof tarde à en finir. Au commencement de 1700, fidèles aux engagements qu'ils viennent de prendre, Auguste et Frédéric entrent en campagne; Pierre, si engagé qu'il soit à en faire autant, ne s'en émeut pas, ne bouge pas. Frédéric est battu, menacé dans sa capitale : tant pis pour lui. Auguste, après avoir enlevé Dünamünde, échoue devant Riga : tant mieux; Riga sera pour les Russes. Un autre général saxon, Langen, accourt à Moscou : le Tsar écoute paisiblement ses récriminations ; il agira dès que les nouvelles de Constantinople l'auront permis. Les négociations sont en bonne voie, et il se mettra prochainement en mesure d'attaquer les Suédois du côté de Pskof, ainsi qu'il l'a promis. Patkul a beaucoup insisté sur ce dernier point, et Pierre s'est gardé de le contredire. C'est entendu : il ne touchera pas à la Livonie (1). Enfin, le 8 août 1700, un courrier d'Oukraïntsof arrive avec la dépêche désirée : la paix est signée, et, ce même jour, les troupes du Tsar reçoivent leur ordre de marche. Seulement, ce n'est pas du côté de Pskof qu'il les dirige ; elles vont sur Narva, droit au cœur du pays livonien !

Dans son manifeste de guerre, Pierre s'étend avec une impudence superbe sur les griefs dont son passage à Riga l'a armé. Trois semaines plus tard, son envoyé en Hollande, Matviéief, qui n'aura pas eu le temps d'être averti, continuera encore à donner aux États généraux l'assurance que le Tsar ne songe pas à mettre l'épée à la main pour tirer vengeance des avanies infligées *à ses ambassadeurs* (2). Il se trouve main-

(1) Oustrialof, t. III, p. 375-377; Van der Hulst, résident de Hollande à Moscou, au greffier des États généraux, 3 août-7 septembre 1700. (Archives de la Haye.)

(2) *Mémoires* du 2 septembre 1700. (Archives de la Haye.)

tenant que le Tsar lui-même a été insulté, en dépit de son incognito, et le Tsar se met en campagne pour venger les injures de Pierre Mihaïlof!

L'armée destinée à mettre le siège devant Narva comprend trois divisions de formation nouvelle sous les ordres des généraux Golovine, Weyde et Repnine, avec 10,500 Cosaques et quelques troupes irrégulières : 63,520 hommes en tout. La division de Repnine, 10,834 hommes, et les Cosaques de la Petite-Russie restent en route, ce qui réduit l'effectif disponible à 40,000 hommes environ (1). Mais Charles XII ne pourra, de son côté, amener avec lui au secours de la ville que 5,300 hommes d'infanterie et 3,130 chevaux. Encore, obligée de traverser, depuis Wesemberg jusqu'où la cavalerie de Chérémétief se sera avancée, un pays complètement dévasté, séparée de son camp en colonne volante et portant sur elle par conséquent ses vivres et ses munitions, cette troupe, mise après une suite de marches forcées en présence d'un ennemi cinq fois supérieur en nombre, se trouvera dans un état d'épuisement complet (2).

Pierre ne s'attendait pas à trouver le roi de Suède en Livonie. Il le jugeait suffisamment occupé ailleurs par le roi de Danemark; il ignorait la paix de Travendal, déjà imposée à cet allié, signée le jour même où l'armée russe s'est mise en mouvement. Il est parti gaiement à la tête de sa compagnie de bombardiers, comptant sur un succès facile. En arrivant devant la ville le 23 septembre, il est tout surpris de voir qu'elle fait mine de se défendre sérieusement. C'est un siège en règle qui s'annonce, et quand, après un mois de préparatifs, ses batteries ouvrent enfin le feu, l'effet en est nul. Les pièces sont mauvaises et encore plus mal servies. Un second mois se passe dans l'attente d'un événement heureux : offre de capitulation, arrivée de Repnine. Ce qui arrive, dans la nuit du 17 au 18 novembre, c'est la nouvelle que le roi de Suède sera là dans vingt-quatre heures.

(1) Oustrialof, t. IV, p. 9.
(2) Hansen, *Geschichte der Stadt Narwa*, Dorpat, 1858, p. 144.

Cette nuit même, Pierre quitte son camp, abandonnant le commandement au prince de Croy.

Des arguments invoqués par le souverain ou par ses apologistes pour justifier cette désertion sans exemple, pas un, me semble-t-il, ne tient debout. Nécessité d'une entrevue avec le roi de Pologne, désir de hâter la marche de Repnine, tout cela est piteux. Chargés par Auguste de suivre les opérations militaires en Livonie, les généraux Langen et Hallart expliqueront gravement, dans leurs rapports, que le Tsar a dû aller à Moscou pour recevoir l'envoyé turc, — qui doit arriver dans quatre mois ! L'envoyé de l'Empereur, Pleyer, est plus sérieux en disant que le souverain a obéi aux instances de ses conseillers, qui ont jugé qu'il y avait trop de danger pour lui à rester (1). Et, en parlant de ces conseillers, ministres et généraux, Hallart lui-même ne se gêne pas pour déclarer dans son rude langage de soldat « qu'ils ont autant de cœur qu'une grenouille de poil au ventre (2) ». Déconcertée par la résistance inattendue qu'on lui a opposée, mal outillée pour la vaincre, mal commandée, mal campée et mal nourrie, l'armée russe se trouvait, à ce moment, dans un état de démoralisation très avancé. L'arrivée de Charles y a mis la panique, et le moral de Pierre, si impressionnable, s'en est ressenti. L'instruction qu'il laisse au prince de Croy indique suffisamment le désordre de son esprit. Il y met deux recommandations : l'une, d'attendre, pour tenter un assaut, l'arrivée des munitions d'artillerie qui font défaut ; l'autre, d'essayer de prendre la ville *avant l'arrivée du roi de Suède*, sur la marche duquel il sait à quoi s'en tenir, puisqu'elle le fait fuir (3) !

Comme général, le prince Charles-Eugène de Croy n'est pas le premier venu. Ayant servi quinze années dans les armées de l'Empereur, gagné le grade de lieutenant-feld-maréchal sous les ordres de Charles de Lorraine, pris part, en 1683, à la délivrance de Vienne sous Sobieski, il a de l'expérience et de

(1) Oustrialof, t. IV, p. 34.
(2) Herrmann, *Geschichte Russlands*, t. IV, p. 116.
(3) Oustrialof, t. IV, p. 35.

l'autorité ; mais il vient d'arriver au camp russe avec une mission du roi de Pologne ; il ne sait rien de l'armée qu'on lui met entre les mains ; il n'en connaît pas les chefs ; il ne parle pas leur langue. D'avoir accepté ce commandement est la seule faute que l'on puisse mettre à sa charge ; il l'expiera en mourant deux années plus tard à Revel, captif et dénué de tout.

La foudroyante rapidité avec laquelle Charles s'est débarrassé sous les murs de Copenhague du plus faible de ses trois adversaires, aurait moins surpris Pierre, si le jeune souverain s'était mieux rendu compte des conditions dans lesquelles lui et ses alliés ont engagé une lutte si disproportionnée en apparence, à leur avantage. Le roi Fréderic a compté sans les puissances garantes du récent traité d'Altona, qui a mis le Holstein à couvert, sans les troupes du Lunebourg et du Hanovre, qui ont aussitôt secouru Tœningen, sans la flotte anglo-hollandaise, qui, en forçant la sienne à se mettre à l'abri sous les murs de Copenhague, a permis au roi de Suède de traverser tranquillement le Zund et de débarquer en Zélande. Il a compté aussi, et de cela on peut l'absoudre, sans cette révélation qui bientôt va remplir l'Europe entière d'étonnement et d'effroi : la fortune et le génie militaire de Charles XII !

Né en 1682, dix années après Pierre, tueur d'ours à seize ans, soldat à dix-huit, éperdu de gloire, de combat et de carnage, Charles est le dernier représentant de cette race d'hommes qui, du seizième au dix-septième siècle, ont tenu l'Europe centrale dans leur étreinte de fer ; troupe farouche de batailleurs ayant mis l'Allemagne et l'Italie à feu et à sang, traîné leur sabre de ville en ville et de hameau en hameau, combattu sans trêve ni merci, vécu pour la guerre et de la guerre, vieilli et expiré sous le harnais dans une atmosphère de massacre, le corps criblé de blessures, les mains souillées de forfaits abominables, l'âme haute pourtant et sereine. Au seuil d'une époque nouvelle, il incarne encore et magnifie superbement l'autre, qui, pour le bonheur de l'humanité, disparaîtra avec lui. Le comte de Guiscard, qui le suit dans cette

première campagne en qualité d'envoyé du roi de France, en fait ce portrait :

« Le roi de Suède est de belle taille, plus grand que moi « de presque toute la tête. Il a la physionomie très belle, de « beaux yeux, un beau teint, le visage long et un parler un « peu gras. Il porte une petite perruque, dont les cheveux « sont noués par derrière dans une bourse. Il n'a qu'un col « de cravate, un justaucorps fort étroit de drap tout uni, les « manches étroites comme celles de nos vestes, un petit cein- « turon dessus son justaucorps, avec une épée d'une longueur « et d'une grosseur extraordinaires, et des souliers quasi tout « plats, ce qui fait un habillement fort bizarre pour un prince « de son âge (1). » Description trop sommaire et trop extérieure. Celle de l'envoyé anglais Stepney, que je relève à quelques années de là, paraîtra plus expressive : « C'est un grand « et bien fait monarque, mais assez malpropre. Les manières « sont plus rustiques qu'on ne saurait l'imaginer dans un « jeune homme. Afin que l'extérieur de ses quartiers n'en « démentît l'intérieur, il a choisi le lieu le plus sale de la « Saxe et une des plus tristes maisons. L'endroit le plus « propre et net est la cour devant la maison, où chacun doit « mettre pied à terre en descendant de cheval où l'on s'en- « fonce dans la boue jusqu'aux genoux. C'est là où sont ses « propres chevaux, qui à peine ont des licous avec des sacs « au lieu de couvertures de cheval et sans râtelier ou crèche. « Ils ont le poil hérissé, le ventre rond, la croupe large et les « queues mal entretenues avec le crin inégal. L'écuyer qui en « a le soin ne paraît pas mieux couvert ni mieux nourri que « les chevaux. Il y en a un de ceux-ci toujours sellé pour le « monarque, qui saute dessus et court constamment tout seul « et galope avant qu'aucun autre puisse le suivre. Il fait par- « fois dix ou douze milles d'Allemagne en un jour, qui sont « quarante-huit ou cinquante milles d'Angleterre, et cela « même en hiver, se crottant avec de la boue comme un pos-

(1) Dépêche du 19 août 1699. (Aff. étr. de France. — Suède.)

« tillon. Son habit est bleu, avec des boutons de cuivre jaune, « les bouts du justaucorps renversés par devant et par derrière « pour montrer sa veste et ses culottes de peau qui souvent « sont fort grasses... Il porte un crêpe noir pour cravate, « mais le collet de son surtout boutonné si haut qu'on ne « peut pas savoir s'il y en a un. La chemise et ses poignets « sont ordinairement fort sales, et il ne porte ni manchettes « ni gants qu'à cheval. Ses mains sont de la même couleur « que ses poignets, de sorte qu'à peine peut-on les distinguer. « Ses cheveux sont d'un brun clair, fort gras et courts, et il « ne les peigne jamais qu'avec les doigts. Il s'assied sans la « moindre cérémonie sur quelque chaise qu'il trouve dans la « chambre à dîner... Il mange vite, ne reste jamais à table « après un quart d'heure et ne dit pas un mot pendant le « repas... La petite bière est sa seule liqueur... Il n'a point « de drap ni de ciel de lit ; le même matelas qu'il a dessous « lui sert de couverture, le tournant dessus lui... Il a à côté « de son lit une fort belle bible dorée, qui est la seule chose « qui ait quelque apparence dans son équipage (1). »

La silhouette, cette fois, se dessine bien, sauvage, austère et formidable.

Le débarquement en Zélande a été un coup d'audace juvénile, et Guiscard, tout en jugeant l'entreprise téméraire, n'en a pas détourné le monarque, se jetant même à l'eau avec lui pour aborder plus rapidement la côte :

— Votre Majesté ne voudra pas que je quitte sa cour à son plus beau jour !

La descente en Livonie, où le mauvais temps a empêché de conduire une partie des régiments, passe aux yeux même de l'intrépide diplomate pour un trait de folie. « Il est fort « à craindre que le Roi n'y survive pas », écrit-il (2). Pour arriver sous Narva avec ses huit mille hommes, Charles doit, après avoir traversé un désert, franchir, à Pyhaïoggi, une vallée étroite coupée par un ruisseau, qui, si elle est fortifiée,

(1) Lamberty, *Mémoires*, la Haye, 1724, t. IV, p. 438.
(2) 2 novembre 1700, de Revel. (Aff. étr. de France. — Suède.)

l'arrêtera net. Gordon y songe. Pierre ne l'écoute pas, et au dernier moment seulement y envoie Chérémétief, qui trouve les Suédois débouchant dans la vallée, reçoit quelques volées de mitraille et se replie en désordre. La folie a triomphé. Mais Charles, en avançant, continue à jouer gros jeu. Les soldats sont exténués ; les chevaux n'ont pas mangé depuis deux jours (1). Rien ne l'arrête. Le voici devant Narva. A peine arrivé, il forme ses Suédois en colonnes d'attaque, conduit lui-même une des colonnes, est favorisé par une bourrasque qui jette des paquets de neige dans les yeux de ses adversaires, pénètre dans leur camp et s'en trouve maître au bout d'une demi-heure. Les deux régiments de garde y font seuls quelque résistance. Le reste fuit, ou se laisse prendre. Quelques Russes se noient dans la Narva. « S'il y avait eu de « la glace sur le fleuve, dira Charles avec humeur, je ne sais « si nous aurions réussi à tuer un seul homme. »

Le désastre est complet. Plus d'armée, plus d'artillerie et même plus d'honneur et plus de souverain. L'honneur croule au milieu des huées de l'Europe qui saluent cette défaite sans combat, et le souverain a fui ! Projets de conquête, rêves d'expansion européenne et de navigation sur les mers du Nord, idées de gloire et de mission civilisatrice, tout s'évanouit, tout s'effondre autour de Pierre. Et il s'affaisse lui-même sous ces ruines accumulées. Il continue à fuir. Les Suédois ne sont-ils pas à ses trousses ? Il pleure et il veut traiter ; traiter sur-le-champ à n'importe quel prix ! Il adresse des appels éplorés aux États généraux de Hollande, à l'Angleterre, à l'Empereur, sollicitant leur médiation (2).

Mais qu'il est prompt à se ressaisir ! Il relève la tête, et, à travers le brouillard doré que son éducation incomplète, son infatuation de souverain semi-oriental encore, son inexpérience, ont mis devant ses yeux, il voit, dans la déchirure de cette grande catastrophe et de cette terrible leçon, il touche

(1) Sarauw, *Die Feldzüge Karls XII*, Leipzig, 1881, p. 55; Oustrialof, t. IV, p. 181.
(2) Oustrialof, t. IV, p. 77.

enfin — la réalité. Il voit ce qu'il a à faire pour devenir ce qu'il veut être. Non plus jouer au soldat ou au matelot, s'offrir la comédie de la puissance et de la gloire et s'y donner en spectacle, et courir devant soi à l'aventure et prétendre ne compter ni avec l'espace ni avec le temps ; mais travailler pour de bon, marcher pas à pas, mesurer l'effort de chaque jour, calculer la besogne de chaque lendemain, laisser mûrir le fruit avant d'étendre la main pour le cueillir, être patient, attendre, persévérer ! Il fera tout cela, et il trouvera en lui-même et au dehors de lui de quoi exécuter ce programme. La race forte, dure à la souffrance et à la peine, dont il est, fournira avec lui le nécessaire, le fonds inépuisable de dévouements à toute épreuve, de sacrifices dépensés sans compter. Après dix armées anéanties, il en mettra en ligne dix autres. A quel prix, n'importe ! Son peuple le suivra et s'immolera à ses côtés jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier morceau de pain arraché aux bouches affamées. Avant un mois le fuyard de Narva appartiendra à un passé disparu, oublié, presque invraisemblable. Le futur vainqueur de Poltava a paru.

II

De l'armée mise en campagne, il lui reste environ vingt-trois mille hommes : le corps de Chérémétief, dont la cavalerie a pu s'échapper, la division de Repnine. Il ordonne de nouvelles levées. Pour retrouver des canons, il prend les cloches des églises (1). Le clergé a beau crier au sacrilège ! Il n'y a plus en lui trace de faiblesse. Il commande ; il agit ; il va et vient, secouant les uns, redressant les autres, communiquant à tous un peu de son énergie retrempée dans le malheur. Il cherche aussi, trop homme de Byzance toujours pour y re-

(1) Soloviev, t. XIV, p 327

noncer, à donner le change à l'opinion publique. Mavtiéief sera chargé d'arranger à sa façon, pour les lecteurs de la *Gazette de Hollande* et ceux des mémoires qu'il adresse aux États généraux, la bataille de Narva et ses conséquences. Entourés dans le camp russe par des forces supérieures, les Suédois ont été amenés à capituler ; quelques officiers russes ont voulu alors présenter leurs hommages au roi de Suède, qui en a traîtreusement profité pour s'emparer de leurs personnes (1). L'Europe ne fera qu'en rire ; mais cette prétendue capitulation, que les Suédois sont accusés d'avoir violée, servira plus tard de prétexte à Pierre pour en violer d'autres, consenties par lui-même (2). A Vienne, le comte Kaunitz sourit aussi en entendant le prince Galitsine lui expliquer que « le Tsar n'a pas besoin de prouver sa gloire militaire par des victoires » ; mais, interrogé par le vice-chancelier sur les conditions que son maître voudrait obtenir de son adversaire victorieux, le diplomate russe n'hésite pas à réclamer la plus grande partie de la Livonie, avec Narva, Ivangrod, Kolyvan, Koporié, Derpt (3), et l'avenir prouvera qu'il ne demande pas trop !

L'avenir ne tarde pas même beaucoup à récompenser un si beau courage. Pour commencer, Charles XII a renoncé à poursuivre immédiatement en Russie l'avantage obtenu. Pierre l'a vu avec délices s'enfoncer dans les plaines de la Pologne. La détermination du roi de Suède, contraire, dit-on, à l'avis de ses généraux, a été vivement critiquée. Guiscard la trouvait parfaitement justifiée, en tant que le Roi ne s'était pas encore débarrassé d'Auguste, au moyen d'une paix que celui-ci se montrait tout disposé à négocier par l'entremise de Guiscard lui-même. Mais à cet égard Charles demeurait sourd aux remontrances et aux supplications du diplomate français. Pourquoi? « Il craignait de manquer d'ennemis », répond Guiscard (4). Et, comme il ne pouvait s'avancer en Russie en tour-

(1) Lamberty, t. I, p. 263.
(2) *Ibid.*, t. VI, p. 288.
(3) Oustrialof, t. IV, p. 84.
(4) Dépêche du 1er juin 1701. (Aff. étr. de France. — Suède.)

nant le dos aux Saxons et aux Polonais, il a voulu d'abord, et il a eu raison sans doute, assurer de ce côté sa ligne de retraite et ses voies de communication. Il raffermissait ainsi lui-même et cimentait à nouveau une alliance que les défaites communes avaient déjà ébranlée. Repoussé par lui, Auguste se rejette dans les bras de Pierre, et en février 1701 le château de Birzé, proche de Dünabourg, voit le Tsar et le roi de Pologne réunis pour un nouveau pacte, qui scellera leur commune destinée.

Propriété de la jeune femme du comte palatin de Neubourg, née princesse Radziwill, ce château, aujourd'hui en ruine, est à ce moment encore une très opulente demeure. Les deux alliés commencent par y renouveler les plaisirs de Rawa. Battu dans la journée comme artilleur (v. plus haut, p. 88), Pierre prend sa revanche au banquet du soir : Auguste s'y enivre tellement qu'il n'y a pas moyen de le réveiller le lendemain et de le mettre sur pied à l'heure de la messe. Pierre y va seul. Il assiste avec recueillement au service — catholique comme de raison, puisqu'on est en Pologne — et s'informe, avec sa curiosité ordinaire, des détails liturgiques. Puis, Auguste ayant cuvé son vin, l'orgie recommence et dure trois jours. On trouve d'ailleurs moyen de causer politique même à table, tout en continuant le concours d'adresse et de force inauguré par le tir à la cible. S'apercevant qu'une assiette d'argent qu'il a devant lui n'est pas propre, Auguste la jette derrière lui, après l'avoir roulée dans ses doigts comme une feuille de papier. Pierre l'imitant aussitôt, tout le service menace d'y passer ; mais le Tsar s'arrête le premier sur cette réflexion qu'il faudrait songer à en faire autant avec l'épée du roi de Suède (1), et le quatrième jour il finit par entrer en matière avec le vice-chancelier de Pologne, Szczuka, au sujet de la coopération de la République dans la campagne future. On ne s'entend pas sur les conditions, et la République reste hors de cause ; mais l'alliance personnelle des deux souverains est confirmée le 26 février.

(1) Nartof, *Souvenirs*, p. 26.

L'année 1701 sera encore dure pour Pierre. La jonction opérée entre son armée, remise tant bien que mal sur pied, et l'armée saxonne d'Auguste n'aboutit qu'à une défaite commune et complète sous les murs de Riga (3 juillet). En juin, le Kreml de Moscou brûle. Les bureaux (*prikazes*) avec leurs archives, les magasins d'approvisionnement, les palais deviennent la proie des flammes. Les cloches tombent de la tour d'Ivan le Grand; la plus grosse, pesant 128,000 kilos, se brise dans la chute (1). Mais, au cœur de l'hiver, Chérémétief réussit à surprendre Schlippenbach avec des forces supérieures et le bat à Erestfer (29 décembre). On imagine l'allégresse de Pierre et la débauche de manifestations triomphales à laquelle il se livre. Et il ne se contentera pas d'exhiber à Moscou, au milieu d'une pompe renouvelée des Romains, les rares prisonniers suédois qui lui sont tombés entre les mains. Son esprit utilitaire le pousse encore à en tirer un autre parti, et Cornélius de Bruyn, qui a eu le temps de se familiariser avec les mœurs du pays, raconte tranquillement qu'après avoir vendu les captifs à trois et quatre florins par tête, on en a élevé le prix jusqu'à vingt et trente florins. Les étrangers eux-mêmes se sont décidés à en acheter et font concurrence sur le marché (2).

Le 18 juillet 1702, nouvelle victoire de Chérémétief sur Schlippenbach. Trente mille Russes ont eu raison de huit mille Suédois. Le bulletin publié par Pierre veut que cinq mille cinq cents de ces derniers soient restés sur le champ de bataille, Chérémétief n'ayant perdu que quatre cents hommes (3). Ce rapport met aussi l'Europe en gaieté, mais les Livoniens ont cessé de rire. Volmar et Marienbourg tombent aux mains du vainqueur, qui ravage horriblement la contrée. Les Russes n'ont pas encore appris à faire autrement la guerre, et Pierre sans doute n'en est pas venu à imaginer que cette contrée doive un jour être sienne. Il est, du reste, absorbé ailleurs. Ses anciennes préoccupations et ses anciens travers d'esprit

(1) Oustrialof, t. IV, p. 99.
(2) *Voyages*, Amsterdam, 1718, t. I, p. 52.
(3) Soloviep, t. XIV, p. 346.

ont momentanément pris le dessus, et il laisse pareillement Apraxine sévir en Ingrie, sur les bords de la Néva, à la place même où sera sa future capitale, pendant qu'il poursuit à Arhangel la construction de quelques méchantes barques. En septembre seulement, chassé par les glaces qui déjà envahissent le port septentrional, il reviendra à l'ouest et y retrouvera sa voie. Le voici sur le lac de Ladoga. Il y appelle à lui Chérémétief, et le but qu'il va poursuivre maintenant pendant de longues années se fixe enfin dans sa mouvante pensée : il met le siège devant Notebourg, où il ne trouve qu'une garnison de quatre cent cinquante hommes, et, le 11 décembre 1702, il rebaptise la petite forteresse, qui a capitulé, d'un nom nouveau et symbolique : *Schlüsselbourg,* clef de la mer!

La prise de Nienschantz, à l'embouchure même de la Néva, suit, en avril 1703. C'est un succès personnel pour le capitaine de bombardiers, Pierre Mihaïlof, qui y a fait jouer ses batteries. Le mois d'après, l'artilleur redeviendra marin et donnera à la Russie sa première victoire navale : les deux régiments de garde, embarqués sur une trentaine de chaloupes, entourent deux petits bâtiments suédois qui, ignorant la capture de Nienschantz, se sont aventurés dans son voisinage, les prennent et égorgent les équipages. Une joie folle, enfantine, se traduit dans les lettres adressées par le vainqueur à ses amis (1). Et on ne peut nier qu'il ait raison de se réjouir : il a reconquis l'estuaire historique qui, au neuvième siècle, a donné passage aux premiers Waregs en route vers le sud, vers le ciel de la Grèce, et, le 16 mai, sur un des îlots voisins, des maisons de bois s'élèvent, qui se multiplieront, se transformeront en palais et s'appelleront : Pétersbourg!

Charles XII ne s'est guère inquiété de ces conquêtes et de ces créations. « Qu'il fonde des villes, nous en aurons davantage à prendre. » Pierre et son armée n'ont eu et n'auront ainsi affaire de ce côté qu'à de petits détachements, épars et comme sacrifiés d'avance. Ils en profitent pour pousser leurs

(1) Soloviev, t. XIV, p. 349.

avantages, s'étendant et se fortifiant aussi bien en Ingrie qu'en Livonie. En juillet 1704, Pierre assiste à la prise de Derpt; en août, il prend sa revanche de Narva en emportant la ville après un assaut meurtrier, et déjà, en novembre 1703, à l'embouchure de la Néva, un hôte impatiemment attendu a paru : un bâtiment de commerce étranger, avec un chargement d'eau-de-vie et de sel. Le gouverneur de *Piterburg*, Menchikof, a offert au capitaine un banquet et un présent de cinq cents florins, trente écus à chacun des matelots (1).

Charles XII s'attarde en Pologne, où par contre les affaires vont de mal en pis pour Auguste. Une diète réunie en février 1704 à Varsovie a proclamé sa déchéance. Après la candidature de Jacques Sobieski, écartée par un guet-apens dans lequel le roi détrôné a fait tomber le fils du libérateur de Vienne, Charles a fait prévaloir celle de Stanislas Leszczynski. Il est le maître. Et s'il ne s'occupe pas pour le moment de la Russie et de son souverain, celui-ci commence à s'inquiéter des conséquences que cette prise de possession en Pologne et en Saxe pourra avoir pour lui. Évidemment Charles finira par revenir sur ses pas, et une rencontre de Chérémétief avec Lowenhaupt à Hemauerthorf, en Courlande (15 juillet 1705), met en évidence ce fait que, sauf le cas d'une disproportion énorme des forces engagées de part et d'autre, l'armée russe est encore hors d'état de supporter le choc d'une troupe suédoise bien commandée. Blessé grièvement lui-même, Chérémétief laisse cette fois sur le carreau toute son infanterie (2).

Que faire alors? Travailler encore, accroître ses ressources et son expérience; les Chérémétief se montrant au-dessous de leur tâche, demander à l'étranger des généraux, des instructeurs, des techniciens; puis patienter toujours, esquiver toute rencontre hasardeuse; essayer aussi d'obtenir la paix en gardant une part du terrain conquis; négocier. Les années 1705-1707 sont remplies pour Pierre : au dedans par un immense

(1) *Gazette de Moscou*, 15 décembre 1703.
(2) Adlerfeld, *Hist. militaire de Charles XII*, Paris, 1741, t. II, p. 322; Oustrialof, t. IV, p. 376.

effort d'organisation militaire et économique, au dehors par une campagne diplomatique ardemment poursuivie aux quatre coins de l'Europe. Je reviendrai sur la première partie de ce rude labeur; je n'ai que quelques mots à dire ici de la seconde.

III

La tâche de la diplomatie russe demeurait fort ingrate encore à ce moment. Les cabinets européens en étaient toujours au point où les avait mis en 1700 la honteuse défaite de Narva. A Vienne, le prince Pierre Galitsine, abreuvé de dégoûts, demandait son rappel comme une délivrance. Matviéief, qui criait misère à la Haye, n'ayant que deux mille roubles par an pour y faire figure d'ambassadeur, était chargé de négocier un emprunt en échange d'un corps d'armée contre la France. On lui demandait si les troupes qu'il avait à offrir « étaient celles qui avaient fait capituler le roi de Suède ». Les Hollandais, gens pratiques et avisés, voyaient d'ailleurs d'un mauvais œil les nouveaux établissements de la Russie sur la Baltique. En 1705, Matviéief risquait un voyage à Paris, où le Tsar n'avait, depuis 1703, qu'un résident sans caractère, Postnikof. Il avouait naïvement qu'on ne le prenait pas au sérieux (1). Dimitri Galitsine poursuivait depuis 1701 à Constantinople la confirmation du traité négocié par Oukraïntsof, réclamant en surplus la libre navigation de la mer Noire. Hélas! les Turcs ne voulaient même pas admettre l'arrivée des envoyés russes à Stamboul par la voie d'eau, *leur eau!* Ils acceptaient pourtant, pour la première fois, la permanence d'un ministre russe à Andrinople; mais Pierre Tolstoï, appelé à occuper le poste, essayait en vain de les engager à une diversion du côté

(1) Solovief, t. XV, p. 44-69.

de l'Allemagne. Du moins Pierre était-il momentanément en sûreté de ce côté.

A la fin de 1705, il songeait à conquérir le troisième allié, dont Patkul avait fait état pour lui dans ses combinaisons. Et il envoyait le Livonien à Berlin. La poésie s'est emparée de ce personnage énigmatique et troublant; une tragédie de Gutzkow a fait de ce *landjunker* un champion héroïque de la nationalité lettonne; l'histoire ne me paraît pas avoir réussi encore à lui rendre justice entière (1). A son entrée en scène, Patkul apparaît bien comme le défenseur des droits de son pays, ou du moins des droits de sa caste, contre les entreprises de Charles XI; mais il a l'air déjà de jouer un rôle plutôt que de remplir un mandat. On ne voit pas les mandants. Il traite bien avec Auguste au nom de la noblesse livonienne, mais son plein pouvoir ne semble pas très régulier, et dans son exil il reste isolé. A l'apogée de sa courte fortune politique, il gardera tous les dehors d'un aventurier. Une fatalité pèse d'ailleurs sur son entreprise : l'appel à la Pologne faisait partie de la tradition de son pays; mais en l'état présent de la République, divisée, déchirée en lambeaux par les factions contraires, on ne pouvait arriver à elle qu'en passant par le chef qu'elle venait de se donner, et ce chef était l'homme le plus vil peut-être, sous des dehors séduisants, le plus corrompu de toute l'Europe. Le moral de Patkul, qui n'est pas d'une trempe supérieure, ne devait pas résister à ce contact, et sa mission s'en ressentira aussi, défigurée bientôt et dégradée. Le patriote deviendra un vulgaire intrigant, et la défense de la Livonie aboutira entre ses mains au plus odieux trafic des intérêts vitaux du pays.

(1) Voy. esp. Förster, *Die Höfe und Cabinette Europa's*, vol. III, et Luochowski, *Patkuls Ausgang* (*Neues Archiw für Sachsische G.*), qui me paraissent être le plus approchés de la vérité historique. Comp. Bernoulli, *Joh. R. v. Patkuls Berichte*; Otto v. Wernich, *Der Livlander I. R. v. Patkul*; C. Schirren, *Livl. Antwort*, 1869; Fr. Bienemann, *Aus baltischer Vorzeit*, t. VI, 1870; Otto Sjogren, *I. R. Patkul*; C. Schirren, *Ueber F. F. Carlson's Carl XII* (*Götting. Gel. Anz.*, 1883); E. Bodemann, *Leibnitzens Plan*, etc., 1883; C. Schirren, *Pathul und Leibnitz* (*Mitth. aus. d.*, livl. G, vol. 13, 1884); G. Mettig, *I. R. v. Pathul* (*Nordische Rundschau*, vol. III, 1885); H. v. Bruiningk, *Patkuliana* (*Mittheil. a. d.*, livl. G, vol. 14, 1886).

L'époque se prêtait, hélas! à ces transmutations. L'histoire de Patkul est à peu près celle de Goertz et celle de Struensée.

Le Livonien n'avait même pas les qualités de son nouvel emploi. Trop peu maître de ses nerfs; inquiet et impatient, violent et sarcastique; superficiel enfin et frivole, malgré beaucoup d'esprit et de savoir. Incapable de gouverner sa langue et encore moins sa plume, il indisposait les seigneurs polonais qu'il traitait avec dédain et se mettait mal avec les généraux et les ministres saxons, sur lesquels il rejetait, à coups de brochures copieusement répandues, la responsabilité de fautes personnelles, ou tout au moins communes. Incapable aussi, ajouterai-je pour l'honneur de sa mémoire, d'entrer entièrement dans le personnage qu'il se laissait entraîner à jouer, il allait, en 1704, à Berlin avec un projet de partage des provinces polonaises, au bénéfice de la Prusse et de la Russie, et, la même année, dans une lettre adressée au chancelier Golovine, se réclamait violemment de la tradition nationale contre la Russie et au profit de la Pologne (1). Il tombait ainsi dans le vide. Confident d'Auguste, dont il faisait profession de mépriser le caractère, et conseiller intime de Pierre, dont le despotisme « lui déplaisait, disait-il, infiniment », il se débattait entre Dresde et Moscou dans un enchevêtrement inextricable de machinations et de tentatives plus hasardeuses les unes que les autres. Il conspirait, en 1703, la chute du chancelier saxon comte Beichlingen, et, le ministre tombé, il n'avait réussi qu'à se faire quelques ennemis de plus. Il commandait, en 1704, les troupes auxiliaires du Tsar cantonnées en Saxe, et ne parvenait qu'à se faire battre avec elles sous les murs de Thorn. Il se laissait envoyer à Berlin pour y négocier une alliance, et, revenu les mains vides, il entamait une correspondance avec les ministres prussiens pour leur apprendre « qu'il « était las des affaires du roi de Pologne, et qu'il inclinait à « faire sa paix avec le roi de Suède (2) ». Enfin, quand il

(1) Zaluski, t. IV, p. 285.

(2) Archives de Dresde : *Documents concernant l'arrestation du général Patkul*, l. 3516; Archives de Copenhague : *Relations de Jessen*, 1703 — 5.

avait assez de ces allées et venues, et quand il s'était aperçu que, ne menant à rien, elles avaient creusé un abîme sous ses pieds, écœuré et menacé, il restait à Dresde, parce qu'il voulait y épouser une belle veuve, la comtesse d'Einsiedel, née Sophie de Rumohr, le plus riche parti de la Saxe. Pour la seconde fois une femme intervenait dans sa destinée d'une manière funeste, et la précipitait vers sa fin.

L'annonce de ce mariage attise la jalousie et la haine de ses ennemis. Le 15 décembre 1705, usant des pouvoirs qui lui ont été conférés par Pierre, sans les dépasser, mais en s'avançant jusqu'à une limite douteuse, Patkul signe, avec le comte Stratmann, une convention qui met à la solde de l'Empereur le corps russe auxiliaire demeurant sous ses ordres. Le traité n'avait rien de contraire aux intérêts du roi de Pologne : l'Empereur s'y engageait à ne jamais reconnaître Stanislas du vivant d'Auguste, à soutenir même en Pologne le parti saxon, et les troupes dont il s'agissait mouraient de faim en Saxe. N'importe ; on profite du prétexte que peut fournir l'interprétation des pouvoirs dont se prévaut Patkul, et, quatre jours après la signature, le « commissaire du Tsar » est arrêté.

Pierre intervient pour sa défense, mais mollement ; Menchikof qui le conseille a été gagné par les ministres saxons (1). De longs mois se passent en pourparlers, protestations discrètes du côté du Tsar, plus violentes du côté de Patkul et appuyées encore par des brochures qu'il trouve moyen de publier et de répandre du fond de sa prison, et, au bout de ce temps, Auguste, battu toujours, traqué, réduit au désespoir sur le terrain militaire par Charles, supérieurement attaqué sur le terrain diplomatique par un prisonnier suédois, Arved Horn, se laisse amener, le 24 septembre 1706, à signer la paix ignominieuse d'Altranstadt, dont le onzième article stipule la livraison de Patkul. On a prêté au roi de Pologne l'intention de faire évader le prisonnier après la signature du traité. Supposition trop généreuse. Les archives de Dresde sont muettes

(1) Herrmann, *Geschichte Russlands*, t. IV, p. 201.

à cet égard. On n'y voit, comme indication, qu'un billet du souverain ordonnant de remettre à la comtesse Einsiedel la bague de fiançailles trouvée sur le prisonnier. Celui-ci est donc bien condamné dans l'esprit du Roi. En vain le grand trésorier de Pologne, Przebendowski, ose lui rappeler qu'à la paix de Karlowitz les Turcs eux-mêmes ont refusé de livrer Rakoczy (1)!

La conduite d'Auguste en cette occasion est digne de sa vie entière ; celle de Pierre jette une tache d'ombre sur sa gloire. Livré aux Suédois, dans la nuit du 5 au 6 avril 1707, traîné quelque temps à la suite de Charles XII, puis jugé par un conseil de guerre et condamné à mort, Patkul subit le 10 octobre, à Kazimierz en Pologne, le supplice de la roue. Il est frappé quinze fois avec une roue non ferrée par un paysan qui fait office de bourreau, et on l'entend toujours crier : « Jésus! Jésus! » Après quatre autres coups, ses gémissements cessent, mais il a encore assez de forces pour se traîner jusqu'à un billot posé là pour l'exécution d'un autre condamné, en murmurant : « *Kopf ob!* » (Coupez la tête!) Le colonel Waldow, qui commande l'exécution, fait droit à cette demande suprême, mais il faut encore quatre coups de hache (2).

La diplomatie a ainsi mal servi la fortune de Pierre, et le triomphe d'Arved Horn sur Patkul, consommé par la défection d'Auguste, a jeté ses armées dans une situation périlleuse. Au commencement de 1706, enfermées dans Grodno, où Menchikof et Ogilvy se disputent le commandement, elles ont risqué déjà d'y rester prisonnières de Charles. Une débâcle subite du Niemen, en empêchant le roi de Suède de franchir le fleuve, a seule permis aux Russes d'opérer une retraite précipitée, non sans abandonner leur artillerie et leurs bagages. Ayant évité cette fois encore de partager la fortune de ses troupes, Pierre a fait tirer le canon à Kronslot pour cette victoire (3)! En octobre, il est vrai, une victoire plus réelle a

(1) Archives de Dresde, l. 3617.
(2) *Patkuls Berichte*, t. III, p. 300; Förster, *Die Höfe*, t. III, p. 404; Lundblad, t. I, p. 408; *Theatrum Europæum*, 1707, p. 281.
(3) Oustrialof, t. IV, p. 475.

relevé le prestige de ses armes et a paru couronner d'un premier succès son alliance avec le roi de Pologne. Ignorant ce qui s'est passé à Altranstadt cinq jours auparavant et traînant à sa suite l'allié félon, qui dérobe sa trahison, Menchikof a battu avec lui sous les murs de Kalisz le corps suédois de Mardefeldt. Mais aussitôt la nouvelle de la défection transpire. Pierre reste seul en face de son redoutable adversaire, auquel les troupes de Menchikof sont loin de pouvoir tenir tête.

Dans ses relations avec le roi de Pologne, le Tsar a notoirement manqué de clairvoyance d'abord et ensuite de tact. Depuis plusieurs années déjà le charme qui unissait ces deux hommes si peu faits pour s'entendre a cessé d'opérer. Pierre a entrevu tout ce que l'autre cachait de misère morale sous ses dehors brillants, et Auguste s'est aperçu qu'en acceptant comme prix de son alliance un subside annuel, porté en 1703 à 300,000 roubles, il a fait un marché de dupe. Deux jours après la signature du traité qui lui a assuré cette rétribution (12 octobre), Charles s'emparait d'Elbing et levait sur cette seule prise une contribution de 200,000 écus ! Encore le subside, très irrégulièrement payé toujours, a fini par ne pas l'être du tout. Pierre manque d'argent. Aussi, dès l'année 1702, avec sa légèreté et sa fourberie coutumières, Auguste s'est jeté dans la voie des négociations isolées. En janvier, son ancienne maîtresse, Aurore de Koenigsmark, mère du grand Maurice, a paru dans le camp de Charles XII, sur la frontière de la Courlande et de la Samogitie. Elle en a été, il est vrai, pour les frais de son voyage, le héros s'étant obstinément refusé à une entrevue, et elle a dû se consoler en rimant ces vers :

« D'où vient, jeune Roi, qu'avec tant de mérite
Vous ayez peu de vrai bonheur... »

Après quoi, toujours en vers, elle s'est trouvée dans le cas de prodiguer ses consolations à Auguste lui-même, l'assurant que l'amitié d'un roi aussi vertueux que celui de Suède valait plus que la couronne de Pologne (1).

(1) LAMBERTY, t. IV, p. 292.

Pierre n'a pas ignoré cette tentative suivie de plusieurs autres, et il ne s'est pas interdit de les imiter de son côté. En Pologne, après avoir offet la couronne à Jacques Sobieski, il s'est rejeté sur Rakoczy, avec lequel ses plénipotentiaires sont allés jusqu'à signer un traité en règle (1). Puis, par l'entremise de la Hollande et, celle-ci se dérobant, par celle de l'Angleterre, il a essayé de se procurer une paix séparée avec le Suédois. En 1706, Matviéief a passé de la Haye à Londres avec mission de corrompre Marlborough et Godolfin. Le premier refusant les offres d'argent, par défiance peut-être de la solvabilité du Tsar, et manifestant des préférences pour une dotation en terres, on lui a donné à choisir Kief, Vladimir, ou la Sibérie avec un revenu garanti de 50,000 écus. On s'est séparé sur les conditions réclamées par Pierre pour la paix : l'embouchure de la Néva et le littoral adjacent. Le tour de la France est alors venu, puis celui de l'Autriche. A Versailles, Desalliers, un agent que la France entretient en Transilvanie ; à Vienne, le baron Henri Huissen, un ancien précepteur du tsarevitch Alexis, se sont entremis, offrant, l'un toute une armée à employer au gré du Roi Très Chrétien, l'autre un corps de Cosaques contre les insurgés hongrois. Mais partout les exigences du Tsar ont paru excessives, et d'ailleurs la perspective d'un contact entre les Cosaques et les voisins serbes de la Hongrie a médiocrement enchanté l'Empereur. Deux autres démarches simultanées à Berlin, où l'envoyé de Pierre, Ismaïlof, a tenté la vertu du comte Wartemberg avec une promesse de 100,000 écus, et à Copenhague, où il s'est trouvé chargé d'offrir Narva et Derpt aux Danois, n'ont pas mieux réussi (2).

Mais en se remuant et en se compromettant ainsi, à l'exemple de son allié, dans cette série de négociations parallèlement dérogatoires à l'alliance, Pierre a prétendu garder l'alliance et l'allié et en escompter les avantages. Altranstadt le surprend et le prend au dépourvu.

Il rachète l'erreur en prenant vite son parti et en adoptant

(1) Archives Kourakine, t. V, p. XVIII et 14.
(2) Solovief, t. XV, p. 198 et suiv.

celui qui doit, infailliblement, lui assurer la victoire définitive. Il évacue la Pologne; il se replie, et, activant encore les préparatifs que le long séjour de Charles en Saxe lui a permis de pousser vigoureusement, il se résout à n'accepter le combat que chez lui, sur son terrain et à son heure. Il s'arme d'une patience nouvelle. Il attendra encore; il usera son adversaire; reculant toujours et faisant le vide derrière lui, il le forcera à s'enfoncer dans le désert des plaines systématiquement dévastées, à courir la redoutable épreuve, qui toujours a fait reculer les anciens adversaires de la Moscovie, Turcs, Tatares et Polonais : un hivernage au cœur du pays russe. La partie suprême s'engage, dans laquelle le Tsar aura, selon son expression, dix Russes à jouer contre un Suédois, avec le temps, l'espace, la faim et le froid pour alliés.

IV

Charles, le plus taciturne des grands capitaines, n'a revélé à personne le secret de l'inspiration qui, en janvier 1708, l'a engagé à entrer dans le jeu de son adversaire par une marche nouvelle sur Grodno. Au cours de l'année précédente, il avait, dans ses quartiers de Saxe, paru l'arbitre de l'Europe. Vaincue à Hochstaedt et à Ramillies, la France tournait vers lui des regards suppliants, et le chef de la coalition victorieuse, Marlborough, venait en solliciteur dans son camp. Il est peu probable que le grand capitaine ait voulu mettre à profit une révolte de Bachkirs, dont Pierre s'est trouvé embarrassé à ce moment. En février 1708, ils sont à trente verstes de Kazan! Mais Kazan est loin, et Pierre a des ressources multiples de ce côté. Il réussit à mettre ces révoltés aux prises avec leurs voisins kalmoukes. Il est tout aussi heureux sur le Don, où presque simultanément un nouveau Razine a paru. En 1707, le prince Georges Dolgorouki, envoyé là-bas pour arrêter une émigration inquiétante des po-

pulations locales, fuyant vers le *Zaporojé,* cet Éden caché derrière les cataractes du Dnieper, s'est heurté en octobre à une troupe de Cosaques commandée par un nommé Boulavine, et a péri avec sa troupe. Mais les vainqueurs, divisés aussitôt après, se sont laissé battre en détail. Boulavine s'est brûlé la cervelle(1).

Charles a prétendu peut-être se donner à Grodno une base d'opérations, pour une pointe qu'il pousserait, le printemps venu, au nord, du côté des nouvelles conquêtes du Tsar. Pierre semble avoir adopté cette supposition, à en juger par les ordres qu'il a donnés à ce moment pour mettre la Livonie et l'Ingrie à l'abri — en en achevant la dévastation. Et ces mêmes ordres ont pu engager le roi de Suède à abandonner son premier dessein pour un autre, dont l'appréciation reste un objet de controverse entre spécialistes, mais dont la grandeur ne saurait être niée. Contre les alliés que la nature met à la disposition du Tsar en Russie, Charles venait précisément d'en trouver un, lui aussi, dans le pays même : celui-ci s'appelait Mazeppa.

La carrière aventureuse du hetman, drame historique et drame intime, est trop connue, depuis son aventure avec le *pan* Falbowski, si naïvement contée par Pasek, jusqu'à son roman avec Matréna Kotchoubey mêlé aux dernières et tragiques péripéties de sa vie, pour que je veuille m'en faire ici le narrateur, même succinct. La Petite-Russie traverse à ce moment une crise douloureuse, conséquence de l'œuvre émancipatrice de Chmielnicki, dont l'intervention de la Russie a faussé le principe. Les anciens seigneurs polonais, oppresseurs du pays, ont été remplacés par les Cosaques, opprimant à leur tour la population indigène, frondant leurs chefs. Hetmans et miliciens sont en désaccord ouvert, les uns travaillant à augmenter leur autorité, rêvant de pouvoir héréditaire, les autres défendant leur ancienne constitution démocratique. La guerre suédoise a augmenté les embarras de Mazeppa. Entre les exigences du Tsar, qui veut avoir des Cosaques sur tous les champs de bataille de la Pologne, de la Russie et de la Livonie,

(1) Soloviev, t. XV, p. 259.

et la résistance des Cosaques, qui veulent rester chez eux, le voici très mal à l'aise. Gentilhomme polonais de naissance, élevé par les Jésuites, ayant servi le roi de Pologne Jean-Casimir et prêté serment au Sultan, il n'a aucune raison de faire à Pierre le sacrifice de ses intérêts, voire de sa vie. L'approche de Charles XII le met dans la crainte d'être abandonné par les siens, livré aux Polonais, comme son prédécesseur, Nalevaïko. En 1705 encore il a décliné les offres de Leszczynski, non sans rappeler au Tsar que cette tentation, honnêtement repoussée, était *la quatrième* (1). Depuis, il a réfléchi. Les plaintes de ses Cosaques ont augmenté. Pierre ne s'est-il pas avisé de vouloir envoyer deux de leurs régiments en Prusse, pour y apprendre l'exercice à l'allemande ! Invité par le prince Wisniowiecki, un magnat polonais de la Wolhynie, à servir de parrain à sa fille, Mazeppa s'est lié dans sa maison avec la mère du prince, remariée à un prince Dolski. L'âge — Prokopovitch lui donne cinquante-quatre ans, Engel soixante et Nordberg soixante-seize — n'a pas éteint son ardeur. Mme Falbowska, aussi maltraitée que lui-même par un mari férocement jaloux (au rapport de Pasek, le *pan* Falbowski, en rentrant chez sa femme par la fenêtre que Mazeppa avait laissée ouverte au départ, l'a abordée « avec des éperons attachés aux genoux pour la circonstance »), Mme Falbowska a été remplacée nombre de fois. La princesse Dolska a fait mine d'abord de plaider uniquement la cause de Leszczynski, à laquelle elle aurait voulu concilier l'appui du Tsar. Puis elle a démasqué son jeu : il s'agissait de soutenir Leszczynski et son protecteur victorieux, même contre Pierre. Mazeppa commença par s'emporter contre la « baba » (vieille commère) ; mais elle était femme de ressources ; des propos qu'elle laissa tomber négligemment lui firent dresser l'oreille. Étant à Léopol, elle s'était rencontrée avec les généraux russes Chérémétief et Roenne, et leur avait entendu prédire la prochaine déposition du hetman, son remplacement par Menchikof. La suppo-

(1) Soloviev, t. XV, p. 289.

sition n'avait rien d'invraisemblable pour Mazeppa ; l'idée d'introduire en Ukraine le fonctionnarisme russe hantait, il le savait, l'esprit des collaborateurs de Pierre. S'étant enivré un jour à Kief, le favori lui-même en laissait transpirer quelque chose, et il prenait déjà le pli de disposer des régiments cosaques sans prévenir le hetman. Derrière la princesse Dolska est venu le Jésuite Zalenski, porte-parole de Leszczynski et de Charles, et Mazeppa n'a plus dit mot au Tsar de ce nouveau tentateur.

On sait comment une dernière intrigue amoureuse met Pierre au fait des pourparlers qui s'engagent de ce côté. Un chef cosaque, Kotchoubey, dont Mazeppa a séduit la fille, croit venger son honneur par une dénonciation. Malheureusement pour lui, il n'apporte pas des preuves suffisantes ; confiant dans les bontés qu'il n'a cessé de témoigner au hetman, s'obstinant d'ailleurs à voir en lui le représentant de son autorité aux prises avec l'insubordination traditionnelle des Cosaques, le Tsar se laisse donner le change par ses protestations et lui livre le dénonciateur. Vingt fois dénoncé depuis vingt ans, Mazeppa a toujours réussi à se justifier ! Il fait décapiter Kotchoubey et son confident Iskra ; mais il reste inquiet, redoutant un retour possible du péril conjuré. L'apparition de Charles sur les frontières de la Russie le pousse à prendre parti définitivement. Au printemps de 1708, ses émissaires paraissent à Radochkovitsé, au sud-est de Grodno, où Charles a établi son quartier général (1).

Profiter des dispositions du hetman pour pénétrer au cœur de la Russie en s'appuyant sur les riches provinces du Sud ; soulever, avec l'aide de Mazeppa, Cosaques du Don, Tatares d'Astrahan, et peut-être les Turcs eux-mêmes, et prendre ainsi la puissance moscovite à revers ; forcer alors Pierre dans ses derniers retranchements, à Moscou ou même au delà, pendant que le général Luebecker, qui est en Finlande avec un corps de quatorze mille hommes, foncera sur l'Ingrie et sur

(1) Archives de Moscou. Affaires de la Petite-Russie, 1708.

Pétersbourg, et que les partisans polonais de Leszczynski joints aux Suédois du général Krassow tiendront la Pologne, telle semble être à cette heure décisive la conception à laquelle s'arrête le roi de Suède (1).

Elle est puissante incontestablement ; mais un premier obstacle lui fait échec. Mazeppa ne s'est pas livré sans conditions, et Charles l'a trouvé trop exigeant. Consentant à abandonner à la Pologne l'Ukraine et la Russie Blanche, aux Suédois les forteresses de Mgline, Starodoub et Novgorod-Siévierski, mais réclamant pour lui Polotsk, Vitebsk et la Courlande érigée en fief, le hetman a fait traîner les négociations. En même temps, s'apercevant qu'il n'est pas en nombre suffisant pour aller de l'avant, Charles s'est décidé à appeler à lui Loewenhaupt, qui est en Livonie. Ce général doit lui amener seize mille hommes et des munitions. Mais le héros suédois a mal fait son compte avec le temps et la distance. Des jours précieux, les bons jours de la saison, se passeront avant qu'il ait pu être obéi, et pour la première fois l'incertitude et l'irrésolution paraissent dans son esprit, communiquées aussitôt à ses coopérateurs. Aussitôt Loewenhaupt se montre moins rapide qu'à l'ordinaire, Luebeker agit mollement, et Mazeppa revient à son double jeu, préparant prudemment ses Cosaques à un soulèvement au nom des anciennes coutumes, privilèges nationaux et lois de l'Église auxquels les réformes de Pierre ont porté atteinte, fortifiant sa résidence de Batourine et y établissant de vastes magasins, mais continuant à faire sa cour au Tsar, jusqu'à revêtir le costume allemand, flattant les instincts despotiques du souverain avec des projets qui vont à l'anéantissement des derniers vestiges de l'indépendance locale et acceptant des cadeaux de Menchikof (2).

Et l'été passe ainsi, annonçant une campagne d'hiver, et l'abîme se creuse, où déjà Pierre a plongé son regard aigu.

(1) Sarauw, p. 238.

(2) Engel, *Geschichte der Ukraine*, Halle, 1796, p. 303 et suiv.; Prokopovitch, *Histoire de Pierre le Grand* (en russe), p. 178 et suiv.

V

Charles ne se décide à quitter Radochkovitsé qu'en juin, se dirigeant à l'est sur Borisov, où il franchira la Bérézina. Le 3 juillet, Chérémétief et Menchikof essayent de l'arrêter au passage de la petite rivière de Bibitch, près de Holovtchine. Une manœuvre de nuit et une attaque folle à la baïonnette conduite par le Roi lui assurent une fois de plus la victoire. Mohilef ouvre ses portes au vainqueur ; mais Charles doit y faire séjour, perdre du temps encore en attendant Loewenhaupt. Il se remet en marche au commencement d'août, prononçant son mouvement vers le sud, et déjà ses soldats trouvent l'un des alliés de Pierre en face d'eux : pour manger, ils sont réduits à cueillir des épis qu'ils font moudre entre deux pierres. Les maladies commencent à éclaircir leurs rangs, « combattues, disent les farouches troupiers, par trois mé« decins : l'eau-de-vie, l'ail et la mort ». Loewenhaupt est maintenant à Chklof, séparé de l'armée d'invasion par deux cours d'eau, la Soja et le Dniéper, entre lesquels Pierre a pris position. Après avoir réussi à passer le Dniéper sans encombre, le général suédois est rejoint à Liesna (9 octobre) par des forces trois fois supérieures, et le lendemain Pierre peut envoyer à ses amis un bulletin de victoire complète : « Huit mille cinq cents hommes tués sur place, sans parler de ceux que les Kalmouks ont poursuivis dans les forêts ; sept cents prisonniers ! » A ce compte, Loewenhaupt, qui n'a pu engager que onze mille hommes en tout, serait resté sans troupes. Il en amènera encore six mille sept cents à Charles, après une marche de flanc qui passe pour une merveille au jugement des connaisseurs ; mais, n'ayant pu trouver de pont sur la Soja, il devra abandonner toute son artillerie, tous ses bagages, et c'est une troupe d'affamés qu'il introduira dans un camp assiégé par la famine.

De mauvaises nouvelles arrivaient en même temps de l'Ingrie, où Luebeker s'est fait battre, perdant, lui aussi, ses bagages et trois mille hommes de troupes excellentes, et Charles était déconcerté au point, assure-t-on, de confesser à son quartier-maître Gyllenkrook qu'il allait au hasard, n'ayant plus de plan (1). Arrivant le 22 octobre à Mokochine, sur la Desna, à l'entrée de l'Ukraine, il croit y rencontrer Mazeppa ; mais le vieux chef manque au rendez-vous, voulant temporiser encore, esquiver une résolution décisive. Pour le pousser à la prendre, il faut l'intervention des Cosaques de son entourage qu'effraye la perspective de l'entrée des Russes en Ukraine à la suite des Suédois. Mieux vaut se joindre à ceux-ci pour barrer le chemin à ceux-là. L'un d'eux, Voïnarovski, envoyé par le hetman auprès de Menchikof, est revenu avec des nouvelles terrifiantes : il a entendu des officiers allemands de l'état-major du favori dire, en parlant de Mazeppa et des siens : « Que Dieu ait pitié de ces gens ; demain ils auront les « fers aux pieds. » En entendant ce rapport, Mazeppa « bondit comme un ouragan », court à Balourine pour y donner l'alarme, puis, traversant la Desna, il rejoint l'armée suédoise.

Trop tard ! Au milieu des tergiversations et des démarches équivoques du hetman, les sentiments populaires, dont lui et Charles ont fait état pour provoquer un mouvement insurrectionnel, se sont égarés et ont perdu toute consistance. Mazeppa n'a avec lui qu'une troupe de deux mille fidèles ; pas assez même pour couvrir Batourine, où peu de jours plus tard Menchikof le devancera, enlevant ainsi à l'armée suédoise son dernier espoir de ravitaillement. Avec les forteresses de Starodoub et Novgorod-Siévierski, qui tiennent leurs portes fermées, l'Ukraine tout entière échappe au chef transfuge et à ses nouveaux alliés. On le pend en effigie et on le traîne dans les rues de Glouhof en présence de Pierre ; un autre hetman, Skoropadski, est nommé à sa place, et l'hiver arrive, un hiver terrible, qui fait mourir les oiseaux de froid.

(1) Lundblad, t. II, p. 49.

Au commencement de 1709, les effectifs de Charles ont fondu à vingt mille hommes à peine. Sans oser encore l'aborder, les Russes l'entourent d'un cercle de jour en jour plus étroit, enlevant les postes avancés, coupant les lignes de communication. Pour se donner de l'air, le roi de Suède est poussé à se mettre en campagne dès le mois de janvier. Il perd inutilement mille hommes et quarante-huit officiers pour prendre Wespjik, une bicoque (6 janvier). A ce moment, Mazeppa considère déjà la partie comme perdue, et, cherchant une fois de plus à se retourner, il offre à Pierre de livrer Charles, moyennant la restitution de sa charge. Marché conclu. Malheureusement, une lettre du vieux traître adressée simultanément à Leszczynski tombe entre les mains du Tsar et le fait reculer : l'homme offre trop peu de sûreté décidément (1). Au mois de mars, l'approche des Suédois s'avançant sur Poltava décide les Cosaques du Zaporojé à se joindre à eux. Mais ce n'est qu'un soulèvement partiel ; à coups d'exécutions militaires énergiquement opérées par Menchikof et de manifestes contre les étrangers hérétiques, « qui nient les dogmes de la vraie religion et crachent sur l'image de la sainte Vierge », Pierre en a promptement raison. La prise de Poltava reste la suprême ressource de Charles. Il faut y entrer ou mourir de faim.

La ville est mal fortifiée ; mais l'armée des assiégeants n'est plus celle qui a combattu sous les murs de Narva. Elle a trop longtemps joui des gras quartiers de la Saxe et de la Pologne pour supporter l'épreuve de cette campagne d'effroyable misère. Avant d'avoir combattu sérieusement, elle est, comme a été l'armée russe sous Narva, vaincue par la démoralisation. Même dans l'état-major et dans l'entourage intime de Charles, la confiance dans son génie et dans son étoile a disparu. Ses meilleurs généraux, Rehnsköld, Gyllenkrook, son chancelier, Piper, Mazeppa lui-même se prononcent contre la prolongation d'un siège qui menace de traîner. Charles s'obstine :

(1) Solovief, t. XV, p. 361.

« Si Dieu m'envoyait un de ses anges pour m'engager à suivre « votre avis, je ne l'écouterais pas (1). » Une erreur indéracinable, fruit des trop faciles victoires du début, le porte à estimer au-dessous de leur valeur réelle les forces qui lui sont opposées. Il ne sait, ne veut rien savoir de la nouvelle Russie, colosse dressé sur ses pieds, que Pierre est parvenu enfin à mettre en face de lui. D'aucuns veulent encore que Mazeppa l'ait fortifié dans sa résolution fatale, rêvant de conquérir dans Poltava un apanage personnel, un autre Batourine (2). Peut-être enfin la retraite est-elle déjà devenue impossible.

Pierre hésite longtemps à intervenir, toujours défiant, acharné à multiplier ses ressources, à augmenter ses chances de victoire. Du côté même de ses adversaires, tout y contribue : à la fin de juin, ils ont épuisé leurs munitions et restent sans artillerie, presque sans armes à feu d'aucune espèce, réduits à combattre à l'arme blanche. A la veille du combat décisif, ils se trouvent sans commandement : au cours d'une reconnaissance sur les bords de la Vorskla, qui sépare les armées en présence, toujours téméraire et s'exposant sans nécessité, Charles a été atteint par une balle. « Ce n'est qu'au pied », a-t-il dit en souriant et en continuant l'examen du terrain. Mais en rentrant au camp il s'est évanoui, et aussitôt, escomptant l'effet moral de l'accident, Pierre se décide à franchir la Vorskla. En effet, le bruit s'est répandu dans le camp suédois que le Roi, jugeant la situation désespérée, a volontairement cherché la mort (3).

Dix jours pourtant se passent encore dans l'attente d'une attaque que les Russes n'osent risquer, et c'est Charles qui à la fin prend les devants, annonçant à ses généraux le 26 juin (7 juillet) au soir qu'on livrera bataille le lendemain. Toujours très souffrant, il abandonne le commandement à Rehnsköld, un rude soldat, mais un chef de valeur contestée, n'ayant pas la confiance de l'armée et « cachant, dit Lundblad, son défaut

(1) Fryxell, t. II, p. 158.
(2) Lundblad, t. II, p. 104.
(3) *Ibid.*, p. 118.

de connaissances et d'aptitudes stratégiques sous un front toujours sombre et un regard farouche » . Après l'événement, il sera accusé de trahison. C'est l'histoire commune des vaincus. La vérité semble être que le mutisme habituel de Charles, son parti pris de ne jamais rien confier à personne de ses projets et de ses dispositions de combat, ont enlevé peu à peu à ses lieutenants tout esprit d'initiative. Lui présent, ils sont sans voix et comme sans pensée. Rehnsköld ne fait que rugir et s'emporter contre tout le monde. Et Pierre, cependant, ne néglige rien pour s'assurer le gain de la journée, jusqu'à revêtir un de ses meilleurs régiments, celui de Novgorod, du drap grossier (*siermiaga*) réservé aux nouvelles recrues, pour donner ainsi le change à l'ennemi; stratagème qui n'a aucun succès d'ailleurs : abordé au début de la bataille par Rehnsköld, le régiment sera taillé en pièces (1). Il confie le centre de son armée à Chérémétief, l'aile droite au général Rönne, la gauche à Menchikof, l'artillerie à Bruce, et s'efface, à son ordinaire, en prenant le commandement d'un régiment. Mais ce n'est qu'un déguisement. En réalité, il combat partout au premier rang, parcourant le champ de bataille, se prodiguant. Une balle traverse son chapeau; une autre, dit-on, le frappe en pleine poitrine. Elle est miraculeusement arrêtée par une croix en or, garnie de pierres précieuses, qu'il porte habituellement. Un don des moines du mont Athos au tsar Féodor. Cette croix, où se laisse voir en effet la trace d'un projectile, est conservée au monastère Ouspienski, à Moscou.

Incapable de se tenir à cheval, se faisant porter sur une litière que les boulets mettent en miettes, puis sur un brancard improvisé avec des lances entre-croisées, Charles reste égal à lui-même comme héroïsme et mépris souverain de la mort. Mais il n'est plus qu'un étendard vivant, sublime et inutile. Le chef a disparu. Le combat n'est qu'une mêlée furieuse, où autour de lui, privés de l'usage de leurs armes, de direction, d'espoir de vaincre, enveloppés bientôt, écrasés sous le nombre,

(1) Golikof, t. XI, p. 202.

les glorieux débris d'une des plus admirables armées qui furent jamais ne luttent un moment que pour ne pas abandonner leur roi. Au bout de deux heures Charles lui-même quitte le champ de bataille, hissé sur un vieux cheval, que son père montait déjà (appelé *Brandklepper*, Court au feu), parce qu'il devait toujours être sellé pour le cas d'un incendie en ville. Ce cheval suivra le jeune maître en Turquie; pris par les Turcs à Bender, rendu au Roi, repris en 1715 à Stralsund et rendu encore, il mourra en 1719, la même année que son maître, à l'âge de quarante-deux ans (1). Poniatowski, le père du futur roi de Pologne qui a fait la campagne en amateur, Charles n'ayant pas voulu prendre des troupes polonaises avec lui à raison de leur indiscipline, rallie un escadron du colonel Horn pour servir d'escorte au Roi et reçoit dix-sept balles dans son cafetan de cuir en couvrant sa retraite (2). Le feld-maréchal Rehnsköld, le chancelier Piper avec toute sa chancellerie, plus de cent cinquante officiers et deux mille soldats tombent aux mains des vainqueurs.

La joie de ceux-ci est si grande qu'ils en oublient de poursuivre les vaincus. Ils commencent par festoyer, Pierre invitant à sa table les prisonniers de marque et buvant à la santé « de ses maîtres dans l'art de la guerre ». Les Suédois qui sont encore treize mille ont le loisir de s'arrêter un moment dans leur camp, où, appelant à lui Loewenhaupt, Charles laisse tomber de ses lèvres pour la première fois de sa vie une demande d'avis : « Que faire? » Brûler les fourgons, mettre les fantassins sur les chevaux d'attelage et battre en retraite du côté du Dniéper, tel est le parti auquel s'arrête le général. Rejoint le 30 juin seulement à Pérévolotchna, sur les bords du fleuve, il capitule, ses soldats refusant de se battre; mais le Roi a eu le temps de passer sur l'autre bord. Deux barques jointes ensemble portent sa voiture, quelques officiers et le trésor de guerre amassé en Saxe. Ma-

(1) Lundblad, t. II, p. 137.
(2) Kantecki, *Biographie de Stanislas Poniatowski*, Posen, 1880 (en polonais), t. I, p. 26.

zeppa a trouvé aussi une barque pour lui et y a mis deux barils d'or (1).

A Kief, où Pierre se rend en quittant Poltava, un service solennel d'actions de grâces est célébré en l'église de Sainte-Sophie, et, glorifiant la victoire obtenue, un moine petit-russien, Féofan Prokopovitch, a une belle envolée d'éloquence : « En entendant parler de ce qui est arrivé, nos voisins diront : « Ce « n'est pas dans une terre étrangère, mais dans quelque mer « profonde que l'armée et la puissance suédoises se sont aven- « turées ; elles ont plongé et disparu comme le plomb dans « l'eau. »

La Suède de Gustave-Adolphe a disparu, en effet. Charles XII ne sera bientôt à Bender qu'un chevalier d'aventure. L'indépendance cosaque a vécu également. Son dernier trop fallacieux représentant mourra quelques mois plus tard en Turquie, de désespoir, diront les sources russes; d'un poison qu'il s'administrera lui-même, croiront les historiens suédois. Pierre ayant proposé de l'échanger contre Piper, le poison est vraisemblable (2). Morte enfin la cause de Leszczynski, qui ne sera relevée plus tard par la France qu'au bénéfice de la France seule, et déjà morte avec elle la Pologne elle-même, cadavre sur lequel les vautours s'abattront avant peu. Sur toutes ces ruines la puissance russe, son hégémonie dans le Nord, sa nouvelle situation en Europe, s'élèvent, destinées maintenant à grandir de jour en jour, immenses, démesurées. L'Europe est conviée aux fêtes qui accompagnent quelques mois plus tard la rentrée des vainqueurs à Moscou. Les idées, les traditions, les formes européennes y partagent leur triomphe, servant de parure aux trophées de la victoire. Pierre sous les traits d'Hercule domptant une Junon suédoise au milieu d'un cortège de Mars, de Furies et de Faunes, y symbolise l'alliance russe avec la civilisation gréco-latine de l'Occident. La Moscovie orientale et asiatique compte, elle aussi, parmi les morts.

(1) Soloviev, t. XV, p. 378.
(2) *Ibid.*, t. XVI, p. 42.

CHAPITRE II

DE LA BALTIQUE A LA CASPIENNE.

I. La victoire de Poltava ne donne pas la paix à la Russie. — La politique d'expansion universelle. — Les origines du panslavisme. — Les alliances européennes. — La diplomatie du Tsar. — Ses maladresses et ses bévues. — En se précipitant à l'ouest, Pierre perd de vue le sud. — Lutte diplomatique à Constantinople. — Charles XII l'emporte. — Les arguments sonores. — La guerre est déclarée. — II. Plan de campagne imaginé par Pierre. — Son défaut. — Il ne tient pas compte des leçons du passé. — La marche sur Iassy. — Erreur commune avec Charles. — Une autre Ukraine et un autre Mazeppa. — Communications coupées par les Tatars. — L'armée russe est enveloppée avec le Tsar sur les bords du Pruth. — Situation désespérée. — Nouvelle défaillance de Pierre. — La lettre au Sénat. — La succession du trône au plus digne. — Authenticité douteuse du document. — Le rôle de Catherine. — Les diamants de la future Tsarine. — Le salut. — Le vizir consent à traiter. — L'influence du bakchiz. — Conditions inespérées. — Abandon d'Azof. — Promptitude de Pierre à se remettre de ses alarmes et à se consoler de ses pertes. — Les « acquisitions incomparables ». — Le triomphe de l'obstination. — L'échauffourée de Bender. — Charles XII prisonnier. — III. Le concours des alliés empêche Pierre d'obtenir la paix avec la Suède. — Rivalités et querelles. — Le siège de Stralsund. — Tentatives de rapprochement avec l'Angleterre et la Prusse. — Pierre n'est heureux que quand il agit seul. — La conquête de la Finlande. — Ses victoires en Allemagne ne profitent qu'à la Prusse. — La prise de Stettin et le traité de séquestre. — Charles XII reparaît à Stralsund. — L'entrée en scène de Goertz. — La prise de Wismar. — Pierre a encore travaillé pour le roi de Prusse. — Projet d'expédition russo-danoise en Scanie. — Démonstration navale à Copenhague. — Pierre commande les escadres réunies du Danemark, de la Hollande, de l'Angleterre et de la Russie. — L'expédition avorte par défaut d'entente. — On s'en prend à Pierre. — Son intervention dans les affaires allemandes soulève la colère universelle. — Irritation de l'Angleterre. — Projet de s'emparer de la personne du Tsar et de couler son escadre. — Pierre prend ses alliés en dégoût. — IV. *L'idée de Goertz.* — Projet d'entente séparée entre la Russie et la Suède. — Origine française de cette idée. — Elle séduit Pierre. — Voyage en France. — Entrevue secrète avec Goertz. — Traité d'Amsterdam entre la Russie, la France et la Prusse. — Acceptation de la médiation française. — Le congrès d'Aland. — La mort de Charles XII coupe court aux négociations. — Supplice de Goertz. — V. Reprise des négociations à Aland. — Résistance des Suédois. — Les moyens de coercition. — Descente russe en Suède. — L'Angleterre intervient en faveur des Suédois. — Démonstration navale inefficace. — Intervention diplomatique de la France. — Campredon. — Paix de Nystadt. — La joie du triomphe. — Le titre impérial. — Amiral et Empereur de toutes les Russies. — Le bénéfice de

I

La victoire de Poltava a entouré Pierre, son armée et son peuple d'un rayonnement de gloire, dont l'éclat se prolongera au delà du grand règne et du siècle ; le vainqueur n'en retire pas le bénéfice auquel avec raison il semblait attacher le plus de prix : la paix. Pour l'obtenir, il lui faudra encore douze années de temps et une dépense proportionnée d'efforts et de sacrifices nouveaux. De ceci, Pierre lui-même, les lacunes de son intelligence et les défaillances de son caractère paraissent responsables en grande partie. Sa ligne de conduite est toute tracée à ce moment; logiquement, naturellement, impérieusement, elle s'impose à sa volonté. A défaut d'entente possible avec le vaincu, il doit poursuivre et consolider ses avantages, achever la conquête de la Livonie, prendre pied en Finlande, et, ayant ainsi retiré de la lutte tout le bénéfice qu'il pouvait s'en promettre, ne s'inquiéter et ne s'embarrasser d'autre chose, ni de son allié saxon qui l'a trahi, ni de son allié danois qui le premier a abandonné le combat. La logique, la nature des choses, l'empire des circonstances cèdent, dans son esprit, à la poussée d'instincts irréfléchis qu'il est inhabile à gouverner. Sans motif plausible, assurément même sans un dessein nettement conçu et arrêté, le voici lancé à corps perdu dans une carrière d'aventures, dans un élan d'expansion universelle, où la Russie n'aura que faire de le suivre à cette heure, où lui-même ne sera visiblement guidé que par un

besoin aveugle et inconscient de mouvement, d'emploi et d'abus de sa force. Le littoral oriental de la Baltique ne lui suffit pas; il mettra la main sur le Mecklembourg. Il prétendra régenter la Pologne et y faire régner l'ordre en défendant la constitution anarchique du pays. Il préludera à la politique slavophile et panslaviste de l'avenir, en attirant Serbes et Monténégrins à l'ombre de son protectorat et en leur envoyant des livres et des professeurs à sa solde, alors que ces professeurs seraient mieux employés à Moscou, où il n'y a ni écoles ni argent pour en entretenir. Il risquera, à ce jeu, de perdre, sur les bords du Pruth, tout le fruit de ses efforts et de ses succès, et plus encore, d'y précipiter sa fortune tout entière et celle de son peuple dans un abîme plus profond que celui où Charles XII a englouti la sienne. A peine échappé par un miracle à cette catastrophe, il recommencera; sans aucune nécessité, toujours poussé par le seul désir de paraître, de faire figure en Europe, de s'y mêler de tout et d'y frayer avec tout le monde, il s'engagera à fond dans un dédale d'intrigues louches et de combinaisons équivoques, négociant, marchandant, politiquant à tort et à travers, au risque encore de sombrer dans ce bourbier, où il ne fera, dix années durant, que piétiner sur place, entre Berlin, Copenhague et Amsterdam, aux prises avec des ambitions, des convoitises rivales maladroitement mises en éveil.

Pour se mouvoir et se faire valoir sur le vaste échiquier où il hasardera ainsi sa nouvelle puissance militaire et sa diplomatie fraîchement européanisée, tout lui fait défaut, et une entente suffisante des intérêts divers qui s'y agitent, et la routine des affaires, et le tact et la mesure. Partout, à chaque pas, il heurtera des obstacles, se prendra à des chausse-trapes, plongera dans des bas-fonds, qu'il ne saura ni apercevoir ni éviter, tout étonné d'être brouillé avec le roi d'Angleterre alors qu'il s'est allié avec l'électeur de Hanovre, d'avoir offensé l'Autriche alors qu'en aidant la Prusse à faire son pré carré au détriment de la Suède il a cru servir les intérêts allemands. Il mariera sa fille à Dantzick, pour faire plaisir à ses

amis de Pologne, prélèvera sur la ville, à cette occasion, une contribution de cent cinquante mille écus et se montrera surpris qu'elle soit moins sensible à l'honneur qu'il lui fait qu'à l'argent qu'il lui prend. Il interviendra dans les querelles entre catholiques polonais, uniates et orthodoxes, et ne réussira qu'à ameuter les moines orthodoxes eux-mêmes contre son commissaire Roudakovski, qu'ils battront et jetteront en prison au cri de : « Sus aux Moscovites (1) ! » Au moment où il obsédera la Hollande pour en tirer un emprunt, le contre-amiral Cruys, commandant une de ses escadres, brûlera en rade d'Helsingfors cinq vaisseaux marchands hollandais, massacrant une partie des équipages et enlevant le reste. On s'expliquera : la faute est aux Suédois, qui tiennent Helsingfors et dont l'artillerie trop forte n'a pas permis à l'amiral de rien tenter contre eux. Alors, pour ne pas se retirer sans un fait d'armes à son actif, il a tapé sur les Hollandais (2) !

Les ministres du Tsar, ses envoyés dans les cours étrangères, sont à la même hauteur, passant, du jour au lendemain, d'un excès d'obséquiosité à un excès d'arrogance. Je lis dans le journal du résident danois en 1710 : « La victoire a tellement « enflé les cœurs des gens d'ici qu'ils ne se connaissent plus ; « ils ne songent qu'à recevoir des honneurs sans en rendre (3). » Et on les voit barbotant à l'envi, eux aussi, dans le bourbier, coureurs professionnels d'aventures pour la plupart, sans passé, sans école, tirés de l'écurie ou de l'office comme Menchikof et Iagoujinski, ou, comme Kourakine, arrachés aux douceurs de la vie patriarcale, aux habitudes du *domostroï* et du *térem*. Ils multiplient les bévues, les maladresses et les incongruités, encourant ici la prison pour dettes, se faisant ailleurs jeter à la porte comme des valets, mais réussissant partout à compliquer encore l'écheveau dont ils tiennent les fils. L'histoire politique du règne, depuis le triomphe de Poltava

(1) Solovief, t. XVIII, p. 86.

(2) *Mémoires de Kourakine aux États généraux*, 7 août 1713 et 31 janvier 1714 ; Dépêche de de Bie à Fagel, 14 octobre 1713. Archives de la Haye.

(3) Archives de l'État à Copenhague.

jusqu'à la paix de Nystadt, c'est le chaos et le gâchis. La fortune de la Russie, la patience héroïque de son peuple et, il faut le dire aussi, la persévérance et la vigueur de son chef finiront par s'y faire jour; mais la trouée coûte cher, et elle est si inutile!

De Kief, où il s'est rendu après Poltava, Pierre va en Pologne, où les grands seigneurs du pays, le *hetman* Sieniawski en tête, lui font un triomphant accueil, comme au défenseur victorieux de la liberté polonaise! En octobre, il se rencontre à Thorn avec Auguste, qui depuis longtemps déjà est un repenti. Le roi félon n'a pas attendu la défaite suprême de Charles pour chercher à se raccommoder avec son adversaire. Après une peu glorieuse équipée, qui l'a conduit, lui et son fils Maurice, sous les murs de Lille, en mercenaires suivant un corps de neuf mille hommes loué aux alliés contre la France, il s'est ravisé. Il a envoyé le général Goltz à Pétersbourg, attiré le roi de Danemark, Frédéric IV, à Dresde, fait en personne le voyage de Berlin; au commencement de juillet 1709, il s'est retrouvé en possession de trois alliés. L'alliance avec la Russie, défensive et offensive contre la Suède, lui a garanti le trône de Pologne, en même temps qu'un brevet du Pape le délivrait des obligations contractées à Altranstadt, y compris le devoir d'obéissance envers Leszczynski (1). Celui-ci a dû suivre, depuis, la fortune des armes suédoises, se retirant en Poméranie avec le corps d'armée de Krassow.

Ainsi la quadruple coalition, ce rêve de Patkul, est maintenant mise sur pied. Pour la curée. Et Pierre en est devenu naturellement le chef. A Thorn même, le Danemark lui offre une alliance directe, par l'entremise d'un envoyé extraordinaire, le comte de Rantzau. Cette alliance, le ministre du Tsar à Copenhague, Dolgorouki, la sollicitait naguère moyennant de forts subsides : trois cent mille écus comme entrée de jeu, cent mille pour les années suivantes et des matériaux pour la flotte, des matelots, d'autres avantages encore! Il n'est plus

(1) Herrmann, *G. R.*, t. IV, p. 247; Boettiger, *Geschichte Saxens*, Hambourg, 1830, t. II, p. 250.

question de tout cela maintenant. L'amitié de la Russie a enchéri sur le marché européen. « Je n'ai donné rien, ni un homme, ni un sol », écrit Dolgorouki en octobre, en annonçant la signature du traité (1).

Sur le terrain des opérations militaires, Pierre marche aussi d'abord de succès en succès. Riga, qu'il assiège lui-même en novembre, et où il lance de ses mains les trois premières bombes, résiste, il est vrai ; mais, l'année suivante, en juin, Wiborg, attaquée simultanément par terre et par mer, le Tsar faisant office cette fois de vice-amiral, est amenée à capituler, et, en juillet, Chérémétief finit par emporter aussi Riga. Kexholm, Pernau, Arensberg, Revel ouvrent tour à tour leurs portes ou sont emportées d'assaut ; la Carélie, la Livonie, l'Esthonie sont conquises, et la Courlande s'offre d'elle-même aux conquérants : le duc régnant, Frédéric-Guillaume, sollicite la main d'une des nièces du Tsar, Anna Ivanovna.

Mais soudain des nouvelles alarmantes arrivent du sud. En Turquie, la diplomatie de Charles a battu celle de Tolstoï, à coups d'arguments sonores. Après la mort de Mazeppa, le grand vaincu s'est trouvé riche : Voïnarowski lui a prêté quatre-vingt mille ducats, puisés dans les barils qui ont suivi le hetman dans sa fuite ; cent mille écus lui sont encore venus du Holstein ; deux cent mille d'un emprunt consenti par les frères Cook, de la Compagnie anglaise du Levant ; quatre cent mille du grand vizir Numan-Kuprioli. Il a pu armer ainsi convenablement ses deux agents, Poniatowski et Neugebauer, un transfuge celui-ci, ancien précepteur d'Alexis, poussé à la désertion par les mauvais traitements. Le ministre du Tsar, réclamant la livraison ou tout au moins l'arrestation du roi de Suède, n'a trouvé, lui, que vingt mille ducats et quelques peaux de zibeline pour tenter la vertu du mufti ! Tolstoï finit par risquer un ultimatum, et aussitôt la guerre est décidée, le 20 novembre 1710, en séance solennelle du divan. Le ministre russe se voit prisonnier aux Sept-Tours.

(1) Solovief, t. XV, p. 391

Tout entier à ses combinaisons de haute politique, dont l'Europe centrale est le théâtre, Pierre n'a pas prévu ce coup, et se trouve fort au dépourvu pour le parer. Les alliés dont il s'est embarrassé ne pourront lui être d'aucun secours. Les Danois ont déjà été mis à nouveau hors de combat, après une défaite complète qui leur a coûté six mille hommes (février 1710), et l'Angleterre en a profité pour renouveler des tentatives faites antérieurement en vue d'un accommodement entre eux et la Suède. Or Pierre n'a même pas pour le moment de ministre à Londres : Matviéief en a été chassé par ses créanciers, après une algarade fort compromettante (juillet 1708). Au printemps de 1710, le prince Kourakine a bien réussi à lier partie avec l'électeur de Hanovre, Georges-Louis, pour un traité d'alliance défensive ; mais ce traité, par lequel le Tsar s'est interdit d'attaquer les Suédois en Allemagne en tant qu'ils n'y attaqueraient pas eux-mêmes ses alliés, passe pour une demi-trahison (1). Les sujets polonais d'Auguste ne sont pas mieux satisfaits des nouvelles liaisons de leur Roi avec le vainqueur de Poltava. Au commencement de 1711, Wollowicz viendra à Moscou se plaindre en leur nom des exactions et violences dont ils ont à souffrir de la part des armées russes. Il réclamera l'évacuation immédiate des troupes cantonnées dans le pays, une indemnité pour les excès commis, la restitution de la Livonie et des territoires polonais en Ukraine, en Lithuanie, sur la rive droite du Dniéper (2).

Tout cela constitue un état de choses plein de périls, et c'est tout cela qu'il faut laisser derrière son dos, au nord et à l'ouest de l'Europe, pour faire front au sud. Très malhabile à apercevoir les choses de loin, Pierre les voit très bien de près, et, devant cet horizon subitement assombri, son âme se trouble une fois de plus et paraît en détresse. Quittant Pétersbourg en avril 1711, il se préoccupe d'assurer le sort de Catherine et des enfants qu'il a d'elle, et Apraxine, qui se trouve sur le Don, lui écrivant pour réclamer des instructions, il répond (24 avril

(1) Soloviev, t. XVI, p. 62.
(2) Archives de Moscou, Pologne, 1711.

1711) que, « malade et *désespéré*, il n'a pas d'ordre à lui donner (1) ». C'est dans cette disposition d'esprit qu'il engagera la campagne de Moldavie, où ce sera à son tour de faire l'expérience d'une guerre offensive dans un pays mal connu, avec des ressources insuffisantes et contre un adversaire estimé au dessous de sa valeur.

II

Le plan de campagne auquel il s'arrête, cette fois, est sorti, paraît-il, de son inspiration personnelle. On peut, sans être grand clerc en la matière, en apercevoir le vice capital. Les prédécesseurs du grand homme savaient bien ce qu'ils faisaient quand, après s'être engagés à faire cause commune contre le Turc avec les Polonais ou les Impériaux, ils s'en prenaient invariablement aux Tatars seuls. Débris encore redoutable de la grande puissance mongole, le khanat de la Crimée constituait, à cette heure, l'avant-garde des armées ottomanes, et cette avant-garde était ainsi placée que, barrant d'un côté, à l'est, le chemin de Constantinople, elle devait, solidement établie et comme embusquée dans sa forteresse naturelle du Pérékop, prendre infailliblement à revers l'envahisseur, qui s'avancerait par la route de l'ouest, à travers les provinces danubiennes, et lui couper ses communications et sa ligne de retraite. La grande Catherine le comprendra plus tard en s'acharnant à la destruction du Khanat, et Pierre lui-même semblait l'avoir compris en attaquant la Turquie du côté d'Azof, où il avait sa ligne de retraite assurée par la voie fluviale. Mais l'attaque par Azof réclamerait le concours d'une flotte, et celle qui a été construite pour cet objet, à Voronèje, y est immobilisée par l'insuffisance des fonds d'eau. C'est donc

(1) Soloviev, t. XVI, p. 71.

par Iassy qu'il prendra, comptant sur les hospodars de la Moldavie et de la Valachie, Kantémir et Brancovan, et sur les ressources de leurs provinces, comme Charles a compté sur Mazeppa et sur l'Ukraine. Il emmène une armée de quarante-cinq mille hommes environ et un camp immense, peuplé de bouches inutiles. Catherine l'accompagne avec un gynécée nombreux, et la plupart des officiers, les étrangers surtout, ont avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ces dames tiendront des réunions quotidiennes chez la future Tsarine, où l'on oubliera les soucis de la guerre (1).

Ils ne se laisseront pas oublier longtemps. Kantémir reçoit ses hôtes à bras ouverts, mais n'a pas de quoi les nourrir. Brancovan se montre hésitant d'abord, puis prend parti pour les Turcs. Les magasins d'approvisionnement dont Pierre a ordonné la constitution sont restés à l'état de projet, au milieu de la précipitation de sa marche, et il ne peut plus être question de regagner à cet égard le temps perdu : les Tatars ont fait leur office en paraissant sur les derrières des Russes ; les communications avec le Nord sont coupées. On parle au Tsar d'un dépôt de vivres et de munitions formé par les Turcs à Braïla, sur le Séret, et, déjà moins préoccupé de combattre que de faire manger ses troupes, il lance de ce côté le général Rönne avec un corps de cavalerie, lui donnant rendez-vous sur le Pruth, dont il suivra lui-même le cours dans la même direction. Une autre rencontre, inévitable, imprévue pour lui seul, car son état-major l'a pressentie, dit-on, et annoncée, l'attend avant celle-là. Le 7/18 juillet 1711, au soir, son armée, réduite à trente-huit mille hommes environ par le départ de Rönne, se trouve entourée par les Turcs et les Tatars, qui occupent les deux rives du fleuve, avec des forces cinq ou sept fois supérieures et une nombreuse artillerie établie sur les hauteurs. Nulle retraite possible. Pas d'autre issue apparente que la mort ou la captivité.

A en croire un témoin, Pierre aurait songé cette fois encore

(1) Brasey de Lyon, *Mémoires*, Amsterdam, 1716, t. I, p. 35.

à sauver sa personne du désastre, s'adressant à un Cosaque, Ivan Nekulcze, qui, pensait-il, pourrait le faire passer avec Catherine à travers les lignes ennemies (1). D'autres témoignages, fort nombreux et concordants ceux-ci, quoique également contredits, le montrent livré au désespoir et à une prostration morale complète, s'enfermant dans sa tente, ne voulant plus donner aucun ordre ni recevoir aucun avis, et laissant à Catherine le soin des tentatives suprêmes pour le salut commun (2). On connaît enfin la fameuse lettre que le souverain passe pour avoir adressée au Sénat pendant ces heures tragiques :

« Je vous annonce que, sans faute de notre part, mais seu-
« lement à raison de fausses nouvelles reçues, moi et toute
« mon armée, nous avons été enfermés par une armée turque
« sept fois plus forte, de manière que tous les chemins pour
« nos approvisionnements sont coupés, et que, sans un secours
« spécial de Dieu, je ne peux prévoir autre chose qu'une
« défaite complète ou que je tomberai entre les mains des
« Turcs. Si cette dernière chose arrive, vous n'aurez plus à
« me regarder comme votre Tsar et maître, ni exécuter ce que
« je vous commanderai même par écrit de ma main, tant que
« je ne serai pas en personne parmi vous; mais si je péris et
« que vous receviez des nouvelles certaines de ma mort, choi-
« sissez parmi vous un plus digne que moi pour me succéder. »

Bien qu'on lui ait donné place, postérieurement, parmi les documents officiels, l'authenticité de cet écrit n'est rien moins que certaine (3). L'original n'existe pas. Comment aurait-il disparu? La première édition connue du texte se rencontre

(1) Kotchoubinski, *Fragments tirés des Archives moldo-valaques*, p. 64.

(2) Coxe, *Travels*, t. I, p. 499; Bruce, *Mémoires*, p. 44; Rousset (Nestesouranoy), *Mémoires*, t. III, p. 161; Zinkeisen, *Geschichte d. Osmanischen Reichs*, t. V, p. 424; La Motraye, *Voyages*, t. II, p. 19; Marais, *Journal*, t. III, p. 157. Marais s'en rapporte à la *Chronique contemporaine*. Voy. aussi à ce sujet la lettre du baron Korf dans le *Bulletin du bibliophile*, 15 janvier 1861.

(3) Voy. l'étude de Biélof dans l'*Ancienne et nouvelle Russie*, 1876, t. III, p. 404. Plaidant le pour et le contre, Soloviev (t. XVI, p. 89 et suiv.) n'ose se prononcer.

dans les anecdotes de Staehlin, qui s'en est rapporté à un récit oral de Chérémétief. La rédaction du Recueil des Lois (*Polnoïe Sobranié Zakonov,* IV, 712) a été notoirement puisée à cette source. Le style est bien de Pierre, et aussi la façon radicale, à l'emporte-pièce, de trancher les questions multiples que sa captivité prévue ou sa disparition peuvent soulever. Mais l'oubli de l'héritier naturel, à un moment où sa brouille avec Alexis est loin d'être consommée? Il vient précisément de songer à le marier pour assurer la succession du trône! Mais le choix du « plus digne », fixé dans les rangs des sénateurs, alors que les collaborateurs préférés du Tsar, Apraxine, Golovkine, Menchikof, ne font pas partie de cette assemblée? Mais d'autres invraisemblances encore : dans plusieurs autres lettres, écrites à quelques jours de là et authentiques avec certitude, Pierre ne fera aucune mention de cette épître d'une importance si capitale. Dans l'une d'elles il parlera avec franchise des *fautes* qui l'ont jeté, lui et son armée, dans une situation désespérée (1).

Quant au rôle attribué à Catherine, nous sommes réduits à choisir entre le témoignage assez suspect de Pierre lui-même et celui de quelques acteurs secondaires du drame dans les deux camps. Ceux-ci ignorent généralement qu'elle y ait figuré d'une manière active. Poniatowski dit simplement que Pierre a risqué l'envoi d'un parlementaire au camp turc (2). Brasey de Lyon, qui s'est trouvé dans les rangs de l'armée russe comme brigadier, et dont la femme, très appréciée et « dégustée » dans l'entourage du Tsar, au rapport de Weber, a approché de près à ce moment la future Tsarine, donne des détails précis : « Sa Majesté Czarienne (Pierre), le général Janus, le « lieutenant général baron d'Osten et le feld-maréchal (Ché- « rémétief) eurent une longue conférence en particulier. Ils « se rapprochèrent tous du général baron d'Hallart, qui était

(1) Oustrialof, *Étude* dans l'*Annuaire de l'Académie des sciences,* 1859; Witberg, *Étude* dans l'*Ancienne et nouvelle Russie,* 1875, t. III, p. 256 et suiv.

(2) Relation adressée à Leszczynski. Aff. étr. de France, *Mém. et Doc.* (Russie), t. II, p. 121.

« dans son carrosse à cause de sa blessure, et là, entre le car-
« rosse du général et celui de la baronne d'Osten, où était
« madame Bouche (femme d'un général-major), il fut convenu
« que le feld-maréchal écrirait une lettre au grand vizir pour
« lui demander une trêve (1). » Le journal de Hallart, confirmé par celui du ministre danois, Juel, qui a recueilli le témoignage du général (2), est formel dans le même sens. D'après Juel, il est faux même que Catherine se soit dépouillée de ses pierreries pour coopérer à la séduction du vizir ; elle s'est bornée à les distribuer aux officiers de la garde, espérant les mettre ainsi à l'abri, et les a réclamés ensuite.

De façon ou d'autre, la catastrophe est conjurée. Après avoir renvoyé sans réponse un premier parlementaire, le vizir consent à traiter. Chafirof va lui porter, de la part du Tsar, des conditions en rapport avec la position respective des deux armées : reddition de toutes les places conquises sur la Turquie dans les guerres précédentes, restitution de la Livonie à la Suède et même des autres pays du littoral, à l'exception de l'Ingrie et de Pétersbourg (pour Pétersbourg, Pierre consent, s'il le faut, à céder Pskof, d'autres villes même au cœur de la Russie !) ; rétablissement de Leszczynski, indemnité de guerre, présents au Sultan. Il revient et rapporte la paix presque pour rien : l'abandon d'Azof, la destruction de quelques fortins voisins, l'engagement de ne plus se mêler des affaires de Pologne, le libre retour du roi de Suède dans ses États. D'après Hammer, qui a consulté les sources turques, la valeur du *bakchiz* reçu à cette occasion par le vizir et partagé avec le kiaïa, n'a même pas dépassé 200,000 roubles (3) ! L'historien allemand croit à l'intervention de Catherine et à l'effet produit par ses diamants. Une bague ayant appartenu à la future Tsarine a été retrouvée plus tard dans les effets du kiaïa. Mais le vizir et le kiaïa pouvaient tout prendre, Pierre, sa femme et son armée !

(1) *Mémoires*, t. I, p. 79 et suiv.
(2) Juel, *Voyage*, Copenhague, 1893, p. 422.
(3) *Geschichte d. Osmanischen Reichs*, Pesth, 1828, t. VII, p. 157.

L'événement ne peut s'expliquer que par l'histoire générale des guerres conduites par les Turcs. Ces Ottomans y paraissent toujours pressés de rentrer chez eux et disposés à se contenter du moindre avantage pour échapper à la nécessité du plus grand effort. Leurs troupes d'élite, janissaires en tête, sont capricieuses et indisciplinées. Dans la circonstance présente, elles imaginent bien que le vainqueur de Poltava voudra vendre cher sa vie ou sa liberté, et Chafirof, par son attitude et son langage, les confirme dans cette opinion. Puisé à l'école byzantine, développé à l'école du malheur, l'art d'en imposer est traditionnel en Russie. Peu soucieuses alors d'un triomphe plus complet que celui qu'elles peuvent obtenir sans coup férir, très indifférentes au sort de Leszczynski ou de Charles XII, ces troupes se montrent mal disposées à combattre, et, sachant ce qu'il en coûte de les contrarier, le vizir suit leur inclination. La paix est signée (1).

Pierre sera merveilleusement prompt, comme toujours, à se remettre des alarmes passées et à reprendre confiance dans l'avenir. Écrivant le jour même à Apraxine, il dit bien n'avoir jamais été en si fâcheuse posture « depuis qu'il a commencé « de servir », mais en ajoutant aussitôt que « les pertes éprou- « vées d'un côté serviront à fortifier les *acquisitions incompa- « rables* conservées ailleurs ». En même temps il n'aura garde de renoncer aux ressources que la mauvaise foi pourra lui offrir, pour corriger les rigueurs de la fortune. Ordonnant de raser Taganrog, il recommandera de ne pas toucher aux fondations, « car les circonstances peuvent changer », et il ne voudra pas entendre parler de livrer Azof ou d'évacuer la Pologne avant que Charles XII ait quitté la Turquie. En vain lui fera-t-on observer que la Porte n'a pris aucun engagement à cet égard. Chafirof et le fils de Chérémétief, qu'il a dû envoyer à Constantinople en qualité d'otages, se trouveront dans une situation périlleuse; il n'en aura cure, et, en octobre 1712, il les laissera emprisonner aux Sept-Tours, en compagnie de Tolstoï lui-

(1) Soloviev, t. XVI, p. 104.

même. Il ne cédera — à moitié — que devant la menace directe d'une reprise des hostilités, abandonnant alors Azof, consentant à une nouvelle rectification de la frontière réclamée par les Turcs, mais s'obstinant à leur donner le change par de faux rapports sur le nombre d'hommes qu'il maintient dans le voisinage de Varsovie et obtenant en fin de compte ce à quoi il tenait le plus : sur son refus de quitter Bender, Charles, après la folle équipée que l'on sait, est enlevé et enfermé au château de Timourtach, propriété du Sultan dans le voisinage de Demotica. L'héroïque batailleur a perdu dans l'aventure quatre doigts, un bout d'oreille, un bout de nez, et la possibilité de continuer en Turquie sa propagande belliqueuse.

III

Pierre se croit maintenant en mesure de terminer promptement sa guerre avec la Suède. L'épuisement de son pays, le désordre de ses finances lui en font une nécessité impérieuse. Il compte malheureusement sans les alliés qu'il s'est donnés. En septembre 1712, le siège de Stralsund, entrepris à frais communs, n'a abouti qu'à soulever l'opinion européenne ; Russes, Danois et Saxons y ont passé leur temps à se quereller et à dévaster le pays environnant. La fin de la guerre de la succession d'Espagne faisant craindre une intervention de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Autriche dans les affaires du Nord, Pierre envoie le prince Kourakine à la Haye, pour demander la garantie de ses conquêtes sur la Suède en échange d'un secours contre la France. On fait un accueil assez froid à son ambassadeur ; la conduite des alliés en Poméranie n'a pas été pour engager les gens à faire cause commune avec eux ! Et l'année se termine par une défaite complète de l'armée saxo-danoise, qui a suivi dans le Mecklembourg le

dernier corps suédois tenant encore campagne sous Stenbock.

L'année suivante n'est pas meilleure. Un rapprochement entre l'Angleterre et la France se dessinant au congrès d'Utrecht, Pierre va à Hanovre, pour engager l'Électeur dans ses intérêts. Il n'en tire que de bonnes paroles. Il se rabat sur la Prusse, où le roi Frédéric Ier vient de mourir. La Prusse a suivi jusqu'à présent un système que l'on pourrait résumer ainsi : ne rien faire, mais tâcher d'obtenir quand même quelque chose ; laisser les autres se battre et profiter de la bagarre pour s'adjuger une part du butin. Elle s'est laissé offrir Elbing, sans donner autre chose en échange que d'assez vagues promesses. Pour aller plus loin, elle ne demandait pas moins qu'une anticipation précoce sur l'œuvre du grand Frédéric : le partage immédiat de la Pologne (1). Une visite au nouveau roi Frédéric-Guillaume met Pierre à même de se convaincre que le changement de règne n'a modifié en rien, de ce côté, les principes politiques.

De retour à Pétersbourg, en mars 1713, il se décide à frapper personnellement un grand coup, en attaquant la Finlande, « cette mère nourricière » de la Suède, ainsi qu'il l'appelle (2). L'événement prouvera qu'il est le mieux servi en faisant lui-même ses affaires. Abo, la ville principale du pays, est prise presque sans résistance en août ; en octobre, Apraxine et Michel Galitzine battent les Suédois à Tammerfors. Mais en Allemagne, par contre, la campagne de 1713 n'a été heureuse que pour la Prusse, qui n'y a pris part qu'avec ses convoitises. Enfermé à Tönningen, Stenbock a été amené à capituler le 4 mai devant Menchikof et les alliés, et la reddition de Stettin s'en est suivie ; mais les vainqueurs se disputant le bénéfice de la victoire, la Prusse, qui a refusé son artillerie aux assiégeants pour prendre la ville, a consenti généreusement à les mettre d'accord en y introduisant une garnison, et le *traité de séquestre,* qui lui a valu cette aubaine, comprend aussi Rügen, Stralsund, Wismar, toute la Poméranie ! En retour, il est vrai,

(1) Droysen, *Geschichte der Preussichen Politik*, IVe partie, Ire division, p. 340.
(2) Lettre à Apraxine, 30 octobre 1712. Cabinet, s. I, l. 14.

le roi Guillaume s'est déclaré disposé « à donner son sang pour « le Tsar et pour ses héritiers (1) ».

Peu satisfait de cette compensation, le Danemark a protesté, réclamé des garanties contre les ambitions prussiennes, holsteinoises ou russes, et témoigné de sa mauvaise humeur en se refusant à un arrangement avec le Hanovre, par lequel, après la mort de la reine Anne et l'avènement au trône d'Angleterre de l'électeur Georges, Pierre a espéré se concilier l'appui de cette dernière puissance.

En 1714, le Tsar est seul à tenir campagne sur terre et sur mer, et la fortune continue à lui sourire. Après la prise de Neuschlot, qui a consommé la conquête de la Finlande, il bat en personne la flotte suédoise le 25 juillet, entre Helsingfors et Abo, fait prisonnier le contre-amiral Erensköld, s'empare de l'île d'Aland, et, revenant dans « son paradis » avec un nouveau déploiement de pompes triomphales, il reçoit en récompense le grade de vice-amiral conféré par le Sénat.

Mais, en novembre, Charles reparaît inopinément dans Stralsund. Il y est rejoint par l'administrateur de Lubeck, gérant du duché de Holstein pendant la minorité du duc Charles-Frédéric. Fils d'une sœur de Charles XII, celui-ci passe actuellement pour l'héritier présomptif de la couronne de Suède. Mais, en attendant, les Danois ont pris possession de son héritage holsteinois, et font mine de le garder. Charles XII semble seul capable désormais de les en empêcher. Or, voici qu'à Stralsund un coup de théâtre se produit, qui est fait pour compliquer encore la trame déjà si touffue de cette longue et interminable crise du Nord. L'administrateur de Lubeck est accompagné par son ministre qui, brusquement, devient le favori et le conseiller le plus écouté du héros suédois. Comment et pourquoi, on ne saurait le dire, car l'homme n'a rien qui prévienne en sa faveur. Son aspect est sinistre, et on le croit généralement coupable ou capable des plus abominables forfaits. Avant peu, quand il sera mêlé aux grandes négocia-

(1) SOLOVIEF, t. XVII, p. 24.

tions destinées à pacifier l'Europe, Châteauneuf, le ministre de France à la Haye, gémira d'avoir à traiter « avec un homme dont la loyauté peut être suspectée avec beaucoup « de raison ». Stanhope le traitera de « fripon » et l'accusera d'être vendu à l'Empereur. Antipathique et suspect à tout le monde, il éveillera partout la méfiance et l'effroi. Il s'appelle le baron de Gœrtz.

Au commencement de 1715, les affaires des alliés paraissent un moment prendre meilleure tournure. Le Danemark consentant à céder au Hanovre Brême et Verden, et la Prusse faisant mine d'accepter la médiation de la France entre elle et la Suède, le roi Georges a été amené à déclarer la guerre aux Suédois comme électeur de Hanovre. Mais avant peu tout se brouille à nouveau et va de travers. Le Danemark s'est avisé de réclamer la coopération de la flotte anglaise, que l'Électeur n'a pu ni voulu promettre, et la flotte anglaise restant dans ses ports, l'armée danoise reste dans ses quartiers. En mai, la Prusse accède à l'alliance, mais c'est pour mettre la main sur Stralsund, d'où Charles XII s'évade avant la capitulation (12 décembre). Grand mécontentement de Pierre qui, retenu en Pologne, n'a pas pris part au siège. Il prétend se rattraper en établissant en Allemagne sa nièce, Catherine Ivanovna, qu'il mariera au duc de Mecklembourg, Charles-Léopold, et qu'il dotera avec des villes mecklembourgeoises, Wismar et Warnemünde, en les reprenant aux Suédois. En avril 1716, Wismar capitule, en effet, devant les alliés ; mais ceux-ci refusent d'y laisser entrer Repnine qui commande le corps russe. Encore une fois Pierre a travaillé pour le roi de Prusse.

Une compensation flatteuse pour son amour-propre lui est réservée au cours de l'été suivant. Au mois d'août, à bord d'un navire de sa construction, l'*Ingermanland,* il passe en revue les escadres russe, danoise, hollandaise et anglaise, réunies en rade de Copenhague sous son commandement. L'Angleterre et la Hollande ne sont là que pour la parade, mais on s'est entendu pour une action commune des flottes russe et danoise

en Scanie, et la présence des deux autres flottes, quoique purement démonstrative, n'en est pas moins faite pour donner aux alliés un puissant appui moral. L'entente cessera, malheureusement, au moment précis où la coopération effective devra commencer. De part et d'autre on se soupçonne et on s'accuse de desseins étrangers à l'entreprise projetée. Pierre a beau déployer tout son esprit d'initiative et toute son énergie, courant à Stralsund pour hâter l'arrivée des transports danois qui font défaut, risquant des reconnaissances périlleuses sous le feu des batteries ennemies. Sa chaloupe, *Princesse,* est percée par un boulet. Le mois de septembre arrive avant qu'on ait bougé, et l'état-major russe est unanime alors à déclarer qu'il y a lieu de remettre l'expédition à l'été prochain. Aussitôt c'est un *tolle* général parmi les alliés : Pierre a jeté le masque; il s'est entendu avec les Suédois pour un partage de la Poméranie et du Mecklembourg! Il n'est venu en Allemagne que pour cela! Peut-être même en veut-il à Copenhague! La capitale est mise en état de défense. Les bourgeois de la ville reçoivent une distribution d'armes. Le Hanovre, qui a vu d'un œil jaloux l'installation d'une princesse russe en terre allemande, au point d'offrir au Tsar l'alliance de l'Angleterre et la coopération effective de la flotte anglaise en échange d'une renonciation de sa part au mariage mecklembourgeois, se montre le plus irrité. Le roi Georges alla, affirme-t-on, jusqu'à vouloir envoyer à l'amiral Norris, qui commandait ses bâtiments dans les eaux danoises, l'ordre de s'emparer de la personne du souverain russe et de couler son escadre (1). Stanhope, chargé de la commission, prétendit en référer aux autres ministres, ses collègues, et donna au souverain le temps de se calmer; mais Pierre prit ses alliés en dégoût. Il ordonna à ses troupes d'évacuer le Danemark sur Rostock, Chérémétief s'établissant dans le Mecklembourg avec le gros de ses troupes, et il s'en fut à Amsterdam, où Gœrtz l'attirait, ouvrant devant ses yeux des horizons nouveaux.

(1) Mahon, *Hist. of England,* t. I, p. 338; Droysen, *loc. cit.,* p. 174; Soloviev, t. XVII, p. 64.

IV

Ministre du duc de Holstein avant d'être celui de Charles, Gœrtz a essayé d'abord de sauver les intérêts de son maître de la crise où ils paraissaient devoir sombrer avec la fortune du roi de Suède. Il a négocié avec la Prusse, le Hanovre et le roi de Pologne, pour s'assurer une part dans les dépouilles du grand vaincu, avec le Tsar pour faire épouser au duc de Holstein une princesse moscovite et le placer ensuite sur le trône de Suède. Il a trahi ainsi par anticipation son maître futur et n'a gagné à ces démarches que la plus mauvaise réputation diplomatique de l'Europe. C'est pourtant avec une sincérité entière que, les alliés l'éconduisant et les Danois occupant le Holstein sans opposition d'aucune part, il s'est rejeté sur le héros suédois retour de Turquie. Chercher le salut du Holstein dans le triomphe de ce dernier; pour cela, réduire le nombre de ses ennemis, isoler le Danemark, jeter le prétendant dans les jambes de Georges de Hanovre et traiter alors directement avec le Tsar, avec la Prusse même, si possible, en se servant de la médiation française, tel est le plan auquel il s'est arrêté maintenant.

En arrivant en Hollande, où Gœrtz séjourne depuis le mois de mai 1716, Pierre n'est pas éloigné de prêter l'oreille à ses suggestions. Le médecin écossais Ereskins, un partisan du prétendant que Gœrtz a réussi à placer auprès du Tsar, l'a travaillé en ce sens. Quant au concours de la France, il paraît assuré : le plan de Gœrtz ne fait, au fond, que dégager l'idée maîtresse du dernier traité franco-suédois. celui du 13 avril 1715. La France s'y est engagée à appuyer Charles XII dans ses efforts pour la récupération de son domaine transbaltique et le duc de Holstein-Gottorp dans ses réclamations. Ainsi qu'on l'a fait observer, l'idée de Gœrtz est de marque française

et de bonne marque : Louis XIV et Torcy (1). Il s'est agi pour le grand Roi et pour son ministre de sauver d'une ruine complète un système d'alliances qui, pendant des siècles, a garanti à la France sa situation dans l'Europe centrale en présence de l'Empire. L'affaiblissement de la Turquie et de la Pologne, les coups portés à la Suède par la Russie, ont sapé cet édifice à la base. L'idée de le reconstruire avec d'autres matériaux, en s'adressant à la Russie elle-même, n'est pas mûre et aura besoin de beaucoup de temps encore pour triompher de l'esprit de routine et d'un attachement plus légitime à de vieilles et respectables traditions. L'idée de Gœrtz est, en attendant, un pis aller assez sortable.

Du mois de juillet au mois de novembre 1716, la Haye devient un centre de négociations extrêmement actives. Gœrtz, le ministre de Suède à Paris, baron Sparre, le général Ranck, un Suédois qui sert la Hesse, Poniatowski, l'ami dévoué de Charles XII, s'abouchent avec Kourakine, avec Dubois que le Régent a expédié de Paris, avec le pensionnaire Heinsius (2). Pierre est de plus en plus mal disposé pour ses alliés d'Allemagne. Catherine, qui devait le suivre à Amsterdam, a dû s'arrêter à Wesel, où elle met au monde le 2 janvier 1717 un enfant, le tsarévitch Paul, qui ne vit que quelques jours. Cette malheureuse issue de ses couches est attribuée par son mari aux mauvais traitements qu'elle a eu à subir en traversant le Hanovre. On est allé jusqu'à battre son cocher! Dubois, malheureusement, est venu en Hollande ayant tout autre chose en tête que de seconder Gœrtz. Louis XIV n'est plus ; la direction de la politique française a échappé à de Torcy, et le Régent a envoyé Dubois pour rencontrer Stanhope et s'entendre avec l'Angleterre sur un objet auquel il subordonnera pendant quelque temps toutes les autres considérations et combinaisons politiques : la succession convoitée du grand Roi!

(1) Syveton, *loc. cit.*, 1895, p. 418.

(2) Uhlenbeck, *Recherches dans les archives russes* pour l'*Histoire des relations entre la Russie et les Pays-Bas*, la Haye, 1891, p. 192; Scheltema, *La Russie et les Pays-Bas*, t. III, p. 323 et suiv.

L'échec de Gœrtz tient à cette coïncidence fatale. La France se dérobant, Pierre tente un rapprochement avec l'Angleterre. Mais en février 1717, le ministre de la Suède à Londres, Gyllenborg, est arrêté sous prévention d'entente avec le prétendant, et le résident russe, Viesselovski, se trouve impliqué dans l'accusation. Il se justifie tant bien que mal, et le Tsar dépêche Kourakine à sa rescousse, avec l'offre d'un traité de commerce avantageux, comme préliminaire d'une alliance politique; mais aussitôt on réclame de l'envoyé un autre préliminaire : l'évacuation du Mecklembourg. Pierre est forcé de reconnaître qu'il n'y a rien à faire pour lui de ce côté : le roi d'Angleterre et l'électeur de Hanovre s'entendent pour le repousser de l'Allemagne et de la Baltique. Il se rabat de nouveau sur la France, et, au mois de mars 1717, il se décide à y tenter personnellement la fortune. Des avis favorables lui sont arrivés de Berlin : la Prusse paraît disposée à s'entremettre pour une entente et même à y participer. Je parlerai plus loin avec quelque détail du séjour du Tsar sur les bords de la Seine et du succès qu'y rencontreront ses tentatives diplomatiques personnelles. Il sera médiocre. Pourtant, en revenant à Amsterdam de Paris, où ils auront accompagné le souverain, ses ministres, Golovkine. Chafirof et Kourakine, signeront, avec Châteauneuf pour la France et Cnyphausen pour la Prusse, un traité, dont le trait essentiel consistera dans l'acceptation de la médiation française pour mettre fin à la guerre du Nord. Et c'est encore l'idée de Gœrtz qui triomphera ainsi.

Le diplomate antipathique a conquis les sympathies personnelles du Tsar. Pierre consent à le voir en secret au château de Loo et y entre de plain-pied dans ses projets. Le chargeant de ces propositions pour une paix séparée avec Charles, il prend l'engagement de ne pas agir avant trois mois, et c'est avec des passeports du souverain russe que Gœrtz va à Revel, pour rejoindre de là son maître en Suède. Les conséquences de ce nouvel imbroglio diplomatique se développeront rapidement. Au commencement de janvier 1718, l'attention du monde politique à Pétersbourg est éveillée par le

départ inopiné du général Bruce, grand maître de l'artillerie, et du conseiller de chancellerie Ostermann. Où vont-ils? Le président hollandais, de Bie, observe que Bruce a fait emballer « des habits nouveaux et riches et de la vaisselle d'argent ». Comme on le sait très économe, ce luxe a paru suspect, et les « gros mots et emportements » avec lesquels Ostermann a répondu aux questions discrètes du résident de Hanovre Weber, affirmant qu'il se met en route pour une tournée d'inspection, ne le rassurent point (1). En mai l'Europe entière sait à quoi s'en tenir : Bruce et Ostermann pour la Russie, Gœrtz et Gyllenborg pour la Suède, se sont réunis à Aland pour traiter de la paix. Pour couper court aux querelles de préséance, on a abattu une cloison séparant deux pièces et placé la table des conférences au milieu, moitié dans une chambre, moitié dans l'autre. Il sera plus difficile de s'entendre sur l'objet de la réunion. Gœrtz réclamant le *statu quo ante,* l'abandon de toutes les conquêtes faites sur la Suède, et Pierre ne consentant qu'à évacuer la Finlande, on est loin de compte. Il est vrai que le Tsar se montrait très large par ailleurs, offrant tous les équivalents que la Suède voudrait prendre sur les possessions allemandes du roi d'Angleterre, à charge pour elle, bien entendu, de s'en assurer la possession. Mais il l'y aiderait; il appuierait même au besoin la cause du prétendant en Angleterre. Les Suédois paraissant faire peu de cas de ces avantages, il recommandait à ses plénipotentiaires d'essayer de la corruption. Gyllenborg n'était pas homme sans doute à refuser un lot de bonnes terres en Russie. Mais on lui dit que les Hanovriens ont de leur côté corrompu le ministre suédois Miller. Il en est naïvement outré (2). Des bruits qui circulent simultanément sur un soulèvement populaire provoqué en Russie par le procès du tsarévitch Alexis, l'obstination de Charles XII, dont les espérances sont ainsi réveillées, la difficulté de reprendre Stettin à la Prusse, que le roi de Suède ne veut plus abandonner, mettent à une entente rapide un ob-

(1) De Bie à Heinsius, 21 janv. 1718. Archives de la Haye.
(2) Lettre à Kourakine du 27 sept. 1718. Archives Kourakine, t. I, p. 4.

stacle plus sérieux, et la catastrophe de Frederikshald survient, coupant court aux négociations. Charles est tué (10 décembre 1718). Accusé de connivence avec la Russie au détriment des intérêts suédois, emprisonné et mis en jugement par les ordres d'Ulrique-Éléonore, qui, mariée au prince héritier de Hesse-Cassel, Frédéric, prend la succession de son frère, Gœrtz monte à l'échafaud. La grande crise du Nord entre dans une phase nouvelle.

V

On se remet à négocier à Aland, le baron Lilienstaedt y remplaçant Gœrtz, et Pierre y envoyant Iagoujinski avec des propositions plus engageantes, qui vont jusqu'à l'abandon de la Livonie. Comme elles ne suffisent pas encore, des moyens extrêmes de coercition sont mis en œuvre par le Tsar : en juillet 1719, une énorme flotte russe, 30 vaisseaux, 130 galères, 100 petits bâtiments, opère une descente sur la côte suédoise, et, pénétrant à l'intérieur du pays, le général-major Lascy y brûle cent trente-cinq villages, des moulins, des magasins, des usines sans nombre. Un parti de Cosaques s'avance à une lieue et demie de la capitale. Mais l'ombre héroïque de Charles plane sur sa patrie. Le gouvernement et le peuple résistent vaillamment à l'épreuve. Ostermann se présentant à Stockholm en parlementaire, le prince de Hesse-Cassel et le président du Sénat, Kronhelm, lui déclarent qu'ils sont prêts à faciliter le débarquement des troupes russes, en vue d'une rencontre décisive qui viderait le débat. Brême et Werden, cédés enfin au Hanovre, ont gagné en même temps à Ulrique-Éléonore l'appui de l'Angleterre. La cour de Vienne, brouillée avec celle de Pétersbourg par l'affaire du tsarévitch Alexis, accentue ses anciennes dispositions, qui sont en faveur de la Suède, par jalousie de la Prusse. En juin 1720, l'influence du cabinet de Londres vaut à la Suède sa réconciliation avec le Danemark.

moyennant une indemnité de six cent mille ducats et la cession du péage du Zund, contre la remise de toutes les conquêtes danoises en Poméranie et en Norvège. A la Haye, Kourakine est réduit à rechercher l'appui de l'Espagne! Et le résident français La Vie écrit de Pétersbourg :

« Les mouvements inquiets du Tsar, joints aux transports « dont il est possédé, sont une marque de la violence des « passions dont il est agité... Les fonctions de la nature sont « interrompues par une insomnie qui ne lui laisse aucun repos, « et ceux qui sont auprès de sa personne font courir le bruit « que les spectres en sont la cause, voulant couvrir le sujet de « ses inquiétudes, qui n'est que trop visible (1). »

Ce sujet si apparent, c'est le résultat de vingt années d'efforts que Pierre voit compromis par la défection des alliés imprudemment associés à sa fortune victorieuse et ne songeant qu'à lui disputer le prix de ses victoires; et c'est l'âme et c'est la chair de tout un peuple, épuisé, mis à bout de forces par cette guerre interminable, qui crient dans les affres nocturnes du souverain. Voilà à quoi l'ont amené ses liaisons avec les grandes puissances européennes, ses essais de politique à grande allure en leur compagnie, et tout l'attirail d'une diplomatie de grand apparat emprunté à leurs traditions.

Les grandes puissances, heureusement pour lui, ont plus le désir de lui faire payer cher son imprudence et sa présomption que les moyens d'y réussir. En mai 1720, une escadre anglaise commandée par Norris est arrivée en vue de Revel avec une attitude menaçante. Elle a opéré sa jonction avec la flotte suédoise, mais, après quelques tentatives d'intimidation, elle n'a fait que brûler une *isba* et une *bania* (bain) construites par des ouvriers dans un îlot voisin. Pendant ce temps, un détachement russe conduit par le brigadier Mengden a opéré une nouvelle descente en Suède, incendiant mille vingt-six maisons de paysans. « C'est une perte sensible, écrit à ce sujet Men- « chikof, que celle que les deux flottes réunies ont causée à

(1) 6 juin 1719. Aff. étr. de France.

« Votre Majesté dans l'île de Nargin; mais, tout bien consi-
« déré, on peut en faire son deuil, abandonnant l'*isba* à la
« flotte suédoise et la *bania* à l'anglaise. »

C'est maintenant le tour de la France d'entrer en scène; mais son intervention plus efficace s'exercera d'une manière toute pacifique et dans un sens également salutaire pour les intérêts des deux pays également assoifés de paix. Elle aboutit, en avril 1721, à une nouvelle réunion de plénipotentiaires russes et suédois à Nystadt. Campredon, qui a fait récemment le voyage de Saint-Pétersbourg à Stockholm avec l'assentiment du Tsar, leur a préparé les voies. Du côté de la Suède on ne s'obstine plus guère qu'à écarter du compromis le duc de Holstein, avec lequel Pierre a pris encore des engagements téméraires. Ce prince est bien devenu, depuis la mort de son oncle, l'héritier légitime de la couronne de Suède, et Pierre a eu l'idée de faire valoir et d'exploiter au profit de la politique russe ses droits méconnus. Charles-Frédéric est venu en juin 1720 à Pétersbourg sur une invitation du Tsar, y a reçu l'accueil le plus flatteur, et la main de la tsarevna Anne, fille de Pierre, lui a été promise, offerte presque. Catherine, affirme-t-on, lui a déclaré publiquement « qu'elle serait heureuse de devenir la belle-mère d'un prince dont elle aurait pu être la sujette, si la fortune n'avait pas trahi la Suède (1) ».

En matière de promesses, il est vrai, les traditions de l'école byzantine aussi bien que celles de l'école occidentale mettent le souverain russe fort à l'aise, et il jettera lestement par-dessus bord le malheureux duc, ses droits, ses ambitions et ses espérances. Le 3 septembre 1721, un courrier arrive à Wiborg, apportant au Tsar la nouvelle de la signature de la paix. La Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie avec Wiborg, une partie de la Finlande, sont acquises définitivement à la Russie, moyennant une indemnité de deux millions d'écus. La Pologne du côté de la Russie, l'Angleterre

(1) Solovief, t. XVII, p. 269.

du côté de la Suède, sont comprises dans le traité. Il n'y est pas question du duc de Holstein.

La grande évolution de la puissance moscovite, la fin de la période orientale et continentale dans son histoire, le commencement d'une période occidentale et maritime sont consommés. L'Europe politique s'est accrue décidément d'un facteur, qui comptera de plus en plus dans ses futures destinées. Et Pierre est arrivé au terme de son rude labeur, de son terrible apprentissage. Il peut savourer les acclamations de son peuple, qui, surmené, exténué et épouvanté en dernier lieu, l'a suivi quand même jusqu'au bout et partage maintenant sa joie débordante, son immense soulagement. Il revient aussitôt à Pétersbourg, remontant la Néva et faisant continuellement sonner les fanfares, tirer les trois canons de son yacht. La foule accourt au débarcadère de la *Troïtsa*. Elle aperçoit de loin le Tsar, debout à l'avant du navire, agitant un mouchoir et criant : *Mir! Mir!* (La paix!) Il saute à terre, leste et bondissant, comme aux jours de son adolescence, et court aussitôt à l'église de la Trinité, où un service de grâces est célébré. Pendant ce temps, sur la place devant le temple, une estrade de bois s'est dressée rapidement; on y a amené des tonneaux de bière et d'eau-de-vie; Pierre y monte, après avoir payé son tribut de reconnaissance à Dieu, parle en termes émus du grand événement, et, vidant un verre d'eau-de-vie, donne le signal des libations triomphales (1). Les officiers de la marine viennent le complimenter, et le prient d'accepter le grade d'amiral, qui est comme une consécration du nouveau rôle et de la nouvelle place conquise pour le pays et pour son chef dans la Baltique. Il consent de bonne grâce. Le Sénat, à son tour, lui fait hommage de trois titres nouveaux : « Père de la Patrie — Pierre le Grand — Empereur. » Il hésite cette fois. Ses prédécesseurs et lui-même ont déjà été tentés à ce sujet. Dès le seizième siècle, la prétention de faire reconnaître dans le mot *tsar* un équivalent de *César* ou de *Kaiser* est née en

(1) Choubinski, *Récits historiques*, p. 31 et suiv.

Russie, en même temps que la tendance à répudier les origines asiatiques d'une puissance inclinant à s'européaniser. Ayant servi primitivement à désigner les princes tatars de Kasan, ce mot correspond au *sar* persan, au *sir* anglais et au *sire* français, avec une valeur analogue. Dans un traité conclu entre l'empereur Maximilien et le grand-duc Vassili Ivanovitch, le titre impérial a été, un peu par mégarde, attribué au prince moscovite. Depuis, on a toujours vécu sur cette équivoque; mais en 1711 Kourakine en était encore réduit à *gratter*, dans les lettres adressées à son maître par la reine Anne, le qualificatif « *tsarienne* » accolé à la *Majesté* du vainqueur de Poltava. Pierre a paru assez indifférent jusqu'à présent à cette revendication et plutôt hostile, exprimant par un mot énergique et pittoresque la raison de ses répugnances intimes : « Ça sent le moisi. » Il cède maintenant, mais avec une restriction : il sera *Empereur de toutes les Russies* et non *Empereur d'Orient,* ainsi qu'on l'aurait voulu. Et il ne se dissimule pas les difficultés qu'il trouvera à faire agréer en Europe ce nouveau personnage. En effet, la France et la Hollande sont seules d'abord à vouloir le reconnaître. La Suède n'y consent qu'en 1723; la Turquie, dix années plus tard; l'Angleterre et l'Autriche, en 1742; la France et l'Espagne, en 1745, et la Pologne, la plus directement intéressée, en 1764 seulement, à l'avènement de Poniatowski et à la veille du premier partage.

La *Russie de toutes les Russies,* englobant les provinces conquises depuis cinq siècles à la civilisation européenne par l'hégémonie polonaise, fera alors définitivement son entrée dans l'histoire.

A la fête qui accompagne la proclamation du nouveau titre, le nouvel Empereur tire de sa main le feu d'artifice, l'artiste chargé de ce soin ayant été trouvé ivre mort. Il boit lui-même copieusement et s'amuse plus que tous ses sujets ensemble. Mais le lendemain, tôt levé comme à l'ordinaire, il se remettra au travail. Pour lui la paix ne veut pas dire le repos. A côté, au-dessus même des avantages matériels, qui en constituent le bénéfice immédiat, il entend en retirer pour son peuple

un bénéfice moral, d'une portée plus lointaine, mais indéfinie. Il veut que cette lutte de vingt années ait été surtout une école, « à triple et cruelle durée d'études », ainsi qu'il en parle dans une des lettres adressées comme à l'ordinaire à ses amis pour leur annoncer l'heureux événement. Et savoir n'est rien ; il faut profiter, et sur l'heure, de ce qu'on a appris. Quoi? Repartir en guerre? Pourquoi pas? Comme il ne se sent pas las lui-même, il en viendra vite à méconnaître la lassitude des siens. Et voici qu'une nouvelle entreprise militaire le tente, avec des horizons encore plus étendus que ceux que la « fenêtre ouverte sur l'Europe » du côté de la Baltique a mis devant ses yeux. A le suivre, l'historien lui-même se sent presque à bout d'haleine.

VI

En luttant pour reculer les limites de son empire et de son influence du côté de l'Occident, Pierre n'a pas perdu de vue sa frontière orientale. Dès 1691, le bourgmestre d'Amsterdam, Nicolas Witsen, a attiré son attention, par l'entremise du résident hollandais à Moscou, sur l'importance des relations commerciales à établir entre la Russie et la Perse. En 1692, le voyage du Danois Isbrand en Chine a fait époque pour la connaissance de ce pays. Un des collaborateurs les plus dévoués de Pierre pour la construction des vaisseaux et des canaux, l'Anglais John Perry, s'est appliqué de son côté à étudier le littoral de la Caspienne, où, depuis le milieu du dix-septième siècle déjà, Astrahan est devenu un entrepôt important pour le commerce de l'Arménie et de la Perse. Des tentatives renouvelées à plusieurs reprises pour conquérir le marché de Pékin, où à la même époque une église russe a été fondée, n'ont pas donné, il est vrai, de résultat. Envoyé là-bas comme ambassadeur, en 1719, le colonel Ismaïlof s'est heurté à l'opposition

des Jésuites plus solidement établis sur place (1). Mais cette déconvenue n'a eu pour effet que de fortifier Pierre dans le dessein de se frayer par ailleurs une route vers l'Extrême-Orient. A défaut de la Chine, les Indes. La pensée d'y rencontrer l'Angleterre et de lui faire échec n'entre assurément pas encore dans son esprit. Il n'a en vue qu'une part à conquérir dans l'immense réservoir de richesses où presque toutes les puissances européennes ont trouvé à se pourvoir. Il visera d'abord Khiva et Boukhara, premières étapes sur le chemin de l'Oxus qui le conduira à Delhi, d'où les Anglais n'ont pas encore chassé le Grand Mogol. Les marchands russes avaient déjà exploré cette voie. Après la malheureuse campagne de 1711, la tentation de se pousser de ce côté, de regagner à l'est, sur la Caspienne, le terrain perdu au sud, sur la mer Noire, est devenue plus pressante. En 1713, les rapports d'un *hodja* turkmène attiré à Moscou ont excité encore les convoitises du souverain : il y avait de l'or à trouver sur les bords de l'*Amou-Daria* (Oxus), et ce fleuve, qui se jetait autrefois dans la Caspienne et que les Khiviens ont détourné dans la mer d'Aral par peur des Russes, pouvait être ramené à son cours primitif. La guerre de Suède a fait obstacle à une expédition de quelque importance ; mais Pierre n'a pu y tenir et a inauguré le système des *petits paquets,* qui, fatal plus tard à d'autres conquérants de pays exotiques, ne le servira pas mieux. Un premier et très faible détachement, mis en campagne en 1714 sous la conduite de l'Allemand Bergholz, a pris le chemin de la Sibérie, l'a trouvé barré par les Kalmouks et a battu en retraite. En 1717, le prince Alexandre Bekovitch Tcherkaski, mieux équipé avec quatre mille hommes d'infanterie et deux mille Cosaques, a pénétré jusqu'à Khiva, négociant et se battant tour à tour, mais a fini par être massacré avec tout son monde (2).

(1) BAER, *Peters Verdienste un die Erveiterung der geographischen Kentniss Beiträge zur Kentniss d. Russ. Reichs*, Pétersbourg, 1872, t. XVI, p. 12-32.

(2) EDWARDS (H Sutherland), *Russian projects against India*, Londres, 1885, p. 1-30.

Plus heureuses ont été d'autres tentatives simultanément faites du côté de la Perse. En 1715, Artémi Pétrovitch Volynski, envoyé à la cour du Schah, en est revenu avec un traité de commerce et un projet d'expédition sur une grande échelle. Nommé gouverneur d'Astrahan en 1720, il n'a cessé de prôner et de préparer cette campagne. C'est elle qui, au lendemain de la paix de Nystadt, remet Pierre en activité belliqueuse et l'arrache aux douceurs de son « paradis ». A ce moment la situation de la Perse semble d'ailleurs appeler d'elle-même une intervention armée. Après les Lesgues et les Kazykoumyks, dont les incursions dans le pays au courant de l'année 1721 y ont ruiné les comptoirs russes et causé à un seul marchand, Iévreïnof, une perte de cent soixante-dix mille roubles, les Afgans pénètrent jusqu'à Ispahan. Si la Russie ne se hâte, elle sera devancée par la Turquie, qui annonce l'intention de rétablir l'ordre chez ses voisins. Et Pierre prend son parti : pour utiliser ces circonstances propices et répondre aux appels énergiques de son gouverneur d'Astrahan, il mettra sur pied toute une armée, et il la conduira en personne.

Le 13 mai 1722, il quitte Moscou, accompagné de Tolstoï, d'Apraxine et de l'inséparable Catherine; le 18 juillet, il prend la mer à Astrahan, avec vingt-trois mille hommes d'infanterie. Sa cavalerie, forte de neuf mille chevaux, ira par terre, suivie par une nuée de troupes irrégulières, vingt mille Cosaques, vingt mille Kalmouks, trente mille Tatares. Le rendez-vous est dans la direction de Derbent. Que prétend faire le Tsar avec cette armée de cent mille hommes? Ses projets sont restés à l'état d'énigme. Très probablement, en prenant le contre-pied des anciennes démonstrations militaires à trop faible effectif, il s'est laissé une fois de plus emporter par sa verve. Une fois de plus aussi il a laissé voir ce fonds d'étrange légèreté qui s'allie chez lui aux plus solides qualités du caractère et de l'esprit. Le 23 août, après une rencontre peu meurtrière avec les troupes du sultan d'Outemich, il fait une entrée triomphale à Derbent, où les sénateurs lui envoient leurs féli-

citations, en l'engageant « à marcher en avant sur les pas d'Alexandre ». Mais aussitôt le nouvel Alexandre est obligé de tourner court. Comme en Moldavie onze années plus tôt, ses soldats risquent de mourir de faim. Les transports d'approvisionnement qui devaient pourvoir à leur subsistance ont sombré en traversant la Caspienne. En quelques jours sa cavalerie est démontée par l'absence de fourrages; les chevaux tombent par milliers. Il laisse une petite garnison à Derbent, pose au confluent du Soulak et de l'Agrahan la première pierre d'un fort qui portera le nom de Sainte-Croix, et revient pompeusement et piteusement à Astrahan (1).

Mais une fois de plus aussi il rachètera son erreur par la qualité maîtresse de son génie : l'obstination. Revenant militairement au système des petits paquets, lançant au cours de l'année suivante le colonel Chipof à la tête d'un détachement qui occupera la ville persane de Riachtchi, le général-major Matiouchkine à la tête d'un autre qui s'emparera de Bakou, considéré par l'état-major russe comme la clef de la position à prendre dans ces contrées, il fait agir en même temps sa diplomatie. A Ispahan, le colonel Abramof s'ingénie par ses ordres à expliquer aux Persans que le Tsar n'a autre chose en vue que de leur prêter assistance contre les tribus révoltées, et, le 12 septembre 1723, Isman-Bey signe à Pétersbourg, au nom du Schah, un traité qui abandonne à la Russie tout le littoral convoité de la Caspienne, avec Derbent, Bakou, les provinces de Gilian, Mazanderan et Astrabat, en échange d'une vague promesse de secours contre les insurgés. Au mois de mai de l'année suivante, Pierre en sera déjà à vouloir mettre en valeur et exploiter ces nouvelles acquisitions; il rédigera à l'adresse de Matiouchkine une instruction détaillée pour l'envoi à Pétersbourg des produits locaux : pétrole, sucre, fruits secs, citrons.

C'est aller un peu trop vite en besogne. Le prince Boris Mechtcherski, qui se rendra à Ispahan, en avril 1724, pour la

(1) Solovief, t. XVIII, p. 40-50.

ratification du traité, sera reçu à coups de fusil! Excitée par l'Angleterre, la Turquie proteste de son côté, exige une évacuation immédiate des territoires occupés, en réclame tout au moins une portion pour elle, demandant à l'envoyé français, marquis de Bonac, de fixer les parts. Appliqué à mettre tout le monde d'accord, Bonac a maille à partir avec le ministre russe Niéplouief, qui l'accuse de trahir les intérêts de la Russie après avoir pris deux mille ducats pour les défendre. Il jette à la porte l'insolent (1). Mais l'obstination doit triompher encore : en juin 1724, un traité de partage est signé à Constantinople, et si les limites qu'il détermine resteront précaires et illusoires, la Russie aura pris définitivement pied dans ces parages, et, de façon ou d'autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, elle arrivera à y faire prévaloir son influence.

Envoyé à Constantinople pour l'échange des ratifications, Alexandre Roumiantsof se croisera en route avec une députation arménienne, allant à Pétersbourg pour solliciter l'appui du Tsar contre la Porte. Déjà!

Un mouvement a été créé, qui ne s'arrêtera plus, et posé un problème à la solution duquel l'avenir de l'Europe paraîtra lié encore à la fin du siècle suivant.

On pense bien que les députés de 1724 sont reçus à bras ouverts. Avec un sens politique des plus remarquables, Pierre a aussitôt songé à faire de la protection des peuplades chrétiennes du lieu, Arméniens, Gruziens, la base de son action dans les pays à disputer aux Turcs et aux Persans. Hélas! il n'aura pas le temps de développer ce programme. Ses jours sont comptés désormais, et après lui ses héritiers, compromettant l'œuvre ébauchée, perdront un moment de vue jusqu'à la route des Indes jalonnée de la veille. Les jalons resteront pourtant. La question d'Orient demeurera ouverte dans les termes mêmes que son génie aura improvisés. Il y a mis sa griffe. Jusqu'à sa mort, il ne cessera de se préoccuper du sort

(1) Soloviev, t. XVIII, p. 58 et suiv. De Bonac ne parle pas de cet incident dans ses rapports.

de sa nouvelle clientèle chrétienne. Et en même temps, toujours impatient, ne pouvant se résoudre à attendre, il cherchera, un peu à tâtons, une autre route, un acheminement de plus vers l'Orient lointain et mystérieux.

Au cours de l'année 1723, dans le port de Rogerwick, on travaillait avec la plus grande hâte et le plus grand secret à l'armement de deux frégates devant appareiller prochainement pour une destination inconnue. Le 12/24 décembre, elles mettaient à la voile, essuyaient une bourrasque et étaient obligées de se réfugier dans le port de Revel. Le bruit se répandait alors qu'elles devaient aller à Madagascar pour prendre possession de cette île, qui pendant deux siècles encore sollicitera l'ambition colonisatrice des puissances européennes. Ainsi que beaucoup de ses inspirations, c'est de la Suède que Pierre avait tiré celle-ci. Peu de temps avant sa mort, Charles XII s'était mis en rapport avec un aventurier du nom de Morgan, fils probablement du célèbre chef de flibustiers anglais, Henri John Morgan (1637-1690), mort à la Jamaïque après une carrière orageuse, au cours de laquelle il s'était emparé de l'isthme de Panama et y avait exercé quelque temps une autorité despotique. Morgan se faisait fort d'ouvrir aux Suédois l'accès de l'île, où, à l'entendre, d'immenses trésors s'offraient à une prise facile. Les pourparlers avaient été repris en 1719 avec la reine Ulrique-Éléonore, et des préparatifs avaient été commencés en vue d'une expédition, et c'est alors que Pierre, mis au courant par ses agents de Stockholm, avait résolu de devancer ses voisins. Mais, dans son imagination ardente, Madagascar ne devait être, comme Bakou, qu'une étape. Après avoir occupé l'île et y avoir établi le protectorat russe, le commandant de son expédition à lui, l'amiral Wilster, devait poursuivre sa course à l'est jusqu'aux pays fabuleux soumis au sceptre du Grand Mogol.

Ce n'était qu'un rêve. Avec sa hâte et sa fièvre habituelles, Pierre ne s'est même pas accordé le temps nécessaire pour obtenir les données les plus élémentaires sur sa future conquête. Il n'a pas lu les documents dérobés à son intention

dans la chancellerie de Stockholm, et, à tout hasard, il a rédigé une lettre pour le Roi qu'il a supposé devoir régner sur l'île, en lui faisant observer que, pour le moment, le protectorat de la Russie valait plus que celui de la Suède. Les Suédois étaient mieux renseignés. Il a fait aussi choix des deux premières frégates venues, sans s'inquiéter si elles se trouvaient en état de faire un aussi long voyage. Sa colère est extrême quand il apprend la mauvaise conduite des deux fragiles bâtiments. Il s'en prend à Wilster et à ses subordonnés; il tempête; il menace; il ne veut pas entendre parler d'abandonner son projet; il imagine des cuirasses de feutre et d'ais, destinées à recouvrir les bois immergés et à en compenser la mauvaise qualité; et il ordonne à l'amiral de se tenir caché à Rogerwick sous un faux nom, en attendant un prochain départ. Peines perdues! Les frégates se refuseront décidément à faire leur devoir, les cuirasses de feutre seront introuvables à Revel; au commencement de 1724, il est décidé que l'expédition sera remise à une date ultérieure (1). Il n'en sera plus question du vivant du grand souverain. Après lui, dégrisée de son ivresse maritime, la Russie a dû et a su mieux comprendre les ressources, directions et limites naturelles de sa puissance colonisatrice. Elle y a trouvé une part suffisamment belle!

(1) Golikof, t. IX, p. 300 et suiv.; t. X, p. 370 et suiv.; *Revue maritime russe*, mars 1894.

CHAPITRE III

L'APOGÉE. — EN FRANCE.

I. Premier projet de voyage en France et son avortement. — Rancune du Tsar. — Tentatives de rapprochement. — La France en prend l'initiative. — Du Héron. — Baluze. — Voyage de Matviéief à Paris. — Rupture complète des relations diplomatiques. — Le rapprochement s'opère en dehors de la politique. — Français en Russie et Russes en France. — Double courant d'émigration. — La colonie française à Saint-Pétersbourg. — Une étrange paroisse. — Le Père Cailleau. — Reprise des négociations. — Lefort. — Le comte de la Marck. — Sa mauvaise situation en Allemagne pousse Pierre à chercher un appui en France. — Le voyage de Paris est décidé. — II. L'arrivée à Dunkerque. — L'incognito du Tsar. — Une suite de quatre-vingts personnes. — Un souverain exigeant. — Les tribulations de M. de Liboy. — Le comte de Mailly-Nesle. — La question du cabriolet. — Un étrange mode de transport. — Le souper du Tsar à Beauvais. — L'arrivée à Paris. — L'appartement du Louvre. — Un billet de logement à l'Académie française. — L'hôtel Lesdiguières. — Trois jours d'emprisonnement. — Avant de sortir, le Tsar veut recevoir la visite du Roi. — Le cérémonial. — L'étiquette oubliée. — Dans les bras du Tsar. — Pierre est rendu à la liberté. — En touriste. — L'*habit du farouche*. — Curiosité, humeur ombrageuse et parcimonie. — La soirée de l'Opéra. — Le Tsar servi par le Régent. — Mécontentement des princes et des princesses. — Mésaventure de la duchesse de Rohan. — Le Tsar s'humanise. — Visite à Saint-Cyr. — La légende et l'histoire. — Lettre de madame de Maintenon. — Visites aux établissements scientifiques. — Occupations sérieuses et divertissements. — Le revers de la médaille. — Les orgies de Trianon. — Le retour de Fontainebleau. — Le départ. — Munificences suprêmes. — Le Tsar paye son écot. — Sur la route de Spa. — III. Résultats politiques. — Ils sont nuls d'abord. — Les exercices de voltige diplomatique. — Le Tsar est seul à vouloir négocier sérieusement. — Le congrès de la Haye. — Un traité platonique. — Représentation diplomatique insuffisante de part et d'autre. — Diplomates endettés. — Le baron de Schleinitz et Cellamare. — Avances nouvelles de la part du Tsar. — Leur raison secrète. — Il veut marier sa fille en France. — La tsarevna Élisabeth. — Louis XV ou le duc de Chartres. — Accueil réservé fait en France à ces ouvertures. — Le silence de Dubois. — Ses raisons. — Désaccord intime. — La France veut une alliance politique et la Russie une alliance de famille. — Absence de terrain pour une entente. — L'alliance de l'avenir.

I

Suivant sa prestigieuse apparition en rade de Copenhague, à la tête de quatre escadres réunies sous son commandement,

le voyage de Pierre en France marque l'apogée de son règne. Les événements qui viendront après, déceptions politiques et tristesses domestiques, la rupture avec des alliances trop chèrement payées, le procès du tsarévitch, l'affaire Mons, semblent, en dépit même du triomphe de Nystadt, comme des retours de fortune. C'est le déclin.

Depuis 1701, Pierre n'a pas été une année sans quitter les frontières de son empire, incessammment en course sur les grandes routes de l'Europe, soit pour visiter tour à tour, dans leurs capitales, les alliés de son choix, soit pour demander aux eaux de Carlsbad ou de Pyrmont le rétablissement d'une santé de plus en plus ébranlée. Le chemin de Paris l'a tenté en 1698 déjà, lors de son premier grand voyage. Il a attendu, essayé même de provoquer une invitation qui n'est pas venue (1). Il s'en est consolé assez facilement. « Le Russe, l'a- « t-on entendu dire, a besoin du Hollandais sur mer, de « l'Allemand sur terre; il n'a que faire du Français. » Les relations entre les deux pays, très peu développées encore, n'en ont pas moins subi le contre-coup de la blessure ainsi faite à l'amour-propre du souverain moscovite, et les intérêts de la clientèle française dans le Nord ont eu également à s'en ressentir. Mais ce résultat a rencontré en France une indifférence au moins égale au dédain professé par le Tsar. La guerre de la succession d'Espagne y a trop absorbé les esprits. Dans la pensée du Roi Très Chrétien, comme dans l'imagination de la plupart de ses sujets, la Moscovie est restée à l'état de chose lointaine et d'un médiocre intérêt; son monarque a conservé une figure de personnage exotique, bizarre, obscur, et en somme peu curieux. Jusqu'en 1716, le nom du vainqueur de Poltava n'a même pas paru sur la liste des souverains européens imprimée à Paris!

A Birzé pourtant, en 1701, Pierre a causé avec l'envoyé français qui y a suivi le roi de Pologne, et, ainsi entamée avec

(1) Oustrialof, *Histoire de Pierre le Grand*, t. III, p. 135 et 489.

du Héron, la conversation a continué par l'entremise de l'envoyé russe à la cour d'Auguste, par le canal de Patkul, par d'autres intermédiaires encore. Par malheur, un malentendu grave s'y est accusé aussitôt : à Versailles, on a cru s'adresser, en l'honorant grandement, à un client nouveau d'ordre secondaire, peu exigeant naturellement; à une autre Pologne, plus lointaine, plus barbare et plus susceptible encore d'être engagée au service du Roi moyennant un modique salaire accompagné de quelques douceurs; à Moscou, on a prétendu traiter d'égal à égal. Une des forces essentielles de la Russie moderne, je veux dire la haute opinion qu'elle a toujours eue de son importance et de sa puissance, avant même de l'avoir justifiée, s'est manifestée superbement en cette occasion. Du Héron parlant d'un rapprochement entre les deux cours, voici la réplique de l'interlocuteur russe : « L'union et « l'alliance intime entre ces *deux héros du siècle* — il veut dire « Louis XIV et Pierre — seraient assurément un très grand « objet de l'admiration de toute l'Europe (1). » Au lendemain de Narva, le compliment devait être médiocrement goûté en France!

En 1703, le successeur de du Héron en Pologne, Baluze, a tenté un voyage à Moscou et en est revenu assez penaud : il s'attendait à recevoir des « ouvertures », et on lui a demandé, sèchement, d'en faire. Jusqu'en 1705 la Russie n'a elle-même à Paris qu'un agent sans caractère, Postnikof, que nous connaissons déjà, et que je vois occupé surtout de traduire et de publier les bulletins des victoires, plus ou moins authentiques, remportées par son maître sur les Suédois. A vrai dire, les anciennes ambassades moscovites ont laissé derrière elles, sur les bords de la Seine, des souvenirs fâcheux. Celle des princes Dolgorouki et Mechtcherski, en 1667, a failli aboutir à un conflit sanglant : ayant eu la prétention d'introduire en franchise toute une cargaison de marchandises destinées à la vente, les ambassadeurs ont mis le

(1) Golovine, ministre des Aff. étr., à du Héron, 27 décembre 1701. Aff. étr. de France.

poignard à la main pour repousser les douaniers du Roi (1).

En 1705, Matviéief vient de la Haye à Paris, mais a tout d'abord à s'escrimer contre les préjugés dont l'opinion y paraît remplie à l'égard des Russes et de leur souverain. « Est-il « vrai, lui demande-t-on, que, pendant son séjour en Hol- « lande, le Tsar ait brisé son verre en s'apercevant qu'on y « avait versé du vin de France? » — « Sa Majesté raffole du « vin de Champagne. » — « Est-il vrai encore qu'il ait or- « donné un jour à Menchikof de pendre son fils? » — « Mais « c'est une histoire datant d'Ivan le Terrible (2)! » Ces tentatives d'apologie ne mènent pas bien loin, et le pauvre diplomate a, d'autre part, dans son bagage, une commission peu agréable : il s'agit de deux navires moscovites capturés par les corsaires de Dunkerque. Rien à faire de ce côté. On écoute poliment ses remontrances, comme ses rectifications historiques, mais on garde les navires.

Une nouvelle tentative de rapprochement a lieu après Poltava, et là Pierre prend sa revanche. Les rôles paraissent intervertis; les avances viennent maintenant de la France; au tour du Tsar d'y faire grise mine. Baluze, qui a peine à le rejoindre au milieu de ses courses continuelles et qui ne parvient à l'aborder qu'en mai 1711, à la veille de la campagne du Pruth, avec une offre de médiation entre la Russie et la Suède, reçoit un accueil ironique : « Le Tsar veut bien de sa « médiation, mais pour l'accommoder avec le Turc seule- « ment. » On le traite en importun, on l'écarte systématiquement de la personne du souverain; on le réduit à courir après lui, à la dérobée, dans les jardins de Iaworow. Quand il revient à la charge, au retour de Pierre de sa malheureuse campagne, on lui tourne le dos sans façon (3).

Les événements ont marché. Les puissances avec lesquelles Pierre a lié partie contre la Suède sont précisément celles que la guerre de la succession d'Espagne a mises aux prises avec

(1) Aff. étr. de France. *Mémoires et documents*, Russie, t. III, p. 21 et suiv.
(2) Solovief, t. XV, p. 72.
(3) Baluze au Roi, Varsovie, 11 sept. 1711. Aff. étr. de France.

la France. Et le désir d'arracher à la France l' « arme la plus puissante dont elle dispose en Allemagne », à savoir l'appui de la Suède, est devenu entre lui et elles le trait d'union naturel. « Tant qu'on n'aura pas fait cela, écrit Kourakine à ce moment, « rien ne servira de prendre au Roi Arras, tout Arras qu'il « est (1). »

Personnellement, Kourakine n'est d'ailleurs nullement anti-Français. Ses instincts de grand seigneur et ses habitudes vite prises d'homme du monde lui donnent trop de goût pour Paris et surtout pour Versailles. Simultanément même, il est entré sous main, avec Rakoczy, le chef des insurgés hongrois, dans une négociation assez obscure et passablement louche, dont il a osé dérober le secret au Tsar, au moyen d'une correspondance chiffrée avec un alphabet spécial. L'objet en est de mettre fin à la guerre de la succession d'Espagne aux dépens de l'Autriche, la Russie assumant, au profit de la France, le rôle, déjà imaginé alors, d'*honnête courtier*. En avril 1712, Rakoczy a paru lui-même à Utrecht pour essayer d'y mettre les fers au feu. Hélas! il s'y est rencontré avec un courrier de Chafirof, annonçant, de Constantinople, la conclusion d'une paix avantageuse, « qu'il a réussi à obtenir, malgré les intri- « gues de l'envoyé français, lequel s'est montré, pour la Rus- « sie, pire que les Suédois et les traîtres polonais ou cosaques ». Du coup, Kourakine a vu le terrain se dérober sous lui, et n'a pas insisté (2).

Insensiblement pourtant et par la force seule des choses, l'abîme ainsi creusé entre les deux pays a tendu à se combler d'année en année. En entrant dans la famille européenne, la Russie a fait, quoi qu'elle en ait pensé, un grand pas pour le franchir. Un courant de relations naturelles, inévitables, s'est établi lentement et s'est développé entre les deux peuples, alors même que les gouvernements restaient séparés. Quelques

(1) Note de Kourakine pour Saint-John, Londres, 21 avril-2 mai 1711. Archives Kourakine, t. IV, p. 405.

(2) Archives Kourakine, t. V, p. xv, 1 et suiv., 171 et suiv., 178, 184, 197, 209.

Russes sont venus en France et y ont élu domicile ; des Français en plus grand nombre ont cherché un établissement en Russie. Postnikof déjà a eu commission pour embaucher à Paris quelques hommes d'art, architectes, ingénieurs, chirurgiens. Il y a trouvé d'abord beaucoup de difficulté. Les Français sont exigeants, « demandent mille écus par an et croient « aller au bout du monde en allant à Moscou ». Mais peu à peu le mouvement d'émigration s'est prononcé. Le Breton Guillemotte de Villebois, dont Pierre s'est assuré personnellement les services en 1698 pendant son séjour en Hollande ; le Gascon Balthazar de l'Osière, qui, en 1695 déjà, a figuré sous Azof dans les rangs de l'armée moscovite, battent là-bas le rappel au milieu d'une colonie française naissante. Aux sièges de Notebourg et de Nienschantz je vois encore, dans un rôle très actif, l'officier de génie Joseph-Gaspard Lambert de Guérin, qui plus tard donnera au Tsar des conseils pour le choix des emplacements sur lesquels Pétersbourg sera bâti (1).

Après Poltava, le flot montera. Deux architectes français, Merault et de la Squire, seront employés, en 1712, aux constructions de la nouvelle capitale. En 1715, Pierre mettra à profit la mort de Louis XIV pour se procurer, à bon compte, toute une équipe d'artistes sans emploi : Rastrelli, Legendre, Leblanc, Davalet, Louis Caravaque. La même année, la direction des chantiers de constructions navales établis sur la Néva est confiée au baron de Saint-Hilaire. Un comte de Launay paraît parmi les gentilshommes de la chambre du Tsar ; sa femme est première dame d'honneur des jeunes princesses, filles du souverain. Une chapelle française est fondée à Saint-Pétersbourg dans l'île de Saint-Basile, et son chapelain, le Père Cailleau, Cordelier, prend le titre d'« aumônier de la nation française ». Je dois à la vérité de dire que ce que l'on sait de lui et de sa paroisse n'est pas pour en donner une idée très avantageuse. Ce Cordelier est un prêtre relaps, qui, avant de quitter la France, s'y était procuré, par surprise, un brevet

(1) Bantich-Kamenski, *Recueil historique*, Moscou, 1814, p. 66-67.

d'aumônier dans le régiment de Marsillac et s'était fait chasser pour inconduite. Je le vois constamment en querelle avec ses ouailles de Saint-Pétersbourg. Il veut pénétrer de force chez François Vasson, fondeur au service du Tsar qui lui a défendu sa porte, et madame Vasson lui barrant le passage, il la traite de « voleuse » et de « coureuse d'armées », et finit par la maltraiter si fort qu'elle est obligée de prendre le lit. Il lance publiquement les foudres de l'excommunication sur le peintre Caravaque et déclare nul son mariage avec mademoiselle Simon, parce que les bans en ont été publiés ailleurs qu'à la chapelle du *Vassili-Ostrow*. Il enjoint à la mariée de quitter le lit conjugal, et, sur son refus, la poursuit avec un recueil de chansons obscènes et diffamatoires, qui font l'objet d'un procès porté devant la juridiction du consulat français. Dans sa plaidoirie, le Cordelier se targue de pouvoir parler sciemment des disgrâces secrètes de la fille Simon, « en ayant eu une par- « faite expérience avant son illégal mariage (1) ».

Indépendamment de ces désordres intimes, le sort de la colonie n'est d'ailleurs pas enviable à beaucoup d'égards. Après trois années de service, récompensés par la croix de Saint-André sans aucun appoint pécuniaire, Lambert de Guérin est réduit à vendre tout ce qu'il possède pour échapper à la misère et payer son voyage de retour en France. En 1717, il écrira au duc d'Orléans : « Je me trouve fort heureux d'être « sorti sain et sauf des États de ce prince (Pierre Ier) et de me « trouver dans le plus florissant royaume de l'univers, où du « pain et de l'eau valent mieux que toute la Moscovie. » Et son cas n'est pas isolé, car, dans un rapport adressé en 1718 à Dubois par l'agent commercial La Vie, je lis ces lignes : « L'état d'un grand nombre de Français, qui sont venus s'éta- « blir en ce pays (en Russie), me paraît si triste que je me « trouve obligé d'en informer V. G. Vingt-cinq de ceux qui « étaient aux gages du Tsar ont été congédiés du service, « nonobstant les conventions qu'ils ont faites à Paris avec le

(1) Dossiers du Consulat de France à Saint-Pétersbourg, juillet 1720. Aff. étr. de France.

« sieur Lefort, agent de ce prince... Un plus grand nombre « d'autres, qui ne sont point à la paye et à qui on s'était « engagé à Paris de fournir des fonds pour les établir, par « l'inexécution de cette promesse, se trouvent dans une grande « misère (1). » Un officier du nom de La Motte jugera même à propos, en retournant dans son pays, de publier à ce sujet un « Avertissement au public », qui fera grand bruit (2).

Mais l'impulsion est donnée, et le nombre des immigrants s'accroît d'année en année dans la nouvelle capitale du Nord, au point d'y inquiéter les agents diplomatiques des autres puissances. Le résident hollandais, de Bie, jette des cris d'alarme (3). A Paris, en même temps, Lefort, un neveu du compagnon de jeunesse de Pierre, s'entremet, avec le concours du chancelier Pontchartrain, pour la formation d'une compagnie de commerce franco-russe. L'affaire sombre malheureusement au moment d'aboutir : l'entremetteur est arrêté pour dettes. A cet égard, une fatalité semble poursuivre les modestes débuts d'une entente destinée à un si brillant avenir. Lefort a pour successeur un sieur Hugueton, qui se faisait appeler baron d'Odik, et en qui le ministère français découvre en y regardant de près un gibier de potence, « un banqueroutier de Londres, « que le Roi aurait fait pendre avec justice si le roi d'Angle- « terre avait eu égard aux instances qui lui ont été faites pour « ravoir ce malheureux, qui avait cherché un asile à Londres ». Puis, c'est, du côté de la France cette fois, une intervention manquée du comte de La Marck, chargé secrètement en 1716 par le duc d'Orléans de rejoindre le Tsar aux eaux de Pyrmont et d'éprouver la solidité des engagements qui le lient avec les ennemis du Roi (4). Ce nouveau messager de paix se met en grands frais de préparatifs diplomatiques, à coups de mémoires, projets préliminaires, etc. Quand il a fini, Pierre a quitté Pyrmont.

Il semble qu'en marchant ainsi on n'ait pas grande chance

(1) Pétersbourg, 3 janvier 1718. Aff. étr. de France.

(2) Cologne, 1704. La brochure provoque de nombreuses répliques et contre-répliques.

(3) Dépêches des 3 et 6 août 1714. Archives de la Haye.

(4) Instruction du 18 juin 1716. Aff. étr. de France.

de se rencontrer; mais la logique des événements travaille d'elle-même au rapprochement des deux pays; elle triomphe des inconséquences et des défaillances de leur diplomatie. A mesure que l'on découvre mieux en France l'erreur de calcul commise dans l'évaluation du nouveau facteur dont la politique européenne s'est enrichie, Pierre arrive aussi à percevoir plus clairement les inconvénients et les dangers de la situation que ses entreprises irréfléchies lui ont faite au cœur de l'Allemagne. Au commencement de 1717, la Prusse, dont il a surtout servi les intérêts, menace d'y abandonner le trop aventureux souverain. Alarmée par la mauvaise tenue d'une coalition, à laquelle elle n'a pris part, dès le début, qu'avec de prudentes réserves, inquiétée par les pourparlers du Tsar avec Gœrtz, dont elle a eu connaissance, elle a jugé à propos de se mettre à couvert au moyen d'une convention secrète signée avec la France le 14 septembre 1716. Elle y a accepté la médiation de cette dernière puissance et s'est engagée à cesser les hostilités, moyennant l'abandon de Stettin. Il ne reste d'autre ressource à Pierre que de suivre son exemple, et le voyage de France est décidé. En février 1717, vingt gentilshommes russes appartenant aux plus considérables familles du pays, Jérebtsof, Volkonski, Rimski-Korssakof, Ioussoupof, Saltykof, Pouchkine, Bézobrazof, Bariatinski, Biélossielski, y précèdent leur maître. Ils ont reçu la permission d'entrer dans les gardes-marine du Roi. L'heure est venue pour la Russie et pour son souverain de faire un nouveau pas, et le plus considérable de tous, dans cette prise de contact avec le monde européen qui est devenu une loi de leur destinée.

Catherine ne sera pas du voyage, et ce seul fait indique la portée de l'événement. Pierre se sépare rarement de cette compagne aimée. Toutes les cours d'Allemagne l'ont vue à ses côtés, et il ne s'est pas soucié de l'effet qu'elle a pu y produire. Il juge à propos de ne pas renouveler l'expérience à Paris. Évidemment il a conscience de devoir s'y trouver au milieu d'éléments nouveaux de culture et de raffinement comportant d'autres exigences de décence et de tenue.

II

La route n'a pas lieu sans encombre. Pierre arrive à Dunkerque, le 21 avril 1717, avec une suite de cinquante-sept personnes. Cet entourage nombreux est pour ses hôtes une première et assez embarrassante surprise. Le Tsar avait prétendu voyager dans le plus strict incognito, et les frais de réception ont été calculés en conséquence. La fatalité veut encore que les premiers débats entre les ministres de l'auguste voyageur et M. de Liboy, gentilhomme ordinaire de la maison du Roi envoyé à sa rencontre, portent sur une question piteuse de gros sous ! Sa Majesté Tsarienne ne consentirait-elle pas à recevoir une somme fixe pour son entretien pendant le séjour qu'elle s'est proposé de faire en France ? On irait jusqu'à quinze cents livres par jour. Cette façon de solder les frais d'hospitalité est de règle, à cette époque, pour les envoyés étrangers venant en Russie ; la proposition n'a donc en elle-même rien d'inconvenant. Kourakine, pourtant, se récrie et réduit de Liboy au silence, mais aussi au désespoir, car les crédits du malheureux agent sont limités, et il aperçoit, dans la maison de Sa Majesté, un *coulage* énorme. « Sous prétexte « de deux ou trois assiettes qu'il prépare tous les jours à son « maître, le chef de cuisine enlève la valeur d'une table de « huit couverts en viande et même en vins ! » Liboy essaye de réaliser une économie « en rompant le souper » . Protestation générale des seigneurs russes et de leurs domestiques. Et le nombre en augmente ; ils sont bientôt quatre-vingts ! Par bonheur, on s'est ravisé à Versailles, et de nouvelles instructions du Régent laissent à son représentant les coudées plus franches. On ne regardera pas à la dépense, pourvu que le Tsar soit content. Mais contenter le Tsar n'est pas chose aisée. De Liboy découvre dans son caractère « des semences de

vertu », mais « toutes sauvages ». Il se lève de grand matin, dîne vers dix heures, soupe légèrement quand il a bien dîné, et se couche à neuf; mais, entre le dîner et le souper, il fait une furieuse consommation d'eau-de-vie d'anis, de bière, de vin, de fruits et de toute espèce de victuailles. « Il a toujours « sous la main deux ou trois assiettes préparées par son cuisi- « nier, abandonne une table somptueusement servie pour « aller manger dans sa chambre, se fait faire de la bière par « un homme à lui, trouvant détestable celle qu'on lui sert, et « se plaint de tout. » C'est un Gargantua maussade. Les seigneurs de sa suite ne sont pas moins exigeants, « aimant tout « ce qui est bon et s'y connaissant ». Guère sauvages déjà ceux-ci, peut-on en conclure.

Mais le service de la table n'est encore qu'un jeu à côté de celui des transports. Le Tsar prétend aller à Paris en quatre jours, ce qui paraît impossible avec les relais dont on dispose. Kourakine toise d'un regard méprisant les carrosses qu'on met à sa disposition, disant « qu'on n'a jamais vu un gentilhomme « monter dans un corbillard ». Il veut des *berlines*. Quant au Tsar, il déclare soudain ne vouloir s'accommoder ni d'un carrosse ni d'une berline. Il lui faut un cabriolet à deux roues, pareil à ceux dont il se sert à Pétersbourg. On n'en trouve ni à Dunkerque ni à Calais, et, quand on s'est mis sur les dents pour le satisfaire, il a changé de fantaisie. Liboy arrive à constater avec amertume que « cette petite cour est fort chan- « geante, irrésolue et, du trône à l'écurie, fort sujette à la « colère ». Les volontés et les projets de Sa Majesté Tsarienne varient d'une heure à l'autre. Nulle possibilité d'arrêter un programme et de régler à l'avance quoi que ce soit.

A Calais, où l'on s'arrête quelques jours, le souverain s'humanise un peu. Il passe en revue un régiment, visite un fort, assiste même à une chasse donnée en son honneur, et son humeur devient si charmante que Liboy en arrive à concevoir des alarmes pour la vertu de *Madame la Présidente*, à laquelle incombe le soin de faire aux voyageurs les honneurs de la ville. Mais la question des transports revient sur le tapis et s'enve-

nime au point que Liboy voit déjà le voyage « rompu ». On ne sait plus du tout combien de temps le Tsar voudra rester à Calais, ni même s'il se décidera à continuer la route. A ce moment, — on est déjà au 2 mai, — Liboy reçoit un coadjuteur de marque dans la personne du marquis de Mailly-Nesle. A Paris, on veut que ce jeune seigneur soit allé à la rencontre du souverain moscovite sans avoir eu pour cela aucune commission ; il a prétexté « une prérogative ancienne dans sa mai- « son d'aller au-devant des rois étrangers quand ils entrent en « France par la Picardie », et a trouvé moyen, tout ruiné qu'il soit, d'emprunter mille pistoles, pour sauvegarder la tradition. Un correspondant du duc de Lorraine, qui se fait l'écho de ces propos, y ajoute d'autres traits, où paraissent curieusement les idées qui avaient cours dans la capitale sur le compte de l'hôte qu'on s'apprêtait à y recevoir : de Mailly prétendant monter en carrosse avec le Tsar, celui-ci l'en aurait chassé à coups de poing ; le souverain moscovite aurait répondu à une observation par un soufflet, etc. (1).

En réalité, le marquis est régulièrement commissionné par le Régent, et la malignité publique s'est gratuitement égayée aux dépens du jeune homme ; son rôle ne s'en trouve pas moins assez ingrat. Pour commencer, il tombe mal, car c'est la Pâque russe, et la suite du Tsar se trouve empêchée de le recevoir comme il a pu s'y attendre : elle est ivre morte. Le souverain reste seul debout et à peu près dans son état ordinaire, « bien qu'il soit sorti incognito à huit heures du soir, « raconte Liboy, pour aller boire avec ses musiciens logés « dans un cabaret ». Mais le cabaret et la compagnie qu'il y a trouvée le disposent mal évidemment à recevoir le compliment du marquis. Même les jours suivants et à jeun, il le trouvera trop élégant. A défaut de coups de poing, il lui décochera des épigrammes, s'étonnera de le voir changer de costume tous les jours : « Ce jeune homme ne peut donc trouver un tailleur pour l'habiller à sa guise ? » L'humeur du Tsar s'est, d'ailleurs,

(1) Lettres de Sergent, Bibliothèque nationale, Collection de Lorraine, vol. 574 (manuscrits).

derechef assombrie. Il a manifesté enfin le désir de se remettre en chemin ; mais il a fait choix d'un nouveau mode de locomotion ; il a imaginé une sorte de brancard, sur lequel sera fixé le corps d'un vieux phaéton trouvé dans un lot de voitures mises au rebut, le tout devant être porté à dos de chevaux. On cherche en vain à lui expliquer qu'il y a danger pour lui à se risquer en cet étrange équipage auquel les attelages ne sont pas dressés. « Les hommes, écrit de Mailly à ce sujet, ordinairement se « mènent par la raison ; mais ceux-ci, si tant est qu'on peut « donner le nom d'homme à qui n'a rien d'humain, ne l'en- « tendent point du tout. » On ajuste le brancard du mieux que l'on peut ; l'essentiel est de partir. Sur ce point, Mailly renchérit sur Liboy, ajoutant : « Je ne sais pas encore si le « Tsar couchera à Boulogne ou à Montreuil, mais c'est beau- « coup qu'il se mette en chemin ; je voudrais de tout mon cœur « qu'il fût arrivé à Paris et même qu'il en fût parti. Quand Son « Altesse Royale l'aura vu, et qu'il y aura resté quelques « jours, je suis persuadé, si j'ose le dire, qu'Elle ne sera pas « fâchée d'en être débarrassée. Les ministres ne parlent pas « français, hors M. le prince Kourakine, que je n'ai point vu « aujourd'hui..., et il n'est pas possible de faire aucun com- « mentaire sur les grimaces des autres, qui sont en vérité « d'une espèce particulière (1). »

On part donc, le 4 mai, le Tsar descendant de son brancard à l'entrée des villes, qu'il traverse en carrosse, pour reprendre aussitôt l'équipage de son choix. Il y est bien placé pour observer le pays qu'il traverse. Tout comme un autre voyageur qui le suivra à un demi-siècle de distance — Arthur Young — il est frappé par l'air de misère des gens du peuple qu'il rencontre. Douze ans plus tôt, Matviéief avait recueilli des impressions très différentes (2). Les der-

(1) Cette lettre, qui est du 3 mai 1717, n'a pas été comprise dans le *Recueil de documents* se rapportant au séjour de Pierre Ier en France, que la Société impériale d'histoire russe a fait entrer dans le XXXIVe volume de sa grande publication, en puisant au dépôt des Affaires étrangères de France. Cette omission n'est pas la seule.

(2) Soloviev, t. XVII, p. 88. Comp. t. XV, p. 71.

nières années d'un règne ruineux ont fait leur œuvre depuis.

On couche à Boulogne et l'on repart le lendemain pour coucher à Amiens; mais, à mi-chemin, le Tsar se ravise et prétend pousser jusqu'à Beauvais. Il n'y a pas de relais préparés; on lui en fait l'observation, et il ne répond que par des injures. Averti en toute hâte, l'intendant de Beauvais, M. du Bernage, fait l'impossible pour réunir les soixante chevaux indispensables. De concert avec l'évêque, il prépare à l'évêché un souper, un concert, une illumination et un feu d'artifice. Il décore le palais avec les armes du Tsar et sa chambre à coucher avec les portraits, peu ressemblants, j'imagine, des grands-ducs de Moscovie, ses ancêtres. Soudain on apprend qu'étant monté dans le carrosse du zélé intendant, le Tsar a traversé la ville précipitamment, a regrimpé sur son brancard, et s'est arrêté, à un quart de lieue de distance, dans un méchant cabaret, « où il n'a dépensé que dix-huit francs en tout pour son « repas et celui de ses gens au nombre d'une trentaine, tirant « lui-même de sa poche une serviette dont il s'est servi en « guise de nappe ». Le pauvre du Bernage en est réduit à improviser un bal que sa femme donnera à l'évêché et où on se consolera de l'absence du Tsar en songeant que les préparatifs faits pour le recevoir n'auront pas été absolument perdus (1).

Enfin le 10 mai au soir, le Tsar fait son entrée à Paris, escorté par trois cents grenadiers à cheval. On lui a offert l'appartement de la Reine mère au Louvre. Il a accepté, et, jusqu'au dernier moment, on s'est attendu à l'y recevoir. Coypel a été chargé d'y nettoyer peintures et dorures. On y a fait tendre, rapporte Sergent, « le beau lit que madame de Maintenon avait fait faire pour le Roi, qui est la chose du monde « la plus riche et la plus magnifique ». On a préparé dans la grande salle du palais deux tables de soixante couverts magnifiquement servies. En même temps le Louvre ayant paru trop étroit encore pour y loger toute la suite du souverain, on a

(1) Correspondance de l'évêque de Beauvais et des agents du duc d'Orléans aux Aff. étr. de France, mai 1717. Voy. aussi, pour cette partie du voyage : Lemontey, *Hist. de la Régence*, Paris, 1832, t. I, p. 113.

jugé à propos de réquisitionner — la salle des séances de l'Académie française ! Prévenue, le 5 mai, par un billet du duc d'Antin, intendant des bâtiments royaux, l'illustre compagnie l'a remercié *de sa politesse* et s'est empressée de déménager dans la salle voisine de l'Académie des inscriptions. Elle y restera jusqu'au 24 (1).

Toutefois, sur l'avis du comte Tolstoï, qui a devancé son maître dans la capitale, on s'est précautionné, à tout hasard, d'un autre logis, moins somptueux, à l'hôtel Lesdiguières. Bâtie par Sébastien Zamet, puis achetée aux héritiers du célèbre financier par François de Bonne, duc de Lesdiguières, cette belle demeure de la rue de la Cerisaie appartenait, à cette époque, au maréchal de Villeroi, qui, logé aux Tuileries, a consenti à la prêter. On y a fait aussi une grande dépense de préparatifs, mettant à contribution les tapisseries de la Couronne, réquisitionnant encore toutes les maisons de la rue pour des logements supplémentaires (2). Comme s'il s'appliquait à mettre en défaut toutes les prévisions, Pierre, en arrivant, se fait conduire au Louvre, entre dans la salle où on s'imagine qu'il va souper, jette un regard distrait sur le somptueux apparat qu'on y a développé pour lui, demande un morceau de pain et des raves, goûte de six espèces de vin, avale deux verres de bière, fait éteindre les bougies dont la profusion offense ses goûts d'économie, et s'en va. Il s'est décidé pour l'hôtel Lesdiguières (3).

Il y trouve encore trop beau, trop spacieux surtout, l'appartement qu'on lui a destiné et se fait dresser un lit de camp dans une garde-robe. De nouvelles tribulations attendent ceux qui sont appelés à remplacer maintenant Liboy et Mailly auprès de la personne du souverain. Saint-Simon dit avoir indiqué au Régent, pour cet office, le maréchal de Tessé, « comme un homme qui n'avait rien à faire, qui avait fort

(1) Registres de l'Académie française, 1895, t. II, p. 26-29.
(2) Buvat, *Journal de la Régence,* Paris, 1865, p. 269. Une plaque commémorative a été placée récemment au n° 10 de la rue.
(3) Sergent, Lettre du 10 mai 1717.

« l'usage et le langage du monde, fort accoutumé aux étran- « gers par ses voyages et ses négociations... C'était son vrai « ballot. » Pourtant, les préférences du Tsar vont aussitôt à l'adjoint qu'on a donné au maréchal, un comte de Verton, maître d'hôtel du Roi, « garçon d'esprit fort, d'un certain « monde, homme de bonne chère et de grand jeu ». Le Tsar donne de la besogne et de la tablature à tous deux.

Pour commencer et pendant trois jours, il se fait une prison de l'intérieur de l'hôtel. On devine sa curiosité devant les merveilles à peine entrevues de la nouvelle capitale, ses impatiences d'homme si extraordinairement remuant et toujours si pressé. Il se contraint, il se fait violence : il entend être d'abord visité par le Roi. On n'a pas prévu cette prétention. On l'a toujours connu beaucoup plus accommodant ou plus insouciant, peu disposé aux façons. A Berlin, en 1712, il a pris directement le chemin du château et a surpris le Roi au lit. A Copenhague, en 1716, il s'est introduit de vive force auprès de Frédéric IV, à travers une double haie de courtisans, lui barrant le passage, à raison de l'heure avancée choisie par lui pour cette irruption. Mais, dans l'une et l'autre de ces capitales, toutes ses allures ont été à l'avenant, familières, cavalières et parfois passablement incongrues (1). Apparemment, il s'est mis en tête l'idée d'une différence profonde entre ces cours souvent fréquentées par lui et celle qu'il aborde maintenant, et il est ici tout à fait différent, très sur ses gardes, méfiant, méticuleux et rigide observateur d'une étiquette dont il prétend d'ailleurs dicter les lois.

Le lendemain de son arrivée, le Régent vient le complimenter. Il fait quelques pas au-devant du visiteur, l'embrasse « avec un grand air de supériorité », dit Saint-Simon, lui indique la porte de son cabinet, y passe le premier, « sans autre « civilité », et prend siège « au haut bout ».

L'entrevue, qui dure une heure, Kourakine faisant office d'interprète, a lieu un samedi ; le lundi suivant seulement on

(1) Sbornik, t. XX, p. 57-63.

prend le parti de faire droit aux exigences de Sa Majesté Tsarienne en lui envoyant le petit roi. Cette fois il descend jusque dans la cour, reçoit le royal enfant à la portière du carrosse qui l'amène et marche de front avec lui, en prenant la gauche, jusqu'à sa chambre, où deux fauteuils égaux ont été préparés, celui de droite revenant au Roi. Échange de compliments pendant un quart d'heure, toujours par l'intermédiaire de Kourakine; puis le Roi se retire, et alors, dans un brusque mouvement qui lui fait oublier l'étiquette et le rend à sa simplicité naturelle, Pierre saisit l'enfant, le soulève entre ses bras robustes et l'embrasse en l'air. A en croire Saint-Simon, « le Roi ne fut pas du tout effrayé et se tira très bien d'af- « faire », Pierre écrivant de son côté à sa femme : « Je vous « annonce que lundi dernier j'ai eu la visite du petit Roi d'ici, « qui a deux doigts de plus que notre Lucas (un nain favori), « enfant extrêmement agréable par la taille et la figure et « assez intelligent pour son âge. »

La visite est rendue le lendemain avec le même cérémonial, minutieusement discuté et réglé à l'avance. Voici le Tsar libre de ses mouvements. Il en profite largement, se mettant aussitôt à courir par la ville en simple touriste et dans le plus modeste accoutrement, « vêtu, rapporte Buvat, d'un surtout de « bouracan gris assez grossier, tout uni, avec une veste « d'étoffe de laine grise, dont les boutons sont de diamants, « sans cravate et sans manchettes ni dentelles aux poignets de « sa chemise ». Il porte encore : « une perruque brune à l'es- « pagnole, dont il a fait rogner le derrière pour lui avoir paru « trop longue et sans être poudrée,... un petit collet à son « surtout, comme celui d'un voyageur, et... un ceinturon « garni d'un galon d'argent par-dessus son surtout, auquel « pend un coutelas à la manière des Orientaux ». Après le départ du souverain, ce costume sera quelque temps à la mode, sous le nom d'*habit du Tsar* ou du *Farouche*. Il visite les établissements publics et entre dans les boutiques, frappant partout ceux qui ont affaire à lui par la familiarité de ses manières, laquelle n'exclut pas un air de grandeur, la brusquerie de ses

mouvements, la curiosité insatiable de son esprit, une humeur ombrageuse, une absence complète de gêne et une extrême parcimonie. Il sort souvent sans prévenir personne, monte dans le premier carrosse qui se trouve à sa portée et se fait conduire où sa fantaisie l'appelle. Il emmène ainsi un jour à Boulogne l'équipage de madame de Matignon, qui est venue aux abords de l'hôtel Lesdiguières, « pour bayer », selon l'expression de Saint-Simon, et qui se voit obligée de rentrer chez elle à pied. Le pauvre de Tessé passe son temps à courir après le souverain sans savoir où le trouver.

Le 14 mai, le Tsar va à l'Opéra, où le Régent lui fait les honneurs de la loge royale. Au cours de la représentation, il demande de la bière et trouve tout naturel que le Régent la lui serve se tenant debout avec le plateau à la main. Il prend son temps pour vider le gobelet, demande une serviette quand il a fini et la reçoit de même « avec un sourire de politesse et un signe léger de la tête ». Le public, au rapport de Saint-Simon, ne laisse pas d'être un peu surpris du spectacle. Le lendemain, se jetant dans un carrosse de louage, il va visiter des ateliers, entre aux Gobelins, accable les ouvriers de questions et leur laisse un écu en partant. A la Ménagerie, le 19 mai, il donne vingt-cinq sols au fontainier. A Meudon, il gratifie un valet d'un « écu de papier » qui, affirme Buvat, vient de lui servir pour un usage intime et malpropre. Il paye comptant les commerçants qui affluent à l'hôtel Lesdiguières, mais il marchande beaucoup, et, après avoir arrangé ainsi qu'il est dit plus haut une magnifique perruque, chef-d'œuvre du premier artiste capillaire de Paris, il en donne sept livres et dix sols pour une valeur d'au moins vingt-cinq écus (1).

Il n'a aucun égard aux rangs et aux préséances d'autrui, ne s'embarrasse pas plus des princes et princesses du sang, dit encore Saint-Simon, que des premiers seigneurs de la cour, et ne les distingue pas davantage. Les princes se refusant à l'aller voir s'ils ne sont assurés qu'il rendra leur politesse aux prin-

(1) SERGENT, Lettre du 19 juin 1717.

cesses, il leur fait dire de rester chez eux. Les duchesses de Berry et d'Orléans l'ayant complimenté par leurs écuyers, il consent à les visiter au Luxembourg et au Palais-Royal, mais toujours « en montrant beaucoup de supériorité ». Les autres princesses ne l'aperçoivent que de loin, « en voyeuses », et, parmi les princes, le comte de Toulouse seul lui est présenté, et seulement en qualité de grand veneur, à Fontainebleau, où il est chargé de le recevoir. Le duc du Maine à la tête des Suisses, le prince de Soubise à la tête des gendarmes, figurent bien à une revue à laquelle on le convie et où trois mille carrosses remplis de « voyeurs » et de « voyeuses » entourent le champ des manœuvres; mais il ne leur fait aucune « honnêteté », ni à pas un des officiers présents.

Le 21 mai, il va au Grand Bercy, chez Pajot d'Ons en Bray, directeur de la poste, et y passe la journée à examiner de curieuses collections, en compagnie du célèbre Père Sébastien, Jean Truchet de son vrai nom, physicien et mécanicien de grand mérite. Il traite le savant Carme avec la plus grande distinction; mais la duchesse de Rohan, qui est à sa maison du Petit Bercy et qui accourt pour le voir, sort tout éplorée et se plaint à son mari : à elle non plus le Tsar n'a fait aucune honnêteté.

— Eh! qu'aviez-vous, madame, à attendre une honnêteté de cet animal-là! réplique le duc, assez haut pour être entendu d'un des seigneurs moscovites qui d'aventure comprend le français et qui relève le propos en termes assez vifs (1).

Saint-Simon a vu le souverain chez le duc d'Antin et l'a examiné à son aise, ayant demandé à ne pas être présenté. Il l'a trouvé « assez parlant, mais toujours comme étant par- « tout le maître ». Il a remarqué le tic nerveux qui à un moment contracte ses traits et en altère l'expression. De Tessé lui a dit que l'accident se renouvelait plusieurs fois par jour. La duchesse d'Antin et ses filles étaient présentes; mais le Tsar « passa fièrement devant elles », sans autre civilité qu'un

(1) SERGENT, lettre du 29 mai 1717.

léger signe de tête. Un portrait de la Tsarine, très ressemblant, que d'Antin a réussi à se procurer et qu'il a placé au-dessus d'une cheminée, a paru lui faire grand plaisir. Il a dit à ce sujet des choses très aimables, et, au fond, son absence de courtoisie n'est qu'un restant de timidité et de sauvagerie, car il s'amende peu à peu à cet égard ; vers la fin de son séjour, allant de maison en maison, accueillant toutes les invitations, il arrivera à se montrer parfait même avec les dames. A Saint-Ouen, chez le duc de Tresmes, où se trouveront un grand nombre de charmantes « voyeuses », il oubliera sa « fierté », se mettra en frais. On lui nommera l'une d'elles, qui est la marquise de Béthune, fille de son hôte, et il la priera de se mettre à table avec lui.

Paris aura fait son œuvre.

Il sera convenable, quoi qu'on en ait dit, sinon très galant, à Saint-Cyr, avec madame de Maintenon. On connaît le récit de Saint-Simon, reproduit nombre de fois, devenu classique : l'irruption inopinée dans la chambre, l'examen silencieux et brutal. Dans la biographie qu'il a jointe à l'édition des lettres de madame de Maintenon publiée par Santreau de Marsy, Auger confirme ces détails et veut même que la curiosité et l'irrévérence du Tsar se soient étendues à la nièce de celle qui fut la femme du grand Roi : « La voyant un jour (madame « de Caylus) dans une assemblée et apprenant qui elle était, « il alla droit à elle, la prit par la main et la regarda beau- « coup (1). » Les légendes les plus invraisemblables ne sont pas pour étonner l'historien ; l'étonnant est qu'Auger n'ait pas lu cette lettre de madame de Maintenon *comprise dans son recueil :* « En ce moment, — la lettre est à l'adresse de ma- « dame de Caylus, — M. Gabriel entre et me dit que M. Bel- « legarde me mande qu'il veut venir ici après dîner, si je le « trouve bon, c'est-à-dire le Tsar. Je n'ai osé dire que non, et « je vais l'attendre dans mon lit. On ne me dit rien de plus. « Je ne sais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie ; s'il veut

(1) I, CCXXXV.

« voir la maison, les demoiselles; s'il entrera au chœur; je « laisse tout au hasard. — Le Tsar est arrivé à sept heures du « soir. Il s'est assis au chevet de mon lit; il m'a demandé si « j'étais malade. J'ai répondu que oui. Il m'a fait demander « ce que c'est que mon mal. J'ai répondu : Une grande vieil- « lesse avec un tempérament assez faible. Il ne savait que me « dire, et son truchement ne paraissait pas m'entendre. Sa « visite a été fort courte. Il est encore dans la maison, mais « je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me « voir. Vous croyez bien qu'il en aura été satisfait (1). »

Le 11 juin, date à laquelle l'entrevue a lieu, après un mois de séjour à Paris, Pierre n'était plus l'homme des incongruités par trop fortes qu'on lui a gratuitement prêtées en cette circonstance. Assurément, il se trouvait encore mieux à l'aise en dehors des élégances et des cérémonies de cour ou de salon. Tout à fait à son aise aux Invalides, dont il traitait les hôtes en camarades, goûtant leur soupe et les caressant familièrement. A la Monnaie, où l'on frappait devant lui une médaille commémorative de son séjour en France; à l'Imprimerie royale, au Collège des Quatre-Nations, à la Sorbonne, où l'on prenait prétexte de sa présence pour agiter le problème de la réunion des deux Églises; à l'Observatoire, chez le géographe Delisle, chez l'oculiste anglais Woolhouse, qui le faisait assister à une opération de la cataracte, il paraissait en visiteur un peu trop nerveusement et bizarrement curieux, mais intelligent, avide de savoir et suffisamment courtois. Aux docteurs de la Sorbonne, il répond, poliment et modestement, qu'il n'est pas assez instruit de la matière par eux traitée, qu'il a assez à faire de gouverner son empire et de terminer sa guerre avec la Suède, mais qu'il sera heureux de les voir entrer en correspondance, à ce sujet, avec les évêques de son Église. Il fait bon accueil au mémoire qu'ils lui remettent ultérieure-

(1) 11 juin 1717, t. V, p. 205. Voy. aussi dans le même sens les *Mémoires de madame de Créquy,* une nièce du maréchal de Tessé (t. II, p. 9), d'une authenticité douteuse, il est vrai. D'après Dangeau (t. XVII, p. 101 et 104), la visite du Tsar à Saint-Cyr a été discutée et réglée à l'avance dans tous ses détails.

ment et qui provoque, trois années plus tard, une réponse du clergé russe assez curieuse; débutant par un panégyrique de la Sorbonne, elle se termine par une constatation d'impuissance : décapitée par la suppression du Patriarcat, — une réforme de Pierre, — l'Église russe n'est pas à même de prendre part au débat (1).

Les choses d'art intéressent moins le Souverain, et les joyaux de la couronne qu'on lui montre au Louvre, et dont on évalue le prix à trente millions, lui font faire la grimace : il trouve la somme mal employée. Le maréchal de Villeroi, qui préside à l'exhibition, lui proposant à ce moment d'aller voir « le plus grand trésor de la France », il a peine à comprendre qu'il s'agit du petit roi (2).

Il va à l'Institut le 19 juin seulement, veille de son départ. L'Académie française n'ayant pas été prévenue — on lui devait bien cela pourtant! — deux ou trois seulement de ses membres sont là pour le recevoir. Ils lui montrent leur salle des séances, qui a failli servir de dortoir à quelques-uns de ses officiers, lui expliquent l'ordre de leurs travaux, lui font admirer un portrait du Roi, et c'est tout. Pierre sera mieux traité à l'Académie des sciences, qui se trouvera, elle, au grand complet, non sans que je soupçonne le Souverain d'une part de complicité dans l'événement. Les curiosités du Dictionnaire ne pouvaient avoir pour lui qu'un médiocre attrait. A l'Académie des sciences, il examine la *Machine à élever les eaux* de M. La Faye, l'*Arbre de Mars* de M. Lemery, le *Cric* de M. Dalesse, le *Carrosse* de M. Le Camus, et remercie la Compagnie de sa réception par une lettre écrite en russe (3).

Le même jour il assiste, dans une lanterne, à l'audience du Parlement, qui se tient en robe rouge et en grande cérémonie,

(1) Cette réponse, rédigée par le chef du vieux parti ecclésiastique en Russie, Iavorski, n'est parvenue à son adresse qu'indirectement. Officiellement, Pierre a mis en avant d'autres fins de non-recevoir, dont la rédaction a été confiée au collaborateur de son œuvre réformatrice dans le domaine de l'Église, Prokopovitch. Voy. P. PIERLING, *La Sorbonne et la Russie*, 1863, p. 50 et suiv.

(2) SERGENT, 29 mai 1717.

(3) *Bulletin du bibliophile*, 1859, p. 611 et suiv.

et où le duc du Maine et le comte de Toulouse sont empêchés par sa présence de faire accueillir leur protestation contre les décisions des commissaires de la Régence portant atteinte à leurs droits (1).

Tout cela constitue un programme passablement chargé, accablant presque, et, tout en l'épuisant consciencieusement, n'en laissant échapper aucun détail, s'appliquant à en tirer tout le parti possible, observant, prodiguant les questions et bourrant de notes son calepin, qu'il ouvre à tout instant et sans la moindre gêne, où qu'il lui arrive de se trouver, au Louvre, à l'église ou dans la rue; en faisant cela, Pierre ne s'est pas refusé davantage les distractions, ni les extravagances, ni les excès de débauche qui lui sont coutumiers. Le côté déplaisant de son séjour à Paris s'est trouvé là. A Trianon, il a seulement étonné son entourage français en se divertissant à l'inonder avec l'eau des fontaines. Mais à Marly, il ne s'est pas borné à des gamineries peu dignes d'un souverain. « C'est cet endroit qu'il a choisi », raconte un contemporain, « pour s'enfermer avec une maîtresse qu'il a prise ici et à qui « il a fait toutes ses prouesses dans l'appartement de madame « de Maintenon. » Il a renvoyé ensuite la fille avec deux écus et s'est vanté devant le duc d'Orléans de son équipée, en se servant de termes que le contemporain n'ose reproduire qu'en latin : *Dixit ei se salutavisse quemdam meretricem decies nocte in una, et, huic datis pro tanto labore tantum duobus nummis, tunc illam exclamavisse : Sane, Domine, ut vir magnifice, sed parcissime ut imperator mecum egisti* (2). Le bruit des orgies avec lesquelles il souillait les demeures royales est parvenu jusqu'à madame de Maintenon dans sa retraite profonde. Elle en entretenait sa nièce : « On vient de me dire que le Tsar traîne « avec lui une fille, au grand scandale de Versailles, de Tria- « non et de Marly (3). » On a été obligé de faire venir des médecins de Paris à Trianon. A Fontainebleau, le Tsar a peu

(1) Marais, *Mémoires*, Paris, 1863, t. I, p. 207.
(2) Louville, *Mémoires*, Paris, 1818, t. II, p. 241.
(3) Lettre citée plus haut.

goûté la chasse à courre ; mais il a soupé si bien qu'au retour le duc d'Antin a jugé à propos de lui fausser compagnie en montant dans un autre carrosse. Il n'a pas eu tort, car, raconte Saint-Simon, le Tsar laissa voir dans le sien qu'il avait trop bu et trop mangé. A Petit-Bourg, où il s'est arrêté pour la nuit, on a fait venir deux femmes du village pour le nettoyer.

Se ressentant de ces incidents, sans doute exagérés par la chronique, l'impression générale au départ du Souverain reste incertaine, mais plutôt défavorable. « Je me souviens », écrira Voltaire dans une de ses lettres, « d'avoir entendu dire au « cardinal Dubois que le Tsar n'était qu'un extravagant, né « pour être un contremaître d'un vaisseau hollandais (1). » C'est à peu près l'opinion formulée par Burnet vingt ans auparavant, pendant le séjour du grand homme à Londres. Si ferme habituellement dans ses partis pris de blâme ou de louange, Saint-Simon lui-même se montre hésitant. L'auteur des Mémoires contredit celui des *Additions* au Journal de Dangeau. Plus spontanée, la note des Mémoires paraît aussi plus sincère et ne tourne pas à l'éloge, et même dans les *Additions,* où l'apprêt et la convention se laissent sentir, « les orgies « indécentes » sont rappelées, et signalée aussi « une forte em- « preinte d'ancienne barbarie (2) ».

En prenant congé du Roi, Pierre n'accepte de sa part que deux magnifiques tentures des Gobelins. Il refuse, pour une raison d'étiquette encore, « une belle épée de diamants ». Et il dément, d'une façon imprévue, les habitudes parcimonieuses qui ont beaucoup contribué à indisposer à son égard l'opinion de la capitale. Je lis dans une lettre de Sergent : « Le « Tsar, à qui on a reproché pendant son séjour ici son peu de « générosité, en a donné des marques éclatantes le jour de « son départ ; il a donné 50,000 livres pour distribuer aux « officiers de la bouche qui l'ont servi depuis qu'il est entré « en France ; 30,000 livres pour sa garde ; 30,000 livres pour « distribuer dans les manufactures et usines royales qu'il a

(1) A Chauvelin, 3 octobre 1760. *Corresp. gén.*, t. XII, p. 123.
(2) DANGEAU, t. XVII, p. 81.

« visitées ; son portrait enrichi de diamants au Roi ; un à M. le « maréchal de Tessé ; un à M. le duc d'Antin ; un à M. le « maréchal d'Estrées ; un à M. de Livry, et un de 6,000 livres « au maître d'hôtel du Roi qui l'a suivi. Il a donné aussi beau- « coup de médailles d'or et d'argent, où sont les principales « actions de sa vie et de ses batailles. »

En somme, il a royalement payé son écot, sans avoir perdu une occasion de signaler la bizarrerie de son esprit et de son caractère. Les maigres pourboires distribués pendant son séjour venaient de l'homme privé qu'il prétendait être, tout en oubliant de temps en temps son incognito. Le Souverain s'est retrouvé au départ.

Paris, on l'a vu, s'est gardé de prendre son incognito au sérieux et l'a traité royalement du commencement à la fin. Sur le chemin qu'il prend pour gagner Spa, où l'attend Catherine, la province fera de même, rivalisant avec la capitale en frais d'hospitalité fastueuse. A Reims, où Pierre ne s'arrête qu'une couple d'heures et ne s'intéresse qu'au fameux « pilier tremblant » de l'église de Saint-Nicaise, la municipalité dépense 455 livres et 13 sols pour une collation. Il en coûte 4,327 livres à la ville de Charleville pour héberger le Souverain pendant une nuit. Un bateau richement décoré et pavoisé à ses couleurs l'attend là, sur la Meuse, pour le conduire à Liège, et on y embarque toute une cargaison de victuailles : 170 livres de viande à 5 sols, 1 chevreuil, 35 poulets ou poules, 6 gros dindons à 30 sols, 83 livres de jambon de Mayence à 10 sols, 200 écrevisses, 200 œufs à 30 sols le cent, 1 saumon de 15 livres à 25 sols l'une, 2 grosses truites, 3 pièces de bière (1)...

Le Régent a poussé, de son côté, la galanterie jusqu'à demander deux portraits du Souverain au pinceau de Rigaud et de Nattier. Restent à examiner les résultats pratiques de cette première et dernière apparition du vainqueur de Poltava parmi les splendeurs déclinantes de la monarchie française.

(1) Archives de Châlons. Voy. *Revue contemporaine*, 1865 (Barthélemy).

III

Deux raisons principales s'opposaient à l'alliance politique et commerciale que Pierre est venu chercher à Paris : le traité de subsides (150,000 écus par trimestre) qui, signé en avril 1715, liait la France à la Suède jusqu'en 1718 ; les liaisons personnelles du Régent avec le roi d'Angleterre. Des négociations ont bien été entamées aussitôt après l'arrivée du Tsar ; mais le maréchal de Tessé, chargé de les suivre de concert avec le maréchal d'Uxelles, s'apercevait aussitôt qu'elles n'avaient d'autre objet, dans la pensée de son gouvernement, que de « voltiger » et d'amuser le Souverain moscovite jusqu'à son départ (1), en même temps qu'elles serviraient à tenir l'Angleterre en haleine, en rendant son amitié plus sûre, et à inquiéter la Suède, en rendant sa politique plus docile. Pierre avait beau aller de l'avant avec beaucoup de résolution et une entière franchise. Carrément, il offrait de se substituer à la Suède dans le système des alliances qui avait garanti jusqu'à présent l'équilibre européen. Comme elle, il ferait des *diversions* et toucherait des subsides. C'était bien, mais il convenait de s'entendre sur les chiffres, et la discussion traînait pendant des semaines sur ce point préliminaire. Quand elle était épuisée, la Prusse entrait en scène, demandant, par l'intermédiaire de son ministre, baron de Cnyphausen, à être comprise dans le traité. C'était parfait encore ; on lui accorderait la garantie de la France et de la Russie pour la possession de Stettin ; mais il convenait de modifier la rédaction du projet d'alliance antérieurement arrêté. Pierre aiguillonnait à nouveau ses plénipotentiaires et ses secrétaires, et le Régent le laissait faire : il avait reçu de Berlin un avis qui le mettait en

(1) De Tessé, *Mémoires*, Paris, 1806, t. II, p. 319.

repos quant aux conséquences de cette dépense d'encre. L'instrument arrivant à être prêt et n'attendant plus que les signatures, on s'apercevait qu'on avait travaillé pour rien : Cnyphausen n'avait pas de pouvoirs ! Et le Tsar devra partir les mains vides.

Le Régent s'est moqué du souverain moscovite ; mais de Tessé n'était pas sans inquiétudes sur les suites, plus lointaines, de cette déconvenue. Mortifié et découragé, le Tsar ne serait-il pas poussé à se jeter dans les bras de l'Empereur ou à traiter directement avec la Suède ? Que non pas ! La Prusse le tient : c'est le seul coin de terre ferme qui lui reste en Allemagne. Et ce sont les démarches pressantes du Tsar qui, le mois suivant, provoqueront la réunion d'Amsterdam pour la reprise des négociations. Le Régent y consentira : mais, inébranlable dans sa résolution de ne se prêter à rien de sérieux, il changera seulement de tactique : Cnyphausen a maintenant des pouvoirs, mais la France a d'autres prétentions. Quand, l'impétuosité du Tsar y aidant, on arrivera, le 2 septembre, à mettre sur pied un nouveau traité, avec articles patents et articles secrets, comme il convient à un instrument diplomatique auquel ont travaillé les représentants de trois grandes puissances, on aura réussi à s'entendre sur une espérance, un *desideratum* platonique. Les articles patents comprennent l'acceptation de la médiation du Roi pour la paix du Nord, mais en la subordonnant à la rupture définitive des engagements qui, pour le moment, lient Sa Majesté Très Chrétienne à la Suède ; et les articles secrets stipulent une alliance défensive sur la base des traités de Bade et d'Utrecht, mais en renvoyant à une négociation ultérieure la définition des devoirs réciproques devant en résulter pour les alliés. La France s'engage bien à ne pas renouveler, à l'expiration du terme, son traité de subsides avec la Suède ; mais cet engagement étant *oral* seulement, et les plénipotentiaires du Roi ayant beaucoup insisté pour qu'il fût tel, Pierre s'en défiera, et il n'aura pas tort.

En somme, il n'y aura rien de fait, et pas même un com-

mencement donné à l'établissement de relations diplomatiques régulières entre les deux pays. Le malheur s'attache, de part et d'autre, au choix du personnel chargé d'y pourvoir. Pierre ayant exprimé le désir de voir à Pétersbourg, en qualité d'envoyé français, M. de Verton, dont l'humeur et le tempérament lui ont plu, M. de Verton est nommé et muni d'instructions. Il va partir, quand on l'arrête ; ses créanciers le conduisent en prison. La représentation des intérêts français sur les bords de la Néva restera confiée à La Vie, qui n'a pas de quoi payer le port de ses lettres ! Et la Russie est maintenant représentée à Paris par le baron de Schleinitz, que de cruelles épreuves guettent aussi.

D'ailleurs, le néant du traité du 2 septembre apparaîtra bientôt aux yeux de tout le monde. L'année suivante, en 1718, pendant que Schleinitz lie conversation avec Cellamare, la France entre avec l'Angleterre, l'Empereur et la Hollande dans la quadruple alliance contre l'Espagne, les alliés se promettant assistance mutuelle jusqu'à la fin de la guerre du Nord. A Berlin, l'envoyé français, comte de Rotembourg, travaille à la conclusion d'un traité entre la Prusse et l'Angleterre, une paix particulière entre la Prusse et la Suède devant en résulter, moyennant la cession de Stettin. A Stockholm, enfin, Campredon négocie tranquillement le renouvellement du traité de 1715 !

La Russie et la France se trouvent ainsi ouvertement dans des camps opposés. De part et d'autre, il est vrai, on répugne à l'idée d'un état d'hostilité déclarée. On se ménage, on échange même des politesses. Pierre songe à Constantinople, où l'envoyé de l'Empereur est en train de proposer à la Porte une alliance contre la Russie, et le Régent, songeant, de son côté, à la possibilité d'une réalisation des idées de Goertz en dehors de la France, permet à de Bonac, dont le crédit auprès de la Porte est grand, de prêter main-forte au prince Dachkof. Le Tsar demande au Roi d'être le parrain de sa fille Nathalie, et le Régent répond à cet acte de courtoisie en donnant à Schleinitz l'assurance que Campredon sera désavoué.

La découverte de la conspiration de Cellamare et celle de la correspondance de Schleinitz dans les papiers de l'aventureux ministre jetteront à nouveau sur ces relations un seau d'eau glacée. Le Régent sera d'autant plus porté à s'indigner d'une complicité assez offensante, en effet, de la part du ministre russe, que les manœuvres de Gœrtz ne seront plus à craindre. Le bourreau y aura mis ordre. Pourtant, la paix bientôt rétablie avec l'Espagne et l'attitude conciliante du Tsar remettront peu à peu les choses sur l'ancien pied. Pierre tient à sortir de son isolement, et, en janvier 1720, Schleinitz en est de nouveau à faire auprès du Régent assaut de mémoires sollicitant la médiation de la France. Il ne réclame plus qu'une déclaration écrite affirmant que le Roi n'a aucun engagement contraire à l'impartialité désirable chez un médiateur. Mais le duc d'Orléans le prend de très haut : il a dit avoir désavoué Campredon ; sa parole ne vaut-elle pas toutes les écritures? Et le Tsar finit par céder. Il cède sur tous les points, même sur l'adjonction de l'Angleterre à la médiation de la France, bien qu'il ait sur le cœur, de ce côté, des griefs considérables (1).

Cet empressement et ce parti pris de condescendance avaient encore une autre raison, secrète celle-ci et devant désormais dominer la politique du Souverain dans la suite de ses négociations avec le Régent et avec la France. En juillet 1719, le malheureux La Vie a héroïquement puisé dans son escarcelle trouée le port d'une dépêche, afin d'envoyer d'urgence à Paris une nouvelle à sensation : le Tsar s'est mis en tête de faire épouser au Roi sa fille cadette, « très belle et très bien « faite, et qui pourrait passer pour une beauté parfaite si la « couleur de ses cheveux n'était pas tant soit peu ardente ». Il s'agissait de la princesse Élisabeth. Pierre avait d'abord songé pour elle à un petit-fils du roi d'Angleterre (2). Éconduit de ce côté, il s'est rejeté, avec sa promptitude et sa passion ordinaires, sur l'idée d'une alliance française. Mais voici que

(1) Lettre du Tsar au duc d'Orléans, 29 mai 1720. Aff. étr.
(2) Archives du prince Kourakine, t. II, p. 121.

sa diplomatie se trouve désemparée à nouveau sur les bords de la Seine : à peine tiré de la fâcheuse posture dans laquelle l'ont mis ses liaisons avec Cellamare, Schleinitz est accusé par le Régent d'avoir trahi le secret des négociations auxquelles il a pris part. On ne traitera plus avec lui. Il est rappelé, mais ne peut partir ; comme de Verton, il est retenu par ses créanciers et, ayant engagé toute sa fortune dans les spéculations de Law, précipité bientôt « à la dernière extrémité de misère (1) ». Pierre se trouve réduit aux bons offices de La Vie. Et les confidences du pauvre agent commercial rencontrent à Versailles un accueil assez frais. Il faudrait que le Tsar commençât par faire sa paix avec la Suède. Le Tsar ne demande pas mieux ; il accepte le concours de Campredon, qui, au printemps de 1721, fait la navette entre Stockholm et Pétersbourg. Mais quand l'adroit diplomate a mené à bien sa mission pacificatrice, après y avoir employé toutes ses ressources, baisemains prodigués au Tsar et distributions de ducats annoncées à l'oreille de ses ministres (2), le traité de Nystadt signé, Dubois, qui a pris la direction de la politique française, met en avant une autre exigence : avant d'entrer plus avant en matière, la France prétend faire accepter à la Russie sa médiation pour la réconcilier avec l'Angleterre. C'est maintenant la grande affaire du Régent et de son ministre. Soit, on en causera ; mais le Tsar a, de son côté, un autre sujet de conversation qu'il brûle d'envie de mettre sur le tapis, sans savoir comment s'y prendre. On devine lequel. Ses projets, à la vérité, se sont modifiés. Dolgorouki, qui a remplacé Schleinitz à Paris, s'est laissé dire que le Roi était engagé à une princesse espagnole. Soit encore ; la France est assez riche en princes pour qu'une Tsarevna y trouve, de toutes façons, un parti sortable. En novembre 1721, l'ingénieux Tolstoï croit enfin avoir imaginé un moyen pour entamer l'entretien. Avec un air de candeur, il met sous les yeux de Campredon un numéro de la *Gazette de Hollande*, où se trouve annoncée la

(1) Villeroy à Dubois, 13 août 1721. Aff. étr. de France.
(2) Dépêche de Campredon du 23 mars 1721. Aff. étr. de France.

nomination du marquis de Belle-Isle comme ambassadeur extraordinaire du Roi à Pétersbourg, avec mission d'y demander la fille aînée du Tsar pour le duc de Chartres (1). Campredon sait assez son métier pour ne pas se méprendre sur la portée de cette fausse nouvelle ainsi communiquée ; mais il demeure quelque peu interloqué devant l'étendue des combinaisons qui, dans la pensée du Tsar, se rattachent à ce nouveau projet : offre de la part de la Russie de garantir, « le cas existant », la renonciation du roi d'Espagne à la couronne de France en faveur du Régent ; demande de garantie réciproque pour le règlement de la succession du trône en Russie au profit de la future duchesse de Chartres ; élection, en attendant mieux, du duc de Chartres à la couronne de Pologne... Tout cela — et beaucoup d'autres choses encore — était contenu dans un mémoire rédigé en janvier 1722, et pour la remise duquel au cabinet de Versailles, l'intervention trop officielle de Dolgorouki paraissant risquée, on avait recours à l'infortuné Schleinitz tiré de son dénuement, pour la circonstance, moyennant quelques milliers de roubles (2). Campredon était requis, de son côté, d'exposer ces offres et demandes, et de solliciter des instructions pour y répondre.

Les instructions se feront attendre; mais c'est à tort, croirais-je volontiers, qu'on a fait un crime à Dubois du silence dans lequel il se serait enfermé à ce moment pendant de longs mois. On s'est plu à mettre en conflit, à ce propos, le cardinal ministre et son représentant à la cour de Russie : celui-ci désespéré d'un retard qui compromet le succès de ses négociations et les intérêts de son pays; celui-là absorbé par des préoccupations personnelles qui le rendent indifférent aux autres. On a dramatisé l'incident avec des détails pittoresques : *quinze courriers* se succédant sur la route de Saint-Pétersbourg à Paris et attendant en vain leur réexpédition dans les antichambres

(1) Dépêche de Campredon du 24 novembre 1721.

(2) *Mémoire* remis par Schleinitz le 10 février 1722. Instructions secrètes adressées à cet agent en décembre 1721. Aff. étr. de France. (Russie, t. XI, p. 420.)

de Versailles; le vaillant Campredon enfermé dans sa maison et y contrefaisant le malade; de Bonac, enfin, à Constantinople, intervenant de sa propre initiative dans les démêlés de la Russie et de la Turquie, pour sauver l'avenir compromis d'une alliance inestimable (1). La science historique en France a des démêlés séculaires avec le gouvernement de la Régence, où il serait peut-être malséant à un écrivain étranger d'intervenir, en contredisant des historiens qui sont ses maîtres. Il peut lui être permis cependant de laisser parler les faits. Campredon n'a pas envoyé quinze courriers au cardinal Dubois; il en eût été bien empêché! Le voyage d'un courrier de Pétersbourg à Versailles comportait, à cette époque, une dépense de cinq à six mille livres, et à ce moment, privé de ses appointements qui se sont trouvés en retard depuis une année, le diplomate français avait surtout des raisons d'économie pour s'enfermer chez lui. Pour le service des dépêches extraordinaires entre les deux capitales *un seul couple de courriers*, voyageant de conserve pour plus de sécurité, a été employé pendant toute la durée de sa mission. Le marquis de Bonac, de son côté, n'a pas eu à prendre conseil de son patriotisme seul et de sa perspicacité pour suppléer à Constantinople par une action personnelle aux défaillances de la diplomatie française sur les bords de la Néva; il n'a fait en somme qu'obéir à des instructions très précises, anciennes déjà, mais constamment renouvelées jusqu'en janvier 1723 (2). En dernier lieu, après avoir envoyé à Campredon, *à la fin de* 1723, des ordres engageant à l'extérieur la politique française dans une voie nouvelle et hérissée de difficultés, le cardinal n'a pu se laisser absorber *en* 1724, ainsi qu'on l'en a accusé, par les soucis de son gouvernement intérieur et de sa situation personnelle, jusqu'au point de laisser son agent, *pendant près d'un an*, sans instructions nouvelles : il était mort!

Le cardinal a laissé en effet sans réponse, *pendant six mois*

(1) Voy. entre autres : VANDAL, *Louis XV et Élisabeth*, Paris, 1882, p. 64-65.

(2) Instruction à de Bonac du 6 janvier 1723. Dépêche de de Bonac à Dubois du 5 janvier 1723. Affaires étrangères de France (Turquie, vol. 65).

au juste, aussi bien les dépêches de Campredon que les mémoires du baron de Schleinitz et ceux du prince Dolgorouki. Mais ce long silence *n'a pas suivi,* ainsi qu'on l'a imaginé, l'envoi de ses *premières* instructions relatives aux ouvertures diplomatiques d'un caractère si exceptionnel qui lui sont parvenues à ce moment par diverses voies de la part du Tsar; il a *précédé* cet envoi, et, *à ce moment,* il a été parfaitement justifié. L'incident se place entre le printemps et l'automne de 1722. Ayant fait sa paix avec la Suède, Pierre a modifié brusquement ses vues sur l'alliance française. Il n'y apercevait jusqu'à présent qu'un expédient de guerre; il en fait maintenant la base de tout un édifice politique dans lequel, aux deux extrémités de l'Europe, la Pologne et l'Espagne sont comprises. Et il a imaginé de couronner cet édifice par un pacte de famille, un mariage prestigieux. Au fond même toute la construction n'a été projetée que pour ce couronnement. Là-dessus, ayant lancé cette fusée, il a quitté sa capitale, s'engageant dans une expédition passablement aventureuse à issue problématique. Il a fait sa campagne de Perse. Son absence a duré six mois. Le silence de Dubois a duré autant. J'incline à penser que le cardinal a pris dans la circonstance le meilleur parti, et j'ajoute que Campredon en a lui-même jugé ainsi. Et il n'a pas multiplié des courriers introuvables, et il ne s'est pas impatienté, si ce n'est d'être laissé sans argent; mais ses goûts assez prononcés de dépense et de faste en ont seuls souffert.

Au mois d'octobre 1722, on apprenait à la fois à Versailles le succès relatif de l'expédition de Perse, la probabilité d'un conflit nouveau entre la Russie et la Turquie et l'envoi à Vienne d'Iagoujinski, qu'on supposait chargé d'une négociation importante. Aussitôt Dubois jugeait le moment venu de parler, et, si distrait qu'il ait pu être par la crise que sa lutte avec Villeroy a déchaînée simultanément dans le gouvernement de la Régence, *il arrivait à temps.* Partis de Versailles le 25 octobre 1722, les deux uniques courriers en emploi, Massip et Puylaurent, étaient rendus à Moscou le 5 décembre,

avant le départ même d'Iagoujinski. Les sachant en route, Campredon n'attendait même pas leur arrivée pour interpeller ce dernier sur le mode plaisant. Le diplomate russe venait de se débarrasser de sa femme en la forçant à entrer dans un cloître. « Allait-il à Vienne pour y chercher une autre liaison? » — « J'aimerais mieux la chercher à Paris, répondait Iagoujinski sur le même ton, mais vous nous avez fait trop attendre. » — « Attendez encore quelques jours. »

Et Massip avec Puylaurent apportaient tout ce que l'envoyé français pouvait souhaiter : des ordres précis, comme ceux que Bonac avait reçus, de l'argent pour se restaurer, de l'argent encore pour les distributions à faire. Ce qu'on lui donnait était très suffisant et ce qu'on lui ordonnait était en somme assez raisonnable. On n'entendait pas à Versailles confondre les affaires : l'alliance franco-russe en était une, et le mariage du duc de Chartres avec la Tsarevna une autre. La première roulait sur une question de subsides à payer par la France et de services à rendre par la Russie : « On irait en France jusqu'à quatre cent mille écus par an; la Russie irait-elle jusqu'à la promesse ferme d'un corps d'armée pour le cas d'une guerre en Allemagne? » La seconde affaire était une question de convenances : si l'apport de la princesse Élisabeth devait consister dans la couronne de Pologne, il fallait que cet apport fût réalisé. Pour les conditions accessoires on serait coulant. On consentirait même à la reconnaissance du titre impérial récemment revendiqué par le Tsar, mais non pas, évidemment, sans réclamer le prix de cette concession qui serait grande.

Et voilà, semble-t-il, une négociation mise sur un bon pied. Pourquoi n'aboutira-t-elle pas? Comment même subira-t-elle un nouveau retard, assez considérable? En vérité, le cardinal n'y sera pour rien. Les difficultés viendront d'abord de l'organisation du gouvernement russe et des habitudes de sa diplomatie, dont j'ai déjà dit quelques mots. Cette diplomatie n'agit que dans l'ombre et n'avance qu'à tâtons. Chaque entretien est entouré d'un luxe de précautions qui entrave singu-

lièrement la marche des affaires. Les ministres, inquiets, toujours sur le qui-vive, sont inabordables dans leurs cabinets. Pour leur parler à la dérobée, il faut accepter des rendez-vous jusque dans le café des *Quatre Frégates* fréquenté par les matelots! Le Tsar, défiant, ombrageux, a besoin d'un prétexte pour convier un diplomate étranger à un entretien et masquer ainsi le véritable objet de l'entrevue. En février 1723 seulement, il profitera de la notification de la mort de Madame, dont Campredon se trouve chargé, pour attirer celui-ci dans sa maison de Préobrajenskoïé, et derrière des portes soigneusement closes, Catherine servant d'interprète, lui parler à cœur ouvert. Et alors on s'apercevra qu'on n'est plus d'accord sur rien. A cheval sur ses instructions qui n'auront pas varié et ne varieront plus, même après la disparition de Dubois, même après la mort du Régent et l'avènement aux affaires du duc de Bourbon, Campredon restera attaché aux principes qui avaient paru promettre une entente facile; les idées du souverain russe auront fait du chemin. Il entendra toujours marier sa fille en France et la lotir en Pologne, où il suffirait « d'une nouvelle maîtresse spirituelle et touchante, qu'on procurerait au roi régnant, pour provoquer la vacance du trône » ; mais, dans ses discours comme dans ses actions, il semblera prendre le contrepied d'une alliance politique entre les deux pays. Tantôt il parlera d'une rupture avec la Turquie, à laquelle il voudrait reprendre Azof; tantôt il paraîtra méditer une expédition en Suède pour y installer le duc de Holstein à la faveur d'un soulèvement populaire. Il sera question même d'une descente de troupes russes en Angleterre avec le prétendant (1)! Et en août 1723, au lendemain de la mort de Dubois, en prenant la direction des relations extérieures, le nouveau secrétaire d'État, de Morville, en sera réduit à écrire à Campredon : « Vos dépêches font connaître de plus en plus l'impossibilité « qu'il y a de traiter avec le Tsar jusqu'à ce qu'il ait fixé ses « projets et ses idées... Il faut attendre que le temps et les

(1) Solovief, t. XVIII, p. 131.

« occasions permettent de juger si le Roi peut avec sûreté « prendre des engagements avec ce prince et les exécu- « ter. »

L'attente sera vaine jusqu'à la mort de Pierre. On ne fera plus que piétiner sur place. A un moment, Campredon pourra se croire près d'obtenir gain de cause. Au commencement d'août 1724, la nouvelle d'un règlement pacifique de ses différends avec la Turquie, auquel de Bonac a puissamment contribué, met le Tsar en joie. En sortant de l'église où un *Te Deum* a été chanté, il embrasse l'envoyé français et lui fait entendre des paroles pleines de promesses : « Vous avez été « toujours un ange de paix pour moi ; je ne suis pas un ingrat, « et vous allez vous en apercevoir. » En effet, quelques jours après, la porte de la légation française est prise d'assaut par les ministres du Tsar, qui portent des visages épanouis : le souverain a cédé sur tous les points, même sur l'admission de l'Angleterre au traité à signer avec la France, ce qui a constitué jusqu'à présent un des principaux écueils de la négociation. L'alliance est faite. Hélas ! ce n'est qu'une fausse joie. Un nouveau temps d'arrêt se produit d'abord avant l'échange des signatures. Jusqu'à la fin de novembre, Pierre et son entourage sont tellement absorbés par l'affaire Mons qu'il n'y a pas moyen de les aborder. D'ailleurs, pour rencontrer Ostermann, Campredon a chaque fois à risquer la vie en traversant la Néva : pas de pont, et le fleuve charrie des glaces ! Et quand les communications sont rétablies et qu'une conférence peut être réunie, il se trouve qu'il n'y a encore rien de fait. Le Tsar a de nouveau changé d'avis et ne veut plus entendre parler de comprendre l'Angleterre dans le traité. Qu'est-il arrivé? Une chose très simple : envoyé à Paris pour remplacer Dolgorouki, Kourakine s'est plu à son nouveau poste, et, pour y rester, il s'est attribué des succès diplomatiques imaginaires, qui ont provoqué les effusions du souverain russe envers Campredon et ses dispositions conciliantes. Il est allé jusqu'à lui donner l'espoir d'un mariage possible de la Tsarevna avec Louis XV en personne, qui ne veut plus de son Espa-

gnole (1). Depuis, il a fallu déchanter. Pressé de s'expliquer, Kourakine a dû avouer que le mariage de la princesse même avec un des princes du sang paraissait aux ministres français « un objet trop éloigné » pour le mêler à la négociation présente.

Le sort de cette négociation est dès lors absolument décidé. Elle ne paraîtra reprendre quelque apparence de vie et d'espérance après l'avènement de Catherine Iʳᵉ, que pour retomber aussitôt dans le néant. Le traité restera sans signature et la tsarevna Élisabeth sans époux. Pour devenir une réalité, l'alliance prématurément rêvée aura besoin de se préparer les voies à travers un siècle et demi encore d'épreuves et de bouleversements profonds sur toute l'étendue du continent européen. L'avortement des tentatives hasardées au seuil du dix-huitième siècle pour la faire aboutir me paraît s'expliquer et se justifier, sans qu'il soit nécessaire d'en rendre responsables, soit en France, soit en Russie, des gouvernements qui ont d'autres comptes à régler avec l'histoire. On n'est pas arrivé à s'entendre, d'abord parce qu'on avait trop de chemin à faire, et ensuite parce que, marchant en apparence à cette entente, on s'est tourné le dos en réalité depuis le commencement jusqu'à la fin. On a commencé par différer dans la volonté même de contracter une liaison, Pierre étant seul pendant quelque temps à la désirer sérieusement. Puis, le désir étant devenu commun, l'un des gouvernements a demandé une chose à sa réalisation et l'autre gouvernement une autre : la France une alliance politique et Pierre une alliance de famille; toutes deux souhaitables pour celui-là seul qui avait conçu le souhait. Qu'on ait répugné ici à introduire dans le lit des rois de France la fille naturelle, légitimée par un mariage tardif et clandestin, d'une ancienne blanchisseuse, pour ne pas dire pis; qu'on se soit médiocrement soucié là-bas de reprendre pour un modique salaire le harnais d'un servage politique usé sur le cou de la clientèle polonaise et suédoise, nous ne saurions vrai-

(1) Solovieff, t. XVIII, p. 126.

ment en être surpris ni offusqués. Le terrain marqué par la destinée pour la rencontre des deux peuples et l'union de leurs intérêts n'existait pas; il n'a été préparé que par un cataclysme récent, dont le système entier des groupements européens a subi le contre-coup.

LIVRE II

LA LUTTE A L'INTÉRIEUR. — LES RÉFORMES.

CHAPITRE PREMIER

LE NOUVEAU RÉGIME. — LA FIN DES STRELTSY. — PÉTERSBOURG.

I. *Le nouveau régime*. — Question préalable. — Les réformes et la culture originale de la vieille Moscovie. — Slavophiles et occidentaux. — Origines du mouvement réformateur. — Comment cette évolution devient une révolution. — Caractère général de l'œuvre. — Ordre dans lequel peuvent être étudiés les résultats par elle réalisés. — Traits symboliques. — II. *La fin des Streltsy*. — Ses causes. — La nouvelle armée et la vieille milice. — Mécontentement de celle-ci. — Révolte. — Pierre en prend prétexte pour une œuvre d'extermination. — Enquête colossale. — Quatorze chambres de torture. — Résultats négatifs. — La tsarevna Sophie. — Sa complicité n'est pas prouvée. — Elle est condamnée néanmoins à prendre le voile. — Exécutions en masse. — Pierre y participe. — Le justicier suprême. — La *grève* de Moscou. — Le *lobnoié miesto*. — III. *Pétersbourg*. — Avant et après Poltava. — Forteresse ou capitale? — Raisons qui ont déterminé Pierre à y transporter le siège de son gouvernement. — Critique et justification. — La tradition nationale.

I

Le nouveau régime.

Mes lecteurs russes ne me pardonneraient pas si j'abordais cette partie de mon étude sans toucher à un problème liminaire, qui, en dehors même de la critique historique proprement dite, demeure, dans leur pays, le thème inépuisable de discussions passionnées : en jetant la Russie dans les bras de la civilisation européenne, Pierre n'a-t-il pas fait violence à

son histoire, n'a-t-il pas méconnu et négligé des éléments indigènes de culture originale, susceptibles d'un développement peut-être supérieur et en tout cas plus conforme au génie national?

C'est le grand débat entre slavophiles et occidentaux.

Je crois pouvoir en écarter la question des origines ethniques, qui semble bien vidée aujourd'hui, tombée à l'oubli des vieilles querelles. Le Russe a et garde, même à son corps défendant, physiologiquement une place nettement marquée dans la famille indo-européenne et moralement un fonds de civilisation construit avec les mêmes matériaux. Seulement, des conditions géographiques et historiques spéciales ont pu imprimer à quelques-uns de ces matériaux un caractère particulier, d'où viendraient des mœurs et des idées différentes, des conceptions et des habitudes à part, en matière de propriété, par exemple, de famille, de pouvoir souverain. Pierre a-t-il fait table rase de tout cela et a-t-il eu raison d'agir ainsi?

Le débat entier est maintenant là.

L'examen que j'aborde servira, je l'espère, sinon à le trancher, du moins à y porter quelque lumière. Une double constation en sortira aussitôt, révélant, d'une part, l'inconsistance, l'état rudimentaire, embryonnaire, inorganique, de la plupart des éléments sur lesquels a porté le travail du Réformateur; d'autre part, la persistance, au contraire, de certains traits, tantôt demeurant intacts sous une apparence de modification, toute de forme, de déguisement, tantôt même échappant entièrement à l'action de la réforme.

La table rase n'a pas été aussi complète qu'on s'est plu à l'imaginer. A beaucoup d'égards, l'ancien régime avait cessé d'être viable bien avant Pierre. De deux assises sur lesquelles il reposait essentiellement, l'*orthodoxie* et le pouvoir absolu, le *samodierjavié*, aucune ne tenait plus debout depuis un quart de siècle, ruinées, l'une par des vices intimes d'organisation tenant à ses origines, l'autre par une exagération de son principe, due en partie à des compétitions politiques, dont le règne de Pierre lui-même ne pourra sortir qu'au moyen d'un coup

d'État. Depuis la constitution de l'hégémonie moscovite sur la ruine des anciennes indépendances rivales, le pouvoir personnel du souverain a revêtu la forme orientale, avec le droit privé à sa base. Plus de suzeraineté à tournure féodale; un simple titre de propriété, s'étendant à la personne des sujets comme à leur avoir. Nul droit en dehors de ce droit unique, sauf une exception pour l'Église. Pas d'héritage légal de sujet à sujet; une simple répartition, héréditaire parfois (*voutchina*), plus souvent viagère (*pomiestié*), mais toujours arbitraire, de domaines octroyés par le souverain en échange des services rendus. Pas ou presque pas de commerce ni d'industrie aux mains des particuliers; commerce et industrie appartiennent au Tsar, comme le reste. Son monopole, à peu près universel, ne souffre que des intermédiaires. Le souverain achète en gros et revend en détail jusqu'aux comestibles, viande, fruits, légumes (1). Les anciens ducs indépendants, les Rourikovitchs de Tver, Iaroslav, Smolensk, Tchernihof, Riazan, Viasma, Rostov, ne forment plus qu'une simple aristocratie parmi les serviteurs du maître commun, faisant face aux paysans convertis en serfs depuis 1600 (sauf quelques paysans libres dans le Sud) et se vengeant sur eux de leur avilissement. Pas d'autres classes; pas de corporations; pas de vie sociale. La corporation marchande de Novgorod, qui a fait la prospérité ancienne de la ville, a disparu avec les autres traces d'organisation et de culture normandes. Pour lutter avec la puissance mongole, Moscou lui a fait emprunt de ses principes et de ses procédés de gouvernement, et, pour faire prévaloir sa suprématie contre les villes voisines, elle a poussé l'application de ces principes et procédés jusqu'à leurs conséquences extrêmes.

Le Tsar n'est donc pas seulement maître, il est, dans le sens le plus absolu du mot, *propriétaire* de son pays et de son peuple; mais son pouvoir et son droit élevés si haut manquent de points d'appui : rien que le vide au-dessous, rempli d'une poussière flottante d'esclaves. Pas de groupement social, pas de hiérar-

(1) Kotochikhine, *Mémoires*, ch. x.

chie, pas de lien organique entre ces monades incohérentes. Un va-et-vient livré au hasard, à la poussée des instincts élémentaires. Un grouillement confus de passions sauvages, d'appétits brutaux, se ruant à l'appât le plus proche, allant de Pierre à Sophie et de Sophie à Pierre, avec l'inconscience des masses inintelligentes. Le chaos dans le présent et la nuit dans l'avenir.

Quant à l'Église, elle est venue de Byzance à Kief, énervée déjà et dégradée, ayant laissé sa force morale au sein de la décadence grecque, avec l'esprit de sa foi que les formes ont absorbée; avec le sens de sa religion confinée à l'appareil d'une dévotion encombrante : reliques, images, formules de prières et jeûnes, et d'une liturgie incompréhensible. Riche bientôt, disposant d'une influence considérable, grâce au nombre énorme de monastères dont elle couvre le pays, mais ne sachant s'en servir qu'à la façon de Rome, aux heures mauvaises de la papauté, pour l'abaissement intellectuel du peuple, sans jamais, à l'exemple de Rome, travailler à son relèvement économique ou moral. Quand elle a voulu, sous le tsar Alexis, faire œuvre d'initiative pour une simple réforme de rituel, sa faiblesse intime a paru : elle s'est heurtée à la révolte et au schisme. Le *raskol* a éclaté.

Pierre est arrivé au pouvoir par un coup d'État; inspirés par Sophie, les *Streltsy* en tentent un autre pour le renverser. Il a ainsi de bonne heure la sensation et le vertige de ce néant sur lequel repose sa toute-puissance, et quand, chef d'un grand empire, il essayera de faire emploi au dehors des forces dont il le supposera pourvu, même avant Narva, déjà sous les murs d'Azof, tout se dérobera sous lui : ses armées se débanderont en quelques heures, son trésor se videra en quelques jours, ses bureaux administratifs paraîtront fourbus.

Les prédécesseurs du grand Réformateur ont eu parfaitement conscience de cette situation, et ils n'ont pas été sans essayer d'y porter remède. A l'état d'idées un peu vagues sur certains points, de tentatives ou de velléités indécises, mais sur d'autres à l'état même d'actes décisifs, ils ont esquissé tout un

programme de réformes ayant pour objet, non, certes, la modification radicale, mais l'amendement du régime existant, son appropriation aux nouvelles exigences d'un établissement politique croissant en importance et en ambition. Ils y ont fait entrer la réorganisation de la force armée, et, comme condition de ce postulat, l'amélioration des finances, le développement des ressources économiques du pays, l'encouragement à donner au commerce extérieur. Ils ont admis la nécessité d'une prise de contact plus directe avec l'étranger et d'un appel à son concours. Ils ont eu en vue un commencement de réforme sociale par l'émancipation de la classe urbaine et même par l'affranchissement des serfs. Enfin, avec Nicone, ils ont touché à l'Église et conséquemment à l'enseignement, l'Église demeurant la seule éducatrice en fonction.

Voici maintenant Pierre. Que fait-il d'*autre*, de *nouveau?* Rien en réalité, ou pas grand'chose. *Ce programme est le sien.* Il en étend un peu les lignes; il y ajoute la réforme des mœurs; il modifie la nature des rapports déjà créés avec le monde occidental; mais il laisse intactes, lui aussi, les bases de l'édifice politique dont il a reçu l'héritage, et, au point de vue social, il reste même en arrière de ce que ses prédécesseurs ont conçu ou préparé. Son œuvre, on ne s'en est pas suffisamment aperçu, demeure relativement restreinte dans ses limites générales, en dépit de l'universalité apparente de l'effort dépensé par l'ouvrier; très superficielle, même dans ces limites. C'est principalement, ainsi que je l'ai dit ailleurs, un travail de *replâtrage* et de *placage*, et ce n'est pas un travail *nouveau*. Il a été inauguré avant lui. Ce qui change avec lui, ce sont les conditions dans lesquelles ce travail sera désormais poursuivi. Ce qui est nouveau, c'est d'abord cette guerre interminable qui pendant vingt ans inspirera, dirigera et commandera l'ouvrier, et dont le résultat sera, d'une part, de précipiter la marche de l'évolution antérieurement commencée et, d'autre part, d'intervertir l'ordre naturel des modifications politiques et sociales qui en font partie, au gré d'exigences momentanées, qui ne seront pas nécessairement en rapport avec les besoins

les plus urgents de la vie nationale. Ce sont ensuite les goûts, les habitudes d'esprit, les manies, les tics, que cet ouvrier génial, mais bizarre, tient de son éducation, de ses fréquentations à la *Sloboda,* de son contact avec l'Europe, et qu'il érigera en principes et auxquels il attribuera dans son œuvre une place hors de proportion avec leur importance naturelle. Or ces *nouveautés* sont précisément celles qui revêtiront aux yeux de ses sujets l'aspect le plus offensant. C'est enfin le tempérament personnel du Réformateur, qui imprimera à toutes ses mesures un caractère de violence, d'outrance et d'emportement, également blessant et déconcertant pour les intéressés. C'est ainsi que l'*évolution* pacifique de la veille deviendra une *révolution.* C'est ainsi encore que les mêmes tendances et les mêmes tentatives, qui sous le règne d'Alexis et de Féodor rencontraient à peine quelque résistance, arriveront maintenant à provoquer un soulèvement, presque général au début, et nécessitant l'emploi de moyens de contrainte et de rigueur. Procédant de la volonté du souverain, brusquement, toujours par à-coups, sans ordre, sans lien apparent entre elles, les réformes tomberont sur ses sujets comme la grêle ou la foudre. Talonné par la guerre, entraîné par sa fougue, halluciné par les horizons entrevus en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, Pierre n'aura pas le moyen de coordonner ses dispositions, ni de faire preuve de réflexion en les préparant, ni d'user de patience pour les imposer; il passera sur son pays et sur son peuple comme un ouragan. Il improvisera, il créera des expédients et il terrorisera.

Mais c'est aussi tout cela, je suis loin de vouloir le contester, qui donnera au mouvement rénovateur, dont la Russie moderne est sortie, l'amplitude et surtout la promptitude que les timides essais d'Alexis et de Féodor étaient loin de pouvoir lui communiquer. En quelques années Pierre fera l'ouvrage de quelques siècles. Reste à savoir si ce saut brusque à travers l'espace et le temps a été un bien. C'est un autre point de vue dont l'étude doit, je crois, être précédée par celle des faits en eux-mêmes, c'est-à-dire des résultats obtenus.

Suivre ces résultats, au fur et à mesure de leur apparition dans l'histoire du grand règne, serait une besogne ingrate et ne pouvant aboutir qu'à une sensation de chaos. Jusqu'à un certain point leur réalisation s'est produite dans un ordre déterminé par le grand élément initiateur que j'ai signalé. La guerre a naturellement mis d'abord à l'ordre du jour les réformes militaires, et celles-ci ont provoqué des mesures financières, qui à leur tour ont sollicité des entreprises économiques. Mais cet ordre n'a eu rien d'absolu. L'essai de réorganisation municipale, tenté au début même du règne, pourrait difficilement y rentrer. Je m'en tiendrai, dans mon examen, à l'importance relative des objets. Toutefois, pour dégager le champ assez vaste et fort encombré sur lequel cet examen doit porter et le mettre en même temps en lumière, je veux d'abord en distraire quelques traits, qui dans l'ensemble de l'œuvre réformatrice n'ont joué qu'un rôle accessoire et très secondaire, mais qui n'en ont pas moins passé, aux yeux du public, pour en renfermer l'essence même et toute la portée. Le public, dans sa conception des choses naturellement simpliste, ne s'est d'ailleurs trompé qu'à moitié. Ces traits, presque insignifiants en eux-mêmes, ont une valeur d'*expression* très grande. En eux, le *nouveau régime* revêt sa physionomie et son symbole apparent. C'est pour cela qu'ils ont parlé le plus éloquemment à l'imagination des foules. Je veux dire : le coupage des barbes, la suppression des *Streltsy* et la création de Saint-Pétersbourg.

II

La fin des Streltsy.

En revenant de sa première tournée en Europe, le jeune Tsar s'est montré à ses sujets vêtu de la défroque d'Auguste de Pologne, costume des hommes de l'Occident qu'il n'avait pas porté jusqu'à présent sous leurs yeux. Quelques jours plus

tard, à un banquet donné par le général Chéïne, il s'est emparé d'une paire de ciseaux et s'est mis à couper les barbes des convives. Son fou Tourguénief l'a imité. Les témoins de cette scène ont pu croire à une simple fantaisie de despote. Pierre est presque glabre naturellement, la barbe rare, la moustache chétive; il a beaucoup bu à la table de Chéïne, et il a choisi cette façon de témoigner sa gaieté. Non pas! A quelques jours de là les coups de ciseaux sont sanctionnés par voie d'oukase, et c'est une vaste réforme morale, intellectuelle et économique, qui s'est annoncée ainsi par un burlesque incident de banquet, entre deux verres de vin! J'en indiquerai plus loin les éléments sérieux.

La suppression des *Streltsy* suit de près. Elle est une conséquence inattendue, mais naturelle au fond, la première conséquence des projets belliqueux dont l'imagination du jeune Tsar vient de subir, au contact de son ami saxo-polonais, l'irrésistible séduction. Sous les murs d'Azof, Pierre a expérimenté la valeur militaire de ses miliciens, et cette expérience lui a appris que la force armée qu'il croyait posséder en eux n'en était pas une. Il a annoncé hautement alors l'intention de développer les nouvelles formations à l'européenne, dont l'excellence relative s'est en même temps affirmée, et de faire de ses deux régiments de plaisance le noyau d'une organisation nouvelle. Et il a passé la frontière apparemment pour étudier les principes de cette création. L'ancienne armée de la Moscovie, celle des *Streltsy*, se voit ainsi condamnée à disparaître. Déjà on la voue aux besognes ingrates. Dans les exercices guerriers qui ont préludé à la campagne d'Azof, elle a dû toujours figurer les vaincus. Après la prise d'Azof, les régiments de plaisance sont allés à Moscou pour y faire une entrée triomphale, recevoir les ovations et les récompenses, tandis que les *Streltsy* demeuraient dans la ville conquise pour en refaire les fortifications. On les humilie, on les maltraite avant de les détruire. Ils se révolteront. En mars 1698, Pierre étant en Angleterre, ils ont envoyé, d'Azof à Moscou, une députation chargée de leurs doléances. Elle est revenue sans avoir reçu

satisfaction et en rapportant des nouvelles excitantes : Pierre s'est livré corps et âme aux étrangers, et, enfermée au *Diévitchyï Monastyr*, sa sœur, la tsarevna Sophie, fait appel à ses anciens partisans, pour défendre le trône et l'autel contre un souverain révolutionnaire et impie. Des lettres de l'ex-régente, vraies ou supposées, on ne sait, circulent dans les régiments. Un corps de *Streltsy*, deux mille hommes environ, est détaché de la garnison d'Azof et envoyé à Vlélikié-Louki pour garnir la frontière polonaise. La séparation d'avec les camarades, la longue marche d'une extrémité de l'empire à l'autre, exaspèrent cette troupe. En temps de paix les *Streltsy* ont accoutumé de rester chez eux. Elle est la première à se mutiner. Elle marche sur Moscou. Le général Chéïne va au-devant d'elle avec des forces supérieures et du canon, la rencontre le 17 juin en vue du monastère de la Résurrection, lui tue quelques hommes, prend le reste, fait pendre quelques prisonniers après les avoir mis à la question, et l'affaire semble terminée (1).

Il n'en est rien. Pierre, prévenu, hâte son retour et se résout aussitôt à profiter des circonstances pour frapper un coup décisif. Depuis l'enfance il a toujours vu les *Streltsy* en travers de sa route : ils ont massacré ses parents et ses amis ; ils ont soutenu contre lui le pouvoir d'une usurpatrice ; maintenant encore, parlementant avec Chéïne avant le combat qui les a mis en déroute, ils ont osé de violentes attaques contre Lefort et les autres étrangers de son entourage. C'en est assez ! Il veut en finir et extirper du sol natal la semence des éternelles révoltes et noyer dans le sang les sanglantes visions dont, depuis le berceau, ces hommes ont rempli son regard. Il ne se contentera pas de quelques coups de knoute et de quelques pendaisons. Il va tailler dans le grand, à sa propre mesure. L'enquête, sommairement conduite et clôturée par Chéïne et Romodanovski, est ouverte à nouveau et établie sur un pied sans précédent, croirais-je volontiers, dans l'histoire humaine : quatorze chambres de torture (*zastiénok*) sont ouvertes au

(1) Archives de l'État à Moscou. Affaire des *Streltsy* ; SOLOVIEF, t. XIV, p. 254.

village de Préobrajenskoïé et fonctionnent jour et nuit avec tout l'appareil de géhenne ordinaire et extraordinaire, y compris les brasiers au-dessus desquels grésillera la chair des patients. L'un d'eux sera mis à la question sept fois et recevra quatre-vingt-dix-neuf coups de knoute, quinze pouvant suffire à tuer un homme. Le lieutenant-colonel Korpakof se frappera d'un coup de couteau à la gorge pour mettre fin à son supplice; il ne parviendra qu'à se blesser, et la question continuera. Des femmes, épouses, sœurs ou parentes des *Streltsy*, servantes ou dames de compagnie de Sophie, seront interrogées de même. L'une d'elles accouchera au milieu des tourments. L'examen portera principalement sur la part prise par la Tsarevna et ses sœurs à la préparation du mouvement insurrectionnel. Pierre est convaincu de leur culpabilité; mais il veut des preuves, et l'enquête n'en fournit pas. « Elles peuvent bien mourir pour nous », écrit naïvement une des princesses, en parlant de quelques servantes qu'on doit appliquer à la torture et dont elle escompte le silence. Un *Streletz* subit le supplice de l'estrapade, reçoit trente coups de knoute, est brûlé longuement, sans qu'on arrive à lui arracher une parole. Réussit-on à provoquer un demi-aveu, une indication vague, le patient n'a pas plus tôt repris haleine, qu'il revient sur ses premiers dires, ou se raidit à nouveau dans son mutisme. Sophie elle-même, interrogée et torturée par Pierre en personne, dit-on, reste inflexible dans ses dénégations. Sa sœur cadette Marfa reconnaît seulement avoir fait part à l'ex-régente de la prochaine arrivée des *Streltsy* et de leur désir de voir son gouvernement rétabli.

De ce côté, le résultat de l'enquête reste nul. Le texte d'une lettre fort compromettante de Sophie à l'adresse des *Streltsy* n'est, de l'aveu même de son éditeur généralement mieux inspiré (1), qu'un morceau fabriqué avec des lambeaux de dépositions recueillies dans le *zastiénok*, incohérentes et probablement suivies de rétractations. Dans sa prison du *Novodié-*

(1) Oustrialof, t. III, p. 159.

vitchyï Monastyr, la Tsarevna a été étroitement surveillée; un détachement de cent hommes montait la garde devant le couvent. Elle a conservé, il est vrai, les moyens de correspondre avec le dehors et d'entretenir des rapports journaliers avec la cour, les autres princesses et tous ses amis. Elle a pu même continuer l'exercice d'une large hospitalité; les services de la cour lui fournissaient tous les jours dix sterlets, deux brochets, deux barils de caviar, deux barils de harengs, des pâtisseries, du « beurre de noisettes », un *viédro* (12 litres) d'hydromel, un *viédro* de *bière de mars*, quatre *viédros* de bière ordinaire; toutes sortes de comestibles et de boissons, avec un surcroît de provisions pour les jours de fête : barils d'eau-de-vie d'anis et tonneaux d'eau-de-vie vulgaire. Romodanovski a permis à ses sœurs d'y ajouter encore des friandises, dont l'envoi régulier a servi, pense-t-on, à faciliter un échange de messages secrets. Quant aux partisans de l'ex-régente, ils ont eu de tout temps leurs grandes entrées au monastère avec la foule des mendiants et des mendiantes qui composaient à Moscou une caste privilégiée. A certaines époques de l'année les grands *obitiels* en accueillaient et en hébergeaient journellement plusieurs centaines, les veuves de *Streltsy* faisant nombre et tenant le premier rang dans cette population flottante, où se recrutaient habituellement les mécontents (1). Un mouvement de propagande en faveur de l'ex-régente s'est certainement dessiné avec le concours de ces éléments. Une *streltchiha*, Ofimka Kondratiéva, veuve de trois farouches miliciens, s'y est, entre autres, activement employée. Mais aucune apparence de complot proprement dit n'est mise au jour.

L'enquête n'a rien prouvé; elle a servi à exaspérer les instincts violents du jeune Tsar, à tremper son insensibilité. Il a assisté aux interrogatoires et aux supplices. Avec plaisir, comme on a cru s'en apercevoir (2), savourant en amateur le contact des chairs pantelantes, la vue des longues agonies, toute l'âcre saveur de la douleur et de la mort? Je ne le crois

(1) Oustrialof, t. III, p. 157.
(2) Kostomarof, *Hist. de Russie,* t. II, p. 516.

pas; avec curiosité plutôt, en homme assoifé de sensations et inexorablement appliqué à tout voir par lui-même et toucher à tout, son âme s'endurcissant, je le veux bien, et son imagination s'exaltant aussi au milieu de cette orgie de justice souveraine. Le procès terminé, il lui faudra encore des exécutions colossales, des têtes tombant en tas sous la hache du bourreau, des forêts de gibets, des hécatombes de vies humaines.

Le 30 septembre 1698, un premier convoi de deux cents condamnés part pour le lieu de l'expiation suprême. Cinq sont décapités en route, devant la maison du Tsar, à Préobrajenskoïé, Pierre lui-même faisant office de bourreau. Le fait est attesté par un grand nombre de témoins, adopté par l'opinion contemporaine, admis par la plupart des historiens (1). Si favorablement disposé pour le souverain réformateur, Leibnitz lui-même a eu un mouvement de révolte et d'indignation à ce propos (2). Et Pierre ne se contente pas de manier la hache; il veut que ceux de son entourage en fassent autant; Galitsine s'y montre malhabile et fait souffrir longtemps ses suppliciés; Menchikof et Romodanovski sont plus adroits. Seuls, les étrangers Lefort et Blomberg, colonel celui-ci du régiment Préobrajenski, se refusent à l'exécrable besogne. Sur la *Place Rouge* de Moscou, où les condamnés sont conduits à deux dans un traîneau et tenant des cierges allumés à la main, on les couche par files de cinquante le long d'un tronc d'arbre qui sert de billot. Le 11 octobre il y a 144 nouvelles exécutions; 205 le 12; 141 le 13; 109 le 17; 65 le 18; 106 le 19. Deux cents *Streltsy* sont pendus devant les

(1) Korb, p. 84; Guarient chez Oustrialof, t. III, p. 407; Vockerodt (p. Herrmann), p. 29; Villebois, *Mémoires inédits*; Soloviev, t. XIV, p. 286; Kostomarof, t. II, p. 517. — L'édition du livre de Korb, qui le premier a appelé l'attention de l'Europe sur ces atrocités, a été détruite à la suite d'une intervention du Tsar auprès de la cour de Vienne. Il en est resté, croit-on, douze exemplaires. Une traduction anglaise a été publiée d'après une copie conservée par la Bibliothèque de Frascati. Je me suis servi d'un des exemplaires rarissimes de l'édition originale que j'ai dû à la complaisance d'un savant bibliophile russe établi à Paris, M. Onéguine, qui voudra bien agréer mes remerciements.

(2) Guerrier, p. 20.

fenêtres de Sophie au *Novodiévitchyï Monastyr*, trois d'entre eux tenant dans leurs mains des copies d'un placet adressé à la Tsarevna. Elle-même s'en tire à assez bon compte : déchue de son rang qu'elle avait conservé, enfermée dans une étroite cellule, elle ne sera plus que la nonne *Suzanne*. Sa sœur Marfa a le même sort au couvent de l'Assomption (*Ouspienski*), dans le gouvernement actuel de Vladimir, où elle prend le nom de *Marguerite*. Elles mourront sous le voile, la première en 1704, la seconde en 1707.

D'autres enquêtes suivies d'autres exécutions en masse avaient lieu simultanément à Azof et dans divers endroits de l'Empire. On traquait partout les malheureux *Streltsy*. C'était une guerre d'extermination. Suspendus pendant quelques semaines, à raison d'un séjour que Pierre fait à Voronèje de novembre à décembre, les interrogatoires et les supplices recommencent à Moscou même, au mois de janvier 1699. On enlève par milliers les cadavres qui encombrent la place, se contentant d'ailleurs de les conduire dans les champs voisins, où ils continueront de pourrir au grand air, et la hache travaille à nouveau. Et. dans l'enclos qui, au milieu de la *Place Rouge*, — cette grève sinistre de Moscou, — est réservé habituellement au bourreau, mais s'est trouvé trop étroit pour la circonstance, sur le *lobnoïé miesto*, espèce d'estrade en briques entourée d'une haie en bois, les piques portant des têtes coupées, les gibets garnis de grappes humaines, demeureront jusqu'en 1727.

Le *lobnoïé miesto!* Ce lieu arrosé de sang a ici un caractère à part, une histoire singulière, qu'il faut connaître, car elle est une révélation, expliquant, je n'ose dire justifiant, et cette orgie sanglante, où Pierre a tenu à avoir un rôle, et ce rôle lui-même, si injustifiable qu'il paraisse. L'origine du nom est incertaine, latine d'après les uns, venant de *lobium*, lieu élevé, slave d'après les autres, *lob* voulant dire tête en russe : endroit où l'on met les têtes des suppliciés. Une légende veut aussi que la tête d'Adam ait été enterrée là, et l'on voit poindre l'originalité, le mélange bizarre des conceptions et des sentiments qui, dans la tradition populaire, se rattachent à ce car-

reau funèbre. C'est un lieu de supplice, mais c'est aussi un lieu saint. Placé, à l'imitation du *lithostrote* de Jérusalem, devant une des six portes principales qui donnent accès au Kreml, il a une signification religieuse et nationale. C'est là qu'ont été déposées d'abord les reliques et les images saintes apportées à Moscou; c'est là qu'en des circonstances solennelles sont célébrées maintenant encore les cérémonies du culte; c'est là que le Patriarche donne aux fidèles sa bénédiction; c'est là enfin que les oukases les plus importants sont lus et les changements de règne annoncés au peuple. Ivan le Terrible y est venu, en 1550, pour confesser ses crimes devant ses sujets et implorer leur pardon. Le faux Dimitri y a fait publier son manifeste d'avènement, et, quelques mois plus tard, son cadavre y a été exposé aux regards de la foule, un masque sur le visage et une musette à la main (1).

Ainsi, instruments de supplice et cadavres de suppliciés, tout l'appareil hideux de la vindicte humaine n'a rien ici de ce qui en fait ailleurs un objet de répulsion et d'horreur; il s'associe aux manifestations les plus augustes de la vie publique. Ainsi également, Pierre, paraissant en cet endroit la hache à la main, ne déroge pas à l'élévation de son rang et ne se donne pas davantage un aspect odieux; il ne fait que continuer sa fonction de justicier suprême. Bourreau, tout le monde peut l'être ici à l'occasion. Quand la besogne presse, on ramasse dans la rue des travailleurs supplémentaires pour les sanglantes corvées, et on en trouve tant qu'on veut. Bourreau, Pierre peut le devenir en restant Tsar, comme il devient tambour ou matelot. Il travaille à cela de ses mains comme au gréement de ses navires. Personne ne s'en offusque ni ne lui en veut. On l'en louerait plutôt!

Ces traits sont essentiels pour l'intelligence des hommes et des choses dans un milieu historique, d'où il convient d'écarter fréquemment toute idée d'interprétation et de jugement par analogie avec les souvenirs de l'histoire européenne.

(1) Pylaief, *Le vieux Moscou*, p. 72, 412 et suiv.

Pierre a décidé la suppression des *Streltsy*, et il a fait le nécessaire pour y arriver. Les moyens employés ont été terribles, mais la terreur est depuis longtemps dans son pays un procédé régulier de gouvernement. Les *Streltsy* ont disparu. Tous ceux sur lesquels il a mis la main à Moscou sont morts ou envoyés dans les contrées les plus éloignées de la Sibérie. Leurs femmes et leurs enfants doivent quitter la capitale. Défense de leur donner du travail ou du pain (1). Quoi? condamnés à mourir de faim? Sans doute. Le nom même de l'odieuse milice est proscrit. Les miliciens provinciaux, dont la docilité a désarmé la colère du Tsar, sont dégradés au rang de simples soldats. Ainsi le vide est fait de ce côté également, et la création de l'armée nouvelle, par où le nouvel établissement de Pierre doit s'inaugurer et se revêtir d'un cachet européen, — car tel est son point de départ, — cette création est devenue non seulement possible, mais indispensable à bref délai. Il n'y a plus de *Streltsy,* mais il n'y a plus également d'armée. Si bien qu'au bout de trois mois Pierre en viendra à s'apercevoir qu'il est allé trop loin et trop vite, et se verra forcé de rappeler les morts à la vie. En 1700, à la bataille de Narva, des régiments de *Streltsy* figureront parmi les combattants : ce seront les miliciens de province, auxquels un oukase du 11 septembre 1698 aura enlevé et un oukase du 20 janvier 1699 aura rendu leur organisation et leur nom (2). En 1702, le Réformateur ordonnera lui-même la formation, à Dorogoboujé, de quatre régiments de *Streltsy* moscoviens sur le pied ancien. En 1704, nouvel ordre pour le même objet. Ce sont des sacrifices faits à la guerre suédoise. En 1705 seulement, après la révolte d'Astrahan, à laquelle les débris des vieilles bandes d'indisciplinés prendront part, leur anéantissement complet et définitif sera résolu. De nouveaux convois de prisonniers sur la route de Moscou, de nouvelles exécutions par centaines sur la *Place Rouge* achèveront l'œuvre d'extermination.

(1) Gordon, *Journal*, édition anglaise, p. 193.
(2) Milioukof, *La réforme de Pierre le Grand*, Pétersb., 1892, p. 141.

III

Pétersbourg.

La perspective de la grande guerre du Nord a engagé Pierre à couvrir la *Place Rouge* avec les cadavres de ses miliciens; les hasards de cette guerre le conduisent à Pétersbourg. Tout d'abord, en jetant le gant à la Suède, il a visé la Livonie, Narva et Riga. La Livonie, trop bien défendue, l'a repoussé plus au nord vers l'Ingrie. Et il n'y est allé qu'en rechignant, commençant par y envoyer Apraxine, qui a fait un désert de la province facilement conquise. Au bout d'un temps assez long seulement, et comme en tâtonnant, le jeune souverain s'orientera de ce côté et fixera son attention et sa convoitise sur l'embouchure de la Néva. Gustave-Adolphe a compris déjà l'importance stratégique de cette position que son successeur présent traite en quantité négligeable; il a tenu à en étudier lui-même les abords. Pierre lui découvrira à la fois une valeur militaire et commerciale et, chose plus singulière, un charme tout-puissant. Il ne voudra plus quitter la contrée. Il s'y sentira chez lui comme nulle part. Il évoquera avec émotion les souvenirs historiques qui en font une terre russe. Vague ressemblance de ces bas-fonds marécageux avec les basses terres de la Hollande? Rappel d'instincts ancestraux? On ne sait ce qui l'inspire. Une légende, accréditée par Nestor, veut que les premiers conquérants normands du pays aient eu là leur porte de sortie pour des excursions poussées à travers la mer des Waregs, *leur mer*, jusqu'à Rome! Et Pierre semble appliqué à renouer le fil de la tradition neuf fois séculaire, légendaire lui-même et épique dans son rôle de fondateur de ville. Un récit populaire le représente s'emparant de la hallebarde d'un de ses soldats et découpant deux tranches de gazon qu'il met en croix, avec ces mots : « Ici doit être une ville. » La

pierre de fondation faisant défaut à cet endroit, le gazon la remplace. Quittant la hallebarde, il prend une bêche et inaugure les travaux de terrassement. A ce moment, un aigle paraît, planant dans les airs au-dessus du Tsar. Un coup de fusil l'abat. Pierre ramasse l'oiseau blessé, le met sur son poing et monte dans un canot pour inspecter les environs (1). Cela se passe le 16 mai 1703.

L'histoire ajoute que les prisonniers suédois sont employés par la suite à la continuation des travaux, et y meurent par milliers. Les instruments les plus élémentaires manquent. Faute de brouettes, on porte la terre dans les pans des vêtements! Une forteresse en bois est construite d'abord dans l'île portant le nom finnois de *Ianni-Saari* (île des Lièvres) : ce sera la future citadelle de Saints Pierre et Paul; puis une église en bois également et l'humble maisonnette dont Pierre fera son premier palais. L'année suivante, un temple luthérien, transporté plus tard sur la rive gauche du fleuve, dans le quartier de la Liteïnaïa, s'élève à proximité, ainsi qu'une auberge, la fameuse auberge des *Quatre Frégates*, qui fait longtemps office d'hôtel de ville, avant de devenir un lieu de rendez-vous diplomatiques. Enfin un bazar s'ajoute à ce groupe de constructions modestes, les collaborateurs du Tsar s'établissant à l'entour dans des chaumières semblables à la sienne. La ville est créée.

. Jusqu'à la bataille de Poltava Pierre ne songera cependant pas encore à en faire sa nouvelle capitale. D'y avoir une forteresse et un port lui suffisait. Il ne se sentait pas assez maître des pays avoisinant cette conquête, assez sûr d'en conserver la possession, pour vouloir y centraliser son gouvernement et y fixer sa résidence. Il ne s'arrêtera à cette idée qu'au lendemain de la grande victoire (2). Sa décision a été, de la part des historiens étrangers surtout, l'objet des critiques les plus acerbes; jugée sévèrement et condamnée sans appel. Avant de dire ma pensée à ce sujet, je veux rappeler, en les

(1) Pylaief, *Le vieux Pétersbourg*, p. 16 et suiv.
(2) Voy. sa lettre à Apraxine du 9 juillet 1709. Cabinet, s. I, l. 28.

résumant, les considérations qu'on a fait valoir pour motiver ce verdict défavorable.

La grande victoire, a-t-on dit, a précisément diminué l'importance stratégique de Pétersbourg et a rendu son importance à peu près nulle comme port; comme capitale, l'établissement a toujours été une folie. Maître indiscutable désormais de tout le littoral de la Baltique, Pierre n'a plus à redouter une attaque des Suédois dans le golfe de Finlande : avant de l'aborder de ce côté, ils chercheront à reprendre Narva ou Riga. Si plus tard ils viseront Pétersbourg, ce sera parce que Pétersbourg aura acquis une importance politique que rien ne commandait de lui donner; au contraire; car, point d'attaque excellent, l'endroit se défend mal; il y a impossibilité d'y opérer une concentration de troupes importante : à quarante lieues à la ronde, la contrée est un désert improductif. En 1788, Catherine II se plaindra d'y être trop à proximité de la frontière suédoise et trop peu à l'abri d'un coup de main que Gustave III sera bien près de réussir. Voilà pour le militaire.

Au point de vue commercial, Pétersbourg commande un système de communications fluviales qui a son prix, mais Riga en commande un autre, bien supérieur. A une distance égale de Moscou et de Pétersbourg, à une distance sensiblement moins grande des centres commerciaux de l'Allemagne, jouissant d'un climat plus doux, les ports livoniens, esthoniens et courlandais, Riga, Libau et Revel, sont, depuis la conquête de ces provinces, les points de contact naturels de la Russie avec l'Occident. Ils le prouvent éloquemment de nos jours, en augmentant d'année en année leur trafic au détriment de Pétersbourg, dont le commerce, artificiellement développé et soutenu, va en déclinant. Comme port, d'ailleurs, Pétersbourg est resté, du vivant de son créateur, à l'état de projet, ou à peu près. Les établissements maritimes de Pierre ont voyagé de Kronslot à Kronstadt. Entre Pétersbourg et Kronstadt la Néva n'a pas alors plus de huit pieds de profondeur; les vaisseaux construits à Pétersbourg doivent, au rapport de Manstein, être conduits à Kronstadt par des « machines à câbles »,

avant de recevoir leur armement; une fois équipés, ils sont hors d'état de remonter le fleuve. Le port de Kronstadt est fermé par les glaces six mois sur douze, et orienté de telle façon que les bâtiments n'en peuvent sortir que par vent d'est. L'eau y est si peu salée que les bois pourrissent en très peu de temps. De plus, les forêts du voisinage ne fournissent pas de chêne; on est obligé d'en chercher au delà de Kasan! Pierre s'est si bien aperçu de tous ces inconvénients qu'il a cherché et trouvé pour ses chantiers un emplacement plus convenable à Rogerwick, en Esthonie, à quatre lieues de Revel. Seulement, il s'y est heurté à la difficulté de protéger efficacement la rade contre les bourrasques et contre les insultes de l'ennemi. Il a cru y réussir en faisant avancer dans la mer deux môles construits avec des caissons en bois de sapin garnis de pierres à l'intérieur. Les forêts de la Livonie et de l'Esthonie y ont passé, et, deux fois emporté par la tempête, l'ouvrage a dû être abandonné. A Pétersbourg, d'autre part, la capitale gêne, dès le début, la ville marchande. La présence de la cour y rend la vie chère et chère par conséquent aussi la main-d'œuvre, grevant de la sorte de frais très considérables les produits d'exportation, qui, très volumineux en général, réclament une grande dépense de manutention. Au témoignage d'un résident hollandais de l'époque, une maison en bois, bien inférieure à la plus misérable chaumière d'un paysan des Pays-Bas, coûte à Pétersbourg de huit cents à mille florins par an; à Arhangel, un marchand vit convenablement avec le quart de cette somme. Les frais de transport, qui, de Moscou à Arhangel, font neuf à dix copecks par poud; de Iaroslav à Arhangel, cinq à six copecks; de Vologda à Arhangel, trois à quatre copecks, s'élèvent entre ces mêmes localités et Pétersbourg à dix-huit, vingt et trente copecks. D'où la résistance des marchands étrangers établis à Arhangel, quand on leur demande de se transporter à Pétersbourg. Pierre y coupe court à sa façon, en interdisant le commerce du chanvre, du lin, des cuirs et du blé par la voie d'Arhangel. Légèrement atténuée en 1714, sur les instances des États généraux de la Hollande,

la prohibition sera maintenue pendant toute la durée du règne. En 1718, le chanvre et quelques autres produits recoivent la franchise du port d'Arhangel, mais avec cette restriction que les deux tiers de tous les produits exportés devront être amenés à Pétersbourg. Voilà pour la marine et le commerce.

La capitale, elle, est gênée sur les bords de la Néva par les raisons déjà indiquées et par toutes les autres circonstances géographiques, ethnographiques et climatériques, qui en font aujourd'hui encore un défi au bon sens. Bizarre idée, a-t-on dit, pour un Russe que de fonder la capitale de l'empire des Slaves chez les Finnois, contre les Suédois (1); et de centraliser l'administration d'un immense territoire au point le plus excentrique de ce territoire; et de prétendre se rapprocher de l'Europe en s'éloignant de la Pologne et de l'Allemagne; et d'obliger son monde, fonctionnaires, cour, corps diplomatique, à habiter sous le ciel le moins clément un des coins de terre les plus inhospitaliers qu'il soit possible de rencontrer. L'endroit est un marécage. *Neva* veut dire « boue » en finnois. Les forêts voisines ne sont hantées que par les loups. En 1714, deux soldats en faction devant la fonderie de canons sont dévorés pendant une nuit d'hiver. Aujourd'hui encore, en sortant de la ville, on entre dans le désert. L'immense plaine s'étend à perte de vue, sans un clocher, sans un arbre, sans une tête de bétail, sans un signe de vie humaine ou même animale. Nul pâturage, aucune culture possible. Les légumes, les fruits, le blé même viennent de loin. La contrée est à l'état intermédiaire entre la mer et la terre ferme, et jusque sous le règne de Catherine les inondations demeureront, dans cette capitale, un accident chronique. Le 11 septembre 1706, Pierre, tirant de sa poche l'instrument à prendre les mesures qu'il porte toujours sur lui, constate qu'il y a vingt et un pouces d'eau au-dessus du plancher de sa maisonnette. Tout autour il voit des hommes, des femmes, des enfants à califourchon sur des débris de constructions charriés par le fleuve. Il fait part de ses impressions à

(1) CUSTINE, *La Russie*, Paris, 1843, t. I, p. 204

Menchikof en écrivant : « C'est extrêmement amusant », et en datant sa lettre « du paradis (1) ». On peut douter qu'il ait trouvé beaucoup de compagnons pour partager son allégresse. Facilitées aujourd'hui par l'établissement des voies ferrées, les communications avec la ville étaient, à l'époque du grand règne, non seulement pénibles, mais périlleuses. Allant de Moscou à Pétersbourg en avril 1723, Campredon dépensait mille deux cents roubles, noyait huit chevaux et une partie de ses bagages, mettait quatre semaines à franchir la distance et arrivait malade. Pierre lui-même, qui avait devancé le diplomate, était obligé de faire à cheval une partie de la route en passant des rivières à la nage!

Eh bien, en dépit de toutes ces considérations, dont je n'entends pas nier le poids, j'incline à penser que Pierre a été bien inspiré. Qu'il ait répugné à maintenir sa capitale à Moscou, comment ne pas le comprendre? Dans ce milieu nettement hostile, obstinément réactionnaire aujourd'hui encore, son œuvre n'aurait pu avoir qu'une existence précaire et toujours menacée, à la merci, sinon de son vivant, du moins après sa mort, d'une de ces émeutes populaires, devant lesquelles le pouvoir souverain établi au Kreml s'est si souvent montré désarmé. En jetant la Moscovie hors de sa vie passée et hors de ses anciennes frontières, Pierre a dû logiquement vouloir extérioriser aussi de même le siège de son gouvernement. L'aspect et le caractère de son nouvel établissement sont d'ailleurs tout à fait d'une formation de marche et de combat, la pointe tournée à l'ouest; la place du chef et de son chef-lieu y est marquée en tête de la colonne. Ceci posé, et le principe admis d'une translation nécessaire de la capitale à l'extrémité occidentale des nouvelles possessions acquises à l'empire, l'Ingrie a offert, pour cet objet, des avantages primant, je crois, tous les inconvénients que j'ai indiqués plus haut. C'était à ce moment une terre vierge, habitée par une population clairsemée de race finnoise, sans cohésion, sans

(1) Oustrialof, t. IV, p. 273.

consistance historique; docile par conséquent et aisément assimilable. Partout ailleurs, sur le littoral de la Baltique, en Esthonie, en Carélie, en Courlande, le Suédois chassé, l'Allemand restait, solidement établi, puisant dans le foyer voisin de la culture germanique une force de résistance invincible. Après près de deux siècles de domination russe, Riga demeure de nos jours une ville allemande. A Pétersbourg, la Russie est devenue européenne et cosmopolite, mais la ville est russe entièrement, et l'élément finnois des environs ne compte pas.

De ceci, Pierre a eu certainement, sinon la notion claire et raisonnée, du moins l'instinct puissant et sûr, affirmant son génie. Je veux bien d'ailleurs qu'il y ait apporté, à son ordinaire, une part de fantaisie, la velléité enfantine par exemple d'imiter Amsterdam. Et je veux encore qu'il ait manqué de mesure dans l'exécution de son dessein. Deux cent mille ouvriers ont trouvé la mort, dit-on, en travaillant à la construction de la nouvelle cité, et les grands seigneurs du pays s'y sont ruinés à bâtir des palais bientôt inhabités. Mais un abîme a été creusé entre le passé condamné et l'avenir voulu par le Réformateur, et, violemment concentrée dans ce nouveau foyer, la vie nationale a reçu, superficiellement d'abord, puis de plus en plus intimement, le cachet occidental, européen, qu'il a prétendu lui imprimer. Moscou conserve aujourd'hui encore un extérieur religieux et presque monacal. Des chapelles arrêtent les passants à tous les coins de rue. Si affairée qu'elle soit, la population ne marche qu'en faisant des signes de croix et des génuflexions devant les images saintes, qui partout sollicitent sa dévotion. Pétersbourg a pris et a conservé un air séculier entièrement différent. A Moscou, il était défendu de faire de la musique profane en public. A Pétersbourg, Pierre a pu faire jouer tous les jours des musiciens allemands sur le balcon de son auberge. Vers le milieu du siècle, on y verra déjà un théâtre français et un opéra italien, et Schlözer s'apercevra qu'on y célèbre le service divin en quatorze langues. La Russie moderne, policée, instruite, rela-

tivement émancipée intellectuellement et relativement libérale, n'a pu naître et grandir que là.

Et Pierre a pu en somme opérer ce singulier déplacement sans faire trop violence aux traditions historiques de son pays. La capitale y a été nomade de tout temps. Elle a voyagé de Novgorod à Kief, de Kief à Vladimir et de Vladimir à Moscou. L'étendue du territoire et l'inconsistance de la vie nationale ont déterminé ce phénomène. D'un bout à l'autre de son évolution séculaire, les forces disjointes, éparses, flottantes de la vieille Russie ont laissé leur centre de gravité se déplacer. La création de Pétersbourg n'est ainsi que la résultante d'un problème de dynamique. La lutte contre la Suède, la conquête des provinces baltiques et la conquête plus importante d'une place au sein du monde européen y ont naturellement porté le courant de la vie nationale avec toutes ses énergies. Pierre a voulu perpétuer cette direction. J'incline à penser qu'il n'a pas eu tort.

CHAPITRE II

RÉFORME MORALE. — INITIATION INTELLECTUELLE.

I. *Les mœurs.* — La thèse slavophile. — Les mœurs idylliques de l'ancienne Russie. — La réalité. — Grossièreté et sauvagerie. — Le brigandage. — Trivialité brutale des mœurs domestiques. — La boisson. — Les rixes sanglantes. — Absence d'idéal moral. — L'œuvre de Pierre. — Le fonds moral qu'il trouve pour l'entreprendre. — Incohérence et mesquinerie des premières tentatives. — La réforme du costume. — Progrès ultérieurs. — La réforme du calendrier. — Tendances libérales du nouveau régime. — La grande réforme domestique. — La suppression du *terem.* — Où ira la femme en en sortant ? — Pierre crée la vie mondaine par oukase. — Les assemblées. — Insuffisance des résultats obtenus au point de vue du développement de la sociabilité. — Motifs. — Pierre est trop peu homme du monde lui-même. — Absence d'une cour donnant le ton à la société. — Le ton qui règne dans l'entourage du souverain n'est pas celui de Versailles. — Grossièreté des habitudes qui s'y maintiennent. — Les fêtes officielles à la maison de Poste. — Les bals du jardin d'été. — Une réception du corps diplomatique à Péterhof. — Dissolution et cynisme des mœurs. — Corruptions superposées. — Le changement est surtout superficiel. — Une grande révolution morale est pourtant accomplie. — L'école de l'exemple. — II. *L'enseignement.* — Les établissements scolaires du grand règne. — Audace et largeur des principes théoriques. — Indécision et pauvreté des applications pratiques. — L'enseignement général et l'enseignement professionnel. — Les écoles primaires et les écoles de hautes études. — Les lacunes. — Le manque d'élèves. — Envoi de jeunes gens à l'étranger. — Résultats médiocres. — La Russie reste tributaire de l'Europe. — L'Académie des sciences. — La vraie école du grand règne. — Encore l'exemple. — III. *L'initiation intellectuelle.* — La langue nouvelle. — Les livres. — Un commencement d'archives et de bibliothèque. — Les musées. — L'entrée gratuite. — Une école des beaux-arts. — L'art didactique. — Le théâtre. — La presse. — Aperçu général.

I

Les mœurs.

Les écrivains slavophiles font volontiers aujourd'hui des mœurs de l'ancienne Russie un lumineux et séduisant tableau,

auquel la peinture poussée au noir de la vie contemporaine des peuples occidentaux donne un fond d'ombre vigoureuse. C'est un des derniers refuges d'une thèse qui a éprouvé trop d'embarras à se maintenir sur ses autres terrains de combat. Il est devenu difficile à la longue de revendiquer tous les éléments de culture originale que la Moscovie du seizième ou même du dix-septième siècle aurait dû posséder pour répondre à l'idéal rêvé par ses adorateurs, lettres, arts, sciences. Elle ne savait pas lire! Elle triomphait dans la morale. Ayant échappé à la triple corruption du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, elle restait pure. Elle était sainte. C'est à voir.

Il est singulier d'abord que, sur le moment, personne, parmi les témoins ou même les participants de cette idylle, n'ait paru avoir conscience de son charme. Le témoignage des étrangers, Olearius, Margeret, Fletcher, peut passer pour suspect; mais que penser de tel passage des Mémoires de Jéliaboujski, auquel j'ai fait allusion déjà et où la chronique courante se résume en un calendrier de procédure criminelle?

En novembre 1699, le prince Féodor Hotétovski a reçu le knoute sur une des places de Moscou pour avoir vendu un seul et même domaine à plusieurs acheteurs. — En décembre, deux juges de Vladimir, Dimitri Divof et Iakovlef Kolytchef, ont subi la peine du fouet pour prévarication. Kolytchef s'est laissé corrompre moyennant vingt roubles et une barrique d'eau-de-vie. — La même année, un gentilhomme du nom de Zoubof est poursuivi comme voleur de grand chemin. Un voïvode de Tsaritsine, Ivan Barténief, accepte des pots-de-vin et enlève des femmes mariées et des jeunes filles pour en faire ses maîtresses. Un prince Ivan Cheïdiakof est convaincu de brigandage et de meurtre (1).

(1) Jéliaboujski, p. 129, 130; Korb, p. 77-78. — Comp. Kostomarof, *Tableau de la vie domestique et des mœurs du peuple russe aux seizième et dix-septième siècles*, p. 99-128; Biélaief, *Leçons sur la législation russe*, p. 464 et suiv.; Goltsef, *La législation et les mœurs dans la Russie du dix-huitième siècle*, p. 17 et suiv.

Le brigandage à main armée était si bien dans les mœurs du temps, que Pierre lui-même, mettant toute son énergie en œuvre pour le réprimer, s'y montrera impuissant. En 1710 encore, on sera obligé de faire marcher la troupe pour protéger les environs immédiats de la capitale. En 1719, le Collège de la justice était avisé de la présence, dans les districts de Novgorod et de Mojaïsk, de bandes de cent à deux cents brigands bien équipés (1). Le résident saxon Lefort écrivait en 1723 : « Une troupe de neuf mille voleurs, dont le chef est un colonel russien réformé, s'étaient mis en tête de brûler l'Amirauté et les autres places à Pétersbourg, et de massacrer les étrangers. On en a pris trente-six, qui ont été empalés et pendus par les côtes... Nous sommes à la veille de quelque extrémité fâcheuse; la misère augmente de jour en jour; les rues sont pleines de gens qui cherchent à vendre des enfants. On a fait publier de ne rien donner aux mendiants; que deviendront-ils, sinon des voleurs de grand chemin (2)? »

Ces voleurs armés contre les étrangers sont des représentants authentiques de la vieille Russie, et je n'aperçois rien d'idyllique dans leur cas. Les traits saillants, caractéristiques, du passé dont ils ont à se réclamer n'en laissent pas voir davantage. Sauvagerie et grossièreté. Le précepteur allemand du tsarevitch Alexis, Neugebauer, est renvoyé en 1702, parce qu'il s'est avisé de trouver malséant que son élève vidât le contenu de son assiette dans les plats destinés aux autres convives. Nulle sociabilité au sein de ce peuple, qui, dominé par l'ascétisme byzantin, tient la science pour une hérésie, l'art pour un scandale, la musique, le chant, la danse, pour une offense à Dieu. L'amour, même béni par l'église, lui paraît matière à scrupules. S'inspirant de l'esprit du *Domostroï*, Possochkof recommande aux nouveaux mariés de passer les deux premières nuits en prière : la première, pour chasser les démons; la seconde, pour honorer les patriarches. Dans la classe aristocratique, les femmes se morfondent derrière les

(1) Solovief, t. XVI, p. 251.
(2) Sbornik, t. III, p. 354, 360.

portes cadenassées du *terem*, les hommes se divertissent avec leur clientèle masculine de pauvres gentilshommes tour à tour caressés et bâtonnés; avec leurs fous, dont les saillies ont généralement un caractère obscène; leurs *bahars* ou *scazotchniks*, conteurs de légendes absurdes; leurs *domratchets*, joueurs de la *domra*, sorte de guitare, et chanteurs de psalmodies religieuses; plus rarement avec les *skomorohi*, ou jongleurs, car ceux-ci sont déjà vus de travers, poursuivis même, l'autorité civile donnant la main à l'autorité ecclésiastique pour la répression des plaisirs profanes. La vraie distraction du boïar comme du paysan est la boisson. Toutes les réunions sont des scènes d'ivresse, se terminant par des rixes tumultueuses, sanglantes parfois (1).

En haut comme en bas de l'échelle sociale, absence complète de tout idéal moral, de tout sentiment de respect de soi-même, d'honneur, de devoir. Les hommes libres, affirme Korb, font bon marché de la liberté, consentent facilement à devenir serfs. Le métier de dénonciateur, dit-il encore, est pratiqué dans toutes les classes. Oisiveté, incurie et bassesses. Envoyé à Astrahan en 1705 pour la répression d'une révolte, qui menace d'atteindre en se propageant et de compromettre les forces vives du pays, le meilleur des généraux russes dont Pierre dispose, Chérémétief, s'arrêtait en route à Kasan et n'avait plus qu'une idée : revenir à Moscou pour y passer l'hiver et les fêtes de Pâques. Il ne se décidait à repartir que sous l'aiguillon de la menace (2). L'honneur, le devoir, l'ambition, le courage même sont aussi choses nouvelles, dont Pierre a eu à propager l'enseignement parmi ses sujets. Il s'en vante (3). Il lui a fallu s'employer à arracher de leur esprit et de leur cœur la dégradante leçon du proverbe national : « Fuir n'est pas très honorable, mais c'est très sain. » Assuré-

(1) Zabiéline, *Vie privée des tsarines*, p. 397 et suiv.; Ditiatine, *Contributions à l'histoire du droit russe*, p. 560 et suiv.

(2) Oustrialof, t. IV, p. 493.

(3) Voy. sa conversation avec le duc de Holstein, en 1722, rapportée par Bercholz (*Büschings-Magazin*, t. XX, p. 387).

ment pour y réussir, comme il y réussira en partie, ses procédés de terreur et de justice sommaire, tels que la pendaison en 1703 sous les murs de Notebourg d'une compagnie entière de fuyards, n'auraient pas suffi. Il lui a été donné de faire valoir un certain fonds moral préexistant dans ces âmes obscurcies et avilies : le fanatisme du foyer, l'endurance, la docilité sans limites, l'abnégation sans bornes. Mais c'est tout. Le reste est son œuvre.

Cette œuvre n'est pas sans reproche. Elle se ressent de tous les défauts et de toutes les insuffisances de l'ouvrier. En commençant par le coupage des barbes et par la réforme du costume, le Réformateur n'est certes pas allé au plus pressé ni au plus sérieux. Le costume russe de la fin du dix-septième siècle était sans doute également incommode et disgracieux. Ses traits distinctifs : l'ampleur et le nombre des vêtements superposés, avaient pourtant leur justification dans la nature du climat. Sur la chemise brodée et les larges pantalons rentrés dans les bottes le gentilhomme russe mettait d'abord un *oupane* ou gilet en soie de couleur, puis un cafetan ajusté au corps, descendant jusqu'aux genoux et se terminant en haut par un col droit de velours, de satin ou de brocart. Les manches, longues et larges, étaient attachées aux poignets avec des boutons en pierres plus ou moins précieuses. C'était le vêtement d'intérieur. Pour le dehors, il convenait d'y ajouter d'abord une ceinture en tissu persan, puis sur le cafetan un *feriaz,* long et large vêtement en velours, sans taille et sans col, boutonné par devant de bas en haut avec, toujours, de longues et larges manches. Sur le *feriaz* venaient en été : l'*opachegne* ou *ohabegne,* large manteau d'étoffe précieuse trainant jusqu'aux talons, avec de longues manches et un col carré; en automne : l'*odnoriadka,* vêtement plus chaud en tissu de poil ou de drap; en hiver : la *chouba,* pelisse garnie de fourrures. La barbe bien fournie était un complément naturel de cet accoutrement et également précieux au point de vue climatérique. Quant au point de vue esthétique, il semble qu'il convienne de l'éliminer du débat. Dans tous les temps et sous

toutes les latitudes la mode a tendu à s'en affranchir, et les cochers de Pétersbourg arrondissent aujourd'hui encore leur taille au moyen de coussins, qui passent pour un appoint désirable de leur beauté spéciale.

Ainsi que la plupart des réformes auxquelles Pierre a attaché son nom, celle dont il est question ici a des antécédents historiques, procédant de l'évolution générale qui, depuis Boris Godounof, a porté la Moscovie d'Orient en Occident. Sous le tsar Alexis, le père du boïar Chérémétief a refusé de bénir son fils, parce qu'il se présentait devant lui le menton rasé, et le patriarche Joachim a dû faire intervenir les foudres de l'excommunication pour arrêter le mouvement. Des idées religieuses paraissent mêlées à cette question : dans l'iconographie orthodoxe le Père Éternel comme le Fils sont barbus et point court vêtus, et dans la croyance populaire appuyée sur l'enseignement ecclésiastique, l'homme fait à l'image de Dieu se rend coupable de sacrilège en portant atteinte à cette ressemblance auguste (1). Le pouvoir civil a dû tenir compte de ces éléments en adoptant une politique de compromis : un oukase d'Alexis a donné raison au Patriarche en ce qui concerne la barbe, mais en 1681 le tsar Féodor Aléxiéiévitch a prescrit au personnel masculin de sa cour et de ses bureaux le port d'un vêtement écourté.

On peut sourire aujourd'hui de ces controverses; mes lecteurs français voudront bien pourtant se souvenir que le port de la barbe, mis à la mode par François Ier qui a laissé croître la sienne à la suite d'une blessure reçue au visage, a soulevé un moment, même en France, des disputes passionnées (2).

Pierre tranche la question avec son radicalisme coutumier : plus de barbe, et le costume européen, français ou hongrois, pour tout le monde. L'oukase est du 29 août 1699. Des modèles de vêtements réglementaires sont affichés dans les rues. Les pauvres gens reçoivent licence temporaire pour user

(1) Bouslaief, *Esquisses historiques*, t. II, p. 216.
(2) Franklin, *Journal du siège de Paris en* 1590, p. 108-109.

leurs vieux habits; mais, à partir de 1705, tout le monde devra prendre l'uniforme nouveau, sous peine d'amende et même de pénalités plus sévères.

Brusquée de la sorte, la réforme devait rencontrer une opposition violente, dans les classes inférieures surtout. Le boïar se montra généralement assez docile; il s'était déjà habillé à la polonaise du temps de Dimitri; l'habit à la française le séduisait par ses élégances. En mars 1705, Withworth n'apercevra plus un seul personnage de distinction vêtu à l'ancienne manière. L'homme du peuple rechigna et n'eut pas tout à fait tort. Sous ce degré de latitude, la culotte courte et les bas découverts sont un non-sens. L'ancien costume russe était, a-t-on dit, un costume de paresseux. Mais c'est le climat même qui fait la paresse des hommes du Nord, en leur imposant l'oisiveté forcée des longs hivernages. En quittant la longue pelisse, ils ont sans doute chance de se montrer plus alertes, mais au risque d'avoir les membres gelés. Pierre lui-même mourra d'un refroidissement. Obligé de se séparer de sa barbe, qui lui tenait les joues chaudes par quarante degrés de froid, le pauvre *moujik* recommande qu'on la mette dans son cercueil, afin qu'il puisse, après sa mort, paraître décemment devant saint Nicolas. Comme beaucoup de superstitions populaires, celle-ci correspondait à un instinct utilitaire parfaitement justifié.

Pierre n'en prenait pas souci. En 1704, passant à Moscou l'inspection de son personnel de hauts et bas fonctionnaires, il faisait donner le fouet à Ivan Naoumof, qui a reculé devant le rasoir (1). En 1706, le gouverneur d'Astrahan apostait aux portes des églises des soldats chargés de guetter à la sortie les barbes récalcitrantes et de les arracher violemment. En même temps, le Tsar s'étant aussi avisé de raccourcir les vêtements féminins, les cotillons dépassant la mesure réglementaire étaient lacérés publiquement, sans aucun égard pour la pudeur (2). La barbe est pour Pierre un objet de haine parti-

(1) Golikof, t. II, p. 513.
(2) Whitworth, dépêche du 20 février 1706. Sbornik, vol. XXXIX, p. 249.

culière et en quelque sorte personnelle. Elle symbolise à ses yeux toutes les idées, toutes les traditions, tous les préjugés qu'il s'est proposé de combattre. Dans les admonestations qu'il adressera au malheureux Alexis, dans le manifeste lancé en 1718 contre ce fils rebelle, l'expression : *les grandes barbes* revient à plusieurs reprises, synonyme du parti réactionnaire entier qu'il frappe d'invectives virulentes : « Cela s'entend de ces gens-là qui sont de mœurs corrompues, *quorum Deus venter est.* » Il usait de citations latines un peu au hasard. Si, au cours de son règne, il en viendra à tolérer la conservation de l'appendice chevelu, moyennant le payement d'un impôt, c'est que ses embarras financiers l'obligeront à faire argent de tout. Les *raskolniks* devront verser jusqu'à cent roubles par an pour ce privilège, en portant ostensiblement des médailles qu'on leur remettra en échange de la somme et où figurera cette inscription : « BORODA LICHNAIA TIAGOTA. » (La barbe est un embarras inutile).

Voilà donc le Russe rasé et vêtu à l'européenne. Le Réformateur s'empresse de lui mettre encore la pipe à la bouche. Dès avant son départ pour l'étranger, en 1697, il a autorisé la vente du tabac jusqu'alors prohibée en Russie, sans s'inquiéter davantage des préjugés nationaux offensés par cette mesure. Pendant son séjour en Angleterre il a traité, on le sait, avec le marquis de Caermarthen pour le monopole de ce commerce. Il fume; tout le monde doit fumer. Tout cela, on en conviendra, est assez pauvre d'imagination. sinon malsain. Or c'est cela qui inaugure l'œuvre civilisatrice du grand homme au point de vue moral. Pierre fera mieux par la suite; mais il commence mal, cela est certain.

Le 20 décembre 1699, un oukase est publié ordonnant la réforme du calendrier. Le calendrier russe demeurait attaché aux traditions byzantines : l'année commençait le 1er septembre, date hypothétique de la création du monde, l'an 5508 avant Jésus-Christ. Elle commencera désormais à l'européenne, au 1er janvier. Ordre à tout le monde d'assister ce jour-là aux services célébrés dans toutes les églises et d'échan-

ger, à la sortie, les félicitations et souhaits usuels. Volontiers le Réformateur serait allé plus loin, en adoptant le calendrier grégorien; mais, romain et papalin, celui-ci rencontrait à cette époque des résistances même en Angleterre, où il ne sera admis qu'en 1752. Même ainsi réduite, la réforme suffit à provoquer de nombreux mécontentements : « Dieu a-t-il pu créer le monde en hiver? » Pierre ne s'en émeut pas, et il a raison; cette fois il est entré dans la bonne voie. Il y persistera. De cette nouvelle année 1700 est daté un oukase qui ordonne la création à Moscou des premières pharmacies au nombre de huit; un autre qui interdit, sous peine du knoute et de la déportation, le port de couteaux, jouant trop fréquemment un rôle néfaste dans les querelles dont les rues de Moscou sont journellement le théâtre. L'année suivante, l'esprit libéral du nouveau régime se traduit par une série d'ordonnances faisant défense de tomber à genoux sur le passage du souverain; de se découvrir en hiver en passant devant son palais. Enfin en 1702 c'est la grande réforme domestique : les portes du *terem* enfoncées, le mariage entouré de garanties moralisatrices. Pierre étend sur la famille russe une main tutélaire et miséricordieuse. En 1704, il s'attaque à un trait de mœurs odieux : la suppression couramment pratiquée des enfants mal conformés ou nés hors mariage. Il favorise la création d'un asile destiné aux pauvres abandonnés, dont le patriarche de Novgorod, Job, prend l'initiative en 1706. Plus tard, en 1715, il interviendra dans ce douloureux problème d'une façon plus décisive, en ordonnant la fondation d'établissements similaires dans toutes les grandes villes de l'empire.

Ceci est excellent, mais fragmentaire encore, incomplet. Pour y mettre une liaison plus harmonique, il faudrait au Réformateur plus de loisir. La guerre le tient toujours et le distrait. Il a fait sortir la femme du *terem;* c'est parfait, mais où ira-t-elle? Il entend bien qu'elle aille *dans le monde*, comme ses pareilles en France ou en Allemagne; mais la vie mondaine n'existe pas. Jusqu'en 1718 Pierre sera empêché de

songer à cette difficulté; à ce moment, la guerre lui donnant quelques échappées de repos, il la résout à sa façon, par voie d'oukase toujours. Le fait est encore unique dans l'histoire, je pense. Sous le nom d'*assemblées,* des réceptions périodiques sont ordonnées dans un certain nombre de maisons privées, et une réglementation précise en arrête la tenue, le roulement et les moindres détails. Pierre, on ne l'oublie pas, vient de séjourner en France; les souvenirs que les salons de Paris lui ont laissés l'inspirent et le guident évidemment; mais il y ajoute de son cru. Les assemblées se tiendront de quatre heures de l'après-midi à dix heures du soir. Défense aux maîtres de maison, sous peine d'amende, d'aller à la rencontre de leurs invités ou de les reconduire. Ils doivent se contenter de préparer, à leur intention, les éléments d'une hospitalité plus ou moins luxueuse : lumière, rafraîchissements, jeux. Les invitations ne sont d'ailleurs pas personnelles : une liste générale d'admission est dressée et le jour de chaque réception publié par les soins du maître de la police à Pétersbourg, du commandant de la ville à Moscou. Prohibition des jeux de hasard; un oukase spécial du 28 juin 1718 interdit les cartes et les dés sous peine du knoute (1). Une pièce est réservée pour les joueurs d'échecs, et elle doit servir aussi de fumoir; mais, dans la pratique, on fume partout, Pierre en donnant l'exemple; les sacs de peau remplis de tabac traînent sur toutes les tables; les marchands hollandais, la pipe aux dents, circulent au milieu des élégants vêtus à la dernière mode de Paris (2). La danse tient la première place dans le programme des soirées, et, comme ses sujets et ses sujettes ne savent pas danser, Pierre se met en devoir de le leur apprendre aussi. Bergholz le donne pour un maître accompli à cet égard; il exécute les pas en tête des cavaliers, et ceux-ci sont tenus de faire exactement avec leurs jambes ce qu'il fait avec les siennes. Cela

(1) Golikof, t. III, p. 44.
(2) Voy. une description pittoresque de ces assemblées chez Pouchkine, dans le fragment de son roman historique *Le nègre de Pierre le Grand*, vol. IV de l'édition de 1887 de ses *Œuvres*.

évoque un peu le champ de manœuvre, mais la ressemblance n'est pas pour déplaire au souverain. Un article caractéristique du règlement relègue dans les antichambres la valetaille, très nombreuse dans toutes les maisons moscovites, en lui défendant l'accès des salons. A part cela, égalité absolue : le premier venu est libre d'inviter à danser l'Impératrice elle-même (1).

Comme toutes les créations de Pierre, celle-ci a eu des débuts difficiles. A Moscou surtout. Pierre y arrivant en 1722, pour célébrer la paix de Nystadt, une assemblée est convoquée par oukase spécial, toutes les dames *au-dessus de dix ans d'âge* étant requises d'y paraître, sous la menace « d'un châtiment terrible ». On ne parvient à en réunir que soixante-dix. A Pétersbourg, au bout de trois ans, l'institution paraît acclimatée. Reste à en évaluer le bénéfice. Pierre a poursuivi trois buts principaux : l'initiation de la femme russe à la vie commune du sexe dans les pays de l'Occident, l'initiation des classes supérieures de la société russe aux formes de sociabilité en usage dans ces pays, enfin la fusion des classes et leur mélange avec les éléments étrangers. Ce dernier but, le plus important peut-être à ses yeux, n'a pu être atteint, tous les contemporains en témoignent. Les dames russes s'obstinèrent à ne choisir des danseurs que parmi leurs compatriotes, et elles ne faisaient qu'obéir à cet égard à un mot d'ordre général. Pour atteindre les deux autres buts, il a manqué à Pierre d'être le personnage du rôle qu'il s'est ici imposé, un peu plus homme du monde lui-même, moins matelot et charpentier. Comme ses pirouettes, on imitait ses manières, et celles-ci n'étaient pas des plus polies ni des plus sociables au point de vue mondain. Dans les intervalles entre les danses, danseurs et danseuses n'ayant rien à se dire se séparaient, et un morne silence s'établissait. Pour fondre la glace, le souverain n'imaginait rien de mieux que d'introduire une danse avec des figures obligeant les dames à se laisser embrasser par leurs cavaliers *sur la*

(1) Choubinski, *Récits historiques*, p. 39 ; Karnovitch, *Récits*, p. 240.

bouche (1)! Ces dames avaient d'ailleurs beaucoup à faire, elles aussi, pour ressembler à leurs émules des salons parisiens; elles venaient bien aux assemblées en jupes à cerceaux, mais elles se noircissaient les dents (2)!

A Pétersbourg comme à Paris, la cour était appelée à donner le ton à la société; or le ton qui régnait dans l'entourage de Pierre et de sa femme ne rappelait Versailles en rien. A un banquet donné au palais impérial pour le baptême du fils de Catherine, on voyait à la table des hommes une naine et à la table des dames un nain sortant *tout nus* d'un énorme pâté qui remplaçait le surtout du milieu (3). Le 24 novembre 1724, jour de la fête de l'Impératrice, Leurs Majestés dînant au Sénat avec une nombreuse compagnie, dans laquelle figuraient la duchesse de Mecklembourg et la tsarine Prascovie, un sénateur montait sur la table et la traversait d'un bout à l'autre en mettant littéralement les pieds dans les plats (4). Dans toutes les grandes fêtes de cour, un rôle important était attribué à six grenadiers de la garde, porteurs d'un grand baquet d'eau-de-vie de grain fortement épicée; avec une cuiller de bois, Pierre en distribuait le contenu à tous les assistants, femmes comprises. Je lis dans une dépêche de Campredon du 8 décembre 1721 : « La dernière fête à l'occasion du jour de nom de la Tsarine « fut très magnifique à la manière du pays : *les dames y burent* « *beaucoup*. »

Pierre ne possédait d'ailleurs pas, nous le savons, de cour proprement dite. Une de ses premières mesures a été l'attribution aux besoins généraux de l'État des crédits affectés antérieurement à l'entretien du souverain et de sa maison. Les divers services faisant partie de cette maison ont ainsi disparu avec l'armée entière des officiers et serviteurs du palais. Rien n'est resté des trois mille chevaux de luxe, des quarante mille chevaux de trait que nourrissaient les écuries de ses prédéces-

(1) Karnovitch, p. 242.
(2) Hmyrof, *La comtesse Golovkine et son temps*, p. 89.
(3) Pylaief, *Le passé oublié*, p. 308.
(4) Siémievski, *La tsarine Prascovie*, p. 169.

seurs, des trois cents cuisiniers et marmitons qui préparaient journellement trois mille plats dans leurs cuisines (1). A la fin du règne seulement, quelques nouvelles charges de cour étaient créées sur le pied européen, mais ne fonctionnaient que plusieurs fois par an, les jours de gala. Les jours de fête ordinaire, quand il revenait de l'église pour dîner, le Tsar était accompagné de ses ministres et d'une foule d'officiers de son armée; mais sa table n'était que de seize couverts. On se bousculait pour y trouver une place, le souverain disant simplement à ceux qui s'étaient laissé devancer : « Allez rendre vos femmes heureuses en dînant avec elles. » Nous savons aussi que les grandes réceptions n'avaient jamais lieu au palais, alors même que Pierre fut arrivé à en posséder un. Dans les derniers temps, la maison de Poste remplaça, pour cet objet, le palais de Menchikof, et, quand Pierre y avait réuni son monde, elle prenait l'aspect du pire des cabarets. Bergholz nous fait assister à un banquet, qui s'y donne en mai 1721, à l'occasion du lancement d'un navire; vers le milieu du repas, les femmes comme les hommes sont ivres. On a mêlé de l'eau-de-vie au vin. Le vieil amiral Apraxine s'inonde de larmes; le prince Menchikof roule sous la table; sa femme et sa sœur s'emploient à le ranimer. Puis des querelles éclatent, des soufflets sont échangés; on est obligé d'arrêter un général qui en vient aux mains avec un lieutenant (2). Ajoutons qu'au cours de ces orgies, qui se prolongeaient habituellement pendant six heures et plus, on tenait rigoureusement fermées les issues, et l'on devine les conséquences immondes et voulues de cette mesure. Le mépris absolu professé par Pierre pour les questions de décence et de convenance s'affirmait ainsi hautement. En janvier 1723, un deuil de cour étant ordonné à l'occasion de la mort du Régent, à la première assemblée la plupart des dames paraissent en robes de couleur. Elles disent n'en point posséder d'autres. Pierre les fait renvoyer, mais aussitôt après,

(1) Polevoï, *Hist. de Pierre le Grand*, t. I, p. 340 et suiv.
(2) *Büschings-Magazin*, t. XIX, p. 94-96. Une dépêche de Campredon datée du 14 mars 1721 contient des détails analogues.

ayant vidé quelques verres, il donne lui-même le signal des danses (1).

Pendant la belle saison, réceptions et banquets, transportés au Jardin d'été, prenaient un air de kermesses tumultueuses. L'odeur de l'eau-de-vie épicée se répandait jusque dans les rues voisines. Les gros rires des buveurs, les cris des femmes que l'on violentait pour leur faire vider leur ration d'alcool, les chants burlesques des faux cardinaux égayaient des milliers de spectateurs. On dansait en plein air dans une galerie découverte qui longeait la Néva. Dans les résidences d'été, voisines de Pétersbourg ou de Moscou, le souverain et son entourage donnaient encore plus librement carrière à la grossièreté de leurs habitudes et de leurs instincts. Lisons ce récit d'un voyage à Péterhof, imposé au corps diplomatique en mai 1715 :

« Le 9, le Tsar alla à Cronslot, où nous le suivîmes dans « une galère; mais une tempête qui s'éleva tout d'un coup « nous obligea de demeurer à l'ancre deux jours et trois nuits « dans ce vaisseau découvert, sans feu, sans lit et sans provi- « sions. Étant enfin arrivés à Péterhof, nous y fûmes régalés « à l'ordinaire, car on nous fit tant boire de vin de Tokay à « dîner, que quand il fallut nous séparer, à peine pouvions- « nous nous soutenir. Cela n'empêcha pas que la Tsarine ne « présentât encore à chacun de nous un verre d'eau-de-vie « d'environ une pinte que nous fûmes obligés de boire, ce qui « ayant achevé de nous faire perdre la raison, nous nous « abandonnâmes au sommeil, les uns dans les jardins, les « autres dans le bois, et d'autres enfin de côté et d'autre, sur « la terre. On vint nous éveiller à quatre heures du soir et « on nous conduisit au château, où le Tsar nous donna à cha- « cun une hache avec ordre de le suivre. Il nous mena dans « un bois où il marqua une allée de près de cent pas, le long « de la mer, dont il fallait couper les arbres. Il commença le « premier à travailler, et quoique nous fussions peu accoutu-

(1) *Büschings-Magazin*, t. XXI, p. 191.

« més à un travail si pénible, nous vînmes à bout de notre « ouvrage en l'espace de trois heures, à sept que nous étions, « outre Sa Majesté. Les fumées du vin s'étant suffisamment « abattues pendant ce temps-là, il ne nous arriva aucun acci- « dent, si ce n'est qu'un certain ministre, qui travaillait avec « trop d'action, fut surpris par la chute d'un arbre qui le « blessa légèrement. Le Tsar nous ayant remerciés de la peine « que nous avions eue, on nous régala le soir à l'ordinaire, « et on nous donna encore une si forte dose de liqueur qu'elle « nous envoya coucher sans sentiment. Nous n'avions pas « dormi une heure et demie qu'un favori du Tsar vint nous « réveiller vers minuit et nous conduire malgré nous chez le « prince de Circassie, qui était couché avec son épouse. Il nous « fallut rester jusqu'à quatre heures du matin à côté de leur lit « à boire du vin et de l'eau-de-vie, en sorte que nous ne savions « plus comment faire pour regagner notre logis. Vers les huit « heures, on nous invita à aller déjeuner au château ; mais, au « lieu du café ou du thé auquel nous nous attendions, on nous « présenta de grands verres d'eau-de-vie, après quoi on nous « envoya prendre de l'air sur une haute colline, au pied de « laquelle nous trouvâmes un paysan avec huit méchantes « haridelles, sans selles ni étriers, et qui toutes ensemble ne « valaient pas quatre écus. Chacun s'empara de sa monture, « et, dans cet équipage comique, nous passâmes en revue « devant Leurs Majestés Tsariennes, qui étaient aux fené- « tres (1). »

Observons encore que ces façons sauvages allaient de pair avec une dissolution et un cynisme de mœurs dont Pierre était également le premier à donner l'exemple. Sur le point d'épouser la fille du souverain, le duc de Holstein affichait à Pétersbourg, sans que son futur beau-père y trouvât à redire, une maîtresse en titre dont il protégeait le mari.

A beaucoup d'égards, Pierre n'est arrivé en réalité, sur ce point, qu'à superposer une corruption à une autre, et la thèse

(1) WEBER, *Nouveaux Mémoires*, Paris, 1725, t. I, p. 148. Weber représentait à cette époque la cour de Hanovre.

slavophile trouve de ce chef une justification partielle. De même en ce qui concerne les formes extérieures, il n'a obtenu qu'un effet de déguisement propre à flatter son goût pour les mascarades : vêtus à la française, ses Russes demeurent pour la plupart tout aussi rustres qu'ils étaient, en devenant grotesques par-dessus le marché. En 1720, un Capucin français établi à Moscou résumait ainsi ses observations à cet égard : « Nous commençons un peu à connaître le génie de la nation « moscovite; l'on dit que, depuis vingt ans, Sa Majesté Tsa- « rienne les a beaucoup changés ; il est vrai que, comme ils « ont un esprit subtil, on pourrait encore les humaniser, mais « leur opiniâtreté fait que la plupart aiment mieux demeurer « bêtes que de devenir hommes. Outre cela, ils sont défiants « des étrangers, fourbes au suprême degré et voleurs. Il est « bien vrai qu'on a fait de terribles exécutions, mais tout cela « n'est pas capable de les épouvanter. Ils tueront un homme « pour quelques sous, ce qui fait qu'on n'est pas sûr en allant « un peu tard dans les rues (1). »

Le changement était surtout superficiel; à chaque mouvement plus violent de la chair ou de l'esprit, sous l'influence du vin ou de la colère, le masque tombait : le jour de la rentrée triomphale de Pierre à Moscou, après la campagne de Perse (décembre 1722), le prince Grégoire Dolgorouki, sénateur et diplomate, et le prince César (Ivan Romodanovski) se prenaient aux cheveux devant une nombreuse compagnie et se battaient à coups de poing pendant une bonne demi-heure, sans qu'on songeât à les séparer. Les étrangers étaient entourés de respect et cajolés en présence du souverain ; dès qu'il avait le dos tourné, on leur arrachait leurs perruques. Le duc de Holstein lui-même arrivait difficilement à défendre la sienne (2). Les idées d'honneur, de probité, de devoir, dont Pierre s'est fait le propagateur constant, énergique, — et c'est son plus grand mérite devant l'histoire, —

(1) Lettre du Père Romain de Pourrentruy à l'envoyé de France en Pologne. Aff. étr. de France.

(2) Berghol, *Büschings-Magazin*, t. XX, p. 589; . XXI, p. 231.

avaient peine à pénétrer au fond des consciences, glissant sur les âmes réfractaires comme un vêtement mal ajusté. Rappelé de l'Oural, où Demidof l'avait dénoncé comme concussionnaire, Tatichtchef lui-même invoquait pour sa défense une conception du monde moral où ne paraît encore rien d'européen : « Pourquoi reprocher en principe à un juge de se « faire payer ses services par ses clients? La récompense « est honnête si le jugement l'est aussi (1). » En 1715, on instruisait une colossale affaire de malversations découvertes dans les fournitures de l'armée, et les prévenus s'appelaient : Menchikof; l'amiral Apraxine ; le vice-gouverneur de Pétersbourg, Korssakof; le chef de l'amirauté, Kikine; le premier commissaire du même département, Siéniavine ; le grand maître de l'artillerie, Bruce ; les sénateurs Volkonski et Lapouhine !

Le rude travailleur qu'était Pierre ne parvenait pas davantage à vaincre entièrement, chez ses sujets, les habitudes invétérées de paresse, d'inertie physique et morale. Des hommes valides allaient par milliers dans les rues, mendiant plutôt que de faire œuvre de leurs dix doigts. Quelques-uns, se mettant des fers aux pieds, se faisaient passer pour des prisonniers, envoyés dans la rue (suivant une méthode que les pénitenciers de l'époque pratiquaient en effet) pour demander leur subsistance à la charité publique. L'oisiveté insouciante, ménagère d'une misère affreuse, continuait à régner dans les campagnes. « Quand le paysan dort, dit Possochkof, il faut que sa maison brûle pour qu'il se décide à quitter son lit ; il ne se dérangera pas pour éteindre celle du voisin. » Aussi les incendies détruisant des villages entiers étaient fréquents, et facile aussi la besogne des bandes de brigands appliqués à piller ce que le feu épargnait, sans que les habitants s'avisassent de se réunir pour repousser les malfaiteurs. Ceux-ci entraient dans une chaumière, *chauffaient* le moujik et sa femme pour leur faire dire où ils avaient caché leur argent, enlevaient les meubles.

(1) SOLOVIEF, t. XVIII, p. 189.

les mettaient sur des chariots et partaient tranquillement : les voisins les regardaient faire et ne bougeaient pas. Pour échapper au service militaire, les jeunes gens allaient chercher refuge dans les monastères; d'autres se faisaient recevoir dans les écoles créées par Pierre et s'ingéniaient à n'y rien apprendre.

Tout cela n'empêche pas qu'une grande révolution morale n'ait été accomplie. Pierre a jeté dans le sol natal, à la volée, de façon irrégulière et quelque peu capricieuse, des semences qui germeront et fructifieront. Mais, par-dessus tout, il a donné aux siens l'exemple d'une vie où des vices lamentables, fruit de tares originelles, se sont associés aux plus mâles et aux plus nobles vertus, et l'histoire a montré, depuis, de quel côté penchait la balance. Un peuple de cent millions d'hommes a développé aux yeux du vieux monde européen, surpris, alarmé bientôt, une force dont les éléments ne sont pas, certes, matériels seulement. Cette force, la Russie moderne l'a puisée dans l'âme de son héros.

Elle lui doit aussi ses progrès intellectuels, bien que les établissements scolaires du grand règne passent, non sans raison, pour avoir été une grande faillite.

II

L'enseignement.

Les slavophiles ont leurs idées, et des idées présomptueuses, sur l'enseignement dont était dotée la Russie d'avant Pierre le Grand. A les entendre, le Réformateur aurait même, sur ce point, ramené son pays en arrière, plutôt que de le pousser en avant, en substituant à l'enseignement *universel*, pratiqué dans un ensemble très satisfaisant d'écoles primaires ou secondaires et dans l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, un système d'éducation *professionnelle* déjà discrédité en Occident. Il faudrait voir d'abord ce qu'étaient et ces écoles et cette *univer-*

salité de leur enseignement. Les écoles ? Il en existait à peine quelques-unes auprès de quelques monastères. L'universalité de l'enseignement ? Elle se résumait, je crois bien, dans la lecture des Livres saints, avec à peine des notions élémentaires de géographie et d'histoire. Sur la tombe du Réformateur, Féofan Propokopovitch, peu suspect de partialité au détriment de cet enseignement ecclésiastique, rappellera qu'à l'époque où la Russie n'en connaissait pas d'autre, on aurait eu de la peine à y trouver un *compas !* Dans les abécédaires contemporains, j'aperçois des exercices par demandes et réponses, qui sont curieusement révélateurs du niveau intellectuel correspondant. Demande : « Qu'est-ce que l'élévation du ciel, la largeur de la terre, la profondeur de la mer ? » Réponse : « L'élévation du ciel, c'est le Père ; la largeur de la terre, c'est le Fils ; la profondeur de la mer, c'est le Saint-Esprit. » Demande : « A qui a été donné le premier écrit du Christ ? » Réponse : « A l'apôtre Caïphe (*sic*) ! »

En réalité, la période d'*éducation* n'existait pas pour les hommes russes de ce temps. Le passage de l'enfance à l'âge adulte s'opérait sans transition. Aussi les esprits conservaient-ils jusque dans leur maturité quelque chose de la fraîcheur, mais également de la naïveté enfantine. J'y aperçois un clair-obscur d'aube matinale, rempli de formes indécises et confuses ; un mélange de superstitions païennes et de légendes chrétiennes bizarrement défigurées. *Péroune,* le dieu du tonnerre, n'est que remplacé par le *prophète Élie sur son char qui roule dans les nuages*. Phénomènes du monde physique et phénomènes du monde moral passent uniformément pour un effet de forces mystérieuses et redoutables, devant lesquelles on se sent désarmé, misérablement impuissant (1).

C'est à cette conception chimérique des réalités de la vie, où les instincts de fainéantise trouvent leur compte, que Pierre entend principalement s'attaquer — par l'éducation. Ses idées

(1) ZABIÉLINE, *La société russe avant Pierre le Grand; Essais historiques,* Moscou, 1872, p. 90 et suiv. ; SOLOVIEF, *Histoire de Russie,* t. XIII, p. 184 et suiv.

personnelles vont très loin dans cette direction — jusqu'au régime de l'instruction obligatoire et gratuite, prôné par Possochkof. Le principe est même consacré par l'oukase du 28 février 1714; mais son application restera bornée à une seule catégorie d'élèves comprenant les enfants des *diaks* (employés des bureaux administratifs) et des popes. Le Sénat refuse de s'engager au delà. Prendre au commerce et à l'industrie son personnel d'apprentis, n'est-ce pas ruiner le commerce et l'industrie? Le Réformateur cède, se contentant de poursuivre cette application restreinte avec sa vigueur et sa rigueur accoutumées : le fils d'un *diak*, Pierre Ijorine, se refusant à étudier dans une école de mathématiques fondée à Olonets, un oukase du Tsar le renvoie à Pétersbourg, les fers aux pieds (1). Des écoles, des écoles partout et toute espèce d'écoles, voilà le mot d'ordre.

Mais quelles écoles? A cet égard, malheureusement, la pensée de Pierre reste assez longtemps flottante. Au début, il a semblé prendre parti pour le type pseudo-universel, à tendance littéraire, que l'influence polonaise et petite-russienne avait fait prévaloir jusqu'à présent. Au retour de son premier voyage à l'étranger, il songeait encore à étendre simplement le programme de l'*Académie* moscovite. Sa rencontre avec Glück le précipite dans une autre tentative, qui pourtant suit la même piste; l'ancien maître de Catherine Troubatchof est bombardé d'emblée directeur d'un établissement où seront enseignées : la géographie, l'éthique, la politique, la rhétorique latine, la philosophie cartésienne, les langues grecque, hébraïque, syrienne, chaldéenne, française et anglaise, la danse et l'équitation (2)! Glück y perd le peu de latin qu'il possède. Et soudain, avec sa brusquerie ordinaire, le Réformateur se retourne; il a trouvé sa voie. Il lui faut des écoles *professionnelles,* comme celles qu'il a vues en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Mais il ne se donnera pas le temps d'en développer un plan général, en commençant par le commen-

(1) Popof, *Tatichtchef et son temps,* p. 38.
(2) Piékarski, *La science et la littérature en Russie,* t. I, p. 128.

cement, c'est-à-dire par les écoles primaires et secondaires ; il passe d'un coup à l'enseignement supérieur : génie, navigation, hautes mathématiques. C'est qu'il s'agit pour lui désormais moins de la diffusion de l'instruction que de la préparation des officiers, dont il a besoin pour son armée et pour sa flotte, et ce point de vue utilitaire et gouvernemental prévaudra longtemps dans ses créations. Saint-Pétersbourg aura bientôt une Académie navale ; Moscou, une école de chirurgie militaire, où des professeurs allemands, anglais, siégeront dans des chaires richement dotées. Il n'y manquera que des élèves. Pour aborder l'étude des hautes mathématiques, il manquera aux fils de *diaks* et de popes, dont on dispose, de savoir lire et compter ! Pierre a lestement grimpé au sommet de l'échelle sans se préoccuper des échelons intermédiaires. En 1714, il est vrai, un oukase est publié avec un plan d'écoles provinciales, primaires et secondaires, à créer auprès des évêchés et des monastères ; mais, en 1719, Grégoire Skorniakof-Pissaref, chargé de la direction de ces établissements, mande au souverain qu'une seule école, où l'on est parvenu à réunir vingt-six élèves, a pu être ouverte à Iaroslav. En 1723, quarante-sept professeurs sont envoyés en province de Pétersbourg ou de Moscou ; dix-huit reviennent, n'ayant pas trouvé d'emploi. La même année, il est question de fusionner les écoles provinciales projetées avec les écoles ecclésiastiques qu'un règlement récemment publié a appelées à la vie ; le Synode répond qu'un seul établissement de cette dernière catégorie existe à Novgorod (1). Aussi l'école des Ingénieurs ne compte-t-elle, jusqu'en 1713, que vingt-trois élèves ; à cette époque, Pierre y introduit d'autorité soixante-dix-sept jeunes gens choisis parmi les enfants des serviteurs du palais, auxquels leurs savants professeurs ont d'abord à enseigner — l'alphabet !

Le Réformateur n'est pas sans se rendre compte de la pauvreté des résultats ainsi obtenus ; aussi cherche-t-il à y suppléer

(1) Piékarski, t. I, p. 125.

par l'envoi d'un grand nombre de jeunes gens dans les maisons d'éducation de l'étranger. Mais là encore des obstacles surgissent : l'Angleterre défend ses établissements contre l'invasion des intrus. L'argent fait défaut ; deux jeunes gens envoyés à Paris en 1716 et 1717, dont le nègre Ibrahim, y crient misère : à eux deux ils n'ont pas un écu par jour à dépenser! La paresse, toujours, s'en mêle, et aussi l'inconduite. En 1717, le prince Repnine adresse une supplique au souverain pour obtenir le retour de ses deux fils, qui, au lieu d'apprendre le métier des armes en Allemagne, ne font que s'y endetter. A Toulon, l'administration a dû, à la même époque, prendre des mesures disciplinaires contre des jeunes gens russes admis dans le corps des gardes-marine ; au rapport de l'agent Zotof, ils se querellaient, s'injuriaient « comme les gens de la plus basse condition ne le font pas ici », et en arrivaient même à s'entre-tuer « autrement qu'en duel ». On a été obligé de leur enlever leurs épées (1).

En somme, la Russie reste tributaire de l'Europe pour le recrutement de ses états-majors militaires, scientifiques, artistiques ou industriels, et si elle réussit à remplir tant bien que mal ses casernes, un vide fâcheux subsiste ailleurs dans les cadres ainsi constitués. Pierre ne se décourage pas pourtant ; il continue à aller de l'avant. Après son séjour à Paris, il est hanté par le désir de posséder à Pétersbourg une Académie des sciences.

Avec les projets sans nombre dont il provoque la rédaction, avec les observations qu'il recueille de tous côtés, avec ce qu'il y ajoute de son propre fonds, il arrive à se faire de cette création une idée aussi ambitieuse que mal définie. Elle lui semble appeler à combler d'un coup tous les vides désespérants et de l'organisation scolaire qu'il s'est donné la tâche de tirer du néant, et de la vie intellectuelle qu'il a espéré susciter autour d'elle. Il se rend bien compte, jusqu'à un certain point, de l'insuffisance des matériaux dont il dispose pour mettre

(1) Piékarski, t. I, p. 163.

l'œuvre sur pied, et c'est pourquoi, contre son habitude, il hésite longtemps ; il tâtonne ; il laisse passer les années. En 1724 seulement, une année avant sa mort, il prend parti, à sa façon, avec un trait de plume. Au bas d'un rapport de Fick sur la nécessité de se procurer en Russie des employés capables, il écrit : « *Sdiélat akadémiou.* » (Faire une académie.)

Dans les petites villes de province, à Paris même dans quelques quartiers excentriques, on voit des établissements à caractère mixte, mi-échopes, mi-bureaux de tabac, où se vendent concurremment les timbres, les épiceries, les cigares, les ustensiles de ménage, les journaux et même les livres. C'est le type du bazar primitif, auquel les grands magasins universels de notre époque semblent revenir par un circuit fréquent dans l'histoire des civilisations. La différence est dans la confusion qui règne là et qui est remplacée ici par un classement méthodique. L'Académie créée par un oukase de Pierre le Grand est un bazar rudimentaire ; on y voit bizarrement juxtaposées et confondues les trois formes classiques du gymnase allemand, de l'université allemande et de l'Académie française. C'est une école, mais en même temps aussi une société savante et un cénacle artistique. Et, au fond, cette bizarrerie s'explique très bien : comme dans les boutiques, où les paquets de chandelle avoisinent les volumes à couverture jaune, elle correspond à un degré inférieur de développement spécifique. L'Académie établie à Moscou avant l'avènement du Réformateur revêtait pareillement un caractère mi-ecclésiastique, mi-séculier. L'œuvre n'en a pas moins provoqué des critiques acerbes et en partie justifiées (1). Comme établissement sco-

(1) Les jugements défavorables des diplomates contemporains, Pleyer et Vockerodt, publiés par Herrmann, ont donné lieu en 1874 à une polémique assez vive, à laquelle l'éminent slaviste français, M. Léger, s'est trouvé mêlé. Dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique* (janvier 1874), puis dans la *Revue russe*, M. Brückner s'était fait le défenseur de Pierre et de ses académiciens. Un article de M. Léger publié dans la *Revue critique* (1874, nº 14) a appelé l'attention de M. Herrmann sur ce plaidoyer, auquel il a jugé à propos de répondre par une brochure fort agressive (*J. G. Vockerodt und der Professor für Russische Geschichte zu Dorpat, A. Brückner*, 1874), suivie d'une réplique assez verte dans la *Revue russe*, 1875, t. VI, p. 113.

laire, elle n'a jamais fonctionné sérieusement, faute d'un auditoire qui fût en état de suivre les cours professés par des hommes tels que Hermann, Deslisle, Bernoulli, abordant les plus hauts problèmes des sciences spéculatives, traitant de mathématiques transcendantes, étudiant les antiquités grecques et latines. Comme société savante, elle a certainement servi les intérêts généraux de la science et même ceux, particuliers, de la Russie. La valeur pratique des recherches d'un Deslisle pour la cartographie russe n'est pas contestable, pas plus que celle des travaux de Bayer pour l'étude des antiquités grecques et romaines. Reste à savoir si les 24,912 roubles assignés pour l'entretien de l'institution sur les revenus de Narva, de Derpt et de Pernau n'auraient pas pu trouver un meilleur emploi en un pays et en un temps où le luxe intellectuel a pu, à bon droit, paraître hors de saison, et où, avant d'avoir des livres de science transcendante, on devait songer à avoir des lecteurs pour des publications d'ordre beaucoup plus élémentaire.

Mais la vraie école du grand règne, la seule qui n'ait pas failli à son programme et à sa tâche, a été, en fait de savoir comme en fait de morale, celle dont Pierre s'est constitué pendant trente ans le maître enseignant, cette école du grand exemple, dont j'ai parlé plus haut ; oui, sa curiosité universelle, sa fièvre de tout apprendre, communicative par essence et communiquée quand même, dans une certaine mesure, à ses Russes. Et, à part cela, on ne peut même lui reprocher d'avoir négligé les éléments, les rudiments de cette initiation intellectuelle dont il a voulu être l'ouvrier.

III

L'initiation intellectuelle.

Et d'abord il a plus fait que d'apprendre à lire à ses sujets ; il leur a donné jusqu'à une langue nouvelle, créée de toutes

pièces, ou à peu près, comme le reste. En 1700, déjà à Amsterdam il chargeait le Hollandais Jean Tessing, aidé par le Polonais Kopiewski ou Kopiewicz (1), d'y fonder une typographie russe. Un premier lot d'ouvrages traitant de sujets très variés : histoire, géographie, linguistique, arithmétique, art de la guerre, art de la navigation, a été ainsi publié. Traductions ou adaptations pour la plupart, sans aucune valeur scientifique, mais bons ouvrages de vulgarisation. En 1707, cette typographie a essaimé, envoyant à Moscou un compositeur, un imprimeur et un fondeur, porteurs d'un alphabet russe d'un type nouveau. C'est le *grajdanski chrift,* l' « alphabet civil », ainsi nommé par opposition au vieil alphabet slavo-serbe conservé par l'Église. Pierre l'a fait adopter aussitôt pour une première publication, qui est un traité de géométrie, et une seconde, qui est un manuel de compliments, traduit de l'allemand. Suivent des traductions d'ouvrages se rapportant à la science militaire, dont le Tsar lui-même corrigeait les épreuves. Cet alphabet nouveau ne suffisait pas à la verve créatrice du Réformateur. Si, pour les féaux sujets de la reine Victoria, la langue qu'ils parlent est volontiers l' « anglais de la Reine », le « russe du Tsar » est chose historiquement beaucoup plus véridique en Russie. En 1721, Pierre s'est avisé de charger le Saint Synode, récemment appelé à l'existence, de la traduction d'une partie de l'œuvre de Puffendorf. Une dispute s'est élevée, à ce sujet, au sein de la vénérable assemblée : lui convenait-il d'employer, pour le travail en vue, l'ancien parler slavon d'église, ou devait-elle adopter le langage courant, devenu très différent avec le temps? Le souverain, intervenant dans le débat, tranche le différend d'une façon imprévue : on emploiera un langage spécial, qui jusqu'à présent n'a guère servi qu'à la chancellerie diplomatique du Tsar et qui se ressent de ses origines cosmopolites, un idiome tout farci de mots étrangers et de néologismes, un balbutiement de barbares épelant la civilisation européenne. Ce sera désormais la langue officielle ;

(1) Il a écrit lui-même son nom de deux manières.

c'est aujourd'hui la langue que parlent et écrivent cent millions d'hommes.

De faire traduire Puffendorf par une réunion d'ecclésiastiques peut passer pour une idée assez singulière ; mais c'est l'habitude de Pierre, on le sait, de faire flèche de tout bois pour atteindre le but visé. Il lui faut des livres, et, après s'être adressé à l'administrateur de son imprimerie, Polycarpof, pour avoir une histoire de Russie, peu satisfait de l'ouvrage qu'il en a obtenu, il en chargera les employés de sa chancellerie, dont il vient d'adopter et de consacrer la langue. Pour avoir un musée, il fera appel de même au zèle de tous ses sujets et prendra, sans y regarder de près, tout ce qu'ils lui donneront en fait de curiosités : veaux à deux têtes ou enfants mal conformés, s'appliquant en même temps à les persuader que les « monstres » ne viennent pas du diable, ainsi qu'ils inclinent à le croire. Et n'est-il pas touchant, au fond, dans son effort, souvent mal calculé, maladroit, portant à faux, mais incessamment renouvelé, jamais lassé, toujours tendu vers ce but rayonnant de lumière et de progrès qu'il a devant les yeux ? Et il arrive, après tout ! En 1719, deux officiers de sa flotte, Ivan Iévreinof et Féodor Loujine, partent pour un voyage d'exploration du côté du Kamtchatka ; ils sont chargés de chercher la solution d'un problème posé par Leibnitz : l'Asie et l'Amérique se touchent-elles de ce côté, ou sont-elles séparées par la mer ? L'expédition n'a pour résultat qu'une carte des îles Kouriles ; mais, poursuivant son idée, Pierre revient à la charge, en 1725, avec Behring, et le détroit, qui a immortalisé le nom du hardi explorateur, est découvert.

Dans les Mémoires de l'Académie de Paris, Delisle l'aîné parle d'une carte de la Caspienne et des provinces limitrophes qui lui a été montrée par Pierre en 1717 et qui, sans être tout à fait exacte, rectifiait les notions possédées alors en Occident sur ces pays. En 1721, trente cartographes travaillant isolément sont occupés déjà dans diverses provinces de la Russie. Pierre leur a donné une instruction un peu sommaire, à sa manière : « Dans chaque ville on déterminera la latitude au

« moyen du cadran, et on marchera ensuite en droite ligne « dans les diverses directions de la rose des vents jusqu'aux « frontières de chaque circonscription. » Ils font quelque besogne pourtant. Des explorateurs spéciaux sont, en outre, envoyés : le lieutenant Gerber au nord de la Caspienne, le docteur Messerschmidt et Tabbert, un prisonnier suédois plus connu sous le nom de Strahlenberg, en Sibérie ; l'Italien Florio Beneveni en Perse, à Khiva et en Boukharie ; le lieutenant Buchholz et le major Liharef sur le cours de l'Irtich. Avec les données ainsi recueillies, le sécrétaire du Sénat, Ivan Kirillof, sera chargé de confectionner un atlas général, auquel il travaillera jusqu'en 1734 et qui est une belle œuvre (1).

En 1720, les monastères innombrables de l'Empire sont mis en demeure de livrer leurs dépôts de chartes, de manuscrits et de livres anciens (2). Voilà un commencement d'archives. Des livres enlevés à Mittau, au cours de la guerre du Nord, et déposés d'abord au Palais d'été de Saint-Pétersbourg, constituent le premier fonds d'une bibliothèque, produit direct de la conquête. Il faut encore un musée d'art ; c'est pourquoi, en 1717, Pierre fait travailler des artistes à Florence, Bonacci entre autres, auquel il a commandé deux statues représentant Adam et Ève. En 1713, il entreprend des achats à Rome ; son agent, Kologrinof, lui mande qu'il a acquis une Vénus antique, « plus belle que celle de Florence et mieux conservée ». Il l'a payée 196 ducats seulement. Une école de beaux-arts s'ajoutera au musée, singulièrement accouplée avec la chancellerie de l'Arsenal. L'entrée des musées est gratuite. En vain, soulevant une question fréquemment agitée de nos jours, ses conseillers voudraient affecter le produit d'un modique droit d'entrée à l'enrichissement des collections ; Pierre prend le contre-pied de leur avis : d'après ses ordres, des rafraîchissements sont distribués gratuitement aux visiteurs ! L'usage se maintiendra jusque sous le règne d'Anna Ivanovna

(1) Struwe, *Russische Revue*, t. VIII, 1876.
(2) *Recueil des lois*, 3693.

et occasionnera une dépense annuelle de 400 roubles (1). Dans les jardins qui entourent le Palais d'été, soixante groupes de figures servant d'ornement aux jeux d'eau racontent au public pétersbourgeois les fables d'Ésope. Le texte des fables est affiché auprès. Les figures en plomb doré manquent de beauté, mais l'intention didactique est excellente.

Comme instrument de propagande intellectuelle, Pierre n'a eu garde d'oublier le théâtre. On sait peu de chose sur l'histoire du théâtre en Russie avant le grand règne. Dans quelques cloîtres de Kief et de Moscou, plus tard à l'hôpital de l'ancienne capitale, des représentations périodiques avaient lieu, s'inspirant des exemples donnés par les maisons d'éducation des Jésuites. Comme pièces, des sujets religieux ; comme acteurs, des séminaristes et des étudiants. Une mise en scène sommaire et un style très grossier. On en plaisantait au faubourg Allemand. On racontait que, dans un spectacle figurant l'Annonciation, la Vierge répondait à l'Ange : « Est-ce que tu me prends pour une c.... (2) ? » En 1672, année de la naissance de Pierre, le théâtre faisait son entrée à la cour. Soumise au joug de l'ascétisme byzantin et aux préceptes du *domostroï*, la première femme d'Alexis, la Miloslavska, avait été hostile aux représentations ; la seconde, d'un caractère gai, d'un esprit plus ouvert, leur ouvre les portes du Kreml. La troupe était allemande, mais on attendait d'elle qu'elle fît des élèves russes avec les élèves des bureaux d'État (*poddiatchyié*) qu'on lui donnait en apprentissage. Elle mettait en scène, avant Racine, l'histoire d'Assuérus et d'Esther, où l'on découvrait des allusions à celle d'Alexis et de Nathalie. La mort d'Alexis et les années troublées qui suivaient coupaient court à ces divertissements. Sophie passe, il est vrai, pour avoir fait jouer, vers 1680, à l'intérieur même du *terem*, des pièces de sa façon, une traduction entre autres du *Médecin malgré lui* de Molière. Elle y aurait même paru comme actrice.

(1) Golikof, t. X, p. 42.
(2) Haigold, *Beilagen zum neuveränderten Russland*, Leipzig, 1770, t. I, p. 399.

Le caractère de la Régente aussi bien que l'histoire agitée de son gouvernement rendent cette supposition peu vraisemblable. Peut-être a-t-on fait confusion avec la sœur aînée de Pierre, la tsarevna Nathalie, âgée de dix-sept ans alors, qui se révélera plus tard comme une vraie femme de théâtre.

Ces spectacles gardaient, en tout cas, un cachet d'intimité. Pierre le fait disparaître. Il transporte le théâtre sur la *Place Rouge* et y convie le gros public. Il veut aussi avoir une troupe russe jouant des pièces russes, et il y parviendra. En 1714, dans une vaste maison de Pétersbourg, fraîchement bâtie et déjà abandonnée, la tsarevna Nathalie installe à demeure des acteurs indigènes qui jouent la tragédie et la comédie. Elle s'occupe elle-même de la mise en scène et de la machinerie, dessine les décors et écrit des pièces, où les allusions politiques à tendance moralisatrice abondent. L'orchestre était également composé de musiciens russes, les batogues remplaçant, il est vrai, fréquemment le bâton du chef, au témoignage de Weber. Pierre est grand amateur de musique, de musique religieuse surtout. Il a possédé un chœur assez bien composé de chanteurs d'église, aux voix desquels il mêlait volontiers la sienne, et il a eu aussi des joueurs de trompette profanes et des joueurs de cornemuse polonais. A partir de 1720, il laissera jouer fréquemment à la cour l'orchestre du duc de Holstein qui, pour la première fois, fera entendre à des oreilles russes les sonates, solos, trios et concerts des maîtres allemands célèbres alors, comme Telemann, Kayser, Haynischen, Schultz, Fuchs, ou italiens comme Corelli, Tartini et Porpora.

Le rôle, enfin, et la puissance de la presse périodique n'échappent pas au regard inquiet du grand homme. Dès l'année 1702, le baron de Huissen était chargé, moyennant finance, d'entretenir de bons rapports entre le Tsar et l'opinion européenne. Il traduisait, publiait et répandait les décisions du Souverain ayant trait à l'organisation militaire de son Empire ; il engageait les savants de tous pays à dédier leurs ouvrages à Sa Majesté Tsarienne ou même à en écrire

qui fussent à sa louange ; il inondait la Hollande et l'Allemagne de brochures dans lesquelles, bien avant Poltava, Charles XII était battu et mis en fâcheuse posture ; il subventionnait à Leipzig le journal *Europaeische Fama*, qui rendait consciencieusement au Tsar son argent en compliments et flagorneries. En 1703, a paru à Moscou la première gazette russe, et c'est une autre *fenêtre* ouverte à l'air et à la lumière de l'Occident. Jusqu'à ce moment, le Tsar était seul ou à peu près seul en Russie à savoir ce qui se passait en pays étrangers. Les extraits des gazettes étrangères (*Kouranty*) rédigés au bureau des relations extérieures n'étaient destinés qu'au Souverain et à son entourage. Les nouvelles de l'intérieur du pays ne se transmettaient que de bouche à bouche, défigurées, semant l'erreur dans les âmes naïves. Le premier numéro de la nouvelle gazette contient des renseignements sur le nombre des canons récemment fondus à Moscou et sur le nombre des élèves qui y fréquentent les écoles de récente fondation.

La presse périodique russe a aujourd'hui encore beaucoup à faire pour égaler ses modèles occidentaux, et, d'une manière générale, si, pour juger l'œuvre de Pierre dans cette voie, on voulait s'en tenir aux résultats apparents et immédiats de son effort, le bénéfice en paraîtrait mince. Quelques traductions assez défectueuses, un mémoire du secrétaire d'État Chafirof sur les motifs qui ont armé le Tsar contre la Suède, rédigé en russe avec des mots français ; une compilation historique de Pierre Krekchine ; une autre du prince Hilkof, d'une écriture aussi fâcheuse que celle dont s'est servi Chafirof ; une autre encore — la meilleure à beaucoup près — de Basile Tatichtchef, voilà pour les lettres. Le seul poète de l'époque est le prince Antioche Kantémir, fils de ce hospodar de Moldavie dont l'amitié a failli devenir fatale à Pierre. Il a laissé huit satires en vers syllabiques qui n'ont vu le jour qu'après la mort du grand Tsar. En fait de sciences, un traité médiocre d'arithmétique et quelques cartes de géographie. En fait d'art, quelques statues empruntées à l'Italie et trois peintres qui y ont fait leur éducation : Nikitine, Merkoulief et Matviéief. Le portrait de

Pierre exécuté par ce dernier n'est pas un chef-d'œuvre. L'espace parcouru par le grand initiateur et par son peuple à sa suite ne saurait être évalué ainsi. Il faut en chercher la mesure dans des phénomènes d'ordre plus intime, dans le mouvement général des esprits et des consciences déterminé par la réforme, dans la modification des idées et des sentiments qui en a été la conséquence. Et s'il est besoin absolument de documents précis, en voici deux, placés aux deux extrémités du règne, comme des bornes-repères : le testament de Possochkof au début, celui de Tatichtchef à la fin, adressés, l'un et l'autre, moins aux héritiers directs des testateurs qu'à leur postérité intellectuelle. Possochkof est un admirateur enthousiaste du Réformateur et de son œuvre ; son homme absolument au point de vue des idées et des principes d'ordre gouvernemental et administratif; mais, en ce qui concerne la religion de la science, il demeure encerclé dans la vie monastique du quinzième siècle. Tatichtchef vient après lui, et le cercle paraît rompu. Le Russe moderne est né, tendant l'oreille au vent qui souffle des horizons lointains, ne redoutant pas les courants du large, trop enclin plutôt à s'y précipiter, homme de tous les progrès et même de toutes les audaces, un peu Américain par là et excentrique. Et c'est l'œuvre de Pierre le Grand.

Détourner les esprits des intérêts religieux en les intéressant aux choses profanes, humaines, a été une grande affaire. Chose singulière, mais s'expliquant par les circonstances, le collaborateur qui a le plus fait après Pierre pour cette évolution a été un prêtre : Féofan Prokopovitch. Il n'a parlé que dans l'enceinte des églises; il n'a guère écrit que sur des sujets de théologie ou de discipline ecclésiastique, mais il lui est arrivé de mettre des pamphlets politiques dans ses sermons et des satires dans ses règlements spirituels. Il a laïcisé jusqu'au sacerdoce ! Simplement parce que le mouvement créé autour de lui, en quête d'une élite à laquelle il pût se communiquer, est allé, faute de mieux, chercher ce prêtre dans son temple et l'a poussé au dehors. Ce brusque ouragan d'idées

et de sensations nouvelles, arrachant les esprits à leurs habitudes, à leurs préjugés, à leurs sanctuaires, à leurs lits de paresse séculaire, et les jetant pêle-mêle dans le tumulte naissant d'un monde intellectuel et moral en éveil, a fait la Russie moderne. Et c'est aussi et surtout l'œuvre de Pierre le Grand.

CHAPITRE III

LA RÉFORME ECCLÉSIASTIQUE. — LA SUPPRESSION DU PATRIARCAT.

I. *L'Église.* — Féofan Prokopovitch. — La propagande intellectuelle et la réforme ecclésiastique. — Le centre kiovien. — État précaire de la vieille Église moscovite. — Prospérité matérielle, avilissement moral. — Le péril du *raskol.* — La réforme s'impose au Réformateur. — La mort du patriarche Adrien ouvre les voies. — II. *Le Patriarcat.* — Institution d'un gardien temporaire du trône patriarcal. — Étienne Iavorski. — Pierre s'attaque d'abord aux monastères. — Soumission du clergé noir. — Révolte des *raskolniks.* — La lutte. — Pierre se laisse entrainer par elle. — Étienne Iavorski trahit sa mission et fraude le gouvernement. — Le conflit. — Destruction progressive des vestiges de l'autorité patriarcale. — On se trouve en face du néant. — Nécessité d'une réforme plus radicale. — III. *Le Saint Synode.* — Règlement ecclésiastique. — Programme et pamphlet. — Mécontentement universel. — Il n'arrête pas le réformateur. — Suppression du Patriarcat. — Établissement du Saint Synode. — Esprit de la réforme. — Ses résultats.

I

L'Eglise.

Né à Kief en 1681, Féofan Prokopovitch appartient par son origine à la sphère d'influences polonaises, par son éducation à l'Église catholique. Il a fait ses premières études dans une école uniate, puis est allé à Rome. Il en a rapporté la haine du catholicisme, une intelligence ouverte aux idées et aux préoccupations du siècle, à la philosophie, à la science, à la politique, et jusqu'à des tendances luthériennes. Avant d'avoir connu Pierre, simple professeur de théologie, il se révélera déjà frondeur, novateur, partisan des initiatives hardies (1). Il

(1) Piékarski, t. I, p. 481.

est dans le mouvement dont Pierre lui-même procède et qui, déjà, on le voit, a pénétré jusqu'au pied des autels. La physionomie morale de ce prêtre constitue par elle-même une nouveauté en Russie ; elle y instaure le type inconnu jusqu'alors et à peu près disparu aujourd'hui du prélat occidental : instruction variée, goûts littéraires et artistiques, ambition, esprit d'intrigue, pointe de scepticisme et instincts de sybarite, rien n'y manque. Prokopovitch a une bibliothèque de 30,000 volumes et tient maison ouverte. Il s'abstient de manger de la viande d'un bout de l'année à l'autre ; mais la dépense de sa table comporte par année : 1,500 saumons, 21,000 lavarets, 11 pouds de caviar, 11 tonneaux de divers poissons fumés, etc. Il vit largement et fait aussi largement l'aumône. En 1721, il établit, dans une de ses maisons de Saint-Pétersbourg, une école, qui est la meilleure de l'époque. Il écrit pour cet établissement une Instruction qu'un Jésuite signerait des deux mains, et il y fait professer des étrangers qui sont des luthériens. Il rime des vers et compose des pièces qu'il fait jouer par les élèves de son école. Sur son lit de mort, en 1736, on l'entendra dire : « O tête, tête, tu t'es enivrée de savoir ; où « iras-tu te reposer maintenant (1) ? »

Le mouvement qui le porte s'est, je l'ai indiqué ailleurs, développé en grande partie dans ce milieu polono-petit-russien, kiovien, au sein duquel toute une génération d'hommes à l'esprit ouvert et cultivé grandira simultanément. Pour sa propagande intellectuelle comme pour sa réforme ecclésiastique, Pierre y puisera ses principales ressources et ses principaux collaborateurs. Avant Prokopovitch, Dimitri, un autre prêtre petit-russien, appelé à l'évêché de Rostov, servira l'œuvre du Réformateur par la parole et par la plume. — « Vaut-il mieux couper sa barbe ou laisser couper sa tête ? » lui demande-t-on. Et il répond : « Votre tête repoussera-t-elle si on la coupe (2) ? » Plus intelligent encore et plus énergique, Féofan fera d'autre besogne ; il sera le bélier dont Pierre

(1) Tchistovitch, *Biographie de Féofan Prokopovitch*, Péterb., 1868.
(2) Soloviev, t. XV, p. 125-126.

se servira pour battre en brèche la vieille Église moscovite.

C'est une forteresse que la grande réforme ne pouvait laisser intacte. Et d'abord, d'elle-même et sans qu'on y touchât, elle menaçait ruine. Prêtres et moines, clergé blanc et clergé noir, constituaient dans cette enceinte un monde à part, nombreux, puissant, riche et avili. Les biens étaient immenses. Les monastères possédaient jusqu'à neuf cent mille serfs. Le seul couvent de Saint-Serge, proche de Moscou, en comptait quatre-vingt-douze mille lui appartenant, et des pêcheries, des moulins, des prairies, des forêts à perte de vue. Les archimandrites, prieurs de ces couvents, portaient des boucles de diamant à leurs souliers. La vie était grasse partout, scandaleusement luxueuse en beaucoup d'endroits. Il y avait une grande demande de prêtres. Le trait caractéristique de la vie de famille en Russie, à cette époque, est l'isolement. On fait bande à part, et comme on a sa maison, on veut avoir son église, son prêtre. Si on ne peut mieux faire, on porte dans l'église commune une image à soi et on ne prie que devant elle. Si on n'a pas de quoi entretenir un prêtre à l'année, on en loue un ou plusieurs à l'heure pour une cérémonie particulière. Il s'en trouvait sur les places publiques qui s'offraient aux embaucheurs.

Dans l'État, ce clergé occupait une place énorme. De 1619 à 1633, le bisaïeul de Pierre, le patriarche Philarète, a gouverné le pays sous le nom de son frère Michel, le premier des Romanof. Le patriarche Nicône a tenu tête au tsar Alexis, et, pour venir à bout de sa résistance, le souverain a dû recourir aux chefs des patriarcats rivaux d'Alexandrie et d'Antioche. L'influence du catholicisme a concouru avec la faiblesse du gouvernement civil pour donner au gouvernement ecclésiastique un air de papauté. Mais, j'ai eu l'occasion de le dire déjà, nulle vertu, nulle force morale aussi, ne correspondait à cette situation matériellement si élevée. Ces prêtres si recherchés savent encore la pratique du rituel; ils ont oublié le maniement des âmes. Ils sont trop bien en chair, trop ignorants aussi. L'Académie slavo-gréco-latine de Moscou compte, en

1700, cent cinquante élèves en tout, qui n'étudient guère dans un bâtiment qui lui-même tient à peine debout. D'ailleurs, en consacrant l'indépendance de son Église par la rupture définitive des liens qui la rattachaient au patriarche œcuménique de Constantinople, Godounof lui a rendu, en 1589, un service contestable. Cette Église est autocéphale désormais, mais on peut dire aussi qu'elle est décapitée. Son chef, le patriarche de Moscou, n'a guère conservé qu'une autorité administrative. Le pouvoir spirituel proprement dit lui échappe. Il ne saurait, même par voie d'interprétation, toucher aux questions de foi, de dogme. Celles-ci restent dans le domaine du Concile œcuménique, dont la réunion est devenue improbable, pour ne pas dire impossible. Et, avec la faculté d'aborder ces problèmes, l'Église émancipée a perdu son principe de vie et de mouvement. Elle a été condamnée à l'immobilité. Quand elle a voulu en sortir, elle s'est heurtée au *raskol*. Pour avoir voulu innover rien que dans le domaine restreint des signes extérieurs de la dévotion, des formules de prières, Nicône a soulevé un cri de révolte d'un bout à l'autre du pays. Même comme organe d'administration, le Patriarcat n'est plus qu'un pouvoir discrédité, battu en brèche.

Ainsi là encore la réforme s'impose au Réformateur. Évidemment, il est bien aise qu'on l'ait mis ainsi en demeure d'intervenir. Dans le nouvel État qu'il s'occupe de créer, l'héritage de Philarète et de Nicône serait trop encombrant. Les fréquentations du jeune souverain au faubourg allemand, son séjour en Hollande et en Angleterre l'ont mal préparé à accepter l'idée d'un partage de pouvoir, ou même le principe scolastique des deux astres éclairant les peuples d'une lumière indépendante. Le patriarche Adrien s'avisant de critiquer le traité par lui signé en Angleterre pour la ferme des tabacs, il a une réplique tranchante : « Est-ce que le patriarche est mon directeur des douanes? » Il mettra pourtant dans cette affaire beaucoup de précaution. Si porté à violenter les volontés, il semblera reculer devant le viol des consciences. Il laissera le pontife sur son trône, et souffrira patiemment qu'en

son absence, et même parfois en sa présence, ce souverain spirituel se donne à Moscou l'air de présider au gouvernement séculier. Mais il accueillera la nouvelle de sa mort, en octobre 1700, comme un bulletin de victoire.

II

Le Patriarcat.

Ce sont les conseils de Kourbatof, croit-on, qui décident le souverain à ne pas donner au défunt de successeur immédiat. L'idée de la suppression du Patriarcat est-elle dès à présent entrée dans son esprit? Cela n'est pas probable. Dépouiller la charge vacante d'une partie de ses attributions, pour la remettre ensuite, réduite, moins pourvue d'honneur et de pouvoir, à un titulaire plus docile; profiter en même temps de l'absence du maître pour balayer la maison et y faire les réparations urgentes, tel paraît être son plan actuel. Un oukase du 16 décembre 1700 organise une administration provisoire des affaires ecclésiastiques dans la forme collégiale, avec répartition des diverses catégories d'affaires entre un certain nombre de bureaux, les plus importantes étant confiées, en principe, à un « gardien temporaire du trône pontifical ».

C'est encore un Petit-Russien qui est appelé à occuper ce poste. Évêque de Riazan et de Moscou, Étienne Iavorski est aussi un enfant de Kief et un élève des écoles étrangères. De propos délibéré, Pierre lui retire la direction des monastères, confiée à un bureau présidé par un laïque, Moussine-Pouchkine. C'est de ce côté qu'il a décidé de donner le premier coup de balai. Les couvents abritaient une énorme population flottante d'hommes et de femmes, dont la plupart n'avaient jamais songé à prononcer des vœux. Faux moines et fausses nonnes que les hasards d'une vie aventureuse, le désir de se

soustraire à des devoirs pénibles, ou simplement l'attrait d'une plantureuse oisiveté ont engagés à revêtir le froc, se promenaient d'un monastère à l'autre, battant entre temps les villes et les campagnes, et donnant partout le scandale de tous les dérèglements. Deux mesures radicales sont aussitôt adoptées : recensement général du personnel monacal avec soumission des entrées et sorties ultérieures au contrôle du souverain; confiscation déguisée des revenus. L'habit ne fera plus le moine, et les revenus, centralisés au bureau dont Moussine-Pouchkine a la direction, seront répartis entre les monastères au prorata de leurs besoins, le surplus devant être attribué à l'entretien des hospices.

La réforme a un contre-coup que Pierre ne prévoyait pas. Laissé à ses propres inspirations, le clergé l'eût subie sans broncher. Dans le domaine des choses matérielles, le pouvoir absolu du Tsar est de tradition pour l'Église elle-même. Sur un refus de ses prêtres de contribuer aux frais de sa guerre avec les Tatars, Ivan Vassilévitch en prenait vingt et les faisait combattre avec autant d'ours dans une sorte de cirque (1). Pierre n'était pas tenté d'aller aussi loin, mais son porte-parole Prokopovitch dénonçait comme papiste toute prétention à l'indépendance dont prêtres ou moines se réclameraient vis-à-vis du Tsar (2). L'appel à la résistance arrive aux moines du dehors. Presque abandonnée par eux-mêmes, leur cause est épousée par d'autres mécontents, déplacée en même temps, transportée sur le terrain purement religieux. Ce sont les *raskolniks* qui lèvent le drapeau insurrectionnel. Pierre a lieu d'en être étonné. Le *raskol* ne le touche ni de près ni de loin. Il n'était pas né quand, aux environs de 1666, ce soulèvement d'âmes a été provoqué par les entreprises de Nicône, et il est resté très indifférent aux questions de rituel qui sont le fond de ce grand débat. Un sentiment de dédain mêlé de pitié prévaut dans la façon dont il parle des malheureux sectaires persécutés par l'Église officielle. « Pourquoi en faire des martyrs?

(1) Galitsine, *Mémoires*, Paris, 1862, p. 410.
(2) Tchistovitch, *Biographie de Prokopovitch*, p. 29.

ils sont trop bêtes pour cela (1)! » Pourquoi aussi ne pas faire bon ménage avec eux? Dans les environs d'Olonets, sur les bords de la Wyga, à proximité d'une usine récemment créée, on en trouve un certain nombre qui, au cours de l'année 1700, font mine de s'établir et de s'organiser en communauté religieuse. « Quel fâcheux voisinage! — Quelle bonne fortune! « — Qu'ils viennent travailler aux forges; moyennant cela, « on les laissera prier à leur guise (2). »

Eux-mêmes, malheureusement, sont beaucoup moins accommodants. L'ami de Lefort et de Gordon, l'un calviniste, l'autre catholique, paraît suspect au rigorisme de leur foi. Évidemment il est le complice, sinon l'auteur, des innovations impies contre lesquelles s'insurge la conscience des vrais croyants. Ne serait-il pas l'Antéchrist? D'ailleurs, la défense de la religion est un mot de ralliement séduisant et ses défenseurs des alliés précieux. Comme tous les persécutés, ils sont des hommes de courage et arrivent à être des hommes de valeur. Laborieux, économes et sobres, relativement instruits ou tout au moins ayant appris à lire par amour des textes âprement discutés, ils gagnent promptement richesse, influence et prestige; ils soudoient les fonctionnaires, obtiennent de hautes protections, se jouent de l'ignorance du clergé officiel, deviennent une puissance. On les recherche, on sollicite leur appui, et leur protestation contre la réforme du rituel se solidarise ainsi peu à peu et se confond avec l'opposition universelle dressée contre les réformes. Dans la légende qui fait de Pierre un fils adultérin de Nicône, cette confusion se traduit éloquemment, et la cause des moines est appelée à en bénéficier.

Voilà donc le Réformateur obligé de combattre les *raskolniks*. Mais comment pourrait-il le faire sans se solidariser à son tour avec cette Église officielle, dont il a prétendu d'abord battre en brèche les privilèges rivaux des siens? Il y arrivera fatalement, quoique à son corps défendant. Il essaye bien de

(1) Soloviev, t. XVI, p. 295.
(2) *Ibid.* Voy. aussi : Sinaïski, *Le Raskol et l'Église russe sous Pierre le Grand,* Pétersb., 1895, p. xiii et suiv., 327 et suiv.

s'en défendre en déplaçant la question. Comme avec les moines, il a d'abord recours avec leurs soutiens, et en 1716 seulement, à un dénombrement suivi d'une mesure fiscale : puisque ces gens, tout en ayant de la fortune, refusent de participer aux charges communes, car on ne peut réussir à les enrôler ni dans l'armée ni dans l'administration, qu'ils payent le privilège de faire bande à part; on les imposera au double (1). Naturellement ils refusent, et la lutte s'engage. Pierre sera bientôt débordé par elle. En septembre 1718, Georges Rjevski, accompagné du moine Pitirim, ancien raskolnik converti, va à Nijni-Novgorod, un des centres principaux du *raskol,* et y travaille, knoute en main, au rétablissement de l'ordre, et, à la même époque, Étienne Iavorski, suivant l'exemple donné, use des mêmes armes pour réprimer l'hérésie calviniste et luthérienne. En 1717, accusée d'inclinations protestantes, la femme d'un petit employé du bureau des affaires provinciales, Nathalie Zima, recevait quatre-vingt-cinq coups de knoute en trois fois et n'obtenait la vie sauve qu'en abjurant ses erreurs. D'autres, moins dociles, étaient exécutés, Pierre lui-même signant les sentences (2)!

C'était la négation des idées, des principes, des tendances que le Réformateur se proposait de faire prévaloir avec l'aide de Iavorski en personne! Mais le « gardien temporaire du trône pontifical » avait fait peau neuve depuis son exaltation. Souci d'une popularité naissante ou sentiment des responsabilités nouvellement assumées, il inclinait d'année en année à devenir l'homme, non pas seulement de la vieille orthodoxie avec son fanatisme étroit et intransigeant, mais de la vieille Moscovie tout entière avec son esprit rebelle à toute idée de progrès. Ne craignait-il pas, en 1712, de prendre le nouveau régime à partie jusque sur le terrain de ses réformes administratives, s'attaquant du haut de la chaire à l'institution impopulaire des fiscaux!

Pierre faisait fausse route décidément avec ce compagnon.

(1) *Recueil des lois,* p. 2991, 2996.
(2) Soloviev, t. XVI, p. 302, 315.

L'aveu de son erreur, devant lequel, à son ordinaire, il ne reculait pas, devait aussi préparer à l'Église officielle et à son chef de nouvelles destinées.

Et d'abord, même avant l'expérience suprême de la campagne commune contre le *raskol* et les dégoûts qui en résultaient pour lui, le Réformateur était porté à mettre sa personne et son œuvre en défense contre ce chef hostile, en réduisant encore graduellement les attributions et l'autorité déjà amoindries qu'il lui avait départies. Même dans les affaires dont on lui avait laissé la direction, Iavorski voyait sa compétence limitée d'abord par un conseil d'évêques périodiquement réuni à Moscou, puis par l'ingérence croissante de Moussine-Pouchkine. Avec la création du Sénat, en 1711, il perdait jusqu'à la dernière ombre de son indépendance. Les affaires d'Église, comme les autres, étaient désormais soumises à la juridiction suprême de la nouvelle assemblée. Le remplaçant du patriarche ne pouvait plus nommer un *arhireï* dans une éparchie sans l'aveu des sénateurs. Essayait-il d'intervenir dans les débats où on disposait si arbitrairement des intérêts qui lui étaient confiés et d'y faire valoir ses droits, on le jetait dehors brutalement, et il quittait la séance en larmes (1). En 1718, soupçonnant son ancien favori de connivence avec Alexis, Pierre lui faisait quitter Moscou, le gardait à demeure à Pétersbourg pour avoir l'œil et la main sur lui, et lui donnait un rival dans la personne de Prokopovitch, nommé évêque de Pskof et investi d'une influence qui va en grandissant.

En 1720, de l'ancien pouvoir et de l'ancien prestige patriarcal il ne restait presque plus rien. Iavorski n'avait rien conservé. Mais le Réformateur n'était pas sans apercevoir ce qu'il y avait d'anormal dans cet état de choses, dans cette subordination de l'autorité spirituelle non plus même au souverain, — la tradition byzantine n'y répugnait pas, — mais à un simple organe de son gouvernement. Le clergé était devenu docile sans doute, mais était-ce encore un clergé? Un régiment plu-

(1) Olchevski, *Le Saint Synode sous Pierre le Grand*, Kief, 1894, p. 9.

tôt, assujetti à la même discipline militaire, avec l'honneur du drapeau en moins. L'abbé faisait fouetter ses moines, l'évêque faisait fouetter ses abbés, le gouvernement dégradait et exilait l'évêque, après lui avoir fait donner le knoute; soumis à ce régime, tous, supérieurs et inférieurs, du haut en bas de l'échelle, tombaient au même avilissement, à la paresse, à l'ignorance, à l'ivrognerie, aux pires vices. On ne pouvait continuer dans cette voie. Il fallait trouver autre chose. Dictée par cette nécessité impérieuse, inspirée par les amis de Prokopovitch, qui doit une bonne partie de son savoir aux théologiens protestants, à Quenstedt et à Gerhard, l'institution presbytérienne du Saint Synode est appelée, en 1721, à tirer la Russie d'un abîme où son avenir religieux et moral menace de sombrer.

III

Le Saint Synode.

Pierre s'en occupait en 1718 déjà, et on a pu croire que la complicité du clergé dans la révolte du tsarévicth n'a pas été étrangère à sa détermination (1). J'incline à croire pourtant qu'il a vu les choses de plus haut. L'année suivante, il collaborait avec Prokopovitch à la rédaction d'un *Règlement* destiné à justifier la nouvelle réforme et à en déterminer les bases. C'est une pièce curieuse, avec un tableau piquant des mœurs ecclésiastiques du temps, où la verve satirique de l'évêque de Pskof s'est donné carrière, en accusant simultanément un singulier mélange d'idées et de doctrines puisées aux quatre coins du monde religieux, philosophique et politique de l'Europe occidentale. Les avantages de l'autorité collective y sont exposés avec une grande force et une étrange inconscience des arguments qu'on y pourrait trouver contre le pou-

(1) PIERLING, *La Sorbonne et la Russie*, p. 47.

voir personnel et individuel du souverain lui-même. L'inaptitude de Pierre à la conception des idées abstraites n'aurait pas besoin d'autre preuve.

Lu dans une assemblée du Sénat et du concile des évêques réunis, envoyé dans toutes les éparchies pour recevoir la signature des évêques et des principaux archimandrites, le *Règlement* soulève une tempête de colère. On le prend pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un pamphlet. Les auteurs s'y posent en médecins des âmes, et, avant d'indiquer les remèdes dont ils ont fait choix, ils décrivent le mal avec une insistance terrible. Ils prétendent écarter de la prêtrise la foule des gens sans vocation, qui n'y entrent que par calcul. Les écoles épiscopales, par lesquelles les candidats devront passer à l'avenir, et, jusqu'à l'établissement de celles-ci, des examens sévères devant les autorités compétentes, y pourvoiront. Ces examens porteront non pas seulement sur le savoir, mais encore sur la valeur morale des futurs pasteurs. Le prêtre, selon le vœu de Pierre et de Prokopovitch, ne doit pas être un mystique ni un exalté. On devra s'assurer s'il n'a pas de « visions » ou des « rêves troublants ». On interrogera et sondera avec un surcroît de rigueur les chapelains domestiques, instruments habituels, dit le Règlement, d'intrigues obscures, créateurs de mariages irréguliers. Quant aux desservants de chapelles *entretenues par les veuves,* ils seront supprimés purement et simplement. Suppression aussi des lieux miraculeux non reconnus comme tels par le Saint Synode. Réduction du casuel, qui ne devra être alimenté que par l'offrande libre, et condamnation de la « taxe sur la mort » : le Règlement appelle ainsi la rétribution réclamée pour les prières à l'intention des trépassés, l'usage voulant que ces prières fussent prolongées pendant quarante jours. Un impôt prélevé sur les paroissiens devra seul subvenir aux frais du culte.

Mais c'est au *clergé noir* que le Règlement s'attaque le plus vigoureusement : défense pour les hommes d'entrer dans un monastère avant l'âge de trente ans; obligation pour les moines de se confesser et de communier au moins quatre fois par an;

introduction du travail obligatoire dans tous les monastères; défense aux moines de visiter les couvents féminins et même les maisons privées; défense, d'autre part, aux nonnes de prononcer des vœux définitifs avant l'âge de cinquante ans, le noviciat prolongé jusqu'à cette époque ne faisant pas obstacle au mariage (1).

Le mécontentement est, cette fois, universel, mais n'arrête pas le Réformateur. La publication du Règlement a lieu le 25 janvier 1721, et le 11 février suivant, l'inauguration du Collège ecclésiastique, appelé ensuite Saint Synode, par une déférence tardive envers la tradition byzantine. Le Patriarcat est supprimé. Une assemblée permanente, dans laquelle de simples prêtres prennent séance avec les évêques, reçoit la garde des intérêts civils et religieux de l'Église, et aussi tous les pouvoirs, législatif, judiciaire, administratif, nécessaires à leur gestion sous la haute surveillance d'un délégué du gouvernement. Elle est placée sur un pied d'égalité avec le Sénat, au-dessus de tous les autres collèges et organes d'administration.

On n'oublie pas que la substitution des corps administratifs aux chefs d'administration individuels faisait partie, à ce moment, d'un système très en vogue dans les pays occidentaux. En France, les ministres de Louis XIV cédaient la place aux conseils de la Régence, et Pierre revient de Paris. D'autre part, la révolution par lui opérée peut être considérée comme une conséquence de l'évolution progressive, deux fois séculaire déjà, qui a modifié la constitution des Églises orientales. Le Saint Synode est destiné à faire office, dans une certaine mesure, et du Patriarcat supprimé et du Concile absent. Cela est si vrai que les six Églises d'Orient en viendront, l'une après l'autre, à copier leur organisation particulière sur le même

(1) Le Règlement a été publié en russe dans le *Recueil des lois*, n° 3718, et nombre de fois dans des traductions allemandes. Voy. le *Catalogue des Russica*, R. 265-268. J'ai eu entre les mains un exemplaire imprimé à Pétersbourg sous le règne de Catherine II. Le paragraphe relatif aux *chapelains des veuves* y est supprimé, tout en restant indiqué dans la table par une maladresse de l'éditeur.

modèle. Enfin, la réaction contre le caractère papiste dont s'est imprégné le Patriarcat s'accuse dans l'esprit démocratique, nettement presbytérien, qui préside à l'organisation de l'institution appelée à le remplacer.

La plus contestée peut-être des réformes du grand règne a reçu, depuis, la double consécration de la durée à l'intérieur et de l'expansion au dehors. Je ne prendrai pas sur moi d'en discuter ici la valeur. L'œuvre subsiste; il y a toujours un Saint Synode à Saint-Pétersbourg. A-t-elle répondu à l'attente de l'ouvrier? Avec la dignité, l'indépendance et le pouvoir a-t-elle rendu ou donné à l'Église russe le gouvernement des âmes et les vertus nécessaires pour l'exercer? Ce sont des questions auxquelles je ne saurais chercher des réponses sans être conduit sur un terrain de brûlante actualité, dont je me suis interdit l'abord. Le Réformateur s'est d'ailleurs préoccupé surtout de faire le nécessaire pour empêcher l'Église d'être, ou de devenir, un embarras dans le nouvel État créé par lui, et, à cet égard, on ne peut nier qu'il ait admirablement réussi.

CHAPITRE IV

LA RÉFORME SOCIALE. — LE TABLEAU DES RANGS.

I. *La noblesse.* — Pierre a-t-il été un réformateur social? — Les classes sociales de l'ancienne Moscovie. — Les *sloujilyié Lioudi* d'Ivan III. — Triple rôle militaire, administratif et économique de ce groupe. — Pierre en fait une noblesse. — Nouvelle répartition des charges et privilèges. — Enrégimentement universel. — Le tableau des rangs. — Le collectivisme. — II. *Les paysans.* — La population rurale. — Deux classes de paysans. — Influence de la politique et de la législation de Pierre sur leur condition. — Asservissement général. — La raison de l'État. — La grandeur de la Russie et sa rançon. — C'est le paysan qui paye. — III. *La bourgeoisie.* — Tentatives de Pierre pour en constituer une. — Efforts stériles et inconséquences. — Autonomie municipale et bureaucratie. — Noblesse et roture. — Le grand myope. — Une œuvre de grande portée. — La socialisation de l'Eglise.

I

La noblesse.

Pierre a-t-il été un réformateur social? On lui a dénié ce titre. On a argué de ce que les changements, d'ailleurs importants, qui se sont produits pendant son règne dans la condition des diverses classes sociales n'ont été que des conséquences indirectes, les moins prévues, les moins voulues parfois de son œuvre législative. Cet argument ne me touche pas. J'ai dû observer, en effet, que la plupart des réformes contemporaines ont participé de ce caractère en quelque sorte accidentel. Pierre n'a rien changé à la constitution des classes, rien même à la nature de leurs droits et de leurs devoirs respectifs; il a simplement modifié la répartition de ces charges et privilèges. Mais il a aussi, sinon introduit, du moins fait prévaloir dans cette réorganisation, d'une manière énergique et définitive,

un principe de haute portée politique et sociale. Sans plus discuter sur les titres, venons aux faits.

En remontant au delà de l'invasion mongole, on trouve sur le sol de la vieille Russie la trace de trois classes correspondant vaguement aux divisions sociales des temps carlovingiens et mérovingiens en Occident. En haut, les *mouji* ou notables ont quelque ressemblance avec les *rachimbourgs* et les *bonshommes* de cette époque; ils accusent le caractère mixte et confus de l'aristocratie gallo-franque; plus bas, les *lioudi* forment ici, comme là-bas les *homines,* un groupe compact, comprenant tous les hommes libres du pays; au dernier échelon paraît la population servile. Cet air de famille s'explique suffisamment par l'origine normande de l'État russe. Le joug mongol l'effacera presque entièrement sous le niveau égalitaire d'une commune servitude. Dans la seconde moitié du quinzième siècle seulement, lentement émerge de ce bas-fond stérilisé un commencement de vie organique. Poursuivant avec une cruelle énergie l'œuvre de l'unification du pays, Ivan III forme autour de lui un groupement nouveau : la classe des hommes de service, *sloujilyĭé lioudi*, qui sont en même temps les seuls propriétaires fonciers. Le souverain leur distribue, en effet, des terres à titre héréditaire ou viager, moyennant l'obligation de le servir en temps de paix et en temps de guerre. Militairement, administrativement et économiquement, ce groupe joue ainsi dans l'État et dans la société un rôle important : il fait la guerre; il aide le souverain à gouverner et il détient la totalité, ou peu s'en faut, du capital social. Mais jusqu'à l'avènement de Pierre il n'arrive pas à se solidifier en un corps régulièrement constitué. Ce n'est ni une caste ni une aristocratie. Pierre le premier s'avise de lui attribuer un tel caractère, en le décorant d'un nom générique emprunté à la terminologie polonaise : *chlahetstvo* ou noblesse. Jusqu'à ce moment le groupe a conservé quelque chose d'indécis et de flottant, un aspect embryonnaire que cette dénomination elle-même n'a pas réussi à lui faire perdre entièrement.

C'est la condition de ces *sloujilyïé lioudi*, ou *dvorianié*, que la réorganisation des services militaires et civils entreprise par Pierre affecte tout d'abord. Le service militaire dans les milices provinciales mobilisées en temps de guerre est converti en service perpétuel dans les régiments. L'aristocratie naissante est ainsi détachée de son milieu naturel. L'esprit corporatif, qui commençait à se développer dans les centres provinciaux, est déplacé, transporté dans les cadres des régiments et des corps d'armée, où il reçoit une empreinte spéciale. En même temps, les services civils sont séparés des services militaires. Les *dvorianié* remplissaient auparavant un double office : soldats à la fois et magistrats, portant l'épée et faisant fonction de bureaucrates. A chacun sa tâche maintenant. Mais la tâche devient plus lourde. Civile ou militaire, la fonction saisit le fonctionnaire à quinze ans et ne le lâche plus jusqu'à sa mort. Ce n'est pas tout. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il sera tenu de se préparer à l'exercer convenablement. Il devra étudier, et on lui demandera un compte sévère de ses études. Pierre veut avoir dans sa *noblesse* une pépinière d'officiers et de chefs de bureau. Il entend y recruter les cadres de son armée et de son administration. Pour remplir ces cadres, il aura les hommes de basse condition, vis-à-vis desquels les *dvorianié* conserveront ainsi leur prééminence. Mais cette concession faite au principe maintenu d'un groupement hiérarchique des classes sociales, le Réformateur s'en écarte aussitôt. Fidèle à une tendance qui s'est accusée déjà dans les tentatives de réformes antérieures à son avènement, il veut que, dans la répartition des grades, le coefficient aristocratique de l'origine soit balancé par le coefficient démocratique du mérite. Un paysan pourra s'élever au grade d'officier, et, en devenant officier, il deviendra aussi *dvorianine*, noble. C'est très beau ; mais c'est, on n'en peut douter, la fin de toute distribution *autonome* des éléments sociaux. Il n'y a plus qu'un enrégimentement universel des unités disponibles dans les cadres d'une hiérarchie *gouvernementale*. Le fameux *tableau des rangs* publié en 1721 n'est que l'expression et la consécration officielle du

régime ainsi établi. Le service du souverain apparaît maintenant divisé en trois départements : armée, État et cour; mais le personnel des desservants est un. Il est uniformément hiérarchisé au moyen de quatorze classes ou degrés de fonctions (*tchine*), qui se correspondent d'un département à l'autre, comme les échelons d'une triple échelle. Un feld-maréchal, dans le militaire, un chancelier, dans le civil, figurent côte à côte au sommet; immédiatement au-dessous un général coudoie un *conseiller intime,* et ainsi de suite, jusqu'au porte-étendard et à l'*enregistrateur de collège* pareillement accouplés au bas de l'échafaudage. La gradation hiérarchique s'étend aux familles : la femme a le rang du mari; la fille d'un employé du premier échelon va de pair, tant qu'elle n'est pas mariée, avec la femme d'un employé du quatrième.

Cette classification artificielle n'a évidemment rien de commun avec celles qui se sont spontanément développées au sein des autres sociétés européennes. Peut-être est-ce cependant la seule qui convienne au pays où elle a pris naissance. Les *conseillers d'État actuels* et les *enregistrateurs de collège* inventés par Pierre ne sont au fond, sous un déguisement allemand ou français, qu'une reproduction des *sloujilyïé lioudi* d'Ivan III, dans la première période de leur existence. Ce groupement spécial est dans l'histoire, dans la tradition; il est peut-être aussi dans la chair et dans l'âme d'un peuple qui, à travers les siècles, s'est montré également mal disposé à la formation soit d'une démocratie libre, soit d'une forte aristocratie. Plutôt que de le laisser aller à la débandade, Pierre l'enrégimente; il marque à chacun sa place et son emploi, et, ce faisant, comme principe général, il subordonne l'idée du droit et de l'intérêt individuel ou *corporatif* à celle du droit et de l'intérêt *collectif*, à la loi de l'État. Un écrivain lui a attribué, à ce propos, le mérite d'une avance d'un siècle prise sur son temps (1). Je serais tenté de doubler la mesure. Sa formule

(1) FILIPPOV, *La réforme de Pierre le Grand et la loi pénale*, p. 55.

n'est-elle pas à peu près celle du collectivisme moderne? Reste à savoir si, s'affirmant déjà dans la législation d'Ivan III, le principe constitue un *progrès*.

En classant d'ailleurs ainsi et numérotant ses *dvorianié*, Pierre ne les tient pas quittes de ce qu'ils lui doivent et peuvent lui donner en leur qualité de propriétaires fonciers. Il en arrive à imaginer pour eux un rôle bizarre d'*intendants ruraux* au bénéfice de l'État. C'est le sens propre de l'oukase du 23 mars 1714 sur l'*héritage unipersonnel*, le *iédinonaslédié*, dont on a fait à tort une loi instituant le *majorat*. Avant d'aborder cette réforme, Pierre s'est préoccupé, il est vrai, des modèles que les législations étrangères pouvaient lui fournir pour sa réalisation. Mais, après avoir confié à Bruce le soin de réunir toute une bibliothèque d'ouvrages traitant de l'ordre des successions pratiqué en Angleterre, en France et à Venise, il en est revenu finalement aux éléments plus proches du droit et de la coutume locale. Il a simplement fondu dans son oukase les deux formes de propriété qui existaient dans le pays, la *vottchina* (alleu) et le *pomiestié* (fief), ainsi que les principes qui affectaient la transmission de l'une et de l'autre. C'est comme cela qu'il a imaginé un droit d'hérédité unipersonnel associé à la liberté testamentaire. Le *dvorianine* ne pourra laisser sa terre qu'à un seul de ses enfants, mais il sera libre de choisir parmi eux. Ce n'est pas l'esprit du majorat; c'est l'esprit de l'autocratie transporté jusque dans le cercle du foyer domestique. Et c'est autre chose que le majorat de toute façon. Pierre s'est sans doute préoccupé de l'appauvrissement de ses nobles, et a espéré y remédier en arrêtant le morcellement des fortunes. Il s'en est préoccupé, bien entendu, au point de vue de son intérêt personnel, je veux dire de l'intérêt de l'État. Pour le servir comme il prétend être servi, passer leur vie dans ses armées ou dans ses bureaux sans rétribution aucune, et bâtir par-dessus le marché des palais à Pétersbourg, les *dvorianié* ont besoin d'être riches. Or, ils sont généralement ruinés. Des *Rourikovitch* sont réduits à gagner leur pain chez des particuliers; un prince Biélosielski fait office de majordome dans la

maison d'un marchand; un prince Viaziemski gère le domaine d'obscurs parvenus (1).

Le législateur a eu aussi en vue la constitution d'un groupe de cadets de famille, dans lequel il a aperçu une excellente pépinière de recrues pour le commerce et l'industrie. Les fils de *dvorianines* déshérités ne dérogeront pas en prenant un métier, et, après sept ans de service dans le militaire, dix ans dans le civil et quinze ans dans le commerce ou l'industrie, — toujours le service! — ils pourront devenir acquéreurs de biens fonciers et rentrer ainsi dans la soi-disant caste aristocratique dont leur déchéance les a fait sortir. Ceux qui ne voudront rien faire ne pourront rien posséder, et ceux qui ne voudront rien apprendre ne pourront même pas se marier!

Enfin Pierre a espéré améliorer la condition des serfs. Plus riches, les propriétaires seront plus pitoyables. Tout cela est dans son oukase, et même des phrases sur la « gloire des « familles illustres » que le législateur s'est proposé de protéger. Mais, au fond, ce n'est pas de tout cela qu'il s'est agi pour lui. La loi est générale, le régime de l'héritage unipersonnel s'applique à toutes les formes de la propriété immobilière, au domaine d'un cultivateur comme à la boutique d'un drapier, et Pierre s'est préoccupé surtout d'avoir, à la ville comme à la campagne, des *répondants* pour la rentrée intégrale des impôts et l'acquittement des services que l'État exige de tous ses sujets. Les héritiers uniques seront les *commis principaux* du Tsar, et sa loi est surtout une loi fiscale.

Le succès en est nul. Dix-sept années plus tard, en rapportant la loi, l'impératrice Anne donnera pour raison de sa décision que les dispositions en sont demeurées inefficaces : la masse des propriétaires fonciers a réussi à éluder par des subterfuges la volonté du législateur. Le régime n'a servi qu'à édifier deux fortunes : celle des princes Chérémétief et celle des princes Kantémir (2). Les véritables majorats du type

(1) Karnovitch, *Les grandes fortunes*, p. 33.
(2) *Ibid.*

anglais n'ont eux-mêmes pas réussi à s'acclimater en Russie. On n'en compte guère plus d'une quarantaine aujourd'hui encore sur toute l'étendue de l'immense empire.

II

Les paysans.

En dehors des propriétaires fonciers, la population rurale de la Russie comprenait, à l'avènement de Pierre, deux groupes principaux de paysans, dont la condition présentait, au point de vue politique, juridique et économique, des différences profondes : les *Krestianié* et les *Holopy*. La classe des *hommes libres* cultivant la terre et ne participant pas à ce groupement tendait à disparaître. Les *Krestianié* avaient deux maîtres : l'État et leurs propriétaires; taillables et corvéables d'un côté et de l'autre, asservis à perpétuité, susceptibles d'être vendus avec ou sans la terre par eux cultivée. Les *Holopy,* du moins les *Holopy Kabalnyié,* ou paysans hypothécaires (une autre catégorie, celle des *Polnyié Holopy,* ou paysans pleinement asservis, ayant à peu près disparu à cette époque), ne devaient rien à l'État et n'étaient attachés aux propriétaires de la terre par eux cultivée que par un lien personnel, une sorte d'hypothèque — la *kabala* — consentie sur leurs personnes et s'éteignant à la mort du titulaire. Ils n'étaient aliénables d'aucune façon. La politique de Pierre vis-à-vis de cette population est à deux faces : directement, il intervient en sa faveur par une série de dispositions conçues dans un sens libéral et humanitaire : ukases réduisant les ventes de serfs aux cas de nécessité absolue et rendant obligatoire, dans ces cas, l'aliénation des familles entières; commissaires spéciaux pour la répression des abus, etc. (1). L'action indirecte de son gouverne-

(1) *Recueil des lois,* 3294, 3770. Années 1719 et 1721.

ment et de sa législation apparaît tout autre ; elle tend invariablement, d'une part, à confondre les deux catégories de paysans et, d'autre part, à resserrer autour de leur cou le nœud du servage. Au point de vue politique, la fusion sera opérée dès l'année 1705, un oukase ayant étendu à la catégorie des *Holopy* l'obligation du service militaire. Au point de vue juridique et économique, le recensement général de 1718 et une série d'oukases publiés de 1720 à 1722 sur la composition des feuilles de recensement, achèveront le travail d'unification. L'impôt foncier étant remplacé à cette époque par la capitation, il s'est agi pour le souverain de trouver le plus grand nombre de têtes ou d'*âmes* imposables. Comment les atteindre ? Les propriétaires fonciers, appelés à jouer le rôle d'intendants fiscaux, de percepteurs responsables de l'impôt nouveau, n'ont pas voulu et n'ont pu répondre que des *âmes* qu'ils avaient en leur possession, dont ils disposaient pleinement. Ils ont cherché naturellement à en diminuer le nombre sur les feuilles de recensement. Mais l'État a cherché au contraire à charger ces feuilles. Une lutte s'est engagée ainsi, dont l'État ne sortira vainqueur qu'en consentant à se faire complice de l'asservissement général et complet de la masse entière des cultivateurs. Tout paysan recensé sera considéré comme asservi à perpétuité à son répondant, qui autrement n'en répondrait pas, et, peu à peu, tous les paysans y passeront (1).

Ce sera l'œuvre de Pierre. Elle était complétée d'abord par une autre série d'oukases, qui avaient pour objet d'arrêter l'exode des paysans fuyant les nouvelles rigueurs de leur condition, cherchant en foule un refuge au delà de la frontière, peuplant les contrées limitrophe de la Pologne. Ces oukases étaient autant de verrous mis à la prison de l'universelle servitude. Puis est venue la création d'une nouvelle catégorie de serfs. Pour faire marcher les usines que le Réformateur s'occupait d'installer, les ouvriers manquaient. Où en prendre ? Les

(1) Klioutchevski, *La capitation et son influence sur la condition des paysans*, dans la *Pensée russe* (*Rousskaïa Mysl*), 1886.

seuls travailleurs connus dans le pays sont les serfs. Le travail libre n'existe pas. Eh bien, les usines auront leurs serfs comme la terre a les siens. Les industriels recevront le droit de recruter par voie d'achat le personnel qui leur est nécessaire (1).

Pierre n'est pas un souverain inhumain. La création en 1701 de soixante hospices établis auprès des églises de Moscou (2) le prouve éloquemment. Mais la raison d'État qu'il représente est une loi dure, féroce même. Pour toutes les grandeurs et toutes les gloires qu'elle promet à la Russie, elle réclame une lourde rançon. C'est le paysan russe qui en payera la plus grande partie jusqu'en 1861.

III

La bourgeoisie.

A en croire d'ailleurs ses apologistes, Pierre ne se serait pas résigné à amoindrir ainsi le programme de réformes à lui légué par ses prédécesseurs, en en retranchant la libération de la population rurale. Il aurait seulement subordonné la solution de ce problème à l'accomplissement préalable d'une autre œuvre : l'émancipation de la classe urbaine. La ville, relevée de sa misère et de son avilissement, affranchirait le village. Je n'ai nulle part, ni dans les actes ni dans les écrits du grand homme, aperçu trace d'une semblable pensée. Il s'est assurément donné beaucoup de mal pour créer une bourgeoisie dans les cités naissantes de son empire et pour rendre cette bourgeoisie digne de sa vocation naturelle. Autonomie administrative et *self-government* anglais, corps de métiers, maîtrises et jurandes françaises, *guildes* allemandes, il a essayé de tout, à la fois et pêle-mêle, suivant son habitude. Le succès

(1) Oukase du 18 janvier 1721; voy. Biélaief, *Les paysans en Russie*, Moscou, 1860, p. 257.
(2) Pylaief, *Le vieux Moscou*, p. 419.

n'a pas répondu à son attente. Dans l'histoire du développement progressif des centres industriels et commerciaux de la Russie moderne, son règne a fait époque, sans doute ; mais, dans les résultats obtenus, l'organisation tentée de la classe industrielle et marchande n'a été pour rien. Elle n'a donné que des mécomptes. Les villes se sont développées par l'effet des succès politiques et des victoires économiques, conquête de ports et établissement de voies de communication nouvelles, qui ont donné à l'industrie et au commerce du pays une impulsion nouvelle. Dans les provinces baltiques, Pierre a trouvé une bourgeoisie locale toute faite. Ailleurs il a perdu sa peine en cherchant à en tirer une du néant. Je ne crois pas le génie du peuple russe aussi rebelle à l'esprit corporatif qu'on l'a prétendu. Il peut y avoir diverses formes de corporations, et l'*artel,* ce mode national et démocratique d'association si répandu en Russie, en est une au fond, plus libre, plus conforme aussi au principe initial de confraternité, vicié dans les corporations de l'Occident par l'esprit despotique de Rome. Je crois, et l'exemple de Pierre est pour confirmer ma foi, à l'impossibilité de créer des forces sociales par la voie des lois et des règlements. Pierre en a usé inutilement une grande quantité. Il y a mis d'ailleurs, à son ordinaire, beaucoup d'inconséquence. Après avoir esquissé, en 1699, un vaste plan d'établissement municipal autonome, d'ordre social, il a fini, en 1724, par lui substituer une vulgaire magistrature du type bureaucratique. Il ne s'est pas préoccupé aussi de reconnaître si les formes exotiques, imposées du jour au lendemain à la vie industrielle et commerciale de son pays, étaient un vêtement à sa mesure. Il ne s'est pas aperçu que ce vêtement s'était usé déjà sur les épaules de ses voisins d'Europe, qui s'apprêtaient à le jeter bas, et qu'il habillait son monde avec de vieilles guenilles. Tout en prétendant aussi favoriser le développement de l'industrie et du commerce, il n'a pas renoncé à la politique fiscale de ses prédécesseurs, qui avaient envisagé principalement dans la population urbaine un élément taillable et corvéable. Il n'a fait qu'aggraver ce régime d'ex-

ploitation inconsidérée (1). Enfin, s'il a voulu, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, que sa simili-noblesse de *dvorianié* ne dérogeât pas en se livrant aux occupations de la classe bourgeoise, il a admis aussi que l'inscription d'un membre de cette aristocratie dans la classe bourgeoise constituât une peine infamante, une flétrissure, et il est difficile de partager l'enthousiasme que cette idée a inspiré à Voltaire (2).

Pierre a été un réformateur social inconscient. C'est sa meilleure excuse. A la ville comme à la campagne, le grand myope n'a fait qu'effleurer, en passant et sans y prendre garde, ou heurter en tâtonnant quelques-uns des grands problèmes dont l'intelligence, dans cette sphère, aurait réclamé de lui un regard autrement compréhensif dans un champ visuel autrement étendu.

A un point de vue cependant, mais toujours inconsciemment, indirectement aussi, il a accompli dans cette même sphère une œuvre de grande portée. Il a introduit, ou plutôt il a fait rentrer dans l'organisme social un élément dont l'assimilation peut être considérée comme conduisant à une combinaison plus harmonique de toutes ses parties. L'Église avant lui vivait en marge de la société. Avec ses droits et privilèges rivaux de ceux de l'État et analogues aux siens, ses biens immenses administrés en dehors de toute tutelle gouvernementale, sa clientèle propre de serviteurs, sa juridiction nullement bornée aux affaires ecclésiastiques, elle constituait un État à part. Pierre, nous le savons déjà, a changé tout cela. Lui régnant, prêtres et moines rentrent dans le rang. S'il n'en fait pas des citoyens, il en fait tout au moins des sujets. C'est un commencement.

(1) Ditiatine, *L'administration des villes en Russie*, p. 175.

(2) Voy. les réflexions à ce sujet de Damaze de Raymond dans son *Tableau historique, géographique, etc., de la Russie*, t. I, p. 119. Paris, 1812.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE ÉCONOMIQUE.

I. *L'industrie.* — Idées directrices. — Leur grande portée et leur consistance relative. — Causes qui en compromettent partiellement le fruit. — Une erreur capitale. — Pierre prétend créer la vie industrielle et commerciale à coups d'oukases. — La doctrine mercantiliste. — Le protectionnisme. — L'industrie de l'État. — Pierre fabricant de percale. — Situation précaire des établissements créés. — Le créateur finit pourtant par trouver un terrain fécond. — L'industrie minière. — II. *Le commerce.* — Le monopole commercial. — Tendances libérales de Pierre. — Les exigences de la guerre l'obligent à y renoncer. — Retour théorique au libéralisme. — Maintien, dans la pratique, des procédés arbitraires. — Le port de Saint-Pétersbourg. — Les canaux. — Les routes. — Le commerce des caravanes. — Le marché de la Perse et de l'Inde. — III. *L'économie rurale.* — Pierre agriculteur et forestier. — Aperçu général. — Double obstacle au progrès économique, d'ordre moral et d'ordre politique. — IV. *Les finances.* — Le budget. — L'apparence et la réalité. — Toujours les exigences de la guerre. — Politique de désorganisation et de brigandage. — La revision du cadastre. — Fâcheux résultats. — Encore les expédients. — Le déficit. — Retour à des idées plus saines. — Réforme générale des impôts. — Remplacement de l'impôt foncier par la capitation. — Maintien partiel des anciens errements. — La faillite.

I

L'industrie.

A l'avènement de Pierre, l'industrie russe n'existait pas, et il n'y avait en Russie qu'un seul grand commerçant : le Tsar. Sous le duumvirat de Pierre et d'Ivan, une forte récompense était promise à un capitaine de vaisseau français pour l'introduction dans le pays du papier blanc, du vin et de quelques produits encore qui n'auraient pas chance d'y arriver autrement. A la même époque, le premier en date des économistes russes, Possochkof, écrivait un livre — son *Testament* — dans

lequel il préconisait le mépris de la richesse. Vingt années plus tard, ce même auteur rédigera sur du papier blanc *fabriqué en Russie* un *Traité de la pauvreté et de la richesse*, dans lequel il s'ingéniera à découvrir les moyens d'augmenter la fortune des particuliers comme celle de l'État et mettra en lumière, avant Smith et avant Turgot, la supériorité du travail à la tâche sur le travail à la journée. Pierre aura fait son œuvre.

Cette œuvre est considérable. Par la grandeur de l'effort, la multiplicité et l'ingéniosité des moyens employés, l'enchaînement logique des idées directrices, en dépit de quelques inconséquences, elle mérite une place d'honneur dans l'histoire du génial ouvrier. Augmenter le bien-être des particuliers tout en décuplant les ressources de l'État, créer simultanément de nouvelles sources d'impôt et de nouvelles sources de production; remplacer les importations étrangères par les produits de l'industrie nationale; stimuler l'activité du peuple et son esprit d'initiative; forcer les oisifs, moines, nonnes, mendiants, à prendre place dans les rangs des classes laborieuses; remédier à l'indifférence ou même à l'hostilité de l'administration vis-à-vis des forces productives, à l'insuffisance de la justice, au peu de développement du crédit, à l'absence de la sécurité publique, à l'inexistence d'un tiers état; faire entrer enfin la Russie dans le mouvement économique contemporain, il a voulu et tenté tout cela.

Le succès de son entreprise s'est trouvé en partie compromis par une coïncidence fâcheuse et par une erreur capitale. La coïncidence a été la guerre avec ses conséquences et ses exigences naturelles. C'est elle qui, d'adversaire résolu des monopoles, a rendu Pierre créateur de monopoles nouveaux, détruisant d'une main ce que l'autre édifiait. L'erreur a été sa croyance à la possibilité de créer la vie commerciale et industrielle, de doter cette créature d'organes appropriés à ses besoins, de lui donner des muscles et du sang, puis de gouverner ses mouvements, de la faire aller à droite et à gauche, comme il créait et faisait manœuvrer des régiments, à coups d'oukases

et à coups de bâton. Les compagnies marchandes et industrielles sont, en 1699, une première tentative de ce genre. Les Hollandais s'en effrayent d'abord et finissent par en rire.

La guerre veut de l'argent; ce sont les armées permanentes qui ont donné l'essor, en Occident, à la doctrine mercantiliste, et voilà Pierre enrôlé sous le drapeau de Colbert, éperdument. La tradition nationale est, il est vrai, avec Colbert, elle aussi. Déjà sous Alexis Mihaïlovitch, et probablement plus tôt, les droits d'entrée étaient payables à la douane moscovite en ducats de Hongrie ou thalers hollandais. Pierre maintient, en l'aggravant, ce système, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Il interdit l'exportation des matières précieuses sans se soucier de ce que Bodin ou Child ont pu écrire sur le danger de cette pratique. Sans avoir jamais lu Klock, Schröder ou Decker, il va au delà de leur sentiment, jusqu'à défendre à ses sujets d'accepter la monnaie du pays en payement de leurs marchandises (1). Il croit à la balance du commerce et réussit a en avoir une favorable, privilège que son empire conservait récemment encore, en commun avec l'Espagne. D'après Marperger, aux environs de 1723 la Russie gagne plusieurs tonnes d'or par an dans ses échanges avec l'étranger (2). Il croit aux bienfaits du protectionnisme. Maître d'un pays qui de nos jours encore demeure presque exclusivement, au point de vue du commerce extérieur, un producteur de matières premières, il interdit l'exportation de certains produits de cette espèce, la laine par exemple, et grève les autres d'un droit de sortie presque prohibitif. En attendant qu'il puisse vêtir son armée entière de drap fabriqué dans le pays, il n'en veut pas d'autre pour ses vêtements, et en rend l'emploi obligatoire pour les livrées (3). Un Français du nom de Mamoron ayant établi à Moscou une fabrique de bas, défense était faite aux Moscovites

(1) *Recueil des lois*, 2793, 2889, 3441. Comp. l'étude de Stieda dans la *Russische Revue*, t. IV, p. 206.
(2) Moscovitischer Kaufmann, 1723, p. 218.
(3) Soloviev, t. XVI, p. 203.

de s'approvisionner ailleurs. Des industriels protégés par le Tsar hésitant à convertir en chapeaux le feutre par eux fabriqué, un oukase intervenait pour leur donner du courage : ils ne pourront vendre leur marchandise qu'en portant au marché un certain nombre de couvre-chefs sortant de leurs ateliers.

Cet assaut de sollicitations, d'arguments persuasifs et coercitifs, d'assistance morale et pécuniaire n'a pas été, à la longue, sans effet. Des usines surgissaient, quelques-unes subventionnées, d'autres exploitées directement par le souverain, d'autres enfin vivant de leurs propres ressources. L'Impératrice commanditait une fabrique de tulle et une fabrique d'amidon à Ekatierinhof. Pierre, bornant d'abord son initiative à la production d'objets intéressant la marine, toile à voiles, salpêtre, soufre, cuirs, armes, arrivait avec le temps et un peu malgré lui à en étendre la sphère. Je le vois fabricant de percale à Pétersbourg, de papier à Douderof, de drap un peu partout.

Le malheur était que ces établissements ne prospéraient guère. Le Tsar avait beau vendre sa percale à perte, livrant à cinq copecks l'archine d'étoffe, qui lui en coûtait quatorze. Il s'obstinait, comme toujours; il renchérissait encore, prétendant introduire en même temps dans son pays les industries de luxe. La Russie arrivait à produire des tapisseries de haute et de basse lisse avant de savoir filer du coton! Et, toujours, il ne se bornait pas à stimuler; il frappait! En 1718, un oukase interdisait l'emploi du suif pour la préparation des cuirs, où le goudron devait être employé — sous peine de confiscation et de galères!

Mais, en se démenant de la sorte à tort et à travers, voici qu'il rencontrait un champ aisément fécondable, d'un rendement immédiat, d'une richesse énorme, et aussitôt sa fougue, son emportement, sa verve créatrice produisaient des merveilles. Il mettait la main sur les mines. Sous Alexis déjà, un Hollandais et un Danois avaient opéré des fouilles dans les environs de Moscou et retiré quelques tonnes de minerai (1).

(1) STORCH, *Historisch-Statistische Gemälde d. Russischen Reiches*, Riga, 1797, t. II, p. 485.

Pierre s'en mêlant, l'entreprise prendra des proportions grandioses. Il faut le dire, la guerre ici encore inspire, guide et pousse le créateur. Décidant par oukase, dès l'année 1697, l'établissement des forges de Vierhotour et de Tobolsk, il a uniquement en vue ses besoins militaires; il veut des fusils et des canons; mais, une fois lancé, il va, il va, et le prodigieux développement actuel de l'industrie minière en Russie est au bout du chemin.

C'est par la recherche et l'exploitation du fer que le souverain a débuté; un peu plus tard la fièvre de l'or le saisit, comme on pouvait s'y attendre. Et il se passionne davantage, recueillant tous les indices, quêtant toutes les pistes. Les expéditions multiples qu'il organise, celle de Békovitch-Tcherkaski du côté de la Perse en 1717, celle de Liharef du côté de la Sibérie en 1719, demeurent, il est vrai, infructueuses. Jusqu'en 1720 une seule mine d'argent a été mise en activité. Mais, chemin faisant, on a découvert du cuivre, du fer toujours et en 1722 de la houille; et trente-six fonderies ont été créées dans le gouvernement de Kasan, trente-neuf dans celui de Moscou.

L'initiative privée — le cas isolé de Démidof mis à part — resta longtemps paresseuse. Un oukase publié en 1719 donne des indications caractéristiques à cet égard; il déclare libres, accessibles à tous la recherche et l'extraction de toute espèce de métaux sur toute espèce de terres. Les propriétaires de terres métallifères n'ont qu'un droit de priorité. Tant pis pour eux s'ils tardent à s'en prévaloir. Que s'ils s'avisent de cacher la présence d'un gisement exploitable ou d'en empêcher l'exploitation, c'est un crime qui sera puni de mort (1). En 1723 le législateur fera un pas de plus; il entend rompre définitivement avec le système du monopole industriel de la couronne. Au règlement élaboré par le *Collège des Manufactures* il joint un manifeste conviant les particuliers à se substituer à l'État pour l'exploitation des établissements de toute nature créés par lui, offrant des conditions avantageuses. Et cette somme

(1) *Recueil des lois*, 3464.

d'efforts répétés finit par donner des résultats; le mouvement créateur de vie se propage, grandit, et l'industrie nationale devient une réalité.

II

Le commerce.

Son histoire est aussi à peu près celle du commerce national. En montant sur le trône, Pierre a eu grande envie de renoncer aux droits régaliens qui faisaient de lui le plus grand et même le seul grand marchand de son pays. Mais il a dû subir la loi de la guerre : il est resté marchand pour gagner de l'argent, et, comme il ne fait rien à moitié, il a augmenté le chiffre de ses affaires au point de monopoliser plus entièrement que par le passé, en l'absorbant, la totalité du marché intérieur et extérieur. En créant de nouvelles branches de trafic, il n'a fait qu'augmenter la liste des monopoles. Acheteur en gros, vendeur en détail, il débitait à Moscou jusqu'à du vin de Hongrie (1)! A un moment, absorbé par les soucis de son gouvernement et déconcerté par l'irrégularité des revenus qu'il est arrivé à tirer de cette source, il a imaginé de les affermer. Menchikof a pris les poissonneries d'Arhangel, l'huile de foie de morue et les peaux de loutre. Puis, l'espoir d'une paix prochaine diminuant ses préoccupations financières, le souverain est revenu à ses inclinations naturelles, qui sont libérales. En 1717 le commerce du blé a été déclaré libre, et en 1719 tous les monopoles ont été supprimés. En même temps le Collège de commerce, créé depuis 1715, a commencé à développer une activité féconde, s'occupant entre autres de l'éducation commerciale de la classe marchande, envoyant par douzaines à l'étranger, en Hollande, en Italie, de jeunes sujets choisis parmi les fils des gros trafiquants de Moscou, dont le nombre augmentait rapi-

(1) Golikof, t. VI, p. 326.

dement. La diplomatie du souverain travaillait de son côté à l'extension des rapports internationaux. La guerre avait entraîné précédemment sur ce point d'assez fâcheuses compromissions, la vente par exemple en 1713 à la ville de Lubeck de droits et privilèges abusifs, moyennant une somme de trente et quelques mille écus; des conventions analogues avec Dantzick et Hambourg. A partir de 1717, Pierre se montrera résolu à rompre avec ces errements, et dans les négociations engagées à cette époque avec la France il n'en sera plus question, pas plus que dans les instructions données aux consuls simultanément établis à Toulon, à Lisbonne, à Londres.

Il succombait bien encore à la tentation de régler un peu arbitrairement les destinées de ces relations naissantes. L'histoire du port de Saint-Pétersbourg en est la preuve, ainsi que la bataille en règle livrée par le grand homme aux marchands étrangers ou russes qui s'obstinaient à préférer le port d'Arhangel. Quand il eut épuisé les moyens de persuasion pacifique; quand il fut convaincu que ni la création d'un vaste *gostinnyĭ dvor* (bazar), ni celle d'une magistrature spéciale composée en grande partie d'étrangers, ni enfin la peine qu'il s'était donnée pour leur procurer dans sa nouvelle capitale leur produit préféré, le *chanvre*, à bon compte et en bonne qualité, ne parvenaient pas à les y attirer, il en appela héroïquement à la tradition ancestrale. Il n'opéra pas directement et *manu militari* le transfert des Arhangelais à Pétersbourg, comme le tsar Vassili avait fait des Pscoviens à Moscou; mais il décréta que les premiers auraient désormais à vendre ou à acheter leur chanvre à Pétersbourg et non ailleurs (1).

La mesure produisit les fruits qu'on en pouvait raisonnablement attendre. La nouvelle capitale n'était encore qu'un entrepôt détestable. La canalisation destinée à réunir le Wolga à la Néva par le lac de Ladoga restait à l'état de projet. Indis-

(1) Tchoulkof, *Description historique du commerce russe*, t. VI, p. 488; Storch, t. V, p. 19 et suiv.

posé par les mauvais traitements qu'on lui avait fait subir, Perry, le grand ingénieur anglais chargé de l'exécution des travaux, les avait abandonnés à leur début. Un second canal imaginé par Pierre pour éviter la navigation périlleuse du Ladoga en joignant directement la Néva au grand affluent de la Caspienne, demeurera inachevé jusqu'en 1732. Un troisième système basé sur l'utilisation des cours d'eau intermédiaires n'aboutissait qu'à enrichir le meunier Serdioukof, qui en avait eu l'idée et qui profitait d'une concession qu'on s'était trop hâté de lui accorder pour garnir les rivages de la Tsna et de la Chlina de moulins et de cabarets qui n'offraient aucun intérêt pour le port de Pétersbourg. Ainsi les chanvres et les peaux et les autres marchandises, car depuis 1717 les deux tiers de tous les produits étaient condamnés à s'y acheminer, y arrivaient péniblement, grevés de frais de transport énormes, et, n'y trouvant pas de preneurs, s'entassaient, se dépréciaient par le fait de l'encombrement et finissaient par y pourrir, le chanvre surtout.

N'importe! de gré ou de force Pétersbourg deviendra un port de commerce. En 1714, il n'y est venu encore que seize vaisseaux de provenance étrangère; il en vient déjà cinquante-trois l'année d'après; cent dix-neuf en 1722; cent quatre-vingts en 1724 (1). Et Pierre aura jeté les bases d'un système de communications fluviales, que ses héritiers jusqu'à Catherine II s'emploieront à achever et à perfectionner, et qui, reliant le bassin du Volga à ceux de la Néva et de la Dvina, c'est-à-dire la Caspienne à la Baltique et à la mer Blanche, groupera sur une étendue canalisée de trois cent deux verstes soixante-seize lacs et cent six cours d'eau (2). Il se fera là un énorme gaspillage de richesses, de travail et même de vies humaines; mais la force de la Russie et le secret de sa destinée ont toujours consisté en grande partie dans la volonté et dans le pouvoir de ne pas regarder à la dépense en vue d'un résultat à obtenir. Le bon peuple de moujiks enterrés par

(1) Storch, t. V, p. 27.
(2) Schnitzler, *L'Empire des Tsars*, Paris, 1856, t. IV, p. 673.

dizaines de milliers dans les marais finnois payera cette fois-ci encore sans trop murmurer.

Pierre n'a pas attaché la même importance et n'a même apporté aucune attention au développement des communications par voie de terre. Il n'a pas construit de routes. C'est encore aujourd'hui un des côtés faibles de la Russie au point de vue économique, et les chaussées très insuffisantes qui y existent sont entièrement l'œuvre du corps des ingénieurs créé en 1809 seulement. Le grand homme s'est gardé pourtant de négliger le commerce des caravanes, tel que ses ancêtres l'ont pratiqué. Il le pratiquait lui-même, achetant sur pied en Hongrie des récoltes de Tokay, dont il faisait transporter le produit à Moscou sur des centaines de chariots, expédiant en retour dans ce même pays des produits sibériens (1) ; et, en donnant à la Baltique et au commerce de l'Occident le meilleur de sa pensée et de son effort, il ne perdait pas de vue, je l'ai montré ailleurs, sa frontière du sud-est et les intérêts commerciaux qui y sollicitaient son initiative. Il est probable qu'en atteignant Boukhara il eût fondé, dès cette époque, le commerce de l'Inde. Orembourg et Astrahan recevaient déjà des caravanes isolées, qui leur apportaient non seulement des étoffes de soie et de coton fabriquées en Boukharie, mais encore des produits indiens, pierres précieuses, matières d'or et d'argent. Du moins est-il parvenu à s'emparer du cours de l'Irtich d'abord, dont la possession reculait et assurait contre les Kalmouks et les Kirgizs les frontières de la Sibérie, puis des montagnes du Kolyvan, dont les trésors découverts plus tard rendront vraie la fable grecque sur les mines d'or gardées par les gnomes. En se maintenant à Azof, il eût de même poursuivi et peut-être obtenu le rétablissement de l'ancienne route commerciale des Vénitiens et des Génois. Rejeté sur la Caspienne, il a tenté, peut-on croire, de déplacer cette route, en l'orientant par Astrahan sur Pétersbourg. Sa grande expédition de 1722, la fondation projetée et commencée

(1) Storch, t. V, p. 37 ; Golikof, t. VI, p. 326.

d'une grande ville d'entrepôt à l'embouchure du Kour, où cinq mille hommes, Tatars, Tchéremisses et Tchouvaches, travaillaient au moment de sa mort, semblent bien indiquer une pareille pensée. On peut dire qu'il y entrait une part d'hallucination et même de folie, le calcul raisonné des possibilités, des distances, des frais de transport n'y figurant assurément pour aucune part. Mais en dépit de la hardiesse exagérée des desseins, de l'oubli auquel les rejetait bientôt l'insouciance des prochains héritiers, un résultat était obtenu : la route amorcée du marché de Perse et du marché de l'Inde fait partie d'un héritage dont la Russie continue, même de nos jours, à recueillir, à inventorier et à faire valoir l'actif colossal.

III

L'économie rurale.

Il aurait manqué à cet homme presque universel d'être agriculteur. Il l'a été, et même passionnément. Dans l'histoire de l'économie rurale en Russie, son règne fait époque également. Et il ne se contentait pas d'apprendre à ses paysans à planter les pommes de terre, comme fera plus tard Frédéric ; à ceux des environs de Moscou il montrait, outil en main, comment ils devaient s'y prendre pour couper leur blé ; à ceux des environs de Pétersbourg, comment ils devaient confectionner leurs *lapti* (souliers d'écorce). Il les tenait pour des écoliers dont il était le magister, et il leur interdisait de porter des semelles à gros clous, parce que cela endommageait les planchers ; il fixait la largeur de la toile grossière qu'ils fabriquaient dans leurs chaumières. Il admirait en France le jardin d'un curé de campagne, et, sitôt revenu en Russie, se prenait à gourmander ses popes : comment n'en avaient-ils pas de pareils ? Il s'occupait du choix des graines employées pour les semences, de l'élevage des animaux domestiques, du fumage

des champs, de l'emploi d'instruments et de méthodes de culture perfectionnés. Il essayait d'acclimater la vigne dans le pays des Cosaques du Don et s'appliquait à en développer la culture dans les environs de Derbent, où il faisait planter des ceps persans et hongrois. En 1712, il établissait les premiers haras. En 1706, il devenait le premier éleveur de moutons dans les gouvernements de Harkof, Poltava et Iékatierinoslaf, qui en sont peuplés aujourd'hui (1). Il a été aussi le premier forestier de son pays. Le premier il s'employa à protéger les surfaces boisées contre les habitudes de destruction inintelligente invétérées parmi ses sujets. Il avait pour cela, il est vrai, des procédés qu'un ministre de l'agriculture aurait peine à imiter actuellement, même en Russie : sur les bords de la Néva et le long du golfe de Finlande, de cinq verstes en cinq verstes, des potences étaient dressées à l'intention des déprédateurs. Dans l'enceinte même du Pétersbourg actuel, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la douane, une forêt de sapins s'élevait alors ; comme on s'obstinait à y couper du bois, Pierre ordonnait une rafle, condamnait le dixième des délinquants arrêtés à être pendus et faisait donner le knoute aux autres (2).

D'une manière générale, sur le terrain de progrès économique, la bonne volonté du Réformateur a rencontré un double obstacle : d'ordre moral et d'ordre politique. A la date du 13 mars 1716, un oukase adressé au Sénat prononçait la peine de mort contre les marchands du pays qui, fidèles à une pratique dont leur clientèle anglaise se plaignait depuis longtemps, introduiraient dans les paquets de chanvre de la marchandise détériorée ou même des pierres destinées à en augmenter le poids (3). La moralisation du commerce et de l'industrie nationale n'en est pas moins restée un problème légué aux temps futurs. A la fin du règne, les éléments d'activité commerciale et industrielle, suscités, tirés presque du néant

(1) Archive russe, 1873, p. 2288.
(2) Sokof, *Étude* dans le *Journal de l'agriculture,* 1872
(3) Sbornik, t. XI, p. 308.

par le grand créateur, demeuraient encore à l'état sauvage. En 1722, Bestoujef signale de Stockholm l'arrivée dans cette capitale de quelques marchands russes venant d'Abo et de Revel : ils ont apporté un peu de toile grossière, des cuillers en bois, des noisettes, et vendent ces produits dans les rues, sur leurs traîneaux, en faisant cuire du *cacha* en plein vent; ils refusent d'obéir aux injonctions de la police, s'enivrent, se querellent, se battent, et offrent le spectacle honteux d'une saleté repoussante (1).

L'obstacle politique, c'étaient les finances. Dans l'histoire du grand règne, la politique financière fait une tache d'ombre. De toutes les parties de l'œuvre de Pierre, c'est celle qui paraît le plus directement inspirée, commandée par la guerre. Elle s'en ressent. Elle n'est pas réformatrice tout d'abord, tant s'en faut; elle est presque toujours franchement détestable. Je ne puis qu'en indiquer sommairement les traits.

IV

Les finances.

Les ressources pécuniaires dont Pierre disposait à son avènement ne peuvent être mises directement en parallèle avec celles des autres États européens. Au rapport de Golikof, elles ne dépassaient pas 1,750,000 roubles (2). Reposant sur un budget aussi maigre, l'existence matérielle de l'État russe prendrait, même à l'intérieur et indépendamment de tout effort déployé extérieurement, l'apparence d'un problème insoluble, si on ne tenait compte des conditions très spéciales dont elle bénéficiait à cette époque. Et d'abord, à part l'entretien de l'armée, cet État n'avait presque aucune charge à supporter. Il ne payait pas ses serviteurs, leurs services lui étant

(1) Solovief, t. XVIII, p. 164.
(2) T. XIII, p. 706.

dus, en échange des privilèges qu'il leur accordait, ou se trouvant indirectement rétribués par le système du *Kormlénié*. Il n'entretenait pas de routes, les routes n'existant pas. Et ainsi de suite. Voici, par exemple, le budget des dépenses pour l'année 1710. Il est instructif à cet égard.

Entretien de l'armée	1.252.525 r.
» de l'artillerie	221.799
» de la flotte	444.288
» des garnisons	977.896
Frais de recrutement	30.000
» d'achat d'armes	84.104
Service de la diplomatie	148.031
Autres dépenses (y compris la solde des maîtres artilleurs)	675.775 (1)

Avant l'avènement de Pierre, en 1679, une grande et très salutaire réforme a été inaugurée dans cette organisation rudimentaire, par la centralisation des revenus au bureau du Grand Trésor (*Prikaze Balchoï Kazny*), remplacé en 1699 par l'*Hôtel de ville*. Le grand homme n'arrive que pour défaire ce qui a été fait. Il est trop pressé pour suivre un programme qui ne lui promet des résultats satisfaisants qu'à longue échéance. Ayant besoin de beaucoup d'argent et tout de suite, il imite les fils de famille dans l'embarras. Au lieu de continuer à centraliser et à anéantir ainsi progressivement les administrations particulières, locales, qui captent et boivent la richesse nationale, il imagine de nouveaux organes de captation avec ses *bureaux financiers de la guerre*, chargés de recueillir les impôts créés pour la guerre. Au lieu de chercher à augmenter le rendement des sources de revenu qui existent déjà et qui correspondent aux forces productives du pays, il adopte une politique de brigandage financier, imposant au hasard tout ce qui lui paraît imposable, jusqu'aux barbes de ses sujets; faisant saisir chez les menuisiers les *cercueils en chêne*, qui, transportés dans les monastères, y seront vendus

(1) Bloch, *Les finances de la Russie*, Varsovie, 1884, t. I, p. 20.

quatre fois plus cher, au profit du Trésor. En 1700, il s'empare des taxes que les particuliers, propriétaires des places où se tiennent les marchés, ont prélevées jusqu'à présent sur les marchands. En 1704, il met la main sur les auberges. En 1705, il s'attribue le monopole de la vente du sel et du tabac. En 1707, il étend le système à toute une série de produits comprenant les principaux articles d'exportation. Entre temps, il a mis à l'essai la refonte de la monnaie, conseillée par Kotochihine, mais n'a réussi qu'à s'appauvrir en diminuant de près de moitié la valeur du rouble (1).

Une tentative d'exploitation plus judicieuse des fermes de l'État (*Obrotchnyïé stati*) par la création, en 1704, d'un bureau spécial établi dans la maison de Menchikof (*Chancellerie d'Ijora*), a mieux réussi, en portant les revenus tirés de cette source de 299,000 à 569,000 roubles ; mais les dépenses ayant simultanément augmenté, la pénurie du Trésor est restée la même. Entre l'*Hôtel de ville* et les nouveaux bureaux de recettes, une lutte s'est engagée dès le premier moment, entretenant la confusion et le gaspillage. La grande réforme administrative et financière de 1708 ne fera qu'apporter dans cet état de choses un nouvel élément de trouble et de désordre. C'est la curée des revenus organisée entre les bureaux. En 1711, le budget du gouvernement de Moscou se trouve en déficit : on lui a attribué les revenus du *prikaze* de l'artillerie, qui n'a aucun revenu en propre, vivant sur les subsides que doivent lui fournir les autres départements ! Disputes, récriminations et confusion aggravée.

En 1710, toujours en guerre et toujours aux abois, Pierre se laisse suggérer le projet d'une revision de l'espèce de cadastre, ou tableau des maisons habitées et des terres cultivées, sur lequel est basé le prélèvement de l'impôt principal et traditionnel, vraiment national. L'opération donne un mauvais résultat : on trouve, depuis 1678, date du dernier recen-

(1) *Recueil des lois*, 1799, 1977, 2014, 2015, 2132. Comp. Storch, t. V, p. 131 ; Perry, *Present State of Russia*, p. 249 ; Oustrialof, t. IV, 2ᵉ partie, p. 641 ; Sbornik, t. XXXIX, p. 361 ; Milioukof, p. 204.

sement, une diminution d'un cinquième dans les propriétés imposables. Dans le Nord, la perte va jusqu'à 40 pour 100. Le recrutement et la fuite des contribuables ont produit cet effet. Pierre n'est pas à court d'expédients pour y remédier, et celui qu'il adopte est sans doute dans l'esprit du pays, car l'emploi s'en est perpétué jusqu'à nos jours vis-à-vis de certaines catégories de contribuables : les présents payeront pour les absents, le produit global obtenu en 1678 devant continuer à être réalisé. Mais, évidemment, la mesure n'est pas pour arrêter le courant d'émigration, et, en fait, la situation s'aggrave. De 1704 à 1709, si les budgets se sont soldés constamment en déficit apparent, l'excédent des dépenses a pu toujours être couvert par les reliquats des années précédentes :

	1701	1702	1703	1704	1705	1706	1707	1708	1709
Recettes......	2.86	3.15	2.73	2.49	2.64	2.52	2.41	2.02	2.76
Dépenses.....	2.25	2.47	3.34	3.24	3.34	2.71	2.45	2.22	2.70

millions de roubles (1). Mais, en 1710, le déficit réel apparaît et va naturellement en augmentant. Des tentatives d'emprunt à l'étranger n'aboutissent pas. Les disponibilités suffisant à peine aux exigences de la guerre, on prend le parti de les affecter exclusivement à cet emploi ; les autres services publics se tireront d'affaire comme ils pourront. Puis la guerre elle-même commence à manquer du nécessaire, et c'est alors seulement qu'un sentiment de détresse paraît dans l'âme de Pierre, en même temps que l'idée se fait jour dans son esprit d'un recours à des principes plus rationnels et à des pratiques plus sages. Bientôt après, son séjour en France le mettait plus directement en contact avec les doctrines économiques qui commençaient à gouverner le monde occidental, et, renonçant définitivement aux procédés de violence et de pillage, il essayait, d'une part, d'augmenter les ressources du pays, et conséquemment la matière imposable, par l'organisation du *Collège de commerce;* d'autre part, d'en améliorer l'exploita-

(1) Milioukof, ouvrage cité, p. 235

tion, au point de vue fiscal, par une réforme générale des impôts, poursuivie de 1718 à 1722.

Cette réforme a été diversement appréciée. Il est certain qu'en remplaçant l'impôt cadastral par la capitation, en substituant à l'impôt par maison habitée (*podvornyï*) ou par champ labouré (*posochnyï*) l'impôt par âme d'habitant (*podouchnyi*), elle a contribué à imprimer au système fiscal de l'État russe le caractère artificiel et en quelque sorte antinational qu'il porte encore aujourd'hui. Parmi les contemporains, Possochkof s'en indignait : « L'âme, valeur intangible et inappréciable, peut-elle être imposée ? » Depuis, l'éloquent historien des institutions financières de la Russie, le comte Dimitri Tolstoï, a exposé avec force l'influence pernicieuse de l'innovation sur le développement économique du pays. Parmi les hommes d'État russes, seul à peu près le comte Cancrine, un des meilleurs ministres des finances, il est vrai, que la Russie ait possédés au courant de deux siècles, en a tenté l'apologie. Les résultats immédiats et palpables de la réforme parlent en sa faveur. Le rendement de l'unique impôt direct perçu par le Trésor a été plus que doublé, porté instantanément de 1,8 à 4,6 millions, et les budgets des dernières années du règne sont en progrès au point de vue des recettes tout au moins. Celui de 1725 se balançait, d'après Golikof, par 9,776,554 roubles. Et, en même temps, l'esprit nouveau introduit dans l'administration des finances portait ses fruits : au chapitre des dépenses on aperçoit un crédit de 47,371 roubles pour les écoles ; un autre de 35,417 roubles pour l'entretien des hôpitaux et maisons d'asile. Le progrès se réduisait pourtant à peu de chose, en somme, et il était beaucoup plus apparent que réel.

Soit quant aux recettes, d'abord, soit quant aux dépenses, les budgets ainsi établis continuaient à constituer une sorte de trompe-l'œil. En réalité, l'État recevait et donnait beaucoup plus qu'il n'avait l'air de recevoir et de donner ; ses revenus s'augmentaient d'une foule de prestations en nature ou même en argent . fournitures gratuites de vivres et de fourrages

pour l'entretien des troupes en campagne ; demi-tonnes de seigle et demi-tonnes d'avoine livrées par chaque paysan pour l'entretien des services civils ; pensions pour le payement desquelles le Trésor se déchargeait sur des particuliers. La princesse Anastasie Galitzine en avait ainsi une, assignée sur Alexis Miloslavski, en échange d'une dispense de service militaire (1). De même pour les dépenses : en 1713, s'étant plaints de l'insuffisance de leur traitement, les clercs (*poddiatchyïé*) du bureau secret de la chancellerie du Sénat recevaient, à titre d'augmentation, une assignation sur « les revenus de toutes les affaires étrangères et de toutes les affaires « de Strogonof, à l'exception des marchandises d'Arhan- « gel (2) ».

Ainsi se perpétuaient les errements du passé, et leur maintien, concurremment avec l'application incomplète et maladroite des méthodes nouvelles, faisait obstacle à une assimilation plus avantageuse des bienfaits du nouveau régime. L'entretien de l'armée, qui demeurait la grande affaire et la grande charge du Trésor, continuait aussi à être un objet de dispute entre l'administration des finances réorganisée tant bien que mal depuis 1708 et les bureaux de la guerre qui en désorganisaient le fonctionnement, en prétendant imiter ce qui se passait en Suède. Or, en Suède, la population nourrissait habituellement la troupe, moyennant des contrats passés avec le gouvernement, qui étaient plutôt un profit qu'une charge pour elle. Ici, l'armée et la population étaient mises en face l'une de l'autre comme un créancier et un débiteur, le gouvernement n'intervenant que pour faire valoir la créance avec tout le poids de son autorité. Le système avait tous les inconvénients d'un billet de logement perpétuel.

Et toujours la grande cause, l'insuffisance de l'éducation morale, s'ajoutait aux autres pour vicier, dans leur principe, les plus sages et les plus habiles mesures, et en compromettre

(1) Un *Mémoire* de Campredon, rédigé à Saint-Pétersbourg en 1724, contient de curieux détails à ce sujet. (Aff. étr. de France, t. XV, p. 75. — Russie.)
(2) *Recueil des lois*, 2683.

l'effet. La vénalité des employés du fisc et la facilité qu'elle offrait aux contribuables pour s'alléger d'une partie de leurs obligations étaient proverbiales. Je lis dans un document d'apparence très sincère : « S'il se trouve quelqu'un des com-
« missaires à l'épreuve des présents, ce qui serait un prodige
« en Russie, le gentilhomme a un autre expédient pour le
« surprendre, en faisant, pendant le temps de la revue,
« joindre plusieurs maisons ensemble, qui peuvent être ensuite
« séparées et remises à leur place en quelques heures, parce
« qu'elles sont toutes de poutres de bois assemblées et faciles
« à transporter (1). »

En 1722, la campagne de Perse aidant, le déficit faisait une réapparition menaçante. En 1723, un oukase ordonnait de solder les traitements des employés civils et militaires avec des marchandises de Sibérie, à défaut d'autre monnaie ; après quoi, la même année, un prélèvement était décrété sur ces mêmes traitements, pour parer aux besoins urgents du Trésor, les employés devant s'arranger pour rendre une partie de l'argent qu'on ne leur avait pas donné (2). En 1724, au rapport du résident saxon, Lefort, on ne paye ni troupes, ni marine, ni collèges, « ni qui que ce soit, et tout le monde crie misère (3) ». Au moment de la mort de Pierre, le corps diplomatique se croit en danger avec tous les étrangers habitant la capitale, des excès étant à craindre de la part du bas peuple qui meurt de faim et même de la part des soldats, qui n'ont pas reçu leur solde depuis seize mois (4).

Inspirée par les nécessités de la guerre, accommodée constamment à ses besoins et à ses exigences, la politique financière du grand règne a fait banqueroute même à l'armée.

(1) *Mémoire de Campredon.*
(2) *Recueil des lois*, 4533, 4565.
(3) Sbornik, t. III, p 382.
(4) Dépêche de Campredon du 6 février 1725. Aff. étr. de France.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE POLITIQUE.

I. *L'administration.* — L'esprit et la forme. — L'autonomie municipale. — Elle n'est en réalité qu'un expédient fiscal. — Les premiers huit gouvernements. — Autre expédient. — La décentralisation administrative. — Le Sénat. — L'institution se développe spontanément et devient un organe centralisateur. — Absorption et confusion des pouvoirs. — Le contrôle administratif et financier. — Les fiscaux. — Leur impopularité. — Les procureurs. — Vices généraux de ces créations. — Défaut d'unité et d'équilibre. — Les collèges. — Absence d'idée générale présidant à leur établissement. — Nouveaux éléments de confusion. — Pléthore d'organes administratifs et indigence d'administrateurs. — II. *La police.* — La répression du brigandage. — Le niveau moral de la société fait obstacle aux progrès poursuivis. — III. *La justice.* — Pierre s'en occupe tardivement. — Il veut tout faire à la fois et d'un coup. — Raisons de son insuccès. — Le régime politique général est la négation de l'idée de la loi. — La continuité de l'œuvre législative fait obstacle à la codification. — Absence de principes juridiques et de juristes. — Aperçu général.

I

L'Administration.

Au point de vue du développement économique, social, intellectuel, la Russie reste aujourd'hui encore en arrière de ses voisins et rivaux de l'Europe occidentale ; elle est arrivée déjà à constituer un des plus formidables appareils de puissance humaine que le monde ait connus. Archaïque et asiatique dans sa structure intime et dans son esprit, tout à fait moderne et européen dans son outillage et son aspect extérieur, cet appareil, avec ses côtés faibles et ses points de force, procède aussi directement de Pierre. C'est le couronnement de son œuvre.

La réforme générale des institutions faisant partie de son

gouvernement ou des éléments constitutifs de sa puissance n'est jamais entrée, je l'ai dit, dans la pensée du Réformateur. Assez longtemps même et presque pendant toute la durée de la guerre du Nord, ses soucis et ses efforts se sont bornés, de ce côté, à la solution d'un problème relativement très restreint : avoir une armée capable de battre le Suédois, une flotte capable de faire figure dans les mers du Nord et de l'argent pour les entretenir. Entre temps seulement, accidentellement et irrégulièrement, il appliquait son attention et son énergie à l'exercice des attributions essentielles de sa souveraineté, pouvoir exécutif, judiciaire, législatif, s'employant simultanément à en modifier le caractère et à en corriger les faiblesses et les vices, au gré d'une inspiration souvent insuffisamment réfléchie. Il administrait et réformait l'administration ; il jugeait et organisait des tribunaux ; il légiférait, nous le savons, copieusement, et, tout en maintenant à la base de son gouvernement le principe personnel et despotique que lui donnaient ses origines, il en modifiait, à certains égards, l'architecture extérieure, d'après un dessin nouveau que je vais essayer de déterminer.

Il n'y faut pas chercher, bien entendu, des contours très fermes et des lignes bien précises. Ici, comme ailleurs, le dessinateur procède par grands coups de crayon, qui s'éparpillent, vont en zigzag, avec des lacunes, des heurts, cet air d'incohérence dont toute son œuvre participe. Il n'y faut pas même chercher un parti pris de transformation. L'élimination des formes anciennes et leur remplacement par des formes nouvelles ne sont, la plupart du temps, dans cette œuvre, que le résultat d'un travail spontané de décomposition préparant la voie aux nouvelles structures organiques, les évoquant même ; et, dans ce travail, la volonté de l'ouvrier n'est pour rien. L'œuvre est le fruit indirect de la guerre. La vie quitte les anciens organes épuisés, mis hors de service par l'abus qui en est fait, et afflue à des organes nouveaux que les besoins urgents du moment ont fait surgir dans le vide. Atrophie, désagrégation moléculaire d'un côté, développement correspondant de l'au-

tre, çà et là quelques sutures, et voilà une réforme de plus. Mais la marche du phénomène est capricieuse, et son premier effet est de produire des combinaisons disparates, mal assorties, se gênant et se blessant mutuellement. Anciennes et nouvelles catégories de fonctionnaires et de bureaux administratifs se superposent et se font concurrence. Vêtus, équipés, titrés à l'européenne, les nouveaux collaborateurs de Pierre, ministres, chanceliers, conseillers, coudoient les *okolnitchyïé*, *kravtchyïé*, *postielnitchyïé* de l'ancien régime. Les emplois de ces derniers, dont l'objet principal était de nourrir l'employé, ne doivent disparaître que par amortissement. Les vieux *prikazes* font face aux offices de création récente : bureaux de la marine, de l'artillerie, des approvisionnements, des mines, et ceux-ci ne paraissent et n'entrent en fonction que par à-coups successifs, sous l'incitation brusque d'une nécessité subitement révélée. L'exécution suit immédiatement l'idée, mais est moins vite suivie de dispositions nécessaires à sa mise en pratique régulière.

Enfin, et surtout, les créations nouvelles n'empruntent guère aux modèles occidentaux que leur *forme*. Elles laissent l'*esprit* de côté. Celui-ci contredirait trop l'essence, l'âme de l'organisme politique, qui subsiste et qui, je viens de le dire, garde son principe. C'est ce qu'on n'a, généralement, pas assez compris ; c'est ce qui paraît avec une clarté d'évidence dans l'histoire du premier en date des grands actes législatifs du règne : l'oukase du 30 janvier 1699 décrétant l'organisation des municipalités. Des historiens habituellement plus clairvoyants ont voulu y apercevoir un essai complet d'autonomie administrative dans le style anglais ou allemand, partant une mesure d'énorme portée politique, économique et sociale. Constituées par voie d'élection, les nouvelles magistratures, Chambres provinciales (*Ziemskïé Izby*), Chambre des bourgmestres de Moscou (*Bourmistrskaïa Palata*), auraient été destinées, dans la pensée du législateur, à devenir une école de vie publique, la première en Russie. Apprendre aux citoyens à agir en commun pour la défense des intérêts communs, leur désapprendre l'iso-

lement, qui les a livrés jusqu'à présent à la loi du plus fort, affranchir marchands et industriels de la tyrannie des voïvodes exploitateurs, telle devait être leur œuvre (1). A y regarder de près, il est impossible de faire honneur à Pierre d'un programme aussi vaste. Et je ne sais même pas si ce serait un honneur. Trente ans plus tôt, le collaborateur d'Alexis, Ordine-Nachtchokine, étant voïvode à Pskof, avait tenté, en effet, d'y faire prévaloir le principe du *self-government* municipal, avec quinze *starostes* élus par les bourgeois de la ville et chargés d'administrer les intérêts communs. Il s'était heurté à la difficulté d'accommoder cette institution avec l'esprit général du régime régnant, avec le principe précisément du pouvoir absolu, et son œuvre n'avait eu qu'une durée éphémère (2). En 1699, Pierre était sans doute au fait de cette expérience, et il n'avait d'aucune façon l'idée de la renouveler. Ce qu'il a voulu simplement faire, ç'a été d'habiller à l'anglaise ou à l'allemande les anciens bureaux administratifs (*Prikaznyïé Izby*) qui existaient dans les villes et qui s'y trouvaient chargés d'administrer non les intérêts de la population locale, *mais ceux du souverain*. Il entendait se donner des collecteurs d'impôts plus énergiques et mieux outillés, et sa foi générale, un peu naïve, dans la vertu du vêtement, de l'apparence extérieure, de la forme, le poussait à cette contrefaçon du régime autonome. Mais, à part le principe électoral introduit dans leur organisation (et l'application de ce principe n'était pas une nouveauté en Russie), les nouvelles magistratures ressemblaient de tout point aux anciennes. Elles n'étaient là que pour faire ce que faisaient les autres — plus durement. Les intéressés ne s'y trompaient pas. Les amendes et les coups de knoute étaient nécessaires pour pousser les électeurs au scrutin et pour maintenir les élus sur leurs sièges. Et quant aux *voïvodes*, ils continuèrent à rosser les bourgmestres comme ils avaient coutume de rosser leurs prédécesseurs.

(1) Oustrialof, t. III, p. 260; Brückner, *Histoire de Pierre le Grand*, p. 506.
(2) Ditiatine, *Études pour l'histoire du droit russe*, Pétersb., 1895, p. 460 et suiv.

Cette prétendue grande œuvre n'était qu'un expédient fiscal.

La création, en 1708, des huit grands centres administratifs appelés *gouvernements* en était un autre, dérivant de la guerre comme tout en dérivait à cette époque. La création de la flotte de Voronèje et l'établissement du port d'Azof ont donné naissance à un premier centre militaire et financier ; la conquête de l'Ingrie et de la Carélie a déterminé la constitution d'un premier gouvernement en pays conquis, confié à Menchikof ; la marche de Charles XII, poussée au cœur de la Russie, a centralisé les ressources militaires et financières de la défense nationale entre les mains des *voïvodes* de Smolensk et de Kief ; la répression des mouvements insurrectionnels sur les bords du Volga a produit la circonscription d'Astrahan : autant d'unités administratives nouvelles, autant de noyaux pour la nouvelle organisation mise sur pied à la veille de la bataille de Poltava. Celle-ci ne faisait que raccorder et compléter les éléments ainsi préparés, en généralisant le type d'administration développé dans le gouvernement de l'Ingrie d'après les modèles suédois. Au point de vue territorial, les huit gouvernements correspondaient aussi, en partie, à d'anciennes circonscriptions militaires et financières, créées pour les besoins locaux, le nom même de gouverneur n'étant que la traduction du nom russe donné aux chefs de ces circonscriptions, les *voïvodes* ou « conducteurs de la guerre ». En 1694 déjà, s'adressant au *voïvode* d'Arhangel, Pierre l'appelait en hollandais : « *Min Her Gubernor*. »

La réforme de 1708 échappe, sur ce point, aux critiques qui lui ont été fréquemment adressées, relativement à son caractère « accidentel et mécanique ». Sans doute, les arrondissements militaires et financiers préexistants, dont elle a adopté pour une part la division territoriale, avaient en eux-mêmes quelque chose d'artificiel et d'arbitraire ; mais l'histoire russe n'a pas créé de *provinces*, dans le sens européen du mot, comportant l'idée d'une *unité organique*. Pierre a soudé son œuvre à ce qu'il a trouvé d'organisé tant bien que mal sur le sol mouvant de la patrie.

Cette œuvre appelle d'autres reproches, mieux justifiés.

Dans sa conception, tout d'abord, elle a été, je viens de le dire, moins un instrument de gouvernement qu'un artifice de trésorerie. En se déclarant l'adversaire résolu des nouvelles circonscriptions, le ministre temporaire des finances dont Pierre s'est pourvu, Kourbatof, prenait la défense des principes réguliers de son administration qu'elles mettaient en échec. Il tenait pour la centralisation administrative avec l'Hôtel de ville comme centre. Mais le souverain avait son idée : centralisés à l'Hôtel de ville, les revenus ne pouvaient manquer d'y être attribués aux besoins des divers services publics qui y auraient aussi leur représentation ; or il s'était mis précisément en tête d'en détourner la plus grosse partie pour un besoin et pour un service uniques : l'entretien de la guerre. Isolés, sans autre lien direct avec l'État que la volonté du chef, plus maniables ainsi, les gouvernements l'y aideraient. Il les a imaginés pour cela. Pour cela il a rompu avec le programme centralisateur du dix-septième siècle, qui a fait l'unité du pays. Et il avait beau prôner devant ses collaborateurs les avantages accessoires qu'il prétendait retirer de cette rupture : facilité de contrôle, perception plus aisée des impôts. La vérité est qu'il agissait non en politique, mais en chef militaire. Il suivait aussi ses convenances personnelles : voyageant sans cesse, il n'apercevait pas la nécessité d'un centre gouvernemental, ou plutôt il admettait que celui-ci se déplaçât à sa suite. Quant à concilier les avantages de la centralisation avec ceux de l'autonomie locale, il était trop peu savant, en 1708 surtout, pour y songer. Il ne songeait même pas tout d'abord à bien définir les attributions des organes administratifs ainsi établis. Pour commencer, il se contentait de répartir territoires et villes entre les huits gouvernements; après quoi, se laissant reprendre par ses préoccupations belliqueuses, il avait l'air de les oublier; il retenait même auprès de lui, dans les camps, la plupart de ses nouveaux gouverneurs, qui étaient aussi ses généraux. Au printemps de 1709 seulement, pendant la fonte des neiges qui lui donnait un peu de répit, il s'avisait de leur remettre les états de leurs circonscriptions, leur recommandant en même

temps de « surveiller de près la rentrée des impôts et tous les intérêts de l'État » . C'était tout ce qu'il leur apprenait de leurs nouveaux devoirs.

Eux-mêmes, on le devine, avaient des idées peu développées à cet égard, ne sachant en réalité comment s'y prendre pour faire ce qui les concernait, ni même ce qu'ils avaient à faire au juste, et malheureusement le souverain pris à partie, interrogé en des monceaux de correspondance officielle, n'était guère en mesure de les renseigner. Comment, pour commencer, faire sortir l'administration des finances des bureaux de l'Hôtel de ville, où elle était, et la faire arriver aux bureaux des gouvernements, où elle devait être? Eux et lui n'en savaient rien. On était obligé d'appeler Kourbatof lui-même en consultation. Comment ensuite concilier les fonctions administratives des gouverneurs avec leur présence permanente à la tête des corps d'armée qu'ils commandaient? On se tirait d'affaire en leur adjoignant des remplaçants, sous le nom de *Landrichters*. Comment enfin faire comprendre à ces administrateurs que leur rôle principal était celui de pourvoyeurs de la caisse militaire?

La contradiction entre le but apparent de la nouvelle organisation et son but réel se révélait ainsi et provoquait, dès le début, un conflit aigu. Pierre ne pensant qu'à soutirer de l'argent aux administrations provinciales, et celles-ci croyant devoir défendre les intérêts généraux de leurs administrés, une lutte s'engageait, comme entre mauvais débiteur et créancier exigeant. De part et d'autre, on jouait au plus fin; on usait de subterfuges, ici pour accaparer les disponibilités, là pour les dérober. Pierre avait le dernier mot, bien entendu, en recourant finalement à ses procédés familiers : un oukase du 6 juin 1712 retirait simplement au gouvernement de Pétersbourg et attribuait à l'amirauté les revenus d'un certain nombre de localités ; le même jour, une somme de dix mille roubles était prélevée arbitrairement dans la caisse de ce gouvernement pour le payement d'un arriéré de solde dû aux Français et Hongrois servant dans l'armée. Et l'expédient

paraissait si bon qu'il se généralisait ; à partir, surtout, de la translation du Sénat à Pétersbourg, la caisse locale devient un *en-cas* constamment mis à contribution. Quant à se conformer au tableau des recettes et des dépenses dressé en 1711, personne n'y songe. C'est le chaos absolu.

Ajoutons que Pierre a eu l'idée, en imitant ce qu'on lui a dit être pratiqué en Suède, de répartir entre les gouvernements l'entretien de ses régiments; ceux-ci faisant constamment campagne, des commissaires délégués par les gouvernements respectifs étaient chargés de pourvoir à leur nourriture et à leur équipement, et voilà un rouage nouveau, et une complication de plus dans un mécanisme déjà fort embarrassé.

En définitive, le résultat le plus immédiatement sensible de la réforme est la constitution de grasses prébendes, que les favoris du souverain se disputent, dont ils font trafic et dont la possession, chèrement payée, engage les titulaires à s'indemniser sur le compte de leurs administrés. S'ils sont dénoncés, ce qui arrive rarement, car les trafiquants font bonne garde, ils se tirent d'affaire en offrant au maître, à la manière turque, une prime sur leurs déprédations. Le système adopté par Pierre tend, d'ailleurs, à faire de ses gouverneurs une manière de fermiers généraux ayant latitude à peu près entière pour se procurer les ressources sur lesquelles ils doivent prélever l'énorme contribution de guerre qu'on réclame d'eux. Mal conçue et plus mal encore mise en train, la nouvelle organisation ne commencera à revêtir une apparence décente, régulière et systématique, que vers la fin du règne, en profitant alors des bienfaits de la paix et en prenant contact, dans les provinces baltiques définitivement conquises, avec le système militaire et administratif de la Suède (1).

La création du Sénat en 1711 est un autre grand pas dans la voie de l'élimination progressive des anciens organes administratifs ou de leur assimilation extérieure au type occiden-

(1) Voir pour toute cette partie le tableau si remarquable, quoique un peu trop poussé au noir, de M. Milioukof, ouvrage cité, p. 291 et suiv.

tal. C'est à tort pourtant qu'on a loué Pierre d'avoir remplacé par la nouvelle assemblée l'ancien Conseil des Boïars, ou *Boïarskaïa Douma*. Si on ne sait rien, en effet, de l'époque à laquelle ce débris suranné du vieil État moscovite a disparu, on est certain qu'en 1711 il n'existait plus. Il était remplacé déjà, depuis 1700 tout au moins, par le Conseil des ministres, se réunissant dans la Chancellerie intime (*Blijnaïa Kantsélaria*) et confondu souvent avec elle. Pierre a soustrait, toutefois, dès la première heure à la compétence de ce conseil et s'est réservé à lui-même un département très important : l'exploitation de tout un ensemble de droits régaliens, qu'il a entendu diriger suivant des vues très personnelles, avec le concours de fonctionnaires spéciaux, les *prybylchtchiki*. Au moment de son départ pour la campagne du Pruth, il ne sait que faire de cette administration, qui a pris un développement considérable, et le Sénat n'a tout d'abord pour mission que de l'en décharger. Ce n'est encore qu'un expédient de guerre. L'oukase qui appelle la nouvelle institution à la vie est publié le même jour que la déclaration de la guerre à la Turquie, et, tout en empruntant à la Suède ou à la Pologne l'idée générale et le nom de sa création, le créateur la revêt ainsi d'un caractère original. Assurément il est loin de prévoir le rôle, autrement important, qu'elle jouera plus tard.

Ce rôle sera, tout naturellement d'ailleurs, de suppléer à l'absence des institutions centrales que le travail de décomposition signalé plus haut aura fait disparaître. La réforme de 1708-1710 n'a rien imaginé pour concilier la nouvelle organisation provinciale avec l'ancienne administration centralisée à Moscou; elle a contribué seulement à détruire celle-ci. La *chancellerie intime* est devenue ainsi le seul pouvoir centralisateur et se montre notoirement incapable de suffire à sa tâche. Mais c'est en 1714 seulement que l'on découvre, au sein de la nouvelle assemblée, une commission permanente, chargée apparemment de remédier à cette insuffisance par l'expédition de certaines affaires courantes. De 1711 à 1718, les attribu-

tions respectives des deux organes, Chancellerie et Sénat, restaient indécises. Ne sachant auquel des deux s'adresser avec leurs rapports ou leurs demandes, les autres pouvoirs publics se tiraient généralement d'affaire en s'abstenant. Les attributions du Sénat n'arrivent à être définies que peu à peu, à coups d'oukases, qui d'année en année, et quelquefois de mois en mois, les déterminent en les augmentant continuellement. Elles finissent, avant la création des collèges surtout, à s'étendre sur la totalité de l'action gouvernementale : administration proprement dite, justice, police, finances, armée, commerce, politique extérieure. Le Sénat prend soin des fournitures pour les troupes en campagne; de la vente des marchandises au compte de l'État; de la construction des canaux; du nettoyage des rues à Saint-Pétersbourg. Jusqu'à l'établissement du Saint Synode, et même après, il intervient dans les affaires ecclésiastiques. En 1722, il poursuit en Pologne une négociation ayant pour objet d'y faire prévaloir l'influence russe. Il juge enfin, en dernier ressort, au civil et au criminel (1). En 1724, ordonnant que les oukases rendus par l'Assemblée soient imprimés concurremment avec les siens, Pierre consacrera seulement un pouvoir législatif qu'il lui a reconnu depuis quelques années déjà. Il a fait ainsi bon marché du principe de la séparation des pouvoirs, et en somme il n'a donné d'européen à son Sénat que le nom. Mais il s'en est excusé vis-à-vis de lui-même par cette considération que tout cela n'est que provisoire. On verra plus tard à arranger les choses plus régulièrement.

En attendant, les sénateurs « ont tout entre les mains ». C'est l'expression dont le Tsar se sert lui-même. Mais aussi ne les tient-il pas quittes facilement de la besogne et de la responsabilité dont il les a chargés. Ayant beaucoup donné, il exige beaucoup. Reproches, réprimandes, menaces pleuvent sur les malheureux délégués de l'autorité souveraine. Il leur écrit : « Ce que vous avez fait là, c'est pour rire, ou parce que vous

(1) Petrovski, *Le Sénat sous Pierre le Grand*, Moscou, 1875, p. 224-238.

« avez reçu des *vziatki* (pots-de-vin); mais je vous ferai « venir ici (en Ingrie), et vous serez interrogés d'une autre « manière (1). » Et malheureusement les reproches n'étaient souvent que trop justifiés. Le résident hollandais de Bie écrit de son côté en novembre 1714 : « Le plus grand inconvénient est que toutes les affaires sont renvoyées au Sénat, qui ne décide rien. »

Dès la première heure Pierre a jugé nécessaire de compléter sa création par un organe de contrôle. Il a commencé par faire assister aux séances de la nouvelle assemblée des officiers d'état-major, chargés à tour de rôle de surveiller ses délibérations! Puis il a mis sur pied les *fiscaux*. Mais cette fois encore il n'a emprunté à la Suède qu'un nom; la chose qu'il a mise dessous est d'essence tout à fait locale : avec les *contrôleurs* suédois la politique inquisitoriale du Tsar a fait des *espions*, au pire sens du mot. Jusqu'en 1714 nulle dénonciation, fût-elle reconnue fausse et calomnieuse, n'entraînait pour le *fiscal* aucune responsabilité, et il partageait avec le Trésor le produit des amendes qu'il faisait infliger. La voix audacieuse d'Étienne Iavorski, tonnant en 1712 dans la cathédrale de l'Assomption contre l'odieux abus de pouvoir qui se pratiquait ainsi, était nécessaire pour en amener une atténuation tardive. L'oukase du 17 mars 1714 rendit du moins punissables à l'avenir les erreurs *volontaires* des agents.

Un *Ober-fiscal*, ou contrôleur en chef, était attaché au Sénat. Sa fonction, remplacée en 1722 par celle du *procureur général*, constituait un progrès réel, en ce qu'elle avait pour effet de raccorder des autorités qui longtemps s'étaient exercées sans aucun lien intime entre elles : le Tsar, le Sénat et les divers pouvoirs exécutifs. Le procureur général, correspondant avec ces derniers par l'intermédiaire des procureurs placés sous ses ordres et faisant lui-même l'office d'intermédiaire entre le Tsar et le Sénat, servit de trait d'union. Pierre a sans doute pris modèle sur l'*Ombutsman* suédois, délégué du

(1) Oukase au Sénat de septembre 1711. Archives du Ministère de la justice.

gouvernement à la Justice. N'ayant pourtant pas de siège dans la haute assemblée, son contrôleur en chef se rapprochait davantage du procureur général français de l'époque, attaché au Parlement. Comme lui, il intervenait d'une manière active dans l'exercice des attributions qu'il était appelé à surveiller. Il avait droit d'initiative, même législative. Il avait un substitut, qui portait le nom d'*Ober-Procouror*. Iagoujinski fut le premier titulaire du poste.

Les procureurs, attachés pareillement aux divers pouvoirs comme agents de contrôle, remplacèrent aussi avec avantage les *fiscaux*, dont les fonctions s'étaient exercées au dehors, avec un air déplaisant de police secrète.

Jusqu'en 1718, le Sénat reste en Russie une création bâtarde, mal équilibrée. Il ne préside pas, comme en Suède, au fonctionnement des organes administratifs, parce que ces organes n'existent pas; il n'est pas constitué comme là-bas par la réunion des présidents de *Collèges*, parce qu'il n'y a pas de *Collèges*.

Pierre a apprécié de bonne heure les avantages de la forme collégiale; il s'en est fait même une idée exagérée. Leibnitz lui en vantant le mécanisme, « semblable à celui d'une horloge », il aurait bien voulu devenir horloger; mais les rouages lui manquaient. Les anciens *Prikazes* n'étaient plus que des roues édentées. On ne sait au juste comment et quand l'idée de remplacer ces bureaux par des *Collèges*, précisément, a germé et s'est développée dans son esprit. Il a obéi vraisemblablement sur ce point à une série de suggestions : en 1698 déjà, pendant son séjour en Angleterre, Francis Lee lui présentait, sur sa demande, un plan de gouvernement avec sept *Comités* ou *Collèges* (1). En 1702, Patkul l'entretenait, dans un mémoire, de l'organisation d'un *Geheimes Kriegs Collegium* (2). En 1711, l'ingénieur saxon Blücher lui recommandait l'établissement d'un *Collège des Mines* (3). Mais, à ce moment encore, la pen-

(1) *Proposals given to Peter the Great*, Londres, 1752.
(2) *Écrits et correspondance de Pierre le Grand*, t. II, p. 39-50.
(3) Milioukof, p. 567.

sée du Réformateur demeurait attachée à la destruction inconsidérée de toutes les institutions centralisatrices. En 1712 seulement, le mémoire d'un anonyme exposant l'utilité d'un *Collège de Commerce* provoquait un revirement dans cette pensée que nous savons si mobile. Avec sa promptitude de décision habituelle, le souverain faisait à ce mémoire une réponse inattendue : c'était l'oukase nominal du 12 février 1712, décrétant la création du Collège en question. Il est vrai que, cette fois, la décision n'était qu'intentionnelle. Jusqu'en 1715, on n'en entendait plus parler. A cette époque, brusquement encore, la nouvelle institution, qu'on avait essayé d'abord d'organiser à Moscou, réapparaissait à Pétersbourg. Elle avait même déjà un directeur, en la personne de P.-M. Apraxine; mais c'est à peu près tout ce qu'elle possédait. En même temps, pour la première fois, la preuve se laisse voir, dans les cahiers de notes de Pierre, que l'idée le préoccupe et lui est devenue familière. Elle restait encore bien confuse, flottant entre un Bureau (*prikaze*) des mines, un *Tribunal* attaché au Sénat, qui serait un collège de justice, et un *Collège* de commerce. Mais un peu plus tard une note autographe évoque déjà un ensemble organique de six *Collèges* dans le style suédois (1). Henri Fick, qui se trouvait à ce moment au service du Tsar, n'y était sans doute pas étranger. Le premier projet détaillé se rapportant à la matière est peut-être de lui (2).

Fick allait même en Suède, en décembre 1715, pour étudier sur place l'organisation à copier; mais deux années se passaient encore sans que rien fût fait. Pierre voyageait. A la fin de 1712, il recevait, par l'entremise de Boetticher, son résident à Hambourg, les *Reflexions über des Russischen Reiches Staats-Œconomie* du baron Christian de Luberas, dont le fils était employé en Russie, et aussitôt Luberas, à son tour, était chargé de rédiger le projet définitif.

De cette manière, ici comme ailleurs, aucune idée générale n'a servi de point de départ à la réforme en préparation, et les

(1) Sbornik, t. XI, p. 285, 286.
(2) Publié par Piékarski dans son *Hist. de l'Académie des sciences*, t. I, p. 23.

aperçus partiels dont elle a procédé sont d'origine étrangère. On s'est mis en route sans trop savoir où l'on allait, et on a élargi son horizon chemin faisant. La vie pose des problèmes; on charge des étrangers d'en chercher la solution; ils élaborent des projets; Pierre excelle à en saisir au vol et à en dégager les traits essentiels; puis c'est le tour de ses collaborateurs russes d'intervenir, en accommodant pratiquement ces traits au milieu local. Là-dessus un oukase intervient; trop tôt encore la plupart du temps. La mise en pratique fait découvrir les défauts de la conception, et Pierre montre toujours beaucoup de sagacité, beaucoup de sincérité aussi à les reconnaître. On en est quitte pour défaire ce qu'on a fait et pour recommencer sur de nouveaux frais.

C'est pourquoi, en dépit de tous les oukases, les *Collèges* seront encore, en 1717, à l'état de préparation. On se bornait, cette année, à en déterminer le nombre et la qualité, et à en nommer les présidents. Après quoi une absence prolongée du souverain arrêtait le progrès de l'œuvre. Si Golikof (VI, 65) et Pierre lui-même dans son Journal font mention des *Collèges* comme d'une organisation fonctionnant déjà à cette époque, c'est en parlant des *Chancelleries* de la guerre, de l'amirauté et des affaires étrangères, qui déjà ont pris ce nom dans le langage courant (1). Mais la *Kamer-Kollegia,* ou trésorerie, n'est mise sur pied sérieusement qu'en 1722; les autres *Collèges* ne font qu'ébaucher leur organisation de 1720 à 1721. Et Pierre lui-même restait à peu près étranger à ce travail. En 1792 seulement il s'en mêlait avec quelque détail à propos du *Collège de l'amirauté*, dont il prétendait rédiger personnellement le règlement. On s'apercevait alors, et qu'il ignorait absolument tout ce qui avait été fait, et que ses idées, sur ce point, demeuraient très rudimentaires, puériles presque. Le 11 mai 1722, il rendait un oukase ordonnant la rédaction pour tous les *Collèges* de règlements copiés sur celui de l'amirauté. *On se bornerait à changer les noms là où cela paraîtrait nécessaire* (2).

(1) Milioukof, p. 589.
(2) *Recueil des lois*, n° 4008.

Or non seulement les autres collèges avaient déjà leurs règlements rédigés, mais le seul d'entre eux, le « collège des biens patrimoniaux » (*Vottchinnaïa Kollegia*), qui s'avisait de prendre la volonté du souverain à la lettre, arrivait, en l'appliquant, à des coq-à-l'âne risibles.

Les résultats de la réforme ne se sont fait jour que très partiellement du vivant de Pierre. Il en était un immédiatement bienfaisant; je veux dire la restauration de l'*unité de la Trésorerie,* que la ruine de la centralisation administrative avait fait disparaître depuis la création des gouvernements. Le rétablissement de l'équilibre budgétaire, ruiné depuis 1704, suivait de près. Encore ce bienfait était-il aussitôt compromis par un prompt retour, dans la pratique des choses, à la tradition nationale qui répugnait, sur ce point, à l'adoption des méthodes de l'Occident. Après avoir *généralisé* en principe, on se remettait à *spécialiser* recettes et dépenses, appliquant telle source de revenu à telle dépense particulière. Et le désordre s'étendait à l'administration. Après avoir subordonné les *Collèges* au Sénat, on faisait exception pour trois d'entre eux, ceux de la guerre, de la marine et des affaires étrangères, qui recevaient le privilège de correspondre directement avec le souverain, se plaçant ainsi hiérarchiquement au-dessus de la haute Assemblée. Et la décentralisation réapparaissait avec l'indiscipline et le chaos.

Ce n'est pas tout, l'organisation des *Collèges* était complétée par l'adjonction des *provinces financières* suédoises. C'était parfait; seulement ces *provinces* se trouvaient faire double emploi avec les *gouvernements,* qui étaient déjà des circonscriptions à la fois financières et administratives, et qui subsistaient. Les Collèges eux-mêmes faisaient à beaucoup d'égards double emploi avec le Sénat. Il y avait pléthore de rouages maintenant, et en même temps il y avait disette d'hommes pour les faire marcher. Pour garnir les bureaux multipliés à plaisir, on était réduit à faire état des prisonniers suédois (1)! On s'était in-

(1) *Recueil des lois,* n° 3101.

stallé avec trop de luxe. On avait bâti des palais qui, comme les maisons de la nouvelle capitale, menaçaient de demeurer vides. On était en peine même pour trouver un nombre suffisant de sénateurs à figure décente. Un des premiers nommés, le prince Michel Vladimirovitch Dolgorouki, ne savait pas écrire (1)! Tous n'avaient aucune expérience des affaires, aucune idée même du véritable objet de leur mandat, aucun souci de le remplir, et la plupart aucune honnêteté. Dans les Collèges ils perdaient leur temps — c'est un oukase de Pierre qui le dit — à bavarder ou à s'injurier « comme les femmes « qui vendent aux étalages ». Au Sénat, un prince Volkonski, un directeur de la Monnaie, Apouhtine, étaient convaincus, en 1715, de concussion et subissaient la peine du knoute et du percement de la langue avec un fer rouge (2). Et le châtiment infligé au fonctionnaire indigne n'emportait même pas généralement sa mise hors cadre. On eût été trop embarrassé pour le remplacer. En 1723, Skorniakof-Pissaref perdait sa charge de procureur général, ses titres et ses biens; mais, dégradé au rang de simple soldat, il recevait commission pour la surveillance des travaux du canal de Ladoga.

Ainsi qu'une armée, Pierre est arrivé à posséder une administration équipée à l'européenne. Il a trouvé plus facilement des soldats que des administrateurs. En empruntant à l'Europe la forme du Collège, le Réformateur n'a pas réussi, ni même cherché à en assimiler simultanément l'esprit vivifiant, le principe du travail en commun, du partage des responsabilités, « fruit trop exotique pour être acclimaté en Russie », a dit récemment encore un écrivain du pays (3). Il n'a fait que fonder une bureaucratie.

(1) Petrovski, p. 50.
(2) Dépêche de de Bie aux États généraux, 26 avril 1715. Archives de la Haye.
(3) Milioukof, ouvr. cité, p. 565.

II

La police.

Le fond moral sur lequel l'architecte a eu à asseoir son œuvre est entré pour une grande part dans les vices qui y paraissent. Comme son administration, la police du grand homme s'en est ressentie. Le grand objet de celle-ci a été la répression du brigandage, cette plaie sociale que la grossièreté des mœurs, le penchant national à la vie nomade, les troubles politiques du seizième et du dix-septième siècle ont entretenue et avivée. Or, le souverain avait beau y appliquer des cautérisations au fer rouge ; toutes les classes de la société entraient sur ce point en lutte avec lui. En 1695, un prince Ouhtomski et deux frères Chérémétief étaient pris, pillant en plein jour une maison de Moscou et massacrant les habitants (1). Les prédécesseurs de Pierre avaient contribué à augmenter le mal en hésitant entre deux méthodes de guérison, tour à tour employées : l'extrême rigueur et l'extrême clémence. Les offres de pardon, les prières même avaient été mises à l'essai. Il n'était plus question d'hésitation maintenant, et l'on devine de quel côté se portait le choix du maître. Un oukase recommandait de couper le nez *jusqu'à l'os* aux brigands que l'on jugerait à propos de ne pas pendre ; mais un autre ordonnait de pendre sur-le-champ et sans exception tous ceux sur lesquels on mettrait la main. L'effet du remède était désastreux. De l'avis de Possochkof, de l'aveu de Pierre lui-même, le nombre des réfractaires augmentait. Ceci était la conséquence du régime général, trop dur, trop exigeant. Brigands et Cosaques révoltés n'étaient pour la plupart que des insurgés. Il y avait des *artels* de malfaiteurs, comme ailleurs

(1) Jeliaboujski, p. 19, 42.

des clubs de révolutionnaires. A Saint-Pétersbourg, les règlements de la police étaient abondants, minutieux et excessifs; dans un pays où, depuis des siècles, la mendicité constituait un élément régulier de vie sociale, ils frappaient l'aumône d'une amende et appliquaient la peine du knoute ou des travaux forcés au simple fait de tendre la main dans la rue! En 1719, on comptait tous les jours cinq ou six personnes fouettées pour cette raison (1). C'est une preuve suffisante que la mesure restait sans effet. Également impuissantes étaient celles que la police prenait pour restreindre les incendies, cette autre plaie locale. A Moscou en 1712, les flammes détruisaient en un jour 9 monastères, 86 églises, 35 hospices, 32 bâtiments publics, 4,000 maisons privées, et faisaient 136 victimes (2).

La société avait peine à se dégager de l'état sauvage, et le concours prêté à l'administration et à la police par la justice n'était pas fait pour hâter l'évolution.

III

La justice.

Pierre se trouvait aux prises, sur ce point, avec une conception invétérée, indéracinable jusqu'à une époque très récente, qui, aux yeux de tout Russe, faisait de toute fonction, d'ordre administratif ou judiciaire, non une charge, mais un bénéfice. L'antique système du *Kormlénié* (action de nourrir) s'y affirmait et s'y perpétuait. L'emploi nourrit son homme et n'est bon qu'à cela (3). « En Russie, la justice est un objet de vente », écrivait le publiciste serbe Krijanitch, un contemporain de Locke. En d'autres termes, Possochkof répète l'affirmation. Tous les étrangers, Herberstein, Fletcher, Olearius, Maskie-

(1) Kostomarof, *Histoire de Russie*, t. II, p. 629.
(2) Solovief, t. XVI, p. 254.
(3) Voy. Nil Popof, *Tatitchtchef et son temps*, p. 25.

wicz, signalent le mal. Pierre n'en viendra pas à bout. En 1724, il légiférera encore contre les juges prévaricateurs.

Les ducs de Moscou ont conquis leur suprématie moins à coups de sabre qu'à coups de présents distribués aux fonctionnaires tatares; la Russie est sortie de cette école et en porte la marque. Le mal est dans son sang. Pierre ne s'attaque d'ailleurs que sur le tard à cette partie de sa tâche. A part un oukase de 1714 contre les pots-de-vin, dont celui de 1724 n'est que l'amplification, et quelques mesures prises en 1716 pour remédier aux lenteurs de la procédure criminelle et désencombrer les prisons, il s'abstient jusqu'en 1718 de tout essai de réforme générale. A ce moment, son attention se porte enfin de ce côté, et, comme toujours, il prétend aussitôt faire tout à la fois, mettre d'un coup les choses sur le pied européen. La Suède servira encore de modèle, et copie est prise à Stockholm d'une masse de documents devant fournir les indications nécessaires. Les *voïvodes* sont déchus de leurs pouvoirs judiciaires, et des cours de première et seconde instance dans les provinces, des cours d'appel paraissent dans la capitale et les villes plus importantes.

Le Réformateur a fait ici, comme ailleurs, la dépense d'un effort considérable, en même temps qu'il témoignait d'une admirable conscience de son propre devoir. Un plaignant s'adressait à lui; il refusait de l'écouter et de recevoir sa requête rédigée par écrit. L'homme disait : « C'est contre vous. » — « Donnez. » Et le souverain se laissait condamner par le Sénat, auquel il soumettait l'affaire, à des dommages-intérêts qu'il payait sans broncher (1). Il avait d'heureuses inspirations, comme l'oukase de 1716 défendant de mettre à la torture les femmes enceintes, — exception faite, hélas! pour les affaires qui intéresseraient la sûreté de l'État; comme l'abolition, en 1718, de la coutume barbare du *pravièje*. (Voy. p. 27.) Le résultat général n'était guère satisfaisant. En 1723, après le procès de Chafirof, on vit surgir dans tous les tribunaux de

(1) Nil Popof, *Tatitchtchef et son temps*, p. 17.

l'Empire, dressé au milieu de la table derrière laquelle siégeaient les juges, le bizarre édicule à trois faces, en bois doré, avec l'aigle double au sommet, qui s'y trouve aujourd'hui encore. Pierre y a fait inscrire le texte de trois ordonnances publiées à la même époque, et ces ordonnances ne sont pour ainsi dire autre chose qu'une diatribe violente contre les mœurs judiciaires du temps; contre les magistrats qui emploient toute leur industrie à se couvrir du manteau de la justice pour mieux la violer, en en contournant le sens, ce qui ne se pratique dans aucun autre pays; contre ceux qui font profession de ne pas connaître ou de ne pas comprendre les textes qu'ils sont chargés d'appliquer; contre ceux encore qui, comme Chafirof, ne craignent pas de fronder et de violer ouvertement les lois dont ils sont dépositaires.

Deux causes surtout ont fait obstacle, sur ce point, à la réalisation d'un progrès immédiat : le premier obstacle et le plus considérable se trouvait dans l'impossibilité de donner toute sa valeur à l'idée même de la loi, au milieu d'un régime qui en était la négation. D'avoir dégagé cette idée des conceptions grossières et brutales qui en obscurcissaient le sens aux yeux de ses sujets est sans doute un des grands mérites de Pierre. Le premier il a su y faire apercevoir un principe indépendant, à certains égards, de la volonté du souverain et supérieur à elle. La loi une fois établie, tout le monde lui doit obéissance, à commencer par le Tsar. Et Pierre donnera l'exemple. Malheureusement, à peine avait-il fait cette conquête sur l'état barbare, qu'il en compromettait aussitôt la portée et le bienfait par l'exercice et l'abus d'un pouvoir qu'il oubliait de maîtriser. Il s'inclinait bien devant la loi; mais la loi n'était que sa volonté personnelle exprimée dans un oukase, et combien arbitraire parfois, combien changeante toujours! Un grand poète, qui a essayé de se faire historien pour mieux célébrer la gloire du héros national, a cru découvrir dans son œuvre législative une différence caractéristique entre les *institutions* et les *ordonnances :* les premières émanant d'une intelligence large, pleine de sagesse; les secondes dictées par le caprice, cruelles sou-

vent et « comme écrites avec le *knoute* » ; celles-là faites pour l'éternité, ou tout au moins pour une longue durée, celles-ci « échappées, pourrait-on croire, à l'inspiration momentanée « d'un hobereau impatient et despotique (1) ». L'histoire des établissements créés par Pierre, faits, défaits et refaits nombre de fois par lui-même, ne permet d'accorder à cette observation qu'une part d'exactitude assez restreinte. Il n'y a rien d'éternel dans aucun de ses actes législatifs. Sans doute il a toujours souci de faire pour le mieux. Un trait à noter est le soin qu'il prend invariablement d'expliquer avec quelque prolixité le motif de chacune de ses décisions et en quoi ce qui va être sera meilleur que ce qui a été. La trace de cette méthode didactique se retrouve aujourd'hui encore dans la législation russe. Mais le « meilleur » n'est que ce qui lui paraît tel à un moment donné. Observons que sa législation tout entière sépare radicalement l'idée de la loi de toute conception morale. La loi, avec lui, n'est pas *ce qui est juste,* mais *ce qui doit ou ne doit pas être fait,* pour des raisons auxquelles l'éthique reste souvent étrangère. L'homme coupable, l'homme punissable n'est pas celui qui *agit mal,* mais simplement celui qui *se met en désaccord avec le texte d'un oukase*. La manière même dont les pénalités sont appliquées est curieusement révélatrice à cet égard. En janvier 1724, un artisan français du nom de Guillaume Belin, condamné aux galères pour meurtre, voit sa peine commuée : on l'envoie aux chantiers de la marine pour y exercer son métier de serrurier et en enseigner la pratique aux ouvriers du pays (2). Despotisme et utilitarisme : voilà les deux pôles entre lesquels se meut l'esprit juridique du temps. Il arrive aussi que le châtiment à infliger soit remplacé par l'admission du coupable dans le giron de l'Église orthodoxe. Un baptême au lieu des coups de knoute (3) !

Je passe au second obstacle. Pierre a beaucoup légiféré;

(1) Pouchkine, *Œuvres*, t. IV, p. 327.
(2) Filippof, *La réforme de Pierre le Grand et la loi pénale*, Moscou, 1895, p. 156, 249.
(3) *Ibid.*, p. 255.

mais l'abondance et la continuité même de son œuvre législative l'ont empêché de codifier. Le premier en date des codes russes, le *Soudiébnik* d'Ivan Vassilévitch (1542), en est resté aux combats judiciaires suppléant à l'insuffisance des preuves. L'*Oulojénié* d'Alexis (1650) est plutôt un répertoire de jurisprudence usuelle. En 1695, sous le double règne d'Ivan et de Pierre, le besoin d'une nouvelle codification se faisant sentir, un oukase ordonnait aux bureaux administratifs (*Prikazes*) d'en préparer les éléments. Ils n'y employaient pas beaucoup de zèle, peut-on croire, car en 1700 la besogne était renvoyée au conseil des Boïars. Le conseil saisissait les *Prikazes* d'une demande de matériaux, et en restait là. Il disparaissait, d'ailleurs, peu après, et, pendant de longues années, Pierre lui-même avait d'autres soucis en tête. En 1714 seulement, la codification revenait à l'ordre du jour, et le Sénat, naturellement, en était cette fois chargé. Il commençait par où le *Conseil* avait commencé; les *Prikazes* finissaient, comme ils avaient fini en 1700, par ne rien faire, et le travail s'arrêtait encore.

Les défaillances communes avaient une excuse valable : comment codifier d'un côté, quand on légiférait de l'autre sans désemparer? L'œuvre poursuivie par Pierre modifiait à chaque instant les conditions du problème; tout changeait, tout se faisait et se défaisait de jour en jour; une vague emportait ce que l'autre avait apporté. Le Réformateur était amené, en 1719, à user d'un de ces moyens héroïques qu'affectionnait son génie. Plutôt que de codifier, pourquoi ne pas prendre un code tout fait? L'année d'avant, il avait été hanté déjà par l'idée d'une anthologie juridique, dans laquelle les lois suédoises et danoises auraient pris place, concurremment avec un choix de produits législatifs indigènes. Il pensait maintenant aller au plus court, en adoptant simplement le code suédois, dont on éliminerait les dispositions inapplicables en Russie, sauf à les remplacer par des emprunts qu'on ferait à l'*Oulojénié* de 1650. Pour mettre ce programme à exécution, le Sénat tirait de son sein en 1720 une commission spéciale, à

laquelle des juristes étrangers étaient adjoints. Mais ses travaux n'aboutissaient, en 1722, qu'à la reconnaissance solennelle de l'impropriété absolue du code suédois eu égard aux besoins locaux. Et la marée des oukases montait!

En 1724, Pierre, si obstiné que nous le connaissions, a l'air de renoncer lui-même à de nouvelles tentatives dans ce sens; par un oukase du 11 mars, il décide que les lois à publier dans l'avenir prendront place, faute d'autre code, à la suite de l'*Oulojénié* de 1650.

On ne saurait le charger personnellement de la responsabilité de cet échec. Pour un succès plus complet, il lui a manqué de trouver, à portée, et des principes juridiques ayant suffisamment pénétré dans l'intelligence et la conscience ne fût-ce que d'une élite sociale, et des juristes capables de seconder son effort. L'édifice politique et social dressé par lui à la hâte offrira longtemps encore de ce côté un aspect déplaisant, un air de vieux mur sommairement recrépi, avec des lézardes, des mousses et des champignons transparaissant sous les couches de plâtre. Et ce sera à peu près la figure du bâtiment tout entier. Ce n'est pas en vingt années, y travaillât-on avec le fer et le feu, qu'on a raison du travail de dix siècles.

CHAPITRE VII

L'ARMÉE ET LA MARINE.

I. *L'armée.* — Les précédents. — Pierre n'a fait que précipiter le mouvement. — Débuts singuliers. — « Les régiments de plaisance. » — Qualités et défauts des nouvelles formations. — La matière et l'esprit. — L'expérience de Narva. — Sur la bonne voie. — L'élément moral. — II. *La marine.* — Les précédents. — Caractère hâtif et excessif de l'œuvre nouvelle. — La marine militaire et la marine marchande. — Double échec. — Ce qui reste de l'œuvre après la mort de l'ouvrier.

I

L'armée.

Pierre n'a pas donné à la Russie des finances bien organisées; il lui a donné une organisation militaire qui a fait ses preuves et qui constitue ainsi un des titres de gloire les moins contestables du Réformateur. Son œuvre n'a pourtant pas, même sur ce point, le caractère absolu de *création personnelle* qu'on lui a assez généralement attribué, et elle n'échappe pas, d'autre part, à quelques critiques. Sans entrer à cet égard dans une discussion qui dépasserait ma compétence, je m'en tiendrai à un court exposé des faits les plus saillants et des opinions les plus autorisées.

On a pu dire des prédécesseurs du grand homme qu'ils possédaient deux cent mille hommes sous les armes et pas un soldat. Très pittoresque, l'aspect de cette armée n'avait rien de militaire. A côté d'un chevalier du moyen âge, cuirassé de la tête aux pieds, on y apercevait un cavalier montant sans selle une maigre haridelle, un bâton à la main pour toute arme et un sac de seigle sur l'épaule comme provision de guerre.

Pas de recrutement régulier pour ce ramassis hétérogène ; une simple convocation d'hommes armés appartenant à une seule classe, celle des propriétaires fonciers. Pas de préparation au métier de la guerre : les exercices militaires en temps de paix sont inconnus. Pas de commandement organisé : la conduite des troupes appartient de droit aux chefs de l'aristocratie locale, *boïars*, *okolnitchyïé*. Pas d'intendance : les hommes s'équipent et se nourrissent comme ils veulent et comme ils peuvent. Enfin cette armée est presque exclusivement composée de cavalerie, incapable par conséquent de répondre aux exigences de la guerre moderne.

Mais cet état de choses ne s'est pas perpétué sans modification jusqu'à l'avènement de Pierre. Dès le seizième siècle, le tsar Féodor Ivanovitch (1584-1598) a possédé quelques troupes régulières, exercées et équipées à l'européenne. Le Français Margeret et le Livonien von Rosen ont commandé à son service un corps de deux mille cinq cents hommes composé principalement de Polonais et de Livoniens, avec quelques Écossais, Danois, Suédois, Impériaux, Français et Grecs (1). Les prédécesseurs immédiats de Pierre, Alexis et Féodor Aléxiéiévitch, sont allés plus loin. Ils ont légué à leur héritier une première tentative de réforme générale portant sur le commandement, le recrutement et l'organisation même de l'armée dans un sens démocratique et dans une style moderne. Une commission établie en 1681, sous la présidence du prince Vassili Galitsine, s'est proposé de faire prévaloir dans le choix des chefs militaires le principe des capacités. En même temps le service personnel des propriétaires fonciers a été remplacé, dans une certaine mesure, par une fourniture de recrues (*datotchnyïé*) proportionnée à l'étendue de leurs terres. Enfin les formations *permanentes* de troupes régulières, étrangères ou même indigènes, comprenant des régiments d'infanterie ont fait leur apparition.

L'œuvre personnelle de Pierre n'a été au fond que le dé-

(1) Oustrialof, t. I, p. 179.

veloppement assez peu méthodique, il faut en convenir, et quelque peu fantaisiste, au début du moins, de ces prémisses. Le 30 janvier 1683, Serge Bouhvostof, écuyer de cour attaché aux écuries de plaisance, était engagé le premier pour le « service militaire de plaisance », dont le jeune Tsar a eu la fantaisie. Il sera plus tard le premier soldat du régiment Préobrajenski. D'autres *koniouhy*, puis des jeunes gens de la noblesse, appartenant au parti qui frondait le gouvernement de Sophie, étaient enrôlés successivement. En 1684, il y avait déjà trois cents volontaires et un commencement d'établissement militaire à Préobrajenskoïé. L'année suivante, Pierre ayant osé publier ouvertement un ban de recrutement, le nombre des miliciens montait à mille et un second établissement était créé à Siémionof, d'où le nom futur du second régiment de la garde. En 1690 et 1691 avaient lieu les premières manœuvres de cette troupe, dites « campagne de Siémionof ». En 1692, les « régiments de plaisance » recevaient leur organisation définitive, Pierre prenant le grade de sergent, dans le *Préobrajenski*. En 1694, dans la « campagne de Kojouhof », autre série de manœuvres, ils figureront déjà comme unités tactiques régulièrement constituées, et perdront la qualité et le nom de « régiments de plaisance ». On ne joue plus au soldat; on se prépare à faire de la besogne sérieuse. Une compagnie de bombardiers était mise sur pied la même année, et le Tsar en faisait partie sous le nom de *Pierre Alexiéief*.

C'est le noyau de la future armée, qui n'avait dès à présent, au point de vue de la composition, de la discipline et du savoir, rien de commun avec l'ancienne *rat'*, ou milice de diverses armes. Seuls le régiment de Lefort, de formation récente, et le régiment Boutyrski, organisé en 1642 sous Michel Féodorovitch, participaient, dans une certaine mesure, à la nouvelle organisation.

Elle affirmera sa supériorité relative sous les murs d'Azof, en 1695 (voy. p. 77). Jusqu'en 1699, pourtant, Pierre ne fera rien pour en étendre et généraliser le principe. Il détruira seule-

ment les *streltsy*, ce qui fera disparaître l'ancienne armée, mais n'en mettra pas une nouvelle à la place. Pour provoquer la verve créatrice du grand homme, il faudra la guerre de Suède. Mais alors c'est une explosion, une poussée formidable d'idées et d'initiatives, qui semblent défier le temps, l'espace, la matière et la raison. Initiatives incomparablement vigoureuses et hardies, idées originales parfois. Le créateur renonce, pour commencer, au système d'enrôlement pratiqué dans la plupart des armées européennes du temps; il adopte un mode de recrutement qui ne diffère du service obligatoire en usage aujourd'hui que par son caractère non individuel mais collectif. La différence, il est vrai, constitue un vice originel. L'obligation imposée à certains groupes sociaux de fournir un nombre proportionnel de recrues emportait avec elle la pratique néfaste des remplacements, rachats et contrats de louage. Pierre y ajouta le service *viager*, ce qui allait d'abord à contredire le principe égalitaire adopté, tout le monde ne pouvant servir dans une armée dont la mort seule dégarnissait les rangs; puis à séparer l'armée du peuple en lui donnant le caractère d'une caste fermée, et enfin à en faire une armée d'invalides. Prenant ainsi les devants sur l'Europe à certains égards, l'œuvre paraît mal équilibrée. Et elle n'est, au début, qu'une *création matérielle*. L'esprit des institutions militaires de l'Occident, c'est-à-dire leur vraie force, en semble absent. Le siège de Narva le prouvera bientôt. Sur les trente-deux mille hommes de troupes régulières que Pierre est déjà en mesure d'y mettre en ligne, le Préobrajenski et le Siémionovski sont seuls à montrer quelque consistance; mais, déchargeant jusqu'à vingt fois leurs armes au témoignage de Possochkof, ils ne tuent personne.

Cette seconde épreuve révèle enfin au jeune souverain la valeur de l'élément moral, dont il n'a tenu aucun compte jusqu'à présent dans ses formations improvisées, et le met sur la bonne voie. Sans négliger les autres éléments de puissance effective, il s'attachera désormais avec une sollicitude particulière à former l'*âme* de ses soldats. Son mérite sera surtout là, plus que dans les fonderies de canons établies à Ohta et à

Toula, les fabriques de poudre installées à Saint-Pétersbourg et à Ohta, l'école de génie militaire fondée à Moscou, et même le premier essai, qu'on lui attribue, de l'artillerie montée à cheval. A la fin du règne, il arrivera à posséder quarante régiments d'infanterie, trente-trois régiments de dragons, cinquante-sept mille neuf cent cinquante-six hommes de pied et trente-six mille trois cent trente-trois chevaux dans l'armée régulière, sans compter les irréguliers, Cosaques, Kalmouks, etc. Ce nombre, si imposant qu'il soit déjà, n'a pourtant qu'une importance secondaire dans l'œuvre accomplie; celle-ci vaut surtout par le souffle puissant dont le créateur a su pénétrer et animer sa création. Façonné par lui, le soldat russe, de simple brute demi-inconsciente qu'il était, est devenu un être pensant, obéissant aussi, quoi qu'on en ait dit, à d'autres mobiles que la peur des châtiments. Il a un idéal devant les yeux, le courage actif, la hardiesse intelligente ne se commandant pas le bâton à la main. A l'encontre des appréciations trop légèrement adoptées à cet égard, je relèverai ce seul trait : au moment où, en Occident, la guerre de la succession d'Espagne passait pour affirmer d'une manière absolue la supériorité de l'ordre mécanique dans les formations de combat, Pierre s'attachait à faire prévaloir chez lui le principe de l'action organiquement indépendante des unités tactiques, et ses instructions et règlements militaires sont invariablement inspirés par le même esprit, par le souci de développer et de mettre en valeur l'initiative personnelle des combattants (1).

Sa législation militaire, bien que très laborieusement étudiée et ayant exceptionnellement abouti à une codification, n'appelle pas sur tous les points le même éloge. Au point de vue disciplinaire et pénal, elle va directement contre les principes adoptés pour l'organisation et l'éducation de la force armée; elle est un contresens. On a fait valoir, pour sa défense, cet argument que dans la sévérité de ses mesures, la barbarie de ses instruments de répression, bûcher, pendaison,

(1) Maslovski, *Les armées russes au temps de Pierre le Grand*, Moscou, 1883, p. 47.

écartèlement, ablation du nez et des oreilles, elle n'a fait que suivre les modèles étrangers, ceux du code militaire français notamment, atténuant même leur rigueur à certains égards, dans un sens humanitaire (1). Le plaidoyer n'est pas concluant. Il ne tient pas compte de la différence que la réforme militaire de Pierre a laissée subsister, a consacrée même et développée entre la composition de l'armée russe et celle des armées occidentales. Le soldat russe contemporain du grand règne n'est pas, en principe du moins, une *recrue* dans le sens allemand ou français du mot; il ne sort pas, comme c'est trop souvent le cas là-bas, de la lie de la populace ; il est plutôt, toujours en principe, le représentant d'une élite sociale. En fait même, il représente d'une manière générale un élément sensiblement supérieur. C'est ce que Pierre lui-même n'a pas su voir. Aussi n'a-t-il réussi qu'à provoquer un mouvement de sauve-qui-peut, se traduisant éloquemment par la quantité de ses oukases qui ont eu pour objet la poursuite des *niètchiks*, enrôlés en rupture de ban, réfractaires à un service converti en une impitoyable et infamante servitude (2).

D'autre part, toute son énergie et tout son savoir-faire n'ont pas réussi à triompher de certaines causes d'infériorité qui, à une époque récente encore, ont paru compromettre le succès des armes russes : vices de l'administration, insuffisance du commandement supérieur. L'expérience est, je crois, pour mettre en lumière cette autre différence, souvent niée, entre les vertus et les qualités naturelles et pour ainsi dire instinctives de l'homme, et celles qui ne sont chez lui que le produit d'une longue et laborieuse culture. Pierre n'a pu faire violence, à cet égard, aux lois éternelles du monde intellectuel et moral. Le courage et même l'*honneur* sont phénomènes d'ordre élémentaire et se retrouvant même à l'état sauvage. Il en va autrement du savoir ou de l'*honnêteté*. La vieille *Mos-*

(1) Bobrovski, *La loi militaire dans l'Europe occidentale à l'époque de la constitution des armées régulières*, Moscou, 1882, p. 462.
(2) Rosenheim, *Précis de l'histoire des institutions militaires en Russie*, 1878, p. 215.

covie n'était pas guerrière; les victoires des ducs de Moscou sur les Tatares ont été le fruit d'une politique astucieuse et patiente; la *Russie* moderne a pu redevenir promptement batailleuse et héroïque; Pierre a trouvé à fleur de peau les instincts propres à opérer cette transformation, ce retour aux traditions lointaines de l'époque normande. Il a vainement essayé d'aller au delà; mais en donnant à son pays l'armée de Poltava il n'en a pas moins forgé un merveilleux outil, instrument de puissance matérielle à la fois et de progrès moral. La grandeur actuelle de la Russie a été faite avec lui.

II

La marine.

Je m'enhardirai à d'autres réserves en ce qui concerne les créations navales, marine militaire ou marine marchande, contemporaines du grand règne. Dans ce qu'elles ont eu de hâtif et d'excessif à la fois, j'inclinerais volontiers à ne voir que le produit d'un instinct atavique, devenu irrationnel, eu égard aux circonstances locales, et converti en caprice de despote. Les précédents, car il y a eu aussi des précédents dans cette voie, auraient dû mettre Pierre en garde contre les entraînements de son imagination. Sous le règne de Michel Féodorovitch, voulant utiliser le cours du Volga pour leurs relations avec la Perse, des marchands holsteinois ont sollicité l'autorisation de construire à Nijni-Novgorod un certain nombre de bâtiments; plus tard, Alexis Mihaïlovitch s'est fait armateur lui-même à Diédinof, au confluent de la Moskva et de l'Oka. Ces tentatives n'ont abouti qu'à des désastres : perte de vaisseaux hollandais sur la Caspienne, capture et incendie des autres par Stenka Razine, à Astrahan (1). La nature des

(1) Viéssiélago, *Précis d'une histoire de la flotte russe,* t. I, p. 5 et suiv.

choses a semblé, dans ce pays sans rivages, protester ainsi contre la violence qui lui était faite.

En se hasardant sur les flots orageux de la mer Blanche, à bord d'un yacht sommairement construit dans les chantiers improvisés d'Arhangel, Pierre court et fait courir à son empire un risque plus grand. En mettant à contribution les constructeurs hollandais, il arrive, en 1694 déjà, à posséder une escadre de trois bâtiments : vaisseaux à deux fins, armés pour la guerre et pour le commerce, d'après un type que la crainte des pirates a imposé aux premiers essais sur le Volga et qui se perpétuera longtemps dans l'architecture navale du pays; mais cette escadre n'est qu'une amusette, et le jeune souverain le comprend si bien lui-même qu'en 1695, il quitte soudain son port du Nord et toute la besogne qu'il s'y est donnée, ainsi qu'une partie de plaisir. Le voici revenu aux eaux douces de la Iaouza sur lesquelles s'est d'abord promenée sa fantaisie de navigateur. Il s'agit, en prenant pour modèle les éléments d'une galère hollandaise, amenée sur les lieux en traîneaux, d'y préparer les éléments d'une flottille qui, transportée ensuite, toujours par voie de terre, à Voronèje, descendra le Don et contribuera à la prise d'Azof (1).

J'ai dit déjà le succès équivoque de cette autre tentative. L'année suivante, la flottille de guerre est à son tour reléguée parmi les jouets qui ont cessé de plaire. C'est une marine plutôt marchande que Pierre prétend maintenant posséder, et, fidèle à sa façon de voir et de vouloir les choses, il conçoit la possibilité de s'en procurer une du jour au lendemain, en convertissant sa volonté en décret et en usant de procédés autoritaires. Le 4 novembre, ayant réuni son conseil à Préobrajenskoïé, il décide que tous les propriétaires, laïques ou ecclésiastiques, possédant cent maisons ou au-dessus, auront à s'organiser en compagnies pour la construction de bâtiments de commerce. Les archimandrites, possessionnés dans les domaines dépendant des abbayes, feront comme les autres, et le patriarche

(1) TSVIÉTAIEF, *La création de la flotte russe*, 1696, p. 12.

livrera deux frégates de cinquante canons ! Car le nombre des bâtiments à équiper est aussi fixé. Ils seront quatre-vingt-dix, et l'État en mettra quatre-vingts autres sur chantier. Ils auront une forme et un armement réglementairement définis, et leur construction devra être achevée en deux ans. Peine de mort pour les retardataires ! Et l'on obéit, et tout est prêt à la date indiquée ; seulement, le 20 avril 1700, un autre oukase intervient, décrétant la suppression des compagnies qui ont exécuté la volonté du maître en se donnant une organisation et une flotte, mais qui n'arrivent décidément pas à savoir s'en servir (1).

Toute cette grosse dépense de temps, d'énergie et d'argent n'a abouti de nouveau qu'à une démonstration navale qui, il est vrai, a eu son prix. En août 1699, un vaisseau russe a traversé la mer Noire et a paru en rade de Constantinople, pacifiquement sans doute, portant à bord les deux plénipotentiaires du Tsar chargés de la négociation d'un traité définitif, mais non sans provoquer une vive résistance de la part des Turcs. Arguments diplomatiques, prières et menaces, ceux-ci ont tout mis en œuvre pour barrer passage à ce visiteur. Mais Pierre a tenu bon. Et au fond, ce caractère démonstratif restera attaché à tout l'avenir de la marine militaire russe. Elle procédera et vaudra surtout par des effets moraux. Quant à la flottille du Don, bloquée à Voronèje par l'absence de fonds d'eau suffisants, elle ne pourra être utilisée, en 1711, à la reprise des hostilités avec la Turquie. Après la perte d'Azof, elle deviendra inutilisable. On en cédera une partie aux Turcs eux-mêmes, et on laissera pourrir le reste.

Plus sérieuse paraissait la création de la flotte du Nord, déterminée par la guerre avec la Suède. Les débuts en étaient héroïques. Pris par les Suédois et forcés par eux de faire office de pilotes pour une attaque sur Arhangel, en juin 1701, deux matelots russes, Ivan Rabof et Dimitri Borinof, amenaient les vaisseaux ennemis sous le canon de la forteresse, les fai-

(1) Viéssiélago, t. I, p. 13 et suiv.

saient échouer et prendre. Frappés, ils contrefaisaient les morts et réussissaient à se sauver. Suivaient quelques combats heureux sur le lac Ladoga, dont la possession restait aux Russes. En 1703, après la conquête de l'embouchure de la Néva, un chantier de construction était établi à Olonets, au confluent de la Mégréga et de l'Olonka. L'année d'après, l'amirauté de Saint-Pétersbourg était créée, et, à la prise de Derpt et de Narva, la jeune flotte de la Baltique aidait déjà au transport des troupes et des provisions. En 1705, elle repoussait une attaque des Suédois contre l'île de Kotlin. En 1706, elle capturait, sous les murs de Viborg, un grand bâtiment suédois, l'*Espern*. En 1710, elle prenait part à la prise de Viborg. Mais la Suède n'en restait pas moins maîtresse du golfe de Finlande, bloquant tout le littoral de la Baltique. Sa supériorité numérique seule suffisait à lui garantir cet avantage. En 1701 déjà, il est vrai, lors de sa rencontre avec Auguste à Birzé, Pierre s'était fait fort, devant son royal ami, de posséder quatre-vingts vaisseaux de soixante et quatre-vingts canons, dont un, bâti sur ses propres plans, qui s'appellerait la *Prévision divine*. Ce navire aurait à la proue une figure de saint Pierre, surmontant l'image allégorique et également par lui dessinée d'un bateau monté par des enfants (1). Il avait bien fourni les plans et le dessin, mais l'escadre avec laquelle, douze ans plus tard, il entreprenait, victorieusement d'ailleurs, la conquête d'Helsingfors et de Borga, ne comptait que sept vaisseaux de ligne et quatre frégates, dont trois vaisseaux et deux frégates achetés à l'étranger.

C'est cette même escadre, escortant une flottille de deux cents galères et autres petits bâtiments, qui figure dans la première victoire navale de quelque importance dont les annales de la marine russe aient à s'enorgueillir, à Hango-Udde, où, le 25 juillet 1714, l'amiral suédois Erensköld rend son épée à *Pierre Mihaïlof*. C'est elle qui, en 1719, ravage les côtes de la Suède; c'est elle qui, en 1721, permettant à

(1) Soloviev, t. XIV, p. 331.

l'amiral Lascy d'opérer une descente sur la côte suédoise, contribue puissamment à hâter la paix de Nystadt. Or ce qui rend victorieuses ces opérations, dont la plupart sont des *démonstrations*, c'est le nombre et la valeur des *troupes* embarquées sur la flottille. Apraxine a ainsi avec lui, en 1719, vingt-sept mille hommes d'infanterie. Livrées invariablement dans le voisinage très proche des côtes, les batailles elles-mêmes où elle figure ne sont pas de vrais combats de mer. L'élément terrien y domine et décide du succès (1).

En résumé, soit au point de vue militaire, soit au point de vue commercial, Pierre s'est employé, avec autant de passion que d'inutilité, à convertir ses Russes en un peuple de marins. Habitants d'un vaste continent, bordé par des mers peu hospitalières, ils semblent excusables de ne s'être pas prêtés à sa fantaisie. Commercialement, la Russie reste aujourd'hui encore tributaire des marines étrangères. La flotte militaire du Don, avec ses imitations de galères hollandaises, anglaises, vénitiennes, a été une expérience coûteuse et malheureuse. La nécessité de réduire le tirant d'eau n'a même pas permis d'y reproduire les qualités nautiques élémentaires des modèles copiés. Grâce à des conditions locales moins défavorables et à l'expérience acquise par le souverain, ses chantiers du Nord ont mieux réussi, jusqu'à donner des inquiétudes assez vives à l'Angleterre (2), qui pourtant a paru par la suite avoir pris l'alarme trop tôt. L'exagération et la précipitation, ces deux vices communs à toutes les créations du grand homme, ont compromis, ici comme ailleurs, le succès de ses efforts. Les bois qu'il employait étaient trop frais, les gréements de mauvaise qualité, les matelots mal instruits. Les voies d'eau, la perte des mâts, l'impéritie et l'insuffisance des équipages, hâtivement recrutés, décimés par les maladies, sont d'ordre journalier dans l'histoire de ses escadres. On évalue à mille environ le nombre de bâtiments de toute espèce, vaisseaux de

(1) Voy. A Mychlaievski, *La guerre de Finlande* en 1712-14, 1896.
(2) Sbornik, t. LXI, p. 563.

ligne, frégates ou galères, construits à l'époque du grand règne. Quand, en 1734, neuf ans après la mort de Pierre, le blocus projeté de Stettin les appellera au service, on en trouvera quinze à peine pouvant tenir la mer et pas un officier pour les commander (1).

Pierre est allé trop vite; mais surtout il a voulu aller trop loin. Donner à la Russie une flotte était bien; vouloir en faire une Hollande était peu raisonnable. En établissant sur vingt-cinq points de son Empire, et en pleine terre ferme parfois, des chantiers successivement abandonnés (2), en remplaçant le bureau de constructions navales de Vladimir par le bureau de l'amirauté de Moscou, les deux chefs-lieux étant distants de la mer de plus de six cents kilomètres, il a imprimé à sa création le caractère artificiel qui lui est resté. Transportées plus tard à Saint-Pétersbourg, avec la chancellerie de la flotte de guerre (1712), concentrées définitivement dans la même capitale avec le collège de l'amirauté (1719), ses entreprises ont pu sembler destinées principalement à lui donner un amusement et une illusion. Elles ont certainement servi, sinon à justifier, du moins à armer de quelque argument valable l'opposition avec laquelle l'ensemble de son œuvre s'est trouvée aux prises, et dont j'ai à parler en terminant.

(1) Viéssiélago, t. I, p. 54-70.
(2) *Ibid.*

CHAPITRE VIII

L'OPPOSITION. — LE TSARÉVITCH ALEXIS.

I. Résistances collectives et isolées. — Complots et attentats. — Le caractère de l'opposition personnifié par Alexis. — II. Éducation du Tsarévitch. — Le premier conflit avec l'autorité paternelle. — Alexis ne veut pas être soldat. — Relégué à Moscou. — Sympathie mutuelle. — Le clergé et l'aristocratie. — L'idée d'un changement de règne. — Nouvelle intervention du père. — Alexis doit *servir*. — Mauvaise recrue. — Le Tsarévitch, malade, n'assiste pas à la bataille de Poltava. — Pierre l'envoie à l'étranger pour étudier et prendre femme. — Le mariage. — La princesse Charlotte. — Lune de miel et prochaine rupture de l'harmonie conjugale. — Alexis chef de parti. — Mort de Charlotte. — Catherine a un fils. — Le deshéritement. — Prince ou moine. — Première et seconde mise en demeure. — III. Une légende. — Charlotte vivante. — Ses aventures. — Le dernier mot de l'énigme. — IV. Dernière mise en demeure. — Pierre appelle son fils à lui. — La fuite du Tsarévitch. — La poursuite. — Les limiers du Tsar. — A Vienne. — A Ehrenberg. — A Naples. — L'entrée en scène d'Euphrosine. — La trahison de l'amante. — Alexis livré. — Le retour. — V. L'abdication. — L'enquête de Moscou. — Alexis livre ses amis. — Les exécutions. — Le pardon paternel. — Projets d'avenir. — Le mariage avec Euphrosine. — Confiance et bonheur de l'exhéritier. — VI. Pétersbourg. — L'arrivée de la maitresse. — Ses interrogatoires. — Témoin à charge. — Enquête nouvelle. — L'engrenage. — L'arrestation du prince. — La mise en jugement. — La torture. — Aveux et palinodies. — La haute cour de justice. — L'arrêt. — VII. La mort. — Versions diverses. — Les probabilités. — Réalité matérielle et responsabilité morale. — L'opinion en Europe. — Le jugement de la postérité. — Voltaire. — Au tribunal de l'histoire.

I

L'œuvre du grand Réformateur et les difficultés avec lesquelles il a eu à lutter pour l'accomplir ont été mal jugées même par ses pairs. « Il travaillait sur sa nation comme l'eau-« forte sur le fer », a dit le grand Frédéric, non sans une pointe de jalousie peut-être. La comparaison manque de jus-

tesse. Sous le rude et soudain assaut livré à ses habitudes, à ses convenances, à ses sentiments, coups de marteau et coups de hache plutôt que lente morsure de corrosif, l'attitude de la nation russe n'a pas été entièrement passive. Dans les emportements les plus fougueux de sa colère et de sa vindicte, Pierre n'a souvent fait qu'opposer la violence à la violence. Les procès-verbaux du *Préobrajenski Prikaze* en font foi. « Quel « Tsar est celui-ci? s'écriait en 1698 un détenu mis à la « question, Vanka Borliout. C'est un Turc! Il mange de la « viande le mercredi et le vendredi, et se fait servir des gre- « nouilles! Il a exilé sa femme et vit avec une étrangère! » — « Quel Tsar est celui-ci? » Mélange d'étonnement et d'indignation, ce cri traduit le plus fréquemment la révolte des consciences blessées. Et le raisonnement suit : « Il n'est pas « possible que cet homme, pour lequel rien ne paraît sacré de « ce qui a fait pendant des siècles la foi et la vie de la sainte « Russie, soit né d'un homme et d'une femme russes. Ce doit « être le fils d'un Allemand. C'est le fils de Lefort et d'une « Allemande, substitué dans le berceau au fils d'Alexis et de « Nathalie. Le vrai Pierre Aléxiéiévitch est resté à l'étranger en « 1697. Les *Niemtsy* l'ont gardé, en envoyant un imposteur à « sa place. Ou bien c'est peut-être l'Antéchrist (1). » En 1701, un écrivain du nom de Talitski était condamné à mort pour avoir prêté l'autorité de sa plume à cette dernière supposition, et plus tard Étienne Iavorski composera un livre à l'effet d'en démontrer la fausseté avec des citations de l'*Apocalypse* (2). En 1718, traversant un village sur la route de Pétersbourg, un étranger voit un attroupement de trois ou quatre cents hommes. Un pope qu'il interroge pour apprendre ce qui se passe, lui répond : « Nos pères et nos frères sont sans « barbe; nos autels sans serviteurs; nos lois les plus saintes « sont violées, et nous gémissons sous la tyrannie des étran- « gers! » C'est une insurrection qui se prépare (3).

(1) Kostomarof, *Étude* dans l'*Antiquité russe*, 1875, t. XII.
(2) Siémievski, *Slovo i Dielo*, p. 107 et suiv.
(3) Dépêche de La Vie, Pétersbourg, 10 janvier 1818. Aff. étr. de France.

L'exemple fait avec les *Streltsy* a découragé, il est vrai, les tentatives concertées de soulèvement; mais les cas individuels de révolte et même de résistance seront encore fréquents. Ils se produisaient parfois sous une forme naïve et touchante. Un pauvre gentilhomme apporte à l'église et dépose devant les saintes images, en présence du Tsar, une protestation rédigée par écrit à l'adresse de Dieu (1). Mais le plus souvent, frappé dans ce qu'il a de plus cher, l'adepte fanatique du *Domostroï* levait la main et essayait de rendre coup pour coup. Les attentats contre la personne du souverain se renouvellent d'année en année. En 1718, La Vie en mentionne un qui est le *vingt-neuvième* depuis le commencement du règne. Il n'est pas douteux, écrit Campredon en 1721, « que le Tsar venant « à mourir, cet État ne reprenne son ancienne forme de « gouvernement, après laquelle *tous ses sujets* soupirent en « secret ».

L'opposition n'était pas aussi générale, certes, et on en avait bientôt la preuve; de plus en plus timide et défaillante, à mesure que le nouveau régime affirmait sa consistance et sa force, elle demeurait impuissante à contrarier sérieusement son développement; mais elle ne désarmait pas jusqu'à la fin. Les éléments qui la composaient, les mobiles qui l'animaient, les moyens d'action qui lui étaient propres, son esprit et son caractère paraissent et se résument dans la sombre aventure dont le fils aîné de Pierre a été le lamentable héros. Et, comme je dois me résumer aussi, je porterai principalement sur ce point l'étude qui fait l'objet de ce dernier chapitre.

J'y trouve ma tâche facilitée et compliquée à la fois par la multiplicité des efforts qui m'y ont devancé. Toute une littérature, histoire, roman, drame, poésie, s'est essayée, dans tous les pays et dans toutes les langues, à évoquer l'image tragique du malheureux Tsarevitch. En France, un brillant écrivain a prêté au travail un peu fruste des historiens russes le charme personnel d'un style chaudement coloré (2). Je voudrais

(1) Archive russe, 1878, t. II, p. 353.
(2) Vicomte Melchior DE VOGÜÉ, *Le fils de Pierre le Grand*, Paris, 1884.

éviter des redites. Il m'a semblé pourtant que la physionomie des événements et des personnages n'est pas sortie, jusqu'à présent, de cette mise en scène séduisante parfois et prestigieuse, avec toute la netteté désirable et la plus grande part possible de vérité. Je n'y prétends pas réussir comme je le voudrais ; on m'excusera de m'y être appliqué.

II

Alexis est né le 19 février 1690. Sur les portraits que nous avons de lui, il semble bien l'homme de son histoire et de son tragique procès : ni beau ni laid, le front bombé, l'œil rond et inquiet, l'air chétif et têtu. Ni au physique ni au moral il n'a rien de son père ; rien aussi pourtant de l'être disgracié qu'on a représenté souvent. Je lui vois une santé peu robuste et bientôt ruinée par des excès de toute nature, mais sans aucune infirmité ; une intelligence naturellement ouverte ; le goût de la lecture ; la facilité commune aux Slaves pour l'étude des langues étrangères, et jusqu'à la curiosité du savoir, ou du moins d'un certain savoir. Ses préférences, comme celles de son oncle Féodor, étaient pour les livres de théologie. L'esprit de la vieille Moscovie paraissait là, mais aussi celui du *Methodus instructionis* composé pour le jeune prince par un de ses précepteurs, le baron Huissen, qui semble avoir été un homme très dévot. Dans les dossiers du procès que Pierre intentera à son fils figureront des extraits de Baronius mis à la charge de l'inculpé. On y peut découvrir des traits autres que ceux dont la sévérité paternelle s'est avisée, les indices d'une âme généreuse et tendre. Il a plu à Alexis que Théodose et Valentinien aient eu l'habitude de libérer les prisonniers à l'occasion des fêtes de Pâques ; qu'ils aient interdit les exécutions capitales pendant la durée du carême et défendu d'enlever aux pauvres gens leur chauffage et leur coucher. Il lui a plu aussi, il est

vrai, que l'un des souverains ait observé les jeûnes avec quelque rigueur, et que l'autre ait été tué pour avoir attenté aux droits de l'Église. J'aperçois, dans ce fils et petit-fils de despotes semi-asiatiques, certaines parties que nous dirions aujourd'hui d'un homme libéral, comme aussi certaines autres qui sont d'un pur fanatique. Mais il n'était pas inculte et borné. Il lui arrivait d'avoir de l'esprit. On lui demande, au cours d'un interrogatoire, comment il a osé prédire que l'on perdrait un jour Pétersbourg, et il répond : « On a bien perdu Azof ! » S'il est violent, grossier et brutal, c'est d'abord qu'on lui a appris de bonne heure à boire à l'excès et qu'il est souvent ivre. Et s'il lui arrive aussi de tirer par les cheveux son second précepteur, Viaziemski, ou même de s'en prendre à la barbe de son confesseur, le protopope Ignatief, ces emportements paraissent innocents, quand on les compare à ceux dont son père, tout le premier, lui donnait journellement l'exemple. Violente, grossière et brutale était la société entière au milieu de laquelle il vivait.

Je ne lui trouve même pas un parti pris absolu d'hostilité contre le mouvement réformateur. Je l'aperçois s'intéressant au séjour que fait à l'étranger le fils d'un de ses serviteurs et aux études qu'il y poursuit, insistant pour qu'on apprenne à ce garçon le latin, l'allemand et même le français. Ce qui l'effraye et l'indispose, dans la révolution par laquelle Pierre a voulu précipiter ce mouvement, c'est l'effort trop grand, la secousse trop violente, le trop brusque changement, et, sur ce terrain de résistance, il n'est pas seul. Les répugnances qui le mettent en désaccord avec son père sont partagées par une bonne moitié de la Russie.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, il reste auprès de sa mère. Celle-ci n'a pas eu à se louer personnellement des premiers effets de la réforme, et l'enfant en sait probablement quelque chose. En 1699, la pauvre Eudoxie était enfermée au couvent de Souzdal ; ce fut sans doute un déchirement pour le fils et une cause de rancune précoce. La mère fut remplacée par des précepteurs. Le père absent, absorbé par les soucis de la guerre, ne songera qu'assez tard à intervenir dans l'éducation

de son héritier. Et alors un premier conflit se produira. Avant toute chose, le vaincu de Narva, le futur vainqueur de Poltava, croira devoir faire de cet héritier un soldat. Alexis n'a pas l'humeur belliqueuse. Pierre aura beau lui parler, en un langage magnifique, des obligations qui incombent à un souverain. Oui, sans doute, le devoir l'appelle au premier rang quand ses sujets se battent ; mais pourquoi se battent-ils ? Il serait si simple de rester chez soi et de laisser les Suédois chez eux. L'élève manque de docilité, le maître de patience. Après quelques essais infructueux de l'un pour donner à l'autre le goût du rude métier, objet de leur querelle, Alexis sera abandonné à lui-même, délaissé à Moscou, ainsi qu'une chose inutile. Sa maison y deviendra naturellement le centre de ralliement de tous les mécontents, assez nombreux dans le voisinage du Kreml, de tous ceux que gêne et irrite le nouveau régime, avec ses bouleversements incessants, sa fièvre continuelle d'action, sa terrible dépense de forces. Le jeune homme et la vieille ville se conviennent mutuellement. Il l'aime et elle le lui rend. Il l'aime surtout en ce qu'elle a de plus aimable, en effet, et de plus attrayant, dans ses sanctuaires innombrables, cathédrales et chapelles parées d'or, de pierreries et de légendes mystérieuses, embaumées de mystère et de naïve poésie. « Croyez-vous, lui demandera-t-on plus tard, que votre « fiancée consente à changer de religion ? » Et il répondra avec un confiant sourire : « Je ne ferai rien pour la contrain- « dre ; je la mènerai seulement dans nos églises de Moscou ; « elle voudra, j'en suis sûr, y prier avec moi (1). »

Et voici que la révolution en vient à porter une main sacrilège sur la majesté et la beauté de ces lieux saints ! Elle prive la capitale de son Patriarche ; elle dépouille les monastères ! Alexis s'en entretient avec son confesseur. Dans sa chambre à coucher de Préobrajenskoïé, avant sa première communion, il a juré à ce prêtre une obéissance éternelle ; il a promis de voir toujours en lui « son ange tutélaire, le juge de toutes ses

(1) Soloviev, *Lectures* (Tchténia), 1861, liv. III.

actions, le porte-parole du Christ ». Et voici encore que la parole vibrante de l'homme de Dieu répond, comme un écho, à ses sentiments intimes, les exalte même et les exaspère. Elle lui dit l'indignation du clergé, l'accablement du peuple, — et les espérances, qui, dans les cœurs meurtris, vont à un changement de règne bienfaisant et réparateur. Elle évoque aussi le souvenir de sa mère, cette première et si touchante victime des erreurs et des excès dont tous ont à souffrir.

Un changement de règne? Ainsi, l'Église elle-même n'aperçoit désormais que cette chance suprême de salut! Surpris d'abord, l'esprit de l'adolescent s'habitue peu à peu à cette pensée. Après les discours du prêtre farouche, ceux des membres de l'aristocratie moscovite tendent à la lui rendre familière. Si indignés ils sont, eux aussi, et si impatients; douloureusement offensés surtout par la vue des collaborateurs de provenance étrangère, dont Pierre s'entoure de plus en plus exclusivement. Menchikof ne semble-t-il pas usurper, à ses côtés, jusqu'à la propre place du Tsarevitch! Un changement de règne? La déchéance d'un père à préparer! Oui, mais une mère aussi à délivrer et à relever de la plus injuste des disgrâces! Ce père, Alexis ne le voit d'ailleurs plus qu'à de rares moments, et toujours avec l'apparence d'un maître sévère et irrité. Comment a-t-il employé son temps? Qu'a-t-il appris? Jamais un mot affectueux; des reproches, des menaces, parfois des coups. Et si mal justifiés en certaines occasions, comme en 1707, pour une visite faite à la pauvre cloîtrée de Souzdal(1)!

En 1708, Pierre était repris soudain du désir de mettre son héritier à l'ouvrage, « de le faire servir », comme il disait. Il l'envoyait à Smolensk, comme commissaire d'approvisionnements, puis à Moscou, avec mission de fortifier la ville contre une attaque présumée des Suédois. L'essai tournait mal. Colère du père; lettres du fils aux personnes les plus influentes de l'entourage paternel, pour solliciter leur intervention secourable; à la nouvelle favorite, entre autres, qui sera la future

(1) Oustrialof, t. VI, p. 18.

belle-mère, mais que son futur beau-fils appelle *Catherine Aléxiéievna* tout court, en attendant. L'année suivante, conduisant un renfort de troupes réclamé par le Tsar, le Tsarevitch prend froid et ne peut assister à la bataille de Poltava. Trop chétif, décidément, pour l'apprentissage de la guerre. Pour en faire un héritier convenable, il faut essayer d'autre chose. Pierre décide d'envoyer son fils en Allemagne. Il y complétera ses études. Peut-être arrivera-t-il à y prendre goût pour une civilisation dont les éléments lui demeurent trop étrangers. Enfin il y fera choix d'une femme dont l'influence contribuera à changer la direction de ses idées.

Alexis fut enchanté de cette décision, dont le premier effet était de mettre plus d'espace entre son père et lui. Il se laissait diriger sur Dresde, et s'y appliquait ou faisait mine de s'appliquer à la géométrie et à l'art des fortifications, non sans entretenir une correspondance active avec Ignatief, qui lui envoyait un confesseur suppléant déguisé en laquais, et avec ses autres amis de Moscou, qui l'entretenaient de leurs doléances et de leurs espérances habituelles. Il se donnait aussi quelque divertissement, et s'occupait autant du salut de son âme que de remplacer des liaisons amoureuses laissées dans la vieille capitale. L'extrême dévotion s'alliait bien, dans l'esprit byzantin, avec une certaine licence de mœurs. Mais Pierre a entouré son fils de toute une escouade d'agents confidentiels, qui ont charge, sinon de garder sa vertu, du moins de le marier le plus promptement qu'il se pourra. Brusquement, le jeune prince cède à leurs obsessions, jetant son dévolu sur la princesse Charlotte de Wolfenbüttel, dont la sœur a épousé le futur empereur Charles VI. Parti très sortable. L'union est célébrée, le 14 octobre 1711, à Torgau, dans la maison de la reine de Pologne, Électrice de Saxe. Charlotte y a été élevée.

Pierre a eu une heureuse idée, compromise, hélas ! comme c'est trop souvent son cas, par des procédés trop sommaires d'exécution. Peu jolie, le visage grêlé, la taille longue et plate, Charlotte est une femme charmante, en dépit de ces imperfections physiques; elle n'est pas du tout la compagne rêvée pour

Alexis par son père. Un pauvre être de grâce et de faiblesse, que l'on a pitié à voir prise là comme un oiseau au piège, enveloppée dans le sombre drame en préparation, incapable de se défendre, ni même de comprendre ce qui lui arrive. Elle ne saura que souffrir et mourir.

Les débuts du mariage parurent heureux. Alexis sembla trouver l'épousée à son goût. Il relevait vivement des propos malveillants tenus par Menchikof à son sujet; elle lui en savait gré et le témoignait. D'âme douce et rêveuse, elle ne demandait qu'à aimer. Une expédition dans l'île de Rügen, à laquelle le Tsarevitch devait prendre part, la mettait en émoi. Elle serait « innomablement malheureuse, écrivait-elle, si elle venait à perdre ce cher mari ». L'idée de le suivre à Pétersbourg l'effrayait d'abord ; mais elle se déclarait aussitôt après « prête à aller au bout du monde, pour rester avec lui (1) ». C'est encore Pierre qui commencera à gâter les choses, en se montrant acharné, pendant les années qui suivent, à vouloir défaire son ouvrage. L'idée de faire « servir » l'héritier l'a repris. De 1711 à 1713, Alexis sera presque constamment en chemin, entre Thorn, où il préparera encore des approvisionnements; la Poméranie, où il ira en courrier avec des ordres secrets pour Menchikof; les bords du lac Ladoga, où il s'occupera de constructions navales. En même temps, ainsi désemparé, le ménage aura encore à souffrir d'une gêne cruelle, mal pourvu au point de vue pécuniaire, laissé fréquemment sans ressource. En avril 1712, la princesse devra faire appel à la bourse de Menchikof, son insulteur, pour un emprunt de cinq mille roubles ; en 1713, pensant mourir de faim, elle se sauvera chez ses parents (2).

Le bonheur conjugal ne résiste pas à ces épreuves. Les lettres de Charlotte aux siens indiquent bientôt un esprit en désarroi, une âme en détresse. L'oiseau bat des ailes dans sa prison. En novembre 1712, elle est désespérée ; sa situation est « terrible » ; elle se voit mariée à un homme « qui ne l'a

(1) Guerrier, *Die Kronprinzessin Charlotte,* 1875, p. 25, 86, 90.
(2) Solovief, t. XVII, p. 148.

jamais aimée ». Puis, un rayon de soleil : tout paraît changé; le Tsarevitch « l'aime passionnément », et elle « l'aime à la fureur ». Mais ce n'est qu'une éclaircie passagère. Une lettre prochaine la montre « plus malheureuse qu'on ne peut l'imaginer » ; elle a cherché, jusqu'à présent, à jeter un voile sur le caractère de son mari, mais « le masque est tombé maintenant (1) ».

Il se peut que l'insécurité des confidences livrées aux hasards de la poste soit entrée pour une part dans leur apparente contradiction. Il est certain qu'aucun rapprochement durable, nulle intimité sérieuse n'ont pu naître entre ces deux jeunes gens si peu faits l'un pour l'autre. Au fait matériel d'une séparation presque constante, des obstacles plus graves d'ordre moral se sont ajoutés. Charlotte est restée luthérienne; les églises de Moscou ont perdu avec elle leur éloquence. Elle a aussi emmené avec elle une petite cour allemande, dont elle a fait sa société habituelle. Alexis, lui, demeure un orthodoxe fanatique et paraît de plus en plus enfoncé dans l'étroit particularisme moscovite. Avec toutes ses exigences et toutes ses violences, Pierre n'a réussi qu'à le rendre plus entièrement et plus obstinément réfractaire à l'esprit du nouveau régime. La lutte est désormais nettement engagée entre le père et le fils, tous deux y accentuant leurs dispositions naturelles : initiative âprement énergique d'un côté, inertie obstinément passive de l'autre ; parti pris de coercition despotique dans le sens révolutionnaire et parti pris de sourde opposition. En 1713, pour se soustraire à un examen qui doit mettre à l'épreuve ses talents de dessinateur, Alexis se tire un coup de pistolet dans la main droite (2).

Il se fortifie d'autant plus dans cette attitude qu'autour de lui une opposition plus générale a commencé de prendre corps. Sans y songer et sans y même prendre garde, il est devenu chef de parti. Au sein du clergé, Étienne Iavorski lui-même nourrit pour sa personne des sympathies, qui se trahissent

(1) Guerrier, p. 117, 137.
(2) Oustrialof, t. VI, *Documents du procès*.

dans le fameux sermon du 12 mars 1712, et les représentants des vieilles dynasties aristocratiques, les Dolgorouki et les Galitsine, tournent vers lui des regards anxieux. Or, tout ce qui les rapproche d'eux l'éloigne non seulement de son père, mais aussi de sa femme. Elle, l'hérétique, l'étrangère, n'a pas de place dans les rêves d'avenir qu'ils font pour eux et pour lui. Elle est aussi une personnification du régime détesté !

En 1714, ayant obtenu la permission d'aller faire une cure à Carlsbad, il la quitte sans regret, bien qu'elle soit enceinte de neuf mois, et elle le voit partir sans tristesse. Elle-même a à souffrir, maintenant, de sa brutalité naturelle, d'autant que les complaisances de son entourage l'ont poussé à la débauche grossière, qui fait partie des traditions nationales à revendiquer en commun. Il fréquente les filles et boit immodérément. « Il est presque toujours ivre », écrit la princesse. Elle trouve même à s'inquiéter des dangers que peuvent lui faire courir ses intempérances de langage concordant avec les excès de boisson. Le vin le porte à rêver tout haut : « Quand ce qui doit arriver arrivera, les amis de son père et de sa belle-mère feront connaissance avec le pal... La flotte sera brûlée, et Pétersbourg s'enfoncera dans ses marécages... »

Au retour de Carlsbad, il prend le moment où elle l'a rendu père d'une fille, pour lui infliger le plus cruel outrage : la fameuse Euphrosine, qui doit jouer dans sa destinée un rôle néfaste, paraît à ses côtés avec tous les dehors d'une maîtresse attitrée. Sa femme redevenant enceinte l'année d'après, il la soigne avec assez de sollicitude au cours d'une grossesse difficile. Elle meurt en couche, le 22 octobre 1715, brisée par le chagrin, admirable de résignation dans ses derniers moments, et il *s'évanouit à trois reprises* devant son lit. Douleur ou remords? Peut-être a-t-il seulement conscience de ce que l'événement ajoute à la gravité de sa situation. Il avouera plus tard avoir eu à cette heure le sentiment d'un péril nouveau créé pour lui. En effet, la pauvre morte a accouché d'un garçon.

L'empire a maintenant un second héritier, et les conséquences de cet événement, que le fils rebelle a dû prévoir confusément, ne se feront pas attendre.

Six jours plus tard, une lettre de son père, antidatée artificieusement comme si elle avait été écrite *le* 11 *octobre,* lui apporte la confirmation de ses inquiétudes. Les éléments du drame dont il sera le héros principal et la victime sont au complet, et la toile se lève.

Cette lettre était une sommation, « une dernière sommation », disait le souverain, en insistant sur ce qu'il n'avait pas l'habitude de menacer en vain. « Tu ne veux rien faire ni rien « apprendre; une fois au pouvoir, tu serais obligé de te faire « donner la becquée, comme un petit oiseau... Je ne mé- « nage ni ma vie, ni celle d'aucun de mes sujets; je n'en- « tends pas faire exception pour toi. Tu t'amenderas et tu « feras en sorte de te rendre utile à l'État, sinon tu seras dés- « hérité. »

Le grand mot est prononcé, et le lendemain du jour où la lettre est remise, un autre événement vient préciser la signification du dilemme qu'elle contient : Catherine, à son tour, a accouché d'un fils.

Par quel sentiment Pierre était-il guidé en ce moment? Au point de vue des responsabilités historiques, c'est le problème qui domine ce lamentable procès. Les apologistes du grand homme ont fait valoir la *raison d'État.* Pierre s'est préoccupé et a dû se préoccuper de sauver l'avenir de son œuvre, de garantir son héritage contre la menace d'un héritier incapable et indigne. Pour des raisons que j'ai eu à indiquer déjà (voy. p. 187), pour d'autres qui ressortiront de la suite de mon récit, je ne saurais adopter cette solution. Le souverain a mis trop d'énergie et d'esprit de suite dans l'exercice de son autorité paternelle, trop de mollesse plus tard et d'inconséquence dans le règlement de la question dynastique, pour que les deux affaires puissent paraître intimement liées dans son esprit. Je crois, tout compte fait, que dans la première il a agi surtout en despote. Il voulait être obéi. Peut-être aussi subissait-il les

conséquences naturelles de son second mariage. Indépendamment même d'une pression directe de la part de Catherine, l'enfant né de cette épouse aimée devait lui être plus cher que le fils de l'autre, la répudiée. Alexis était devant ses yeux un reproche vivant; et l'on sait comment il avait l'habitude de traiter les choses et les hommes qui le gênaient. J'aurai à revenir encore sur ce débat.

Conseillé par ses confidents les plus intimes, Viaziemski, Kikine, Ignatief, Alexis fait au coup droit qui lui est porté une riposte hardie : se reconnaissant inapte au lourd fardeau de la couronne, se sentant malade, affaibli de corps et d'esprit, et se voyant enfin un frère susceptible de le remplacer, il offre spontanément l'abandon de ses droits. Il ne demande qu'une retraite à la campagne avec les moyens d'y vivre paisiblement. Pierre ne s'attendait pas à être ainsi pris au mot, et cette promptitude de renoncement lui semble suspecte. Il se donne, jusqu'au 19 janvier 1716, le temps de réfléchir, puis revient à la charge. Il avait, tantôt, invoqué Louis XIV et même les héros de l'histoire grecque pour démontrer à son fils la nécessité d'une attitude plus virile; il en appelle maintenant au roi David. Le roi David a proclamé cette vérité que tout homme est fait de mensonge. La retraite à la campagne est pour un tsarevitch chose à la fois inconvenante et fallacieuse. On en revient. Un héritier qui ne règne pas, mais reste prince, n'est ni chair ni poisson. Il faut choisir entre le trône et une retraite plus assurée; se montrer capable de régner ou se faire moine : telle est l'alternative. A lui de prendre parti; sinon il sera traité « comme un malfaiteur ».

Le cloître, « l'oubliette profonde, l'abri mortuaire qui tue sans bruit », suivant le mot d'un historien-poète! Alexis a un frisson d'angoisse. Il en réfère encore à ses amis. — « Bah! répond Kikine, on en revient aussi; le *klobouque* (bonnet de moine) n'est pas attaché à la tête avec un clou. » En trois lignes, la réponse du fils est faite : il sera moine. Mais en adressant ce message à son père, il a soin d'en accuser le sens dans deux lettres simultanément remises à Euphrosine pour

deux des membres les plus influents du parti rétrogade. Kikine et Ignatief y liront ces mots : « Je vais au monastère *y étant forcé*. »

Et Pierre est encore pris au dépourvu. Partant peu après pour l'étranger, il laisse les choses en l'état. Évidemment il a conscience de s'être trop avancé. Il a pensé effrayer son fils et le réduire à merci. Il sait trop bien le rôle que des moines, moins voisins même du trône, ont joué dans l'histoire de son pays. Malheureusement pour Alexis, ses amis vont maintenant lui donner d'autres conseils, moins sages. Toujours docile à leur inspiration, il va à son tour prendre les devants, perdre tout le bénéfice de son apparente résignation, rendre à son père tout l'avantage conquis sur lui, et se précipiter à l'abîme.

Mais avant de le suivre sur cette pente fatale, j'ai à dire quelques mots d'une légende fort bizarre et fort accréditée à un moment, qui s'est ajoutée aux complications, aux énigmes et aux traits romanesques de la sombre tragédie.

III

La princesse Charlotte aurait survécu à son mari. Accablée par lui de mauvais traitements, frappée à coups de pied dans le ventre pendant sa grossesse, elle aurait eu l'idée de se faire passer pour morte, et, avec l'aide d'une des dames de sa suite, la comtesse Warbeck, elle serait passée en France d'abord, pour gagner ensuite la Louisiane et y épouser un officier français, le chevalier d'Auban, dont elle avait eu une fille. Au bout de dix ans de ce mariage, on la retrouvait à Paris, où son mari venait consulter les médecins et subir une opération. Elle était reconnue au jardin des Tuileries par un promeneur, qui l'avait vue à Pétersbourg et qui était le futur maréchal de Saxe. Il voulait parler au Roi de cette rencontre; mais elle lui faisait promettre de garder le silence pendant trois mois, et, à

l'expiration de ce délai, elle avait disparu. Elle était partie pour l'île de Bourbon, où son mari avait repris du service. Le Roi, mis au courant, transmettait la nouvelle à l'impératrice Marie-Thérèse, qui était la propre nièce de la ressuscitée et qui lui offrait un asile dans ses États, à condition qu'elle consentirait à quitter celui dont elle portait le nom. Elle refusait. Elle ne revenait en France qu'après la mort du chevalier, en 1760, et vivait alors très retirée, à Vitry, dans une maison de campagne que le président Feydeau lui vendait pour cent douze mille francs. On voit que les détails sont précisés. Elle y recevait une pension de quarante-cinq mille livres servie par l'Impératrice, sa tante, mais en distribuait les trois quarts en aumônes. L'aventure était assez généralement connue à Paris; si bien que, s'occupant à cette époque de son histoire de Russie sous Pierre le Grand, Voltaire s'adressait au duc de Choiseul pour être édifié à son sujet. Le ministre disait connaître l'histoire, comme tout le monde, mais ne pouvoir se porter garant de son authenticité (1).

La prétendue princesse mourut en 1771, et les journaux de la capitale publièrent au long, à cette occasion, l'étrange biographie posthume dont je viens d'indiquer les traits principaux. Catherine II, qui régnait alors en Russie, s'en émut et répondit par une argumentation en six points. « Tout le monde « sait, y affirmait-elle, que la princesse est morte de la poi« trine en 1715, et qu'elle n'a jamais eu à subir de mauvais « traitements. — Tout le monde sait, riposta un des jour« nalistes mis en cause, que Pierre III est mort d'apoplexie. » L'ambassadeur d'Autriche, ceci est un point d'histoire, assista à l'enterrement de la solitaire de Vitry, et l'abbé Sauvestre, aumônier de la cour, y officia par ordre du Roi. Voltaire, toutefois, paraît avoir été édifié antérieurement déjà sur le

(1) La réponse est jointe à un des *Mémoires* recueillis par Voltaire pour son ouvrage. Ces documents dont Oustrialof a déploré à tort la perte, car ils se sont conservés dans la bibliothèque du philosophe que l'on sait transportée à Saint-Pétersbourg, témoignent d'un travail très consciencieux, bien qu'on y rencontre des notes et des réflexions assez singulières, comme celle-ci : « Camshatka, grand pays où ni pain ni vin... Comment messe? »

compte de l'énigmatique personne : dans une lettre à madame Fontaine, datée de septembre 1760, il plaisante la crédulité des Parisiens, et, dans une autre à madame Bassewitz, il affirme un peu plus tard que le chevalier d'Auban a épousé une aventurière polonaise. En 1781, un habitant de la capitale a eu la curiosité de consulter à la paroisse de Vitry l'extrait mortuaire de la défunte. Il y a lu, paraît-il, le nom de Dortie-Marie-Élisabeth Danielson (1).

Je ne saurais en dire davantage.

IV

Le 28 août 1716, après un silence de six mois, Pierre, qui a quitté Pétersbourg depuis le commencement de l'année, envoyait à son fils une nouvelle mise en demeure : « S'il voulait rester dans le monde, il devait faire acte de prince en rejoignant son père pour faire campagne avec lui ; s'il aimait mieux devenir moine, le moment était venu de donner suite à l'intention qu'il avait annoncée, en faisant choix d'un monastère, et en indiquant le jour auquel il s'y ferait recevoir. »

A en croire certains témoignages, le Tsar aurait prévenu la décision du Tsarevitch en optant pour une abbaye à Tver et en y faisant préparer une cellule, à laquelle les dispositions prises ont donné toute l'apparence d'une prison (2). Les amis

(1) *Journal de Paris*, 15 février 1771. A consulter sur cet épisode : *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale*, par le chevalier Bossu, Paris, 1877 (c'est le premier ouvrage qui y fasse allusion) ; *Continuation de l'Histoire moderne de l'abbé de Marcy*, par Richer ; *Extrait du Mémorial de M. Duclos, historiographe de France*, inséré dans les *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire*, Bruxelles-Paris, 1781 ; Levesque, *Histoire de Pierre le Grand*, t. V, p. 8 et suiv. ; *Antiquité russe*, 1874, p. 360 et suiv. ; Zschokke a écrit sur ce thème, en 1804, une nouvelle très ingénieuse, et le théâtre des Variétés, à Paris, a représenté sous le titre de *Madame Péterhof* un vaudeville-anecdote en un acte mettant à la scène le même sujet.

(2) *Messager russe*, 1860, n° 13.

du jeune prince ont-ils eu connaissance de ce détail? Ce serait leur excuse. La décision à laquelle leur avis unanime pousse le malheureux Alexis est, en tout cas, fort prompte. Il annonce à Menchikof qu'il part pour se rendre auprès de son père, demande mille ducats pour son voyage et la permission d'emmener Euphrosine, obtient encore deux mille roubles du Sénat et se met en route dans la direction de Riga, le 26 septembre 1716. Mais son valet de chambre Afanassief, qu'il laisse à Pétersbourg, est instruit par lui, au dernier moment, de ses intentions secrètes : il ne songe pas à rejoindre le Tsar; il va à Vienne, pour se mettre sous la protection de l'Empereur. Kikine y est allé, voici quelques mois, pour sonder le terrain, et a envoyé des nouvelles rassurantes : l'Empereur ne livrera pas son beau-frère et lui donnera trois mille florins par mois pour vivre.

A Libau, le fugitif rencontre sa tante, Marie Aléxiéiévna, et la met aussi dans la confidence de ses projets. Elle est effrayée : « Où prétends-tu te cacher? Il te trouvera partout. » Elle ne l'encourage pas, mal disposée pour Pierre à cause de son second mariage, mais ayant une idée terrifiante de sa toute-puissance. Alexis cherche à la rassurer, se rassure lui-même avec les espérances données par Kikine et continue sa course.

Pierre sera assez longtemps sans savoir ce que son fils est devenu. A la première nouvelle de sa disparition, il a lancé à sa poursuite ses plus fins limiers : Viéssélovski, son résident à Vienne, Roumiantsof, puis Tolstoï, et une véritable chasse à courre a commencé. « Nous sommes sur la piste; nous allons joindre la bête », sont les termes dont se servent les poursuivants. La course durera près d'une année.

Le soir du 10 novembre 1716, le Tsarevitch s'est présenté brusquement, à Vienne, chez le vice-chancelier comte Schönborn, et « gesticulant très fort, jetant à droite et à gauche des regards effarés, courant d'un bout de la chambre à l'autre », il a réclamé la protection de l'Empereur pour le salut de sa vie; il a accusé ses précepteurs de l'avoir mal élevé, Menchikof d'avoir ruiné sa santé en le poussant à l'ivrognerie, son

père de vouloir le tuer en le surmenant, et a fini par demander de la bière. Très embarrassés, l'Empereur et ses conseillers ont pris le parti de chercher à accommoder le différend entre le père et le fils, et de cacher celui-ci en attendant. Un vieux donjon de la vallée du Lech, demantelé depuis, en 1800, par les soldats de Masséna, le château d'Ehrenberg, leur a paru une cachette suffisamment sûre, et Alexis s'y est laissé conduire et enfermer, dans le plus grand incognito, comme prisonnier d'État.

Il y fut dépisté au mois de mars seulement de l'année suivante. Accompagné de plusieurs officiers, Roumiantsof vint rôder dans les environs de la petite forteresse. Le bruit courut qu'il avait ordre de s'emparer du fugitif, coûte que coûte. On décida alors de le faire passer à Naples, cédée, on le sait, à la maison impériale par le traité d'Utrecht. On l'engagea à se séparer de ses serviteurs moscovites que leur ivrognerie habituelle rendait compromettants. Il insista pour garder un page, et on le lui laissa pour des raisons que le comte Schönborn explique ainsi qu'il suit dans une lettre adressée au prince Eugène de Savoie : « Notre petit page... enfin est avoué « femelle, mais sans hyménée, apparemment aussi sans « hymen, parce que déclarée pour maîtresse et nécessaire à « la santé (1). »

On l'a deviné, ce page, c'était Euphrosine. Une paysanne finnoise, serve de Viaziemski, ou captive d'un général victorieux, comme Catherine : les témoignages varient à cet égard. Grande, forte, les lèvres grosses, rousse, au dire de Roumiantsof; petite de taille, au rapport de Viessélovski; fille du peuple, en tout cas, et très commune. Comment est-elle arrivée à acquérir sur le cœur d'Alexis une de ces possessions absolues qui constituent le fond habituel des tragédies humaines? C'est l'éternel mystère. Le malheureux prince semble avoir hérité

(1) Oustrialof, t. VI, p. 95. Pour tous les détails qui suivent, je m'en rapporte, sauf indication contraire, aux documents publiés par cet historien dans le sixième volume de son ouvrage consacré exclusivement au *Tsarevitch et à son procès*.

de son père, avec l'intelligence et la volonté en moins, l'espèce de sensualité très grossière et pourtant affectée de sentimentalisme qui transparaît dans la plupart des liaisons amoureuses du grand homme. A Naples, Euphrosine décidera de sa destinée.

Roumiantsof l'y suivit d'abord, puis, revenant à Vienne, il se joignit à Tolstoï pour réclamer officiellement de l'Empereur la livraison du Tsarevitch. L'affaire était grave. Le Tsar paraissait résolu aux moyens extrêmes; or, avec l'armée qu'il avait en Pologne, il semblait fort capable de convertir en réalités les menaces qui perçaient sous le langage hautain de ses agents. La Silésie était à sa portée et même la Bohême, où il trouverait assurément un bon accueil au sein de la population slave du pays. Charles VI cherche à temporiser encore. Il écrit au roi Georges d'Angleterre pour l'intéresser à la cause du fils persécuté et veut voir la fin de la campagne en cours, qui n'a pas l'air de tourner à l'avantage du Tsar. En attendant, il persuade aux deux Russes de faire eux-mêmes leurs affaires à Naples. Peut-être le Tsarevitch consentirait-il à se remettre de son plein gré entre leurs mains. Ils y vont, et une lutte s'engage, dans laquelle le comte Daun, le vice-roi, n'a pas le beau rôle. On lui a envoyé de Vienne l'ordre de faciliter aux agents du souverain moscovite une entrevue avec le jeune prince, de contraindre même au besoin ce dernier à l'accepter. Il leur ouvre toutes grandes les portes du château de Saint-Elme, où le fugitif a été enfermé. Il a compris que son maître avait grande envie de se débarrasser de son protégé, et il ne se trompait guère à cet égard. Tolstoï et Roumiantsof se chargeront de le pousser aux conséquences extrêmes de cette supposition.

Alexis a à subir un siège en règle. On lui montre d'abord une lettre de son père, menaçante et clémente à la fois, lui promettant le pardon de toutes ses fautes en échange d'une prompte soumission. Sinon, le Tsar déclarera la guerre à l'Empereur et reprendra son fils de vive force. Il ne se laisse pas ébranler. Mais alors le secrétaire du comte Daun, Weinhart, acheté avec quelques ducats, lui glisse dans l'oreille un avis

confidentiel : l'Empereur a résolu de l'abandonner. Puis c'est Tolstoï, qui au courant d'une conversation laisse tomber la nouvelle de l'arrivée prochaine de Pierre en Italie. Alexis tressaille, épouvanté déjà. Enfin, dépassant la limite de ses instructions, Daun lui-même intervient avec une autre menace d'un effet plus immédiat : s'il veut rester à Saint-Elme, le Tsarevitch doit se résigner à quitter Euphrosine. Et la serve entre à son tour en scène ; elle a pris cause — elle s'en vantera plus tard — pour le père contre le fils, gagnée, elle aussi, par des dons ou des promesses, et elle appuie l'assaut par ses larmes et ses supplications. Alexis est réduit à merci.

Il ne met que deux conditions à son obéissance : on le laissera vivre tranquillement dans ses terres et on ne parlera plus de le séparer de sa maîtresse. Tolstoï et Roumiantsof y souscrivent, s'engageant même à obtenir le consentement du Tsar au mariage du Tsarevitch avec cette fille. Il écrit à son père une lettre très humble, de repentir pour le passé et de prière pour les vœux suprêmes qu'il vient de former; puis, après une excursion à Bari, où il a tenu à visiter les reliques de saint Nicolas, il se laisse emmener. Confiant et gai bientôt, enchanté quand il a reçu en route la réponse de Pierre, qui lui donne satisfaction : il épousera Euphrosine, le Tsar prescrivant seulement la célébration du mariage en Russie, dans un endroit écarté, « pour éviter une plus grande honte ». La Finnoise se trouvant enceinte, il est obligé de la laisser en Italie; mais elle le rejoindra après ses couches, et il charge un frère à elle de la garde de ce trésor; il écrit à cet homme : « Ivan Feodorovitch, salut! Je te supplie de veiller sur ta sœur et ma femme (quoique non accomplie encore, mais j'ai l'ordre) (*sic*), pour qu'elle n'ait pas de chagrin, car rien n'a fait obstacle à l'accomplissement que sa grossesse, qui avec l'aide de Dieu aboutira heureusement. » La lettre contient un *post-scriptum* à l'adresse d'un des serviteurs de l'aimée, où se traduit toute la sollicitude, comme aussi toute la rudesse de l'amant : « Alexandre Mihaïlovitch ! Chienne, p... (*sic*), amuse Euphrosine comme tu pourras, pour qu'elle n'ait pas

de chagrin, car tout va bien, seulement à cause de son ventre on ne peut accomplir vite. »

Euphrosine paraissait assez facile à amuser; sur la route qui conduisait à la torture et à la mort l'homme par elle livré, elle ne songeait qu'à se divertir en dépensant l'argent gagné, le prix du sang. A Venise, elle achetait treize aunes de drap d'or pour cent soixante-sept ducats, une croix, des boucles d'oreilles, une bague en rubis; elle allait entendre un concert et regrettait de ne trouver ni opéra ni comédie. Pensait-elle à l'avenir, au réve d'amour sans soucis, au calme bonheur d'une retraite partagée avec *Aphrosiniouchka*, dont lui parlaient toutes les lettres d'Alexis? Ses réponses banales, dictées à un secrétaire, n'en disent rien. Elle n'y ajoutait que quelques lignes de sa main, d'une grosse écriture mal formée, pour réclamer l'envoi de quelque friandise nationale, caviar ou cacha.

Une chance de salut restait au malheureux Alexis. Ce qui s'était passé à Naples n'avait pas laissé de mettre l'Empereur en émoi et en quelque embarras avec sa conscience. N'avait-on pas fait violence au Tsarevitch? Il comptait voir son beau-frère au passage et l'interroger. Soudain il apprenait que le prince était déjà à Brünn, en Moravie. Tolstoï et Roumiantsof lui avaient fait traverser Vienne nuitamment. Ils dérobaient leur prise. Noblement, Charles VI fait son devoir. Le gouverneur de la province, comte Colloredo, reçoit l'ordre d'arrêter les voyageurs, de voir le Tsarevitch *sans témoins*, de lui demander s'il revient en Russie *de son plein gré*, et, en cas de réponse contraire, de lui donner les moyens de rester en Autriche, en prenant toutes les mesures nécessaires pour garantir sa sécurité. L'ordre ne sera pas exécuté, hélas! A l'auberge où Alexis est descendu avec son escorte, une scène a lieu, où se révèle tout l'acquis de force morale que le règne de Pierre et son école ont déjà réalisé. En plein pays d'Empire, les agents du Tsar barrent passage au représentant de l'Empereur. S'il le faut, ils mettront l'épée à la main pour défendre l'accès du Tsarevitch. Coloredo .réclame de nouveaux ordres, et, hélas encore! le conseil impérial se prononce pour l'abstention.

Le sort d'Alexis est consommé; le 31 janvier 1718, Pierre a la sombre joie de savoir son fils de retour à Moscou.

V

En Europe, personne à ce moment ne se doutait de ce qui attendait là-bas l'infortuné, et la défaillance des conseillers impériaux trouve une justification partielle dans ce fait. La *Gazette de Hollande* annonçait même le prochain mariage du prince avec sa cousine, Anna Ivanovna. En Russie, par contre, l'émoi était vif. Pendant la longue absence du Tsarevitch, les bruits les plus contradictoires avaient circulé : on l'avait cru tour à tour fiancé à une princesse allemande, enfermé dans un cloître, mis à mort par l'ordre de son père, caché sous un nom d'emprunt dans les rangs de l'armée impériale. La vérité, enfin connue, a jeté parmi ses partisans avoués ou secrets une alarme terrible. Bien sûr, Pierre ne se contenterait pas d'avoir retrouvé son fils. Il y aurait enquête, recherche des complices et séances aux chambres de torture de Préobrajenskoïé. Le complice le plus directement compromis, Kikine, a même essayé d'engager Afanassief, le valet de chambre, à aller au-devant de son maître pour le prévenir; mais craignant de provoquer des soupçons, l'homme n'a pas voulu bouger. Personne, parmi les intéressés, n'a fait fond un instant sur le pardon octroyé par le Tsar au coupable. Et Pierre ne tardera pas, en effet, à justifier sur ce point l'opinion commune.

Et d'abord le 3 février 1718 une assemblée du haut clergé et des dignitaires laïques est convoquée au Kreml. Alexis paraît devant elle, en accusé, sans épée. En l'apercevant, Pierre s'emporte, l'accable d'injures et de reproches. Le Tsarevitch tombe à genoux, s'inondant de larmes, balbutiant des excuses, implorant à nouveau ce pardon, sur la foi duquel il s'est laissé conduire là, comme à l'abattoir. Pardonné il sera; mais il a

fait ses conditions, le Tsar va faire les siennes. Coupable et indigne, le prince doit renoncer solennellement à la couronne et dénoncer les participants de sa faute, tous ceux qui l'ont conseillé pour sa fuite criminelle ou l'y ont aidé. C'est ce qu'on prévoyait ; c'est l'enquête avec tout son cortège de tortures et de supplices. Dans la cathédrale de l'Assomption, au lieu même où il était appelé à ceindre un jour le diadème, devant l'Évangile, Alexis abdique ses droits au trône, reconnaissant comme héritier son frère cadet, Pierre, le fils de Catherine, et dans une salle basse du Kreml, où son père s'enferme en tête à tête avec lui, il livre des noms, tous ceux dont il peut se souvenir, tous ceux qui, dans sa mémoire effarée, correspondent à un encouragement, un témoignage de sympathie, une simple parole affectueuse, recueillie au milieu de la crise morale qui a déterminé son évasion.

Il est averti : une seule omission, une seule réticence lui feront perdre le bénéfice de ses aveux.

Kikine est désigné le premier, puis Viaziemski, Vassili Dolgorouki, Afanassief, d'autres encore, en foule ; la tsarevna Marie elle-même, à cause de cette rencontre à Libau, où pourtant elle s'est montrée si réservée. Pierre rugit de colère à chaque nom. Kikine a compté, jusqu'en 1714, parmi les plus intimes de son entourage. Weber a vu plus d'une fois le Tsar le tenant embrassé *pendant plus d'un quart d'heure*(1). Dolgorouki est le seul membre de la vieille aristocratie auquel le souverain ait accordé une grande confiance. Tous deux sont amenés à Moscou avec un carcan de fer au cou, et l'enquête commence.

Elle met promptement en évidence ce fait qu'il n'y a jamais eu entre Alexis et ses amis aucune entente en vue d'un but déterminé, pas l'ombre d'une conspiration proprement dite. Sur ce point, la diplomatie étrangère, dont les rapports sont assez unanimes en sens contraire, a dû se laisser égarer par les apparences ou obéir à une pensée de basse complaisance. Alexis pouvait bien *avoir pour lui,* ainsi que l'affirmait le rési-

(1) Herrmann, *Peter der Grosse und der Tsarevitch Alexei*, Leipzig, 1880, p. 122.

dent hollandais, la noblesse humiliée, le clergé dépouillé, le peuple écrasé sous le triple joug du servage, de l'impôt et du service militaire viager (1); c'étaient des partisans, mais non pas des conjurés. Encore n'offraient-ils à la vue que les éléments d'un parti ; nulle trace d'organisation. De Bie parle même de deux complots ayant simultanément et séparément poursuivi le même but : l'intronisation d'Alexis, la proscription de tous les étrangers et la conclusion d'une paix quelconque avec la Suède. C'est une pure imagination ; les brasiers de Préobrajenskoïé n'en ont rien appris. Appelé à prêter serment au nouvel héritier du trône, un commis des bureaux de l'artillerie, Dodoukine, remplaçait la formule par une violente protestation. C'était un martyr politique ; ce n'était pas un conspirateur (2).

A Vienne, où il a séjourné quelques semaines, Kikine s'est mis en rapport avec quelques réfugiés, débris d'anciens partis politiques, quelques vieux *Streltsy* ayant échappé par miracle aux massacres de 1698. Il a conservé, d'autre part, des intelligences dans l'entourage du Tsar, une liaison avec Poklanovski, un *dienchtchik* favori du maître, un de ceux dans les bras desquels Pierre avait l'habitude de dormir. Au moment de sa fuite, Alexis a eu une entrevue avec Abraham Lapouhine, un frère d'Eudoxie, qui lui a donné des nouvelles de la recluse. Le pauvre Tsarevitch conspirait si peu avec celle-ci qu'il ignorait même si elle était encore en vie ! En apprenant qu'elle se trouvait dans un grand dénuement, il a chargé Lapouhine de lui remettre cinq cents roubles. C'est tout ce que l'enquête parvient à recueillir en fait de chefs d'accusation, avec quelques propos malsonnants ayant échappé au jeune prince dans ses moments de colère ou d'ivresse. En parlant de son mariage avec Charlotte, il s'est plaint des conseillers de son père « qui l'ont embâté d'une diablesse », et a juré d'en tirer vengeance. Il a dit en pensant à eux : « Je crache sur tout ce monde !

(1) Dépêches de de Bie des 8 janvier 1717, 24 février et 10 mai 1718 : Archives de la Haye ; Dépêche de La Vie du 26 février 1718 : Aff. étr. de France.
(2) SOLOVIEF, t. XVII, p. 216.

« Vive le petit peuple ! Vienne mon temps, et que mon père « ne soit pas présent, je dirai un mot à l'oreille des évêques, « ils le rediront aux popes et ceux-ci à leurs paroissiens, et « l'on me fera régner malgré moi. »

Tout cela n'est ni très méchant, ni très sérieux, et, de plus, en quittant la Russie, Alexis gardait la résolution très sincère de s'en tenir à l'abdication volontaire que les dernières entreprises de son père sur son indépendance lui avaient dictée. Ses dépositions ne varieront jamais à cet égard, alors même qu'il n'aura plus aucun intérêt à mentir ou à cacher quoi que ce soit. Son plan, que sa faiblesse l'a empêché de suivre jusqu'au bout, consistait à attendre à l'étranger la mort de son père, pour s'emparer alors de la régence pendant la minorité de son frère.

Que veut donc le Tsar avec tout l'appareil judiciaire qu'il met en branle ? Il ne le sait probablement pas très bien luimême. Les desseins arrêtés de longue main qu'on a supposés de sa part pour engager le malheureux Alexis dans une sorte d'engrenage, au bout duquel, de fautes en fautes et de défaillances en défaillances, il mettrait sa tête en jeu (1), ne sont confirmés par aucun fait précis et sont contredits par tout ce que nous savons du caractère de Pierre. Il n'est pas l'homme de ces combinaisons. Vraisemblablement il s'est laissé conduire par les événements, en les accommodant avec ses passions. Pour le moment, du reste, il se contentera des victimes que les aveux de son fils et l'enquête étendue jusqu'au couvent de Souzdal livrent à sa vindicte. Kikine est roué après avoir reçu en quatre fois cent coups de knoute. Le malheureux Afanassief, coupable seulement d'avoir recueilli les confidences de son maître, a la tête tranchée. On connaît le sort d'Eudoxie et de Glébof. Très chargés par Alexis, Dolgorouki et Viaziemski doivent probablement à cette insistance du Tsarevitch de s'en tirer avec la confiscation de leurs biens, la perte de leurs emplois et l'exil. Dénoncé par Glébof comme ayant encouragé les espérances d'Eudoxie, mis à la torture,

(1) Pogodine, *Le procès du Tsarevitch Alexis*, dans la *Rousskaïa Biéssiéda*, 1860, t. I, p. 1-110.

Dosithée, évêque de Rostof, reconnaît avoir prophétisé à l'ex-Tsarine la mort prochaine de Pierre et l'avènement d'Alexis ; mais, interpellant l'assemblée des *arhireïs* chargée de prononcer sa dégradation, il fit entendre ces mots significatifs : « Regardez ce que vous avez tous au fond des cœurs ; *portez* « *vos oreilles au milieu du peuple* et répétez ce qu'elles enten- « dront. » Il subit, lui aussi, le supplice de la roue avec un de ses prêtres. Les têtes des suppliciés sont fichées sur des piques, leurs entrailles brûlées. Poklanovski a la langue, les oreilles et le nez coupés. Une princesse Troïékourof, deux nonnes, un grand nombre de gentilshommes, dont un Lapouhine récemment revenu d'Angleterre, reçoivent le *knoute*. La princesse Anastasie Galitsine, la joyeuse commère qui, informée par l'abbesse de Souzdal des relations d'Eudoxie avec Glébof, a gardé le silence, échappe au *knoute*, mais a les *batogues*. Pierre fait assister son fils aux exécutions qui durent trois heures, puis l'emmène à Pétersbourg.

Alexis se croit maintenant hors d'affaire et se montre très satisfait de son sort. L'adversité l'a rendu insensible. Il n'a plus de cœur que pour son Euphrosine. Il lui écrit pour lui annoncer que son père est parfait maintenant et l'a invité à sa table. Il se dit très satisfait d'être délivré du titre d'héritier : « Nous « n'avons jamais songé, tu le sais bien, qu'à vivre tranquilles « à *Roshestvienka*. Être avec toi et en paix jusqu'à la mort est « mon seul désir (1). » Sa lettre était peut-être pour les lecteurs du cabinet noir ; mais très certainement il pensait plus que jamais à épouser la Finnoise. Avant de quitter Moscou, il s'était jeté aux pieds de Catherine pour lui demander de favoriser cette union.

(1) Lettre citée par Kostomarof (*Le Tsarevitch Alexis*, dans l'*Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, janvier-février). Elle ne se trouve pas chez Oustrialof.

VI

Euphrosine arrive à Pétersbourg le 15 avril 1718 et provoque une curiosité générale, qui se change aussitôt en stupeur. Comment, c'est cela dont le Tsarevitch s'est si fort épris (1)! On l'enferme à la forteresse, on lui fait subir quelques interrogatoires, et soudain la nouvelle se répand que le Tsarevitch a été arrêté. Il avait jusqu'à présent conservé sa liberté, vivait dans une maison voisine du palais, avec une pension de quarante mille roubles (2). Les dépositions de cette fille ont-elles mis en lumière des faits nouveaux? Pas que l'on sache. Étant à Ehrenberg, le Tsarevitch a écrit à ses amis de Russie, au Sénat, aux évêques, pour se rappeler à leur souvenir, et aussi à l'Empereur pour solliciter sa protection. Il a parlé d'une révolte dans l'armée russe cantonnée en Mecklembourg, de troubles dans les environs de Moscou, et s'est réjoui de ces nouvelles données par les gazettes. A Naples, il a continué sa correspondance et ses propos malsonnants. Il a annoncé l'intention d'abandonner Pétersbourg quand il serait au pouvoir, pour vivre l'hiver à Moscou et l'été à Iaroslav, de n'avoir plus de vaisseaux et de garder quelques troupes seulement pour la défense du pays. En apprenant la maladie du petit Pierre Pétrovitch, il a dit à sa maîtresse : « Tu vois, mon père fait ce « qu'il veut, et Dieu fait ce qu'il veut. » Enfin, se voyant abandonné par l'Empereur, il a songé à se mettre sous la protection du Pape. Ce sont des redites. Et Pierre en était si bien convaincu lui-même tout d'abord, que l'arrestation d'Alexis avait lieu *au bout de deux mois seulement*. Dans l'intervalle, le prince était interrogé, sans doute, sur les particularités révélées par sa maîtresse, peut-être même avec l'emploi des moyens

(1) De Bie aux États généraux, 29 avril 1718. Archives de la Haye.
(2) SBORNIK, t. XXXIV, p. 331.

de coercition dont son père avait une si courante habitude. En mai, il accompagnait le Tsar à Peterhof, et ce n'était pas assurément pour une partie de plaisir. Plus tard, un paysan du comte Moussine Pouchkine sera condamné aux galères pour avoir raconté qu'étant à la campagne avec le souverain, le Tsarevitch avait été conduit dans une remise écartée, et qu'on avait entendu des cris et des gémissements sortant de ce bâtiment (1). Mais, jusqu'au 14 juin, Alexis demeurait libre.

La veille de ce jour, Pierre a convoqué à nouveau une réunion de dignitaires ecclésiastiques et laïques et leur a remis une déclaration, dans laquelle, faisant appel à leur justice, il leur a demandé de prononcer, entre lui et son fils, lequel, en cachant une partie de la vérité, a rompu le pacte de clémence consenti en sa faveur. Évidemment le souverain a fini par trouver dans les dépositions d'Euphrosine un prétexte à la reprise du procès terminé à Moscou. Mais pourquoi a-t-il cherché ce prétexte? Peut-être s'est-il convaincu du danger créé par la nouvelle situation de l'ex-héritier. Cette situation, il l'avait jugée précédemment inacceptable. Mais peut-être aussi a-t-il simplement cédé à l'attrait, à l'horrible entraînement de la procédure meurtrière qu'il s'est plu à remettre en mouvement. C'est lui qui, croirais-je volontiers, est pris dans l'engrenage. Ses instincts d'inquisiteur, de despote, de justicier implacable se sont exaspérés. Il voit rouge.

Dans l'assemblée à laquelle il a fait appel, le clergé est fort en peine du jugement à rendre ; il se tire d'affaire, au bout de cinq jours, en invoquant tour à tour l'Ancien et le Nouveau Testament : le premier fournit des exemples qui autorisent le père à punir son fils; le second en fournit d'autres, plus cléments, dans l'aventure du fils prodigue et de la femme adultère. Le Sénat réclame un supplément d'instruction. C'est sans doute le vœu de Pierre, et c'est la perte irrémédiable d'Alexis. L'affreux appareil de souffrance et de mort ne lâchera plus sa proie.

Après une nouvelle comparution devant la haute assemblée,

(1) *Messager russe*, 1861, n° 21.

qui ne donne comme résultat que la confirmation des anciens aveux : toujours l'histoire monotone et insignifiante des liaisons entretenues avec les partisans de l'ancien régime, des espérances nourries en commun, le 19 juin le Tsarevitch est appliqué pour la première fois à la torture. Vingt-cinq coups de knoute et un aveu nouveau : Alexis a souhaité la mort de son père. Il s'en est accusé devant son confesseur et a reçu de lui cette réponse : « Dieu te pardonne, nous la souhaitons tous. » Interrogé à son tour, Ignatief confirme la déposition. Mais, en somme, elle ne porte que sur une pensée coupable. Ce n'est pas assez. Trois jours plus tard, le Tsarevitch est mis en présence d'un questionnaire en trois points : « Pourquoi a-t-il « désobéi à son père? Comment n'a-t-il pas craint le châtiment « auquel il devait s'attendre? Pourquoi a-t-il songé à recueillir « l'héritage paternel par des voies illégitimes? » Alexis a, dès à présent, perdu pied dans le gouffre où il se sent entraîné. Il n'a plus qu'un souci : couvrir Euphrosine. Il a été, croit-on, confronté avec elle et a entendu sortir de sa bouche des paroles qui mentaient à son amour, qui l'accusaient. N'importe; il l'aime et l'aimera, jusqu'à la mort. Il charge tout le monde et se charge lui-même, en s'obstinant à la mettre hors de cause. Elle n'a rien su, rien fait, que de lui donner de bons conseils, qu'il a eu le malheur de ne pas suivre. Conçues sous l'empire de cette préoccupation, ses réponses au questionnaire révèlent toute la pitoyable agonie de son âme : « J'ai été élevé par des « femmes, qui ne m'ont appris que des momeries, pour les« quelles j'avais, d'ailleurs, naturellement de l'inclination. Je « n'avais pas envie de travailler, ainsi que mon père l'exigeait « de moi. Viaziemski et Narychkine, à leur tour, ne m'ont « poussé qu'à bavarder et à m'enivrer avec des popes et des « moines. Menchikof seul m'engageait au bien. Ainsi peu à peu « non seulement les entours de mon père, mais sa personne « elle-même, me sont devenus odieux, et mon séjour à l'étran« ger, où mon père m'a envoyé pour mon bien, n'a pas suffi « à m'amender. Que je n'aie pas redouté davantage sa juste « colère, cela vient de ma mauvaise nature. Depuis mon

« enfance, je me suis trouvé éloigné du bon chemin, et, ne « voulant pas suivre mon père, j'ai dû chercher ma voie ail- « leurs. »

Tolstoï, qui fait office de juge d'instruction, n'est pas satisfait de ces palinodies. Il voudrait quelque chose de plus précis, un fait auquel on puisse accrocher un réquisitoire. A force d'insistances, il finit par arracher au malheureux cet autre aveu « qu'il *aurait* accepté le secours de l'Empereur pour conquérir la couronne à main armée ». Mais ce secours lui a-t-il été offert? Non. Et l'enquête revient à son point de départ. Toujours des intentions coupables, des pensées criminelles; pas un acte! Il faut tâcher encore d'avancer. Le 24 juin, nouvelle séance en chambre de torture. Quinze coups. Résultat : néant. L'accusé a eu confiance en Étienne Iavorski, l'évêque frondeur, mais n'a eu même jamais d'entretien avec lui. D'autres le lui ont indiqué comme sympathique à sa cause. C'est fini. Le knoute et l'estrapade ne donneront plus rien. On est forcé d'arriver à la conclusion.

Quelle sera-t-elle? A cet égard, point de doute. Il est inadmissible qu'on ait travaillé pour rien. Il est inadmissible qu'un Tsarevitch ait été livré aux mains du bourreau pour sortir indemne de son procès et de sa prison, et porter au dehors, sur son dos labouré par les lanières sanglantes, l'atroce témoignage de l'iniquité paternelle. Mais Pierre osera-t-il?

Le héros de la légende du dixième siècle, Vassili Bousslaiévitch, en lutte avec les Novgorodiens, lève l'épée sur son propre père. Pour le retenir, sa mère saisit par derrière les pans de son vêtement, et le héros de lui dire : « Vous êtes adroite, la « vieille! Vous avez su vous y prendre pour maîtriser ma « grande force. Si vous m'aviez abordé en face, je ne vous « aurais pas épargnée, Madame ma mère ; je vous aurais tuée, « comme un moujik de Novgorod! » Pierre est de cette race; il est le dernier représentant du cycle épique des terribles batailleurs, et il n'a personne derrière lui pour l'arrêter. A travers l'inanité des témoignages recueillis contre lui, Alexis est arrivé pourtant à personnifier, aux yeux du Réformateur,

le parti hostile, contre lequel il a eu à lutter depuis vingt ans. Ce n'est plus un fils, c'est un adversaire, un rebelle, un moujik de Novgorod, avec lequel il s'est vu face à face. Et puis, entre Moscou et Pétersbourg, autour du principal accusé, l'enquête a répandu déjà toute une mer de sang. Vingt-six femmes et combien d'hommes ont gémi sous la morsure des fouets, ont étalé leurs chairs pantelantes au-dessus des rouges brasiers (1)! Les malheureux serviteurs qui ont accompagné Alexis à l'étranger, sans se douter qu'ils faisaient autre chose que leur devoir, ont été knoutés, mis à l'estrapade, envoyés en Sibérie, « parce qu'il n'aurait pas été convenable, a dit le jugement, « de les laisser vivre à Pétersbourg (2) » ! La capitale a été soumise pendant de longs mois à un régime de terreur renforcée. « Cette ville, écrivait La Vie en janvier 1718, semble « être devenue funeste par tant d'accusations ; l'on y vit « comme dans une contagion publique ; l'on ne saurait y être « qu'accusateur ou accusé. » Pierre a subi la contagion. Le sang versé lui a monté à la tête.

Une haute cour de justice, composée avec les membres du Sénat, les ministres, les grands officiers de la couronne, les états-majors de la garde (le clergé, ayant paru se récuser, a été mis hors de cause), est appelée à prononcer la sentence. Cent vingt-sept juges. Tous savent le verdict qu'on attend d'eux, et pas un n'est capable de refuser son vote à la volonté devinée du maître. Un seul, un lieutenant de la garde, refuse sa signature : c'est qu'il ne sait pas écrire. Et le procès arrive à son terme fatal. Le 24 juin, le jugement est rendu : c'est la mort.

Le drame n'est pourtant pas terminé. Il se complique encore d'un dernier épisode, le plus sombre de tous, et d'une des énigmes les plus obscures qui soient dans l'histoire. L'arrêt n'est pas exécuté. Alexis meurt avant que son père se soit décidé à laisser la justice suivre son cours ou à faire grâce. Comment meurt-il ?

(1) Siémievski, *Notes sur le sixième volume d'Oustrialof; Rousskoïé Slovo*, 1860, n° 1, p. 39-45.
(2) Brückner, *Der Tsarevitch Alexei*, p. 207.

VII

Voici la version officielle : « En entendant la lecture du jugement, le Tsarevitch a été frappé d'une espèce d'apoplexie; rappelé à lui, il a demandé à voir son père, a encore confessé ses fautes en sa présence, a obtenu son pardon et a rendu le dernier soupir au bout de quelques instants. » Pierre, affirment les documents émanant de la même source, inclinait à la clémence, mais, « dans cette incertitude et fâcheuse agitation, « il a plu au Dieu tout-puissant, dont les saints jugements « sont toujours justes, de délivrer par sa bonté toute divine la « personne du souverain et son empire de toute crainte et de « tout danger ». Le corps du prince a, d'ailleurs, été exposé pendant huit jours, « avec permission à tout le monde de le voir, afin qu'on pût juger qu'il était mort naturellement (1) ».

La mort naturelle du prince a donc fait l'objet d'un doute. Ce n'est pas seulement le doute, c'est l'affirmation catégorique d'un dénouement contraire, qui paraît dans toutes les autres versions contemporaines de l'événement. Il n'y a de désaccord que sur la nature de la mort violente. Le résident impérial, Pleyer, veut que le Tsarevitch ait eu la tête coupée dans sa prison, et Scherer va jusqu'à désigner le bourreau, c'est le général Weyde. Une demoiselle Krahmer, fille d'un bourgeois de Narva, a passé dans la légende pour s'être employée à recoudre la tête du supplicié au tronc, de façon à faire disparaître la trace de l'assassinat (2), ce qui ne l'a pas empêchée de devenir plus tard maîtresse de cour de la grande-duchesse Nathalie, fille de l'assassiné ! Staehlin sait seulement qu'elle a

(1) *Mémoire* présenté par Kourakine aux États généraux le 6 août 1718. Archives de la Haye. Relation fidèle de ce qui s'est passé au sujet du jugement rendu contre le prince Alexis et des circonstances de sa mort, s. l., 1718. (Publication officielle.)

(2) Dolgoroukof, *Mémoires*, t. I, p. 10.

été chargée d'habiller le cadavre du prince (1), sans qu'il puisse expliquer autrement son intervention. Mais Henri Bruce raconte l'histoire d'une potion que le général Weyde est allé demander pour le prince au droguiste Behr, qui est devenu tout pâle en lisant l'ordonnance (2). On trouve aussi, dans un recueil d'anecdotes publié en Angleterre (3), l'hypothèse d'un poison dont aurait été imprégné le papier remis au Tsarevitch avec le prononcé du jugement. Une lettre d'Alexis Roumiantsof, dont de nombreuses copies manuscrites ont circulé, serait concluante. L'auteur y raconte à un de ses amis, Dimitri Titof, que le Tsarevitch a péri par ordre du Tsar, étouffé avec des coussins, les exécuteurs de la volonté du souverain étant Boutourline, Tolstoï, Ouchakof et lui-même. Mais l'authenticité du document est contestée (par Oustrialof entre autres) et contestable. De Bie et Villebois tiennent pour un coup de lancette, qui aurait ouvert les veines du prince ; mais ils n'ont recueilli que des on dit. Les récits les plus détaillés sont ceux de Lefort, conseiller plus tard de la légation de Saxe et employé alors au service du Tsar, et du comte Rabutin, qui a ultérieurement remplacé Pleyer comme résident. Ils ne diffèrent que sur des points très secondaires. « Le jour de la mort du prince, « raconte Lefort, le Czar, à quatre heures du matin, accom- « pagné de Tolstoï, se transporta à la forteresse dans un des « caveaux voûtés, où il y avait la potence et les autres prépa- « ratifs pour donner les knoutes. L'on y mena l'infortuné, « auquel, après l'avoir élevé, on donna divers coups de « knoute, et ce que je ne saurais croire, quoique l'on m'ait as- « suré, le Père porta les premiers coups. A dix heures avant « midi, on fit la même expédition, et, vers les quatre heures, « il fut si maltraité qu'il mourut sous le fouet (4). » Rabutin est plus affirmatif, et il met aussi Catherine en cause. Pierre a frappé, et, « comme il ne savait pas bien manier (le knoute),

(1) *Anecdotes,* p. 322.
(2) *Mémoires,* p. 186. L'authenticité de ces *Mémoires* est contestée.
(3) *A select collection of singular histories,* Londres, 1774, t. II, p. 123.
(4) HERRMANN, *Geschichte Russlands,* t. IV, p. 330.

« il en donna un tel coup que le malheureux tomba à terre « aussitôt sans connaissance et que les ministres le crurent « mort ». Mais Alexis n'était qu'évanoui, et, en le voyant revenir à lui, Pierre dit avec humeur en s'éloignant : « Le diable ne le prendra pas encore. » Évidemment il comptait recommencer. Catherine lui épargna cette peine. Ayant appris que le prince allait mieux et ayant pris l'avis de Tolstoï, elle envoya auprès du prisonnier le chirurgien de la cour Hobby, qui lui ouvrit les veines. Pierre, averti, vint voir le cadavre, secoua la tête, comme s'il se doutait de ce qui s'était passé, mais ne dit rien (1).

Ces témoignages ont le mérite d'une terrible concordance avec un document d'une sincérité indiscutable : le journal de la garnison de Saint-Pétersbourg, tenu jour par jour dans la forteresse même où le drame s'est joué (2). On y lit ces détails : « Le 14 juin, une chambre de torture spéciale a été établie dans une casemate avoisinant, au bastion Troubetzkoï, la prison où, ce jour même, le Tsarevitch a été enfermé. Le 19, il y a eu deux séances dans cette chambre, de midi à une heure et de six heures à neuf heures du soir ; le lendemain, une troisième séance, de huit heures à onze heures ; le 24, deux séances, l'une de dix heures du matin à midi, l'autre de six heures à dix heures du soir ; le 26, encore une séance, en présence du Tsar, de huit heures du matin à onze heures, et, ce même jour, à six heures du soir, le Tsarevitch est mort. »

Ainsi il y a certitude sur ce point : même après sa condamnation, Alexis a été torturé, ce en quoi, du reste, ses bourreaux n'ont fait que suivre les errements usuels de la procédure criminelle du temps (3). Mais, cela étant, on ne comprend pas, d'une part, pourquoi Pierre ou Catherine auraient eu recours à d'autres procédés pour hâter la fin de leur victime : le knoute

(1) *Büschings-Magazin*, t. XI, p. 487.
(2) Conservé à la Bibliothèque de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.
(3) M. Bruckner (*Der Tsarevitch Alexei*, p. 221) observe qu'il n'est pas expressément fait mention du Tsarevitch, à propos de la séance en chambre de torture du 26. Je ne crois pas que la lecture du document puisse laisser un doute à cet égard.

suffisait; et, d'autre part, l'hypothèse d'une mort précipitée par l'emploi immodéré de la torture acquiert un grand degré de vraisemblance. Des cas analogues se comptent par milliers dans les annales judiciaires de l'époque, et Alexis, on le sait, n'était pas de complexion très résistante. En 1714 déjà, au témoignage de de Bie, il avait eu une sorte d'attaque apoplectique au côté droit (1). Enfin, le caractère *brusque* du dénouement, avec l'intervention probable d'un élément de *violence* quelconque, fer, poison ou torture excessive, semble mis hors de doute par un incident très significatif. Intercepté comme celui de Pleyer, le rapport de de Bie sur la catastrophe a valu à son auteur de pénibles disgrâces et même une violation passablement agressive de son domicile et de son caractère diplomatique. Les témoignages par lui recueillis ont été l'objet d'une enquête spéciale, qui s'est attachée principalement au fait que voici : Un charpentier du nom de Boless, gendre d'une sage-femme hollandaise, Marie van Husse, s'est trouvé occupé à la forteresse au moment de l'emprisonnement du Tsarevitch. Les mets servis au prince étaient préparés dans sa maison. Le lendemain de la mort d'Alexis, la femme de ce charpentier a raconté à sa mère, qui l'a répété à la femme du résident, que la veille, à midi, la table du Tsarevitch avait été encore servie comme à l'ordinaire. Elle a vu les plats, qui ne revenaient pas intacts. Elle n'attachait aucune importance à ce détail; l'enquête lui en a prêté une très considérable et très expressive. Mais, questionnées, avec application de la torture probablement, les deux pauvres femmes n'ont pu que maintenir leur dire, à travers quelques contradictions, et, comme elles ont recouvré ultérieurement leur liberté, sa véracité a dû être mise hors de doute (2). Or, si, quelques heures avant sa mort, Alexis s'est trouvé encore en état de manger, c'est que sa mort a été violente.

Je passe sur les légendes multiples qui, elles aussi, ont dit

(1) Dépêche interceptée du 5 mai 1712. Archives de Moscou.

(2) Voyez le résultat de l'enquête chez OUSTRIALOF, t. VI, p. 289. De Bie a de son côté confirmé son rapport. (*Exhibition* du 8 août 1718. Archives de la Haye.)

leur mot sur le terrible drame. Parmi les paysans, la croyance s'est conservée longtemps à la survie du Tsarevitch, qui aurait miraculeusement échappé à ses bourreaux. Il y a eu même en 1723 un faux Alexis à Pskof, et un autre en 1738 à Iaroslaviets. Et, au fond, je serais même porté à considérer comme peu importante, au point de vue historique, la réalité matérielle des faits qui ont amené la disparition du malheureux prince. Moralement, Pierre en reste responsable de toute manière. Dans ce procès, où les intentions seules ont été mises en jugement, la sienne n'est pas douteuse : il a voulu n'importe comment se débarrasser de son fils, et ce trait sinistre marquera sa physionomie pour l'éternité. Son attitude après l'événement est également pour défier toute tentative d'apologie. Dans le journal de la garnison de Saint-Pétersbourg, dans le journal particulier de Menchikof (1), je trouve, sur l'emploi qu'il fait des premiers jours qui suivent le lugubre dénouement, des renseignements donnant le frisson :

« 27 *juin* (lendemain de la mort du Tsarevitch) : Messe et « *Te Deum* pour l'anniversaire de la bataille de Poltava ; « salves d'artillerie en présence de Sa Majesté... A neuf heures « du soir, le corps du Tsarevitch a été transporté du bastion « Troubetzkoï à la maison du gouverneur.

« 28 *juin :* A dix heures du matin, translation du corps du « Tsarevitch à l'église de la Trinité, où il a été exposé.

« 29 *juin :* Fête de Sa Majesté. Lancement, à l'Amirauté, « du vaisseau nouvellement achevé, le *Liesna*, construit sur « les plans de Sa Majesté. Sa Majesté a assisté à la cérémonie « avec tous les ministres. *On s'y est fort diverti.* »

Dans ses dépêches des 4 et 8 juillet, Pleyer parle aussi d'un dîner, au palais d'Été, donné à la même occasion, d'une fête de nuit et d'un feu d'artifice. Interrogé par les membres du corps diplomatique au sujet du deuil à revêtir, le chancelier a donné une réponse négative, *le prince étant mort coupable*. Et, le résident impérial l'affirme, si Catherine a montré quelque

(1) Conservé aux Archives de l'Empire.

chagrin pendant ces réjouissances profanatrices, Pierre a paru toujours très gai. Cette suprême injure n'a même pas été épargnée à la lamentable destinée du fils d'Eudoxie, abîme d'infortune, où l'on conçoit que l'art et la poésie aient trouvé une source inépuisable de poignante émotion. L'étude très curieuse de Kostomarof est accompagnée de la reproduction du tableau d'un peintre russe d'origine française (Gué) : *Pierre mettant sous les yeux de son fils la déposition d'Euphrosine.*

Qu'est devenue celle-ci ? Elle a reçu, quoi qu'on en ait dit, le prix de sa trahison. Elle a assisté à l'inventaire des effets du Tsarevitch et en a eu une bonne part (1). Au rapport de Pleyer, le Tsar et la Tsarine lui ont témoigné beaucoup de bienveillance, et, à en croire d'autres contemporains, elle a épousé un officier de la garnison de Saint-Pétersbourg, avec lequel elle a vécu trente ans encore dans l'abondance et la paix (2).

Et Pierre a conservé sa belle humeur. Un mois après la catastrophe, le 1er août 1718, écrivant à sa femme, de Revel, c'est sur un ton d'enjouement et avec un contentement visible qu'il en évoque le souvenir, prétendant avoir découvert, à la charge de celui qui n'est plus, des faits plus graves encore que tous ceux précédemment révélés. Alexis aurait cherché à s'entendre avec Charles XII (3). A la fin de l'année, une médaille était frappée par ordre du souverain, où l'on voyait une couronne impériale élevée dans les airs et s'illuminant des rayons du soleil qui perce les nuages. Au bas, cette inscription : *L'horizon s'est éclairci.*

Oui, Pierre a éclairci son horizon avec un coup de foudre ; il a décapité l'hydre de l'opposition ; il a courbé l'esprit de ses sujets sous une terreur plus forte encore que celle dont le procès des *Streltsy* les avait frappés, et il a repris sa course allégrement. Bien que le lugubre procès ne l'eût pas détourné de ses occupations habituelles, pas plus que de ses plaisirs, un léger ralentissement y a pourtant paru : du 21 avril au 21 juin,

(1) Oustrialof, VI, 571.
(2) *Büschings-Magazin*, t. XV, p. 235.
(3) Solovief, t. XVII, p. 232.

vingt e tun oukases seulement ont été publiés, et pas un du 9 au 25 mai (1), alors qu'habituellement cette publication était presque quotidienne. Il doublera la dose maintenant. Il peut légiférer : il a chance d'être mieux obéi que par le passé!

Mais il a soulevé l'opinion publique, hors de son pays tout au moins; et il n'a pas réussi à lui donner le change, en dépit d'un luxe énorme d'apologie officielle : manifestes, « relations fidèles et authentiques », et articles de gazettes libéralement rétribués. Quarante ans plus tard, il mettra encore à une dure épreuve la conscience du moins scrupuleux des publicistes européens. Voltaire écrira confidentiellement à d'Alembert : « Le tsar Pierre me lutine ; je ne sais comment m'y prendre « avec monsieur son fils ; je ne trouve point qu'un prince « mérite la mort pour avoir voyagé de son côté quand son « père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son « père avait la gonorrhée. » Moins explicite avec le comte Chouvalof, il se faisait fort de réfuter Lamberty à l'aide de certains documents favorables substitués à d'autres qui le sont moins ; il déclarait pourtant ne pas pouvoir prendre parti contre Alexis, sous peine de passer pour un historien « lâchement partial », et, sa verve de polémiste l'emportant, il écrivait ce véhément plaidoyer :

« On force, après quatre mois d'un procès criminel, ce « malheureux prince à écrire que, s'il y avait eu des révoltés « puissants qui se fussent soulevés et qui l'eussent appelé, il « se serait mis à leur tête. Qui jamais a regardé une telle « déclaration comme valable, comme une pièce réelle d'un « procès? Qui jamais a jugé une pensée, une hypothèse, une « supposition d'un cas qui n'est pas arrivé? Où sont ces « rebelles? Qui a pris les armes? Qui a proposé à ce prince de « se mettre un jour à la tête des rebelles? A qui en a-t-il « parlé? A qui a-t-il été confronté sur ce point important?... « Ne nous faisons pas illusion! Je vais comparaître devant « l'Europe en donnant cette histoire. Soyez très convaincu,

(1) *Recueil des lois*, 3193-3211.

« Monsieur, qu'il n'y a pas un seul homme en Europe qui « pense que le Czarovitz soit mort naturellement. On lève les « épaules quand on entend dire qu'un prince de vingt-trois « ans est mort d'apoplexie à la lecture d'un arrêt qu'il devait « espérer qu'on n'exécuterait pas. Aussi s'est-on bien donné « garde de m'envoyer aucun mémoire de Pétersbourg sur cette « fatale aventure (1). »

L'infortuné Alexis a trouvé, longtemps après sa mort, le plus éloquent des avocats, et Pierre un redoutable accusateur. La lecture de l'*Histoire de Russie* prouve malheureusement que le comte Chouvalof a découvert ultérieurement, ailleurs, certes, que dans les archives de Saint-Pétersbourg, des arguments propres à ébranler la conviction du plaidant et à le faire changer d'avis. Mais plaidoyer et acte d'accusation restent; ils seront éternellement, vis-à-vis de ce procès, l'expression de la conscience publique, et Pierre en portera éternellement le poids.

Je reconnais volontiers qu'il est de taille à ne pas fléchir sous le fardeau.

Il a tué son fils. A cela pas de justification possible. J'ai repoussé et je repousse encore l'argument de la nécessité politique, invoqué par la défense. Un fait y répond : Pour n'avoir pas voulu de ce fils comme héritier, Pierre a laissé son héritage à qui? A l'inconnu. Catherine l'a ramassé dans une intrigue de cour. Pendant un demi-siècle la Russie sera livrée aux aventures et aux aventuriers. Voilà pour quel résultat le grand homme a fait travailler ses bourreaux. Mais il a été grand et il a fait la Russie très grande. C'est sa seule excuse.

(1) *OEuvres*, t. XII, p. 255.

CHAPITRE IX

LE TESTAMENT DE PIERRE LE GRAND. — CONCLUSION.

I. La mort de Pierre. — II. Le testament apocryphe et le vrai testament du grand homme. — III. Aperçu général.

I

Pierre a pu faire bon marché des vengeances posthumes de l'histoire. Alexis a trouvé dans le destin un vengeur plus prompt. Je ne crois pas qu'en vouant à la mort son fils aîné le souverain ait imité le sacrifice d'Abraham, immolant sa chair à l'avenir de son pays et au salut de son œuvre. Il a montré depuis, en cette matière, une trop grande incurie, dont j'ai déjà indiqué ailleurs les raisons (v. p. 187), dans sa conception puissante, mais courte, des choses, et surtout dans l'infatuation de lui-même où il a vécu, incapable de s'intéresser à cet au delà, ou même de le comprendre en dehors de lui, après lui. Mais, s'étant donné un héritier de son choix, il a dû naturellement se complaire dans l'idée de profiter des loisirs que la guerre lui laissait maintenant pour façonner à sa guise le corps et l'âme de cet enfant de l'amour. Il a tendrement aimé ce puîné. Le 16 avril 1719, moins d'un an après la mort de l'autre, le destin frappait à sa porte : le petit Pierre Pétrovitch, le fils de Catherine, était emporté en quelques jours de maladie, et l'héritier, c'était désormais l'autre Pierre, le fils de Charlotte et de l'assassiné!

Pierre a paru d'abord se cabrer contre cet arrêt du sort,

qui répondait au sien. Son entourage, à commencer par Catherine et Menchikof, en était révolté sans doute aussi. Le souverain laissait pourtant écouler près de deux années sans prendre parti. Le 11 février 1722 seulement, un manifeste revendiquait pour le Tsar, en invoquant l'autorité d'Ivan Vassilévitch, le droit de régler arbitrairement sa succession. C'est le principe de la *pravda voli monarcheï* (la vérité de la volonté souveraine) dogmatiquement exposé en même temps dans un écrit célèbre de Féofan Prokopovitch. Mais on en attendait vainement pendant les années suivantes une sanction pratique. Rien ne venait, à cet égard, si ce n'est cette indication vague et diversement interprétée : le couronnement de Catherine.

Et cependant la santé du maître commençait à donner des inquiétudes aux siens. En mai 1721 déjà Lefort parlait d'un asthme, dont le souverain souffrait beaucoup. On croyait aussi qu'il avait un abcès dans le corps. « Outre ces incommodités », ajoutait le diplomate, « il en est survenu une à Riga, qui aurait bientôt fini la partie et qui était fort hors de saison. Dieu sait son origine, mais l'on s'est aperçu qu'un des pages mal peignés de ce héros a eu le bonheur de tomber malade en même temps que son maître (1). » Le Tsar avait été à l'agonie pendant dix-sept heures, et, à peine remis, il ne songeait pas à se ménager. On observait seulement « qu'il faisait ses dévotions plus attentivement qu'à l'ordinaire, avec des *meà culpà* et des génuflexions et beaucoup de baisers en terre ».

Doué d'un tempérament exceptionnellement robuste, Pierre lui a toujours trop demandé. Il a vécu une double et triple vie. En 1722, au cours de la campagne de Perse, les premiers symptômes d'une rétention de l'urine se manifestaient, et s'aggravaient pendant l'hiver de 1723. Il ne se laissait guère soigner et refusait absolument de prendre du repos. L'affaire Mons, puis celle de Menchikof, auquel il était obligé d'enlever

(1) Sbornik, t. III, p. 332.

la présidence du Collège de la guerre, à cause de ses déprédations, précipitaient le progrès du mal en irritant le malade. Et il continuait à se dépenser sans mesure. Il traitait d'ânes bâtés et renvoyait à coups de *doubina* ses médecins, l'Allemand Blumentrost et l'Anglais Paulson, qui lui prêchaient la modération. En septembre 1724, le diagnostic de sa maladie se précisait : c'était la gravelle, compliquée d'un ressouvenir d'affection vénérienne mal guérie. Il souffrait de violentes douleurs de reins, il rendait « une pierre assez grosse », et quelques jours après « des morceaux de matière corrompue ». Des tumeurs paraissaient aux cuisses et suppuraient (1). Tout cela ne l'empêchait pas d'aller le mois suivant visiter les travaux du canal de Ladoga. Il passait là des nuits très froides sous la tente, plongeait à cheval dans des marécages glacés (2). Son inspection terminée, il courait aux forges d'Olonets, puis aux usines de Staraïa Roussa, et y faisait la besogne d'un ouvrier. Enfin il s'entêtait à retourner à Pétersbourg par eau, en plein novembre. En route, près de la petite ville de Lahta, il voit un bâtiment échoué et des soldats à bord en une situation périlleuse. Il y court, se met dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'équipage est sauvé, mais il rentre dans sa capitale avec une violente fièvre et se couche pour ne plus se relever. Une ponction, conseillée par le médecin italien Lazarotti, est différée jusqu'au 23 janvier, et, opérée alors par le chirurgien anglais Horn, n'a pour effet que de révéler un état désespéré.

Pierre meurt comme il a vécu, succombant à la peine, mais ayant une fois de plus sacrifié son métier de souverain à sa manie de manouvrier. Ce qu'il y a eu toujours d'héroïquement excessif, d'irréfléchi et de disproportionné dans l'ubiquité de son effort s'est manifesté une fois de plus au terme de sa carrière. Toujours il a perdu de vue cette vérité que l'héroïsme

(1) CAMPREDON, 30 septembre 1724. Aff. étr. de France. RICHTER, dans son *Histoire de la médecine en Russie* (t. III, p. 84-94), nie les complications d'origine syphilitique, mais il n'a d'autre autorité à invoquer que celle de l'anecdotier Staehlin.

(2) *Biographie de Munich ; Büschings-Magazin*, t. III, p. 401.

d'un matelot et celui d'un chef d'empire ne sont pas de même nature. Il vient de sauver une barque et la vie peut-être de quelques hommes, mais il laisse en péril le grand navire et le grand équipage dont il avait le commandement. Qui le remplacera à la barre? On n'en sait rien. Il n'a rien prévu, rien réglé, et il se montre incapable, devant la mort, du grand et suprême acte de volonté et de conscience qu'on avait le droit d'attendre de lui. On a vu tantôt un matelot à l'œuvre; on n'a plus maintenant devant soi qu'un moribond vulgaire. Sa fin est celle d'un fils dévot de l'Église orthodoxe, mais non pas celle d'un Tsar. Du 22 au 28 janvier, il se confessait et communiait trois fois; il donnait des signes de repentir ; il dictait l'ordre d'ouvrir les portes des prisons; en recevant les derniers sacrements avec beaucoup de componction, il répétait à plusieurs reprises : « Je crois, j'espère » ; mais il se taisait au sujet du redoutable problème qui autour de son lit d'agonie mettait tous les esprits en émoi; il faisait faillite au principe affirmé dans son manifeste, à son omnipotence si hautement proclamée, si âprement défendue pendant toute sa vie, au plus essentiel de ses devoirs. Il ne laissera pas de testament. L'espèce d'effarement et de défaillance morale dont il a, à plusieurs reprises, donné l'exemple dans les circonstances tragiques qui ont éprouvé sa vie, semble encore, devant l'épreuve dernière, abolir son intelligence et son courage. Campredon parle d'une grande pusillanimité dont il aurait témoigné (1). Le 27, à deux heures de l'après-midi, il demande de quoi écrire, mais n'arrive qu'à tracer ces mots : « Rendez tout à... », qu'il n'achève pas, et où paraît encore cette façon sommaire et rudimentaire de trancher les questions les plus délicates et les plus complexes, qui a trop fréquemment caractérisé son initiative. Un peu plus tard, il fait venir sa fille, Anne, en indiquant l'intention de lui dicter ses dernières volontés; elle accourt, mais il ne peut plus prononcer une parole. Et, pendant qu'il agonise, Catherine, qui s'inonde de

(1) Dépêche du 30 janvier 1725. Aff. étr. de France.

pleurs à son chevet, essuie de temps en temps ses yeux et va dans une chambre voisine, pour y discuter avec Menchikof, Tolstoï et Boutourline les moyens et les conditions du coup d'État qui leur livrera le pouvoir. Le lendemain, 28 janvier, à six heures du matin, Pierre rend le dernier soupir, et quelques heures après un régime mixte de gynécocratie et d'oligarchie militaire est inauguré en Russie sous les auspices de l'ancienne servante livonienne. On le verra durer jusqu'à la fin du siècle, et il n'a pas dépendu de Pierre que son œuvre et l'existence même de son pays n'aient sombré dans cette longue épreuve. La fortune de la Russie moderne s'est montrée supérieure au génie de son créateur.

La mort du grand homme ne paraît pas d'ailleurs avoir provoqué, sur le moment, de bien vifs ni de bien universels regrets. Dans la masse du public il semble plutôt que quelque chose ait paru de l'impression que Napoléon se jugera plus tard capable de produire en disparaissant. La Russie a dit aussi : *Ouf!* Le comte de Rabutin parle même de « réjouissance générale (1) ». Féofan Prokopovitch prononce un panégyrique pompeux; mais le sentiment populaire se traduit plus sincèrement dans une estampe représentant, en traits satiriques et caricaturaux, l'*Enterrement d'un chat par des souris* (2). Le sentiment populaire est coutumier de ces inconsciences et de ces ingratitudes momentanées, et la Russie a, depuis, payé sa dette à la mémoire du plus méritant et du plus glorieux de ses enfants. On conçoit que des larmes plus sincères que celles de Catherine n'aient pas coulé sur cette tombe au moment où elle s'est ouverte : il y avait trop de sang autour.

(1) *Büschings-Magazin*, t. XI, p. 497.
(2) Rovinski, *Les estampes populaires en Russie*, t. I, p. 391-401.

II

Pierre ne laisse pas de testament. Je n'oublie pas le document si abondamment répandu et si copieusement commenté sous ce titre (1). Mais, outre qu'il n'a aucune valeur pratique immédiate (on y trouve un programme à longue portée de conquête de l'Europe par la Russie, et nulle disposition relative à l'hérédité du trône), cet écrit n'est qu'une mystification. Je suis adepte peu fervent des certitudes historiques. Trop souvent ma foi a chancelé au contact des éléments dont elles sont le plus habituellement formées. Mais ici l'évidence ressort d'un ensemble de preuves qui semblent défier le doute.

Les preuves morales d'abord.

Voyez-vous cet homme, qui vient de mourir sans avoir songé à prévoir et à régler l'avenir immédiat de sa lourde succession, l'imaginez-vous s'occupant de ce que l'Europe et la Russie deviendront cent ans après sa mort? Et cela non pas en une pensée vague, en une vision de rêve, — je l'en croirais capable, — mais avec méthode et précision, en fixant les étapes du chemin à parcourir! Et quelles étapes sur cette étrange feuille de route, avec quel point de départ! La Russie, ne l'oublions pas, a, pour le moment, vaincu la Suède, *avec le concours d'une bonne moitié de l'Europe,* Saxe et Prusse, Danemark et Angleterre, et au prix de dix-huit années d'efforts acharnés. Elle n'est pas arrivée à régenter la Pologne. Elle s'est heurtée à la Turquie et a rencontré un désastre. Et c'est tout. Voyez-vous encore dans l'imagination de Pierre, si exaltée que vous la supposiez, comprenez-vous la conquête de

(1) Récemment encore il fournissait à un brillant publiciste le thème d'une argumentation sur les dangers de l'alliance franco-russe. (*Libre Parole* du 4 septembre 1896.)

l'Europe se déduisant logiquement, mathématiquement en quelque sorte, de cette réalité initiale?

Et le chevalier ou *la chevalière* d'Éon! Vous savez que c'est de lui ou d'*elle* que serait venue, en une copie communiquée au cabinet de Versailles, la première confidence du menaçant écrit. Les Mémoires de l'énigmatique personnage, publiés en 1836 par Gaillardet, en ont ensuite livré au gros public la foudroyante révélation. Où Gaillardet a-t-il pris ces Mémoires? Il avait vingt-cinq ans en 1836 et venait de collaborer avec Dumas à la *Tour de Nesle*. Des Mémoires authentiques de d'Éon se trouvent aux Archives du quai d'Orsay. Ai-je besoin de dire qu'ils n'ont rien de commun avec ceux qu'on lui a attribués, et qu'il ne s'y trouve pas trace d'un *testament* quelconque? Par contre, on y découvre chez l'auteur les indices très clairs d'un état d'esprit qui semble absolument inconciliable avec la connaissance d'un document de cette nature. D'Éon est plutôt contraire à un rapprochement entre la France et la Russie. Parce qu'il juge cette dernière puissance dangereuse? Non pas! Parce qu'il la taxe de quantité négligeable!

Je ne sais pas où Gaillardet a pris les *Mémoires* qu'il lui a plu de mettre sur le compte de d'Éon, ou plutôt je m'en doute trop. Je sais où il a pris le fameux *Testament*. J'arrive ici aux preuves matérielles. La première version du document se rencontre dans le livre de Lesur : *De la politique et des progrès de la puissance russe*, publié à Paris en 1811. La date de la publication en indique suffisamment le caractère, et voici un détail qui l'accuse mieux encore : Sir Robert Wilson, agent du gouvernement anglais auprès du gouvernement russe pendant la campagne de l'année suivante, parle d'un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage qui ont été trouvés dans les effets du duc de Bassano, ministre des relations extérieures (1). Le *Testament* n'est encore présenté là que comme un *résumé de notes secrètes conservées dans les archives privées des souverains russes*. L'ouvrage est assez vite oublié, et, jusqu'en 1836, les

(1) *Private Diary*, Londres, 1861, t. I, p. 258.

littératures européennes ne font aucune mention du texte prophétique. En rapprochant quelques passages des *Souvenirs contemporains* de Villemain, des *Mémoires* du comte Mollien, du *Message au Sénat* et du *Mémorial de Sainte-Hélène*, Berkholz est arrivé à la conclusion que l'auteur du *Résumé* légèrement modifié par Gaillardet et converti en *Testament* n'est autre que Napoléon Ier (1). Je n'ai qu'un mot à ajouter. Au cours des polémiques soulevées au sujet de l'authenticité du texte, la présence même au dépôt du quai d'Orsay d'une copie de ce texte, fournie ou non par d'Éon lui-même, a été niée (2). C'est à tort. Elle s'y trouve, mais à une place et avec une apparence extérieure qui excluent toute erreur d'appréciation quant à sa date et à son origine : elle est contemporaine du second Empire et de la campagne de Crimée.

Le débat, je l'avouerai volontiers, n'a d'ailleurs à mes yeux qu'une importance très secondaire, d'un certain intérêt en ce qui concerne la caractéristique personnelle de Pierre, d'une valeur nulle pour les arguments à en tirer au point de vue plus général de la puissance et de la politique russes. Pierre n'a pas écrit une ligne du texte devenu fameux sous son nom ; ce point me semble acquis à l'histoire ; il a fait plus et mieux. Les onze premiers paragraphes du *Résumé* publié en 1811 ont été généralement reconnus pour un exposé relativement exact de la politique suivie par la Russie depuis 1725 et des progrès de sa puissance. Voilà le vrai *Testament* du grand homme ; non pas recélé dans des archives secrètes, mais tracé au grand jour, imprimé, avec l'Europe entière pour témoin, sur la face du monde contemporain. C'est son œuvre sur laquelle j'ai encore à jeter un coup d'œil d'ensemble.

(1) *Napoléon Ier auteur du Testament de Pierre le Grand,* Bruxelles, 1863. Voy. aussi dans ce sens : *Ausburger Allgemeine Zeitung,* novembre 1865, nos 225-227.

(2) *Les auteurs du Testament de Pierre le Grand,* Paris, 1877 (anonyme).

III

Ce n'est pas sans appréhension que j'aborde cette partie complémentaire de ma tâche. Au pied du mausolée où, le jour des funérailles, ont reposé les restes de l'homme le plus ennemi du repos que la terre ait jamais porté, une inspiration ingénieuse a placé l'image symbolique d'un sculpteur et d'une figure inachevée que son ciseau a fait sortir d'un bloc de marbre. Une inscription latine y a ajouté ce commentaire empreint d'une naïve sincérité :

« Que l'antiquité se taise; qu'Alexandre et César lui cèdent « le pas. La victoire était aisée à des conducteurs de héros, « commandant à des troupes invincibles; mais Celui qui ne « se reposa que dans la mort a trouvé dans ses sujets non des « hommes avides de gloire ou habiles dans l'art de la guerre, « ou ne craignant pas la mort, mais des brutes à peine « dignes du nom d'hommes, et il en a fait des êtres civilisés, « bien qu'ils fussent semblables aux ours leurs compatriotes, « et bien qu'ils se refusassent à être instruits et policés par « lui. (1). »

Dix ans plus tard, ce premier jugement de la postérité était revisé au tribunal d'un juge compétent, certes. Le prince royal de Prusse, le futur Frédéric le Grand, écrivait à Voltaire : « Des circonstances heureuses, des événements favorables et « l'ignorance des étrangers ont fait du Tsar un fantôme héroï- « que; un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un « voile indiscret et nous fait voir ce prince avec tous les « défauts des hommes et avec peu de vertus. Ce n'est plus cet « esprit universel qui connaît tout et qui veut tout approfon- « dir, mais c'est un homme gouverné par des fantaisies assez

(1) Galitzine, *Mémoires*, p. 118.

« nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir; ce « n'est plus ce guerrier intrépide qui ne craint et ne connaît « aucun péril, mais un prince lâche et timide, et que la bruta- « lité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible « dans la guerre... (1). »

Je m'arrête. Si tôt a commencé et si loin est allée, autour de l'auguste mémoire, l'éternelle querelle qui arrache les grands morts à la paix du tombeau. A l'étranger, en France notamment, en Angleterre et même en Allemagne, le dénigrement a prévalu, depuis Burnet et Rousseau, Frédéric et Condillac, jusqu'à Leroy-Beaulieu, en passant par de Maistre et Custine. En Russie, l'opinion publique et la critique historique, un peu à sa remorque, ont suivi des courants divers. Un premier mouvement de brusque réaction s'est dessiné d'abord, dans le sens d'une exaltation passionnée du passé condamné par la réforme, et s'est traduit dans le livre de Boltine. Le règne d'Élisabeth et surtout celui de Catherine II y ont coupé court, et dans le livre de Golikof l'écho retentissait du concert d'enthousiasme suscité par la continuatrice du grand règne. Au commencement du dix-neuvième siècle, retour des idées réactionnaires, sous la double influence de la Révolution française et de l'hégémonie napoléonienne; les entreprises révolutionnaires sont prises en dégoût; le sentiment national se réveille en Russie aussi bien qu'en Allemagne; le slavophilisme naît d'un côté comme le germanophilisme de l'autre. Pierre et son œuvre sont condamnés. Puis, encore un revirement. Les opinions se tassent. Parmi les représentants de l'école slavophile, quelques-uns en viennent eux-mêmes à modifier, en l'atténuant, le sens de leur verdict réprobateur. Pierre n'est plus coupable d'avoir détourné la Russie de ses naturelles et plus heureuses destinées en la jetant dans les bras d'une civilisation étrangère et corrompue. Il a eu seulement le tort de brusquer et de vicier, par cette précipitation et par la violence qui en est devenue l'instrument né-

(1) Remusberg, 13 nov. 1737. Voltaire, *Œuvres*, t. X, p. 45.

cessaire, une évolution qui se serait plus lentement et plus sainement accomplie sans lui. C'est à peu près la manière de voir à laquelle Karamzine s'est rallié en ses dernières années. Si Pierre ne s'était pas rué sur son pays comme un ouragan, arrachant du sol natal, sans pitié, toutes les semences indigènes de culture et les remplaçant sans discernement par des criblures recueillies aux quatre coins de l'Europe, des fragments de ses discours, des lambeaux de ses vêtements, des débris de ses institutions, des touffes de ses mœurs, des miettes de ses repas, son œuvre n'aurait éveillé dans le cœur d'aucun Russe ni crainte ni déplaisir. Mais, violent et irréfléchi, brutal et cynique, prétendant civiliser son peuple à coups de sa *doubina* de quarante livres, il n'a pu inspirer le désir de s'instruire et l'amour de la science qu'à de rares individus. Il a effrayé seulement et étourdi les autres, et les a figés pour longtemps sur place, dans la stupeur et l'épouvante.

A une époque relativement récente, un haut fonctionnaire du pays a eu l'idée de récompenser la bonne conduite de ses paysans par le don d'une école. L'établissement est resté vide. Ayant insisté pour en obtenir la fréquentation, le donateur n'a réussi qu'à provoquer une démarche collective des intéressés venant demander grâce : « Nous avons toujours fait notre devoir; pourquoi, maître, veux-tu nous punir ? »

Voilà l'idée de la civilisation que Pierre a fait entrer dans le cerveau de ses *moujiks* (1).

Ramenée à ces termes, la thèse slavophile se rapproche sensiblement du point de vue assez généralement adopté par la critique de l'Occident. Je serais prêt à en reconnaître la justesse, mais en mettant hors de cause la responsabilité personnelle de Pierre, ou tout au moins en la réduisant à une part proportionnelle. Encore celle-ci me paraîtrait-elle susceptible de recevoir, dans une large mesure, le bénéfice de circonstances atténuantes. La conception de l'homme providentiel ou fatal exerçant sur la marche des événements humains et sur le

(1) E. Mamonof, Archive russe, 1873, p. 2503.

développement naturel des peuples une action arbitrairement décisive, me semble assez généralement abandonnée aujourd'hui par la science historique, reléguée au rang des fictions romanesques. La réalité des forces collectives entourant et portant les grands protagonistes du drame humain s'est imposée à l'esprit moderne. Elle est assez manifeste dans la carrière et dans l'œuvre de Pierre. Son programme de réformes ne vient pas de lui. Est-il seul à l'exécuter? Je le vois poussé au pouvoir par un parti; je l'aperçois ensuite entouré d'un groupe d'hommes qui inspirent et dirigent ses premières actions : Lefort, Vinnius. Ces étrangers, il ne les a même pas tirés personnellement de la Suisse ou de la Hollande. Il les a trouvés sur place, disposés déjà à jouer un rôle conforme à leur origine et à leur tendance naturelle, prêts à entrer en scène. Et puis, il n'y a pas que les étrangers! Kourbatof est un Russe, et Menchikof, et Demidof. Mais la guerre du Nord et son influence sur la marche du mouvement réformateur? Je l'ai reconnue. J'ai dû aussi reconnaître qu'en s'y précipitant Pierre a suivi un courant. On s'est mis en route vers la Baltique bien avant lui. On s'est armé aussi. C'est donc qu'on voulait se battre. Mais le tempérament, le caractère, l'éducation personnelle du grand homme? J'ai encore fait la part de ces éléments. Seulement, j'ai essayé aussi de montrer d'où ils venaient. J'ai indiqué du doigt la *Sloboda,* cette première éducatrice du jeune Tsar. Est-ce Pierre qui l'a plantée là, au seuil de la vieille capitale? J'ai porté les regards du lecteur sur le fonds de rudesse, de sauvage énergie, si apparent dans l'âme et dans la chair du peuple dont le grand homme est sorti. En est-il sorti seul à ce moment? Menchikof ne lui ressemble-t-il pas par plus d'un trait? On dirait parfois d'un Sosie. Et les autres, Romodanovski, avec ses emportements sanguinaires, Chérémétief, avec sa ténacité héroïque? Enfin, je veux le supposer encore solitaire et unique, surgissant comme un phénomène isolé, tombant du ciel comme un aérolithe et entraînant les éléments ambiants par la vitesse de sa chute et la pesanteur de sa masse. J'appellerais encore à la

barre le génie du peuple susceptible de subir de tels accidents; j'y traduirais son passé tout entier et je les rendrais responsables en premier lieu de la catastrophe. Mais je ne vois pas du tout dans l'histoire de la collectivité dont il s'agit qu'elle soit si aisée à remuer et à conduire où elle n'a que faire. Il lui est arrivé, depuis Pierre, d'être gouvernée par deux fous, ou peu s'en faut. Elle n'a guère commis de folies. Elle s'est à peine écartée de son chemin. Ce chemin était tracé avant Pierre; l'orientation n'en a pas changé après lui. L'œuvre du Réformateur ne s'est pas arrêtée avec le cours de son existence; elle a continué à se développer, en dépit de l'insignifiance ou de l'indignité de ses héritiers directs; elle a conservé le même caractère : violente toujours, outrée et superficielle. Ai-je besoin d'une autre preuve pour reconnaître son origine et sa parenté, pour proclamer qu'elle est fille de la Russie tout entière ?

Pierre est aussi l'homme de son peuple et de son temps. Il vient à son heure. Une chanson populaire de l'époque raconte la mélancolie d'un héros obscur, souffrant de l'excès de forces qu'il sent en lui, dont il est accablé et dont il ne sait comment faire emploi. C'est l'image et la plainte d'un peuple entier. La Russie d'alors regorge d'un tel superflu d'énergies physiques et morales condamnées à l'inertie par le néant de la vie publique. Les temps héroïques sont passés; les héros ont survécu. Pierre arrive à propos pour leur donner de l'ouvrage Il est violent et brutal; mais il a affaire, qu'on ne l'oublie pas, à des tempéraments autres que ceux dont nous avons l'habitude, d'une vigueur et d'une résistance dont nous n'arrivons que difficilement à nous faire une idée. Se trouvant à Moscou en 1722, Bergholz va voir l'exécution de trois brigands condamnés au supplice de la roue. Le plus vieux est mort au bout de cinq ou six heures de supplice; deux autres, plus jeunes, vivent encore, et l'un d'eux lève péniblement son bras rompu à coups de barre pour se moucher avec le revers de sa manche; puis, s'apercevant qu'il a répandu, ce faisant, quelques gouttes de sang sur la roue à laquelle on l'a attaché, il ramène

encore le bras mutilé pour les essuyer (1). On peut beaucoup tenter avec des gaillards de cette trempe, et on peut aussi beaucoup prendre sur eux; mais s'il s'agit de contrarier leurs penchants naturels, leurs instincts ou leurs préjugés, on n'a guère chance, cela est clair, d'y réussir par la douceur.

Pierre est un cynique et un débauché. Incriminé par les détracteurs de son œuvre, le mélange de la sauvagerie indigène avec la corruption occidentale s'accuse en lui, tout le premier, avec des dehors repoussants. D'où le tient-il? Je l'en vois affligé bien avant son premier séjour à l'étranger. Les infortunes conjugales d'Eudoxie et les triomphes d'Anna Mons sont antérieurs au grand voyage. Il a suffi au jeune homme de franchir un ruisseau pour trouver, aux portes du vieux Kreml moscovite, à moitié accomplie déjà dans l'enceinte du *Faubourg Allemand*, cette fâcheuse fusion d'éléments vicieux. Elle s'est aggravée avec lui, soit. Mais n'a-t-il pas d'autre part, avec l'exemple des plus magnifiques vertus, donné aux siens le moyen de s'en relever, comme il a fait lui-même?

Enfin Pierre est un impatient et un emporté. A cet égard, j'en ai la conviction, son esprit, son caractère et son tempérament ne sont encore que l'expression d'un état d'âme collectif; son activité brusque, fougueuse et fébrile, la manifestation d'un phénomène d'ordre général. Qu'il ne se soit pas rendu un compte juste, lui-même, de la réalité de son rôle, celui d'une vague dans la marée montante, entraînant d'autres vagues à sa suite, mais portée elle-même par le flot, sous la poussée de forces lointaines et incalculables, la chose n'est pas pour étonner. Son erreur a été partagée par d'illustres émules, et, sur le moment, des témoins, même clairvoyants, ont pu s'y tromper. A distance, il est plus aisé de ramener les choses au point. La marée saute aux yeux, et la marche du phénomène se dessine nettement.

Cette marche me paraît tracée au cours de plusieurs siècles, ralentie longtemps, puis précipitée, par un ensemble de causes

(1) *Büschings-Magazin*, t. XX, p. 540.

absolument indépendantes de la volonté d'un ou de plusieurs hommes ; et c'est pourquoi les responsabilités soit individuelles, soit génériques, me semblent devoir être presque entièrement écartées de ce débat.

L'évolution qui a fait entrer ou plutôt rentrer la Russie dans la famille européenne a pris un caractère brusque, après avoir été préparée de longue main, parce que les conditions imposées à la vie historique du pays l'ont voulu ainsi. Brusquement arrêtée au treizième siècle, l'œuvre de la civilisation n'y a rencontré qu'à la fin du dix-septième des circonstances propices à la reprise de sa marche ascensionnelle, et, trouvant alors des chemins frayés, elle a naturellement précipité sa course, en suivant naturellement aussi les chenaux creusés devant elle et en renonçant à s'ouvrir des voies nouvelles et particulières. Le phénomène connu du mascaret donne une image précise de l'événement.

Ce qui s'est passé à cet égard en Russie dans l'ordre moral s'y passe, d'ailleurs, tous les jours sous nos yeux dans l'ordre matériel. Tout se fait brusquement dans ce pays. La végétation y a une période d'activité beaucoup plus limitée que dans les contrées voisines, et les méthodes de culture s'en ressentent. La charrue doit attendre le soleil de mai pour pénétrer dans le sol, et moins de trois mois après il faut que la récolte soit faite.

Cette évolution a été violente pour la même raison. Barre du flux triomphant qui se brise, ou avalanche qui tombe, la précipitation du mouvement comporte toujours quelque rudesse du choc. Les dernières réformes dont la Russie a vu l'accomplissement au courant de ce siècle ont eu aussi ce caractère, quoique dans une proportion réduite. L'abolition du servage a pris dans certaines parties de l'empire l'apparence d'un cataclysme social. Les pays auxquels il a été donné de conquérir un état de civilisation supérieure sans grandes secousses, comme aussi sans intervention venant du dehors, par un long travail intérieur et un acheminement paisible sur la route du progrès, sont des coins privilégiés sur la

surface du globe. Cette conquête a été précipitée en Amérique; elle n'a guère de chances de se réaliser en Afrique ou en Asie sans quelque violence.

Qu'il y ait des inconvénients pour un peuple à brûler ainsi les étapes, à la suite de voisins plus favorisés, je n'y contredirai point. Il y en a aussi à être né Cafre ou Polynésien.

En étudiant les conséquences que l'œuvre hâtive de Pierre a eues pour la Russie, un écrivain de haute valeur y a découvert une quadruple disgrâce, un mal moral, intellectuel, social et politique (1). Je ne répondrais pas du nombre, mais je reconnaîtrais volontiers qu'à mettre en contact, aussi rapidement qu'il l'a fait, la vieille grossièreté moscovite avec la licence sceptique de l'Occident, le Réformateur a gagné de produire au jour un cynisme aussi révoltant pour les vieux Russes que pour leurs voisins d'Europe; qu'en violentant ses sujets par la rigueur de ses lois, l'indiscrétion de ses règlements, la cruauté de ses châtiments, il est arrivé à leur enseigner l'hypocrisie et la bassesse, et qu'en faisant, avec un dédain si absolu, litière du passé, des traditions, des institutions et même des préventions nationales, il a réussi à créer un état d'esprit dont le nihilisme moderne pourrait bien procéder. Voilà pour le moral. Et je veux encore qu'un développement excessif et trop prompt de ses facultés d'assimilation ait eu pour effet, au point de vue intellectuel, d'accentuer chez son peuple le manque d'originalité, de personnalité, qu'il tenait déjà de la nature et de l'histoire, et d'abolir chez lui tout esprit d'initiative; qu'au point de vue social, le résultat nécessairement superficiel d'une culture précipitée ait produit un écart dangereux entre les couches supérieures et les couches inférieures de la société, celles-là s'imprégnant seules des mœurs et des idées de l'Occident, celles-ci y demeurant impénétrables; qu'au point de vue politique enfin, la brusque introduction de formes de gouvernement étrangères n'ait pas permis à l'organisation ainsi imposée au pays de s'harmoniser avec ses

(1) Leroy-Beaulieu, *L'empire des Tsars*, Paris, 1890, t. I, p. 270 et suiv.

tendances et ses aspirations naturelles. Je veux tout cela et beaucoup d'autres choses encore. Je veux, avec Custine, qui se rencontre à cet égard par une bonne fortune exceptionnelle avec un écrivain russe revenu sur le tard de son optimisme primitif, le poète et historien Soumarokof, je veux que de convertir « des hommes non poudrés en bêtes recouvertes de « farine » ou « des ours en singes (1) » n'ait pas été une très brillante victoire. Je veux, avec Levesque, que de vouloir accorder le progrès industriel, commercial et intellectuel avec l'aggravation du servage ait été une idée malheureuse. On rampe vers la science, a dit aussi Joseph de Maistre, « on n'y vole pas ». J'en conviens toujours. Numa, a-t-il observé encore, n'a jamais songé à couper la toge des Romains, et moraliser un peuple en lui manquant de respect est un contresens et la pire des fautes. J'en tombe d'accord. Kostomarof lui-même, si enthousiaste pourtant, admet que les moyens dont le héros national a fait emploi pour imposer sa réforme, le *knoute,* la hache, l'arrachement des narines, n'étaient pas des mieux choisis pour éveiller dans l'esprit et dans le cœur de ses sujets les idées et les sentiments dont cette œuvre aurait eu besoin pour s'acclimater en Russie : le courage civil, l'honneur, la conscience du devoir. Et je suis contre Pierre avec Kostomarof.

Mais tout cela ne revient-il pas en somme à dire que les Tatares auraient mieux fait de ne pas envahir la Russie au treizième siècle, en la laissant libre de se civiliser à son aise et à sa façon, au cours des siècles suivants?

Quant aux « semences de culture originales » que la Réforme de Pierre passe, aux yeux de ses contempteurs, pour avoir négligées ou même détruites, il en est de cette question comme de celle de l'art russe dans les constructions du Kreml moscovite. La discussion entre archéologues et esthètes se heurte à la difficulté d'y relever des traits originaux d'architecture ou d'ornementation, en dehors des emprunts plus ou

(1) CUSTINE, *La Russie*, Paris, 1843, t. III, p. 382; SOUMAROKOF, *Der erste Aufstand der Strelitzen*, Riga, 1772, p. 15.

moins déguisés à l'art de Byzance ou de Rome, de l'antiquité grecque, du moyen âge allemand ou de la Renaissance italienne. Je ne crois pas, en somme, qu'il y ait eu, du fait du Réformateur, un déchet bien considérable de matériaux bien précieux. Je vois un historien faisant un crime à Pierre d'avoir abandonné l'autonomie administrative d'Ordine Nachtchokine (1). Était-elle bien *russe,* cette autonomie, d'application si restreinte, d'ailleurs, d'existence si éphémère? Ordine Nachtchokine n'a-t-il pas, lui aussi et lui déjà, été un *Occidental?* Et de plus, comment accuser Pierre d'avoir répudié ce legs d'un passé voisin? Il a commencé par en faire la pierre angulaire de son édifice! Il n'en a pas tiré sans doute tout le parti désirable. Avait-il chance d'y réussir? L'exemple de Nachtchokine n'est pas pour le prouver. Et, à part cela, qu'a-t-il méconnu ou supprimé d'essentiel? Il n'a pas touché au *samodierjavié,* et il n'a fait que vêtir à l'européenne ses *tchinovniks.*

Le prix de revient de ses réformes a été également taxé d'exagération. Elles ont coûté cher, en effet. Dans un pays où le taux moyen des salaires ne dépassait pas quatre copecks par jour, soit douze roubles par an, elles ont réclamé, brusquement, un rouble d'impôt annuel par tête d'habitant! Et cette charge a été la moindre de toutes. En 1708, les travaux entrepris à Pétersbourg ont demandé quarante mille hommes, qui tous, apparemment, ou presque tous, ont succombé à la tâche, car l'année suivante une nouvelle levée d'un nombre égal de travailleurs a dû être faite. En 1710, il n'a fallu que trois mille remplaçants; mais en 1711 une première fournée de six mille est devenue nécessaire, puis une autre de quarante mille et une autre encore d'autant en 1713. Et, avant d'être ainsi engloutis par les marais pestilentiels qui entourent la nouvelle capitale, ces travailleurs ont eu un demi-rouble de paye par mois; ils ont vécu sur le pays, en mendiants les uns, en brigands les autres. En même temps l'armée a fait aussi sa consommation concurrente de vies humaines. En 1701,

(1) Goltsef, *La législation et les mœurs,* Pétersb., 1896, Annexes, p. 22.

les débiteurs insolvables sont déclarés de bonne prise pour les officiers de recrutement; les créanciers perdent leur argent, mais l'État gagne des soldats. En 1703, les paysans, dont les propriétaires sont employés ou marchands, ont à livrer le *cinquième* homme. En 1705, on prend au mois de janvier une recrue par vingt foyers; une autre au mois de février; une autre encore au mois de décembre, et, en plus, une levée de dragons parmi les parents des employés de la chancellerie. En somme, une augmentation d'impôts de un à trois correspond, pendant la durée du grand règne, à une diminution de la population qu'on évalue à vingt pour cent (1), sans compter l'effroyable holocauste offert à la civilisation dans les prisons et les chambres de torture de Préobrajenskoïé, sur la *Place Rouge* de Moscou, dans les casemates de la forteresse de Saint-Pierre et Paul.

Mais en somme aussi la Russie a payé, et, en tenant compte des résultats acquis, quel est le Russe qui voudrait aujourd'hui annuler le marché, le pacte sanglant contracté par ses aïeux avec leur terrible despote? Elle a payé et ne s'est pas trouvée appauvrie à l'inventaire de 1725. Les successeurs du grand gaspilleur ont, pendant quarante ans, jusqu'à l'avènement de Catherine II, vécu sur son héritage, et la veuve de Pierre III a trouvé, dans le reliquat, de quoi faire en Europe la figure que l'on sait.

Je veux bien encore, et de toutes les critiques faites à l'œuvre de Pierre c'est celle qui me toucherait le plus, je veux bien que cette œuvre ait été conçue à un point de vue exclusivement utilitaire, dédaigneux des autres éléments, les plus nobles, de culture et de civilisation. La Russie de Pierre le Grand est un camp, une usine; elle n'est ni un foyer de lumière ni un foyer de chaleur d'où, avec les nobles trouvailles de la science, les brillantes recherches de l'art, l'on voie rayonner sur le monde les idées généreuses, qui sont l'honneur des autres pays historiques et leur plus beau titre de gloire. Je crois, du

(1) Milioukof, p. 244 et suiv.

reste, que le pessimisme slavophile est sorti de cette considération, suggérée déjà en 1764 à Betski, le collaborateur artistique de Catherine, et méditée, depuis, par Chtcherbatof. Pierre a fait de ses Russes un peuple de fonctionnaires, d'ouvriers et de soldats, mais non pas un peuple de penseurs et d'artistes. Pratique, positif, très terre à terre, il leur a appris ou a essayé de leur apprendre l'usage des armes perfectionnées, la lecture, le calcul, mais non pas les nobles élans de l'esprit et du cœur, la poursuite d'un idéal humanitaire, le culte du beau, et pas davantage la bonté, ni la pitié. Peut-être, en y réfléchissant, trouvera-t-on la chose naturelle et conséquemment justifiable. Les conditions historiques, géographiques et climatériques, que j'ai rappelées déjà et qui ont présidé à la naissance et au développement de la Russie, ont fait de son existence un état de guerre perpétuel. Sans frontières naturelles, sous un ciel inclément, elle a été et est encore en lutte avec une coalition particulière d'éléments hostiles, avec les hommes et les choses, avec ses voisins et avec la nature elle-même, pour la défense de son sol et pour le gain du pain quotidien. L'instinct de la conservation, le plus trivial de tous les instincts, a ainsi pris chez elle un développement, les soucis matériels ont acquis une prépondérance qui s'expliquent facilement. Une tendance à la paresse de corps et à la torpeur d'âme, avec de brusques réveils d'âpre combativité, s'y est associée sous l'influence des longues périodes d'inactivité forcée. Voilà le moule d'où Pierre et son œuvre sont sortis. Il a été un grand idéaliste à sa façon en subordonnant tout à sa conception, à son rêve d'une Russie non seulement capable de défendre et d'agrandir son patrimoine matériel, mais susceptible de revendiquer un jour l'héritage spirituel de la Grèce et de l'Italie. Ce n'était qu'un rêve. La réalité l'a aussitôt rejeté au moule originel, à la bataille pour la vie, et batailleur il est resté, préoccupé forcément, avant toute chose, de se donner et de donner aux siens des muscles et des outils pour le travail et pour le combat.

Ce moule peut-il être brisé? Les plus clairvoyants pro-

phètes ont eu trop de malheur avec les destinées du grand empire pour que je veuille me mettre à leur suite. L'Europe n'est encore ni républicaine ni cosaque. Avant qu'elle le devienne, la Russie moderne réalisera peut-être le vœu de son créateur, en empruntant à l'Occident ses vrais, ses seuls éléments indestructibles de puissance et de grandeur.

14 juin 1896.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER

D'ASIE EN EUROPE.

CHAPITRE PREMIER

LE KREML ET LE FAUBOURG ALLEMAND.

CHAPITRE II

LA TSAREVNA SOPHIE.

CHAPITRE III

LE MONASTÈRE DE LA TROITSA.

LIVRE II

A L'ÉCOLE DU MONDE CIVILISÉ.

CHAPITRE PREMIER

EN CAMPAGNE. — L'APPRENTISSAGE DE LA GUERRE. — LA CRÉATION DE LA MARINE. — LA PRISE D'AZOF.

CHAPITRE II

EN VOYAGE. — L'ALLEMAGNE, LA HOLLANDE. — L'ANGLETERRE. — LE RETOUR.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME.

LIVRE PREMIER

LA CHAIR ET L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER

PORTRAIT PHYSIQUE. — TRAITS DE CARACTÈRE.

CHAPITRE II

TRAITS INTELLECTUELS. — PHYSIONOMIE MORALE.

CHAPITRE III

IDÉES, PRINCIPES ET PROCÉDÉS DE GOUVERNEMENT.

CHAPITRE IV

TRAITS INTIMES.

LIVRE II

L'ENTOURAGE.

CHAPITRE PREMIER

COLLABORATEURS, AMIS ET FAVORIS.

CHAPITRE II

LES FEMMES.

CHAPITRE III

CATHERINE.

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

LIVRE PREMIER

LA LUTTE A L'EXTÉRIEUR. — GUERRE ET DIPLOMATIE.

CHAPITRE PREMIER

DE NARVA A POLTAVA (1700-1709).

CHAPITRE II

DE LA BALTIQUE A LA CASPIENNE.

CHAPITRE III

L'APOGÉE. — EN FRANCE.

LIVRE II

LA LUTTE A L'INTÉRIEUR. — LES RÉFORMES.

CHAPITRE PREMIER

LE NOUVEAU RÉGIME. — LA FIN DES STRELTSY. — PÉTERSBOURG.

CHAPITRE II

RÉFORME MORALE. — INITIATION INTELLECTUELLE.

CHAPITRE III

LA RÉFORME ECCLÉSIASTIQUE. — LA SUPPRESSION DU PATRIARCAT.

CHAPITRE IV

LA RÉFORME SOCIALE. — LE TABLEAU DES RANGS.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE ÉCONOMIQUE.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE POLITIQUE.

CHAPITRE VII

L'ARMÉE ET LA MARINE.

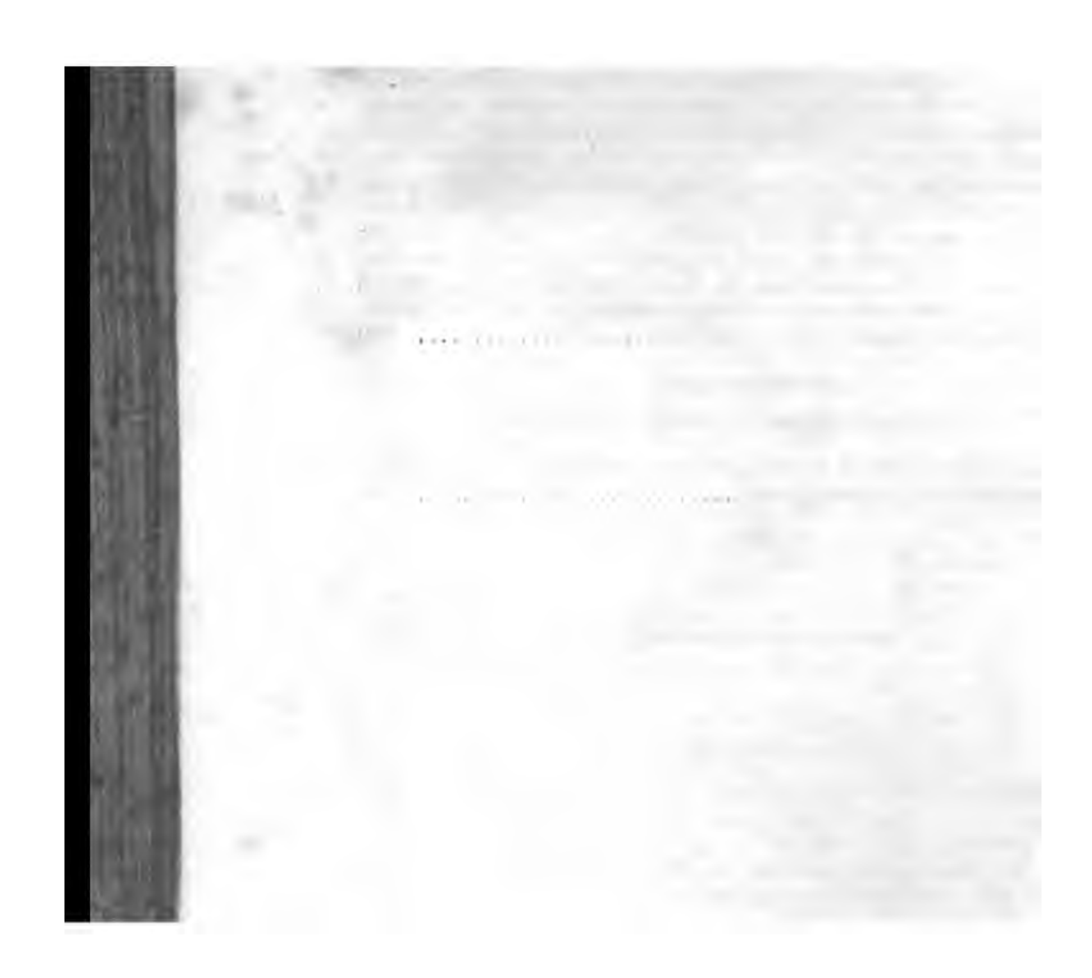
CHAPITRE VIII

L'OPPOSITION. — LE TSARÉVITCH ALEXIS.

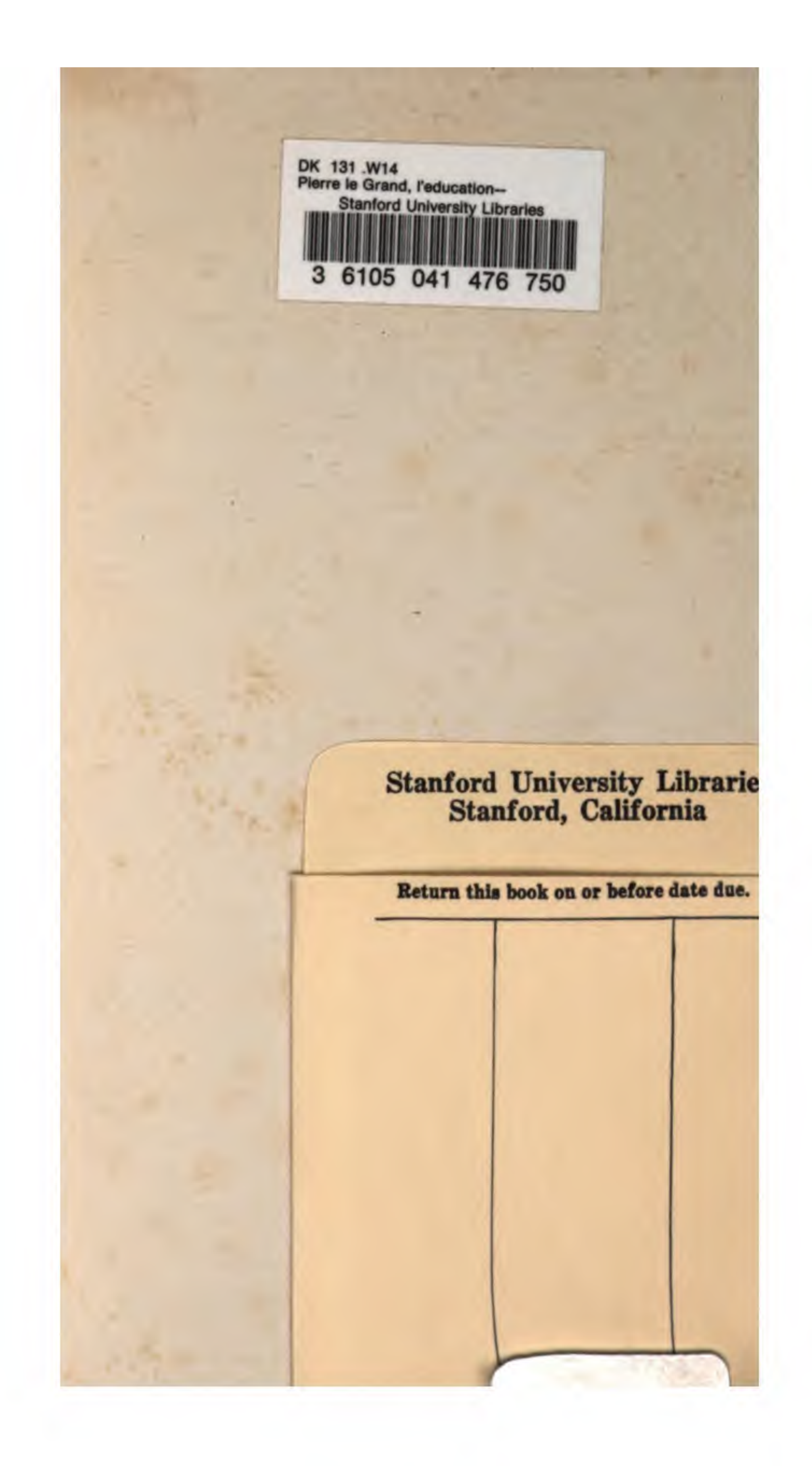
CHAPITRE IX

LE TESTAMENT DE PIERRE LE GRAND. — CONCLUSION.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



PARIS
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie
Rue Garancière, 8


DK 131 .W14
Pierre le Grand, l'education--
Stanford University Libraries
3 6105 041 476 750
Stanford University Librarie
Stanford, California
Return this book on or before date due.

